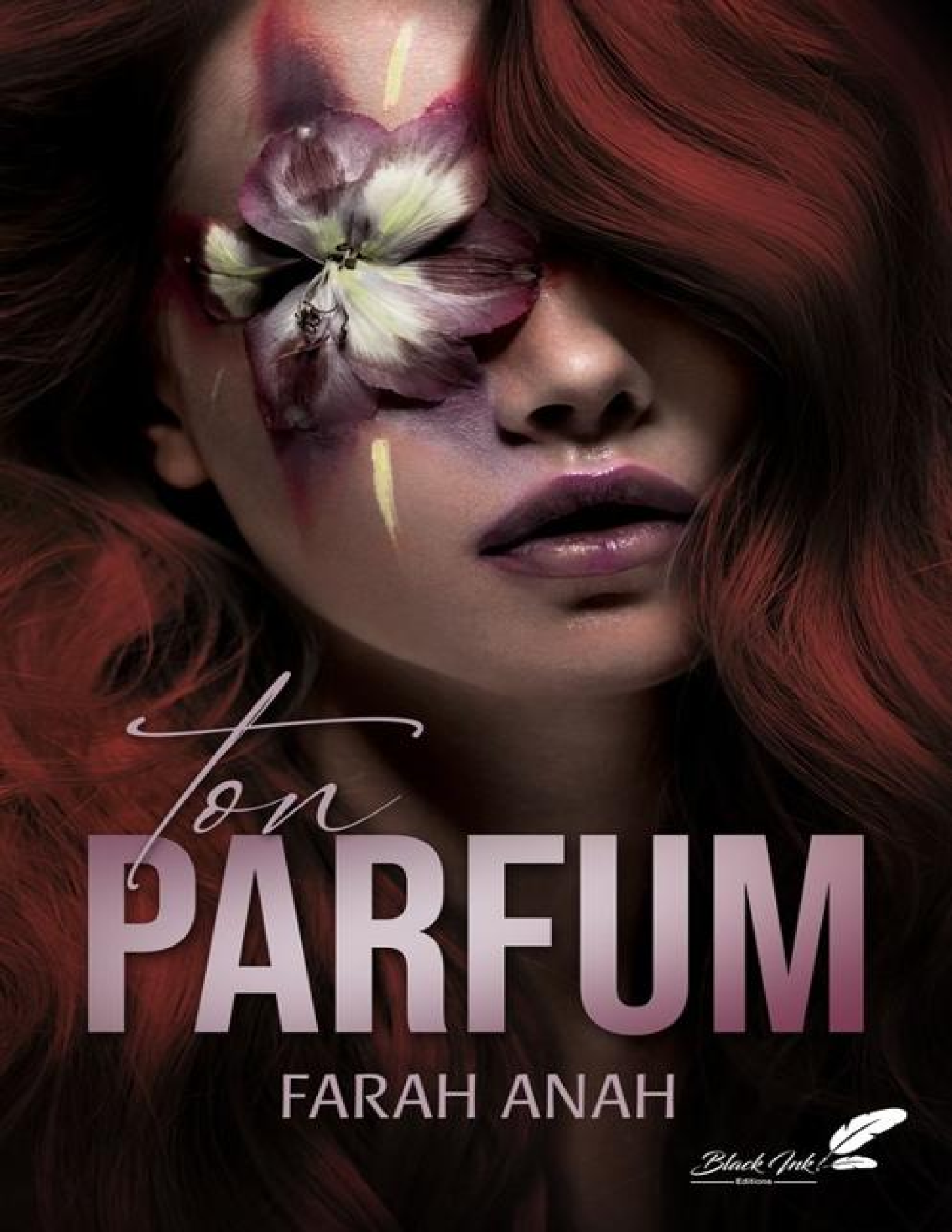

Ton
PARFUM
FARAH ANAH
Black Ink
Editions

Ton parfum

Farah Anah



OceanofPDF.com

L’auteure est représentée par Black Ink Éditions. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n’importe quelle forme.

Nom de l’ouvrage : Ton parfum Auteur : Farah Anah
Suivi éditorial : Sarah Berziou
© Black Ink Éditions
Dépôt légal janvier 2023

Couverture © Black Ink Éditions Réalisation : Juliette Bernaz Crédit photo : Shutterstock ISBN 978-2-37993-403-2

Black Ink Éditions

27 rue Vivonne - 17220 La Jarne

Numéro SIRET 840 658 587 00026

Site Internet : www.blackinkeditions.com

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT

PROLOGUE

CHAPITRE 1 – ÇA SENT LA CANNELLE

CHAPITRE 2 – ÇA SENT LA LAVANDE

CHAPITRE 3 – ÇA SENT LA VANILLE

CHAPITRE 4 – ÇA SENT LE SOLEIL

CHAPITRE 5 – ÇA SENT LES COOKIES

CHAPITRE 6 – ÇA SENT L'HUILE D'OLIVE

CHAPITRE 7 – ÇA SENT LA TERRE BRÛLÉE

CHAPITRE 8 – ÇA SENT LA PELOUSE

CHAPITRE 9 – ÇA SENT L'IODE

CHAPITRE 10 – ÇA SENT LE CUIR

CHAPITRE 11 – ÇA SENT LE SEL

CHAPITRE 12 – ÇA SENT LES AGRUMES

CHAPITRE 13 – ÇA SENT CLARA

CHAPITRE 14 – ÇA SENT LE CARAMEL

CHAPITRE 15 – ÇA SENT LE FER

CHAPITRE 16 – FLASH-BACK

CHAPITRE 17 – ÇA SENT LE VIEUX LIVRE

CHAPITRE 18 – ÇA SENT LA FRAMBOISE

CHAPITRE 19 – ÇA SENT LA RIVIÈRE

CHAPITRE 20 – ÇA SENT LA JALOUSIE

CHAPITRE 21 – ÇA SENT LES GLYCINES

CHAPITRE 22 – FLASH-BACK

CHAPITRE 23 – ÇA SENT LES TOURNESOLS

CHAPITRE 24 – ÇA SENT LE SANTAL

CHAPITRE 25 – ÇA SENT LES ÉGOUTS

CHAPITRE 26 – ÇA SENT TROP FORT

CHAPITRE 27 – ÇA SENT LE PAIN

CHAPITRE 28 – ÇA SENT LA BERGAMOTE

CHAPITRE 29 – ÇA SENT LES ÉTOILES

CHAPITRE 30 – ÇA SENT LA BURRATA

CHAPITRE 31 – ÇA SENT LA FRAISE

CHAPITRE 32 – ÇA SENT LES COSMÉTIQUES
CHAPITRE 33 – FLASH-BACK
CHAPITRE 34 – ÇA SENT L'ANIMAL
CHAPITRE 35 – ÇA SENT LA TEMPÊTE
CHAPITRE 36 – ÇA SENT LES MAGNOLIAS
CHAPITRE 37 – FLASH-BACK
CHAPITRE 38 – ÇA SENT LA PLUIE
CHAPITRE 39 – FLASH-BACK
CHAPITRE 40 – ÇA SENT LA VILLE
CHAPITRE 41 – FLASH-BACK
CHAPITRE 42 – ÇA SENT LE CHIANTI
CHAPITRE 43 – ÇA SENT LE SAPIN
CHAPITRE 44 – ÇA SENT LA POMME
CHAPITRE 45 – ÇA SENT LE ROUSSI
CHAPITRE 46 – ÇA SENT LA LUXURE
CHAPITRE 47 – ÇA SENT LA TESTOSTÉRONE
CHAPITRE 48 – ÇA SENT LA HONTE
CHAPITRE 49 – ÇA SENT LA DÉLIVRANCE
CHAPITRE 50 – ÇA SENT LA CULPABILITÉ
CHAPITRE 51 – ÇA SENT LE PARFUM
CHAPITRE 52 – ÇA SENT LE CÈDRE
CHAPITRE 53 – ÇA SENT L'OUD
CHAPITRE 54 – ÇA SENT LE MALT
CHAPITRE 55 – FLASH-BACK
CHAPITRE 56 – ÇA SENT LES PÉTUNIAS
CHAPITRE 57 – ÇA SENT LE CHOCOLAT
ÉPILOGUE
REMERCIEMENTS

OceanofPDF.com

À l’une des personnes les plus chères à mon cœur qui s’est éteinte lorsque le mot fin a été posé sur ce manuscrit.

OceanofPDF.com

« Au XVIII^{e} siècle vécut en France un homme qui compta parmi les personnages les plus géniaux et les plus abominables de cette époque qui pourtant ne manqua pas de génies abominables. […] et si son nom, à la différence de ceux d'autres scélérats de génie comme par exemple Sade, Saint-Just, Fouché, Bonaparte, etc., est aujourd'hui tombé dans l'oubli, ce n'est assurément pas qu'il fût moins bouffi d'orgueil, moins ennemi de l'humanité, moins immoral, en un mot moins impie que ces malfaisants plus illustres, mais c'est que son génie et son unique ambition se bornèrent à un domaine qui ne laisse point de traces dans l'histoire : au royaume évanescent des odeurs. »

Süskind, Patrick. *Le Parfum*

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT

Vous mettez les pieds ici dans une fiction où les bonnes mœurs occupent peu de place. Dans cette maison de vacances toscane, j'ai mis l'immoralité au service de mes héros abîmés. Les chapitres qui suivent sont susceptibles de vous déranger, voire de choquer les âmes les plus sensibles. Gardez en tête que l'auteure ne cautionne en rien les actes de ses personnages, ces derniers possèdent une vie propre, un peu dévoyée certes, mais elle est nécessaire pour écrire les lignes de cette romance atypique.

OceanofPDF.com

PROLOGUE



« Je veux divorcer. »

Cette phrase si distincte, assénée avec une douceur de miel, continue de tambouriner dans mon crâne, même sept ans plus tard.

Sonnant le glas de mon innocence, elle m’a volé mes idéaux, mais surtout mes espoirs que les choses s’améliorent un jour.

Je voulais y croire.

Fermement.

Je me nimbais d’idées préconçues sur le mariage, sur la vie de famille parfaite que je ne connaissais pas encore. Idée qu’il me faudrait bien vivre un jour. Parce que, bah oui, je ne la méritais pas moins qu’un autre.

Que j’étais naïve…

Et encore, l’étendue de ma candeur s’étalait bien au-delà, car j’étais convaincue que, malgré tout, les choses redeviendraient comme avant.

Jusqu’à ce que je *le* rencontre.

Cet homme détestable qui m’a volé mon bonheur fantasmé.

Cet homme arrogant, dédaigneux, qui n’en avait rien à foutre de moi. *De nous.*

Cet homme qui ne nous a accordé aucun regard en nous dérobant la femme qui m’a donné naissance.

Cet homme que j’ai haï du plus profond de mon âme.

Avant de *comprendre*. Puis de partager cette aversion entre lui et ma génitrice.

Cet homme pour qui elle a atomisé le cœur de mon père, laissant à son fantôme hanté par le chagrin d’innombrables responsabilités.

Cet homme que j’avais sous-estimé, en dépit de la répugnance accumulée au fil des années…

Cet homme qui porte le nom d’Imrel Balmani.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1 – ÇA SENT LA CANNELLE



Quelles brisures a-t-elle provoquées au plus profond de mon être ?

Trahison.

Rejet.

Abandon.

Injustice.

Autant de coups de griffes dans mon cœur de jeune fille.

Il me suffit d'y penser pour en avoir la chair de poule. En réalité, je n'ai pas très envie de m'y rendre. Je n'ai pas envie de retrouver ma mère dans une villa en Toscane. Qui sait ce que cela réactiverait comme blessures, si tant est qu'elles soient endormies – ce dont je doute fort.

Je n'ai pas envie de me confronter à son enfant ni à son mec infâme.

Dans quel pétrin je me suis fourrée...

QUELQUES JOURS PLUS TÔT

— Chérie, ta grand-mère a téléphoné, lance mon père en guise d'accueil, tandis que je rentre chez nous. Ça fait longtemps que tu ne lui as pas parlé, il me semble. Tu devrais la rappeler.

Une délicieuse odeur de cannelle embaume les lieux. Ça présage une tarte aux pommes des plus savoureuses ! Je vire mes baskets dans le vestibule et me précipite dans la cuisine, agréablement surprise. L'homme de ma vie s'y trouve en compagnie de Mathilde, sa femme depuis maintenant cinq ans. Tout sourire, je me jette dans ses bras pour le saluer.

— Coucou, Papa d'amour ! (Il me gratifie de son câlin quotidien.) C'est vrai, ça fait un bail que je n'ai pas donné de mes nouvelles, dis-je en claquant chaudement la bise à ma belle-mère. Elle me manque aussi.

— Je lui ai expliqué que tu avais passé une année compliquée.

Comme chaque étape de ma scolarité.

Ma *nonna*[1] maternelle le comprend. Elle sait que j'ai toujours eu des difficultés. Que, pour réussir, je dois travailler deux fois, voire trois fois plus que les autres. C'est ma croix, le prix à payer de mes troubles.

Toutes les vacances de mon enfance se sont déroulées dans sa petite maison, en Italie. J'en ai des souvenirs mémorables. Depuis le divorce de mes parents, il y a sept ans, je n'y suis plus retournée. Bien sûr, il y a FaceTime et WhatsApp, mais j'aimerais tant la revoir un jour en chair et en os, et le temps file à une vitesse incroyable.

Donc j'acquiesce et n'attends pas une minute pour l'appeler en visio.

— Cette fois, j'aurai mon bac, Nonna. Fini les cours de rattrapage pendant les vacances scolaires, je devrai juste m'entraîner pour l'examen d'entrée à UltraVibes.

— La fameuse école de danse que tu convoites, c'est ça ? rétorque-t-elle, un sourire parcheminé mais pas moins doux sur les lèvres.

— C'est ça. Du coup, je pourrais peut-être te rendre visite ? hasardé-je, un brin d'émotion dans la voix.

Elle hoquette de surprise, puis de bonheur.

— Ma jolie, j'en serais tellement heureuse. Oui, viens ! Ici, tu pourras danser tant que tu le voudras.

Pourquoi ses mots sonnent-ils étrangement ? Son enthousiasme est entaché, je l'entends.

— Tout va bien, Nonna ?

Elle répond d'un soupir.

— Tout va bien, tes tantes seront contentes de te revoir, après toutes ces années. Mais… ta mère est ici depuis quelques semaines. Dans la villa Lavanda.

Cette mention me coupe le souffle. Mon cœur se serre.

— Je m'en fiche.

— Ne dis pas ça, ma jolie. De toute façon, je la vois à peine. J'aimerais pouvoir rendre visite à la petite Pia qui vient de la rejoindre, mais ce maudit parfumeur ne laisse personne les approcher, crache-t-elle avec une amertume mêlée de détresse.

Un horrible frisson me traverse l'échine.

— Comment ça ?

Nouveau soupir. Hésitant, cette fois.

— Je ne sais pas. Je m’inquiète. Tu connais ta mère, elle est spéciale, mais elle amenait ta sœur chez moi dès qu’elle séjournait en Italie. Cette année, Clara n’est venue qu'à deux reprises au village. Je ne crois pas qu’elle ressortira de chez elle. Elle a prétexté une dépression.

— Si tu l’écoutes, il y a toujours une bonne excuse.

Le regard fuyant, ma grand-mère paraît très accablée.

— Je ne sais pas, Ava… Je… Il m'a semblé voir… quelque chose… un bleu sur son poignet.

Mon cœur tressaute dans ma poitrine.

Un bleu ?

— Un bleu comment ?

Elle hausse les épaules.

— Tu lui as fait la remarque ?

— Oui. Une blessure pendant qu’elle s’exerçait à la danse… J’ai insisté, elle s’est emportée, elle s’est braquée et elle n’est plus jamais revenue.

Je garde un silence circonspect. Ma grand-mère n’ajoute rien non plus, laissant les non-dits, les doutes, les craintes planer dans une incertitude trop faible, guidée seulement par notre ressentiment commun.

J’ignore quoi penser, quoi ressentir. C’est âpre dans ma gorge, c’est bouillant dans mes entrailles.

— J’ai essayé de la recontacter, je me suis même rendue à la villa, mais impossible d’en franchir le seuil.

— C’est la villa familiale, ils ne peuvent pas t’empêcher d’entrer ! protesté-je, scandalisée.

— C’était insinué de manière implicite, ma petite-fille. Il paraît qu’elle ne quitte pas sa chambre. Ta mère gère sa vie comme elle l’entend, mais je me fais du mouron pour Pia. Si tu viens, peut-être parviendras-tu à en savoir davantage.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2 – ÇA SENT LA LAVANDE



PRÉSENT

Voilà comment je me suis retrouvée dans cette galère.

Une dépression.

Suis-je censée ressentir de la pitié ? Ça n'arrivera jamais. Mais ma grand-mère était tellement préoccupée… Je n'aime pas ça, je ne veux pas que l'inquiétude entache ses vieux jours. Pour elle, j'ai prévu de passer les deux mois d'été dans la maison de vacances de ma mère, en compagnie de *sa* famille. Au moins, ma génitrice n'a pas émis d'objection, même si ça semblait lui en toucher une sans faire bouger l'autre.

Heureusement, j'ai appelé du renfort…

Un soupir m'échappe.

La tempe appuyée contre la vitre griffée, je contemple le paysage qui défile à l'allure du train Paris-Florence. Anxieuse, j'appréhende mon arrivée à destination. J'ai besoin de me mouvoir, d'extérioriser toute cette tension dans ma nouvelle chorégraphie à travailler. Sia s'époumone dans mes écouteurs. Les yeux fermés, je m'imagine danser sur le son de sa voix, dessiner d'amples mouvements circulaires, me contorsionner en rythme. Ça me démange ! Je visualise les gestes à améliorer, gigote sur mon siège, habitée par les notes jazzy jusqu'à la racine des cheveux.

Je n'ai pas envie de m'y rendre. Vraiment pas. J'étouffe une terreur sourde sous des couches de bon sens, parce qu'a priori rien ne justifie d'éprouver une aussi vive répulsion. Si ancrée dans mes tripes, si alarmante…

Et d'un autre côté, je suis titillée par une curiosité malsaine.

Je dodeline de la tête sur la musique jusqu'à mon arrivée sur le quai de la gare.

Bien sûr, personne ne vient me chercher. En fin de compte, j'aurais peut-être dû leur communiquer mes horaires de train.

De ce fait, je monte dans l'unique bus de la journée qui pointe le bout de son nez deux heures plus tard, et subis encore une heure de voyage à travers les campagnes italiennes parsemées de champs de vignes dans une chaleur de plomb.

Je débarque dans un joli village de Toscane en milieu d'après-midi. Je trimballe ma valise à pied sur les rues vallonnées, le long de maisons de pierre dans les tons sable que la fatigue m'empêche d'admirer. Ma seule préoccupation est de grimper dans le premier taxi afin qu'il m'emmène à la villa Lavanda, à l'extrémité du bourg et plus loin encore – selon Google Maps. Je retiens juste que l'architecture est superbe, mais il en faut davantage pour impressionner la Parisienne que je suis. Une Parisienne très en sueur et passablement énervée, au milieu de résidents pour qui la vie semble s'apparenter à un long fleuve tranquille. J'ai eu de la chance de n'avoir attendu que deux heures pour choper le bus, ce bled n'est pas du tout touristique. Et pour cause, je sens davantage de regards curieux converger sur ma route.

Heureusement, je trouve vite un véhicule. Le conducteur quinquagénaire entame la conversation, tandis que nous nous évadons sous une grande porte archée. La sortie du patelin. En effet, une fois le passage traversé, il ne subsiste que des champs de lavande à perte de vue sur un horizon montagneux.

— Tu n'es pas du coin, n'est-ce pas ? demande le taximan en italien.

— Je suis née en France, mais quand j'étais petite, j'avais l'habitude de venir passer les vacances ici, chez ma grand-mère.

— Ta grand-mère habite le village ?

Je confirme, tandis que des bribes de souvenirs fusent dans ma mémoire.

J'irai rendre visite à Nonna demain. Je n'ai qu'une envie, là, celle de prendre une douche et de rattraper ma nuit passée, blanche d'anxiété.

— Il faut prendre soin de nos aînés. Elle doit se faire une joie de revoir sa petite-fille, commente-t-il en enfonçant sa tête dodue dans ses épaules.

Oui, moi aussi, j'ai hâte de retrouver ma grand-mère. En sept ans, je n'ai franchi la frontière française qu'à deux reprises. Trop ensevelie par la charge de travail de mes cours particuliers et mes stages de danse, je n'ai

jamais vraiment eu le temps de partir en vacances. L'obtention de mon bac est une véritable délivrance. C'est pourquoi je m'accorde un été complet de répit. Un répit certes étrange, en compagnie des deux personnes qui me débectent le plus au monde.

Un quart d'heure plus tard, j'aperçois une petite colline parsemée de grands cyprès, au pied de laquelle quelques champs de lavande supplémentaires s'étalent sur plusieurs hectares, colorant le paysage d'un mauve joli et apaisant. La voiture évolue dans ce tableau champêtre qui me revient peu à peu. Elle longe sur la montée un interminable mur en brique qui me noue la gorge, érigé comme s'il dissimulait mille secrets. Des branches d'arbres dépassent de sa crête tout du long, jusqu'à ce qu'une large porte en fer forgé indique notre destination, me provoquant une désagréable crispation. Ses courbes m'apparaissent menaçantes, comme pour me chasser, me contraindre à rebrousser chemin.

— Les propriétaires sont arrivés il y a quelques semaines. Il paraît que l'épouse est mal en point, elle n'amène jamais sa gamine au village.

« L'épouse. » Je ris intérieurement.

— Il paraît, oui.

— Tu es de la famille ?

Non, ai-je envie de crier.

— Je suis sa fille. Son *autre* fille.

Le conducteur s'étonne en s'extirpant de la voiture.

— Alors, tu es la petite-fille d'Emilia ! Une gentille femme, dit-il, prêt à sonner au portail.

— Non, laissez-moi ici !

Je l'interromps avant qu'il n'ameute les occupants. J'ai besoin de me retrouver seule. Je vais les rencontrer, mais je dois d'abord gérer l'angoisse qui me glace le dos.

— Tu es sûre ? Il y a une longue allée à traverser, à l'intérieur, avant d'atteindre la maison. Ta valise est plutôt lourde.

— Merci, monsieur, ça ira, dis-je en lui servant mon sourire le plus amène, peut-être un peu tordu, dissimulant au mieux mon effroi pour ne pas le froisser.

— Appelle-moi Luigi, dit-il en me tendant sa carte professionnelle. Si tu as besoin de mes services…

Il sort ma malle tandis que je règle la course, m'abandonne ensuite face à la baraque où je passerai les deux prochains mois.

La tension s’alourdit au contraire de la température, moins aride et plus respirable qu’il y a quelques heures. À l’instant, je donnerais tout pour faire demi-tour. Je ne comprends pas la raison de cette peur qui me tord les tripes, comme un avertissement sournois. Un sale pressentiment.

Mais j’y suis, alors…

Avant de sonner, j’inspire un bon coup, m’emplissant du parfum floral des alentours. Une voix grave et masculine grésille dans l’interphone. Elle me court partout sur le corps, si bien que mon estomac se contracte.

J’aimerais prendre mes jambes à mon cou.

— C’est Ava, réponds-je, concise, la gorge aussi sèche qu’un désert de roche.

Un signal sonore m’indique que c’est déverrouillé. Je pousse les arabesques de fer forgé et pénètre à l’intérieur du site barricadé comme si je rejoignais les terres d’Hadès.

Sous d’épais feuillages, la chaleur diminue encore. Je foule un sentier de terre, la boule au ventre, en proie aux images que cette voix réveille en moi. Aux sentiments violents qu’elle attise, alors que je suis de nature joviale, évitant toute émotion négative que ce soit.

Bon sang, bon sang ! Pourquoi me suis-je embarquée là-dedans ?

Nonna préférait que je passe l’été chez elle, dans sa maisonnette, au village. Elle était déjà prise d’assaut par mes tantes et leurs progénitures, je n’aurais pas pu être tranquille. Et puis, Valentina, ma cousine et meilleure amie, prévoyait des vacances en tribu au village, elle aussi. J’ai besoin d’une pause dans ma vie. De souffler, de bouger. M’entraîner pour la suite, être au niveau si je suis acceptée dans l’une des écoles de danse auxquelles j’ai postulé. L’espace dont ce terrain dispose est juste parfait.

En théorie.

La villa en jette, droit devant moi.

Incarnant le bonheur de mon enfance.

Sa forme cubique, tout en pierre rosâtre, a toujours été gravée dans ma mémoire. Majestueuse et un peu mélancolique dans son décor pittoresque, je crois qu’elle remonte à la Renaissance, ou quelque chose comme ça… Les dates historiques et moi n’avons jamais été copines, mais mon père – prof d’histoire – l’adorait. Elle ressemble à un vieux musée dans un parc abandonné, ou peut-être une résidence ayant appartenu à quelqu’un d’illustre. D’aussi loin que je me souvienne, ses origines ont toujours stimulé mon imagination. Les murs sont habillés de nombreuses fenêtres

aux volets décatis, donnant l'impression qu'elle n'a pas été entretenue depuis belle lurette, si ce n'est qu'une rangée de pots de fleurs chatoyantes est placée à leur pied. L'immense jardin n'a pas meilleure allure. Je me rappelle que Papa aimait s'en occuper, il attroupait quelques étudiants du village et les faisait bosser en échange d'une sacrée somme.

Une nostalgie sournoise m'abrutit, quand soudain, une mini silhouette apparaît derrière l'un des coins de la bâtisse pour se précipiter vers moi.

— Elle est làààà ! s'égosille-t-elle, extatique.

Sidérée, je ralentis le pas, jusqu'à ce que la gamine haute comme trois pommes se jette devant moi, bras en l'air afin de m'embrasser.

Ses iris aux couleurs incertaines pétillent de joie, me font abdiquer sur-le-champ. Je m'accroupis et tends ma joue, tout sourire, afin qu'elle y laisse la trace d'un bisou baveux. Je cligne des cils, un peu déroutée.

La dernière fois que j'ai vu Pia, elle ne marchait pas encore. Elle se contentait de m'observer de ses grandes billes claires, avec déjà une touffe de cheveux noirs sur le crâne, qui lui descend désormais jusqu'au bas du dos en cascade ondulée. C'était un nourrisson calme, ne laissant pas présager la joie de vivre qu'elle exsude en ce moment, devant moi, six ans plus tard.

— C'est Ava ! claironne-t-elle, radieuse dans sa petite robe à fleurs.

— Yep, c'est moi. Et toi, t'es ma petite sœur Pia.

Celle qui a provoqué le divorce de mes parents.

Elle hoche vigoureusement la tête.

L'amertume qui me minait s'efface au profit d'une douce tendresse. Mes lèvres s'étirent devant sa bouille plus que ravie. Elle est trop jolie, irradie d'énergie positive. La même dont je fais preuve, d'habitude.

Mon doigt contourne ses joues rebondies, cherchant les similitudes entre nos traits.

— C'est vrai que tu vas rester pendant toutes les vacances ? C'est Maman qui m'a dit.

— Oui. On va pouvoir faire connaissance, réponds-je d'une voix soyeuse.

— Troooooop bien !

Mon sourire se renforce, tandis qu'elle s'ébahit face à ma crinière cuivrée. De longues boucles que j'ai héritées de mon père. Aucune de nous deux n'arbore ni la blondeur de notre génitrice ni le marron foncé de ses yeux.

— Merci, *principessa*[2]. Tu m'accompagnes à l'intérieur ?

Guillerette, elle m’emboîte le pas et me guide jusqu’à l’entrée principale, m’accueillant pour ces prochaines semaines sur une note des plus enjouées.

Comme c’est étrange de me dire que nous ne nous découvrons que maintenant, bien que nous partageons le même sang. Que j’ai toujours éprouvé une jalousie non assumée pour elle, celle qui a bénéficié de l’amour de ma mère à mon détriment. Bien sûr, je ne suis pas idiote, cette enfant n’a rien fait de mal. C’est d’autant plus évident alors qu’elle se tient devant moi, si heureuse de me rencontrer.

Munie de ma valise, je stoppe devant une porte haute à double battant et dotée d’une imposte, dont le style oriental dissone avec le reste de l’architecture. Ils ont dû la remplacer au cours de ces dernières années, car je n’en ai pas le moindre souvenir. Cette touche d’originalité confère un certain cachet aux lieux désuets.

La petite me zyeute avec des étoiles plein les mirettes, semblant trépigner à l’idée que j’utilise le heurtoir. Pourtant, elle a déboulé depuis l’autre côté, la maligne ! Amusée, je satisfais ses envies, songeant que je risque de m’entendre à merveille avec ma cadette. Je perçois le bruit résonner à l’intérieur. Si je me rappelle bien, un couloir aussi vaste qu’un hall divise le bâtiment en deux, depuis l’entrée principale jusqu’à la terrasse arrière.

Avant que j’aie le temps de ressentir une quelconque appréhension, le vantail se meut. Ma respiration se bloque. La tension me reprend en otage si soudainement qu’elle m’ankylose. Et alors, les contours de ma mère se dessinent devant moi. Peu à peu, elle reprend vie dans mon esprit. Les dents dehors, elle prononce mon nom en montant dans les aigus, comme si elle était ravie de me voir.

Je ne suis pas sûre d’être dupe.

Clara a toujours été une belle femme, volant ses airs à Angelina Jolie. Cependant, son fameux sourire, celui qui perçait les cœurs masculins, ne suffit pas à dissimuler ses cernes ou sa pâleur évidente. Même ses grands yeux bruns ont perdu de leur éclat. Elle a rangé ses cheveux blonds en chignon, derrière un large bandeau écarlate, et s’est vêtue comme d’habitude. Une robe bohème ample, bigarrée de rose et d’orange, qui lui descend jusqu’aux chevilles. Elle a maigri. Appuyée contre le panneau de bois, sa charpente semble affaissée et dépourvue de sa vigueur caractéristique de danseuse.

Ma grand-mère n’a pas menti.

— Je suis heureuse de te voir, Ava. Viens.

Elle appose sa paume sur mon épaule le temps de m'octroyer une bise expéditive, frôlant à peine ma joue, avant de me laisser entrer.

D'un coup, la rancune remonte.

Clara s'avance jusqu'à l'escalier, le bruit des roulettes de ma valise recouvrant celui de ses pieds nus sur le sol carrelé.

Pia sautille à ses côtés.

— C'est trop bien, je vais m'amuser avec ma grande sœur, cet été ! Toi aussi t'es contente, dis, Maman ?

— Oui, oui, ma chérie, bien sûr.

Je connais ce ton empesé. Cette douceur de façade. Cette voix fluette, que tous prennent pour de l'innocence. Combien d'années mon père s'est-il fait flouer ?

Je ne lui demande pas comment elle va, pas plus qu'elle ne me fait la conversation. J'ai la bouche sèche. À chaud, j'ai l'impression de n'avoir rien à lui dire, je n'en ressens même pas le besoin. J'ignore si je suis intimidée ou juste déçue. Par réflexe, je jette un rapide coup d'œil à ses membres, cherchant la moindre trace d'ecchymoses. Il n'y a rien.

— Tu connais la maison, suppose-t-elle en faisant volte-face. Pia, Imrel et moi occupons les chambres à l'étage. J'ai lavé le linge de lit et l'ai déposé dans celle au rez-de-chaussée, plus près du jardin.

J'acquiesce, me souvenant que cette villa dispose de cinq chambres à coucher.

— J'ai juste besoin d'une douche et d'une sieste.

Elle pince les lèvres et opine du chef, désignant la direction à prendre pour rejoindre ma chambre.

— Je peux venir avec toi ? questionne la petite.

— Avec plaisir, rétorqué-je, lorgnant ma mère dont l'attention est déjà partout ailleurs.

Quelle froideur, alors qu'on ne s'est plus vues depuis… un an, je crois, après sa dernière représentation, avec sa troupe de danseurs. Je l'attendais devant la sortie des artistes, accompagnée de Papa. Elle a daigné nous faire la conversation de façon précipitée, sans même nous accorder un café, avant de disparaître de ma vie, une fois de plus.

Clara faisait partie d'*Amazone*, une comédie musicale ayant le vent en poupe dans toute l'Europe depuis dix ans. Pour une raison obscure, la troupe s'est démantelée il y a deux mois. Ma mère ne vivait que pour sa passion. J'ignore si elle a d'autres projets, d'ailleurs. J'ai appris la

séparation des artistes dans les journaux. Seul mon père a pris de ses nouvelles, en gentil petit ex-mari qu'il est. Moi, je m'en lave les mains.

Mes nouveaux quartiers sont spacieux, mais dénués d'âme. Les parois en plâtre sont restées blanches, jaunâtres par endroits, quelques craquelures lézardant leurs encoignures. Au sol, le *terrazzo* n'a pas été changé et le cadre en bois patiné du grand lit paraît sur le point de s'effondrer. Il est accompagné d'une table de chevet bancale, et d'une garde-robe vétuste comme on en trouve chez Nonna. Heureusement, l'odeur de frais que dégagent les multiples bouquets de fleurs parsemés çà et là contraste avec le décor vieillot.

L'aiguille de l'horloge murale ne fonctionne plus. Comme si elle s'était arrêtée pendant mon enfance, bloquée au temps des étés qui m'ont vue si joyeuse entre ces murs. Quoique les lieux étaient moins silencieux, plus vivants. Les invités défilaient, quelques amis du village, des oncles, des tantes et cousins. Ma grand-mère m'a confié par téléphone qu'elle n'était pas la seule à ne plus se rendre à la villa, que plus personne ne passait. À cause de… eh bien, l'antipathique compagnon de ma mère. Le « maudit parfumeur », comme elle l'appelle. Ils ne le portent pas dans leur cœur, ce qui, je dois l'avouer, me provoque une douce satisfaction.

Une porte mène directement sur la partie arrière du jardin, et la fenêtre vitrée est assez haute pour illuminer l'entièreté de la pièce. Je m'approche de son rebord et balaie le parc des yeux. Comme je le soupçonnais, il ne ressemble en rien à celui de mes souvenirs. Il est plus sauvage et aride. Pas loin, une dénivellation me laisse entrevoir un point d'eau.

— Qu'est-ce que c'est, là, en bas ?

La petite Pia se penche à mes côtés, dégageant un agréable parfum que je ne remarque que maintenant. Une fragrance vanillée trop élaborée pour son âge, à mon avis.

— C'est la piscine !

— Une piscine ?

— Oui ! Avec la fontaine !

D'abord interdite, je plisse les paupières pour distinguer le bassin en pierre qui n'était pas là avant.

— Depuis quand il y a une piscine ici ?

Pia hausse les épaules d'un air ingénu.

Du haut de ses six ans, elle ne doit pas se remémorer ce genre de chose.

— Oh, Papa est parti de son bureau ! s'émerveille-t-elle pointant un individu sortant de la demeure.

Mes yeux s'arrondissent aussitôt qu'ils se posent sur l'homme piétinant la pelouse défraîchie en direction de la « piscine ». Le voilà. Hadès. Ma respiration se coupe comme si j'avais pris un coup au ventre.

— Je vais lui dire que tu es arrivée, chantonne-t-elle d'une voix cristalline en se glissant par terre.

— Euuh… non !

Trop tard, elle a déjà détalé.

Non, non, non, non !

Un peu sonnée, et le sang turbinant dans mes veines, je reporte mon attention à l'extérieur. Vois ma frangine caracoler dans sa direction, telle une pile électrique, et en quelques secondes, mes tripes se tordent avec violence. Un temps infime durant lequel j'anticipe le pivot de tête de mon beau-père. Durant lequel je bondis en arrière pour m'éloigner de la fenêtre.

Un frémissement de répulsion me hérisse la peau. Mon cœur bat trop fort, sur le point de me sortir par la gorge. Mes paumes sont moites, et ça n'a rien à voir avec la chaleur. Je hais l'effet qu'il me fait. De son nom, de sa personne émane une aura maléfique qui m'effraie plus que je ne l'aurais pensé.

Aucune envie qu'il me surprenne en train de l'épier. Je redoute de le saluer, de me présenter, pour le détester plus encore et continuer de me prendre la tête. La rencontre avec ma mère m'a suffi pour aujourd'hui.

Je soupire. Essaie de calmer mon anxiété.

Malgré cette agréable nostalgie de retrouver la maison de vacances de mon enfance, ce poids lestant ma poitrine ne s'allège pas. Au contraire, il m'oppresse davantage quand je repense à la voix rauque qui a grésillé dans l'interphone. Quand je pense à la raison pour laquelle je me trouve ici, loin des joies du village de Nonna.

Soit. Pas le choix, je dois m'y faire. Mordre sur ma chique pendant presque deux mois. Sept semaines. Cinquante trois jours. Les lieux sont assez spacieux pour ne pas devoir les croiser à tout bout de champ, non ?

Après une douche dans la salle de bains attenante, je poste une *story*, annonçant mes vacances à mes amis, et j'envoie un message à Papa pour l'informer que je suis bien arrivée. Je prépare mon lit et m'y écroule, attendant la visite de Morphée.

Pourvu qu’elle soit rapide, tant que la lumière du jour n’a pas totalement décliné.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3 – ÇA SENT LA VANILLE



Elle est là.

Mes narines frémissent, je sens son odeur.

Cette composition complexe et pourtant limpide. Elle brouille les effluves propagés au travers des flacons de verre disposés sur ma table de travail, résultat de mon goût exquis et inégalé.

Une goutte de sueur perle sur mon front. Les muscles tendus, je me laisse tomber sur le dossier de ma chaise, passe la main dans mes cheveux, puis serre le poing en examinant mon bureau. L'envie furieuse me prend de faire valser, d'exploser ces innombrables parfums.

Le sang dans mes artères pulse férocement. L'opération commence, mes veines se dilatent, au même titre que mes pupilles. J'inspire brusquement, hume l'air en quête de plus. Plus de cette dope qui me décalque le cerveau. Ces accords de tête et de cœur entêtants, gravés dans ma mémoire, et jusque sous mon derme.

Ma gorge se serre, réprimant un grondement animal.

Il me la faut.

Il me la faut.

Il me la faut.

La quintessence de tout arôme.

Impossible à décomposer, à analyser, si ce n'est une touche vanillée marquante, dissonant dans cette si parfaite harmonie.

Elle me donne faim.

Elle me donne soif.

Elle me tord la cervelle et me déchire le ventre.

Elle est tout près. Dangereuse. Vénéneuse. Suffocante.

Et elle sonne au portail.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4 – ÇA SENT LE SOLEIL



Il est huit heures trente. Je me suis levée avec la boule au ventre, ce matin. Il plane dans cet endroit estival une drôle d'atmosphère qui pollue mon bien-être. Il ne s'agit pas des retrouvailles avec ma mère, je savais qu'elles ne seraient pas idéales. Non, c'est autre chose…

La terrasse n'étant pas loin de ma chambre, je perçois Pia glousser en discutant avec son père. Les basses de sa voix sourde me font le même effet qu'hier, lorsque je l'ai entendu à travers le parlophone. Ma mère ne mange pas avec eux, et moi, j'enfile un de mes jeans *boyfriend* favoris, un *crop top*, et mes espadrilles à fleurs spéciales vacances. Mes interminables boucles rousses sont regroupées en une haute queue de cheval, dans un look *nineties* pas du tout prémédité. J'ai un penchant naturel vers les fringues décontractées, tant mieux si je suis à la mode, et puis j'adore les bracelets breloques, ils sont tellement jolis !

Je me faufile à l'extérieur, contrainte de passer près de la terrasse pour gagner le garage où je suis certaine de trouver des vélos. J'essaie de rester discrète, redoutant farouchement la confrontation avec l'hôte de ces lieux, mais c'était sans compter l'œil de lynx de la gamine.

— Ava ! Tu manges avec nous ?

Exaspérée, je serre les dents et suis forcée de m'arrêter. J'avale une goulée d'air pour me composer une figure potable et pivote vers eux.

— Je… n'ai pas faim. Je suis désolée, lancé-je en haussant les épaules, avec un grand sourire contrit.

Le parfumeur m'oppose sa nuque et ses dorsaux athlétiques, sans même daigner se retourner. Je déglutis. Tant mieux. Ma détestation pour cet homme vient à l'instant de se décupler. Avec une violence telle que mes jambes en flageolent.

En revanche, l'immense désespoir qui se peint sur la frimousse de Pia est à deux doigts de me fendre l'âme.

— Mais je voulais manger avec toi ! Il y a des brioches trooop bons !

— Bonnes, la reprend son paternel.

Des brioches… de quoi saliver.

— Une prochaine fois, m'entêté-je. J'ai prévu d'aller voir Nonna.

Les yeux de Pia s'agrandissent aussitôt. Luisant d'émotion, ils passent d'Imrel à moi tandis qu'elle se redresse comme un suricate aux aguets.

— Nonna ? Oh, Papa, elle va chez Nonna !

Merde !

Je perçois les épaules du faux blond se raidir, quand la môme s'illumine d'un sourire.

— Maman avait promis qu'on irait chez Nonna aujourd'hui, mais elle reste dans sa chambre. Papa, Papa, Papa, je peux aller avec Ava ?

Je me sens prise au piège. Cette petite est mignonne, mais beaucoup trop envahissante alors qu'elle ne me connaît pas ! Et puis… pourquoi sa mère ne l'emmène-t-elle pas ? Ça ferait tellement plaisir à notre grand-mère.

Je m'avance vers eux, ma méfiance titillée.

— Qu'est-ce que fabrique Clara ? questionné-je à l'intention de son compagnon.

Aux premiers mots que je lui adresse en guise de salutation, il ne répond rien. Jusqu'à ce que j'atteigne la table – faisant preuve d'un courage monstre –, que j'ose le darder de mon air inquisiteur, poings serrés le long du corps pour ne pas trahir ma nervosité. Pour une raison inexplicable, mon cœur fait une embardée lorsque je découvre son apparence.

Sans bouger d'un iota, il m'observe par en bas, la mine fermée et impénétrable.

C'était il y a si longtemps… les courbes de son visage s'étaient effacées de ma mémoire, comme si j'avais voulu en gommer jusqu'à son existence. Et quel visage, bon sang…

Des yeux sombres et perçants, deux billes anthracite presque mangées par la ligne épaisse de ses sourcils noirs. La disharmonie avec ses cheveux décolorés n'en est même pas dérangeante, elle accentue la profondeur de son regard. Ses cheveux, il les porte dans un dégradé court sur les côtés, avec quelques mèches décoiffées sur le crâne. Sa carrure, sa posture transpire l'assurance, l'animalité. Le reste de son visage est marqué par des traits virils et sensuels à la fois : des pommettes anguleuses et une mâchoire carrée volontaire, ombrée par une barbe de trois jours. Je ne m'attarde pas

sur sa bouche gourmande et hypnotique dont je n'avais aucun souvenir, de peur qu'il se méprenne sur la nature de mon trouble.

Les yeux de Pia voguent de lui à moi, miroitant d'un espoir innocent.

— Où est-elle ? Pourquoi est-ce qu'elle n'emmène pas Pia voir sa grand-mère ?

— Je ne crois pas que ça te concerne.

— Où est-ce qu'elle est ? insisté-je, démontrant que je ne bougerai pas de là avant d'avoir eu ma réponse.

Un tic nerveux trahit son irritation.

— Dans sa chambre. Elle ne se sent pas bien.

Chaque mot, chaque syllabe qu'il prononce est enrobée de danger. Nos regards sont ancrés l'un à l'autre par le défi. Une sensation désagréable me travaille. Je n'aime pas ça…

Je considère ma demi-sœur qui nous examine, dans l'attente, et décide de retourner à l'intérieur. À peine ai-je le temps de me détourner qu'Imrel me saisit le poignet.

— À ta place, je la laisserais tranquille, claque-t-il d'une voix autoritaire.

Je tressaute sous la fermeté de son geste, suis terrifiée par sa démarche et sens ma peau brûler sous sa prise.

— Mais tu n'es pas à ma place. Lâche-moi, m'arraché-je à lui.

— Maman n'aime pas qu'on la dérange, plaide Pia, avec une triste moue.

Une crainte sourde s'empare de moi, me propulse au pas de course vers le hall de la villa, vers l'escalier menant à l'étage. Personne ne m'arrête, cette fois. Je gravis les marches quatre à quatre et me précipite devant la porte de la chambre parentale. Sans m'annoncer, je saisis la poignée pour ouvrir.

C'est verrouillé.

— Maman ? crié-je, alarmée.

Je martèle le battant sans relâche, des warnings hurlant dans mon esprit.

— Ouvre, c'est moi, Ava.

J'ignore ce qui m'anime en cet instant. L'inquiétude ? La colère ? La curiosité ?

— Maman, ouvre !

Rien. Personne ne répond.

— Elle a fermé à clé.

Dans ma frénésie, je n'ai pas entendu Imrel débarquer par-derrière. Je fais volte-face dans un bond, le dos plaqué contre le bois.

Transie d’effroi et de rage mêlés, je lui assène une grimace assassine.

— Qu’est-ce qu’il se passe ? Pourquoi tu l’as enfermée ?

Je réalise qu’un petit mètre nous sépare. Que, dans sa chemise immaculée, sa stature est imposante. Dérangeante. Il avale toute l’atmosphère autour de nous. Sans cesser de me fixer, il dilate ses narines, renifle en fronçant les sourcils. Puis il approche d’un pas, élevant la jauge de ma peur. D’un second, n’étant plus qu’à quelques centimètres de moi. Je devrais m’écarter, mais je suis tétanisée. D’Imrel émane une aura un peu sauvage, un peu animale derrière son allure racée. Un quelque chose qui m’intimide malgré moi. Pourquoi ma gorge s’assèche-t-elle ? Pourquoi frémir quand son bras passe près de ma tête, et qu’il frappe à la porte.

— Clara, c’est moi. Ouvre, maintenant. Ta fille veut te parler.

Mon organe vital tambourine dans ma cage thoracique. Je rive mes yeux droit devant moi, les ancrant sur l’épaule d’Imrel. Impossible de croiser les siens. J’ai l’impression qu’il m’a clouée contre la paroi en bois tel un cadavre de papillon.

— Clara, lâche-t-il dans un souffle las.

J’entends le jeu de la serrure. M’écarte sitôt qu’elle ouvre la porte.

La bouche sèche, je découvre ma mère à l’allure dépenaillée, enveloppée d’un châle léger malgré la chaleur de juillet. Ses cernes sont prononcés et elle me dévisage comme si je déboulais d’un vaisseau spatial.

— Oui ? dit-elle dans un murmure, avant d’interroger son concubin.

Je sens son regard à lui derrière mon dos. La situation m’échappe, j’ignore quoi répondre. Qu’est-ce que je fais là, au juste ?

— Pourquoi… Pourquoi tu n’emmènes pas Pia chez Nonna ? (Les mots s’extirpent de ma gorge avec difficulté.) Elle lui manque.

Clara papillote des cils, avant de se ressaisir.

— Oh, c’était aujourd’hui. Oui, emmène-la, Ava, ça lui changera les idées.

Avant que j’aie pu rétorquer quoi que ce soit, elle s’empresse de refermer la porte.

— Attends ! (Elle interrompt son geste, sans rouvrir pour autant.) Toi aussi, tu manques à Nonna. Tu ne viendrais pas ?

J’entends un soupir s’effondrer depuis l’intérieur de la chambre.

— Je lui rendrai visite. Pas aujourd’hui, je n’ai pas envie de sortir.

Cette fois, je me tourne vers Imrel pour scruter sa réaction. Son visage sculpté à la perfection ne trahit aucune émotion.

Une fois le battant refermé, je l’interroge :

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ? Pourquoi elle est comme ça ?

— Parce que c’est ta mère.

— Tu te fous de moi ?

— C’est Clara.

Il est son compagnon, n’est-il pas censé s’occuper d’elle, si elle est en dépression ? Non pas que j’en ai quelque chose à faire, mais… je suis frustrée au plus haut point, ma méfiance est à son paroxysme.

Si c’était aussi simple, pour quelle raison a-t-il tenu à me suivre jusqu’ici ? J’ai toqué à la porte comme une dératée, ma mère n’a pas bronché. Il a suffi qu’il se pointe pour qu’elle apparaisse comme une fleur. Une fleur bien fanée au demeurant.

Je n’aime pas ça.

Je ne le sens pas.

Il tourne les talons pour rejoindre sa fille en bas, tandis que mille questions valsent encore dans ma tête.



Une fois que je gagne le rez-de-chaussée, Pia m’adresse un large sourire en se dandinant sur l’allée principale.

À ses côtés, son père se tient droit, m’observe en train d’avancer en direction du garage.

— Je vous emmène en voiture, Pia et toi.

Je pile et le dévisage, ahurie.

Alors que je m’apprête à refuser, n’ayant aucune envie de me retrouver enfermée avec lui dans un véhicule quel qu’il soit, la peine de Pia et celle de notre mamie se rappellent à moi.

— OK, grommelé-je dans ma barbe, cédant bon gré, mal gré.

Nous grimpons dans un vieux cabriolet rouge, un engin de collection bien plus qu’un tas de ferraille, et quittons l’air lourd de la villa Lavanda.

J’ai noté les trois vélos apposés contre le mur en pierre du garage, casques pendus aux guidons. Parfait pour me déplacer en catimini la

prochaine fois.

Tandis que nous traversons le champ de lavande, la petite enfonce sa tête entre la vitre et l'appuie-tête de son père, murmurant assez fort pour que je l'entende : — Merci, t'es le papa le plus gentil du monde.

Mon estomac se tord. Fort. Trop fort. Je peine à déglutir.

Pourquoi ? De la jalousie ? De l'irritation ?

Je ne saisis pas une once de gentillesse dans cet homme. Il nous a emmenées par devoir paternel, c'est bien le minimum qu'il puisse accomplir pour Pia.

J'observe le père, impassible, qui pose ses lunettes de soleil aviateur sur son nez.

— Mets ta ceinture, Pia, la somme-t-il avec un calme débordant de tension.

Si effrayant qu'il musellerait n'importe quel gosse.

Elle obéit sans broncher.

Cette enfant irradie de tellement de bonheur. Comment est-ce possible, avec un père aussi froid ? Avec une mère comme la mienne ?

À moins que… je me sois fourvoyée. Peut-être que je me fais des films. Clara était tout simplement fatiguée, Imrel n'a pas tort, elle a toujours été spéciale. Quant à lui… qu'est-ce que j'en sais, après tout ?

Dans l'habitacle, le silence est pesant. Cet individu prend toute la place, m'écrase de sa prestance. À mesure que les secondes passent, son parfum si masculin commence à m'enivrer.

Je n'ai jamais voulu m'intéresser à son travail, à sa marque. « Balmani », cette simple évocation me hérisse le poil. Imrel Balmani. Il paraît qu'il possède le nez absolu. J'ignore ce que ça signifie exactement, mais il pourra créer les odeurs les plus incroyables qui soient, les plus sensuelles, comme le décrit la presse, il ne restera jamais à mes yeux qu'un briseur de ménage. Sous ses airs de beau gosse, il y a en lui quelque chose qui m'indispose.

Peut-être ne suis-je pas objective.

Tant pis, je le déteste !

Quelle sensation étrange que celle de me trouver dans une voiture en compagnie de la famille qui a fracturé la mienne.

Je cherche à fuir l'intérieur de l'habitacle en baissant la vitre, laissant mon regard voguer dans le paysage. L'odeur chaude du soleil se propage dans ma poitrine, teinte mon escapade visuelle de chaleur, mais c'est peine

perdue : — Pourquoi avoir décidé de passer l'été avec nous, après toutes ces années ? s'enquiert-il soudain.

Surprise, je me tourne vers son profil ciselé.

Il veut faire la conversation ? Et puis quoi encore !

— Je suis venue voir ma grand-mère. J'ai préféré crécher dans la maison de mon enfance, parce qu'il n'y avait pas assez de place chez elle pour m'entraîner. Ça te pose un problème ?

Cette maison m'appartient plus qu'à lui. Il ne manquerait plus que, comme Nonna l'a énoncé, il cherche à m'en chasser, moi aussi. Eh bien, il peut toujours rêver !

— Aucun. Pia est contente de te rencontrer, dit-il avec une simplicité déconcertante.

— C'est vrai ! affirme-t-elle depuis le fond de la banquette.

Déroutée, et les mâchoires serrées, je me renfonce contre mon siège et sors mon téléphone afin d'ériger une barrière entre nous.

— Tu sais, je ne suis pas sûre que les Celi hurlent de joie à l'idée de te croiser, lui balancé-je, avec, je l'avoue, une pointe d'agressivité. On aurait pu prendre les vélos. J'ai vu que Pia possédait le sien.

— Ouiii, Papa m'a appris à rouler ! fanfaronne-t-elle.

Derrière ses lunettes fumées, je le vois qui m'épie.

— Je vous dépose. Appelle-moi lorsque vous voudrez retourner à la maison, je viendrai vous chercher.

Il demeure d'un calme olympien, pas vexé le moins du monde. Bon sang, à chaque fois qu'il ouvre la bouche, c'est pour me hérisser davantage !

Je le sens qui me jette des coups d'œil à la dérobée, tandis que je scrolle sur mon fil d'actualité. Des coups d'œil agacés. Je l'entends inspirer profondément à plusieurs reprises.

Quand nous pénétrons dans l'enceinte du village, mon impatience de retrouver une partie de ma famille s'accroît. Je reconnais la place du bourg, certaines ruelles également. Une vague de nostalgie allège le plomb dans mon organisme. Tant de souvenirs, ici. Et tellement longtemps que je n'y ai pas mis les pieds. Rien n'a changé.

Je trépigne de hâte lorsque nous nous approchons de la venelle piétonne où habite Nonna.

Quelques passants nous lorgnent avec perplexité, davantage lorsqu'ils identifient Imrel.

Une part de moi ricane intérieurement. L’autre n’a aucune envie d’être associée à lui, si tant est qu’ils le connaissent.

Il stationne la voiture devant la ruelle de mon enfance, avec ses façades en pierre ocre, parsemées de persiennes vert sapin. Un pot de fleurs garni orne chaque entrée, point de départ des murs végétaux grimpant jusqu’aux toits. C’est coloré, ça sent les vacances et ça m’enveloppe de mes meilleurs souvenirs.

Je m’éjecte de l’automobile et la contourne.

— Nonna habite à quelques mètres, je peux continuer seule avec Pia, décrété-je en plongeant le nez dans mon téléphone.

Attendant qu’il aide sa fille à sortir elle aussi, je ne le vois pas venir quand il m’arrache mon appareil des mains.

— Hey !

Son expression est bien trop dure. Un rayon de soleil s’échoue sur sa pommette, illumine une cicatrice sous ses lunettes aviateur.

— Tu devrais lâcher cette merde de temps en temps.

Devant ma bouche bée, il tapote sur le clavier sans me consulter.

— Qu’est-ce que tu fiches ? Rends-le-moi !

J’y crois pas. Il s’est pris pour mon père ?

Il me retourne mon mobile.

— Tu as mon numéro. Appelle quand vous aurez fini.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5 – ÇA SENT LES COOKIES



Le temps passe trop vite. Il est infiniment long, aussi.

C’est la première pensée qui me traverse l’esprit lorsque Nonna me serre dans ses bras, après ces années de séparation.

— Ma jolie, comme je suis contente !

Je l’étreins en retour, quand elle s’écarte pour détailler chaque recoin de ma figure.

— Quel bonheur de te voir en chair et en os ! Sur l’écran de mon téléphone, ça n’est pas pareil, se plaint-elle avec une moue.

Une déferlante d’émotions me submerge. La tristesse de ne pas avoir pu venir plus tôt s’écrase comme une vague contre des récifs de joie, saillants et dominants.

Ma mère tient tellement de ma mamie. Emilia est menue, fine et un peu tassée par la fatigue. Ses cheveux qu’elle continue de teindre en blond sont coiffés dans un carré court soulignant la ligne de sa mâchoire. Je me rappelle ses lèvres charnues d’antan qui nous abreuvaient de bisous, mes cousines et moi. Les années ont beau les avoir désenflées, fendillées, la chaleur qu’elle irradie a rehaussé sa beauté. Elle est restée une femme élégante dans sa simplicité.

Emilia a immigré en France avec son époux quelques années après leur mariage. Ils y ont élevé leurs cinq filles, ont tenu un commerce florissant, quand mon grand-père – que je n’ai jamais connu – est décédé des suites d’un AVC. Accablée par la tristesse, Nonna a décidé de retourner vivre en Italie auprès de ses frères et sœurs, rejointe par deux de ses enfants seulement.

— Ça me fait très plaisir à moi aussi, rétorqué-je, parée d’un sourire éclatant.

Elle me pince les joues comme lorsque j'avais dix ans, m'enlace de nouveau, puis écarquille les yeux en voyant la petite Pia cachée derrière moi.

— Tu as amené ta sœur ! s'émerveille-t-elle, ahurie.

— En chair et en os !

Elle s'accroupit, devient presque gaga en saluant la fille de sa fille. Laquelle lui répond avec un entrain similaire. Et soudain, Nonna se redresse pour scruter l'extérieur, depuis le vestibule.

— Clara n'est pas là, l'informé-je.

— On est venues avec Papa !

Une ombre recouvre le regard azur de notre aïeule.

— Il nous a déposées. Il est parti.

Soulagée, elle acquiesce et nous invite à entrer.

— Oh là là, mais que ça sent bon les cookies ! m'exclamé-je, me rappelant n'avoir rien mangé depuis trop longtemps.

L'intérieur est aussi désuet que dans mes souvenirs. Si les murs blancs ont été rafraîchis, son charme n'a pas été altéré. Les volets ouverts permettent à quelques rayons d'illuminer le salon, avec son canapé en cuir vert bouteille, sa table basse en osier, ses meubles en bois recouverts de napperons. Seule la vieille télévision a été remplacée par une immense *smart TV*.

Je parcours le sol en terre cuite, m'empresse de redécouvrir la maison dans son intégralité. Je suis ravie de pénétrer dans la chambre que j'occupais à l'étage, lorsque je dormais ici avec mes cousines.

— C'est Valentina qui dort dans ce lit pour l'instant. Elle est allée se promener ce matin, on ne pensait pas que tu viendrais si tôt.

Bien que nous soyons récemment allées au cinéma ensemble à Paris, j'ai hâte de retrouver ma meilleure amie dans un cadre si différent. Depuis un an, ses études à la fac de droit et mon rythme de vie nous empêchent de diversifier nos activités.

Sa mère, Laura, est la grande sœur de ma mère. Elle est l'aînée de la fratrie, sa langue bien pendue et son absence de tact m'ont toujours plu. Moins à Clara qui préférait garder ses distances avec elle.

Avec Nonna et Pia, je m'installe sous la loggia, dans le patio, pour grignoter quelques cookies. Ça sent bon mon enfance. Ce regain de nostalgie depuis hier découle-t-il de mon retour en Italie ou est-ce qu'il s'agit d'une période véritablement regrettée ? Les jeunes de mon âge vivent

leur meilleure vie pendant leur adolescence. Moi, après ma dépression, je n'ai fait qu'étudier et danser, ma vie sociale limitée ne tournant qu'autour de cette deuxième activité.

Nous en avons des choses à nous raconter. Au fil des heures qui passent, tante Laura débarque, accompagnée de Valentina et d'Ivan, son petit frère, à peine plus grand que Pia. Ces deux-là montent vite jouer à l'étage. C'est l'instant dont ma tante profite pour m'interroger :

— Alors, pas trop éprouvant de cohabiter avec l'autre fumier ?

Valentina roule des yeux, sans marquer sa désapprobation pour autant.

L'évocation d'Imrel agit comme un coup de fouet dans mon dos. Sa voix pleine me revient, son regard trop perçant, ses muscles trop saillants… ou seyants.

— Ça va, marmonné-je dans ma barbe. Enfin, il est bizarre, mais je serai occupée, je ne pense pas le croiser souvent.

— J'espère pour toi ! dit Laura en pompant la tige de sa clope. S'il y a le moindre souci, tu nous appelles ou tu accours illico.

— Je lui ai proposé de venir, il y a des chambres libres, ajoute ma grand-mère. Je n'aime pas te savoir là-bas, ma jolie.

— Ne vous en faites pas. J'ai remarqué les coups d'œil mauvais qu'on lui jetait, sur le chemin. Il n'est pas très apprécié, dans le coin ?

— Tu sais comment sont les gens dans les villages, affirme Laura. Et ce connard fini n'a rien d'aimable.

— Il paraît qu'il n'a aucun tact, glousse Val.

— Il a dit à la boulangère du clocher qu'elle vendait de la merde, peste Nonna. Il a lancé les mêmes remarques au fleuriste du rond-point. Sans mentionner la parfumerie de Bianca ! Vraiment, personne ne le porte en estime, ce malotru !

— Il a fait ça ?

Ma tante acquiesce.

— S'il te parle mal, je l'étripe, ce rond de chiotte !

Je repense à l'incident de ce matin, à sa proximité avec moi. À la façon dont j'ai été intimidée par sa stature, avec le sentiment qu'il pourrait me réduire en miettes en un claquement de doigts.

J'ignore pourquoi je me prends la tête. Après tout, il ne s'est rien passé. Ma mère a joué sa Clara, tandis que je me montais des films d'après les soupçons de Nonna.

Je m’abstiens de le leur raconter. Je devrais leur dire au moins qu’en effet, ma génitrice a très mauvaise mine. Que d’Imrel se dégage une aura inquiétante.

Je n’ose pas.

Je ne sais pas pourquoi.

Dans le regard de ma grand-mère miroitent d’autres sous-entendus qui me mettent mal à l’aise. J’entreprends de les chasser d’emblée :

— Je suis contente d’avoir vu… enfin, rencontré Pia.

Un sourire plisse quelques rides au coin de ses yeux.

Pensive, je me remémore la violence de ma jalousie, celle qui m’a bourrelée durant les premières années de mon adolescence. Je sais qu’elle n’y est pour rien, mon père me l’a martelé sans cesse.

Laura hoche la tête dans un soupir.

— Elle est mignonne, cette gamine. Je me demande de qui elle tient, vu le sale caractère de ses parents. C’est à cause de Clara si tu n’as jamais tissé de lien avec ta frangine.

Un « oui » ténu franchit mes lèvres, mais en réalité, je ne suis pas sûre. J’aurais pu… je l’ignore. Ce que je sais, c’est que je les ai rejetés de toutes mes forces.

Sans regret.

— Sinon ! s’exclame Val en frappant dans ses mains, effrayant le banquet de pigeons déambulant au milieu du patio. Ton anniversaire. Dans quatre jours. On en parle ?!

Voilà un sujet plus réjouissant !

— Bien sûr ! Vingt ans, ça ne se fête pas chaque année.

— Vous pourrez utiliser cette maison comme bon vous semble, sourit Nonna.

— Mamma, stop, proteste Laura. Tu crois que les jeunes ont envie de passer leur soirée dans la bicoque de leur mamie ? Sortez, amusez-vous !

Je réprime un gloussement. Dans ce bled, les seules soirées divertissantes s’apparentent à des boums sorties tout droit des années 2000. Et compte tenu de mon expérience en la matière, ce sera le meilleur anniversaire de ma vie.

— Léo arrivera la veille, dis-je à ma cousine.

— Ah, oui ! Son escapade à Rome ! C’est super qu’il fasse ce détour pour ton anniv'. Ce sera vos premières vacances ensemble, me charrie-t-elle en jouant des sourcils.

Je roule des yeux, saisissant ses allusions coquines.

— Il ne reste que trois jours. Il y a une partie de notre chorégraphie qui nécessite qu'on s'entraîne à deux, ce sera parfait.

— Ta mère est au courant ? s'enquiert Laura.

Je hausse les épaules.

— Je lui en ai parlé avant d'arriver, mais la réponse était si vague que je ne suis pas sûre qu'elle ait percuté. Tant pis, ils n'en mourront pas.

Nous passons la journée sur ce patio agréable, à déguster de délicieux cookies, des bruschettas succulentes, des cocktails savamment préparés par Laura. Dès que mes autres tantes débarquent avec mes cousins, l'allégresse prend le pas sur la tranquillité des lieux. Certaines vivent en Italie, à Florence, d'autres à Paris. Il m'arrive de leur rendre visite, mais profiter de nos vacances ensemble en compagnie de Nonna dégage un parfum nouveau qui me réchauffe la poitrine. Même Pia, qui les connaît à peine, paraît aux anges. Elle rit aux éclats, m'épie parfois avec une pointe d'admiration, si bien que j'en ai le cœur submergé.

Ce moment, cet instant… Les rires, les cris, les anecdotes, la tendresse… Les racines.

Une parenthèse marquante vient de s'inscrire sur les lignes de ma vie. Légère et bruyante. Un rappel que malgré la désertion de ma mère, ma place dans la famille est irrévocable.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6 – ÇA SENT L’HUILE D’OLIVE



Il m’a observée toute la matinée.

J’ai dansé la boule au ventre tandis que le jour se levait, consciente de son attention sur moi. Sans le voir. Sans lui parler. Il était là, quelque part, je le sentais.

J’ai vite fait de me doucher et de détaler, préférant petit-déjeuner au village avec Valentina.

À présent, Imrel me dévisage sans une once d’amabilité.

Pia, Clara, lui et moi sommes tous les quatre attablés autour du déjeuner, sur la terrasse. Le soleil est à son zénith, les oiseaux pépient, et j’ignore si ma transpiration est due à la chaleur ou si la pression qu’il exerce sur moi en est la cause.

Est-il en colère à cause d’hier après-midi, parce que j’ai préféré demander à un cousin de nous ramener, Pia et moi ?

Clara, qui n’est sortie de sa chambre qu’aujourd’hui, fait mine d’écouter le compte rendu de sa fille sur sa super journée en famille. Je la scrute avec attention, devine que, derrière ses sourires chaleureux, elle ne parvient pas à se concentrer.

— Tu devrais manger, me dit-elle en désignant mon assiette de tagliatelles, Imrel est un cuisinier hors pair.

Je hausse un sourcil.

— C’est vrai que tu n’as jamais été douée pour ça, rétorqué-je.

Ni pour le reste, me retiens-je de balancer.

Néanmoins, je m’exécute.

Bordel, c’est divin !

Je considère mon plat avec stupéfaction. Qu’est-ce qu’il a mis dans ces pâtes ? Les saveurs de la tomate explosent sur mon palais, les herbes

relèvent le goût, tandis qu'une texture un peu plus crémeuse vient adoucir la détonation. Dans ce capharnaüm de délices, je décèle l'arôme discret mais parfait de l'huile d'olive.

Mathilde, ma belle-mère, est certes bonne cuisinière, mais on est dans la stratosphère, là !

Un quelconque rapport avec son nez absolu, ou je ne sais quoi ? Un talent de plus à celui de parfumeur d'excellence ?

— Hum… C'est bon…

Un bel euphémisme.

— Bien sûr que c'est bon, réplique-t-il, abrupt.

Oh, qu'est-ce qui lui prend ?

Je me rappelle ses mésaventures avec les villageois et décide de l'ignorer. J'essaie de savourer, de me détendre au milieu de ce tableau bucolique. Peine perdue. Le silence est plus gênant que reposant, sa présence me met trop mal à l'aise.

— Vous êtes ici pour combien de temps ? tenté-je de briser la glace.

Clara hausse les épaules.

— Je ne sais pas.

— Je dois faire ma rentrée à l'école ! claironne Pia, excitée à cette perspective.

— Oui, ma chérie, répond distraitement Clara.

— Tu n'as pas de projet professionnel ? Tu penses à te reconvertir ou à intégrer une autre comédie musicale ?

J'ai beau me pondérer, la sécheresse de mon ton trahit mon animosité.

Une inspiration ample soulève sa poitrine.

— Je l'ignore, pour l'instant.

Je me retiens de m'enquérir sur la raison pour laquelle sa troupe au succès immense a tiré sa révérence. Les tabloïds ne l'ont pas mentionnée.

Un nouveau blanc s'ensuit.

— Tu ne demandes pas à ta fille si elle a eu son bac ?

La remarque d'Imrel a fusé, aussi rapide, aussi acérée qu'une fléchette.

De quoi se mêle-t-il ? Je déglutis avec peine. D'où lui vient ce pouvoir de rendre chacun de ses commentaires, chacun de ses gestes si lourd d'intensité ?

— Oh, oui, pardon.

Elle n'était même pas au courant ? Après toutes mes années de difficultés scolaires ?

— Je l’ai eu. C’est la raison pour laquelle je peux me permettre d’être ici. Je me suis inscrite dans une école de danse. Du jazz, aux influences funk et hip-hop.

Elle détourne la tête, un demi-sourire aux lèvres. Retient un ricanement blasé.

— C’est bien.

Rien de plus. Pas de félicitations, pas de questions. Une Clara distraite, effacée et peut-être… dédaigneuse.

Mes mâchoires sont si serrées qu’elles en deviennent douloureuses.

— Tu seras une danseuse comme Maman ? demande Pia, la bouche pleine de tagliatelles.

J’ai les yeux qui piquent.

— Pas comme Maman, non.

— Il faut de la passion, commente Clara, comme si elle savait de quoi elle parlait.

Besoin de passion… ou d’un exutoire.

— Ta fille est douée, rétorque Imrel. Tu l’aurais noté si tu l’avais regardée s'exercer.

Mes joues s’empourprent d’un coup, l’embarras me désarçonne. Je me tourne vers lui, qui fusille sa compagne d’un air réprobateur.

Croit-il me défendre ?

Il ne fait que souligner l’éternel désintérêt de ma mère pour ma personne. Pour la façon dont j’ai vécu le divorce, pour la façon dont elle m’a imposé la réalité de sa nouvelle famille, sans en avoir rien à foutre de moi et de Papa.

— Je dois aller m’entraîner, coupé-je court à la discussion, prête à quitter la table.

— Tu ne manges pas ce soir non plus ? claque-t-il avec bien trop d’autorité à mon goût.

— Non, je dors avant le coucher du soleil. Ça me permet de me lever à l’aube pour m’entraîner.

Il me dévisage, comme s’il savait qu’il y en avait davantage.

— Sinon, je souffre d’insomnies. Mais Clara le sait, mon père l’a informée de chacune de mes séances chez le psy, ajouté-je, acerbe.

Elle semble étonnée.

— Ah, oui ? C’était il y a très longtemps.

— Papa a arrêté de t’en parler parce que ça ne t’intéressait pas.

— Mais non, Ava, ce n’est pas vrai. J’ai toujours été très occupée, c’est tout.

Trop occupée pour se soucier de la dépression de mon père. De son incapacité à veiller sur leur fille correctement. Fille qui a dû, à l’âge de treize ans, s’inquiéter pour lui. Par chance, il a rencontré Mathilde. Heureusement que cette infirmière est tombée amoureuse de lui, qu’elle l’a aidé à s’en sortir et qu’aujourd’hui, elle le comble de bonheur.

— Soit.

Agacée, au bord de l’implosion, je me lève, vais dans ma chambre et enfile une tenue confortable pour le sport. Je devrais d’abord digérer, mais il me faut extérioriser tous ces sentiments néfastes avant de péter un câble.

Je croyais que j’y arriverais. Que ma colère s’était tassée avec les années. Que je m’étais faite à l’idée.

Enfin, je ne pensais pas me jeter dans la gueule du loup l’été de mes vingt ans. Peut-être me suis-je surestimée, après tout…

J’ai besoin d’appeler Papa.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7 – ÇA SENT LA TERRE BRÛLÉE



Cohabiter dans l’indifférence la plus totale. J’y avais songé, avant d’arriver. Pour être honnête, j’étais perplexe quant à la réussite de cette entreprise. Eh bien, en trois jours à peine, Clara a rendu ça tout à fait possible.

Parfois, elle est là. Parfois elle ne l’est pas. Et même quand elle l’est, je ne suis pas sûre qu’elle en soit consciente. Nonna n’avait pas menti, sa dépression est sévère.

Pour ce que j’en ai à faire…

Entre la maison de ma mamie que je gagne désormais en vélo et mes escapades avec Val, mes vacances s’annoncent des plus agréables. Force est d’avouer que Pia est adorable, elle aussi. Seul bémol : Imrel.

Parfois, il est là. Parfois il ne l’est pas. Et même quand il ne l’est pas, je sens sa présence jusque dans mes os.

J’ai comme l’impression que ses yeux sont partout dans la maison, qu’il m’épie où que j’aille, même lorsqu’il se trouve de l’autre côté de la bâtisse. Preuve en est à l’instant, tandis que je pénètre dans la cuisine en quête de graille.

— Ton assiette est dans le frigo, m’informe-t-il en surgissant par-derrière.

Dans un sursaut, je fais volte-face.

Il n’est qu’à quelques mètres. Trop près, beaucoup trop près. Dans un tee-shirt porté de guingois, un filet de sueur sillonnant sa nuque musculeuse, il me détaille avec toujours cette aura intimidante. Ses narines frémissent, comme s’il humait une odeur particulière dans la cuisine.

Je recule d’un pas, heurtant la crédence du plan de travail.

Il hausse un sourcil.

— Ne me regarde pas comme une biche effrayée. Puisque tu fuis les déjeuners, il reste ta part.

Vexée, je me rebiffe.

— Je ne suis pas effrayée !

Il ricane et renifle ostensiblement.

— Tu l'es. Ton odeur ne trompe pas.

Mes doigts se crispent sur le bord du plan de travail.

— Tu te prends pour un animal, à sniffer les gens ? Je n'ai pas peur de toi !

Alors pourquoi ma voix s'est-elle brisée dans les aigus ? *Merde, Ava, ressaisis-toi !*

— Un animal ? se gausse-t-il, une lueur cruelle dans les yeux. Je n'ai pas besoin de te « sniffer », ton parfum embaume les lieux. Il se mêle à tous les effluves environnants, ceux de la nature, ceux de la terre altérés par la chaleur du soleil. Tu déséquilibres tout. Tu devrais m'être reconnaissante de t'avoir gardé à manger.

D'instinct, ma main vient se poser sur ma gorge, comme pour retenir mes émanations. Qu'est-ce que c'est que ce type ? Il ment, à coup sûr. Je ne peux pas sentir aussi fort. Ma transpiration ? Serait-il si sensible ?

— Pourquoi ? Je peux très bien me débrouiller pour ne pas crever de faim.

Il avance de deux pas, me tétanise quand il prend une ample inspiration, volant le peu d'oxygène que j'avais à disposition.

— Mais rien ne sera jamais aussi bon que ce que je concocterai. C'est un travail minutieux.

Ah ouais, en effet, il se croit sorti de la cuisse de Jupiter, lui.

— Arrête de te plaindre, ajoute-t-il en réduisant encore l'écart entre nous.

Je déglutis, balise tandis qu'il s'invite dans mon espace vital. Qu'est-ce qu'il fabrique ? Pourquoi si près ? Pourquoi si imposant ?

Je fronce les sourcils.

Il se penche vers moi, m'encadre de ses bras tendus, pour s'appuyer sur le bord de la cuisinière.

Mon cœur s'emballe.

Près. Trop près.

Son faciès sévère n'est qu'à quelques centimètres. Mes yeux s'écarquillent et ma peau devient moite.

Autour de ses pupilles dilatées, les rais de l'après-midi éclairent ses iris, mettant en évidence ce mélange de gris, un soupçon de tourbe émaillé de vert. La cicatrice sous sa pommette gauche se teinte de rose, écho à d'autres marques sur sa mâchoire à la barbe naissante, ainsi que sur ses bras puissants. Il dégage une odeur de mâle, forte et épicée. Déstabilisante.

— Je maîtrise les saveurs comme les fragrances. (À l'agitation de sa poitrine, je sens son pouls s'accélérer.) Tu n'as pas la moindre idée de mes compétences. Contente-toi de me remercier.

Le remercier ?

Je ne sais pas. Il brouille mes sens, me dézingue les tripes.

— Tu… me mets mal à l'aise, protesté-je d'une voix qui se veut ferme.

À peine me décalé-je qu'il se redresse d'un coup, passant la main sur ses cheveux hirsutes.

— Ce n'était pas mon but, dit-il, sans trahir la moindre émotion pour autant.

Je glisse de côté, fuis son champ d'attaque pour me ruer sur le Frigidaire. Tel un automate, je l'ouvre et m'empare de la fameuse assiette. Tout bien pesé, il n'a pas tort. Il est peut-être givré, mais au moins, j'ai de quoi me régaler.

— Hum… merci.

Sans rien ajouter, il quitte les lieux, emporte avec lui la chape de plomb qui m'empêchait de respirer. La tête vacillant vers le bas, j'expire longuement en m'appuyant sur le plan de travail.

Bon sang, qu'est-ce que c'était ?

Si quelqu'un avait débarqué, qu'il nous avait surpris dans cette position…

Non, ce n'est pas normal.

Pourtant, je n'ai senti aucune concupiscence, aucun désir malsain… Enfin… je crois. Si ça se trouve, ce n'est qu'un mégalo un peu timbré. En plus, il a pensé à moi. À moins qu'il soit vexé que je ne mange pas sa cuisine ? Je me serais moquée si je n'étais pas si bouleversée.

J'essaie de m'en convaincre.

J'essaie d'oublier notre proximité. Ses traits virils. Sa bouche gourmande. J'essaie d'oublier l'inconvenance de cet instant volé. De son regard acéré.

Et je le maudis d'avoir raison tout en savourant ce qu'il m'a soigneusement réservé.



Je n’ai pas dormi.

Je veux dire, pas du tout.

Je me suis repassé ce moment dans la cuisine en boucle, frémissant pour des raisons diverses et inconvenantes. J’ai tapé son nom sur Google, malgré la faible intensité du réseau Internet. Ce mec, c’est la crème de la crème dans son domaine. Personnalité montante dans le monde de la parfumerie, il a élaboré les fragrances les plus célèbres de ces dernières années, pour des enseignes de renom. Il est désormais le nez des parfums Balmani, proposant des senteurs marquées et singulières. Il y a quelques années, c’est sa création *Ton Parfum* qui l’a propulsé au sommet. Il est bien plus beau en vrai que sur sa photo Wikipédia. Fait chier, cette pensée ne devrait même pas me traverser l’esprit ! Il reste le sale type pour qui ma mère a tout quitté. Et toujours, si ma présence la laisse de glace, si elle adresse à Pia des sourires de façade, dès qu’il s’agit d’Imrel, Clara change d’attitude. J’ignore cependant s’il s’agit d’amour ou de crainte. Ou d’un peu des deux.

Toutes ces idées se sont emmêlées, engendrant une anxiété étouffante jusqu’à l’aurore.

Ce jour, Valentina n’est pas libre. Quoi qu’il en soit, je suis trop crevée pour déambuler à l’extérieur, j’ai même écourté ma séance de danse matinale.

La peau déjà hâlée par le soleil, je pose mes lunettes mouche sur mon nez et décide de lâcher prise. Vêtue de mon Bikini à ficelles bleu nuit, pailleté comme si on lui avait soufflé de la poussière d’étoiles, je me délasse sur le transat au bord de la piscine dans le jardin. Mes doigts scrollent sur l’écran de mon téléphone, faute d’activité plus passionnante. Finalement, je m’ennuie comme un rat mort ! Ils sont tous en vacances, personne ne pense à publier quoi que ce soit sur Insta ou sur TikTok, ils sont bien trop occupés à s’éclater. Je n’ai d’autre choix que celui d’être attentive aux clapotis de l’eau, au chant des oiseaux. Imrel n’avait pas menti, cet endroit est une explosion d’effluves. L’odeur de la terre cramée, des fleurs résistantes tapisse mes conduits nasaux. Ça sent le soleil et les vacances dans la nature.

Soudain, l’astre brûlant disparaît de mon champ de vision. Ma peau cesse de chauffer un instant, éclipsée derrière une ombre, jusqu’à ce que je finisse de lever la tête. Mon beau-père se tient debout devant moi, en maillot de bain. Je cligne des yeux, d’abord pétrifiée.

— Tu devrais mettre de la crème solaire.

Sa voix vibre dans les graves. Bon sang, je déteste ça.

— J’y penserai, ouais, marmonné-je.

Sans répondre, il laisse courir ses yeux sur mon corps allongé. Est-ce que, comme les jeunes de mon âge, il évalue mon bonnet D ? La tache de vin sur mon sein droit ? Ma taille marquée, ou mes hanches généreusement courbées ?

Idées qui encombrent dans mon estomac une lourdeur nauséabonde.

« Ton parfum embaume les lieux. Tu déséquilibres tout. »

Alarmée, je me redresse d’un coup en position assise, le foudroie du regard, histoire de le mettre mal à l’aise.

Il n’en est rien. Un demi-sourire cruel sur les lèvres, il me tend un livre de poche.

— Tiens. Une manière plus instructive de passer le temps.

Le Parfum, de Patrick Süskind.

Je considère quelques minutes la peinture d’une femme endormie, nue, sur la couverture, avant d’accepter son présent. Comme nos doigts se frôlent, une décharge de picotements me parcourt jusque dans le ventre, et je me demande de quelle façon ses mains peuvent caresser. Putain, qu’est-ce qui me prend ?! Je me ressaisis aussitôt, reluquant le bouquin sous toutes les coutures.

— Ça allait très bien jusqu’à présent.

Il reste debout devant moi, sans me laisser d’échappatoire.

— C’est mon livre de chevet. Ça te changera de la vacuité de ton téléphone. Tu me remercieras.

Sur ces mots aux notes méprisantes, il me libère enfin de son joug en reculant d’un pas. Puis, d’un second, invitant mon attention sur son accoutrement. Un short de bain noir et c’est tout. Un short de bain noir sous sa rangée d’abdominaux démoniaques. Un maillot où se perd un chemin de poils foncés, disséminés plus haut sur ses pectoraux ciselés en une toison éparse. Je crois manquer d’oxygène. À l’image de sa silhouette, tout est brut chez lui. Bestial. Malaisant. Ses petits tétons bruns pointent, l’air de rien, alors qu’il fait une chaleur de plomb. Tout près, sa peau gorgée de soleil est

ornée d’une tache violacée. Un… suçon. Une cicatrice supplémentaire, plus épaisse que les autres et en forme de demi-lune, pare son flanc droit, à côté de griffures encore rouges, encore… fraîches ?

Mes pensées fusent vers ma mère.

Ah. Alors… c’est comme ça, entre eux ? Je rougis d’emblée, m’interdis tout de suite de voyager plus bas, me rebellant contre ma curiosité. À la place, je détourne le regard sur ce fameux livre dont j’ai déjà entendu parler, mais que je n’ai jamais ouvert. Il vaut mieux, oui. Tout vaut mieux que me confronter à son examen inquisiteur, bien trop minutieux à mon goût. Tout vaut mieux que le laisser lire en moi. Le laisser « me sentir ». Mes cuisses se serrent, je me demande pourquoi je ne m’emporte pas. Pourquoi je ne l’engueule pas pour son indécence. *Je n’en ai pas eu le temps*, me rassure ma conscience ; il s’éloigne enfin pour s’avachir sur un transat un peu plus loin.

S’il reste ici, je suppose que mon odeur ne l’incommode pas plus que ça.

Ouais… je ne respire pas mieux pour autant.

— Où se trouve Pia ?

Sa présence me tranquilliserait.

— Dans notre chambre. Elle avait besoin d’être auprès de Clara. Elles doivent être en train de roupiller. Ta mère aussi a passé une nuit blanche.

Dans un premier temps, une pointe de jalousie aiguillonne mon cœur. Dans un second, j’établis le lien entre le fait qu’elle n’a pas dormi et les estafilades zébrant la peau d’Imrel. Mes joues brûlent de nouveau, d’un embarras mâtiné de dégoût.

Puis, quand il se décide à plonger dans le bassin de pierre, je réalise ses propos : « Ta mère *aussi* a passé une nuit blanche. »

Je me tourne brusquement vers lui, tandis qu’il pratique ses longueurs en toute tranquillité dans le bassin rectangulaire, passant la tête sous la fontaine à son extrémité.

Qu’est-ce qu’il insinue ?

Sans que je l’interroge, il s’arrête et me regarde, plaquant ses cheveux en arrière dans un mouvement sexy.

Je me tends de pied en cap.

D’ordinaire, ce genre d’homme ne m’attire pas. Il est trop soigné en apparence, son aura, trop sauvage, son âge, trop avancé.

Mais, lui…

Ma mère de sept ans son aînée a succombé.

Enfin, je ne suis pas « séduite », mais le simple fait de l'envisager comme un mec à part entière, comme… « baisable », alors qu'il s'agit de mon beau-père, me débecte.

— Tu as eu une insomnie, cette nuit, affirme-t-il avec une assurance ahurissante.

— Je ne suis pas sortie de mon lit, comment tu peux… Tu n'as quand même pas fichu des caméras dans ma chambre ?

Je psychote, crispée de colère.

Il s'avance en quelques brasses et croise les bras sur la margelle pour y coincer son menton.

— Une fragrance sensiblement différente émane de toi quand tu dors.

— Arrête avec cette histoire ! m'emporté-je, me redressant sur mes jambes.

Les poings serrés le long du corps, je me mets à paniquer, me sens violée dans mon intimité. Son expression s'ombre, ses mâchoires volontaires se contractent. Puis il insiste : — Ton odeur s'altère quand tu t'excites ; quand tu as peur ; quand tu danses ; quand tu sues ; quand tes hormones sont en ébullition. Ce que tu dégages en ce moment se mêle aux émanations de ta peau en train de brûler. C'est infime, mais c'est le cas pour nous tous, êtres humains. J'ai la capacité de déceler ces subtilités. Pourquoi je t'espionnerais ?

La frustration m'ankylose. Je ne suis pas très informée sur la question, mais ce qu'il me raconte me paraît impossible.

— T'es peut-être un foutu pervers incapable de s'empêcher de s'astiquer le manche en reluquant la fille de sa femme.

Il plisse les paupières, laisse aussitôt la ligne de son sourire étirer l'une de ses commissures.

— Non, l'idée ne me fait pas bander.

Je le jauge avec inimitié, la gorge nouée et l'envie de me terrer dans un trou. Ouais, j'ai peut-être dépassé les limites avec Beau-Papa. Je n'ai pas à parler de l'état de son sexe, à moitié à poil au bord de la piscine, ni partout ailleurs.

— Tu devrais lire le livre que je t'ai donné, le désigne-t-il de son index. Tu comprendrais.

— Ça ira.

Honteuse, je me renfrogne et m'apprête à me réfugier dans ma chambre, laissant le bouquin sur le transat, quand il me rappelle à l'ordre.

— Prends le livre. Pourquoi tu ne dors pas la nuit ?

Surprise par sa question, je papillonne des cils.

Il ne me lâche pas des yeux, entourant ma volonté de ses serres de vautour, rendant toute fuite impossible. S'y intéresse-t-il vraiment ?

Mes épaules s'affaissent. Résignée, je décide de m'installer sur le bord du bassin, jambes dans l'eau, juste à côté de lui.

S'il tient tant à ce que je lui raconte ma vie…

— Ça a commencé un an après le divorce de mes parents. Quand j'ai arrêté de me rendre chez… vous, appuyé-je avec une pointe de mépris. Je pensais que si je gardais le contact avec Clara, elle changerait d'avis. Quand j'ai compris que ça ne fonctionnait pas comme ça, qu'elle n'en avait rien à carrer de moi ou de Papa, je l'ai accueilli comme un choc.

— Tes derniers jours chez nous datent de l'accident de ton père.

J'acquiesce, m'entourant de mes bras, protection contre ce chagrin encore piquant.

— Oui. À cause de sa dépression, il a eu un accident de voiture. C'est pourquoi j'ai dû loger dans votre maison. Je ne m'en souviens pas très bien, je me rappelle juste être rentrée chez moi une fois qu'il a été guéri. J'ai dû passer mes nuits seule à digérer toutes les merdes de ma vie. Mon psy pense que c'est ce qui a engendré mes crises d'anxiété nocturnes. J'ai dû prendre une série de cachets, mais ces conneries ont engendré des amnésies et des troubles de la concentration. Je suis devenue un véritable zombie, c'était pas gérable, à l'école. J'ai préféré tout stopper, mieux vaut encore mes insomnies. Maintenant, je n'arrive à dormir qu'avant la tombée de la nuit. Après, c'est impossible, l'obscurité m'en empêche.

Je ne lésine pas sur les détails. Peut-être qu'Imrel réalisera les dégâts causés par son égoïsme. Par son « coup de foudre » pour une femme mariée.

— Depuis lors, j'ai rejeté Clara et votre famille en bloc.

— Non, tu t'es rendue à presque toutes les représentations d'*Amazone*.

Il le sait.

Ma poitrine se serre.

Il le sait, et qu'est-ce que ça lui fait ?

J'examine son profil, ne décèle pas la moindre trace d'émotion.

Merde ! J'enrage.

— Ça restait ma mère. Il se peut que je l'admirais… sans vous valider pour autant.

Il s’incline vers moi, son visage à quelques doigts de mon genou. Je note le frétillement de ses narines. Son corps qui s’avance subrepticement, sans que cela m’effraie. Curieuse, je l’observe, comme il croit que je n’ai rien remarqué.

— Est-ce que… ça t’importe ? Le fait qu’à cause de toi, deux personnes ont tant souffert.

Il saisit mon mollet et frôle mon genou de son nez. Me hume sans plus se cacher.

Le bruit de son mouvement dans l’eau résonne dans ma boîte crânienne. Les grillons ont cessé de hurler, les oiseaux de chanter. La Terre de tourner. Mon cœur tambourine jusque dans mes tempes. J’ai l’impression que tout s’est arrêté autour de nous.

En apnée, je suis incapable de bouger.

Il relève la tête et s’il s’était planté dans mon âme, ça n’aurait pas fait plus mal.

— Tout le monde souffre, Ava.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8 – ÇA SENT LA PELOUSE



Je lèche mon doigt, tourne la page.

Puis je porte la fourchette à ma bouche, déguste l'explosion de saveurs du plat qu'Imrel m'a préparé. Puisqu'ils dînent très tard, par ici, et que j'ai clairement signifié que l'idée de partager tous mes repas avec eux ne me mettait pas en joie, il a décidé de cuisiner plus tôt expressément pour moi. Ne pas rendre hommage à son talent serait un affront, apparemment.

Qui suis-je pour m'en plaindre, après tout ?

Enfin, j'espère qu'il s'agit bien d'une bizarrerie liée à son ego, et que cela n'a rien à voir avec ce moment dans la piscine… Dans la cuisine…

Ça me taraude. N'y a-t-il que moi qui suis perturbée ? Qu'est-ce qui se trame dans son cerveau ? Il agit sans se justifier, comme si me toucher ainsi était anodin. Conçoit-il au moins que cela me gêne ? Qu'en penserait Clara ?

Rien que d'y songer, mes raideurs à la nuque me lancinent.

Je me contente de me régaler, installée sur la terrasse, sous l'abri végétal. Lui a disparu à l'étage comme il le fait souvent et Clara est enfermée dans sa chambre. Quelquefois, j'entends un fond de musique s'en échapper, fugace comme les instants qu'elle passe avec sa fille. Ses uniques activités extérieures consistent à nettoyer la maison, car, à l'exception du jardinier qui vient rarement, Imrel refuse la présence d'une aide-ménagère. Pia, elle, cherche ma compagnie lorsqu'elle n'est pas plongée dans ses bouquins d'images ou dans ses coloriages. Tout à l'heure, je l'ai surprise en train de danser avec des mimiques de princesse. J'ai souri.

Aussi, j'ai commencé *Le Parfum* ; l'insistance d'Imrel m'a intriguée.

Si j'ai bien compris, il s'agit de l'histoire d'un meurtrier né sociopathe à l'odorat inégalable.

Je déteste l'idée qu'il me l'ait offert.

Y a-t-il un message derrière son geste ?

Je doute qu'il me confie avoir assassiné quiconque, pourquoi prendrait-il ce risque ?

Tu divagues, Ava. Il se prend juste pour le meilleur nez du monde, comme le héros.

Quelques pages plus tard, mon assiette est vide. Je me prélasse sur la pelouse jaunie du jardin, trépignant à l'idée d'être à demain. J'aurai vingt ans. Avec l'obtention de mon bac, cela souligne mon passage à l'âge adulte, auquel je ne suis en rien préparée. Je voudrais trouver un job étudiant afin de financer ma scolarité, mais Papa y est opposé. Selon lui, j'ai suffisamment trimé au lycée, il est temps que je me consacre à la danse. Sauf qu'avec son salaire de professeur combiné à celui d'infirmière de Mathilde, ce sera pâtes au beurre tous les jours. *Imrel en serait dévasté*, songé-je avec sarcasme.

Mon téléphone vibre dans la poche de mon short en jean.

Tout excitée, je lis le message de Léo.

[Léo : Je suis arrivé à bout de la forteresse.
Par quelle entrée dois-je vous secourir,
Princesse ?]

[Ava : Il faut grimper le portail.
Je ne sais pas t'ouvrir.]

[Léo : …]

[Ava : ;-)]

[Léo : Bon, ben, salut, je vous laisse
en compagnie de la reine et

du méchant beau-père.
Évitez de croquer dans une pomme
Ou dans n’importe quel autre fruit empoisonné.]

Une pensée du fruit défendu me traverse, fardant mes joues au passage. Je m’en débarrasse en m’ébrouant, puis envoie un ultime message à Léo.

[Ava : Je te transfère le code
du portail et j’arrive.]

Il me suffit d’apercevoir sa silhouette longiligne pour irradier de bonheur. À mi-chemin, je me précipite sur l’allée de gravier – à m’en flinguer la plante des pieds – et me jette dans ses bras, sans faire attention à sa valise. Valise qu’il lâche pour m’enlacer en retour.

— Hey, salut, toi ! rit-il de mon entrain.

Je m’écarte et l’examine, tout sourire.

Bien qu’on se soit vus dix jours plus tôt, sa présence en ces lieux me rend extatique. Sa haute taille prend l’espace, son visage fin, aux yeux tombants et romantiques, et aux lèvres carnassières, revêt déjà un joli teint hâlé, et ses mèches brunes qui ondulent autour de ses joues creuses ont éclairci.

— Tu es tout beau dans ta tenue d’été ! le complimenté-je.

Il ramasse la poignée de son sac et à son tour, il détaille ma queue de cheval, mon tee-shirt révélant mon nombril et mon shorty. Il hausse les sourcils lorsqu’il découvre mes pieds nus.

— Merci. Tu essaies d’entrer en communion avec la terre, ou quelque chose comme ça ?

Je lui octroie une tape sur le bras.

— Laisse-moi profiter, espèce de rabat-joie. Ça change du bitume de Paris, non ?

Il hoche le chef, les lèvres ourlées avec tendresse… et moquerie !

— Petite crado. (Je n’ai pas le temps de me rebiffer, il retrouve son sérieux et lève la tête vers la bâtisse au bout du sentier.) Chanmé. Je ne savais pas que ta famille possédait ce genre de baraque.

Et pour cause, nos origines sont modestes. Cependant, feu mon grand-père a hérité de cette villa dans sa jeunesse, alors qu'il y travaillait en tant que jardinier pour son propriétaire.

Je ne veux pas savoir la raison pour laquelle il se trouvait sur son testament.

— Elle coûtait trop cher, ma grand-mère était sur le point de s'en débarrasser quand Clara a enfin eu les moyens de l'entretenir.

Léo émet un sifflement admiratif, avant de tirer sur ma queue de cheval.

— En parlant d'eux. Tu me les présentes, ou… ?

Haussement d'épaules.

— Bof, pas besoin. Tu ne les verras pas ce soir ni demain, puisqu'on rentrera tard. Et tu t'en vas après-demain. À quoi bon ?

— … Parce que c'est chez eux ? Par politesse ? suggère-t-il, contrit.

Si j'ai relaté le début de mon séjour à Léo par textos, j'ai peut-être omis de lui raconter ce qui m'a le plus troublée…

— T'inquiète, je les ai déjà prévenus, expédié-je, observant la luminosité du ciel qui décline.

Les minutes suivantes, nous nous trouvons dans ma chambre, allongés l'un en face de l'autre sur mon lit.

— Tu es sûr que la lumière extérieure ne te dérange pas ? m'enquiers-je.

— Je suis en nuit blanche, je t'assure que je tombe de sommeil. Pour une fois, je me calquerai sur ton rythme.

Vêtue d'un haut à bretelles et d'un short-pyjama en coton, je soupire d'aise, savourant la brise agréable qui pénètre depuis l'entrebâillement de la fenêtre. Je m'apprête à remercier mon meilleur ami d'avoir fait un détour en Toscane, lorsque, derrière moi, la porte de la chambre s'ouvre à la volée.

Léo se redresse tel un faon pris dans les phares d'une voiture, tandis qu'un frisson me dévale l'échine.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?! tonitrue une voix détestable.

D'abord tétanisée, je me retourne et m'assieds au bord du lit, les poings serrés sur les draps.

Le mec de ma mère se tient sur le seuil, les sourcils froncés sur un regard orageux. Les mâchoires verrouillées, il arbore une posture menaçante.

— Il y a un problème ? C'est mon ami ! J'avais prévenu Maman de son arrivée, il n'est là que pour mon anniversaire.

Imrel plisse les paupières, me détaille de pied en cap avant de s'attarder sur ledit ami.

Surpris par cet accès de fureur, celui-ci se lève dans la précipitation, habillé que d'un short léger.

— Bonjour. Je suis Léo. Désolé si vous n'étiez pas au courant, se présente-t-il, main tendue vers l'homme qui l'ignore avec mépris.

— Hors de cette maison, se contente-t-il d'aboyer.

— Imrel ! protesté-je.

Ce dernier pivote pour libérer le passage à Léo.

— Dégage d'ici.

Décontenancé, le grand brun m'interroge du regard, ne sachant comment réagir.

— Il est mon invité ! objecté-je en me levant.

Tout à coup, Clara apparaît dans le cadre de la porte, la mine mi-ensommeillée, mi-contrariée.

— Quel est ce raffut ? Mon amour, que se passe-t-il ? dit-elle en posant sa main sur l'épaule de son concubin.

Les voir ainsi me provoque un choc. J'en ignore la raison. Elle porte l'une de ses robes bohèmes au décolleté ultra plongeant, mettant en évidence les restes d'un suçon, de même que des breloques en veux-tu en voilà. Ses cheveux blonds relâchés en cascade accentuent sa beauté en dépit de sa mauvaise mine.

Mon attention reste fixée sur le suçon ornant le rebond de son sein.

Je déglutis.

Aujourd'hui, ils sont si bien assortis.

État de fait dissonant avec le souvenir d'Imrel qui me saisit la jambe, au bord de la piscine, pour humer mon genou avec… sensualité. Clara a un caractère spécial, certes, mais elle est vraiment belle. Et puis, on dirait qu'ils s'éclatent dans l'intimité. Pourquoi aurait-il envie de… ?

— Je les ai trouvés au lit, m'extirpe sa voix de mes pensées. Tu savais que ta fille ramenait son petit ami ?

— Ce n'est pas mon petit ami, rectifié-je en roulant des yeux. Et puis, on n'a plus quinze ans, merde ! Si j'avais envie d'inviter mon petit ami, vous n'auriez rien à y redire !

— Oh, ma chérie, s'exclame Clara, avec ce ton plaintif, saupoudré d'une compassion à deux balles. Imrel, je suis désolée, je l'ignorais.

Mes globes oculaires manquent de sortir de leurs orbites.

— Menteuse ! l'accusé-je en la pointant du doigt. Je t'en ai parlé avant de mettre les pieds en Italie !

Impérieux, Imrel la toise avec colère, les narines dilatées, quand nous sommes rejoints par Pia. Le faciès défiguré par l'inquiétude, elle nous observe tous à tour de rôle, s'attardant sur Léo.

De son côté, Clara renchérit.

— Pardon, Imrel, j'ai dû oublier.

— Ce ne sont pas des informations qui s'oublient ! gronde-t-il, nerveux.

Elle a un mouvement de recul, main sur la base de son cou.

— Arrêtez de vous disputer ! s'époumone la petite au milieu de la chambre.

— Écoute, je crois que je vais y aller, me glisse mon ami, mal à l'aise.

Je lui saisis le bras, secouant farouchement la tête.

— Je préfère que tu restes. (Je redirige mon attention vers les deux adultes.) En quoi la présence de Léo vous dérange ?

— Ton petit copain pue à des kilomètres ! vitupère Imrel. La maison empeste !

Encore son histoire d'odeur ? J'écarquille les yeux, outrée par son manque de tact. Léo m'imite, hume discrètement son aisselle.

— T'es complètement malade !

— Je l'ai senti jusque dans mon bureau, insiste Imrel, s'avançant d'un pas vers moi.

Je fais de même, prête à en découdre.

— Et alors ? Ça te donne le droit de débarquer dans ma chambre sans frapper ? Tu t'es pris pour mon père ?

Il gonfle ses narines, plisse les paupières derechef.

— Ava ! me réprimande Clara. Un peu de respect. Tu devrais le considérer comme ton beau-père, oui. Il est une figure d'autorité.

Quoi ? Même pas en rêve !

Cette fois, j'éclate de rire, bravant l'aura despotique qu'il dégage.

— Vous n'êtes même pas mariés ! Je suis plus à ma place dans cette villa que toi, lui rappelé-je, enfonçant mon doigt sur son plexus solaire.

Notre contact m'électrise, lui se bande tout entier. Nos iris enflammés se percutent et des vapeurs invisibles de rage s'échappent de ses oreilles. Il peut bien user de son charisme pour tenter de m'écraser, ça ne fonctionne pas ! Quelle mouche l'a piqué ? Pourquoi se mettre dans un tel état ?

— Ava, ça suffit ! s'alarme ma mère.

Pia se précipite également vers son père. À ma surprise, c'est moi qu'elle prend en grippe, éclatant en sanglots.

— Arrête de crier ! Je veux pas que vous vous énervez ! Ce sera ta faute si Papa reste fâché !

Pinçant l'arête de son nez, Clara s'agenouille devant la gamine et lui intime de se calmer d'une caresse sur les cheveux.

— Papa ne se fâchera pas, promis, ma chérie. Allez, arrête de pleurer maintenant, tu fais beaucoup de bruit.

Je les considère l'une après l'autre, effarée. Qu'est-ce que c'est que ça ?! Elles se rangent de son côté car elles craignent qu'il pète un plomb ? La frustration assèche ma gorge. J'entends à peine Léo m'appeler, redirige mon attention sur Imrel qui demeure tel un roc, l'expression figée dans son courroux.

Sale type !

— Mais j'ai raison, marmonné-je à son intention. (Je retire mon doigt comme si je m'étais brûlée.) Léo prendra une douche et il restera jusqu'à après-demain.

La joue du grand blond tressaute. Des flammes dansent dans ses orbes rutilants.

— Tu es entêtée, grince-t-il entre ses dents, assourdi par les pleurs de ma cadette.

— Hors de question que tu gâches le jour de mon anniversaire.

Et ma mère de suggérer, causant une craquelure supplémentaire dans mon cœur : — Ava, tu devrais mettre de l'eau dans ton vin, pourquoi n'allez-vous pas dormir chez Nonna jusqu'à son départ ?

Elle n'a même pas le temps d'achever sa phrase, Imrel fait volte-face et détale d'un pas furibond. Sans m'adresser un regard, Pia renifle, puis martèle le marbre de ses ballerines dans son sillage.

Reste Clara, engoncée dans son corps trop maigre, qui expulse un souffle las en nous examinant Léo et moi. Semblant à bout de force, elle arbore son habituel air absent.

— Pourquoi tu lui cèdes tout ? lui demandé-je sur un ton de reproche. C'est ta maison, ici, il n'a pas à dicter sa loi !

Elle fronce les sourcils comme si je lui avais manqué de respect.

— Je n'ai pas l'énergie pour ça, murmure-t-elle, un tantinet énervée.

— Pour quoi ? M'expliquer ce qui cloche avec cet homme ?

Sans répondre, elle nous quitte d'un pas aérien, faisant voleter ses jupons telle une corolle.

Un lourd silence s'abat sur nous.

Je clos la porte derrière elle. Un peu sonnée, j'appuie mon front contre le battant et tente de réguler ma respiration.

— Ava ? m'interpelle Léo. Je pense qu'il vaudrait mieux qu'on se tire.

Sa main enveloppe mon épaule.

Je ferme les yeux, occultant la réalité quelques instants.

— La situation est malaisante. Je suis désolée. (Je me retourne et, déterminée, j'ajoute :) Il faudra qu'il utilise la force s'il espère nous dégager d'ici.

Mon ami s'installe sur le bord du matelas, contrarié.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais…

Toujours adossée à la porte, j'attends la suite, l'estomac sur les lèvres.

— C'était une scène… étrange. Et puis, je n'ai même pas transpiré, aujourd'hui.

Je balaie sa seconde réflexion de ma main, laissant Imrel à ses bizarreries.

— Tu devrais entendre la petite : Papa par-ci, Papa par-là, soufflé-je, mauvaise.

— Ce type dégage un quelque chose d'inquiétant. S'il a réussi à m'intimider, je n'ose pas penser à sa famille.

Je suis perplexe.

Triste, à cause de l'attitude de ma mère et celle de Pia.

Enragée, en raison de l'arrogance d'Imrel.

Et curieuse, aussi. Désireuse de percer le mystère de cette famille.

Qui es-tu, Imrel Balmani ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9 – ÇA SENT L’IODE



— Joyeux anniversaire !

Voilà qu’ils se remettent tous à chanter dans la voiture.

Bon sang !

J’incline mon visage vers la vitre, faussement blasée, mes joues empourprées d’un bonheur caché.

À l’occasion de mes vingt ans, mes amis, mes cousins et moi, nous avons décidé d’aller à la plage de Lecciona. Je ne pouvais rêver mieux ; Val et Léo savent que ma dernière escapade à la mer date d’il y a trois ans. C’était avec le club de danse, nous avions passé un week-end mémorable à Montpellier. Avant ça, mon ultime souvenir se situe l’année de mes douze ans. Je me suis rendue à Étretat avec mes parents – encore mariés. Nous nous baladions sur la rive, près des falaises. Et puis c’est tout. Le reste s’est brouillé à cause des médocs que j’ai pris plus tard pour apaiser mes crises nocturnes.

Mon cœur se serre rien que d’y penser.

— Ça vous va si je chope une copine à la sortie du village ? s’enquiert Max, le fils de ma tante Christina et le conducteur de notre véhicule (deux voitures ont été mises à notre disposition pour l’occasion).

— Plus on est de fous, plus on rit, acquiescé-je.

— Tu ne peux pas passer un été sans draguer, le réprimande Val.

— Petite jalouse ! Tu devrais assumer tes envies, au lieu de critiquer ceux qui assouvissent les leurs !

Mon amie devient pivoine.

— Oh, mais qu’est-ce qu’il insinue ? Tu as rencontré quelqu’un ? m’exclamé-je en sautillant sur la banquette arrière.

— Ne l’écoute pas, il raconte de la merde !

Wow, quelle agressivité. J’arque un sourcil et approfondis mon examen.

Avec ses jolies boucles noires coupées dans un carré plongeant et sa bouche en cœur, Val est plutôt mignonne et séduit les garçons sans peine. À son actif : deux relations relativement longues, mais depuis un an, c'est le calme plat. Ce qui n'est pas pour lui déplaire, mon amie se garde d'accorder trop facilement sa confiance aux mecs. Il faut dire que son passé tumultueux n'aide en rien : son père a toujours été très violent avec Laura. Surtout psychologiquement. Le comble étant qu'il les a abandonnées alors que ma tante était enceinte de son petit frère. Je crois que c'est ce qui a fait de Valentina une fille aux convictions féministes, et c'est la raison pour laquelle elle ne collectionne pas les petits amis malgré sa soif de sensualité.

Néanmoins, elle aime se sentir aimée.

… Comme nous tous, autant que nous sommes, je suppose.

— En revanche, j'en connais deux autres qui devraient en profiter pour écouter leurs hormones.

Putain, elle se venge !

Au détour d'un virage, Max jette un coup d'œil à Léo.

— Je crois qu'elle parle de toi, se gausse-t-il.

— Vos gueules, grommelle celui-ci, enfoncé dans le siège passager.

Je n'aurais pas dit mieux.

— C'est l'été, il y a du soleil, flirtez ensemble, les gars ! insiste Val.

Elle s'agrippe au dossier de Max, devant elle.

— Tu sais qu'Ava n'a jamais eu le temps d'avoir de mec !

— Sérieux ?

— Faux, intervient Léo dans un marmonnement. Elle est sortie avec… Édouard. Un petit péteux du lycée.

Je rougis d'emblée. Léo n'a jamais pu le saquer à l'époque où nous côtoyions le même établissement scolaire, avant qu'il n'intègre la fac de lettres.

— Ça n'a duré qu'une semaine, souligné-je.

— Qu'est-ce qu'il était con, peste-t-il.

Il n'a pas tort.

Il y a des épisodes dans la vie dont on se passerait volontiers. Édouard en fait partie à tel point que je l'avais presque gommé de ma mémoire.

Je fais ça, parfois.

— Mais tu as été et resteras toujours sa première fois, se pâme Val, nous embarrassant au plus haut point.

— Et c'est reparti, soupire Léo.

— Mais c’est tellement romantique, s’obstine-t-elle. Le meilleur ami amoureux qui se dévoue pour déflorer la jeune vierge ! On devrait écrire une romance là-dessus, tu ne crois pas, Max ?

— Une romance sexuelle, pouffe-t-il dans sa barbe.

Léo se retourne et m’adresse un regard dépité, auquel je réponds en secouant le chef.

Quand elle s’y met, c’est une véritable plaie. Notre amie adooooore nous charrier là-dessus.

— Tu n’as pas de sujet plus captivant que ma sexualité ?

— Non, raconte, moi, ça m’intrigue ! lance le conducteur.

— Tu n’aurais jamais dû lui en parler, râle Léo à mon encontre.

— Je suis désolée, glapis-je.

— C’est simple, Léo a intégré le collège d’Ava et a eu le coup de foudre. Il est allé jusqu’à s’intéresser à la danse pour se rapprocher d’elle. Il a rejoint le club et bien qu’on ait pris des chemins différents, on est devenus un trio inséparable !

— J’étais jeune, se défend le principal concerné.

— Et la belle Ava a fini par craquer ! ricane Max.

Je croise les bras et me renfrogne au fond de mon siège.

— Raconte, puisque tu es lancée, hein ! dis-je à Val.

Je sais surtout que rien ne l’arrêtera ! Elle fait fi de mon humeur et s’exécute.

— Jeune, jeune… en tout cas, elle avait dix-sept ans quand elle est venue me voir en catastrophe. Léo l’avait mise trop à l’aise et, je ne sais pas comment, ils ont glissé l’un dans l’autre. Enfin, glissé… j’imagine que pour une première fois, c’était plus corsé.

— Il n’a pas besoin de connaître les détails ! s’exclame Léo, tendant le bras en arrière pour pincer la jambe de Val.

Elle glousse comme une dinde en le chassant de tapes sur la main. À moi de pouffer.

Qu’importe si je suis gênée, c’est de cette atmosphère que je serais incapable de me passer. Des vacances dans la villa Lavanda loin de mes amis auraient été insupportables.

Remarquant mon sourire, Léo se calme, incurve les lèvres à son tour. Le regard qu’on s’échange nous apaise. Nous avons une histoire, certes. Peut-être que je suis également tombée amoureuse de lui, quelques jours, quelques heures. Je l’ignore. À ma demande, il m’a offert une première fois

mémorable, teintée d'amour et de tendresse. Ensuite, j'ai essayé, mais ai été incapable de lui retourner ses sentiments. Trop de travail, trop de rancœur, trop d'angoisses. Et si je l'avais trop aimé ? S'il avait fini par m'abandonner, lui aussi ? Après tout, nous sommes encore jeunes.

L'amitié perdure mieux que l'amour.

Le sexe, en revanche, c'est le grain de sable susceptible de tout foutre en l'air.

On l'a refait deux, trois fois. On a « glissé ». Mais c'est tout.

Il l'a compris, lui aussi, et a avancé de son côté, flanqué de petites amies toutes raides dingues de son expression torturée romantique.

Une certaine Paola grimpe dans l'habitacle et nous nous dirigeons vers les horizons marins, empruntant les magnifiques routes bordées de cyprès caractéristiques de la Toscane.

Je passe une journée incroyable, et celle-ci, jamais je ne l'oublierai. Nous traversons une pinède luxuriante pour débarquer sur un banc de sable doux, caressant agréablement la plante de mes pieds. Léo et Val m'apprennent même à vaincre ma peur du large, m'accompagnant dans l'eau jamais très profonde. Nous avons pique-niqué, ri à gorge déployée, nous nous sommes adonnés à la danse. Si bien que mes joues et mon nez se sont fait frire par les rayons du soleil.

J'ai reçu des présents plus sympathiques les uns que les autres ; allant d'une entrée à un spa à un tee-shirt vintage ultra coloré comme je les adore, ou, de la part de mes deux meilleurs amis, un ticket pour le spectacle d'UNKA, une troupe de danse voguant entre le hip-hop et le ballet qui a ma vénération absolue.

Il est vingt heures, nos ventres se mettent à crier famine. Comme nous quittons la plage, Léo s'approche, m'entoure la taille de son bras.

— On risque de rentrer après la tombée de la nuit.

Grisée, je lui offre un sourire.

— Je m'en fiche de ne pas dormir, ce soir ! Je veux que cette journée ne finisse jamais.

Il glousse, écrase ses lèvres sur ma tempe.

Devant nous, Théa, l'une de mes nombreuses cousines, fait volte-face et me tend son téléphone ouvert sur l'application Trip Advisor.

— C'est ton anniversaire, à toi de choisir le resto qui te plaît.



Nous pénétrons dans la villa sur la pointe des pieds, un peu éméchés. Nos portables seuls éclairent le vestibule que nous parcourons jusqu'à ma chambre.

J'étouffe un rire, certaine qu'Imrel est conscient de notre présence.

Pourquoi je pense à lui ? Je m'en fous !

J'y ai aussi songé au restaurant, regrettant ses mets aux saveurs inégalées.

Je me désespère !

— Pouah, il est deux heures du matin. T'es sûre qu'on n'aurait pas dû prendre un hôtel ? chuchote Léo, avant d'allumer la lampe de chevet.

Je suis prise d'un léger vertige. Et je me sens un peu trop bien.

— Je veux retourner à la plage, gémis-je, commençant déjà à déboutonner mon short. T'es obligé de partir demain ?

Sans la moindre délicatesse, Léo titube sur moi et me serre dans ses bras.

— Désolé. Je dois rejoindre mes parents.

Je lui rends son étreinte, vidée de toute énergie.

— Dommaaaage.

Soudain, j'aperçois une boîte en carton déposée sur mon lit.

Je pousse une exclamation et me dégage sans ménagement, tout excitée.

— Oh, qu'est-ce que c'est ? m'exclamé-je, ouvrant le paquet.

Stupéfaite, je découvre une feuille de papier pliée en deux. À l'intérieur est inscrit un immense « BON ANIVERSERE », d'une écriture enfantine. En dessous, un grand cookie aux pépites de chocolat n'attend que d'être mangé.

Mon cœur implose de bonheur, j'ai les yeux qui piquent.

— C'est de la part de Pia ? s'enquiert Léo.

Je hoche la tête, enfournant déjà la pâtisserie dans ma bouche, les joues baignées de larmes.

— C'est trop mignon ! Même après la dispute d'hier, elle a tenu à m'offrir un cadeau.

J'avale, me désape en moins de deux. Une fois en débardeur et petite culotte, je me glisse sous le drap du lit.

Léo me suit, roule sur le flanc pour me faire face, coude replié sous la tête. Sous l'éclairage nocturne, ses pupilles dilatées me fouillent, plongeant

au fond de mon âme.

— Tu n’arriveras pas à dormir malgré la fatigue, énonce-t-il.

Je hoche la tête.

— Pas grave, je t’écouterai ronfler en me repassant cette superbe journée d’anniversaire. Merci d’avoir été là.

Il a beau me connaître, il ne mesure pas l’étendue de ma gratitude. Après les retrouvailles avec ma mère chargées d’émotions négatives, cet exutoire fut salutaire.

Du bout de ses longs doigts osseux, il effleure mes pommettes.

— Je ne t’abandonne pas. Je reste avec toi.

Touchée au plus haut point, je me blottis dans ses bras, contente de terminer la soirée en sa compagnie. Quand sa main se met à parcourir mes omoplates, puis la chute de mes reins, un désir nouveau crépite dans le bas de mon ventre. Une délicieuse ivresse pétille dans mes veines jusque dans l’arrière de mon crâne.

— Ava…

Sa voix se voile d’un timbre rauque, dénotant quelque chose de primaire. Quelque chose qui me rappelle l’aura de cet autre connard, sniffant sans doute nos effluves de liqueur mélangés.

— Quoi ?

— J’ai envie de toi.





Ils vont me rendre dingue. Les relents d’iode, de bière médiocre, de sueur et de leurs foutues hormones conjuguées me provoquent des pulsions morbides.

Je me trouvais dans le jardin lorsqu'ils sont arrivés, titubants, bras dessus bras dessous, un dosage d'alcool indécent dans le sang. Je les ai observés depuis la terrasse, tapi dans les ténèbres de la nuit, tandis que j'élaborais tous les scénarios possibles concernant ma prochaine discussion avec Ava.

Clara jamais ne boit. *Mens sana in corpore sano*, éternellement son mantra. J'étais persuadé que sa fille suivrait le même chemin.

Pas lorsqu'elle est en compagnie de ses amis, apparemment.

Je les ai filés à l'intérieur de la villa, luttant contre mon envie de les expulser en raison de leur puanteur. Mais les approcher de trop près serait un supplice en soi.

Je me suis adossé contre le mur, juste à côté de la porte de sa chambre.

Mains dans les poches, crâne incliné en arrière, je l'ai entendue glousser. Je l'ai entendue geindre, l'imaginant retrousser son petit nez tavelé de taches de rousseur. L'imaginant faire la moue, accentuant sa marque de l'ange déjà prononcée sur sa lèvre gourmande. J'ai senti le doux arôme du chocolat flirter avec mes narines. J'ai humé le sel de ses larmes de bonheur, une esquisse de sourire au coin des lèvres.

Et de fil en aiguille, j'en suis arrivé là.

Me parviennent les gémissements d'Ava. Son timbre enrobé d'un voile rauque si léger, comme si une ombre s'était posée dessus sans l'érailler complètement.

J'imagine ses boucles flamboyantes étalées sur le matelas dans une sublime peinture, embaumant les draps de leur arôme iodé.

Mais surtout, je les sens baiser. À en avoir la gerbe.

Comment cet enfoiré ose-t-il profaner son odeur avec sa pestilence ? Chaque note de la fragrance naturelle que porte Ava est précieuse, essentielle à l'harmonie des délicieux effluves qu'elle dégage. Essentielle à mon équilibre mental. Léo brouille mes repères, me prive de ma drogue dure comme un foutu mâle en rut, à marquer son territoire sans cesse. Celui-là est domestiqué. Il ne soupçonne pas la présence de la bête sauvage tapie en moi qui ne songe qu'à lui arracher la gorge. Désirant conserver l'essence d'Ava dans sa pureté inaltérée.

Il pue, ce couillon.

Il pue l'homme.

Il n'est pas foutu de respirer son amante comme il se doit, il n'est bon qu'à la souiller.

Je me poste devant la porte, appuie le plat de mes mains contre le battant en bois. Y plante mes ongles à chaque grincement de lit, à chacun des râles qu'elle pousse un peu trop fort. Un peu trop faux.

Je vais entrer. Je vais interrompre ce massacre et mettre les points sur les *i* avec la fille de Clara.

Mais… si elle s'enfuyait…

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10 – ÇA SENT LE CUIR



Nos au revoir sont chargés d'émotions.

Un mois et demie avant que nous ne nous revoyions. Léo va me manquer. L'absence de sommeil et la nuit que nous avons partagée exacerbent ma tristesse, sans compter la façon dont il me dévore du regard. Me picorant le bout des lèvres, il dit tout bas, derrière son sourire mutin : — Cette fois, évite de raconter notre « glissade » à Valette.

Je ris, les joues picotant de chaleur.

J'aime comme il dédramatise et gomme toute gêne susceptible de m'embarrasser.

Nous étions éméchés, euphoriques, nous avions passé une journée mémorable et j'étais incapable de dormir. Il m'a offert un bouquet final à la hauteur de ce jour spécial.

Il n'y a pas mort d'homme.

Même si cela ne m'arrive que très rarement. Trop rarement. Peut-être que cet été, ce serait l'occasion d'y remédier ? Ce ne sont pas les beaux Italiens qui manquent dans la région.

— Tu es sûre de ne pas vouloir me rejoindre à Rome ? Ça ne dérangerait pas mes parents.

Je secoue la tête.

— Je veux passer du temps avec ma grand-mère. Je lui ai promis de l'aider à renforcer ses liens avec Pia, c'est important pour elle.

Elle comble la distance imposée par sa propre fille.

Il comprend et grimpe dans le bus, avant de disparaître derrière la grande arche, sur une route sillonnant les magnifiques plaines de Toscane.

Après une visite chez Nonna – très courte en raison de mon état de fatigue –, j'enfourche mon vélo et rebrousse chemin jusqu'à la villa. Il est quatorze heures, aujourd'hui quelques nuages dessinent des ombres immenses sur les champs de lavande. Au loin, sur la colline, apparaissent

les remparts de la maison, elle aussi soustraite au regard de l’astre brûlant. Un tel paysage est une véritable merveille de la nature.

Si le jour de mon anniversaire – ainsi que sa nuit – m’a fait oublier certaines choses, le retour à la réalité agit comme une piqûre de rappel.

La panique de Pia.

Le livre.

Imrel.



À peine déposé-je le vélo dans le garage qu’une silhouette m’avale dans son ombre. Je me saisis, me retourne dans un bond devant ce maudit parfumeur.

Les bras croisés sur son torse ciselé – et très nu, surtout –, il affecte une mine patibulaire. J’inspire profondément, essaie de me dérober à son regard de braise, plus assassin que la Faucheuse en personne. Les traces de terre sur ses avant-bras et les quelques brindilles collées sur sa peau suggèrent qu’il était en train de jardiner.

— Prends une douche et rejoins-moi au deuxième.

— Pardon ?

Je suis secouée d’un gloussement nerveux.

— Tu pourrais éviter d’insinuer que je pue, et demander plutôt qu’ordonner, si tu espères obtenir quelque chose de ma part ! repartis-je en croisant les bras à mon tour, basculant mon poids sur une hanche.

Il grogne de frustration, renifle en se penchant vers moi, me provoquant un mouvement de recul.

Je n’ai pas oublié son attitude envers Léo ni celles de sa femme et de sa fille.

Je ne l’ai rapporté ni à Nonna ni à personne d’autre…

Un indescriptible sentiment de culpabilité m’envahit. Certes, je dois découvrir les mystères de cette famille, mais je n’aime pas parler d’Imrel. Comme si je craignais qu’on lise en moi, que l’on décrypte mes pensées les plus honteuses.

— Tu es imprégnée de *son* odeur, elle m'insupporte, grogne-t-il, trop près.

Il avance encore d'un pas, me coinçant entre sa stature et les vélos tassés contre la pierre. Ma respiration s'accélère comme je me sens acculée. Et d'un timbre rampant dans des cavernes de graves, il ajoute : — Voudrais-tu, Ava, me rejoindre au deuxième étage de la villa ? Il y a quelque chose que j'aimerais te montrer. Considère ça comme un cadeau d'anniversaire…

J'arque un sourcil, ahurie.

— … de la part de ta famille.

Il recule sans me quitter des yeux, puis me tourne le dos et déserte le garage.

Il ne me faut pas plus d'une demi-heure pour me laver (de toute façon, j'étais en nage) et me retrouver au point de rendez-vous.

Que m'ont-ils préparé ?

Imrel a fait de même ; il est frais, a revêtu un tee-shirt blanc sur un short noir élégant. Ses cheveux sont ébouriffés dans un savant coiffé-décoiffé et les marques sur son bras – les mêmes qu'il y a quelques jours – attirent toujours mon attention. Pour ma part, je me suis contentée d'enfiler une petite robe à fleurs, ses fines bretelles laissant mes boucles humides goutter sur ma peau.

Néanmoins, je ne suis pas à l'aise. Le nœud qui emprisonnait mon estomac depuis sa requête s'est encore resserré.

— Alors, qu'as-tu à me montrer ?

Où se trouvent Clara et Pia ?

Imrel remue les narines, incurve ses lèvres moqueuses.

— Tu as peur de moi ?

J'ai envie de les lui arracher.

— Calme ton arrogance, je te suis, bougonné-je.

Et je m'exécute. Côte à côte, nous marchons dans le vaste couloir du deuxième étage. Même *terrazzo* qu'en bas, ainsi qu'une fresque étalée sur une partie de mur représentant le Duomo de Florence.

« Tu es imprégnée de son odeur. »

S'il parvient à reconnaître l'empreinte de Léo après un câlin, nos ébats cette nuit n'ont pas pu lui échapper.

Je ne devrais pas, mais je me demande ce qu'Imrel en pense.

Je ne devrais pas plus ressentir l'embarras qui me compresse dans son étau.

Il n’aurait pas dû coloniser mon esprit, quand Léo m’embrassait ou qu’il me pénétrait. J’avais presque l’impression d’un plan à trois, mon second partenaire enraciné à son poste d’observateur.

Souvenir fugace que je jette aux oubliettes, sous peine d’être paralysée par la honte.

Imrel ouvre une porte en bois et m’invite à entrer. L’intérieur est plongé dans les ténèbres, la fraîcheur ambiante saisit ma peau humide par endroits, me hérissant le poil. Il referme derrière moi dans un grincement lugubre, quand je réalise qu’il n’y a pas de lumière. Pas une once d’éclairage pour m’indiquer où je me trouve.

Statufiée par un mauvais pressentiment, je l’entends se mouvoir dans mon dos.

— Où est-ce qu’on est ? chevroté-je, mal assurée.

« Un cadeau d’anniversaire… de la part de ta famille. »

Je ne distingue aucune autre présence dans la pièce. Pas de « surprise ! » venant de Pia ou de ma mère, ce qui serait par ailleurs étonnant.

Merde.

Qu’est-ce que je fous ici, sérieusement ? Je n’aurais jamais dû accepter de le suivre.

Je peine à déglutir, ma gorge est aride et mes mains sont moites.

— Dans mon atelier, me répond-il avant d’appuyer sur l’interrupteur.

D’un coup, une lumière tamisée envahit les lieux. Je cille de surprise, le souffle coupé.

Ici, ce n’est pas très grand, mais la hauteur du plafond en donne l’illusion. Le sol a gardé son parquet d’antan, mais les murs ont été rafraîchis d’un coup de peinture blanche, puis parés d’étagères chargées de flacons cuivrés qui rappelleraient un vieux laboratoire un peu lugubre. À son extrémité, une structure en bois sur plusieurs étages m’intrigue. Elle s’élève autour d’un bureau, livrant elle aussi une multitude de petites bouteilles. Toutes pareilles, celles-ci, dans un même métal d’argent. Il y a une chaise haute, au dossier de bois sculpté et, plus loin, une large table où sont disposés des alambics, diverses fioles et d’autres ustensiles. Un ordinateur portable et un carnet ancien les accompagnent sur le coin de la table, seuls éléments familiers dans cet endroit oppressant.

J’ignorais qu’une pièce sans fenêtre existait à cet étage.

Doucement, l’air s’évade de mes poumons. Mes épaules s’affaissent.

Imrel se fiche à ma droite, frôlant presque mon bras. Sa chaleur irradie, me percute, aussi brutale qu'un jet de lave.

— Tu… travailles ici ?

— Tu te trouves dans mon havre olfactif.

— Je ne sens rien.

C'est vrai, au contraire du reste de la bâtisse, ici, l'oxygène est d'une neutralité surprenante.

Il va chercher l'une des innombrables flasques, l'ouvre et asperge une languette de papier de son élixir.

L'envie de poser mon regard sur l'homme devant moi me démange, cependant, la pression qu'il exerce par sa seule présence m'en empêche. Alors, je prends la tige et la porte près de mon nez.

La violence du parfum m'oblige à fermer les paupières.

Il y a la terre mouillée. Une odeur familière qui marque, qui, peu à peu, anime des images dans ma tête. Une impression de morosité. Et, malgré tout… la fraîcheur tonique.

— Ça sent la forêt, dis-je en ouvrant les yeux.

Il opine du chef en me tendant le flacon.

Je lis l'inscription manuscrite sur l'étiquette : *Orage*.

— Qu'as-tu ressenti ?

Sur la défensive, je le jauge d'abord quelques instants avant de me prêter à son jeu. J'essaie de décortiquer mes sentiments, cette mélancolie sournoise que mon cerveau associe à ce parfum.

— De la tristesse.

Une sensation désagréable que j'avais enfouie, comme un vieux film qui refait surface.

— Je me souviens… qu'un jour, mes parents s'étaient disputés. Mon père hurlait à ma mère de s'en aller, si elle avait tant de travail. C'était ici, on était coincés à l'intérieur à cause de l'orage, j'avais peur qu'on doive retourner en France.

Imrel range la petite bouteille à son emplacement.

— C'est ce que je fais, explique-t-il. Je ravive les instants, je sublime les souvenirs.

J'examine l'ensemble de la parfumothèque.

Mon chagrin chassé, je me laisse piquer de curiosité.

— L'orage a grondé dès la première semaine de notre arrivée, raconte-t-il. Les effluves que les champs de lavande mouillés dégageaient m'ont

fasciné, il me fallait les enfermer dans un flacon. J'y ai ajouté le soupçon des oranges dont Pia se régalait ce jour-là.

— Tu l'as recréé.

— À la perfection, confirme-t-il. Cette odeur t'émeut d'une façon différente. (Il marque un temps avant de se lancer dans son exposé :) Chaque parfum est composé de trois accords. Le premier accord – l'accord de tête – est celui qui se volatilise après quelques minutes. Ici, tu as senti ces notes agressives caractéristiques des jours de pluie. Ensuite vient l'accord de cœur, celui qui provoque l'émotion, qui ravive les souvenirs ou suscite notre désir. La lavande, les conifères, la touche d'agrume, tu as dû le remarquer. Puis reste l'accord de base : ce que laisse la fragrance sur son sillage, l'odeur qui perdure dans le temps. Ce que tu vois là, désigne-t-il son bureau, est un orgue à parfums. J'y dispose les essences principales indispensables à mes créations.

Faute de tout saisir, je me laisse porter. Chaque syllabe dans sa gorge est chaude et sensuelle. Elle s'alanguit sur ma peau, enveloppe mon cœur avant de le presser comme une orange juteuse. Je croise les bras, dissimulant ma nervosité ainsi que ma pointe d'admiration. Admiration qui n'enlève rien au fait que je me sente mal à l'aise en sa compagnie, dans cette pièce mal éclairée.

Sans trop comprendre ses objectifs, j'inspire profondément et persifle : — Bravo, tu t'es aménagé un laboratoire pour créer de nouveaux best-sellers tout en observant Maman sombrer dans sa dépression.

Sociopathe.

Un demi-sourire sévère fleurit sur ses lèvres, tandis qu'il arpente les étagères en progressant dans ma direction.

— Je laisse ce soin à mon assistant qui travaille dans notre laboratoire, à Paris. Moi, je compose selon mon inspiration, j'élabore des produits naturels en fonction de la demande de mes clients. Je suis un parfumeur de niche, très attaché aux traditions.

Ça existe, ça ?

— Pour être parfumeur, il vaut mieux être atteint d'hyperosmie[3]. Ce qui me démarque de mes confrères est mon génie, mon habileté à décortiquer et, surtout, à mémoriser absolument toutes les odeurs, aussi complexes soient-elles. Après sa séparation d'avec la troupe, ta mère a formulé le désir de venir ici. Je ne pouvais pas la laisser pourrir à Paris, alors je me suis aménagé un local de fortune. La recherche et la création sont pour moi un

besoin vital. J’existe pour les odeurs, Ava, elles me régissent comme un deuxième cerveau. Tu m’as vite jugé, ricane-t-il d’un air mauvais.

— « Hyperosmie », hein ? Tu as la même capacité à décortiquer les effluves que Jean-Baptiste Grenouille[4].

Imrel se fige tout entier, fixant son regard sur moi. Et acquiesce.

— Ce que ce garçon a subi est horrible, continué-je. Naître dans la saleté et la puanteur, être rejeté par tous ceux qui l’ont recueilli bon gré, mal gré. Et pourtant, il ne ressent rien.

— Mais il sent.

— Tu crois que c’est ce qui a fait de lui un assassin ? Je n’ai pas encore lu cette partie[5], mais on dirait que son odorat s’est substitué à sa conscience.

Si Imrel ne dit rien, une lueur mystérieuse dans ses iris vacille soudainement. Ai-je touché un point sensible ? D’instinct, je me protège de mes bras, prête à détaler au moindre geste brusque.

La voix aussi tremblante que le reste de mon corps, j’articule tout bas : — Et est-ce que… comme Grenouille, tu n’as pas d’odeur ?

Pas d’âme. Pas de raison.

Même si je n’ai jamais porté une attention particulière aux senteurs, je me suis déjà surprise à m’enivrer de celle d’Imrel. Était-ce son odeur naturelle ou l’une de ses compositions ?

— Tout le monde possède une odeur. Ce n’est qu’un livre.

— Mais les capacités de son organe olfactif sont en soi irréalistes, le défié-je.

— Et pourtant…, sourit-il en s’avançant. L’hyperosmie existe. Et le nez se travaille.

Il s’arrête à quelques centimètres de moi, me surplombant de sa hauteur. Les mâchoires serrées, et avec perplexité, je me risque à plonger mes prunelles dans les siennes.

Impossible de bouger, la fascination ancre mes pieds au sol.

— Approche. Essaie de capturer mon essence.

Ébaubie, je sens mes palpitations cardiaques dérailler.

Il insiste d’un mouvement du menton. Alors, gauche, je penche mon visage en avant et renifle à coups timides près de sa gorge.

— Approche encore, inspire profondément.

L’exaltation achemine mon cœur au bord des lèvres. Comment inspirer lorsque plus aucun organe ne m’obéit ?

Il ne me touche pas.

Il n’en a pas besoin pour m’emprisonner.

Cependant, il m’aurait déjà violentée, si c’était son but. Il me livre un peu de lui, de son don hors du commun. Chercherait-il à justifier son attitude étrange depuis mon arrivée ?

Forte de cette théorie, je réduis la distance qui sépare mon visage de sa peau, au-dessus de l’encolure de son tee-shirt. À notre contact, son corps se crispe tout entier, à l’instar du mien. Je gorge mes poumons de son parfum, les yeux clos, me laissant envahir par une fièvre brûlante.

C’est rond. Chaud. Épicé.

Le cuir.

Un autre effluve qu’il me serait impossible de décrire, capiteux et unique.

Ça n’a rien d’une eau de toilette, il s’agit de son odeur corporelle.

Une seconde respiration, et je me retiens de gémir, percevant son pouls palpiter contre sa jugulaire, sa pomme d’Adam s’agiter et mon univers tanguer.

— Concentre-toi. Qu’est-ce que tu sens ? murmure-t-il près de mon oreille.

La figure enfouie dans le creux de son cou, je lui déballe tout en chuchotant.

— Tu sens… l’homme adulte, celui de tous les jours, qui ne se parfume pas, qui ne sent pas la transpiration, mais dont on perçoit la présence dès qu’il entre dans une pièce. Une odeur qui me rappelle mon enfance. L’intimidation. L’admiration.

Je me sens petite fille soudain. Et en même temps, la femme en moi est affriolée par ce fumet.

Je me dégage d’un coup, repoussant son buste. Ses yeux vitreux m’affolent, je titube en arrière, rouge de honte.

— Enfin… tu ne sens pas trop mal… voilà, quoi…

Je dois m’en aller. Imrel… le petit ami de ma mère n’est pas censé me faire cet effet !

— Est-ce que… tout le monde exhale autant de… « notes » ? C’est bien ça ?

Il cille, l’air de reprendre ses esprits.

— Je n’apprécie pas particulièrement les émanations provenant des êtres vivants.

Il doit être assailli en permanence !

La tête me tourne. Le fantôme de son arôme est assourdissant, me provoque des frissons par milliers. Il me manque déjà.

Je porte ma main à ma gorge pour me retenir de plonger contre la sienne.

— Ajoute à ça le vacarme de la puanteur urbaine, du goudron, de la pollution dominante, des ordures, de la nourriture, de la pourriture… raisons pour lesquelles on habite à l'extérieur de Paris, précise-t-il, fourrant ses mains dans les poches. L'atmosphère des quartiers résidentiels flirte moins dangereusement avec mon seuil de tolérance.

Ça me revient. Cette particularité, dès que je franchissais l'entrée de leur maison : ça sentait les fleurs. Chaque chambre possédait une empreinte différente. C'est ainsi qu'il se prémunissait des agressions olfactives extérieures. Et sans doute ce pour quoi cette villa en est désormais garnie. Je n'ai jamais apprécié les bouquets composés, là aussi, un mystère s'éclaire : ils doivent inconsciemment me ramener à cette période de ma vie.

Illico, je me débarrasse de ces images désagréables et me racle la gorge, décidant qu'il est temps de mettre fin à cette entrevue des plus étranges.

— Bon, je t'avoue que ce livre est chiant, la plume ne me plaît pas et les descriptions sont lourdes (la mine d'Imrel se froisse). Mais c'est intrigant. Je veux savoir ce qu'il adviendra de Jean-Baptiste Grenouille. Je lirai la suite, même si j'avance lentement, la faute à ma concentration défectueuse.

— À cause de tes insomnies ? demande-t-il

Je le jauge avec méfiance, perturbée par cet intérêt qu'il me porte.

— Oui. Je te l'ai déjà dit. Mes insomnies, les antidépresseurs… Ils m'ont fait galérer dans mes études. Mais je me suis accrochée, avec la peur au ventre de décevoir mon père, et que, d'une certaine façon, il m'abandonne également.

Merde, c'est quoi cette logorrhée verbale ? *Tais-toi, Ava !*

— Enfin, Papa ne m'a jamais lâchée. Il en a parlé à Clara, mais bon… Elle est aussi comme ça avec Pia ?

Je n'arrive pas à lire sur le faciès d'Imrel s'il s'agit de surprise ou d'irritation.

— Sois franc, ne prends pas de pincettes.

— On fait comme on peut. J'ai beau avoir des assistants, mon travail reste énergivore et chronophage. Ajoute à ça mes nombreux voyages en quête de fournisseurs de matière première naturelle. Ma sœur nous est d'une aide considérable avec la petite.

Une vague de tristesse se jette sur mon cœur.

Alors… Pia ne bénéficie même pas de la présence de son père, comme j'ai eu le soutien du mien.

— OK, soupiré-je, morose. Bon, je… je dois y aller.

Me délivrera-t-il du piège de sa mâchoire ou plantera-t-il ses crocs dans ma chair ?

Il penche la tête de côté.

— Tu oublies ton cadeau ? dit-il en se dirigeant vers une armoire à battants.

Oh ?

Dedans, une série de flacons différents. De belles sculptures de verre que j'ai à peine le temps d'analyser.

Il en extirpe un petit bijou qu'il me donne.

Désarçonnée, j'examine le pendentif. Au bout d'une fine chaîne rosée est rattachée une flasque ronde et dorée, pas plus imposante qu'un dé à coudre. Elle est ouvragée à l'orientale avec des perles, incrustée de diamants et refermée par un petit chapeau tout aussi joli. En dessous pend une dernière perle, un peu plus grande, d'une très belle nacre.

Je déglutis.

— C'est une pomme d'ambre.

— Euh… merci. C'est… magnifique, balbutié-je, encore sidérée.

J'ignore ce que représente cette « pomme d'ambre », mais ça ne paraît pas anodin. Le pendentif en lui-même est un véritable objet d'orfèvrerie.

Je croise le regard pénétrant d'Imrel, me sens piégée dans ma propre cage d'épines. Ses lèvres s'ourlent d'un sourire lugubre.

— Elles étaient utilisées depuis le Moyen Âge. Pendant la Renaissance, les femmes les arboraient comme objet de séduction. Elles les plaçaient dans leur toilette, contre leur poitrine, et feignaient de s'évanouir à cause de leur corsage trop serré pour que les gentilshommes viennent à leur rescousse. Ils étaient obligés de plonger leur main dans le décolleté des demoiselles pour atteindre la pomme d'ambre, la porter sous leur nez pour qu'elles se réveillent grâce à l'intensité de son parfum. À l'époque, elles étaient à la mode. C'est un détail historique que ton père devrait pouvoir confirmer. Et puis, au cours du XVIII^{e} siècle, elles ont disparu de la circulation.

— Tu veux dire que c'est un objet *has been* ? fais-je semblant de plaisanter, déridée par son anecdote.

— Ouvre le récipient, m’intime-t-il d’un signe du menton, l’air amusé.

Je m’exécute et l’approche de mes narines.

— La plupart des pommes de senteur se divisent en quartiers contenant chacun un arôme différent. J’affectionne ce modèle-ci, renfermant une seule matière odorante. Avant ça, on leur prêtait des vertus médicinales, dit-il pendant que je savoure la fragrance chaude et boisée qui s’en dégage. Porte-le à ton cou avant de dormir, le santal possède un pouvoir apaisant. En contact avec la chaleur de ta peau, les effluves se répandront plus vite. Certains préfèrent les encens, mais je trouve que la pomme d’ambre est un cadeau parfait pour toi. Beau, rare et délicat.

Beau, rare et délicat.

Mes tympans vibreraient presque. Je cille, très perturbée par ce présent, par cette attention, aussi, liée à mes insomnies, et par les mots enjôleurs de cet homme.

Il me rejoint, m’obligeant à lever la tête, s’empare de la chaîne et me contourne d’un pas lent.

Devinant ses intentions, je ramasse ma tignasse humide sur le côté. Dans un silence inconfortable, il attache le collier derrière ma nuque et, sans retenue, cette fois, hume le haut de mon crâne. Le contact de ses doigts agit comme une onde de choc, intrusif, effrayant et délicieux tout à la fois. J’ignore pourquoi je ne le repousse pas. À la place, je me racle le gosier.

— Tu… Tu n’avais pas de mal à supporter mon odeur ?

— Certainement pas.

J’avale une grosse goulée d’air, déstabilisée.

— Pour un présent, j’aurais plutôt misé sur du parfum. L’une de tes si incroyables créations, ironisé-je, trébuchant sur mon assurance et sur chacun de mes mots, trop touchée, trop vulnérable pour communiquer avec sincérité.

Il revient me faire face, tandis que je triture la jolie pomme d’ambre.

— Non, je refuse que tu portes le moindre parfum dans cette maison.

— Pourquoi ? m’indigné-je presque, reculant pour le dévisager.

Il me répond d’un sombre rictus.

— Poursuis la lecture de ton bouquin et tu comprendras. Tu altères ton odeur avec des savons, des shampoings, au point que parfois, j’ai du mal à la retrouver.

C’est mon estomac qui se rétracte, cette fois…

— C’est… C’est un problème ?

Mon souffle qui se saccade…

— Oui. Car elle m’obsède. (Il colle sa joue à ma tempe.) Elle m’enivre, chuchote-t-il. J’aimerais un jour me l’approprier.

L’oxygène se tarit. Sa signature olfactive – comme j’ai su la distinguer – s’infiltre dans mes narines jusqu’à me torpiller le bas-ventre.

Ceci est malsain.

— Tu… Tu veux l’étudier pour la recomposer ? m’enquiers-je sur le même ton que lui. Tu en serais capable ?

— Non, je veux te la voler.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11 – ÇA SENT LE SEL



Le couloir est vaste, j’ai pourtant l’impression de marcher sur un fil. L’esprit cotonneux, je gagne le rez-de-chaussée tel un funambule, incertaine quant à ce qu’il vient de se dérouler.

Le manque de sommeil me rattrape, une sieste sur la balancelle dans le jardin ne serait pas superflue.

J’éprouve encore la sensation du souffle d’Imrel sur ma peau, contre ma tempe. De son contact sur mon épaule. De son regard miroitant de mystères dans la pénombre de son bureau. De sa voix de velours, dans le creux de mon oreille.

« Elle m’obsède. Elle m’enivre. Je veux te la voler. »

Son odeur entêtante, impossible à effacer.

Malgré ma douche, mon corps est moite de sueur, et la chaleur n’est en rien responsable. A contrario, la fraîcheur de mon crâne encore humide me fait tressaillir.

Je déboule sur la terrasse, en direction d’un coin luxuriant et un peu reculé du jardin, quand, à ma surprise, je tombe sur ma mère. Elle balaie le sol en pierre en compagnie de Pia, occupée à confectionner un bouquet de fleurs.

À côté de mes pompes, je marmonne un « salut » absent, lorsque je prends conscience du présent à mon cou.

Après tout, peut-être pourrais-je les aider ? Ce serait une façon de mieux m’intégrer, de participer à la vie de cette villa.

— Merci pour… le cadeau, dis-je en agitant le pendentif.

Elle s’interrompt, avant d’écarquiller les yeux.

— Quel cadeau ? (Je m’arrête à mon tour.) Ah, oui, c’était ton anniversaire. Bon anniversaire.

— Tu as mangé mon cookie ? s’exclame Pia, tout sourire.

Troublée, je me pare d’une façade aimable.

— Oui, il était délicieux. Merci, Pia.

Elle baisse la tête, affecte une moue embarrassée, puis pouffe dans sa barbe.

— En vrai, c'est Papa qui l'a fait. Mais parce que sinon, ce serait beuuurk !

Sur l'instant, je ne m'étais pas posé la question, mais bien sûr qu'Imrel l'a préparé.

J'accuse ma mère du regard, le bijou dissimulé dans mon poing.

— Alors, tu n'y as pas participé ?

Elle plie le coude et s'appuie sur le manche de son balai, émettant un petit rire désabusé.

— De quoi parles-tu ? Enfin, tu as vingt ans, je me trompe ? Tu es une adulte maintenant, tu n'as jamais eu besoin de cadeau d'anniversaire.

— Ah bon ? Pourtant, tu m'en as toujours envoyé.

De la quincaillerie, accompagnée de cartes impersonnelles, téléphonées. Néanmoins, cela restait des attentions. Et chaque année, je les attendais avec impatience.

— Je ne crois pas, non ? Je ne suis pas douée pour retenir les dates, excuse-moi, ma chérie. J'ignorais que cela comptait autant pour toi. Tu sais, je n'ai jamais été gâtée lorsque j'étais gamine, alors ces choses-là… (Le poids dans ma poitrine s'alourdit, au même titre que la pomme dans ma main.) Une fois que j'irai mieux, je t'inviterai dans un beau restaurant pour me faire pardonner. Selon Imrel, tu apprécies la bonne nourriture. Cela devrait te faire plaisir ?

— Tu ne m'as jamais rien envoyé pour mon anniversaire ? répété-je d'une voix blanche.

Elle peut babiller ce qu'elle veut, c'est là tout ce que je retiens.

Elle cille, un peu troublée.

— Je… ne crois pas.

Devant sa mine penaude, mon cœur bat à tout rompre. J'ai l'impression qu'on vient de dézinguer une des côtes de ma cage thoracique. Que sa pointe est près de percer mon organe vital.

Alors, toutes ces années…

— Papa…, murmuré-je dans un grognement.

— Je suis sûre que tu as passé un excellent moment avec tes amis, hier, n'est-ce pas le plus important ?

J’en reste comme deux ronds de flan. Sens une rage insidieuse me submerger. En un échange succinct, un volet de ma réalité vient d’être déchiqueté, et il n’y a rien que je puisse faire pour y remédier.

La fatigue s’en mêle, dilate mes canaux lacrymaux.

Pas une fois elle n’a pensé à moi.

Elle doit déceler mon mal-être ; l’expression contrite, elle meut ses lèvres. J’entends qu’elle était souvent en tournée, ou une connerie dans ce genre.

Je ne sais pas.

À partir de cet instant, tout autour de moi s’amalgame, tel un tableau d’aquarelle aux couleurs du désenchantement.

Me retenir.

Prendre ma respiration et retourner à l’intérieur, comme un automate.

Les membres raides de colère, je me dirige vers la bibliothèque chère à mon cœur, téléphone en main. J’essaie machinalement de joindre mon père, mais il ne répond pas. J’essaie, j’essaie, j’essaie !

J’essaie de tout contenir.

Après tout, qu’est-ce que j’en ai à foutre ?

Je m’enferme dans la pièce des livres, là où je l’observais danser autrefois.

Je mets le son sur *Till I Collapse*, d’Eminem, un morceau *rough*, exutoire parfait pour me débarrasser de cette tension qui m’étrangle, qui me bouleverse plus que de mesure. Et aux chiottes les écouteurs, j’augmente le volume à fond.

Après quelques mouvements, j’abandonne. M’affale sur le canapé, comme sclérosée, la poitrine comprimée. L’envie de pleurer. De balancer ce maudit pendentif et de le piétiner, là, sur le tapis persan.

C’est à cet instant que, sans doute alerté par la musique, Imrel apparaît sur le seuil de la porte, les sourcils froncés.

— Ava ?

Un premier sanglot. Sorti de nulle part. Une larme perlant sur ma joue.

Et il se précipite vers moi, me rencognant dans mon lit poisseux d’émotions.

— Je ne comprends pas, gémis-je. Je ne comprends pas l’effet qu’elle continue d’avoir sur moi !

Imrel s’accroupit à mes pieds, affichant une inquiétude que je ne lui ai jamais vue. Sa main sur mon genou émet une chaleur réconfortante.

— Des lettres ! Des lettres ou des putains de SMS auraient été la moindre des choses ! Qu’est-ce que ça coûte de l’enregistrer sur son agenda ? De programmer un simple « joyeux anniversaire » ?

Ma voix larmoyante est sur le point de se briser. Au milieu du vacarme de ma playlist, Imrel s’en aperçoit et m’entoure de ses bras, s’installant à mes côtés.

C’est le coup de trop.

Mes barrières explosent et la colère prend le dessus.

— Ça ne devrait rien me faire ! Je ne devrais pas pleurer pour une connerie pareille ! Je sais comment elle est ! Mais papa m’a prise en pitié toutes ces années, il est allé jusqu’à me faire croire qu’elle pensait à moi.

C’est la pire des trahisons !

— Ton père n’aurait jamais dû te mentir.

J’agrippe le tee-shirt de mon beau-père dans mon poing, avec l’impression que mon cœur n’est plus qu’un morceau de plomb.

Inconsciemment, j’enfouis mon nez dans le creux de son cou, comme dans son bureau, m’accrochant à cette autre chose pour apaiser ma fureur.

Il me serre contre lui. Fort. Très fort. Me frictionnant le dos pour me tranquilliser.

J’écume, me morigène de permettre à une femme pareille de me chambouler.

M’a-t-elle un jour aimée ? Qu’est-ce que j’en sais, au final ?

Je hoquette, le cocon d’Imrel assez sécurisant pour m’épancher malgré moi. C’est étrange comme je n’éprouve aucune honte devant lui. Pas après la discussion que nous venons d’avoir à l’étage. Pas après l’intimité que nous avons partagée ; celle de nos odeurs corporelles. À mon tour, je l’enlace, me moule contre son corps athlétique, prenant conscience de sa masculinité tout contre moi.

Mes joues ruissellent de rage, d’une désillusion de plus. D’une désillusion de trop. Imrel me laisse humecter ses vêtements sans se formaliser.

— Je la déteste ! grogné-je. Elle n’a pas de cœur !

Il introduit ses doigts dans ma chevelure, sur mon crâne, le presse dans des mouvements circulaires. De timides vagues de bien-être viennent atténuer mon agitation.

— Elle ne m’a jamais aimée !

— Chuut, calme-toi, murmure sa voix grave dans mon oreille.

— Elle était avec Pia et toi ! lui reproché-je entre deux reniflements.

— Elle n’a jamais pris l’initiative d’offrir quoi que ce soit à Pia non plus.

— C’est censé me réconforter ? grogné-je, enfonçant mes ongles dans ses omoplates, à travers son tee-shirt.

Oui. Ça me réconforte. Je suis sûre qu’il le sait, je n’en suis pas fière.

Ma respiration se saccade davantage, les houles de chagrin refusent de se tarir. Je me plie contre ses muscles massifs et brûlants, les images de Clara tournoyant dans ma tête. Celles de nos froides retrouvailles après un an, à l’entrée de la villa Lavanda. Son absence d’enthousiasme. Les regards vides qu’elle m’a assénés toutes ces années ; le dédain face à ma passion ; les sourires factices ; son ton doucereux trahissant un manque d’empathie évident.

Tout, tout me revient et m’emporte dans un ouragan de haine. L’exténuation, la chaleur émanant d’Imrel s’en mêlent. Et m’enfièvrent.

Je me déverse de plus belle dans un torrent d’affliction.

Mon pouls s’accélère.

Sa main s’active sur mon cuir chevelu, son nez s’enfonce dans ma gorge.

Tandis que sa poitrine se soulève amplement, je réalise qu’il me hume. Et je trouve cela extrêmement grisant.

Il sent mon désarroi, resserre sa prise et fait traîner ses lèvres sous mon oreille.

— Laisse-toi aller, soulage-toi. Je suis là.

Une gratitude immense explose derrière mes côtes. Je cède dans le refuge de ses bras, avec l’impression qu’il comprend avec exactitude ce que je ressens. Je m’accroche à son radeau pour ne pas sombrer dans des gouffres trop obscurs. La haine, c’est bien suffisant.

Envolées mes craintes, mon inquiétude, je me frotte animalement à son cou, à sa joue, en quête de consolation supplémentaire.

Sa main sur ma taille me calcine. Il remonte le chemin de mon flanc, puis, de son pouce, il essuie mes pommettes, et goûte ma tristesse.

— Tu as le goût du sel.

Je papillonne des cils, mon visage contre le sien. Si près que nos souffles se mélangent.

Et ses lèvres ? Quel arôme possèdent-elles ?

Mes sanglots refluent, la musique n’est plus qu’une clameur lointaine. À cet instant précis, je me sens vide de toute émotion, de toute raison. Et j’aimerais qu’il me remplisse d’un baume lénifiant.

Sa bouche est scellée, tout comme ses prunelles le sont aux miennes, animées d'une flamme aux couleurs indescriptibles.

Je déglutis, captivée, aimantée à lui quand, sans crier gare, des bruits de pas retentissent.

Pia nous surprend, pas essoufflée, mais l'air d'avoir couru jusqu'ici. D'un geste brusque, je m'éloigne d'Imrel, l'esprit sens dessus dessous. Sa fille stoppe sa course au milieu de la pièce et, de ses yeux humides, elle m'examine. Quelques secondes durant, je suis transie d'effroi, tandis que l'homme, lui, ne semble pas perturbé outre mesure.

Que va-t-elle dire ? Que va-t-elle faire ?

Ça défile dans ma tête : l'idée qu'elle avertisse sa mère, et celle que Clara aurait, elle aussi, pu nous surprendre.

La respiration coincée dans ma gorge, j'observe Pia reprendre sa course vers nous. Sans rien dire, elle grimpe sur le canapé du côté opposé à celui de son père, et m'enlace à son tour.

Un émoi intense me déclenche de nouveaux ruisseaux de larmes. De douceur, cette fois.

Imrel et moi échangeons un regard lourd de sens, avant qu'il referme autour de sa fille et moi le piège salvateur de ses bras. Il me gratifie d'un baiser sur le front et nous demeurons ainsi de longues minutes, jusqu'à ce que l'épuisement me plonge dans les abysses du sommeil.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12 – ÇA SENT LES AGRUMES



Dix jours que je suis dans cette villa.

Dix jours et, déjà, j’ai l’esprit en vrac.

J’ai vingt ans depuis quarante-huit heures et je rumine mes enfers.

Hier après-midi, Imrel m’a portée dans ma chambre et m’a bordée après que je m’étais assoupie dans la bibliothèque. Je me suis réveillée la pomme d’ambre ouverte près de mon visage.

Mon beau-père m’a offert un bijou.

Trop gênée à l’idée de le croiser, je ne me suis pas entraînée ce matin. J’ai appelé Luigi, le taximan qui m’a escortée le premier jour, et j’ai embarqué Pia chez Nonna, m’étant assurée qu’elle avait prévenu ses parents.

Sur la banquette arrière, à ma gauche, la môme me dévisage de ses grands yeux hétérochromes.

— Pourquoi tu pleurais, hier ?

Je note le coup d’œil furtif du conducteur dans le rétroviseur.

— Papa m’a dit que tu avais besoin d’être triste. Je comprends pas.

Que j’en avais « besoin » ?

Besoin de m’épancher, peut-être… Mais je n’avais pas besoin de ressentir cette douleur. Douleur persistante, qui plus est.

— En plus, il t’a donné un cadeau.

Que j’ai mêlé à mon bracelet à breloques, histoire de toujours le garder à mon poignet.

— Je sais. Ce n’est pas à cause du cadeau, la rassuré-je.

— C’est parce que Maman a oublié ton anniversaire.

Ce n’était pas une question. Elle a formulé ces mots d’un ton docte qui me ferait sourire si j’en avais pas chialé. Perspicace, la petite. C’est si vrai

que je ne suis pas certaine de supporter la cohabitation avec Clara, considérant plus sérieusement la proposition de Léo de le rejoindre à Rome.

— Oui. Et puis, mon papa me manque.

Même si sa trahison me lamine.

Je l'ai appelé ce matin. Il s'est confondu en excuses, me répétant qu'il craignait de me briser le cœur. L'amertume est violente, néanmoins, je l'aime trop pour lui en vouloir longtemps.

— Ton papa est gentil ?

Je m'éclaire d'un sourire.

— C'est le plus gentil que je connaisse.

Sa bouille s'illumine en écho.

— Et le tien ? osé-je tenter, plus prudente. Il est gentil avec toi ?

Elle se fige. Baisse le menton, ses joues fardées d'un joli rose. Et enfonce sa tête dans les épaules.

Le silence interpelle Luigi qui nous gratifie d'un deuxième coup d'œil.

— Oui… je l'aime, mon papa. Mais…

— Mais… ? dis-je tout bas en me rapprochant d'elle.

Impatiente que sa langue se délie, je me rappelle la chaleur des bras musculeux de son père.

— Tu ne lui dis pas que je t'ai dit, hein ? me supplie-t-elle avec une adorable candeur.

— Promis, réponds-je en nouant mon auriculaire autour du sien.

Elle considère nos doigts entrelacés et hoche le bonnet. J'appréhende ce qu'elle pourrait m'apprendre.

— Il me fait plein de cadeaux, mais… parfois, il se fâche. Et souvent, il n'est pas là…

— Il se fâche comment ? chuchoté-je, baissant mon visage près du sien pour créer un climat de confiance.

Elle hausse les épaules et fronce les sourcils.

— Fort ! Il se fâche surtout contre Maman.

Sans crier gare, elle lâche ma main et se colle à la vitre, la mine extatique.

— Oh, regarde, c'est Lili avec sa maman devant la fleuriste ! s'exclame-t-elle en désignant l'une de nos cousines.

Je déglutis. Reste là, à la fixer, une mèche de cheveux retombant près de ma gorge.

Frustrée, j'inspire profondément.

J’ai éprouvé de la répulsion dès l’instant où j’ai aperçu la silhouette d’Imrel. Désormais, tout au fond de moi couve la prière secrète qu’il ne confirme pas les soupçons de Nonna.

Résignée, je sais qu’aujourd’hui, je n’en tirerai pas davantage.



Je l’abandonne chez notre mamie pour aller bruncher avec Val, Max et son plan cul, Paola. Sur la terrasse, les plaisanteries vont bon train, dans la même atmosphère bienveillante qu’il y a deux jours. Cependant, mon esprit est ailleurs. Il se trouve dans ce local sans fenêtre, cerné des parfums particuliers, créés par un homme tout aussi singulier. Son odeur, bon sang… au souvenir de mon nez plongé dans son cou, je me liquéfie sur ma chaise. Comment me suis-je retrouvée dans cette situation ?

Après l’épisode dans son bureau, j’ai eu le cœur déchiré. Ce fut d’une violence sans égale, et pourtant, cet homme qui m’a donné l’impression de n’être guidé que par ses sens s’est empressé de me consoler.

A-t-il seulement une idée du bien que ça m’a procuré ?

« Beau, rare et délicat. »

Ma poitrine se comprime si fort que j’en tressaille. Et le pendentif… il n’était pas obligé. Il m’a menti, lui aussi, prétendant que cela partait d’une intention commune. Pour ne pas me blesser ou pour m’amadouer ? À moins qu’il réalise le caractère déplacé de son geste ?

Mon parfum l’obsède.

Mon parfum l’obsède.

Mon parfum l’obsède.

Je me répète cette phrase, essaie de l’imprégner sans que ça me tiraille le ventre… Peine perdue.

Le menton appuyé dans la paume de ma main, j’exhale un soupir, égare mon attention sur les toits des maisons environnantes pour me remémorer l’emprise des billes mouchetées de vert d’Imrel.

J’étais trop confuse hier pour m’en apercevoir, mais… si Pia n’avait pas débarqué, l’aurais-je… embrassé ? Était-ce ce type d’énergie entre nous ?

Nos lèvres étaient si proches… je suis incapable de me rappeler son expression, j'étais bien trop obnubilée par ma détresse.

Ce n'est pas vrai. Je n'aurais pas pu faire ça. Non, c'est imposs…

— Ava ? m'interpelle Val.

Saisie, je me redresse d'un bond.

— Quoi ? m'exclamé-je, comme si on m'avait prise la main dans la culotte.

Elle arque un sourcil, conspiratrice. La fraîcheur de son parfum me titille les narines. Une note d'agrumes se distingue, infime mais agréable. Détail que je n'aurais pas remarqué si le *maudit parfumeur* ne m'avait pas poussée à décortiquer son propre fumet.

— Tu penses à quoiiii ?

Mes joues s'empourprent d'emblée.

— À Léo, pardi ! pouffe Max.

Je roule des yeux, réalise que les évènements d'hier ont supplanté notre superbe nuit.

— Rho, arrêtez avec ça…

— Il t'a célébrée comme il se doit ? Ou il était trop torché pour la lever ?

Je rougis de plus belle. Entre nous, toutes les plaisanteries sont permises, mais je conserve un peu de pudeur devant mes autres cousins !

— La prochaine fois, suis-nous, tu pourras vérifier par toi-même l'étendue de ses compétences sous la ceinture pour les étaler aux oreilles de Max.

— Pitié, non, j'ai mes limites ! proteste celui-ci. C'est encore trop frais, j'ai pas envie d'imaginer ma petite cousine en train de…

— En train de rien du tout ! bougonné-je. Concentre-toi sur tes propres performances, Casanova.

Amusée, Val se pince les lèvres, consciente d'avoir exagéré, et, tandis que son attention se porte sur mon poignet, elle rebondit avec une question autrement plus problématique : — Hey, c'est super joli, ça, désigne-t-elle la pomme d'ambre. Tu ne l'avais pas avant. C'est plus gros que tes autres breloques.

D'instinct, je dissimule le pendant dans le creux de ma main, avec l'impression d'avoir fauté.

— Oh, rien, une vieille babiole que j'ai trouvée dans la bibliothèque de la villa.

Elle plisse un œil, devine à mon manque de naturel que je cache quelque chose.

— Je peux voir ?

Stressée, je tends le bras et les laisse examiner l'objet ouvragé.

— C'est de l'or ? Ce truc doit valoir une blinde, observe Max.

— T'es sûre que ça n'appartient pas à tante Clara ?

En fin de compte, je préfère me confier sur mes ébats. Il me suffit d'entendre son nom pour que la colère cogne avec plus d'ardeur.

Je hausse les épaules en repliant mon membre.

— Je ne crois pas, je l'ai trouvé dans le fin fond d'un tiroir poussiéreux. Et puis, tant pis, elle n'avait qu'à veiller sur ses affaires, éludé-je d'un signe de la main.

Val a l'air sceptique.

— Du coup, elle t'a offert quelque chose, cette année ?

D'ordinaire, je partage tout avec ma *bestie*. Mais lui parler de mon chagrin me mènerait à lui révéler l'attitude d'Imrel à mon égard, et j'ai cette impression tapissant mon palais que c'est une très mauvaise idée.

Pour un tas de raisons que je refuse de m'avouer.

J'ai haï cet homme depuis le divorce de mes parents, je l'ai abreuvé d'insultes dans l'oreille attentive de Val. Son comportement devrait me dégoûter, mais il n'en est rien…

De plus, la méfiance de Nonna est partagée dans la famille, et l'enfance de ma cousine la rend sensible à ces sujets-là. Voilà pourquoi elle réprouverait catégoriquement les derniers incidents. Et elle n'aurait pas tort.

— Oh, comme d'habitude. Tu connais Clara…

L'après-midi touche à sa fin. Après m'être prélassée dans les champs avec ma cousine, avoir joué aux cartes avec les autres jeunes vacanciers, je rentre chez Nonna, pressée de retourner à la villa Lavanda.

Tandis que Max nous raccompagne, Pia et moi, mon téléphone vibre dans ma poche. Le nom qui s'affiche sur l'écran me contracte l'estomac. Je

guette le conducteur à ma gauche comme si j’avais quelque chose à me reprocher.

[Imrel : Je viens vous chercher ?]

[Ava : On est déjà sur la route. Merci.]

Pourquoi me mettre dans cet état, bon sang ?! Il s’inquiète juste pour sa fille, habitué à ce que je rentre avant le coucher du soleil. Cette situation me rend con.

C’est le nez dans mon portable que je marche vers la maison de vacances, accompagnée de la petite pile électrique. Les *stories* de Léo m’aguichent, sans compter les clichés de paysages exotiques postés par les autres membres de la troupe de danse.

Soudain, mon téléphone disparaît, m’obligeant à lever la tête et à stopper sec. Pia me lâche pour courir vers Clara, qui se trouve à quelques pas de nous, près de la terrasse. Imrel se tient à côté de moi, la stature imposante dans son tee-shirt immaculé. Désarçonné, j’arrête de respirer, les yeux ronds. Son regard me recouvre tout entière et plus encore. Comme de coutume, on dirait qu’il fouille dans ma tête.

La gorge aride, je n’ose même pas l’engueuler pour qu’il me rende mon mobile. La présence de ma mère me paralyse. Comme si adresser la parole à son homme trahirait les pensées qui m’empoisonnent l’esprit.

— Tu vas mieux ? demande-t-il tout bas, en référence à hier.

Mes épaules s’affaissent. Il porte son attention à mon poignet.

Merde, à coup sûr, ma peau de rousse doit étaler ma gêne sur mon visage. Et en prime, impossible de retenir un petit sourire quand je lui réponds : — Beaucoup mieux. Merci. Pour tout.

« Belle, rare et délicate. »

Est-ce qu’il sent mon odeur, là ? Est-elle altérée par celle de mes amis ?

Je m’y attendais, il inspire profondément, l’air de rien, avant de se dérider.

— Tout le plaisir est pour moi, Ava…



Bien sûr, je n’ai pas rejoint Léo à Rome.

Trois jours plus tard, je ne suis pas ressortie de la villa, ce n’est pourtant pas faute d’enrager. Plus contradictoires les uns que les autres, mes sentiments se jouent de moi. Tantôt belliqueux, lorsque ma mère pointe le bout de son nez – car, oui, il semblerait qu’elle aille de mieux en mieux –, ils en deviennent étouffants quand je la vois rire avec Pia ou Imrel. Elle essaie avec moi aussi, peut-être palpe-t-elle mon animosité, mais je ne suis pas dupe. Elle fait semblant de la plus doucereuse des manières, et ça me rend folle.

Cette colère, même Pia ne parvient pas à l’apaiser. Mon seul régulateur efficace se trouve en la présence de l’homme. Plus précisément en ses regards. Ses innombrables regards. De loin ou quand il se tient juste à mes côtés, son attention est toujours polarisée sur moi.

D’ailleurs, elle m’embarrasse. Les mots de Pia dans la voiture tracent leur chemin dans ma mémoire, mais si chaque geste est intransigeant, chacune de ses phrases, sans concession, je n’ai pas été témoin d’une poussière d’agressivité de la part de son père.

Je n’ai pas envie de l’être.

Depuis notre intermède dans son local, ma peau se hérisse quand il est dans les parages. Depuis mon épanchement dans ses bras, un lien silencieux et pourtant criant s’est tissé entre nous.

Des sourires, certes lugubres, mais destinés rien qu’à moi, quand Clara l’accompagne.

Des plats différents mijotés selon mes goûts.

Des encens aux effluves lénifiants disposés dans ma chambre.

Un nouveau panier de produits de bain neutres afin de ne plus camoufler mon odeur.

J’essaie d’éviter ma génitrice autant que possible, son aura mirifique me crible. Lui me captive, occupe tout l’espace de la maison, de mon cerveau, dans lequel il s’est insidieusement immiscé. En si peu de temps, il est devenu pour moi la même obsession que mon parfum dansant sous son nez.

Cette matinée fut celle de leur première sortie en famille depuis mon arrivée. J'ai refusé d'y participer, hors de question que je me coltine Clara pendant des heures.

Installée sur la balancelle en Bikini et short en jean, mon bouquin du moment – très dérangeant – en main, j'entends le cabriolet d'Imrel s'engager dans l'allée du jardin. Il est treize heures. Je lève le menton, baisse mes lunettes, les observe de loin.

Pia est bruyante.

Clara, euphorique, est éclatante dans sa robe bohème, longue et d'un blanc crayeux. On dirait un ange. Aujourd'hui elle a revêtu cette magnificence qui l'a toujours caractérisée, qui l'a propulsée au summum de son art et de son succès avec la gent masculine. C'est de cette femme que mon père a dû tomber amoureux. C'est elle qu'Imrel a arrachée à sa vie. Cet Imrel, élégant à se damner, dans les bras duquel elle fond, ses cheveux de blé retombant sur son dos en de belles ondulations. Elle se fend de bonheur, échange avec lui un baiser passionné. Un soupir et je roule des yeux, dégoûtée. Sans toutefois me détourner du spectacle.

Ma sœur est déjà sur la terrasse, prête à s'engouffrer dans la cuisine.

Son paternel murmure à l'oreille de sa compagne, enfonce son visage dans son cou tandis qu'elle glousse, tout émoustillée. De vrais adolescents en rut… À cet instant, une image écœurante de leur intimité me traverse, enrobée de pensées déprimantes.

Tout à coup, Imrel vire dans ma direction. Clara ne m'a pas vue, mais lui oui. Il m'a sentie. Comme d'habitude, il emprisonne mes sens dans la cage de son attention. Égal à lui-même, il glisse un dernier murmure sur les lèvres de ma mère avant de la lâcher.

Tout ça est normal, elle est splendide.

Pourquoi cela m'horripile-t-il à ce point ?

Ce n'est pas très grave, ça me passera. C'est de la curiosité, rien de plus.

Et pour lui ? Pourquoi ne la suit-il pas à l'intérieur ? Pourquoi reste-t-il debout à côté de son véhicule à m'observer ?

Sans trouver de réponse, je serre son présent dans ma paume, contre les battements de mon cœur déchaîné.

L'heure d'après, nous déjeunons ensemble. Ma mère est extatique, accrochée aux lèvres de son homme tout du long, tactile comme jamais, me rebattant les oreilles avec chaque étape de leur balade champêtre. Même Pia paraît aux anges. Parfaite petite famille. Je ne montre rien de mon humeur,

reste attentive aux réactions du parfumeur. Bon sang, lui aussi est encore plus canon lorsqu'il se décontracte. Il lui suffit de dévoiler ses dents bien alignées dans un sourire carnassier pour me déstabiliser.

Merde.

Je suis la première à sortir de table avec précipitation, emportant mon livre ainsi que Pia au bord de la piscine, tandis que ma mère monte se reposer dans la chambre et que son mec sort exécuter son jogging quotidien.

Jean-Baptiste Grenouille, le protagoniste principal, est bel et bien un meurtrier, un sociopathe ne trouvant aucun plaisir à tuer. Il se contente de servir ses desseins sans états d'âme. Ses mots lorsqu'il décrit les odeurs de ses victimes sont splendides. Ces odeurs qu'il a voulu s'approprier sans assentiment…

Les jeunes filles étaient rousses, chuchote une voix dans ma conscience. *Comme moi.*

Si l'intrigue me tient, elle n'est plus le moteur de ma lecture. L'envie – mêlée de crainte – de comprendre la raison pour laquelle Imrel m'a offert ce livre prime.

J'ignore combien de temps passe avant que mon beau-père revienne. Je ne le sens pas, cependant, tels des radars, mes yeux pivotent vers le petit escalier menant à la piscine. Bien sûr, il s'y trouve. Serviette rejetée sur l'épaule, il dévale les marches en short, exposant son torse ciselé à mon regard circonspect.

— Que fait Pia ? s'enquiert-il en s'approchant.

J'essaie de ne pas m'attarder sur les rigoles de sueur dessinant ses sillons musculeux, ou sur les vestiges de suçons le bariolant par-ci par-là. Je me racle la gorge en replongeant entre les pages du bouquin.

— En train de mater *Pocahontas* en VHS.

Il prend la liberté de s'installer sur mon transat, près de mes jambes, et s'éponge les tempes. Contrariée, non sans éprouver une pincée d'excitation, je replie les genoux d'instinct.

— J'ai halluciné, je ne savais pas que vous aviez conservé le magnétoscope.

Il opine, balaie le sujet par un autre, tandis que ses émanations capiteuses viennent caresser mes narines.

— Elle m'a dit que, demain, tu comptes l'emmener à une fête de village, près d'Arezzo ?

Cette fois, je relève la tête. Il ne paraît pas ennuyé, mais bien sévère.

J’acquiesce.

— La *sagra dell'olivo*. Il y aura des spectacles pour les enfants, on a décidé de s’y rendre entre cousins, avec les plus petits.

— Je vous accompagnerai, annonce-t-il d’un ton sans équivoque.

— Euh… Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, objecté-je. Tu… (Je lui avoue ?) Tu n’es pas très apprécié, tu sais… Enfin, ils ne te connaissent pas. Tu as la réputation d’être désagréable.

J’ignore comment il le prendra, mais il faut bien que quelqu’un lui dise les choses sans fard.

— C’est bien le cadet de mes soucis.

Ses lèvres s’étirent à moitié et il reprend mes mots :

— « Ils ne me connaissent pas » ? On pourrait changer d’avis, selon toi ?

Je vire au pivoine, mes doigts recroquevillés sur la couverture du livre.

— Hum… t’es moins rustre qu’au premier abord…

Ses sourcils s’élèvent subrepticement.

— Qu’est-ce qui te fait penser ça ?

La façon dont il m’a réconfortée, quelques jours auparavant. Ses attentions traduites par son cadeau d’anniversaire, par les petits plats qu’il me cuisine au quotidien… Hors de question que je l’énonce à voix haute !

— Elles ont peut-être raison, après tout, ronchonné-je, retournant aux lignes de Grenouille. Tu risques de t’ennuyer.

— C’est trop loin, je vous emmènerai en voiture.

Je n’aime pas ça. Pas du tout.

— Clara aussi ? me rebiffé-je.

— Peut-être. Si elle veut.

— Si elle vient, vous m’oubliez, le préviens-je, catégorique.

— Tu es toujours en colère ?

Cette fois, j’aplatis l’ouvrage contre mon ventre.

— Je suis en colère depuis sept ans !

— Ça ne t’empêche pourtant pas d’être ici. De profiter de sa piscine, de sa maison pour t’entraîner tous les matins.

Une fureur sourde jaillit de mes entrailles. Mes mâchoires se serrent, me retiennent de lui cracher à la gueule que je loge chez eux pour m’assurer qu’il ne tabasse pas ma génitrice.

— Enfant, j’ai passé mes vacances dans cette maison, j’y ai ma place, réponds-je avec acerbité à son sourire ironique. Mais tu sais quoi, j’hésitais justement à me barrer !

Cette ultime réplique fait mouche, marque son front d’un pli profond.

— Pas avant d’avoir achevé le bouquin.

La dureté de ses traits est déstabilisante, au même titre que son obstination.

— Pourquoi ça te tient tant à cœur ? Quel est le message que tu veux me transmettre ? J’ai pas mal d’hypothèses, mais elles sont terrifiantes.

Et puis, ses comportements parfois les supplantent avec fracas.

Il ricane doucement, lisse son expression pour coincer une mèche de ma crinière libérée derrière mon oreille. Un long tressaillement complique ma respiration.

— Ce livre a été pour moi une révélation. Cette façon de décrire les odeurs, comme une musique en écho parfait avec mes ressentis. À travers les lignes de cet auteur, je me suis découvert, comme s’il avait pu imaginer un être doté du même génie que moi. J’étais un peu perdu lors de mon adolescence, je ne savais pas quoi faire de ce putain de nez. Il m’a aidé à comprendre le sens de ma vie.

— Briser des ménages ? persiflé-je, amère.

Il plisse les paupières, flanqué d’un rictus cruel.

— Créer le sublime dans un univers olfactif nauséabond. Je me suis habitué à la pestilence du monde, je ne l’en apprécie pas pour autant. Tu sais, l’odorat est sous-estimé.

— C’est ton point de vue.

Il secoue la tête, signe de négation.

— Même les animaux reconnaissent leurs congénères, leur famille, l’état de santé, hormonal ou leur statut sexuel grâce à leur flair. C’est en déposant leur empreinte odorante qu’ils marquent leur territoire. Ils évaluent la qualité de leur nourriture par les émanations chimiques qu’elle dégage. C’est pareil pour l’être humain, à l’exception que, souvent, il ne s’en rend pas compte. Dans le monde, une infime partie des gens seulement en a conscience. J’en suis. Par mes compositions, je contrôle le cœur des hommes. Je sublime mes clients en leur offrant le fruit de mon talent.

— Oh, c’est une question d’ego ? rebondis-je, sarcastique.

— Ma virtuosité mérite d’être reconnue, ricane-t-il, mais ma profonde motivation reste la création.

Je me racle la gorge.

— En quoi ça me concerne ?

Le fait qu'il se confie sur ce qui l'anime m'intimide et m'inquiète tout à la fois. Il me rappelle ces assassins narcissiques qui se plaisent à soliloquer avant l'exécution de leur victime.

— Tu… (Je bloque l'oxygène dans mes poumons, expulsant le fond de mes pensées avec défi :) me tuerais pour t'approprier mon odeur qui t'obsède tant ?

— Tu m'en crois capable ? susurre-t-il cette fois d'un ton intimiste.

Si Imrel est un sociopathe, il feint à la perfection. Je refuse de le croire. Mais peut-être que, à l'instar du héros de son livre favori, son objectif le gouverne. Les parfums ont l'air si importants pour lui. Que ferait-il du mien ? À l'évidence, il n'a pas besoin de ça pour obtenir l'amour des autres, comme le désirait Grenouille. Il lui suffirait de se rendre dans la villa retrouver ses deux plus grandes fans ou de faire un peu le beau sur les réseaux sociaux.

Mon absence de réponse se prolonge. Nous restons bloqués l'un sur l'autre, au virage absurde que prend cette conversation. Les feuillages du jardin chuintent à la douceur de la brise qui emporte avec elle une odeur d'herbe fraîche. Ainsi que celle, épicée, de sa sueur. Sans réfléchir, sans me contrôler, j'inspire plus fort, relevant le bout de mon nez dans sa direction. Ses iris bicolores s'assombrissent d'un coup. Aussitôt, je réalise mon acte, je réalise la pointe d'exaltation engendrée par cet effluve. Je m'apprête à m'aplatir en excuses, me rappelle ensuite qu'il ne se gêne pas pour faire de même.

Alors, je préfère le rembarrer.

— Tu devrais aller te doucher. Tu empestes !

— Non ? Mon odeur t'incommode ? sourit-il.

Il sait… Il sent l'effet qu'il me fait. Je serre les cuisses, dissimulant le triangle de mon Bikini derrière les pages du bouquin ouvert.

— Peut-être bien, rétorqué-je, la gorge aride.

— Ça m'étonnerait. (Il arque un sourcil, s'humecte les lèvres, imité par moi-même.) Tu fleures le désir.

Mince !

Je les déteste, lui et son flair de malheur !

— Juste, tu arrives à percevoir ces subtilités, râlé-je. J'aurais parié que tu t'étouffes dans ta propre puanteur.

Après tout, ce n'est pas parce qu'il m'échauffe qu'il sent la rose.

— En effet… je préférerais te respirer.

Immobile, mes yeux toujours greffés dans les siens, je referme lentement le livre contre moi. Par le timbre de sa voix, par l'expression de son faciès, l'atmosphère s'altère pour de bon. L'air se met à crépiter.

Il faudrait que je parte, que j'aille piquer une tête dans le bassin.

J'essaie de rester impavide, de dissimuler mon tumulte intérieur.

Une nouvelle inspiration, large, le temps de me laisser réfléchir. De remarquer l'éclat lubrique dans le regard d'Imrel qui me fait flipper plus que de mesure.

Cette simple phrase, enrobée d'un aplomb sans faille, vient de cristalliser à l'instant la transgression insidieuse de nos échanges.

Sans préambule, ou peut-être qu'il s'agit de ça, depuis l'instant où il s'est installé sur mon transat, il tend le bras et, du bout des doigts, il s'empare de ma main libre. La chaleur de notre contact se répand jusqu'à mon épaule. Je crois qu'il va m'octroyer un baisemain, mais, à la place, il la porte à son nez.

Bien sûr.

J'aurais dû m'en douter, alors pourquoi mon palpitant se déchaîne-t-il dans ma cage thoracique ?

« Belle, rare et délicate. »

Il rabat les paupières, s'imprègne ostensiblement de l'essence de ma peau.

Qu'est-ce que ça lui procure ?

— Qu'est-ce que tu sens ? lâché-je d'une voix éraillée.

— Toi. Un mélange subtil, profond, aigre et un peu sucré, répond-il sans ouvrir les yeux.

Il s'approche. Son nez sillonne mon bras offert dans de doux effleurements. Mon souffle devient court quand il atteint le creux intérieur de mon coude.

Il n'est plus qu'à quelques centimètres, la tête baissée, très concentré, et tout à coup, ses émanations embaument le danger.

Que fiche-t-il, au juste ?

— Im… Imrel ? chevroté-je, mal assurée.

Toujours emprisonné dans son univers, il remonte mon bras nu, et devant mes yeux écarquillés, niche sa figure dans l'angle de mon cou.

Mon pouls s'emballe tout de go. Mes lèvres s'écartent de surprise et j'avale de l'air, près de m'étrangler.

Imrel se trouve tout contre moi.

Son nez sur ma gorge, à me renifler de façon animale.

Son souffle explosant dans mon crâne.

— Tu es « le sublime », Ava.

Ses mots pétillent dans ma cervelle comme des bulles de champagne.

Je déglutis, songe à Pia, devant son dessin animé. Puis à ma mère, euphorique, rayonnante… *sublime*, quelques heures plus tôt, désormais terrée dans ses quartiers pour se reposer.

Mon cœur se serre.

Et si elle débarquait ?

Et si elle nous voyait ?

Qu'en penserait-elle ?

Trouverait-elle normal que son petit ami de trente-cinq ans renifle si intimement sa fille de vingt ans ?

Il peut bien être doté d'un don rarissime, fonctionner différemment de la norme, je ne trouve pas ça correct, moi.

Au fond, je gage qu'elle non plus.

Alors, entre les langues de feu qui enfument ma raison, j'essaie de retrouver mon assurance, et, comme un assentiment, je recouvre la large nuque d'Imrel d'une main qui se veut ferme.

Je le sens qui frémit, qui inspire avec plus d'intensité, avant de se contracter tout entier.

Par petits coups, il continue de me humer, d'écraser ses narines contre ma gorge en me tenant le poignet, me procurant les mêmes sensations que s'il me prodiguait des baisers.

— J'aimerais pouvoir te décortiquer, vibre sa voix rocailleuse, secouant quelque chose dans le creux de mes reins.

Il fait tomber sa serviette à terre, me débarrasse du bouquin qui subit pareil sort, tout ceci sans se détacher de moi. Puis son nez dévale la ligne de ma jugulaire pour se perdre sur l'incurvation de mes clavicules.

Oh, bon sang !

Ma tête chancelle contre le dossier de la chaise, j'exhale un cri silencieux, plus capable de réprimer mes pulsions sous le tissu de mon Bikini. Elles durcissent le bout de mes seins, le perçoit-il ?

Il est sur moi, écrasant, étouffant… et tellement grisant. Notre câlin, le lendemain de mon anniversaire, me revient.

Je me confronte à ses gemmes dans lesquelles s'enflamme un appétit inédit. Leurs taches vertes ont disparu au profit d'abysses sombres et

sinistres. Elles me harponnent, tandis que sa main s'immisce entre mes cuisses. Je me mords la lèvre, réalise qu'il ne remonte pas plus haut dans les limbes de l'illicite. En revanche, Imrel continue de me flairer, plonge doucement dans le sillon de mon décolleté.

Et je rentre en apnée.

Ses doigts crochent mes côtes ainsi que l'intérieur de ma cuisse. Son pouce effleure le galbe inférieur de mon sein. Une décharge fulgurante se répand jusqu'à mon mamelon bandé et m'arrache un soupir.

Je gonfle la poitrine si brusquement qu'il s'y retrouve niché plus profondément.

Mon Dieu, comme c'est lubrique.

Qu'est-ce qu'on fabrique ? Mais qu'est-ce qu'on fabrique ?!

Je me mords la lèvre tant c'est bon, tant la tension dont s'est chargé l'air est insoutenable. Chaque geste, chaque inspiration d'Imrel, longue et intense, est d'un érotisme indescriptible. Il m'a coupée du monde. Il enflamme mes sens, ne me rend plus consciente que des sons qu'il produit à notre contact. Que des changements de pression sur ma peau, dans ma chair. Plus d'oiseaux, plus d'arbres, plus même le chuintement du vent autour de nous. Il n'y a que nos pulsations et notre connexion, que son regard fauve sous ses sourcils épais. Que les courbes de ses muscles moites de sueur. Il n'y a plus que le magma ruisselant dans mes veines à mesure que je m'enivre de son odeur capiteuse.

Pas une fois, Imrel ne pose ses lèvres sur moi. Son nez se charge des plus exquises caresses, dessinant des arabesques autour de mon téton érigé à travers le tissu du maillot.

Étouffant de chaleur, j'enserre ma prise à la base de son crâne, priant pour qu'il me découvre les seins, sans oser l'implorer. Car c'est ainsi que je le lui demanderais : dans une supplique désespérée.

J'ai peur. Je tremble de plaisir, pourtant, j'appréhende le moment de bascule, pas sûre qu'on l'ait vraiment franchi.

Je ne sais pas, je suis incapable de réfléchir.

Cette crainte décuple mon excitation, si bien qu'une sensation humide se répand dans mon intimité.

De nouveau, le mâle contre moi presse les paupières si fort qu'il me donne l'impression de souffrir.

— Tu as mal ? m'inquiété-je.

— Seulement de me retenir, grogne-t-il en rivant ses billes anthracite dans les miennes. Tu mouilles tellement, putain.

Je suffoque. Sens mes jambes tressaillir.

De toute ma vie, jamais un homme ne m'avait dit ces mots-là, avec cette expression si primaire.

Derrière mes craintes se terrent une soif sans pareille, une curiosité sournoise, et puis, plus ignoble, un désir de vengeance corrosif.

— Ne te retiens pas, lâché-je dans un soupir.

Une lueur animale traverse son regard. Sans tarder, il sillonne les lignes de mes côtes, s'y frottant avec une fièvre contagieuse. Je le contemple qui prend ses shoots, subjuguée par sa beauté. Il incline la tête, ses mâchoires imposantes verrouillées, tandis que ses narines se dilatent avec une virilité étourdissante.

J'aimerais le caresser.

Mais hormis sa main agrippée à proximité de mon intimité, il ne me touche pas.

J'ose fourrager dans ses cheveux courts, si doux, de leur couleur platine qui contraste avec sa carnation. Il me répond d'un tressaillement, accompagné d'un petit râle de satisfaction. Et continue son exploration descendante.

Lorsqu'il trace le pourtour de mon nombril avec sensualité, j'enfonce mes ongles dans son crâne. Quand son nez se promène à la lisière de mon Bikini, je me recouvre tout entière d'une chair de poule électrisante.

Cette fois, chacun de mes muscles se contracte, augmentant le taux d'humidité dans ma culotte.

Mon souffle se hachure quand il glisse à côté de la chaise longue, s'agenouillant sur la pierre du sol, et qu'il m'incite à pivoter de côté, m'obligeant à m'appuyer sur mes bras tendus en arrière. Je le laisse procéder, mon sang en feu, savourant ses transgressions de plus en plus déplacées. Désormais, il frotte son visage contre mon bassin, entre les plis de mes cuisses qu'il écarte sans me consulter.

Oh, mon Dieu…

La pointe de son nez se met à errer sur mon pubis, et c'est toute ma vulve qui tambourine avec acharnement.

Est-il possible d'être si embrasée sans même avoir été embrassée ?

— S'il te plaît…, exhalé-je tout bas, tiraillée entre la crainte et l'impatience.

Quand il me hume par petits coups, déclinant encore entre mes lèvres, le spectacle me tétanise dans un premier temps. D'une forme d'embarras, avec l'impression qu'un animal est en train de renifler mes parties intimes. Aussi, la honte de trouver que c'est la scène la plus sexy qu'il m'ait été donné de vivre.

Très vite, je n'ai plus d'états d'âme, la délicieuse pression qu'il exerce sur mon clitoris enflé m'arrache un geignement. À travers le nylon, mon bouton me martyrise. Mon cœur s'y est niché, se déchaîne quand Imrel le stimule tout en capturant mes émanations. C'est tellement mouillé, les glissements décuplent le plaisir, m'incitent à écarter les cuisses plus fort encore, aidée par ma souplesse de danseuse.

Le parfumeur, à genoux dans l'ouverture de mes jambes, pousse plus fort, contre l'entrée de mon vagin cette fois. Je me mords la joue afin d'étouffer le moindre bruit, mais quand de son doigt il écarte le tissu pour exposer ma chair, impossible de réprimer un petit cri.

De nouveau, ses prunelles me torpillent. Les yeux ronds, je me pétrifie, plante mes dents dans ma lèvre inférieure et, sans le réaliser, cambre davantage la courbe de mes reins. Un sourire lugubre incurve la bouche tentatrice d'Imrel.

Il clôt les paupières et plonge son nez entre mes replis trempés. C'est avec un gémissement cette fois qu'il se repaît, me mettant au supplice de ses frôlements directs.

— Oh, mon Dieu, ahané-je.

Je pourrais l'implorer à plat ventre pour qu'il me délivre de cette tension. Je voudrais hurler tant il prend son temps, à la place, je n'émets qu'une plainte alanguie.

Sans préambule, index et majeur viennent cueillir mon suc pour le porter à ses lèvres. La gourmandise avec laquelle il les suce m'hypnotise. L'un… après l'autre… jusqu'à la dernière goutte. Merde, ce qu'il est chaud.

Il jure dans sa barbe.

— Tu possèdes les notes les plus mélodieuses qu'il m'ait été donné de sentir, m'avoue-t-il dans un marmonnement. Je les veux.

Sur cette déclaration dont le sens reste flou quelques instants, sa langue s'écrase contre ma vulve. Pleinement. Entraînant une petite explosion dans le secret de mon bassin. Dans sa gorge gronde cette fois un râle de volupté, plus puissant qu'un orage d'été.

Il me lape avec une lenteur atroce, de mon antre à ma boule de nerfs prête à imploser. Il savoure les conséquences liquides de ses actes. Et moi, je me tortille comme un ver, remue des hanches, aux prises avec la frustration.

— Plus je te torture et plus tu mouilles, ricane-t-il. Je pourrais te boire jusqu'à plus soif.

— Continue, haleté-je, avant qu'il fouille chaque recoin de mes pétales, qu'il me les aspire, m'ôtant des couinements étouffés.

C'est d'un délicieux supplice. Chaque succion sur mon clitoris déploie une foudre ravageuse, persécute mes mamelons érigés, créant une masse d'urgence dans mon bas-ventre.

Je rejette la tête en arrière, prête à trébucher dans un canyon sans fond, quand je sens une intrusion dans mon vagin. Je le vois écartant toujours ma culotte d'une main, enfonçant son médius en moi de l'autre. Sous ses paupières lourdes frangées de cils épais, il m'épie en même temps qu'il va et qu'il vient. Des houles de plaisir me traversent de part en part, mes phalanges fléchissent sur la toile du transat.

— Ça aussi, ça te fait mouiller.

Sa voix, bordel…

Je confirme d'un signe de tête vigoureux, m'appuie au sol de la pointe de mes pieds, mes hanches ondoyant au rythme de ses coulissements. Il aspire mon suc à me rendre dingue, vertige après vertige, jusqu'à me foudroyer d'un orgasme phénoménal. Je miaule longtemps, pliée en deux en m'accrochant à son crâne comme à un radeau. Comme il continue de me lécher, la jouissance me dévore de sa large gueule et avale toute mon énergie.

Devant mes cils papillonnants, Imrel remet mon Bikini en place, aussi pantelant que je le suis. Il me dévisage, hagard, l'air de reprendre ses esprits.

Les miens sont en K.-O. technique. Des frissons voluptueux courent encore sur ma chair de poule. Des spasmes me secouent de pied en cap, comme si la température avait baissé. Il n'en est rien, je suis en nage, me sens vide et alanguie.

L'homme qui vient de m'octroyer un cunnilingus se lève, me domine de sa stature, le menton luisant de mes fluides. Le regard grave et embrasé, il me détaille, considère ma poitrine agitée par les dernières braises de ma fournaise, avant de tourner la tête vers la villa. Aussitôt, sa mine se froisse.

— Ava… Ava…, comme tu me rends imprudent.

— Quoi ? balbutié-je.

C’est tout ce dont il se soucie, là, maintenant ?

Fébrile, je vérifie que personne ne nous a vus et reporte mon attention sur lui.

Les limites ont été franchies, indubitablement. Je mords ma lèvre quand je réalise qu’il me léchait le sexe quelques secondes plus tôt. Que le mec de ma mère avait la tête entre mes cuisses ruisselantes.

Qu’est-ce que j’ai fait… ?

Il semble se poser la même question, l’arête de son nez coincée entre ses doigts.

— C’est une folie, grogne-t-il, les épaules tendues.

Quand bien même ils sont légitimes, ses propos m’offensent.

— Qu’est-ce qui est une folie ?

Sans crier gare, il s’accroupit de nouveau et secoue le chef.

— Je me suis laissé submerger. Si on nous avait vus, ça aurait été fâcheux.

Il retourne entre mes cuisses, près de mon aine. Je sursaute de surprise lorsqu’il passe sa langue à la lisière de mon maillot pour y recueillir les restes de mon plaisir. Ensuite, il se lève, cale une de mes boucles derrière mon oreille. Sous son air impérieux, je me sens minuscule et gorgée de sensualité à la fois.

— J’y vais, annonce-t-il, avant de récupérer sa serviette et de m’abandonner à mon trouble, grimpant l’escalier vers la maison.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13 – ÇA SENT CLARA



Je n’ai pas dormi. Je n’ai pas dansé. Je n’ai pas mangé. Pour une raison indéfinissable, j’en ai eu la nausée.

La pomme d’ambre n’y a rien changé. Je l’ai reniflée tout au long de la nuit, le santal ne m’a pas apaisée.

Je me suis rejoué la scène de la piscine en boucle, mes veines gorgées d’une excitation insatiable. Le visage autoritaire d’Imrel s’est imposé dans mon esprit, sa façon lascive de me respirer, de me lécher… En dépit de la fraîcheur nocturne, mon lit s’est transformé en fournaise.

Que ce soit sur les réseaux ou à la TV, jamais un homme ne m’a fait un tel effet. Il possède le sex-appeal du diable. Et ce putain de plaisir qu’il m’a donné, c’est incroyable. J’adore Léo, j’ai adoré nos étreintes, mais avec lui, je n’ai jamais vécu… ça.

« Une folie », c’est ainsi qu’il l’a qualifié. Si je n’ai pas apprécié sa façon de réagir, je m’attarde sur ses propos : « Tu me rends imprudent. »

A-t-il regretté notre dérapage ou son manque de précautions ?

Il me l’a dit : dès que j’ai foulé le seuil de la bâtisse, mes émanations l’ont hanté. Avait-il imaginé qu’elles le pousseraient à commettre cet acte ? S’il m’a toujours humée, il ne m’avait jamais touchée de façon perverse ou déplacée…

Je patauge.

À cet épisode s’est superposé le nom de Clara. Je me suis repassé l’instant où ils sont revenus à la villa, irradiants de bonheur.

« Ton odeur m’obsède. Je veux te la voler. »

Je ne comprends pas.

Cependant, plus ma mère s’embellit de sourires, plus ma jubilation s’amplifie.

Si elle savait ce que son Imrel avait fait, sourirait-elle toujours autant ?



Une boule d’appréhension dans l’estomac, je me dirige vers l’allée pour rejoindre la voiture d’Imrel. J’ai tellement réfléchi à ma tenue, c’en est ridicule. J’avais prévu de porter une robe d’été rouge à pois au dos nu et à la jupe courte et évasée. Je me suis ravisée, songeant qu’elle était trop jolie, et qu’Imrel croirait qu’après l’incident d’hier, je me serais apprêtée pour lui. Je l’ai donc troquée pour un banal short en jean. J’ai ensuite trouvé mon entreprise totalement absurde et me suis rhabillée de ma belle tenue. J’ai même noirci mes cils de mascara, me suis parée de mes pendants d’oreilles, mes bracelets breloques aux poignets et aux chevilles, et me suis attaché les cheveux dans un chignon à la diable. Mes sandales aux pieds et mon sac vintage en bandoulière, je m’approche du cabriolet.

Il m’attend, lunettes aviateur sur le nez, debout à côté de la portière conducteur. Il est d’une élégance assassine, comme toujours. Chemise col Mao aux manches retroussées, pantalon court d’une étoffe légère et mocassins en tissu clair. Je me fais violence pour ne pas bugger et continue d’avancer. Troublée par ses verres teintés qui dissimulent son regard – que je sais pourtant braqué sur moi – je fixe mon attention sur la petite, toute mignonne dans sa robe à fleurs, en train de grimper dans le véhicule. Bien sûr, Clara nous fait grâce de son absence.

Une fois que nous nous enfermons dans l’habitacle, je manque d’air. Si Imrel avait décapoté le toit, peut-être aurais-je mieux respiré. Il déclenche le moteur, baisse sa vitre en tournant la manivelle ; raide, je suis consciente de chacun de ses gestes.

Aussi, je perçois les notes de son parfum. Quelque chose de plus frais que d’habitude, masculin et boisé, qui se mêle à une odeur de vanille qui m’est familière.

— Pia, tempête-t-il en pivotant vers l’arrière, coude sur le dossier de mon siège, combien de fois je t’ai dit de ne pas t’asperger du parfum de ta mère.

— Mais, Papa, je l’adooore ! Et Maman m’a dit que c’était ton parfum le plus bon !

— Tu n’as pas à porter de parfum à ton âge ! Pas celui-ci !

Pourquoi tant d’agressivité ? Par le rétroviseur, je vois la petite rentrer la tête dans les épaules, bougonne.

— Maman a le droit, elle. C’est pas juste, râle-t-elle tout bas.

— C’est la dernière fois !

— Pff, tout ça parce que Ava est là.

D’instinct, je me tourne vers lui. Le regrette aussitôt : je me confronte à son faciès fermé rivé sur moi, tandis qu’il clôture l’altercation.

— Tu ne discutes pas, Pia.

De nouveau, son visage niché contre mon cou, son nez entre mes jambes, et sa langue… Je déglutis, sentant mon sang s’échauffer, et le fuis pour reprendre ma position initiale.

Derrière leurs deux fragrances prononcées, perçoit-il la note de mon excitation ?

Il engage la voiture dans l’allée, traverse les champs de lavande sans broncher. Pia, encore vexée, ne nous abreuve pas de ses caquetages coutumiers. Le silence est lourd. À côté d’Imrel, je me sens à l’étroit. Peine à réaliser que cet homme m’a menée à l’orgasme, hier après-midi. Et pourtant, si, c’est bien lui.

Sans crier gare, il presse ma cuisse de sa main vigoureuse, la retire aussitôt. Je soubresaute, presque affolée.

— Tu peux baisser la vitre, si tu as besoin d’air.

Il sait… Il sent.

Fait chier !

Je lui réponds d’un signe du menton et m’exécute. Ce n’est pas d’air que j’ai besoin, mais d’un seau d’eau glacée.

À quoi joue-t-il ? À quoi pense-t-il ?

Mon téléphone se met à biper.

[Val : Rassure-moi, il se contentera
de vous servir de chauffeur.
Il ne va quand même pas rappliquer à la fête ?]

Si seulement il avait pu se raviser.

[Moi : Je crois que si.
Il refuse de laisser Pia

s’y rendre seule avec nous.]

[Val : Merde, tu ne peux pas le convaincre ?]

— Tu ne peux vraiment pas te passer de ton portable, émet Imrel d’un ton tranchant.

Troublée, je m’apprête à répondre un balbutiement coupable, puis le fusille du regard.

— Non, je ne peux pas m’en passer. Je maintiens le lien avec mon entourage grâce aux réseaux sociaux, sinon je pète un câble. Où est le mal ?

— Papa va te gronder toi aussi, si tu lui désobéis ! glapit Pia, ayant visiblement repris du poil de la bête.

J’arque un sourcil dubitatif, me retiens de rétorquer que ma vie ne le concerne en rien.

— C’est quoi ton problème avec le téléphone ? le questionné-je plutôt.

— Il détourne ton attention, se contente-t-il de répondre.

Encore un problème d’ego. Un problème qui n’est pas le mien !

— Tu n’as pas mangé ce que je t’ai préparé, hier soir, et tu n’as pas pris ton petit déjeuner.

Aussi tendue qu’un arc, je me racle la gorge.

— Je n’avais pas faim.

J’aurais dégurgité sur-le-champ.

— Je nous ai cuisiné de quoi grignoter, à l’arrière. Ne reste pas comme ça.

Je ne rebondis pas, le cœur s’élançant dans ma poitrine.

— Tu n’as pas dansé, ce matin, ajoute-t-il tout bas, le coude sur le bord de la fenêtre.

La sensation de sa paume sur ma cuisse me picote toujours.

Les yeux arrimés au paysage, m’imprégnant des senteurs lénifiantes de la lavande, j’humecte mes lèvres.

— Trop fatiguée. Je n’ai pas dormi, pas besoin de t’expliquer pourquoi.

Et si ça continue, je ne serai pas prête pour UltraVibes.

À vrai dire, je ne suis bonne à rien depuis hier. Même lorsque mon père m’a appelée, je n’ai pas pu décrocher, percluse de honte. Comme s’il

pouvait deviner mes fautes au son de ma voix.

Imrel se garde de renchérir, conscient de sa part de responsabilité.

J'allume le vieux poste radio, dans l'espoir de capter une chaîne locale.

— Papa, tu as dit à Maman qu'on ne tarderait pas, mais Ava m'avait promis qu'on resterait jusqu'à la fin de la fête. J'ai envie de m'amuser avec mes cousins toute la journée, miaule-t-elle.

Qu'on ne tarderait pas ? Il ne compte quand même pas se la jouer casseur d'ambiance ?

— On rentrera quand tu en auras marre, princesse.

— Ouiiiiii ! pépie-t-elle. En vrai, je le savais que tu préférais que Maman reste à la maison.

Interpellée, je me tourne vers Pia.

— C'est vrai ? chuchoté-je sur un ton de confidence.

Elle hoche la tête. Les sourcils froncés, elle porte ses mains en coupe devant sa bouche, conspirationniste.

— Parce que Maman n'aime pas rester longtemps dehors.

J'interroge Imrel du regard.

— C'est ce que tu voulais. Je me plie à tes désirs, me dit-il sans trahir aucune émotion.

Je déglutis.

Sa brûlure relance sur ma cuisse.

De même que le foyer de mon bas-ventre se remet à crépiter.

Qu'aurais-je éprouvé si ma mère s'était trouvée dans l'habitacle ?

[Moi : J'ai essayé, il est buté.]

[Val : Quelle plaie.]

Quelle plaie…

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14 – ÇA SENT LE CARAMEL



Il n’est pas encore midi et les rues sont déjà animées. À chaque croisement, des spectacles sont joués par des acteurs parés de masques caractéristiques de la région. Si les yeux de Pia miroitent d’admiration, parfois je la vois flipper devant un visage de Pierrot ou une cracheuse de feu. Des stands de nourriture typique parsèment les artères qui mènent à la place du village, où se déroule le cœur de l’évènement. C’est aussi notre point de rendez-vous avec mes cousins, instant que je redoute depuis que j’ai grimpé dans le cabriolet. Il ne nous faut que quelques minutes pour l’atteindre. Devant le *Caffè Serena*, ils nous attendent tous. Val, Théa, Max, Lisa et Enzo, dont l’âge avoisine la vingtaine, et les plus petits autorisés à nous accompagner : Ivan, le cadet de Val, Lili, la sœurette de Max et Enzo, ainsi que Bruno et Bella, les jumeaux de six ans résidant en Italie. Lorsqu’ils nous repèrent, je suis saisie d’embarras. Ils nous observent en train d’approcher, avec une mine sceptique pour certains, carrément hostile pour d’autres (surtout pour Val). Les plus jeunes sont juste heureux de retrouver Pia, et elle le leur rend bien.

J’ai l’impression d’être à poil sous leur détecteur de vice et que nous transpirons nos méfaits. *Non, c’est impossible, Ava.* Nous nous saluons chaudement, sous l’examen d’Imrel demeurant en retrait. Il ne leur adresse qu’un signe du chef. Je roule des yeux à l’intention de mon amie, qui me retourne une grimace.

Max frappe des mains et nous interpelle :

— Bon, les gamins, maintenant qu’on est au complet, faut qu’on décide de l’ordre des activités ! Et je précise que manger des desserts n’en est pas une !

Bruno et Bella râlent en chœur, m’ôtant un rire amusé.

— Ne nous traite pas comme des gosses sous prétexte qu'on est plus jeunes que toi. Tu n'as que vingt-cinq piges, je te signale, l'admoneste Val.

— Et toi que vingt-deux, ne fais pas la maligne.

— Très bien, puisque tu es si avisé, il vaudrait mieux que tu aies l'entière responsabilité des mômes, en fait, le défié-je d'un haussement d'épaules.

— Euh, on se calme, je n'ai pas dit ça. Hors de question qu'on se fasse buter par nos parents s'il arrive quoi que ce soit. Compris, Enzo, Lili ? s'adresse-t-il à ses ados de frère et sœur.

Absorbés par leur téléphone, ils acquiescent sans conviction.

Écumant les activités plus ou moins récréatives, nous déambulons dans la foule par petits groupes, tentant de nous suivre et de ne pas égarer les plus jeunes. Malgré moi, je reste près de Pia et de son père qui lui tient fermement la menotte.

Une représentation a lieu au centre de la Piazza Nerolia, des acteurs grimés invitant les mômes à participer à leur pièce de théâtre. Même nous, nous nous amusons. Accalmie dans la tempête de mon océan intérieur. De courte durée : je suis prise en sandwich entre Val et Imrel. Sans se préoccuper du spectacle, ma cousine lance à mon beau-père :

— Puisque vous vous inquiétiez tant pour Pia, pourquoi tante Clara n'est pas venue ?

Qu'elle s'adresse à lui le surprend. L'acerbité de son ton, peut-être un peu moins. Et moi, je retiens mon souffle, lui pinçant discrètement le bras. Bien entendu, elle m'ignore. Le pire, c'est qu'Imrel se détourne d'elle sans broncher, dans un irrespect des plus scandaleux.

— Hey, je te parle ! se récrie-t-elle avec plus de gorge.

Cette fois, il s'énerve.

— Tu l'appelleras pour le lui demander, dit-il, toujours sans la regarder.

— On n'aura qu'à venir avec ma mère et Nonna pour l'interroger en face.

Encore faudrait-il qu'elle sorte de sa chambre et qu'elle les reçoive.

Expéditif, Imrel hoche la tête, écourtant les premières offensives de Valentina.

Mon attention retourne au numéro qui se joue quand soudain, je sens sa main audacieuse sur la courbe de mes lombaires. Les yeux ronds, je me pétrifie, n'osant pas exécuter un mouvement. Ses doigts esquissent quelques cercles avec nonchalance, éveillant toutes les fibres de mon organisme. Et si on nous voyait ? Que mes cousins surprennent le moindre écart de conduite me terrifie davantage que s'il s'agissait de ma mère.

Je m’incline vers lui, lui signifie par mon expression qu’il m’incommode. Derrière le verre fumé de ses lunettes, je le vois qui me toise, l’air de me défier de mentir. De prétendre qu’il ne m’électrise pas tout entière par le simple contact de ses doigts. Alors, quand il ôte son bras en traversant tout de même le rebond de mes fesses, la chaleur de juillet me fait suffoquer d’emblée. Et bien sûr, il doit s’en délecter.

Enfin, nous décidons de passer à l’activité suivante ! J’espérais – ou pas – me libérer, ma main enfermant celle de Pia, mais dans la foule, je sens les muscles secs d’Imrel se mouler contre moi. Par-derrière, il me saisit le flanc et hume mes cheveux à la dérobée.

— Arrête ça, lui sommé-je dans un murmure énergique.

— Tes émotions te rendent odorante, se justifie-t-il, comme si c’était une excuse valable.

Je me retourne à moitié, sa fille toujours à bout de bras, me retrouve presque coincée contre son torse imposant.

— Comporte-toi comme tu veux dans la villa, mais ici, on est entre êtres humains civilisés. On ne sniffe pas les gens.

Il étire une commissure avec suffisance.

— Tu les trouves civilisés, toi ?

Mon estomac se tortille dans tous les sens. De nouveau, la proximité de nos corps me ramène à ce que j’étais parvenue à oublier depuis notre arrivée au village.

Sans répondre, je fais volte-face avant que mes joues ne crament, et me confronte à l’examen de Théa et Val. Elles nous scrutent avec circonspection, tenant elles aussi fermement deux mômes chacune.

J’inspire profondément, tentant de gommer les couleurs sur mes pommettes, et reprends contenance.

Nous participons aux courses de sac et à des jeux loufoques des plus physiques.

— Je me rappelle aujourd’hui pourquoi je n’aime pas les rassemblements, marmonne le grand blond, attendant les résultats debout au milieu de la foule.

— La puanteur doit saturer tes narines ! ricané-je.

Pour ma part, je ne hume que de délicieux effluves propagés par les stands de nourriture.

Un groupe de trois filles nous bousculent pour passer. Dès qu’elles remarquent le bel homme, elles se mettent à glousser telles des midinettes.

Elles ne sont pas les premières, impossible d’ignorer le nombre de femmes qui le dévisagent sans vergogne, prêtes à lui glisser leur numéro derrière mon dos. J’en ai même aperçu certaines le prendre en photo avec leur mobile.

Que doit éprouver ma mère lorsqu’elle se pavane à ses côtés ? Ils sont si bien assortis, ces admiratrices doivent pâlir d’envie. J’ai beau l’accompagner, personne ne me considérerait comme une menace potentielle.

Idées farfelues qui voilent mon humeur de mélancolie.

Je me penche vers lui, un brin sarcastique, et lui demande tout bas :

— Est-ce que tu sens… leur excitation ?

Il ne bouge pas, gardant sa fille dans son champ de vision. Un demi-sourire lui creuse une belle fossette.

— Pas vraiment. Mon attention olfactive est centrée sur la tienne.



La moitié de notre troupe préfère se sustenter dans une *osteria*, l’autre se trouve un coin autour de la fontaine de la Piazza Secundo pour pique-niquer sur le pouce. Imrel, Pia et moi en sommes, de même que Val, Théa et les jeunes jumeaux.

Si notre groupe occupe la même place, naturellement, mes deux cousines s’éloignent quelque peu du Grand Méchant Parfumeur, qui n’y prête pas plus attention qu’à sa première chaussette. Je me sens déchirée. Il serait normal de rejoindre les membres de ma famille, j’ignore ce qui me retient auprès de l’apollon.

Peut-être cette attention qu’il a eue d’avoir préparé notre déjeuner ?

Non. Conneries.

Une force magnétique m’aimante à lui, m’empêche de me relâcher en présence des autres.

Quoi qu’il en soit, Val et Théa ne le voient pas d’un bon œil. De temps à autre, même ma *bestie* m’adresse une grimace interrogative.

De plus, le plaisir silencieux qu'affiche Imrel en se délectant de sa nourriture me rend toute chose. Les subtilités de ses tics me rappellent ce qui est arrivé la veille. Encore. Des images que je m'évertue à chasser, mais rien n'y fait, cet incident revient pigmenter mon visage de plus belle.

C'est horrible comme ses attouchements désinvoltes qui m'agaçaient ce matin me manquent.

Pia dévore son sandwich avec appétit, puis elle s'interrompt, les yeux fixés sur moi. Et me grille en train de mater son paternel ! Je déglutis et lui retourne un sourire incertain. Merde, quelles idées peuvent traverser l'esprit d'une gamine de six ans ? Avec une petite risette, elle pose son mets sur le banc de pierre ceignant la fontaine, et va murmurer un secret à l'oreille de l'homme, la bouche camouflée par ses mains en coupe.

Il arque un sourcil surpris derrière ses verres teintés, puis tourne le visage dans ma direction.

Bon sang, qu'est-ce qu'elle peut bien lui raconter ?

Pia m'examine avec malice, ses bras noués derrière la nuque de la gravure de mode.

Ça y est, mon épiderme picote d'embarras !

— C'est impoli de faire des messes basses, maugréé-je avant de croquer dans mon pain.

— Je disais à Papa que j'étais contente d'avoir une sœur trop magnifique, m'explique-t-elle avec un air coupable. J'adore ta robe.

Oh. Je ne m'y attendais pas.

Touchée, je m'essuie les commissures du revers de la main, et balbutie des remerciements maladroits. Pour illustrer ses propos, elle défait la barrette dans ses cheveux et vient l'incruster dans les miens.

— Voilà, un cadeau.

Puis elle chuchote tout bas :

— Tu peux zyeuter mon papa, je te le prête si tu veux. Mais juste pour les vacances.

Oh, mon Dieu ! Je réprime mon hilarité et un soupçon de soulagement. Cette gamine est trop perspicace pour sa propre sécurité !

— Moi aussi, j'aime cette robe, et je suis content d'avoir une si jolie belle-fille, ajoute Imrel, paré d'un sourire des plus sardoniques.

Cette fois, je manque de m'étouffer dans un rire nerveux. À mon corps défendant, je croise le regard perplexe de mes cousines, espérant qu'elles n'ont rien perçu de la conversation.

Une profonde inspiration et, sans crier gare, je m’empare des lunettes d’Imrel. Médusé, il me laisse les porter sur mon nez, dissimulant ainsi mes émotions derrière le masque parfait.

— Je t’en prie…, râle-t-il avec une moue.

Bordel, ses yeux…

— J’ai oublié les miennes.

Pia nous lâche pour, déjà, aller s’amuser avec les jumeaux auprès de Val et Théa. Quant à moi, j’engloutis les dernières miettes de mon déjeuner et avale quelques centimètres qui me rapprochent d’Imrel. Comme je me colle à lui, mon odeur épice certainement son oxygène.

Je voulais inverser les rôles, dénuder la vitrine de son âme en le privant de ses verres. Quand il m’examine avec cette intensité tranquille, en réalité, c’est son ascendant qu’il assied sur moi.

— Pourquoi vous ne vous êtes jamais mariés, Clara et toi ?

Une brise soudaine ponctue ma phrase de sa fraîcheur. Distraction parfaite dans cette chaleur estivale étouffante.

Imrel gonfle ses poumons d’air et me gratifie d’une œillade amusée.

— Pose la question à ta mère.

Surprise, j’attends qu’il termine lui aussi son repas pour l’interroger :

— Tu lui as fait ta demande ?

Il joue des sourcils, me sert une drôle d’expression en acquiesçant.

— Ça a été ma première démarche après la naissance de Pia.

— Elle a refusé.

— Non. (Un blanc s’ensuit.) Mais elle n’a pas accepté non plus. Elle m’en a reparlé quelques fois avec grand enthousiasme, pour se désister aussitôt. Tu connais ta mère.

Oui, enfin, ça fait six ans… Un ricanement m’échappe. Ça lui ressemble bien, tiens ! Une vraie girouette. De toute façon, qu’elle ait un enfant avec un homme tel que lui est assez fou en soi. Je ne les vois pas du tout mariés ensemble.

Je ne parviens pas à le cerner. Après sa réflexion sur notre prétendu lien de filiation, il n’est pas perturbé le moins du monde par la mention de sa compagne. S’il n’avait été que le petit ami de ma mère, j’aurais compris, mais il partage sa vie depuis des années, et a conçu un enfant avec elle.

Je n’y ai que peu songé la nuit dernière, concentrée sur notre dérapage. À présent, cette réalité imprègne un goût nauséeux sur mon palais.

— Viens, on va chercher des glaces, me sort-il de mes pensées.

L’artisan n’est qu’à quelques mètres, dans l’une des rues jouxtant la Piazza Secundo.

Lorsque j’annonce à mes cousines que je laisse Pia à leur surveillance pour accompagner Imrel, Val me témoigne un air assassin, qu’elle dirige ensuite vers sa cible.

— Tu comptes nous coller au train toute la journée ?

Nos yeux, à Théa et moi, s’arrondissent de stupeur.

Sur le départ, Imrel s’immobilise et oblique vers elle.

— Un problème ?

— Je crois que tu n’as pas bien compris : c’était une activité *familiale*. Tu n’as jamais voulu intégrer les Celi, je ne pige pas ce que tu fiches ici.

— Je garde un œil sur ma fille. Je me fous de tes états d’âme, gamine.

Merde… Val est d’une nature raisonnable, mais elle dégoupille dès qu’on lui manque de respect. Prête à engager le combat, elle se redresse dans une posture martiale.

— Tu ne nous estimes pas assez bien pour veiller sur elle ? À moins que ça te dérange de perdre le contrôle sur Pia et d’affaiblir ton emprise ?

Imrel roule des yeux. Comme si elle n’était qu’un moustique, il prend la tangente en jetant par-derrière :

— C’est ça. Je vous la confie quelques minutes, profites-en.

Interloquée, je fulmine devant son comportement. Les poings serrés, mon amie s’apprête à le talonner, je vois bien l’envie de lui vomir tous ses soupçons à la gueule.

— Laisse, attends-moi là, l’arrêté-je, me dirigeant déjà vers lui.

— Ava… !

Je hausse les épaules, contrite, m’exécute néanmoins. Lorsque je m’éloigne, la sensation de son regard insistant me gratte la nuque.

— À quoi tu joues ? Tu ne pouvais pas prendre sur toi ?

Sans décélérer, Imrel m’adresse une mine exaspérée.

— Pourquoi ? Parce qu’il s’agit de ta cousine ? Je n’ai ni l’envie ni le temps de me justifier.

— Parce qu’il s’agit de la cousine de Pia, rectifié-je. Mais après tout, peut-être qu’elle a raison.

Comme je ralentis, il m’attrape le bras et m’incite à suivre sa cadence. Sans confirmer ni infirmer mes suppositions. Je garde le silence, considère toutefois son geste. Pas violent, mais autoritaire. Je ravale un souffle chevrotant.

— « Glaces artisanales », lit-il sur l’enseigne. Il n’a pas intérêt à nous vendre de la merde.

Quelle suffisance…

Nous demandons deux cornets et un petit pot de glace. Nos deux cônes prêts, nous attendons la dernière commande pour Pia. Quand, sans pouvoir m’en empêcher, je lui empoigne le bras.

— Essaie de ne pas les provoquer, le mets-je en garde. Il n’est que treize heures trente, la journée est loin d’être finie. J’veux pas que tu pourrisses l’ambiance.

Il se tient debout face à moi, ses pupilles dilatées me dardent à travers l’ombre de l’auvent recouvrant son visage. J’ignore si cette situation familiale l’incommode profondément ou si c’est juste Val qui lui tape sur les nerfs.

— Ce n’est pas mon intention, exhale-t-il, expéditif, avant de se pencher sur mon cornet. Fais-moi goûter.

Déstabilisée, je le laisse écraser ses lèvres contre mon caramel. Sa langue m’hypnotise quand elle achève de lécher la boule avec un érotisme dévastateur, la torsion dans mes tripes aussi délicieuse que douloureuse.

Je déglutis, heureuse de porter ses lunettes.

— Alors… c’est bon ?

Il se redresse, se pourlèche les babines avec sensualité et gourmandise.

— Pas autant que toi.

Bon sang !

Avec ces mots, il me prive d’oxygène.

J’ai malgré tout conscience de la file de clients derrière nous, ces intrus polluant notre cocon imaginaire façonné de luxure. Et puis… son expression si intense… m’intimide.

Je me racle la gorge et trouve la force de le lâcher.

— Hum… je… je vais déjà rejoindre les autres.

Il émet un petit rire amusé sans cesser de me dévisager, tandis que j’impose de la distance entre nous. Marchant sur le fil de mes émotions, je me dirige vers la fontaine quand des éclats de voix attirent mon attention. Expulsée de mon nuage, j’aperçois Max s’égosiller sur un mec, trottinette renversée à leurs pieds, et Pia en larmes dans les bras de Val. En deux temps, trois mouvements, je suis à leurs côtés.

— Qu’est-ce qu’il se passe ?

La détresse dans les yeux de ma cousine m'alarme ex abrupto. Je me baisse pour inspecter l'état de ma petite sœur. Ses genoux sont tout égratignés.

— Il m'a… fait tomber… avec sa trottinette… et après… j'ai pleuré et j'ai dit que j'allais le dire à la police… il s'est fâché… il m'a… attrapée par les cheveux… il m'a secouée très fort les épaules… !

— Ce type est un malade, éructe Val. Je crois qu'il est bourré.

Le type en question pivote vers nous et s'avance vers la môme, les globes injectés de sang. Il porte des fringues pouilleuses et dépareillées, son crâne est paré d'un masque de Venise relevé et ses joues creusées, mal rasées, sont bien trop rouges pour qu'il soit sobre. Pia sanglote de plus belle, se blottissant contre ma cousine, quand, à ma surprise, il lui attrape le bras et la tire violemment vers lui.

— C'est toi qui dois faire attention où tu cours, vilain garnement ! Ce n'est pas ma faute si tu te fais renverser !

Mais il est malade ?

Mon sang ne fait qu'un tour, je bondis sur lui afin qu'il la lâche.

— Ôte tes sales pattes de là !

— Tire-toi, salope !

D'un revers herculéen, il me projette sur le sol sans délivrer ma cadette, répandant une douleur brûlante dans mon avant-bras.

Hébétée, je crois halluciner. Sans réfléchir, je m'apprête à l'attaquer de nouveau, lorsque, soudain, le cinglé se fait tirer en arrière, contraint de libérer le bras de Pia. Dès le moment où la silhouette d'Imrel apparaît, un terrible pressentiment me glace le sang. Agenouillée, je le vois charger comme un taureau sur le soûlard. Son poing s'écrase sur sa pommette avec fracas. Mon cœur rate un battement. Je porte ma main à la bouche, sidérée par la précipitation des évènements. Les traits déformés du père de Pia insinuent une panique sourde dans mon cortex. Plus près d'eux, Val crie pour tenter de les arrêter, mais elle ne fait qu'attirer les curieux. Les biceps bandés, une veine saillant sur sa tempe, Imrel frappe dans l'abdomen de son adversaire et le plie en deux. Stupéfié par sa brutalité, Max se voit propulsé en arrière, avant de zyeuter la foule alentour. Je me lève et me précipite vers ma sœur pour la protéger.

Entre ses pleurs, elle me raconte que c'est sa faute, qu'elle a foncé dans la marée humaine à nos trousses, son père et moi, que c'est ainsi qu'elle s'est retrouvée sous les roues de cet énergumène.

Mais quel fou ! Impossible qu'il ne soit pas complètement marteau. Comment peut-on s'en prendre comme ça à un gosse ?

Encore sous le choc, elle cherche maintenant le réconfort dans mes bras. Je l'enlace avant de surveiller son géniteur. Lequel poursuit sa déferlante de rage sur l'autre homme, faisant fi des badauds qui essaient de maîtriser la rixe. En vain, Imrel repousse le type qui le retenait par le coude et retourne tabasser l'alcoolique avec un rugissement. Il frappe d'uppercuts dévastateurs. Entre des giclées de sang, il bousille le portrait de son adversaire qui arrive à lui décocher quelques coups. Mais le blond ne lâche pas le morceau, il tapisse les pavés d'un liquide bordeaux, animé d'une bestialité qui me serre le ventre. J'en ai la gorge nouée, alors que plus personne n'ose approcher.

— Il va le buter, s'affole Val, les mains sur les joues. Max est en train d'appeler les secours !

Une part de moi voudrait lui crier d'arrêter, l'autre est clouée par l'intensité de sa fureur.

Si l'homme à terre mérite peut-être son sort, la violence d'Imrel n'augure rien de bon. Vraiment rien de bon…

Et pourtant… est-ce mal si elle me fascine ?

Enfin, l'assaillant abandonne, signant la fin des hostilités d'un glaviot sorti de ses tripes. Sa victime ensanglantée gît sur les pavés. Tout le monde s'agite, certains interpellent Imrel. Inutile. Il allonge le pas dans notre direction et accable Val d'un regard chargé de sous-entendus accusateurs.

— Pia, Ava, on rentre.

Personne n'ose s'opposer, sa fille, trop chamboulée par l'agression, moi, clouée par sa démonstration de colère. J'aurais voulu rester avec mes cousins, m'éloigner un peu de lui et du feu meurtrier qu'il dégage pour analyser le capharnaüm de mes émotions.

Je n'ai pas le courage de protester, alors, nous le suivons en silence jusqu'au véhicule.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15 – ÇA SENT LE FER



Certes, il est terrifiant.

Si Clara est à deux doigts de la syncope, ce n’est en rien à cause de ce qu’Imrel lui a relaté. Elle se trouvait dans le jardin lorsque nous sommes rentrés. Dès qu’il s’est extirpé de la voiture, qu’elle a remarqué ses blessures, elle s’est ruée sur nous avec horreur.

Durant l’entièreté du trajet, le véhicule était saturé d’un silence irrespirable. Imrel s’est d’abord empressé de soigner les écorchures de sa fille tétanisée, lui demandant de lui raconter ce qui était arrivé, puis il a examiné l’hématome sur mon bras, avant de prendre la route vers la villa Lavanda. Je suis demeurée sur la banquette arrière, consolant Pia. Le larynx sec et noué, je me suis rendu compte qu’au fil des jours, je m’y attache un peu davantage. L’idée qu’un clochard ait pu agresser cette adorable petite princesse me file la nausée, cependant, la réaction d’Imrel était excessive. Cet ivrogne n’était certainement pas dans son état normal.

C’est pourquoi les tourments de Clara me sont insupportables.

— Ma chérie, tu n’as rien ? s’inquiète-t-elle en prenant le visage de sa fille entre ses paumes.

Cette dernière, les yeux rougis par l’émotion, lui montre les pansements sur ses genoux.

— Un soûlard l’a brutalisée, qu’est-ce que tu crois ? l’invective son compagnon.

— Oh, ma pauvre, quels méchants bobos. Tu n’as pas eu de chance, dit-elle en l’enlaçant et en tapotant son dos. Comment est-ce arrivé ?

Je déglutis, songeant avec culpabilité qu’au moment des faits, Imrel était occupé à m’aguicher.

Imperturbable, il lui explique que nous étions partis lui acheter une glace et qu’un chauffard en trottinette l’a renversée.

— En défendant Pia, Ava s’est fait jeter à terre par cet enfoiré, ne manque-t-il pas de souligner.

Clara hoche la tête, me remercie avec un sourire reconnaissant.

— Tu n’as rien ?

— Juste un bleu, rien de grave, maugréé-je.

Elle embrasse Pia sur le front, et voilà. Ça s’arrête là. Elle retourne à son homme, sans s’attarder sur nous, effleure nerveusement ses égratignures et sa main maculée de sang séché.

— Mais mon amour, tu es amoché, tu aurais dû attendre l’arrivée des secours !

Il serre le poing, tandis qu’elle se blottit contre lui.

Comment peut-elle… ? Sa gamine n’est-elle pas celle qu’elle devrait prendre dans ses bras ? Une mère normale n’aurait-elle pas pété un câble, accusant son mec d’avoir manqué de vigilance ?

J’en ai la nausée.

Moi, j’ai l’habitude, maintenant, mais que le choc subi par Pia la laisse indifférente m’est inconcevable.

À fleur de peau, je saisis la main de la petite et l’emmène à l’intérieur.

— Ava, tout va bien ? me surprend à demander ma mère, toujours dans le giron d’Imrel.

Sa voix m’insupporte. Tout m’insupporte, là.

Il ne m’a pas adressé la parole depuis que nous avons grimpé dans le véhicule, et j’oscille entre un sentiment d’invisibilité, comme si j’étais reléguée au dernier plan de ce drame familial, et celui de la culpabilité, car si Imrel et moi n’étions pas ensemble en train de nous dévorer du regard, Pia n’aurait pas cherché à nous rejoindre, elle ne se serait pas fait renverser puis agresser.

M’en veut-il ?

Je l’épie, croise ses yeux profonds, pétrifiant de sévérité.

— Ça va. Je rentre avec Pia.

Je m’exécute sans rien ajouter, percevant une bribe de la discussion des deux adultes.

— Laisse-moi soigner tes plaies.

— J’ai besoin d’air, Clara… Tu devrais aller tranquilliser la petite, moi, je ne suis pas en état.

Plus je m’éloigne, plus j’entends le ton monter.

— Viens, laissons les grandes personnes se gueuler dessus, dis-je à leur fille en accélérant le pas.

Nous nous claquemurons dans la bibliothèque où je m'échine à la consoler, mon propre cœur lesté de plomb. Penaude, elle se réfugie dans son livre d'aventures pour s'apaiser un peu.

Installée sur le même fauteuil qui a vu Imrel sécher mes larmes, je m'interroge sur la teneur de l'échange entre lui et ma mère. Sur la place que j'occupe dans cette villa depuis qu'il m'a procuré le plus délicieux des cunnilingus. Et sur cette rage explosive qui l'animait lorsqu'il dérouillait l'alcoolo. Au plus profond de moi, j'espère qu'Imrel ne rencontrera aucun problème avec les autorités. J'ai bien vu quelques badauds en train de filmer la scène. Enfin, avec l'effervescence de la fête et le monde massé autour, ainsi que – sans doute – la crainte qu'un des agresseurs leur tombe dessus, ils n'étaient pas nombreux. Et puis, pas sûr que le visage d'Imrel soit distinct, d'autant qu'il n'est pas du coin.

Je porte machinalement la pomme d'ambre de mon poignet à mon nez. J'ignore si c'est psychologique ou s'il s'agit des vertus du santal, ce geste me lénifie. Peut-être ses effluves se répandent-ils dans un certain rayon, car Pia s'est endormie sur son bouquin. L'émotion, sans doute. Lorsque je le lui extirpe et l'installe plus confortablement, avec l'intention de lui apporter un plaid, je vois Clara traverser le couloir à travers la porte ouverte, le visage trempé plongé dans ses mains. Première scène qui titille mon intérêt, jusqu'à ce qu'Imrel lui succède, quelques minutes plus tard, aussi raide qu'un robot.

Le ventre serré, je me redresse à mon corps défendant et le suis à pas de loup, comme si un fil translucide, autoritaire, me reliait à lui. Grimpant l'escalier dans une atmosphère pesante, j'entends le claquement de la porte de la salle de bains sur ma gauche. Encore, je m'en approche, me demandant s'il s'y trouve seul. Plantée derrière le vieux battant en chêne, je perçois l'eau couler dans le lavabo. Incessamment, sans modulation.

La tension pulse dans mes veines, je sais pertinemment qu'il s'agit là d'une mauvaise idée…

Mais ce fameux fil…

Une profonde inspiration, et je baisse la poignée. Un grincement m'accompagne tandis que j'ouvre avec précaution.

Imrel est assis sur le rebord de la baignoire, bras ballants entre les jambes. L'air se meurt au bord de mes lèvres quand son torse nu, d'une

musculature frisant la perfection, s’imprime dans mes rétines. Sa chemise gît dans le bassin vide, et en face de lui, le robinet reste ouvert. La tête pendant entre les épaules, il semble ruminer, les joues empourprées de fureur.

Pourquoi, quelque part au fond de moi, j’ai peur de cet homme ? Mes membres se pétrifient. J’avale mon trop-plein de salive, crains qu’il explose de nouveau si j’opère le moindre mouvement qui altérerait son univers électrique. Oui, enfin, il faut bien que quelqu’un coupe l’eau. Je ferme la bonde sans le consulter et me tourne vers lui, appuyée contre le bord de la vasque.

Il ne me regarde pas. En revanche, ses paupières se baissent et il inspire bruyamment.

Mon odeur…

Je déglutis.

— Clara n’a pas réagi comme tu l’attendais, osé-je remarquer.

Il ne dit rien.

— Pourquoi elle est en pleurs ? demandé-je en ouvrant l’un des placards.

Je trouve la trousse de secours.

« Laisse-moi au moins soigner tes plaies », s’est-elle exclamée.

— Parce que sa fille a été frappée ou parce que tu as été blessé en abandonnant un clochard à moitié mort ?

Lui tournant le dos, j’attrape une compresse de coton que j’imbibe de désinfectant.

Quand je lui fais face, il me répond d’un ton si grinçant qu’il grifferait mes tympans :

— Parce que son inquiétude pour moi m’a laissé de glace.

À mon tour d’être révulsée, bien que je m’en sois doutée. Peut-on éprouver davantage de mépris pour quelqu’un, alors même qu’on est issu de sa chair et de son sang ? Imrel et moi sommes encore tourneboulés par les évènements, par quel mécanisme fonctionne-t-elle pour ignorer tout ce qui ne touche pas à sa petite personne ou à son homme ?

Son homme qui se dit obnubilé par l’odeur d’une autre.

De sa fille.

Putain. C’est glauque.

Et pourtant…

Je m’avance vers lui, tremblante d’expectation, armée de mon coton. Sa tête étant toujours baissée, son champ de vision s’arrête à ma taille. Il ne

réagit pas, me laisse opérer. Même quand je saisis sa main pour la tamponner d'alcool. Sa main chaude et puissante, munie de longs doigts si masculins. Même abîmée, et même dans cette situation, elle me rappelle ses méfaits sur mon anatomie. Souvenirs que je balaie d'emblée, frottant ses lésions pleines de sang.

— Tu t'es déchaîné sur lui…

— Je me suis retenu. Ce fils de pute a osé toucher à ma gosse. (Il agrippe mon bras, celui qui est orné d'un nouveau bleu.) Et à toi. Si on avait été seuls, je crois qu'il ne respirerait plus à l'heure actuelle.

Je m'immobilise quelques secondes. Poursuis mon nettoyage, prise en otage par des sentiments ambivalents. Une profonde gratitude mâtinée d'embarras, parce qu'il a mentionné ma situation, ainsi qu'une formelle répréhension. L'odeur ferreuse du sang s'immisce dans mes narines, si subtile que, d'ordinaire, je ne l'aurais jamais remarquée.

— Merci d'avoir défendu Pia, ajoute-t-il d'une voix étranglée par… une pointe d'émotion ?

Il recouvre mon ecchymose d'un doux baiser qui me serre la poitrine.

— Tu n'aurais jamais dû, cette immondice aurait pu t'écharper.

Me voir à terre l'a également fait dégoupiller ?

— Ce genre d'évènement festif regorge de fous et de sans-abri. Je parie qu'il avait un problème mental, on ne peut pas s'en prendre à un enfant. Ce qu'il a fait est inacceptable, mais est-ce qu'il méritait de se retrouver dans cet état ?

S'il se garde de répliquer, son courroux dynamitant et manifeste me fait froid dans le dos. Nous la connaissons, sa réponse. Je me demande néanmoins s'il est capable du pire.

D'une part, sa violence abusive m'indispose ; il a suffi d'une seconde, d'une impulsion pour qu'il explose de brutalité. Et, toujours, les inquiétudes de Nonna me chagrinent, d'autant que mes cousins ne manqueront pas de lui rapporter les faits. Je la connais, elle ruminera en se faisant du mouron pour Clara, Pia et moi.

D'une autre part, une voix me murmure que je suis stupide. Il ne s'agit que d'un homme protégeant farouchement son enfant.

Évidemment. L'autre timbré l'a mille fois mérité.

Peut-être que c'est ma fascination, surtout, qui m'a ennuyée. Cette excitation et cette admiration gênantes que son comportement animal a suscitées en moi.

Je ne devrais pas ; je n’aime pas la violence, tant pis si parfois elle est nécessaire. Je suis convaincue qu’une alternative existe toujours.

En théorie…

La seconde main de l’objet de mes pensées passe sous mes soins minutieux. Mes soins silencieux. Il a dû entendre le bruit de ma déglutition, l’émotion m’étouffant un peu plus à chaque seconde.

Je m’éloigne, change de coton pour revenir entre ses jambes écartées. J’insère mon index sous son menton pour le relever. Nos visages en vis-à-vis, dans l’atmosphère saturée de vérités inutiles à révéler, nous demeurons captivés l’un par l’autre.

— Si tu veux savoir, elle s’est endormie, lui confié-je dans un chuchotis.

Il me retourne un triste sourire.

— Elle est rentrée avec toi, je te fais plus confiance qu’à Clara.

Son aveu est terriblement malheureux.

Que j’en jubile en secret l’est plus encore.

Je tamponne son arcade abîmée, les entrailles contorsionnées par l’appréhension. Les couleurs de sa fureur ont déserté ses joues. Dans ses prunelles, les émotions dansent toujours, elles m’enlacent dans un ballet lent et sulfureux, trop compliquées à décrypter. C’est au tour de sa bouche… mes yeux en dessinent le contour, mes doigts vibrent de l’essuyer, elle aussi. J’éponge avec délicatesse, pressant le rebond pulpeux de sa lèvre supérieure. Lui reste marmoréen, il n’y a que sur ses iris entre deux teintes qu’un voile étrange se rabat.

— Ôte-moi cette substance infâme de la bouche, marmonne-t-il en attrapant mon poignet.

De surprise, je lâche le bout de coton. Je n’ai le temps de rien, il me tire vers lui et niche son visage dans mon décolleté.

— Ava, Ava… ma vanille, gémit-il paresseusement.

Sa chaleur irradie contre mon sternum, se répand en des serpents de frissons partout sous mon derme.

— Je déteste la puanteur du sang, peste-t-il.

— Alors, ta femme a raison, tu aurais dû éviter de te lancer dans une vendetta physique.

— Parfois, c’est indispensable, grogne-t-il en guise de réponse. Je n’étais pas comme ça avant. Ces muscles, cette capacité à riposter par la force, j’aurais aimé en bénéficier plus tôt. Ce ne sont pas quelques relents nauséabonds qui me dissuaderont de défendre ma fille.

Là. À cet instant, je capte une bribe de son âme. Fugace, elle s'évade d'une fissure dans le mur de ses mystères.

Pourquoi tenir de tels propos ? A-t-il été harcelé durant sa jeunesse ?

Il me hume goulûment, aspirant mes interrogations.

— Je suis obsessionnel. Depuis qu'on est partis, la scène devant la fontaine tourne en boucle dans ma tête. Laisse-moi oublier.

L'intensité de son bouleversement me surprend.

D'abord, il dépose un baiser sur ma peau bariolée. Ensuite, il noue ses bras autour de mes hanches et rétrécit son étreinte. Je laisse échapper un soupir, cède à l'envie irrépressible de plonger mes doigts dans ses cheveux.

— S'il ne se relève pas, la police pourrait te retrouver, tu sais, murmuré-je dans le creux de son oreille.

Il roule de ses épaules musculeuses, injectant des images déplacées dans ma tête. Notre contact m'échauffe jusqu'à la racine des cheveux.

— Ce fils de chienne n'a pas intérêt à porter plainte, crache Imrel avant de mordiller la partie décolletée de mon sein, juste sur ma tache de vin.

J'émets un petit cri de surprise, enfonçant mes ongles dans son cuir chevelu. Mon Dieu, mon organe vital bat la chamade.

Ça recommence ; j'ignore comment je me retrouve dans cette embuscade grotesque.

Non, je me mens à moi-même.

C'est exactement ce que je suis venue chercher en franchissant le seuil de la salle de bains.

J'ai beau être perturbée par la situation, terrifiée par son accès de fureur, révoltée pour Pia et écœurée par Clara, ici, contre Imrel, rien de tout ça n'a d'importance. Peut-être que mes pensées sont scandaleuses, mais peut-être pas…

Une fois de plus, son nez parcourt les recoins découverts de mon anatomie, explorant ma gorge et le creux de mes épaules.

Déjà, des vertiges me déséquilibrent. L'air se charge de son parfum, que je renifle lorsque sa joue râpeuse se frotte contre la mienne. Désormais, mes sens sont aiguisés. Sa respiration lourde attise les braises de mon feu intérieur. Ses mains avides sur mes fesses transforment mon sang en lave.

Il ne peut pas s'en empêcher.

Mon cerveau est retourné par cette évidence, au centre d'une valse de questions multiples et emmêlées. Nous devrions parler, revenir sur l'incident d'hier, au bord de la piscine.

En ce moment, mon seul désir est qu'il en ravive les sensations.

Et quand sa langue lape la fine peau sous mon oreille, ma bonne conscience démissionne. Un gémissement s'évade de ma gorge. C'est bon, si bon. De mes bras, je m'accroche à sa nuque, n'étant plus qu'une poupée de chiffon exempte de résistance.

— Chut, me somme-t-il, avant de réitérer un peu plus bas sur le chemin de ma jugulaire.

— Imrel…, me plains-je dans un murmure.

— Laisse-moi me nourrir de ton arôme, Ava. Je t'en supplie, marmotte-t-il dans sa lente descente vers le sillon de ma poitrine.

J'ai de plus en plus chaud. Quand il défait les quelques boutons de ma robe afin d'en écarter le col, mon souffle se tarit.

— Tu ne devrais pas…

Trop tard, mes seins lourds sont délivrés du carcan de ma lingerie. Mes doigts se crispent d'appréhension sur les avant-bras du blessé, pendant qu'il les considère d'un œil languide. Mes jambes tremblent. Ce n'est qu'un bout de mon corps, moins intime que mon entrejambe, pourtant la mise à nu est terrible. Ses billes anthracite s'ancrent dans les miennes, m'intimident au point qu'elles aspirent la dernière goutte de ma raison. Sans les détourner, il darde le bout de sa langue et titille mon mamelon.

Je manque de défaillir sous cette exquise sensation.

— Ton parfum ne trompe pas, il me suffit de t'approcher pour t'exciter, dit-il entre ses dents. Tu l'as été toute la matinée, au village.

Son assurance m'irriterait si sa voix n'était pas si affriolante. Si ses attouchements ne me dévastaient pas la tête.

— Ce n'est pas parce que tu m'excites que je suis forcément d'acc…

Sans m'écouter jusqu'au bout, ses lèvres se referment autour de mon téton. Un léger coup de dents, et j'enfouis ma figure dans ses cheveux.

— Imrel…, l'imploré-je.

De quoi ? Je n'en sais rien.

Il se met à me martyriser avec langueur et gourmandise, poussant des grognements de satisfaction, tel que s'il dégustait une délicieuse pâtisserie.

— Imrel ? retentit la voix de Clara de l'autre côté de la porte.

Bordel !

Je me raidis tout de go, mon sang ne faisant qu'un tour dans mon organisme.

— Je peux entrer ?

Merde ! Ce n’est pas verrouillé. Pas le temps de m’écarter et de me rhabiller.

De toute façon, la prise de l’homme est ferme, bien qu’il se soit immobilisé. Les sourcils froncés, il répond :

— Fous-moi la paix, Clara.

— Imrel, je suis désolée, insiste-t-elle, le ton implorant. Pia et Ava vont bien, c’est le principal. Mais… toi, non !

Ses sanglots me parviennent, dénotant une réaction démesurée. Terrassée par la honte, j’entreprends de reculer, mais Imrel n’est pas de cet avis. Ses narines se collent sur le rebond de ma poitrine qu’il inspire amplement, les yeux clos, avant de cingler :

— Si tu mets un pied dans cette pièce, tu peux retourner te terrer dans ta chambre pour les prochains mois, je rentrerai à Paris.

— Tu n’oserais pas !

— Essaie toujours. Ava reste pour les vacances, tu ne seras pas seule.

Très embarrassée, je me sens prise d’un coup de chaleur.

Ça ne va pas.

Je ne peux pas rester là, au milieu de cette scène de ménage, à me faire… lécher la poitrine par mon beau-père entre deux répliques.

Le plaisir manquant de jaillir d’entre mes lèvres, je plaque ma main devant la bouche pour éviter la catastrophe, les yeux perlés de larmes.

Qu’est-ce que je fous ?

— Je suis désolée si je t’ai peiné, Imrel. Mon amour… laisse-moi entrer. Laisse-moi m’occuper de toi, pleure-t-elle de plus belle.

Je m’ébroue et, l’estomac révulsé par ma propre ivresse, je plante mes crocs dans la paume du beau blond. La surprise le statufie. Nos prunelles se percutent. Les miennes, déchirées entre le plaisir et le regret, les siennes, voilées d’une concupiscence horrifiante. Je verrouille mes mâchoires, déterminée à ce qu’il me libère. Quand, enfin, il y consent, je me rhabille en vitesse, observant une marque rosâtre sur le galbe de mon sein droit.

La poignée grince et s’abaisse, me sclérosant de panique. Je manque d’air, avec l’impression que les parois carrelées de la pièce se referment sur nous.

C’est fini, elle découvrira le pot aux roses, un scandale éclatera. Tout le monde l’apprendra. Ma famille me reniera.

Véloce, Imrel bondit et coince la porte de son pied. Dos contre le battant, il s’essuie le menton de son pouce.

— Accorde-moi quelques minutes, balance-t-il avec rudesse. Descends t'occuper de ta fille.

— Elle s'est endormie, je ne veux pas la réveiller.

Un soupir plaintif, chevrotant, résonne jusqu'à nous.

— Ne me rejette pas, Imrel, ouvre.

Nos yeux se croisent de nouveau, exprimant un panel d'émotions diverses terré sous une couche de crainte manifeste.

Pourquoi tant d'insistance, bon sang ? À quel moment a-t-elle perdu sa dignité ? Sa réaction est étrange et disproportionnée. D'autant que, j'en mets ma main à couper, son émoi n'est même pas provoqué par l'état de sa fille.

— Je n'arrête pas de penser à ce qui est arrivé à la petite…

C'est ça, oui…

— … au fait que tu as accompagné mes enfants et à la façon dont tu en prends soin.

Mes jambes fourmillent.

Comme il prend soin de moi…

Je dois me barrer au plus vite. Si son ton larmoyant ne suscite aucune compassion en moi, car je n'y crois pas le moins du monde, leur conversation m'horripile.

J'ignore s'il l'observe ou le sent grâce à ses super-facultés, mais Imrel perçoit mon humeur. Cela ne l'empêche pas de me saisir la taille pour m'approcher de lui.

Le souffle court et les yeux ronds à l'idée d'être à quelques centimètres de ma mère, de l'autre côté de la porte, je le supplie en silence de la chasser.

— Je te rejoins dans la chambre dans cinq minutes, Clara, s'obstine-t-il, le timbre suave, cette fois.

Mes mâchoires se contractent d'un coup. Une boule s'agglutine dans ma gorge, tandis qu'il glisse sa main sous ma robe, par-derrière. Je fronce les sourcils, secouée d'un millier de frissons. À mon incompréhension, il répond un regard impérieux.

— Je… Je ne me sens pas bien, aujourd'hui, sanglote ma génitrice. Dépêche-toi, je t'en prie.

Il ne bronche pas, demeure planté dans mon âme avec une lueur d'appétit inébranlable.

Que s'est-il passé, depuis hier ?

Il remonte l’intérieur de ma cuisse, s’infiltre sous ma culotte, hachant ma respiration de plus belle. Je titube, m’appuie contre son buste chaud et athlétique en nichant mon visage dans le creux de son cou. Moi aussi, je me laisse envoûter par son empreinte olfactive. Son doigt s’immisce entre mes lèvres gonflées, m’ôtant un cri étouffé, accompagné d’une profonde lame de plaisir.

Le front contre son épaule, je secoue la tête, révulsée par son acte. Étourdie par le bonheur sournois qu’il me procure.

— J’arrive, assure-t-il d’une voix ronde à l’intention de ma mère, tout près de mon oreille.

Son majeur me quitte, il me libère du dégoût pour me plonger dans un plus grand désarroi. Un bruit de succion m’indique qu’il le porte à ses lèvres. Avant de m’avouer tout bas :

— Je pourrais te dévorer à l’infini, sans jamais m’arrêter. Ton essence me rend dingue au-delà de l’entendement.

Il réitère son intrusion dans mon intimité, pénètre mon vagin cette fois, et recommence à m’électriser. Je me crispe contre lui, enfonçant mes ongles dans ses biceps de granit.

— Goûte, susurre-t-il.

Prise de court, je déglutis, m’écarte un peu, lui permettant d’étaler mon suc sur ma bouche. Étourdie par l’érotisme de notre contact, je happe sa phalange, partage avec lui le goût de mes fluides, légèrement salés, relevés d’un soupçon d’amertume.

Voilà ce dont il se régale. Ce qui le hante.

Lorsque ma langue danse autour de son médius, quelque chose cède dans son corps. Son visage retombe lourdement contre mon épaule, me humant jusqu’à la lie.

Nous entendons le bruit des pas de Clara s’éloigner dans le couloir. Coincée dans la bulle qu’il m’a créée, je peine à me ressaisir, je peine à me laisser atteindre par cette écharde pourtant bien plantée dans ma conscience morale. Toutefois, lorsqu’il relâche le battant pour me serrer contre son corps et que son désir s’impose entre nous pour la première fois, aussi dur qu’agressif, je hoquette de stupeur.

— Elle est dans notre chambre, marmonne Imrel entre ses dents. Dépêche-toi de descendre.

L’esprit sens dessus dessous, je m’éloigne en cillant, essaie d’éteindre le feu langoureux de mes entrailles.

— Je croyais que c’était une erreur ? lui rappelé-je, en référence à hier. Que tu avais manqué de prudence. Elle était juste derrière la porte, bon sang.

— Et tu m’as rejoint nimbée de ton parfum délictueux. Comment pensais-tu que je réagirais ? Tu ne m’as pas repoussé.

Trop troublée pour être indignée, je me garde de répondre.

Il pivote, m’expose ses dorsaux contractés pour ouvrir le robinet et se rafraîchir.

— Pars. Je vais aller calmer ta mère.

Hagarde, je me précipite sans attendre hors de la salle de bains, la peau poisseuse de notre ignominie.



— Et donc, tu as fait ami-ami avec Imrel, relève une Val acerbe. Je comprends pourquoi t’en parles si peu quand on est avec Nonna.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Je ne fais pas « ami-ami », bougonné-je, le ventre torpillé d’un vif malaise.

Le besoin de me dégourdir les jambes pour désintégrer mon excitation tenace m’a menée aux confins du jardin de la villa. Je me serais libérée de mes tensions si Imrel n’était pas en train de sauter ma mère à l’étage, si cette pensée ne me filait pas la gerbe pour de mauvaises raisons. L’appel de Val n’est pas pour arranger les choses.

— Tu nous as ignorés pour rester avec l’autre taré toute la matinée. Non, mais tu as vu de quoi il est capable ?

— J’étais avec vous, Val, protesté-je. Tu réalises qu’on a levé la main sur la fille de ce « taré » ? Il faisait quoi, Max ? Il parlementait. Et moi, je me suis retrouvée à terre.

— Je ne conteste pas le fait qu’il l’ait corrigé, je souligne juste la violence de ses coups. C’était un truc de dingue, il avait l’air possédé. Il m’a fait grave flipper, Ava, sérieux. Je me méfie de ce type.

Il a réagi à l’instinct, sans barrières. Comme à l’instant, dans la salle de bains…

— Écoute, soupiré-je, il est un peu dur, mais je ne lui ai jamais vu le moindre élan de brutalité envers sa fille.

— Et envers tante Clara ?

Je m'apprête à répondre quand les griffes, les suçons et les bleus sur son torse, les premiers jours suivant mon arrivée, se rappellent à moi.

Techniquement, ça ne signifie rien, si ce n'est la sauvagerie de leurs rapports sexuels. Idée qui commence à me rendre folle.

— Je… J'en sais rien. Elle est à côté de ses pompes.

Je lui raconte sa réaction lorsque nous sommes arrivés, ajoutée à celle qu'elle a eue devant la salle de bains. Pas besoin de préciser que je me trouvais à l'intérieur avec Imrel, mes confidences ont leurs limites.

— Ava, tu ne le vois pas ?? C'est un manipulateur, il doit lui chambouler l'esprit, ce n'est pas une dépression qui la rend si dépendante de lui !

C'est vrai, la façon dont il s'est adressé à ma mère m'a indisposée. Rude et méprisante, comme s'il jouait de son pouvoir sur elle. *« Si tu mets un pied dans cette pièce, tu peux retourner te terrer dans ta chambre pour les prochains mois, je rentrerai à Paris. »* Elle n'a même pas protesté, a continué de pleurer sans aucune fierté. Je n'ai pas le souvenir qu'elle se comportait de la sorte avec mon père.

— Je ne crois pas qu'il soit responsable de son instabilité, Val. Elle a toujours été comme ça. Je suis ici depuis presque deux semaines et je n'ai pas l'impression qu'il bat sa femme ou son enfant ! insisté-je.

— Ouais, enfin, c'est un peu tôt pour te faire un avis. Ne sois pas aveuglée par tes ressentiments envers tante Clara. Vois au-delà, s'il te plaît. C'est tellement facile pour les hommes de se fabriquer une fausse personnalité.

Je me sens piquée en plein centre.

— Pour qui tu me prends ?! m'emporté-je. Tu penses que je le laisserai lever la main sur ma mère par vengeance ?

Un blanc s'ensuit. Court, mais un blanc de trop.

— Je n'ai pas dit ça, réfute-t-elle. Juste que tu pourrais être influencée malgré toi…

— Et t'en fais quoi, de la petite ? Tu crois que si je me doutais qu'elle courait un danger avec Imrel, je resterais de glace ?

Un nouveau silence pesant.

— En tout cas, ça ne t'empêche pas de le défendre quand il se déchaîne sur un alcoolo…

Mes veines bouillonnent de rage.

— Je sais que t'en as bavé avec ton père, Val, mais ne transfère pas tes déceptions sur les autres.

— Quoi ? s'époumone-t-elle. Tu t'entends ? On a tous toujours été d'accord pour affirmer qu'Imrel n'est pas net, qu'est-ce qu'il te prend ?

Je fulmine, me sens vaciller. Comme si mon masque se désintégrait, sur le point de dévoiler mon infâme petit secret. Comme si elle pouvait fouiller dans mes souvenirs et investir la salle de bains de la villa.

— Laisse tomber. T'es tellement hargneuse que t'en as oublié de me demander comment on allait, Pia et moi.

Je raccroche avant de commettre une bêtise. Balance mon mobile sur la pelouse, l'envie de me défouler sur de la musique battant dans mes tempes.

Si Val n'est pas du genre à mâcher ses mots, cette fois, elle est injuste. Sauter sur ces conclusions si vite… Pourquoi ses réflexions m'ont pénétrée si profondément ?

Porterais-je un jugement erroné sur la situation ? Sur Imrel ? OK, je lui reconnais toujours une aura malaisante, je reconnais son intransigeance.

Je reconnais aussi son instinct protecteur, ses attentions…

Le regard dont il me couvre.

Je peine à avaler ma salive, ma gorge gonflée d'incertitudes. Incapable de m'en empêcher, je tourne la tête en direction de la chambre conjugale, sens la brûlure des lèvres d'Imrel sur ma peau. De son doigt en moi. De son timbre rauque près de mon oreille.

Depuis hier il n'a cessé de me caresser, de stimuler mes chairs intimes, à tel point que je me fais l'effet d'être une boule de luxure ultrasensible, que j'ai le cerveau farci de scènes torrides. De plus, sa marque sur mon sein reste vivace.

Ma respiration se complique, ma colère s'épice de désir… et d'une jalousie venimeuse…

Val n'a pas tort d'énoncer la vengeance. Je ne fermerais pas les yeux sur des coups portés sur Clara, mais, indirectement, représenter l'objet d'une telle obsession de la part du centre de son univers me fait jubiler. Je n'ai pas besoin qu'elle l'apprenne pour me sentir mieux. Le savoir me suffit.

Parfois, la situation me débecte. Cependant, je ne laisserais pas Imrel agir si, tout au fond, une satisfaction sournoise ne me poussait pas à continuer. À en vouloir encore, même si je tâtonne dans un brouillard lourd d'interrogations.

Je me sens mal. Réalise qu'il s'agit de ma première dispute avec ma meilleure amie. J'ai toujours détesté le conflit, qu'est-ce qui m'a pris de lui raccrocher au nez ? J'inspire, expire. Et si elle découvrait mon attirance pour lui ? Elle me mépriserait tellement…

Mes yeux me piquent.

Si elle en parlait à la famille… deviendrais-je le cygne noir des Celi, comme l'a été ma mère ?

Mes entrailles sont prises d'assaut par l'angoisse. À l'idée d'être isolée des miens, je suis terrorisée.

Personne ne doit savoir. Personne !

Je me laisse choir en tailleur sur l'herbe fraîche. Le dos bien droit et les yeux embués rivés sur la fenêtre de la bâtisse, je remplis mes poumons d'une goulée d'air.

Imrel était hors de lui, si bien qu'il lui était impossible de consoler Pia. En revanche, il m'a permise d'entrer dans la salle d'eau, de le soigner et s'est de nouveau laissé guider par ses instincts, à me sentir, à me palper avec avidité. Jusqu'où serait-il allé si Clara ne nous avait pas interrompus ?

Et moi ? Où se situent mes limites ?

J'ai l'impression qu'il pourrait les fracasser d'une pichenette. Il lui suffit de susurrer dans le creux de mon oreille pour m'hypnotiser.

Enfin, c'est avec elle qu'il est, maintenant.

C'est elle qu'il baise.

…

À force de crispation, mes mâchoires deviennent douloureuses.

Que ressent-il pour ma mère ?

Je n'y connais pas grand-chose en relation de couple, mais jamais mon père ne s'adresserait à Mathilde comme Imrel l'a fait envers Clara.

Je triture mon bracelet, la pomme d'ambre aux vertus apaisantes. Une flaque âcre et noire s'étend sur mon être tandis que je décortique mes désirs.

M'imaginer dans son lit, entre ses bras à la place de ma génitrice, qu'est-ce que ça dit de moi ?

Mes poils se hérissent de répulsion. Je plonge mon visage dans mes mains, étouffant un grondement de frustration.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16 – FLASH-BACK



L’odeur de l’alcool. Stagnante dans l’air, imprégnée dans chaque fibre, chaque parcelle de notre maison. J’ignorais si mon père buvait trop au regard de la société, je savais juste qu’il empestait dans une indifférence ignoble. À tel point que de ma mère, sobre, émanait la même pestilence.

Il y avait bien des choses que le gamin de sept ans que j’étais ne pigeait pas, je me contentais de m’éloigner de ces senteurs répugnantes. J’aimais me réfugier dans la chambre de Mayelle, ma petite sœur. Ça fleurait la fraise et les bonbons. À l’intérieur de ses murs roses et des étoiles collées sur les parois, elle se dressait en parfaite princesse. D’un an son aîné, je me sentais plus proche d’elle que de mes deux grands frères, des jumeaux de onze ans. De ce fait, lorsqu’ils s’en prenaient à elle, qu’ils la souillaient de leurs effluves de sales gamins, je dégoupillais.

Je détestais qu’ils la touchent.

Je détestais quand ils baissaient sa culotte pour se moquer d’elle.

Quand Gaël et Joël s’amusaient à lui claquer les fesses pour la punir des bêtises qu’elle n’avait pas commises.

Les pleurs de Mayelle me vrillaient la tête, échauffaient mes veines d’une rage indomptable.

J’avais osé me plaindre auprès de ma mère. Mes frangins et moi nous prîmes la dérouillée la plus violente de notre existence. Nos vieux pensaient que ces jeux passeraient avec le temps… mais Mayelle était leur poupée, et j’étais trop petit pour m’ériger en chevalier servant, pour la protéger des méchants.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17 – ÇA SENT LE VIEUX LIVRE



C’était une journée parfaite pour danser. Ce matin, d’épais nuages apportaient un peu de fraîcheur, comme pour faire baisser la température de la veille, ainsi que celle de mon corps. Juste un peu.

À midi, Clara rayonne, nimbée d’une euphorie, douce pour elle, amère à mon goût. Elle va jusqu’à s’affairer dans la cuisine avec son amant, toujours égal à lui-même.

J’ai préféré conserver mes distances hier. Exténuée, je me suis écroulée avant qu’ils pointent le nez hors de la chambre pour s’occuper de leur progéniture.

Encore ébranlée par les récents évènements, je prévois de m’éclipser pour l’après-midi, je veux les éviter au maximum. Surtout que ma brouillerie avec Val continue d’accentuer le poids sur mon cœur.

Vêtue d’un tee-shirt court dissimulant la marque d’Imrel sur mon sein et de leggings, je grimpe sur mon vélo. Roulant en direction de la poterne arrière, j’entends le portail buzzer. Intriguée, je m’arrête et tends l’oreille.

— Mon amour, ma mère et ma sœur sont devant le portail, avertit Clara sur un ton presque désolé, après avoir répondu à l’interphone – ce qui, en soi, est un exploit de sa part. Je déverrouille ?

— Laisse-moi faire, je vais leur ouvrir sur place.

La confrontation à venir attise mon intérêt. Ma *bestie* ne les accompagne pas, mais sans doute les a-t-elle briefées sur l’incident d’hier. Sans quoi, le timing serait étonnant.

Ils se dirigent à deux vers la grande entrée, suivis de loin par moi et ma curiosité.

Les vantaux s’écartent sur la mine tracassée et patibulaire d’Emilia et de Laura. Je m’approche, les salue d’un signe de la main.

— Quelle surprise, commence une Clara mielleuse, enveloppant le bras de son homme tel un poulpe. Que nous vaut l’honneur de votre présence ?

— Eh bien, tu me manques, ma fille, ça fait longtemps que tu n’es pas passée, se justifie Nonna.

— Heureusement qu’Ava nous permet de profiter de la petite Pia, lui reproche Laura, poing sur la hanche. Mais toi, tu n’en as rien à faire de nous.

— Elle n’est pas en état de voir qui que ce soit, rétorque Imrel sur un ton neutre.

— Je crois qu’elle peut s’exprimer sans ton aide, non ?

Je connais ma tante, aux contractions de ses mâchoires, je devine qu’elle se pondère. Elle n’en ferait qu’une bouchée, si elle pouvait.

— Ne lui en veux pas, intervient ma mère avec une douceur empesée, Imrel a raison, mes humeurs sont changeantes depuis des semaines. Il s’évertue à me protéger.

— À t’isoler, précise sa sœur.

Le principal concerné demeure de glace, sans rebondir sur son allégation.

— Les jeunes nous ont raconté l’agression de Pia, lance ma grand-mère, les traits sillonnés d’inquiétude. Comment va-t-elle ? Je n’ai pas cessé de t’appeler, mais tu ne décroches pas.

— Oh, je suis désolée…

— Elle va bien, répond Imrel. Elle se repose, là.

— On pourrait la voir ? demande Laura.

— On préfère ne pas la déranger, explique Clara.

Ma tante bouillonne, les narines dilatées.

— Oh, oui, bien sûr ! Ta mère se fait un sang d’encre et c’est tout ce que tu nous sers comme excuse !

J’interviens avant que ça ne dégénère.

— Elle dit vrai.

À mon commentaire, ils se retournent comme un seul homme. Toujours une jambe sur la bécane, les mains accrochées au guidon, je me mords la joue.

— Elle a été secouée, mais elle va bien. Je l’emmènerai chez toi, Nonna, promis, souris-je.

Ma tante paraît décontenancée, comme si je m'étais dressée contre elle. J'aimerais juste rassurer ma grand-mère, effacer ces rides trop profondes qui me serrent la poitrine. Je ne comprends d'ailleurs pas la réticence d'Imrel à les inviter à l'intérieur.

Ce dernier mâchonne dans sa barbe :

— Pia et ma femme sont les seules qui vous inquiètent ?

— Tu voudrais qu'on se préoccupe de toi ? se moque Laura.

C'est le sourcil arqué et chargé de sous-entendus qu'elle désigne les phalanges abîmées de l'homme.

— Ava s'est jetée sur ce toqué et s'est retrouvée à terre ! Elle aussi a été blessée.

Qu'il me mentionne avec tant de véhémence me coupe le souffle.

La démonstration de force d'Imrel a dû effacer la mémoire de mes cousins, car les aînées ne semblent pas au courant. Nonna blêmit, et un voile de colère assombrit le visage de sa fille qui se précipite sur moi, dans tous ses états.

— Mais tu es malade ?! Tu es blessée ?

— Ça va, tantine. J'ai juste un bleu.

Elle me palpe partout, pince ma joue entre ses doigts imprégnés de tabac, et me secoue la tête.

— Espèce d'inconsciente ! Il aurait pu t'arriver malheur ! Qui sait de quoi ce fou était capable ! Qu'est-ce qu'on aurait fait, hein ?

— J'n'ai pas réfléchi, il ne voulait pas lâcher Pia !

— Ne fais pas ta courageuse ! T'aurais dû appeler un homme ! Il était là, lui, désigne-t-elle Imrel. Il lui a fait sa fête. L'affronter était inutile !

— Ça va, c'est passé, maintenant ! protesté-je en m'extirpant de sa prise.

Une prise douloureuse pour une réaction… normale. Touchée par son emportement, je réalise que c'est ma mère qui aurait dû me réprimander ainsi.

L'émotion me pique les yeux.

— Je vous assure, répété-je à l'attention de ma mamie, je vais bien. Tout le monde va bien.

Tout ce temps, l'attention d'Imrel m'enveloppe froidement. Chaudement. Je ne sais pas. Je ne perçois que le contraste entre son inertie et l'impatience de Clara. Le bout des orteils vernis de cette dernière martèle le sol, ses doigts pianotent sur l'avant-bras de son binôme.

— Alors pourquoi on ne pourrait pas entrer, hein ? Clara, tu n'invites pas ta mère à boire un café ? Vous êtes ici jusqu'à quand ? Vous comptiez repartir sans nous rendre visite ? Sans éprouver une once de remords ?

— Imrel travaille sur l'élaboration d'un parfum, de nouveaux effluves aux alentours perturbent son processus créatif.

— En plus d'être asociaux, vous vous noyez dans vos mensonges ! L'odeur d'Ava n'a pas l'air de le contrarier !

Je déglutis.

Cette fois, ma mère se crispe, défigurée par un sourire renversé.

— Quoi, Clara ? Dis tout simplement que tu refuses de nous voir. Tu as coupé les ponts avec ta famille ! Pense au jour où ça n'ira plus avec lui, pointe-t-elle Imrel du doigt, vers qui crois-tu pouvoir te tourner si tu nous rejettes ?

Si elle garde le silence, Emilia fixe son presque beau-fils. De son petit corps frêle émane un courroux saisissant.

— Je ne vous rejette pas, soupire la belle blonde, se nichant contre le flanc de son homme.

Je secoue la tête, dépitée.

— Ava, tu devrais quitter cet endroit. Il n'y a rien de bon qui s'en dégage.

— Euh…

Mince, pourquoi Laura me mêle-t-elle à ça ? Mes poings se serrent sur mon guidon, mon cortex en quête d'une excuse.

— Je… suis bien ici.

— Tu es étrange depuis quelques jours, note-t-elle, l'air suspicieux. Ne les laisse pas te retourner le cerveau.

Même observation que Val. Je sens l'étau de la culpabilité se refermer sur moi.

— Ava est assez intelligente pour prendre ses propres décisions, me défend Imrel. Elle n'a pas besoin de votre parano. Elle se rend au village et s'occupe de Pia. Elle est irréprochable, foutez-lui la paix.

Les épaules de Nonna en tremblent d'émotion. La panique m'expulse du vélo, m'enjoint de soutenir ma grand-mère avant qu'elle ne s'effondre.

— Je déteste ces confrontations, se lamente-t-elle doucement. J'ai juste peur pour mes filles.

Je lui frotte le dos, fusillant l'asocial d'un regard réprobateur.

— Emmener Laura n'était peut-être pas la meilleure idée, suggéré-je dans l'oreille de la doyenne.

L’air est suspendu. En cet instant, un silence chargé d’embarras craquelle les murs dressés entre chacun de nous. Imrel expire avec lassitude.

— Je ne crois pas que ma compagnie vous enchante, votre présence ici n’est pas indispensable. (Il oblique vers ma mère.) Passe la journée avec ta famille.

— Mais…, s’étrangle-t-elle, abasourdie.

Il plisse les paupières. Si son geste tend à apaiser les tensions, l’expression qu’il arbore en est presque menaçante. Toutes l’ont remarqué, personne n’ose contester – craignant que le vent tourne –, mais le malaise est palpable.

Le parfumeur s’extrait de sa prise avec fermeté.

— Accompagne-les, je viendrai te chercher ce soir, chez ta mère.

Elle bat des cils, déroutée. Toutefois, elle se résigne vite et lui offre un baiser d’adieu éperdu. Une pelle qui m’oblige à me détourner, l’estomac révulsé par leur passion.

Nul ne bronche, nous sommes encore toutes stupéfaites par le revirement d’Imrel.

Clara chancelle jusqu’au véhicule de ma tante, échange un dernier coup d’œil avec son homme qui lui adresse un signe approbateur du menton.

— Tu viens aussi, Ava ? s’enquiert Nonna, pétillant d’espoir.

Supporter ma génitrice un après-midi entier ? Seigneur, non. D’instinct, je cherche les prunelles d’Imrel. Il m’examine paresseusement. Sa sommation muette m’empêche de réfléchir correctement.

— Je… J’ai des projets pour la journée, c’est impossible.

Déçue, Emilia comprend et quitte les lieux, son objectif principal étant atteint.

Le portail se referme. L’ultime clic me fait tressauter dans cette atmosphère lestée par la proximité du grand blond.

Nous sommes seuls, Pia piquant une sieste réparatrice.

Les oiseaux pépient, la végétation, secouée par la brise agitée, nous berce de ses chuintements. Si près de la sortie, des fragrances de lavande se rappellent à mes narines.

Mon vélo est affalé sur l’herbe, à la lisière du sentier de terre. Comme Imrel plonge ses mains dans les poches de son jean, je le ramasse, l’envie de filer me grignotant les jambes.

— Où prévois-tu de fuir ?

— Tu voulais juste qu’elle se barre, ignoré-je sa question.

— Voir du monde ne nuira pas à ta mère, suppute-t-il.

Bizarre, je n'y crois pas. Par moment, ses intentions demeurent indéchiffrables, remuant, retournant dans tous les sens ma frustration intérieure. Cherche-t-il à prouver aux Celi qu'il n'est pas le monstre qu'elles dépeignent ? Non, il s'en fiche comme d'une guigne. Voulait-il se débarrasser de ma mère ? Dans ce couple, lequel des deux impose à l'autre ses remparts contre le reste du monde ?

— Leur parler de mon implication dans l'incident d'hier n'était pas nécessaire.

Je fais ma râleuse, mais en réalité, son initiative m'a touchée plus que je ne l'admets.

D'un pas nonchalant, il réduit la distance entre nous. Cale une mèche de mes boucles relâchées derrière mon oreille, scrutant ma gorge avec autant de luxure. Il plonge aussitôt dans mes yeux.

— Parce que ces images ne me quittent pas.

— Tu… exagères, balbutié-je, perdant pied face à son trouble.

Mes doigts frémissent autour de la barre métallique de la bicyclette.

Il nous enferme dans un cocon où même la fraîcheur n'a plus d'effet sur mon épiderme, ravivant les braises de ma libido. Je déteste cette facilité qu'il a de me balader sur ses sentiers licencieux, arborés de frustration.

Était-il aussi perturbé hier, lorsqu'il baisait ma mère ?

Ma poitrine se compresse de plus belle.

Déterminée à assouvir mes envies, à trouver des réponses aux interrogations que je n'ose encore formuler pour moi-même, j'étends mon véhicule par terre et me plante à quelques centimètres d'Imrel.

Son parfum épicé m'enivre, accentue les vertiges que j'essaie de dompter. Ébranle la raison que je m'efforce de garder.

— Merci… d'avoir pris ma défense, susurré-je, vibrante d'appréhension.

Dès que ses lèvres tentatrices dessinent un sourire, ou quelque chose qui y ressemble du moins, je noue mes bras autour de sa nuque. Sur la pointe des pieds, je sens son souffle mentholé s'échouer sur mon visage. Derrière sa chemise, ses muscles vigoureux se pressent contre mon buste ; il m'enlace fermement, plongeant son nez dans le creux de mon épaule. Il suffit d'une inspiration pour que son corps tressaute en entier.

Pour la première fois, je lui octroie un baiser. Là, sous son oreille. Et l'entends déglutir. Un deuxième baiser sur sa mâchoire râpeuse.

— Imrel…

Ses doigts s’enfoncent dans ma chair, sous mon tee-shirt.

— Je… J’ai envie de t’embrasser.

Je l’ai dit. Sans fard, j’ai exprimé une envie réfléchie, non pas une pulsion déclenchée par l’enfer de ses provocations.

Il se tend tout de go. S’immobilise sans me lâcher. Contre ma poitrine, je sens l’accélération de ses pulsations cardiaques.

Il éloigne son visage de quelques centimètres. Sur son faciès imperturbable, un unique sourcil se lève. Et, avec une pointe de dédain, il repartit :

— Tu voudrais qu’on se bécote comme des ados boutonneux ?

Sa réplique agit comme un coup d’estoc. Les yeux écarquillés, j’opère un mouvement de recul, qu’il retient, nos bassins toujours accolés.

— Ava…

— Il n’y a que mon odeur qui t’intéresse ? me récrié-je, rattrapée par un sentiment de colère.

D’humiliation. Tribut de mon courage pour avoir pris les devants, croyant que ça lui plairait.

Sans se démonter, il plonge son nez entre mes seins, à travers mon tee-shirt, hume profondément en poursuivant la ligne de mon sternum jusqu’à ma gorge.

— Ton odeur est la signature de ton être, Ava. Il n’y a jamais rien d’autre qui m’intéresse dans ce monde.

Traversée par un éclair de lucidité, je me débats, m’arrache à son étreinte en le fusillant d’un regard assassin.

Qu’est-ce que je croyais… ? J’aurais dû m’y attendre, rester hermétique à ses attentions, à son affection et à sa sensualité.

— J’ai achevé le livre !

Pris au dépourvu, il fait craquer ses cervicales et son expression s’éclaire.

— Alors tu comprends mon mécanisme.

— Tout ce que j’ai compris, c’est qu’il s’agit d’un psychopathe meurtrier en manque d’amour ! Je n’avais pas besoin de terminer ma lecture. Explique-moi le lien avec ton obsession. Tu ne comptes quand même pas me faire des cunnis à longueur de journée jusqu’à mon départ, si ? J’ai l’impression d’être un distributeur de bonbons !

Il croise les bras et me toise avec arrogance.

— Tu peux monter sur tes grands chevaux, cette idée décuple tes ardeurs. Comme tout le monde, tu refoules tes désirs derrière une façade de morale

inutile.

Scandalisée, je fulmine contre ce corps, contre ces émanations qui me trahissent.

Bien sûr que de m'abandonner à la torture quotidienne de sa langue m'enflammerait. Cependant, il se trompe s'il pense que ma morale est en cause. À ce stade, je crois bien qu'elle n'a plus d'impact sur mes valeurs. Non, j'éprouve des émotions, des sentiments et un millier d'incertitudes susceptibles de me flinguer s'il m'arrivait de flancher.

À titre d'exemple, après seulement deux jours à m'embraser pour Imrel, qu'il se rapproche de sa femme ne devrait pas me rendre jalouse.

Il se redresse, affectant une expression nouvelle, d'un sérieux accablant.

— Me céder quotidiennement quelques gouttes de la quintessence de ton arôme serait un immense cadeau de ta part, mais ça resterait une solution à court terme…

— Alors, quoi ?

Sur la défensive, j'essaie de m'enraciner au sol, maintenir un aplomb à toute épreuve pour me préserver de son emprise animale.

— Je voudrais que tu m'offres ton essence. Cette technique d'enfleurage que Grenouille utilise, je l'appliquerais sur ton corps.

— Pardon ?

Une vague de panique me fait reculer d'un pas.

— Elles étaient mortes !

— Pas toi. Tu resteras intacte, il te suffira de m'accorder ton temps pour quelques temps. J'enduirai ton corps de graisse, t'embaumerai tout entière durant des heures, jusqu'à capturer ton élixir.

Mon palpitant cogne, hurle au danger que représente sa requête. C'est ainsi qu'il me considère. Une fleur. Sa « vanille » à piqueter sur sa toile d'enfleurage.

Un dégoût crasseux fuse dans mes veines.

— Pourtant, tu bandais, hier, dans la salle de bains.

N'était-ce pas de la convoitise, quand il aspirait la pointe de mon sein ?

Il hausse les épaules.

— Quel fou ne banderait pas s'il était étourdi par la plus exquise créature de son paradis ?

Son paradis *olfactif*.

Si Clara ne s'était pas manifestée, Imrel se serait… abreuvé, jusqu'à mon extase.

Il se contente de m’échauffer, en quête du fumet produit par mon excitation… et c’est tout. Cet homme n’a rien d’ordinaire. Il ne se donne aucun genre, son cerveau et le mien sont dissemblables.

Son suçon sur ma poitrine me démange désagréablement, et derrière mes côtes, les élancements sont d’autant plus cuisants.

Quelle conne…

Anéantie, j’empoigne mon vélo et je m’éloigne en secouant la tête.

— Ava, me hèle-t-il, agacé.

— Laisse-moi… Laisse-moi tranquille.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18 – ÇA SENT LA FRAMBOISE



[Imrel : Tu n’as plus l’âge des caprices.
Rentre avant que le soleil se couche.]

[Ava : Je fais ce que je veux, je ne suis pas ta fille !]

Ma « sublime » n’est pas rentrée. Nous avions l’opportunité d’être enfin seuls dans la villa une journée entière, avec Pia pour unique compagnie… et elle a tout fait valdinguer.

Je fulmine.

La crainte que j’ai vue traverser son regard lorsque j’ai énoncé mon objectif m’indispose. Il me faut capturer ses notes, coûte que coûte, bordel.

Installé dans mon local, je clos les paupières, fouille dans ma mémoire, en quête du bouquet de son émoi, celui de ses cheveux brûlés par le soleil, de sa sueur exquise…

Et de nouveau, je mélange. Je griffonne les formules dans le carnet si précieux de mes secrets. Je cherche l’harmonie parfaite qui me mènera à l’extase. En vain.

Civette. Vinaigre. Castoréum. Noisette. Jasmin. Vanille…

Putain, en vain !

Ma peau de toxico en manque fourmille douloureusement.

Ce matin, ma frangine m’a harcelé de textos, à prendre de mes nouvelles, à demander comment la situation avec Clara évoluait. *Ma douce Mayelle…*

ce n’est pas sur ma famille que je crève d’envie de m’épancher, si tu savais… J’ignore si toi, parmi tous les autres, tu le comprendrais.

Un coup d’œil à ma montre m’indique que le temps a filé trop vite. Les nuances crépusculaires du ciel obscurcissent mon humeur. Où s’est-elle terrée ?

Je chope mes clés, grimpe dans ma caisse avec ma fille, et gagne le village pour récupérer ma femme. Un coup de fil, et elle apparaît sur le trottoir, visiblement heureuse de me retrouver. Dès qu’elle pénètre dans l’habitacle, son parfum attaque mes sinus, me vrillant jusqu’au crâne. L’objet de ma création si particulière que ce soir je la déteste de porter.

— Tout s’est bien passé ? m’enquiers-je, redémarrant en trombe dans les venelles pavées.

Sa poitrine s’affaisse dans une expiration lasse, expulsant toute la charge émotionnelle accumulée depuis ce midi.

— C’était éprouvant. Je ne suis pas mécontente de les quitter.

Devant mon absence de réaction, elle ajoute :

— Ava dort chez ma mère, cette nuit. J’espère que ça les apaisera.

Derrière ma façade placide, je bous, les doigts blanchis autour de mon volant.

— Peut-être qu’on devrait leur laisser Pia, un de ces jours ? On se retrouverait tous les deux le temps d’un week-end.

— Même pas en rêve.

Elle se raidit, mais ne se démonte pas. Oh, ça, jamais.

— Tu as l’air ronchon, mon amour, dit-elle, se penchant vers moi pour m’embrasser la joue. Ne t’en fais pas, je me suis assurée qu’elles ne reviendront plus interférer dans nos vies.

Je reste mutique. Sans lui adresser un regard, je retourne la situation dans ma caboche, ruminant ma détresse démesurée.

Sur les nerfs, je compte les minutes creuses depuis l’aurore, m’interrogeant sur la démarche la plus avisée. Jamais mon éternel

détachement n’a été aussi ébranlé. Cet été, le virage que prend mon existence devient oppressant. Ça m’emmerde et m’exalte tout à la fois, et je pourrais la tuer à l’instar du héros de mon roman favori pour que seule la fièvre subsiste.

Au lieu de quoi, j’emmène Pia, Clara s’étant confinée dans le potager, et retourne chez les Celi alors qu’il n’est même pas dix heures.

— Je vais vraiment passer la journée avec Lili ? s’extasie ma fille, sautillant sur la banquette arrière.

D’ordinaire, sa joie m’aurait attendri.

— Tiens-toi tranquille et boucle ta ceinture !

Boudeuse, elle se ratatine et s’exécute.

— T’es fâché parce qu’Ava est pas là ?

Je lui lance un regard dubitatif à travers le rétroviseur.

Cette enfant est effrayante. Enfin, je n’étais pas moins perspicace, à son âge.

— Elle a fugué ?

— Je suppose qu’on le découvrira bientôt…

Cette ruelle typique devient trop familière à mon goût. La pierre ocre et le parfum des fleurs m’agacent. Mais moins que la merdeuse qui ouvre la porte, sitôt que Pia appuie sur la sonnette.

— Salut, Val !

Ma présence stupéfie l’amie d’Ava. Sans répondre à ma fille, elle opère un mouvement de recul.

— Pia voulait passer la journée avec ses cousins, annoncé-je, avant qu’elle ne pique sa petite crise de révoltée.

Sur la défensive, elle hoche le menton et laisse entrer sa cousine.

Sans rien ajouter, elle s’apprête à me claquer la porte au nez, quand j’attrape brusquement son poignet. Horrifiée, elle rive ses yeux sur ma prise.

— Je dois parler à Ava.

Elle déglutit et s’arrache à moi.

— Pourquoi ?

— C’est important, m’impatienté-je.

— Tu l’as manquée. Elle vient de partir pour la gare.

Quoi ?!

Mes muscles se bandent à tel point que j’en oublie mon expression. Si bien qu’un relent de haine traverse les iris profonds de Valentina.

— Ces histoires de famille l'ont soûlée. La faute à qui, à ton avis ?

Putain, elle n'a pas pu s'en aller…

Je me focalise sur mon environnement, renifle en direction de la maison pour déceler quelque trace de mensonge. Trop d'odeurs mêlées, rien d'assez puissant qui ressemble à celle d'Ava.

Fait chier.

Sans autre forme de procès, je déguerpis en direction de la station ferroviaire. Dans mes veines, un sang en fusion pulse, pulse et brouille mes synapses. C'est l'instant que choisissent les images d'avant-hier pour me parasiter. La jolie rousse, sa bravoure et sa témérité, jetées au sol avec une impardonnable violence.

Je me hâte vers les quais, usant de mes facultés pour la pister. Et je la trouve.

Sa chevelure flamboyante est ramassée dans un chignon lâche, dégageant sa nuque hâlée, moite d'une sueur alléchante. Belle, rare et délicate. Elle porte une petite robe saumon boutonnée dans le dos et des sandales ouvertes. La pomme d'ambre pend toujours à son poignet. J'avise le sac à dos qu'elle a emporté avec elle, ses affaires étant restées dans la villa.

Sa silhouette suffit à me magnétiser. Je pourrais la contempler, la humer à distance indéfiniment, cependant, le train est là, à l'arrêt.

Pour quelques minutes seulement.

— Où est-ce que tu comptais fuir ? l'apostrophé-je derrière son dos.

Elle se contracte d'emblée. Tandis que je m'approche d'un pas nerveux, je l'entends jurer entre ses dents.

Craignant qu'elle détale comme une lapine, je lui prends le bras et l'oblige à me faire face. Le vert de ses iris me percute, illuminé par les rais d'un soleil timide. Ils brasillent d'une émotion saisissante, entre la rage et la rancœur.

— Lâche-moi, le train est sur le départ.

En effet, les quelques voyageurs embarquent déjà.

— Où vas-tu ?

Son petit nez constellé de taches de rousseur se retrousse, et quand elle me répond, ses lèvres purpurines captivent mes sens.

— Je rejoins Léo à Rome, dit-elle de sa voix éraillée.

Léo ?

Bordel.

— Hors de question que tu grimpes là-dedans.

Un élan furieux me bouscule en avant. Je m’incline. Non pas vers le creux de son cou, mais vers son si charmant visage que mes mains enveloppent dans leur coupe.

« Je veux t’embrasser. »

Trop problématique.

Pourtant, mes lèvres s’écrasent sur les siennes avec une appétence inédite. Étouffent son grognement de surprise. Déclenchent une explosion court-circuitant absolument toutes mes perceptions. On s’embrasse quelques secondes, c’est tout ce que je sais. Ensuite, le corps d’Ava se rompt contre le mien. Le bruit mat de son sac tombant sur le béton claque dans mes oreilles. Ses doigts fourragent sur mon crâne. Et enfin, son arôme m’envahit comme une vague dévastatrice. Des notes de framboise dans un premier temps. Puis un goût abrupt qui n’appartient qu’à elle. J’aspire sa chair tendre, quand ses douces morsures sur la mienne renversent mon équilibre, à tel point que je me raccroche à elle, à l’incurvation de sa taille, à la courbe de ses hanches généreuses. Elle aussi a cessé de réfléchir, aventurant ses mains avides sous mon tee-shirt, parcourant les sillons de mon abdomen.

Le signal du train fuse dans nos oreilles. Ni le coup de sifflet ni le mouvement des wagons ne l’éveillent de sa transe. Au contraire, elle m’assène le coup de grâce en invitant sa langue chaude et humide dans notre tango. De nouvelles saveurs, de nouvelles sensations. Nous explorons nos bouches avec gourmandise, à chaque lapement, son goût s’enrichit, propulse la houle de volupté plus loin dans mon organisme. Le désir explose avec passion, ses halètements me terrassent, j’empoigne son cul bien rond, son bassin qui se presse contre ma bite d’acier aiguise ma sensibilité.

C’est une tempête inattendue qui m’emporte avec Ava. Elle nous secoue en tous sens, fout en l’air mon jugement avant de nous recracher, pantelants et exsangues d’énergie.

Dérouté, je laisse mes mains traîner sur ses côtes, juste en dessous de sa poitrine, alors que ses poings demeurent fermés sur mes pectoraux.

Qu’est-ce qu’il m’a pris ? Ici, à la lumière des villageois, n’importe qui aurait pu nous voir. Cela signerait ma perte, purement et simplement.

Je devrais vérifier les environs, mais je ne le fais pas, certain qu’ils sont quasi déserts.

Front contre front, nous reprenons notre souffle tous les deux. En cet instant, je suis incapable de décortiquer ses pensées. Incapable de prévoir la prise de ses doigts sur mon sexe.

— C’est de nouveau l’effet de mon odeur, ça ?

Ma respiration s’alourdit, mes bourses se contractent quand elle presse ma queue à travers mon pantalon.

— J’en sais rien, exhalé-je, émergeant à peine d’un tumulte de sensualité. Tu te poses trop de questions, Ava.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19 – ÇA SENT LA RIVIÈRE



Mon entêtement dans le mutisme se fait malmener. Je ne m'attendais pas à ça…

Du gravillon s'incruste désagréablement entre mes orteils, à travers les lianes de mes sandales. La pente m'oblige à fléchir les genoux si je ne veux pas m'appuyer sur Imrel. Quelques plantes envahissantes me griffent la cuisse quand je me faufile entre deux buissons, refusant toujours son aide. Cependant, je mentirais si j'affirmais que ça n'en vaut pas la peine : la destination est juste splendide.

— Où on est ? lâché-je, le souffle coupé.

— Ta langue s'est déliée ? ricane Imrel, avant que je le fusille de mes deux meurtrières. Dans un petit coin de paradis. Viens.

Après qu'il m'a renversé les sens sur le quai, je l'ai suivi sans réfléchir. Enfin, mon trouble m'a enfermée dans un silence pesant tout le trajet durant, même lorsque j'ai noté que nous ne prenions pas le chemin de la villa Lavanda. Un silence lourd et irrité, perdu dans les affres de notre baiser. Je l'ai senti s'agacer lui aussi. Il se retenait de m'adresser la parole, de m'engueuler ou de m'amadouer, je n'en sais trop rien. Je n'imaginais pas qu'il m'emmènerait au bord d'une si sublime rivière.

Ses reflets turquoise s'enfoncent entre des collines rocheuses, couronnées d'arbres foisonnants. Le soleil haut dans le ciel jette ses rayons sur la surface de l'eau, qu'elle recrache en scintillements par milliers. J'entends distinctement la faune, volatile, et puis les cigales, communiquer au sein d'un calme apaisant.

Ce tableau édénique est toutefois insuffisant pour égayer mon humeur.

L'apollon enroule délicatement ses doigts autour de mon poignet pour m'encourager à le suivre. Consciente de leur chaleur, je m'exécute sans protester, le laisse m'entraîner sur le seul coin d'herbe quelques mètres plus loin. Après un bref examen de l'aire aquatique, il me libère et se laisse

tomber dans un mouvement souple, décidé à s'y établir. Je reste debout, déchirée par des émotions opposées. Le bouleversement amer, vestige de son baiser, et l'émerveillement. L'odeur fraîche de l'eau revigorante. L'envie de profiter de la magie de cet environnement hors du monde sans plus réfléchir. Ce dernier remporte la bataille, sous les yeux scrutateurs de l'unique personne aux alentours.

Je m'assieds juste à côté de lui, genoux repliés, entourés de mes bras telle une armure. Comme il est incliné en arrière, je ne perçois que ses jambes étendues dans son beau pantalon vert d'eau et ses sneakers. Néanmoins, le bruit profond de sa respiration ne m'échappe pas.

— N'est-ce pas reposant ? retentit sa voix veloutée.

Je me pince les lèvres, avec l'impression que dans l'immensité déserte de la nature, je n'ai aucune esquive.

— Tout dépend des dispositions dans lesquelles on se trouve, réponds-je d'un timbre plus éraillé que d'ordinaire.

— Ah oui ? rétorque-t-il, un rien caustique. Éclaire-moi. J'étais certain que ça te ferait plaisir.

Me complaire… pour me convaincre de rester, terrifié à l'idée de perdre sa petite fleur. Revêtir une telle importance aux yeux de quelqu'un est… incroyable. Sauf quand c'est pour les mauvaises raisons.

Le menton sur les genoux, j'incline la tête vers lui, percutant ses prunelles inquisitrices. Il est tellement… argh ! je ne sais pas. Et le fait que je ne me sois toujours pas remise de ce putain de baiser m'agace.

— Oui, c'est très beau. Et très romantique, concédé-je, un oursin dans la gorge.

Les secondes s'égrènent, j'essaie de m'imprégner de la quiétude pour me détendre. Entreprise compliquée.

C'est d'ailleurs tout le contraire qui se produit lorsque je sens les doigts d'Imrel sinuer sur ma nuque dégagée. Une nuée de frissons me hérisse le duvet, imperceptiblement, mes épaules se contractent. Je me mords la joue, mes invectives emprisonnées. Surtout quand il poursuit la courbe de ma colonne vertébrale vers le bas, rencontrant les boutons arrière de ma tenue.

Il défait le premier.

Au second, je me maudis d'être incapable de le stopper et plonge le crâne entre les mains.

— Quelle conne, j'aurais dû partir !

— Et rejoindre ton petit ami ? cingle-t-il.

— Ce n’est pas mon petit ami !

— Juste un malodorant qui te baise à l’occasion, peste-t-il sans retenue, et sans cesser de me déshabiller.

Froissée, je pivote plus franchement vers lui et sa mine rembrunie.

— C’est mon meilleur ami. Tu n’as pas à juger ce qu’on fait ensemble, ce ne sont pas tes oignons ! Et il sent très bon.

— Grand bien t’en fasse si tu n’es pas répugnée par ses émanations. Mais sache qu’il est hors de question qu’il remette les pieds dans la villa.

J’abhorre cette facette de sa personnalité. Non pas qu’elle m’enchante d’habitude, mais le dédain, le despotisme et l’obstination mêlés le rendent plus que détestable. Sa réputation n’est pas volée.

— Il se passera de ton hospitalité. C’est pourquoi je voulais le rejoindre. Au moins, on se serait entraînés ensemble, regretté-je dans un soupir.

Imrel lâche également du lest.

— Sur ce point, je ne te serai d’aucune aide, bien que je me régale de tes séances d’exercices. Tu ne voulais pas rattraper le temps perdu avec Pia ?

Un rire désabusé agite ma poitrine, tandis que ma robe se retrouve décolletée jusqu’à mes lombaires. Ses caresses sont si douces, véritable contraste avec l’aura qu’il dégage en ce moment.

— Tous les moyens sont bons pour me retenir, hein, déploré-je. Tu l’as déjà emmenée ici ?

Son doigt s’immisce derrière la fermeture de mon soutien-gorge. Je bloque ma respiration lorsqu’il s’en éloigne et erre avec nonchalance entre mes omoplates.

— Mmm… En plus de sentir bon, ta peau est soyeuse. Non, c’est trop dangereux. J’aurais peur qu’elle tombe et se noie.

Il peut bien l’énoncer avec un froid polaire, je me rappelle comme il est capable de dérailler dès qu’il s’agit de sa progéniture.

— Et Clara ? Elle t’a déjà accompagné ?

Ont-ils passé une journée en amoureux dans cet endroit propice ?

Le blanc qui précède sa réponse me torture. Il le fait exprès, j’en suis sûre !

— Non. J’aime venir ici pour observer un moment de solitude.

Se sent-il parfois étouffé par la présence de Pia et de notre mère ?

De nouveau, son doigt qui joue avec la bande de mon sous-vêtement. Il tire le fermoir, le fait doucement claquer contre mon épiderme.

— Je dois comprendre qu'il s'agit d'un privilège ? fais-je preuve de sarcasme, de plus en plus tendue sous le contact de ses jeux.

Lentement, sa paume gravit mes dorsaux, dénude mon épaule droite en faisant glisser mon vêtement sur mon bras. Raide, je frémis, convaincue en mon for intérieur que je ne le laisserai pas franchir les limites. Je ne le laisserai pas me déshabiller, je ne lui offrirai pas ma jouissance, même s'il m'a embrassée. Qu'est-ce qu'il croit ? Seulement… jouer avec le feu est si plaisant.

— J'ai juste supposé que tu avais besoin de respirer un peu, loin de tout.

Loin de toi…

Chaque réplique enroue notre timbre, l'alanguit dans des tonalités périlleuses.

— Tu devrais emmener la petite, me ressaisis-je néanmoins. (Il ne s'arrête pas pour autant.) Ses plus beaux souvenirs avant cet été concernent pour la plupart des moments passés avec sa tante Mayelle, à qui tu la confies quelquefois pendant les vacances. Tu n'imagines pas comme ce séjour en Toscane la rend heureuse.

Je tourne le visage vers lui, suis touchée en plein cœur par son ébauche de sourire, armée de son charme létal.

— Elle te prend pour sa confidente.

Je hoche la tête.

— Venir ici avec toi la rendrait folle de joie. J'ai des bribes de souvenirs avec mes parents datant de mon enfance. Je sais que parfois, on se baladait près des falaises d'Étretat et même si j'ai de gros trous de mémoire, j'ai la certitude que je trouvais ça… magique !

— Ah, oui, Étretat, répète-t-il, les lèvres imprégnées de malice.

Je plisse les paupières, vexée.

— C'est joli, la Normandie ! Tu y es déjà allé ?

Il étrécit lui aussi son regard, comme s'il se retenait de me dévorer séance tenante, et rétorque :

— Oh, oui… j'y suis allé, Ava.

J'avais douze ans la dernière fois. Lui et Clara sortaient-ils déjà ensemble ? Mon cœur fait une embardée. Et si… et si je l'avais vu, mais que mes amnésies l'avaient effacé de ma mémoire ?

— Avec… ma mère ?

Ai-je seulement envie de savoir ?

Il secoue le chef, la commissure de ses lèvres relevée avec hauteur, comme s'il s'amusait de mes états d'âme. Et puis, j'ignore ce qui change dans sa façon de me détailler, mais la température grimpe d'un coup.

Sans préambule, je bondis hors de sa portée et me mets debout. Je tourne mon buste vers lui. Sur sa figure s'inscrit la satisfaction ainsi qu'une lueur de prédation. Le salaud, il me perturbe sciemment, guidé par les émanations de mon corps. Il oublie que c'est lui qui a débarqué à la gare, qu'il m'a embrassée pour m'empêcher de monter dans le train.

S'il sait comment me manipuler, je réalise que je détiens un moyen de pression, moi aussi.

— À quel point tu penses que c'est profond ? jaugé-je le couloir d'eau en me délestant de ma robe.

Elle choit sur l'herbe en un clin d'œil, comme si elle pesait une tonne. Ne subsistent que mon soutien-gorge en dentelle rose pâle et ma culotte en coton, complètement dépareillée, ornée de petites cerises rouges. Il doit me prendre pour une gamine, un homme de son acabit préfère sans doute les dessous Aubade que portent *les danseuses de renom.*

Il ne répond pas à ma question.

Sans le consulter davantage, je m'avance vers le bord de la rivière et trempe le bout de mon orteil.

— Elle est bonne !

Pas trop froide, suffisamment rafraîchissante pour apaiser la tension de mes muscles. Je n'ai pas pied, me contente de brasser pour flotter.

— Tu joues avec moi, Ava ? lance-t-il, les syllabes enrobées d'espièglerie.

À peine ai-je le temps de volter qu'il est déjà debout, occupé à retirer son tee-shirt par le col. Ma respiration se coupe au vu du danger qui se profile. Si j'espérais le provoquer, je ne pensais pas qu'il me suivrait dans l'eau. Je ne me doutais certainement pas qu'il se débarrasserait de *TOUTES* ses fringues. Ma salive bulle dans ma gorge et me fait tousser toutes mes forces vitales. Si dans un réflexe, je me détourne, ses abdominaux parsemés de griffures, ses cuisses robustes et sa verge à l'air libre n'ont pas échappé à mon scanner. Bon sang… Dans mes veines fuse un sang en feu.

Je m'éloigne de quelques mouvements de bras lorsque je l'entends s'immerger. C'est horrible comme c'est excitant. Derrière moi, il s'approche, et avant qu'il puisse me rejoindre, je me confronte à lui, l'air farouche.

Il n’a pas pied non plus. Seule la partie supérieure de son buste dépasse de la surface, la lumière absorbée par sa teinte bronzée. Et en fait, il est près… si près. Si beau.

À mesure qu’il étrécit la distance entre nous, mes gestes augmentent en vigueur par crainte de couler, tant il me déstabilise. J’entreprends de fuir, mais il me saisit les bras et les dispose sur ses épaules.

— Arrête tes bêtises et tiens-toi à moi.

Nous ne sommes qu’à quelques pouces l’un de l’autre. Dans son examen interminable, ses sourcils se rejoignent. Pourquoi ? Quelle expression dois-je affecter ? Perçoit-il quelque senteur particulière ? Sans se départir de son air interrogatif, il penche la tête de côté, pose ses lèvres sur les miennes. Avec délicatesse. Bon sang, qu’elles sont douces… Qu’elles sont traîtres. Une brûlure aiguë liquéfie mes entrailles.

— Non, arrête !

Je le repousse d’emblée, m’écarte de la rive, quand il saisit ma main.

— Attends !

L’incompréhension le fait ciller.

— Merde, c’est quoi, le problème ? s’emporte-t-il.

Il ose me houspiller après les évènements de ces derniers jours ?

— Le problème ? J’ai été blessée, Imrel ! Tu m’excuseras si j’ai du mal avec le fait de me faire doigter par un homme qui refuse de m’embrasser. Je ne suis ni une pute ni un animal, moi !

Expulser ma colère est libérateur. Nageant sur place dans le lagon, j’ai l’impression que les grésillements des cigales se sont multipliés, que les pépiements se sont amplifiés dans une cacophonie assourdissante, en écho à celle qui fait rage dans mon esprit.

Je n’aime pas l’expression d’Imrel, cette stupéfaction absurde.

— Qui refuse de t’embrasser ? C’est toi qui viens à l’instant de me rejeter.

Venimeuse, je reprends ses propres mots :

— Ah, tu te comportes comme un ado boutonneux, maintenant ?

Ma réflexion le désarçonne ; il me lâche, médusé. Puis sa stupéfaction se mue en ricanement narquois.

— Touché.

Il m’a étourdie. J’ai manqué de bon sens. C’est un fourbe. Peut-être que lui fonctionne différemment, mais il n’ignore pas le mécanisme de tout un chacun. Il a sciemment mentionné un « code moral ».

Il revient me courser avec l’agilité d’un poisson.

— Je ne te laisserai pas extraire mon odeur en échange de baisers, tu sais ? Je ne suis pas si désespérée ! D’ailleurs, je ferais mieux de prendre le prochain train pour Rome.

Nos nez se frôlent, son bras entoure ma taille pour m’épargner la fatigue. Je campe toutefois sur mes positions. Sans oublier qu’il est nu dans l’étendue turquoise.

— De nous deux, tu n’es certainement pas la plus désespérée, dit-il avec une pointe de tendresse, à quelques pouces de ma bouche.

Je m’accroche à ses pupilles dilatées, réalise qu’aujourd’hui, il s’est retenu de me humer comme il a coutume de le faire. Qu’à aucun moment, ses narines ne se sont écrasées contre ma peau.

— Pourquoi m’avoir embrassée ?

— Je ne sais pas. T’imaginer disparaître à l’horizon, me priver de ton parfum, tout désintégrer alors qu’on vient de se trouver… me rend barge.

J’en ai mal au bide, d’une affliction aigre-douce qui bombarde aussi mon cœur.

— Rassure-toi, susurre-t-il contre mes lèvres, c’est loin d’être désagréable.

Quand il me dit ces mots-là, avec une telle sensualité… mince !

— Parce que je venais de manger des framboises.

Il rit doucement, les traits relâchés. Lape la courbe intérieure de ma lèvre, pas timidement, non, avec une prévenance calculée. Mon palpitant bat tellement vite. Ça s’accélère lorsque Imrel approfondit son baiser, avec toujours la même prudence, émettant quelques soupirs de satisfaction.

Mon arôme. Mon essence. Mon parfum. Mes émanations.

— C’est trop étrange, m’exclamé-je, pulvérisant la tension en l’éclaboussant du plus fort que je peux.

Je m’évade nerveusement, me précipite vers la terre ferme avant de me faire rattraper par les chevilles. Solidement bloquée, je me débats en vain, aspergée à mon tour avec une puissance bien supérieure.

— Petite peste, tu as osé !

Je m’esclaffe quand il m’attire contre lui. Dans un emboîtement naturel, mes jambes ceignent son bassin, pressant ma culotte contre la proéminence de son sexe.

Je ne saurais même pas dire s’il bande, si je l’excite outre mon odeur, mais ses gestes d’affection, tandis qu’il m’enlace et me picore la mâchoire,

paraissent sincères.

— Cesse de te poser des questions. Profite de ces lieux et relaxe-toi.

— En ta compagnie, c'est plus facile à dire qu'à faire.

— Je ne te mangerai pas aujourd'hui, promis. Même si tu en raffoles, ajoute-t-il avec un rictus arrogant. Je voulais être seul avec toi.

— Pourquoi ? rétorqué-je, tandis qu'il m'étreint contre lui.

Nos bustes se pressent dans la fraîcheur marine. Malgré tout, la chaleur de son corps se répand délicieusement dans le mien.

— Te sentir sans interférence.

Je me rebiffe dans une crispation. Il sourit contre ma joue puis l'embrasse.

— T'observer sans l'influence de ta mère ni celle de ta famille.

— De quelle influence tu parles ? m'agacé-je.

— Ta rancœur manifeste dès que Clara et toi êtes dans la même pièce. Ton accumulation de souffrances muettes, le manque de son affection. Ton ressentiment face à sa cruauté.

— Tu la trouves cruelle ?

Chacun de ses mots perce un trou dans ma poitrine.

— Sa désinvolture à ton égard est une forme de cruauté. Je sens son effet sur toi, ma vanille.

Qu'est-ce que ça peut lui foutre ? Nous nous sommes découverts cet été, et seuls mes effluves l'intéressent. Quelque part, cette implacabilité ne lui fait pas défaut.

— Tu crois que tes larmes dans mes bras m'ont laissé indifférent ? déclare-t-il en écho à mes pensées. Cette approbation qu'elle ne t'a jamais accordée, je n'aime pas que tu la recherches chez ta famille.

— Je n'ai aucun problème avec ma famille.

— Heureusement. Il n'en reste pas moins que tu crains leur jugement. Tu as peur d'être abandonnée, ne prétends pas le contraire.

Comment peut-il lire si clairement en moi ? Suis-je si transparente ?

— Ne fais pas cette tête. Tu devrais te libérer de cette anxiété, ne t'encombre pas de ces sentiments. Tu es jeune et pétillante, susurre-t-il plus bas, sur un ton aux notes sinistres et chaudes à la fois. Je déteste que tu ne sois pas toi-même. Il faudrait être abruti pour te rejeter, crois-moi.

Je déglutis, les dents plantées dans ma lèvre inférieure, ne sachant que répondre à cet… élan de gentillesse ? qui se fraie un chemin entre les craquelures de mes défenses. Imrel peut s'avérer surprenant.

— Je suis là, moi. Et tu m’es primordiale.

Je lui suis primordiale.

Je dois prendre garde. À la violence des émotions que ses mots sont capables de déchaîner en moi. Je le mesure avec perplexité, toujours accrochée à ses épaules, suivant le rythme de ses mouvements de jambes.

— Tu me connais à peine.

Enfin, sa description à l’instant me prouverait presque le contraire.

— Je n’en ai pas le choix, c’est physique, fait-il référence à son obsession pour mon odeur.

À cette évidence, la déception, elle aussi, doit transparaître sur mon visage.

Il le saisit de ses doigts en pressant mes joues.

— Prends-le comme tu veux, c’est ainsi. Hors de contrôle. Naturel, comparable à un lien de filiation pour quiconque formaté par les mœurs de la société. Tu ne t’es jamais plainte du fait que si ton père tient à toi, c’est en raison de votre parenté. Lui non plus ne croit pas l’avoir choisi. Comment pouvait-il connaître ta personnalité à ta naissance ? Il t’aimait pourtant déjà de toute son âme.

Sa réflexion me subjugue.

C’est un curieux parallèle.

Nos phéromones prédestineraient-elles les besoins d’Imrel à mon sujet ?

Mes doigts parcourent sa mâchoire si masculine comme je fouille au plus profond de son regard moucheté.

— Et je devrais me contenter de cette explication ? murmuré-je pour moi-même.

Tellement absurde que je me fends d’hilarité.

Quand il fait mine de me couler, cette joie qui rarement le transfigure est tout aussi invraisemblable.

Même ces instants sont périlleux. Parce que, bon sang, si son attitude ténébreuse n’est pas dépourvue de sex-appeal, ses francs sourires le rendent magnifique et autrement plus séduisant. Cette insouciance que je ne lui connaissais pas à jouer avec moi dans l’eau gommerait presque mes tourments à son sujet. Je n’ai pas envie de rester sur mes gardes. Je me répète que jamais je ne l’ai vu ainsi avec Clara, et ça suffit à envelopper mon cœur de douceur.

De douceur empoisonnée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20 – ÇA SENT LA JALOUSIE



[Léo : Et donc, tu m’abandonnes comme ça, à la dernière minute ? Quid de la chorégraphie qu’on était censés perfectionner ? Je croyais que tu avais du mal à t’entraîner dans la villa ?]

Ma gorge se noue. Après que j’ai annoncé mon changement de plan à mon ami, je savais qu’il m’interrogerait. Comment lui expliquer qu’Imrel a réussi à me retenir ? Que nous avons passé un après-midi dans un cadre idyllique, que derrière sa morgue, il est capable de tendresse, qu’il s’est ouvert d’une façon qui m’a touchée, quelque part sous mes couches de protection. J’ai préféré enfouir mon mobile dans mon sac et fuir la confrontation, mais je ne peux pas ignorer Léo jusqu’à demain.

[Ava : Ça m’est passé. Désolée pour le faux plan.]

Je déteste lui mentir. Je hais ce sentiment de honte qui marquette mon épiderme.

Recroquevillée sous mon drap de coton, j’attends de répondre à tous mes messages avant de sombrer dans les bras de Morphée. Peu à peu, la réalité me rattrape, et peu à peu, je redescends de mon nuage d’euphorie.

[Léo : Ça te passe aussi simplement ?

Moi qui me faisais une joie !
Tu me manques déjà.]

Une banane au visage, je lui envoie :

[Ava : Menteur.]

[Léo : Je mens un peu, c’est vrai…
Enfin, depuis que tu m’as annoncé ta venue,
j’ai hâte de te revoir.]

Je déglutis, touchée en plein cœur. En temps normal, je me serais languie de le retrouver, de vivre mes premières véritables vacances en sa compagnie.

[Léo : Je reviens ?]

[Ava : Je ne crois pas que tu sois le bienvenu ici.]

[Léo : On s’en fout, je réserve un hôtel dans le coin,
juste pour toi et moi.
On passerait notre temps entre danse et farniente.]

Un hôtel rien que pour nous deux…

Me revient notre dernière nuit dans la villa. Un drôle de sentiment m’étreint quand je réalise avoir enterré ce souvenir sous les strates d’émotions provoquées par Imrel. Avec Léo, tout était naturel, sans prise de

tête, néanmoins, ça faisait bien longtemps que nos corps ne s'étaient pas mêlés. Y a-t-il repensé ? Coucher avec lui était peut-être une mauvaise idée… de même que celle de le rejoindre à Rome, en fin de compte.

Comment refuser, maintenant ?

[Ava : Ne te donne pas cette peine, tout va bien.]

[Léo : J'en ai vraiment envie.]

…

Son message m'oppresse.

Ce soir, je ne veux pas quitter cette maison. Établir davantage de distance avec Imrel m'angoisserait. Me priver de l'occasion de le sentir contre moi, de m'étourdir avec son odeur, de me délecter de sa voix chaude et sensuelle. De disparaître de son champ de vision, de dire adieu à ses prunelles fixées sur moi.

Mon téléphone serré dans mes mains, je me mords la lèvre, cherchant comment décliner la proposition de mon ami avec diplomatie. Hors de question de le blesser.

[Ava : Mon cher Léo, serais-tu en train
de tomber amoureux de moi ?]

Avec un peu de chance, il se rebiffera sur-le-champ.

[Léo : Je suis amicalemoureux de toi.
Genre, tu es surprise ?
Je le sais, tu meurs d'envie que je revienne
pour échapper à ce couple un peu timbré.]

[Ava : Je préférerais profiter de ma famille, mon Léo.
On se verra en septembre.]

[Léo : T’es sérieuse ??]

Un soupir mi-irrité, mi-coupable, et je ferme la fenêtre de discussion.

Je pivote sur mon autre flanc, ouvre une autre bulle qui leste davantage la boule dans mon estomac.

[Papachou : Ma puce, pas de nouvelles, bonne nouvelle ?]

Un jour sans entendre la voix de mon père suffisait à me rendre nerveuse. Voilà plusieurs jours que je ne l’ai pas appelé… Trop distraite ? Non…

Papa me connaît tellement bien, il serait capable de remarquer une irrégularité en une conversation. Et, mon Dieu, s’il devinait… La honte serait un véritable euphémisme pour décrire mes sentiments.

[Ava : Je suis désolée, entre mes exercices,
les visites et la fatigue, je n’ai pas eu une minute.]

[Papachou : Pourtant, je te vois
présente sur les réseaux, ma puce.
Qu’est-ce qui ne va pas ?]

Mince, il n’est pas idiot.

Mon cœur se compresse derrière mes côtes.

Je ne veux pas qu’il croie que je l’oublie, que je lui mens, qu’il suffit que je parte en vacances pour le reléguer au dernier plan. Paradoxalement, c’est étrange, tout ceci me paraît bien lointain.

[Ava : Tout va pour le mieux.
Je t’appelle demain, c’est promis.
Je te fais plein de bisous !]

[Papachou : Je t’aime, ma puce.]

Baume apaisant sur mes craintes.

[Ava : Moi aussi, papa. Fort, fort.]

À l’instant, une nouvelle fenêtre jaillit sur mon écran.

[Imrel : Bonne nuit.]

Les joues roses, je plaque mon appareil contre mon sternum, un sourire irrépressible sur les lèvres. Me sent-il, en ce moment ? Se trouve-t-il à proximité ? À l’étage ? Dans le jardin ou dans son bureau ? Quels effluves dégage mon corps ?

[Imrel : Ne parle pas de la rivière à Clara ou à Pia.]

Mon sourire se fige. Cette idée ne m’avait même pas traversé l’esprit, cependant, je n’aime pas qu'il réduise ce qu’on a partagé cet après-midi à un vilain petit secret. J’en ai les dents trop serrées, les doigts trop crispés autour de mon appareil. Le cœur trop rongé.

Je me contente d’un « bonne nuit », sans rebondir sur son ultime texto.

L’envie m’en passe d’autant plus lorsque j’ouvre le fil de la conversation de Val.

[Val : Imrel est passé chez Nonna. Il te cherche.]

[Val : T’es bien arrivée à Rome, ma belle ?]

[Val : ????? T’es où ? Léo me dit que tu ne l’as pas rejoint.]

Merde.

Je n’avais pas besoin de ça. Si elle devine qu’Imrel m’a convaincue de rester, à coup sûr, elle me prendra la tête une fois de plus. Une crainte nouvelle, insidieuse, s’empare de moi.

« Tu m’es primordiale. »

Jamais personne ne m’avait fait une telle déclaration. Ça me paraît grotesque… cependant… est-ce que je peux y croire ? Vraiment ?

Je repense aux instants de lâcher-prise dans la rivière, à la tension, aux baisers.

« Ce n’est pas désagréable. »

Je me remémore sa douceur. Sa considération. La plénitude ressentie quand il me couvrait de son regard si intense.

[Ava : Je suis restée.]

J’éteins mon téléphone sur-le-champ.



Quelle hypocrite.

À la suite de ces mésaventures, Clara a repris du poil de la bête. Partenaire exemplaire, mère un brin plus digne – du moins avec sa deuxième fille – et même membre de la famille Celi moins invisible. Qu'Imrel l'ait encouragée à passer une journée entière avec Nonna l'a secouée, et je parie qu'elle appréhende une nouvelle incursion de ma tante ou de ma grand-mère au seuil de la villa. De ce fait, elle ne se calfeutre plus dans sa chambre si ce n'est pour dormir, et ses échanges buccaux plus fréquents avec son homme ne cessent de me filer la nausée. Tout ça, bien sûr, pour conserver toute l'affection de son apollon.

Trois jours après son éveil, elle prend conscience qu'il se lève aux aurores pour m'observer danser. Ce matin, son humeur s'en est retrouvée altérée.

Aujourd'hui, le ciel est d'un bleu limpide mais l'air est lourd. Une chaleur poisseuse nous colle à la peau. Ma minirobe jaune à bretelles est de trop, et mes cheveux relevés en chignon n'y changent rien. Autour de la table, nous déjeunons dans un calme salutaire. Même Pia reste étrangement silencieuse, savourant ses macaronis au parmesan, les traits apaisés. Néanmoins, sous nos façades placides, les tensions demeurent latentes. Mes yeux essaient de fuir la trace violacée sur la base du cou de ma mère, stigmate me cramant douloureusement les rétines. Me laminant atrocement les tripes. Ça ne devrait pas… Imrel m'a empêchée de partir, il y a trois jours. Il m'a embrassée avec ardeur, puis il m'a emmenée au bord de la rivière où personne ne l'a jamais accompagné. Alors, peu importe qu'il baise avec sa concubine, qu'il y injecte de la fougue et de la passion…

L'expression chiffonnée, animée de tics, et les doigts triturant ses couverts avec nervosité, Clara n'est plus capable de réprimer son mécontentement : — J'aurais préféré que tu passes la journée avec moi autour de la piscine, Imrel. Ça fait trois jours que tu restes enfermé dans ton local. Ava pourrait emmener Pia et appeler Luigi, son chauffeur, nous lui réglerons le trajet.

Elle se tourne vers moi, armée d'un sourire crispé.

— N'est-ce pas, Ava ?

Mes épaules se raidissent. Mon souffle s’accélère un tantinet, tandis que je porte mon attention sur celui qui s’est proposé de m’accompagner à Florence afin d’assister à une représentation inédite d’un groupe de danse italien en vogue.

Il avale sa bouchée avant de soupirer, paré de cet air agacé si typique.

— C’est trop loin, la voiture est à disposition, ce serait idiot, chérie. De plus, un peu de changement ne me ferait pas de mal.

À ses gesticulations, je devine qu’elle peine à se contenir.

— C’est nouveau, cet intérêt pour la danse ? Tu n’étais pas si investi, quand j’étais la principale concernée, observe-t-elle avec une légèreté feinte.

— Peut-être que ton abandon de toute activité me déçoit, se justifie-t-il, sans tempérer son ton de reproche. Je suis fier de ta fille, je n’aspire qu’à la soutenir. J’espère que Pia suivra ses traces, qu’importe le domaine.

Fier de moi.

OK… Ce règlement de compte n'a rien à voir avec moi. À dire vrai, je ne peux ignorer ma jubilation intérieure lorsque le visage de ma génitrice se décompose. Elle blêmit, repose ses couverts en me dardant d’un regard vexé. Je me fige, craignant de trahir quelque émotion inconvenante. J’expire quand, les sourcils froncés, elle retourne à Imrel en geignant : — Je suis en dépression. Je dois me requinquer avant d’entreprendre quoi que ce soit. Le médecin me l’a affirmé. Tu n’éprouves aucune compassion ?

Même Pia s’est interrompue, observant l’échange comme s’il s’agissait d’un match de ping-pong.

Imrel se redresse, se cale contre le dossier de sa chaise et croise les bras sur son torse musclé, la toisant avec hauteur.

— Au début, bien sûr. À condition que cela ne se répercute pas sur tes gosses.

Elle se tourne vers moi, l’expression désemparée.

— Je ne cherche pas à causer de tort à Ava. Qu’elle assiste à sa représentation, qu’elle intègre l’école qu’elle souhaite. Tu me manquais, il ne s’agit que de ça.

Puis elle ajoute tout bas :

— Elle n’est même pas ta fille.

— Je n’ai pas besoin qu’on se préoccupe de moi, affirmé-je à l’intention d’Imrel.

Mon orgueil et son implacabilité se télescopent.

Hors de question que Clara me témoigne un intérêt factice pour complaire à son homme. Ça me détruirait davantage, ne réalise-t-il pas les conséquences de ses actes ? Il n'y a plus rien à tirer de ma relation avec ma mère. Mon lien avec ma cadette est tout ce qui mérite encore d'être sauvé.

— Ma décision est prise, tranche-t-il, obstiné.

Notre repas honoré, je débarrasse, une boule d'excitation dans l'estomac. Pendant que je rince nos assiettes dans l'évier, une présence derrière moi m'enveloppe de son ombre. Je retiens ma respiration. Entends une profonde inspiration. Un baiser sur le creux de mon épaule, léger comme la caresse d'une plume, me fait frémir. Puis, l'air de rien, Imrel range l'huile d'olive dans l'armoire supérieure, le claquement des battants me faisant soubresauter.

C'est délicieux.

C'est ainsi depuis notre retour de la rivière.

Au détour d'un couloir, au bord de la piscine, dans le garage, quand je suis sur le point de prendre la route. Il me hume, me frôle, m'embrasse à la dérobée, me gonflant de tourmentes au fil des heures. Je suis au supplice, et il sait comment m'embraser assez pour m'exciter. Pour libérer ces sécrétions qui le rendent fou, lui, égoïstement, sans jamais me délivrer de cette soif croissante, car Clara devient trop présente, trop envahissante. Je peux bien me toucher avant de dormir ou à mon réveil, je peux essayer d'extérioriser par la danse, ce n'est pas lui. Rien n'est assez radical pour refroidir la lave qui coule dans mes veines.

— Clara ne se doutera de rien si tu déposes Pia chez Nonna ? dis-je tout bas, priant pour qu'il ne se ravise pas.

Il se colle contre mon flanc, plonge sa main dans l'évier en enveloppant la mienne, occupée à nettoyer une assiette.

— Laisse ça, ta mère s'en chargera, murmure-t-il. Pia changera d'avis elle-même quand je lui promettrai de revenir avec un cadeau, ponctue-t-il d'un clin d'œil.

— Vous feriez mieux de vous dépêcher si vous espérez arriver à temps, claque une voix depuis l'accès de la terrasse.

Sans geste brusque, l'homme se désarrime de moi, la brûlure de notre contact continuant de m'incendier l'épaule. Je fais volte-face et opine devant une Clara voûtée, ses bras autour d'elle en guise de protection. Sa déception me ferait presque pitié. Mais, de nouveau, cette marque sur son cou agit comme une piqûre de rappel.

— On y va, décrété-je, abandonnant toute vaisselle dans la vasque.

Je la contourne sans la saluer, appelant Pia à me suivre. J'esquive volontairement l'ultime échange entre ses parents, ignore le bruit de succion bref qui me griffe les tympans avant qu'Imrel nous rejoigne dans l'allée.

Vêtu d'un élégant short immaculé près du corps ainsi que d'une chemise en lin, il est à tomber. Dans chaque main, un chapeau de paille à larges bords, qu'il nous tend à sa fille et à moi.

— Espèces d'inconscientes. Mettez ça sur la tête ou vous attraperez une insolation.

Ses lunettes sur le nez, il demeure d'une impassibilité à toute épreuve, alors que je lui sers toutes mes dents dans un sourire solaire.

— Prêt pour la journée de ta vie ? plaisanté-je, tentant de pallier le fait que je sois intimidée.

— Ouiiii, s'exclame Pia.

Les lèvres de son géniteur tremblent à peine, trahissent toutefois son amusement.

Son plan a fonctionné sans embûches : Pia ne rechigne jamais à rejoindre ses cousins chez notre mamie. Il m'a suffi d'arguer à celle-ci que le spectacle n'était pas destiné aux enfants et qu'Imrel refusait d'abandonner sa fille avec Clara une journée entière. Je me retrouve donc seule en compagnie de mon beau-père. Il roule à telle vitesse que le vent aride fouette notre peau, que son bruit nous empêche de communiquer sans devoir crier. D'une main, je tiens mon chapeau vissé sur le crâne pour éviter qu'il s'envole dans le paysage toscan. Mais je suis bien. J'arbore un grand sourire, trahissant mon exaltation à la perspective des heures à venir. La représentation n'a lieu qu'en soirée, néanmoins, j'ai demandé à Imrel de démarrer plus tôt afin de visiter cette ville si célèbre pour sa magnificence. C'est sans parlementer qu'il a accepté ma requête. J'ignore si cette idée l'enchante réellement, d'ailleurs, ou si le côté pratique est tout ce qui le préoccupe : il pourra me sniffer sans se cacher !

Les bords de ma capeline dissimulent son visage à mon champ de vision, cependant sa main s'éloignant du levier pour s'étaler sur ma cuisse, elle, est bien visible. Et peu importe si elle accroît ma température au milieu de cette fournaise, je ne voudrais qu'elle la quitte pour rien au monde.

Une heure durant, nous sillonnons les axes ruraux et leurs champs d'oliviers. L'autoroute est proche. Avant de s'y engager, Imrel décide de

faire une halte. Il se gare près d’une ferme isolée, à l’ombre de quelques cyprès.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Ne t’inquiète pas, je serai rapide.

Une expression étrange flotte sur son visage quand il tire le frein à main. Il se tourne vers moi et ôte ses lunettes pour les planter dans le col de sa chemise, l’œil luisant de concupiscence. Dans ma gorge, mon cœur pulse de plus en plus vite. Je reste dans l’expectative, tout en devinant son objectif.

L’air prédateur, il humecte et mord ses lèvres en même temps, d’un air si sexy que je pourrais fondre sur le cuir du siège déjà brûlant.

Exit le bruit du moteur, la campagne est d’un calme saisissant. Sans préambule, Imrel se penche vers moi, enfouit sa main gauche à l’intérieur de ma cuisse, et plonge son nez dans le creux de mon cou. Les narines contre ma peau, il remplit ses poumons d’un coup.

Je souffre. Je souffre de bonheur et de frustration.

À mon tour, j’oblique, saisis ses cheveux, quand, enfin, ses lèvres viennent cueillir mon arôme. Il me dévore la gorge, allumant un vif désir dans mon ventre. Il me renifle avec voracité, comme un camé en manque de sa poudre. Aux premiers gémissements qui m’échappent, Imrel percute mes lèvres. Et je m’envole.

Je m’envole à des milliers de lieues de ce cabriolet.

C’est si profond, et passionné.

— Mmmm, tellement bon, souffle-t-il entre deux coups de langue.

Est-ce qu’il l’embrasse comme ça ?

Est-ce qu’il la touche comme ça ?

Je m’enflamme, me laisse guider par mes hormones ardentes.

Il me palpe, rendant chaque pression plus aiguë que la précédente.

Lorsqu’il plonge ses doigts sous ma robe, écartant ma culotte pour les écraser contre mes chairs, je manque de défaillir.

— Tu mouilles toujours si fort, ma vanille.

Par sa voix ronde, ce sobriquet aux notes sucrées prend des accents sulfureux, s’étale sur mon palais comme un puissant aphrodisiaque.

— Il n’y a que toi qui me fais cet effet, avoué-je entre nos baisers.

Le regard sauvage, il se lèche les babines sans retenue, tremblant presque de désir.

Et qu’en est-il de son plaisir ?

Quand il enfonce son majeur dans mon vagin, je pousse un cri d’extase.

— On va nous voir, me ressaisis-je, plaquant ma main contre ma bouche.

Imrel s’en fout. Il continue de m’embrasser, son bras droit appuyé contre mon siège, de me masturber avec une dextérité grisante. Mes hanches remuent d’elles-mêmes, et sans prévenir, il se retire de mon antre quémandeuse. Je cille lorsqu’il désarrime sa bouche de la mienne – sans s’éloigner – pour y porter son doigt recouvert de mon suc. Ses yeux fous plongés en moi, il lèche son majeur de bas en haut, effleurant mes lèvres derrière ses phalanges. Je déglutis, le cœur tambourinant dans mon sexe. Enflammée, je l’imite, darde ma langue, la glisse sur son médius, dansant contre la sienne en nous partageant mes fluides.

J’ai chaud, tellement chaud. Si bien qu’une fièvre violente tourbillonne dans mon bas-ventre.

Mais…

C’est ainsi qu’il prend son pied avec moi ?

Mon goût…

Mes envies se muent en images. De lui, me couvrant de son torse musculeux, bariolé de cicatrices, m’étouffant de sa chaleur. Au-dessus de la petite marque rosée sur sa pommette, son regard de braise me transperçant avec fougue. Et son membre que je sais imposant niché au cœur de mon intimité. Est-ce qu’il ferait preuve de la même ardeur qu’avec Clara ? Est-ce que mon corps seul pourrait aussi enflammer sa libido ?

Les questions se mêlent aux langues de feu qui m’électrisent quand le prédateur retourne taquiner mon clitoris. Je serre les paupières, mes baisers deviennent nerveux. Je me cambre, essaie de réduire ces voix au silence, mais elles bourdonnent dans mon esprit de plus belle.

— Ava ?

J’écarquille les yeux, me rends compte qu’Imrel me scrute avec attention, sa paume pressant mon mont de Vénus.

— Tu n’es pas avec moi.

Je déglutis.

Même dans notre transe, il l’a remarqué. Je me lèche les lèvres, plisse les paupières pour le jauger en attendant de reprendre mon souffle. Mon sang pulse dans mon sexe, accompagne les contractions suppliantes de mon vagin.

— Si. Je me demandais juste…

Les mots se meurent dans ma gorge.

Il fronce les sourcils et se recule, tout à mon écoute. Mes yeux bifurquent sur la proéminence manifeste de sa queue.

— Tu n’as pas envie de moi ?

Un pli creuse une ligne sur son front.

Je carre les épaules, mon aplomb renforcé.

— Je veux faire l’amour avec toi, balancé-je de but en blanc.

L’impression que chaque parcelle de son être s’est gelée. Il s’est figé tout entier, de longues secondes durant. Mon palpitant bat la chamade, cherchant à s’évader par tous les moyens possibles. Mais mon regard, lui, ne flanche pas.

Je le veux.

Tellement, tellement fort.

Armé de son expression grave, il consent à mouvoir ses doigts. Ils s’éloignent de mes replis, m’arrachant un frisson d’appréhension, puis remettent ma culotte en place.

— Imrel ? chevroté-je, paniquée.

Après qu’il rajuste son membre dans son pantalon, il se réinstalle, le buste face au pare-brise, la main agrippée au volant. Il incline la tête pour me détailler. Son visage n'affiche aucune émotion, c’en est désarmant. Vibrante de déception, je rabats les pans de ma robe.

— Je t’embrasse, je te lèche et te branle jusqu’à l’orgasme, en enfonçant mes doigts tout au fond de ta chatte. Pourquoi voudrais-tu qu’on couche ensemble, ma vanille ?

Mon cœur manque un battement. Il m’assène ça avec une crudité effroyable, avec dans son ton autant de neutralité que sur ses traits racés.

— C’est pas pareil, contré-je, tentant de masquer mon désarroi.

Je réduis la distance entre nous. Sans crier gare, j’agrippe sa queue compressée dans son short et le défie du regard.

— Tu n’en as pas envie ? Explorer le plaisir autrement qu’en me sentant ou qu’en me goûtant ? (Mes doigts tremblants se mettent à le malaxer.) À moins qu’à ce niveau, Clara subvienne à tes besoins ? balancé-je avec une acidité corrosive, renforçant ma prise jusqu’à lui couper la respiration.

J’ignore quelles émotions dansent dans ses iris, mais le grand blond paraît égaré dans des méandres tortueux. Il saisit mon poignet afin de me faire lâcher son pénis. Je n’oppose qu’une faible résistance.

— Je ne l’ai jamais envisagé. Ce que tu m’apportes, Ava, est infiniment plus orgasmique qu’une partie de jambes en l’air.

— Pourtant, tu ne jouis pas.

Il désapprouve d'un signe de la tête.

— Ma jouissance est cérébrale.

— J'en veux plus, m'agacé-je dans un souffle, tout près de ses lèvres. Je veux te sentir en moi.

Cette aura qui m'enflamme, ce charisme et cette beauté qui me tournent la tête… je veux les embrasser avec mon corps tout entier. Je veux me fondre en lui, me sentir petite dans ses bras. Me sentir chérie.

Il lâche ma main et prend mon visage en coupe. Les sourcils froncés, il en explore les méplats avec intérêt.

— Cette relation prendrait une nouvelle et fâcheuse dimension.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

De nouveau, il secoue la tête.

— Tu deviendrais la maîtresse du mec de ta mère. C'est vraiment ce que tu veux ?

Sa question s'envole au loin, assourdie par le vacarme de ma vexation. S'il est obnubilé par mes émanations, il n'éprouve aucune autre forme d'attirance pour moi. Comme toujours, l'impact de ses mots est douloureux.

Sa bouche effleure la mienne d'un chaste baiser. Un baiser dont il ne tire aucun profit.

— Et qu'est-ce que je suis, là, au juste ?

Il me caresse les cheveux.

— Tu es… le sublime. Tu sais ce que tu représentes pour moi.

« Tu m'es primordiale. »

Mes yeux se mouillent, j'ignore si la colère prime sur la tristesse, mais je déteste ces sentiments qui me morcellent. J'avais d'énormes suspicions quant au fait de lui céder mon odeur. À l'évidence, s'il l'obtenait, je ne lui serais plus d'aucune utilité.

— Tu le regretteras, Ava. Ce n'est qu'une question d'ego.

— Ne te fous pas de moi, grogné-je en m'écartant brusquement. Mes désirs n'ont pas pu échapper à tes sens ultra développés.

Me rappeler.

Me rappeler qu'Imrel n'a rien d'ordinaire.

Bon sang, en dehors de l'espace olfactif, quel homme peut s'embraser pour une fille sans avoir envie de la baiser ? Je ne comprends pas. Suis-je trop jeune ? Mon corps, pas aussi gracieux que celui de ma mère ? Je contiens des larmes de jalousie.

Il m'agrippe le bras. La dureté de son expression me fait froid dans le dos.

— Ne pense pas monter dans le prochain train pour rejoindre je ne sais qui.

Les yeux ronds, j’éclate d’un rire jaune, un jaune bien dégueulasse, m’arrachant violemment à sa prise.

— Peut-être que lui pourra me soulager.

— Je ne crois pas, rétorque-t-il aussi sec.

Je gonfle les joues, souffle de lassitude.

— Tu me crois prête à fuir au moindre obstacle ? Je ne vais nulle part. Enfin, si. À Florence. Faut qu’on se magne, je veux visiter cette ville.

Je revêts ma capeline, m’accoude au bord de la fenêtre, joue appuyée contre mon poing, et fais mine d’attendre qu’il redémarre.

Lui plante ses lunettes sur son nez avec une désinvolture agaçante.

Comme je le déteste…

J’ai mal derrière les côtes. J’ai mal entre les jambes de continuer à le désirer. Humidité qui me répugne parce qu’il peut la sentir. J’ignore si vouloir le posséder est une question d’ego, mais, c’est certain, le mien a été bousillé à l'instant. Et cet imbécile croit pouvoir m’interdire de rejoindre Léo. C’est bien la meilleure !

Je soubresaute en même temps que le moteur vrombit, les doigts d’Imrel venus frôler ma pommette. Je me tourne vers lui, perplexe.

Sous ses verres fumés, une expression tendre.

— Ne fais pas cette tête, ni toi ni moi n’en avons besoin.

Je me pare d’un sourire gouaille, mastic colmatant les fuites de mes émotions douloureuses.

— C’est ce qu’on verra.

C’est ce qu’on verra, Imrel…

La ligne de ses lèvres s’étrécit. Dans un soupir, il lâche un petit rire nerveux, qui ressemblerait plus à un tremblement, avant de nous engager sur la route.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21 – ÇA SENT LES GLYCINES



La Firenze est telle que mon père me l’avait vendue. Chargée d’une poésie colorée, elle est romanesque et tellement romantique. Après avoir franchi l’emblématique Ponte Vecchio, nous déambulons dans les ruelles bondées de la capitale toscane. Mon émerveillement a vite gommé les relents de mes sentiments néfastes. La mine extatique, j’ai martelé aux oreilles d’Imrel à quel point j’étais heureuse de profiter de ces quelques heures avant la représentation.

— Et toi, c’est la première fois que tu viens ? Tu es issu d’une famille italienne, non ?

Mains dans les poches et lunettes sur le pif, le bellâtre en impose dans la foule. Bousculée par un groupe de touristes, je me raccroche à son bras brûlant. Il en a conscience et me jette un coup d’œil à la dérobée.

— Le camping du petit ruisseau, dans le Gard, c’est l’endroit le plus exotique où nous ont amenés mes parents quand j’étais gamin.

Quelques syllabes ont grondé, quelques muscles se sont crispés. Je l’examine avec curiosité, creusant l’image patibulaire qu’il me renvoie.

— Ta famille était dans le besoin ?

Il extrait sa main de sa poche. Je crois qu’il veut m’écarter quand il la pose sur ma nuque dans un geste de possessivité. Je soupire d’aise, malgré la chaleur.

— On peut dire ça…

À ses traits fermés, je devine qu’il n’aime pas parler de sa famille. À l’exception de sa sœur, il ne l’a d’ailleurs jamais mentionnée.

— Tu as voyagé ensuite ?

— Un peu, oui. Mais pas à Florence.

— Donc, c’est une première pour toi aussi, claironné-je.

Cette fois, il me gratifie d’un sourire.

— Tu aimes autant que moi ? Dis oui, s’il te plaît !

Un ricanement sexy franchit ses lèvres.

— Tu es de très bonne humeur.

Je m’efforce du mieux que je peux…

— C’est un problème ? Tu préfères que j’affiche un visage impassible comme le tien ? rétorqué-je en roulant des yeux, dissimulant mon amertume.

— Pas du tout. C’est rafraîchissant. Pour répondre à ta question, visuellement, Florence est une belle ville. Olfactivement, elle est insupportable.

Il m’en bouche un coin.

— Ne fais pas cette tête, je t’ai accompagnée en connaissance de cause. Il fallait s’y attendre, en cette saison.

C’est un détail que j’avais oublié. Imrel est vite incommodé par les villes denses, raison pour laquelle il les fuit.

— Je suis… désolée. Tu aurais pu refuser.

Ses doigts sur ma nuque me pressent délicieusement.

— J’aurais manqué l’occasion de me retrouver seul avec toi.

Ses propos me déstabilisent. Davantage après la façon dont il m’a blessée, dans la voiture.

Je rive mes yeux droit devant, plus capable d’admirer le joli paysage. Je n’aime pas ce qu’il provoque en moi. Cet émoi, cette incertitude, cet intérêt trop atypique – avec ses propres règles affligeantes.

Néanmoins, qu’il s’inflige cette puanteur pour être à mes côtés me touche. Je lui propose alors de nous rendre dans les jardins Bardini, histoire de nous éloigner des relents urbains.

Le bouquet d’une multitude de fleurs somptueuses embaume ce havre hors du temps. Ici, Imrel devient entreprenant. Je pensais qu’il s’imprégnerait des fragrances alentour, mais il préfère me renifler moi. L’épisode sous le bosquet ne lui a visiblement pas suffi.

Entre frissons et gloussements ridicules, ma volonté oscille. Je le repousse, je soupire, le traite d’animal, frôle ses lèvres sensuelles, traçant sournoisement le chemin sur lequel je désire l’attirer.

Parce que je refuse de m’avouer vaincue.

Mais soudain, son téléphone vibre dans sa poche.

Sa mine se froisse lorsqu'il s'informe de l'appelant. Son bras me ceignant le bas du dos, il décroche sur-le-champ.

Clara ?

— Imrel Balmani à l'appareil. […] Elle doit être occupée. […] Non, il n'y a aucun problème. […] À son âge, il faudrait lui faire confiance.

Mais à qui s'adresse-t-il ?!

Je l'interroge en silence, en vain. Il ne laisse aucun indice, demeure marmoréen tout en répondant :

— Ava est assez grande pour s'en aller si elle veut. […] Elle est avec moi en ce moment même, je l'accompagne à un spectacle. Rappelle-la plus tard.

Un dernier mot et il raccroche devant ma bouche bée.

— Ne me dis pas que…

— Ton père, annonce-t-il de but en blanc, avant de ranger son téléphone à sa place.

Je cille, stupéfaite. Ignorant si le filet de sueur coulant sur ma tempe est dû à la chaleur ou à l'effroi.

— Il s'inquiète parce que tu ne l'appelles plus et que le téléphone est une notion très abstraite pour Clara. Ta grand-mère n'était pas plus capable de lui expliquer pourquoi tu fais la morte.

Un sentiment de culpabilité leste mon cœur. Je déteste qu'il ait cherché à joindre Imrel. Je déteste qu'il sache que je me trouve seule avec lui. Mon comportement me fait honte.

— Merde…, lâché-je, le menton baissé, tirant mon mobile de mon sac.

J'y découvre une série d'appels manqués. Mon père, Nonna et Val. Mon amie m'aurait certainement informée que je déconne sévère.

Mon papa d'amour qui se fait du souci pour moi…

Et pourtant, je ne me sens pas de lui téléphoner en l'instant.

— Je ne pensais pas qu'il aurait les couilles de m'appeler, peste Imrel.

J'accuse le coup et, furibonde, m'écarte subitement.

— Et pourquoi pas ? Tu étais sûrement son dernier recours, mais je suis plus importante que sa rancœur envers toi.

Il arque un sourcil dédaigneux en retirant ses lunettes.

— En sept ans, ton père ne m'a jamais adressé la parole. Il ne m'a jamais insulté, n'a jamais essayé de comprendre ce qui s'était passé. Je suis surpris qu'il me contacte pour si peu.

J'ai toujours su que jamais mon père n'avait eu la moindre discussion avec « le maudit parfumeur ». Je crible ce dernier d'un regard tranchant. Me

rappelle que si, à cause de lui, j'ai eu de sérieux troubles psychologiques, il a aussi déclenché la dépression de Papa.

Mais si Papa n'avait pas sombré, aurait-il rencontré Mathilde, cette femme qui le rend heureux ? Aurait-il été comblé de bonheur s'il était resté avec Clara, s'il avait subi ses humeurs changeantes et ses absences à répétition ?

Devant cette hypothétique réalité, mes fibres se figent une à une.

— À l'évidence, ton père et moi ne sommes pas les mêmes hommes, marmonne Imrel en reprenant sa route dans le tunnel de glycines.

Sa petite intonation désobligeante m'insupporte.

— Ça, c'est sûr. Lui ne risque pas de doigter Pia. Pas même dans quinze ans.

Il pile sec. Opère un demi-tour tandis que j'efface la distance qui nous sépare. Je hausse le menton avec défi. Un voile traverse ses yeux, si sauvage que je jurerais que l'espace d'un instant, il serait capable de me frapper.

— S'il ose toucher à ma fille, je lui défonce la gueule en bonne et due forme.

Interloquée, je manque d'éclater de rire. Reste tout de même sur la défensive.

— J'y crois pas, bon sang…

De nouveau, cette sensation étrange, incommodante, circulant insidieusement sous mon épiderme. Une excitation mêlée de crainte. Qu'il se traduise par la violence ou par la haine, cet instinct de protection paternel envers et contre tout me séduit. Et je sais qu'il serait susceptible de me débecter tout à la fois.

Je déglutis et marche doucement aux côtés de cet homme dont la façade de givre dissimule un magma de colère. Il suffirait de le titiller, de prononcer le nom de Pia sur le mauvais ton, le volcan entrerait en éruption d'un instant à l'autre. Il ne se contenterait pas de décimer Pompéi, il cracherait sa lave sur le pays tout entier.

Peut-être… Peut-être aurais-je aimé que ma mère fasse preuve de cette même démesure. Peut-être aurais-je aimé que mon père montre les crocs pour sa femme, pour garder sa famille unie, au lieu de l'abandonner aux bras d'un autre sans se battre.

Enfin, j'imagine que chaque individu est façonné par l'existence qu'il a vécue.

Je ne lui en veux pas.
J’aurais juste tant aimé…



Le spectacle fut extraordinaire. Moult groupes se sont rencontrés pour donner un aperçu de leur talent monstre devant un millier de personnes venues des quatre coins de l’Europe. L’adrénaline était à son comble, je me suis éclatée, j’ai hurlé à m’en esquinter les cordes vocales, j’ai même croisé quelques anciens élèves de la troupe de Paris incapables de manquer cet évènement. L’euphorie nous a portés dans sa vague, le *beat* nous a déchaînés en dépit de la température suffocante. Retrouver un élément de mon quotidien en France m’a réjouie. Une fois la représentation achevée, je ne me suis pas attardée en leur compagnie, évitant d’abandonner Imrel, visiblement mal à l’aise dans la cohue. Le pauvre devait être à deux doigts de s’amputer le nez.

Nous quittons le lieu du spectacle, et un peu plus loin sur la colline, parmi les rangées de vacanciers sur le retour, c’est à son tour de croiser une connaissance. Un vieux bourgeois accompagné de sa femme, élégante à la française. Imrel discute avec une prestance hypnotique, dénotant sa familiarité avec cet univers si étranger au mien. Un tel parfumeur de renom doit en côtoyer, du beau monde.

L’aiguille qui m’asticote la poitrine, j’ignore s’il s’agit de l’admiration ou de la jalousie.

— Qui c’était ? m’enquiers-je une fois que nos chemins se séparent. Leur profil correspond très peu à la *vibe* de cet endroit.

Imrel m’ébouriffe les cheveux avec affection, comme si j’étais un gosse.

— Les Dufrasne. Un couple trop riche pour se contenter d’un seul domaine d’investissement. Après les galeries d’art, les parfums, ils s’attaquent à la danse, explique-t-il avec dédain. Ils financent en grande partie l’école des Étoiles, à Paris.

— Non ? L’école des Étoiles ? m’extasié-je.

Il opine, l’air soûlé.

— C’est le nec plus ultra de l’enseignement dans le milieu. C’est réservé à l’élite, faut allonger la monnaie si tu veux en être.

C’est sans doute ridicule, mais la petite prolétaire que je suis ne peut qu’être impressionnée.

Le parfumeur m’examine d’un air analytique, avant d’exprimer sa lassitude.

— Ton père a toujours été trop aveuglé par sa fierté pour réclamer une pension alimentaire à Clara. Peut-être aurais-tu songé à l’intégrer.

Je suis secouée d'un rire nerveux.

— Ah ! Ah ! Ça resterait hors de portée.

— Tu lui en aurais demandé davantage. Ça aurait été de bonne guerre, ta mère ne s’est jamais souciée de savoir comment tu t’en sortais dans la vie.

Une ombre sur le cœur, je hausse les épaules.

— J’étais de toute façon trop occupée à me débattre avec mes troubles et à m’accrocher à ma scolarité.

Sa pomme d’Adam s’agite, Imrel paraît à bout de nerfs.

— Allez, on se tire, j’ai besoin de respirer, me supplie-t-il, passant sa main sur son visage.

Je ralentis le pas, m’entoure de mes bras quand me caresse la première brise de la journée. Elle n’est pas vraiment fraîche mais trahit l’approche du crépuscule.

Devant nous, la ville nous livre un panorama extraordinaire. La lumière du début de soirée dépose ses jolis reflets sur le fleuve Arno, devant le Duomo qui se démarque allègrement.

Une douce nostalgie s’empare déjà de moi. Mauvaise redescente, j’ai le bourdon à l’idée de briser la merveilleuse boule de verre que je me suis créée. Remplie de soleil et vibrante d’émotions – qu’importe la douleur qu’elles m’infligent.

Imrel pivote vers moi, laissant les passants nous contourner pour regagner la ville.

Nos regards se harponnent et l’espace d’un instant, je jure qu’il devine mes pensées.

— Je n’ai pas envie de rentrer…

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22 – FLASH-BACK



À dix ans, ma scolarité battait de l'aile.

Mon instituteur m'insupportait. Il schlinguait l'homme, m'imposait ses émanations au fil de la journée, s'attendant à ce que je reste de marbre. Parfois, les élèves aussi me filaient la nausée. Seules quelques filles sentaient le sucre, bénéficiant de ma tolérance sans grognements.

« Le sauvage », c'est ainsi qu'on me surnommait.

Je ne comprenais pas. Personne ne comprenait.

Ma différence était tout ce dont j'étais conscient, mais personne n'était capable de me l'expliquer. Ils fonctionnaient avec des règles à la con, adoptaient des comportements en désaccord avec leurs émotions si odorantes. Et visiblement, j'étais le seul à le percevoir. Rien n'avait de sens. Les autres enfants étaient encore les plus cohérents avec eux-mêmes. Les adultes, je les abhorrais.

Je rentrais chez moi et, le cœur chargé de rancœur envers mes parents, je courais rejoindre Mayelle avant de faire mes devoirs.

Cette fois, je ne la trouvai pas dans sa chambre. Elle devait sûrement être fourrée dans les jupons de notre génitrice. Ça me débectait, ça aussi. Notre mère vivait dans le déni, sans se soucier de ce que ses fils infligeaient encore à leur frangine. Alors, quand on me disait qu'il fallait filer droit en société pour être conforme à je ne sais quel moule, l'injustice m'ébouillantait de l'intérieur.

Peu importe, je m'installai sur le matelas au sol qui lui servait de lit, et sortis le livre que nous devions lire pour l'école. Mme Blanchard, l'éducatrice, m'avait un jour assuré que si j'avais de bonnes notes, j'aurais la possibilité d'être indépendant plus rapidement. Comme si elle avait compris un détail dont j'étais moi-même alors inconscient. Sa compassion

avait fait son chemin entre les connexions de mes neurones et j'avais gravé cette information dans le bordel de mes interrogations. Encore fallait-il ne pas être pollué par les jumeaux maléfiques ; à peine entamai-je le chapitre auquel je m'étais arrêté que Joël, grand brun boutonneux à la carrure imposante et au bide énorme, pénétra dans la pièce. Dès qu'il me vit, son sourcil s'arqua derrière ses lunettes à double foyer.

— Fallait s'y attendre, ricana-t-il.

— Casse-toi, maugréai-je derrière les pages de mon livre.

— Elle est où, la sœurette ?

— Dans ton cul.

— C'est moi qu'elle va trouver dans le sien, si tu fais le malin, rit-il.

Il renâcla et entra, suivi par son acolyte.

Ma gorge se serra lorsqu'ils s'installèrent derrière la petite commode rapiécée jonchée de Barbie bas de gamme, ainsi qu'à côté de moi.

Leur parfum m'insupportait, de la marque de celui dont tous les ados de leur âge s'aspergeaient pour attraper les filles dans leurs filets. Ces deux connards pensaient que ça suffisait pour pallier leur physique ingrat, sujet à moqueries depuis leur enfance.

— En fait, c'est bien que tu sois là, beau gosse, argua Gaël en me confisquant mon livre qu'il balança de l'autre côté de la chambre. On a inventé un nouveau jeu, ton frère et moi. Tu pourrais y participer, tu verras, tu vas kiffer.

Joël gloussa.

Mes muscles se tendirent. Entre ces deux armoires à glace, j'avais conscience de n'être toujours qu'un insecte. Alors, je fis l'unique chose qui était en mon pouvoir.

— Dans vos rêves, ouais, crachai-je en me levant, l'intention de prévenir Mayelle me calcinant les jambes.

C'était sans compter l'autre colosse qui s'interposa entre la porte et moi, goguenard.

— Tu bouges pas d'ici.

De ma petite taille, je le toisai avec hargne.

— Laissez-moi tranquille. Allez jouer ailleurs.

Un faux sourire désolé déforma ses traits.

— Mais on est une famille, on s'amuse ensemble, nan ?

Ma gorge se serra. Aujourd'hui, leur nervosité était palpable. Ils trépignaient, tels des lions en cage. Derrière la fragrance artificielle, je

percevais le miasme de leur sueur, conséquence de leur excitation.

Une crainte amère se faufila sous ma peau. Hier, j'avais entendu mon père les disputer en raison d'un scandale qu'ils avaient causé à l'école. Des bagarres à foison, en réponse aux provocations d'une peste ; un grand de terminale avec des côtes brisées et une fille avec une touffe de cheveux arrachée.

Ce soir, mon père était absent, ma mère, occupée à préparer à manger. D'ici, je percevais l'odeur de la viande en train de dégeler dans la cuisine.

Je demeurai campé sur mes jambes, les poings serrés devant Gaël et son rictus démoniaque, en train de réfléchir à un plan pour éviter à notre cadette leurs lubies de merde.

Et alors, je sentis les bonbons de Mayelle au bout du couloir.

— Reste en bas, Mayelle ! m'époumonai-je.

Cela me valut une gifle monumentale qui me propulsa au sol.

En un tournemain, Gaël s'expulsa de la chambre, agrippa le poignet de notre sœur. Son cri de surprise ne l'empêcha pas de se faire traîner jusqu'à nous.

Le battant claqua, la porte fut verrouillée.

Et nous étions tous les deux pris au piège.

D'instinct, je bondis près d'elle et l'entourai de mes bras.

Alors qu'elle était habillée d'une petite robe rouge, ses longs cheveux bruns cascadaient en belles ondulations jusqu'au bas du dos. Elle était d'une nature innocente, refermée sur elle-même et éprouvait des difficultés de concentration à l'école, elle aussi. Néanmoins, elle avait cessé de pleurer quand nos frères se montraient odieux avec elle. Elle ne s'était jamais plainte à nos parents, craignant les représailles des jumeaux. Ils avaient également précisé qu'en parler à une tierce personne nous enverrait séparément dans des foyers où la situation serait pire encore. Et, putain, ils avaient raison ! Là-bas, je n'aurais aucun moyen de la protéger. Ici, je pouvais la soutenir, attendre d'être assez grand, d'être assez fort pour, un jour, briser ces mains qui la martyrisaient. Ces mâchoires qui se moquaient. Ces cœurs vides et nécrosés.

Tout ceci s'était inscrit dans la routine de Mayelle, toutes ces années, j'étais le seul à m'insurger de sa souffrance. Elle adoptait un comportement d'adulte, se taisant alors qu'elle endurait.

Contre moi, son corps aussi frêle que le mien tremblait déjà. Ses lèvres se verrouillèrent.

Les deux ours se postèrent devant nous, frappant de concert dans leurs paumes.

— On s'emmerde, nan ? Ça fait longtemps qu'on n'a pas pimenté nos soirées !

Sur mes gardes, je déglutis. Le parfum sucré de ma petite sœur me canalisait autant qu'il me stressait.

— Regarde-les, pouffa l'autre frère. De vraies lopettes.

— Allez, déshabille-toi, Mayelle, lança l'autre en extirpant un jeu de cartes de son pantalon.

Je la lâchai. Fermai et serrai douloureusement les paupières lorsque j'entendis le tissu se froisser. Puis se faire presque arracher par mon frère.

J'entrouvris les yeux, assez pour la voir en culotte Blanche-Neige, ses ballerines toujours aux pieds. Sa tête baissée et ses longues mèches ne suffisaient pas à dissimuler les trois cicatrices sur sa poitrine qu'elle se trimballait depuis un an. Dégâts causés par le bout rougeoyant des clopes de Gaël. Devant mes yeux. Je m'en souvenais comme si c'était hier, Joël me tenait fermement pendant que ce chien la tourmentait. Le bruit de ses pleurs était ancré dans ma mémoire, l'odeur de la chair mêlée à celle du tabac carbonisé. Je ne savais pas si Maman l'avait remarqué, si elle s'était interrogée… À l'école non plus, personne n'avait moufté. Si elles n'étaient pas criantes, moi, je les voyais.

— Vire ta culotte, poursuivit Gaël.

Gaël était le plus vicieux des deux, le plus pervers, le plus rancunier. Joël suivait comme un pauvre abruti.

Parfaitement nue, l'enfant soupira, résignée à leur servir de défouloir. Tandis que Joël nouait mes poignets derrière le dos, Gaël défit la boucle de sa ceinture.

J'imaginais déjà les rayures sur la peau laiteuse de ma sœur, et mon pouls s'accéléra. La colère explosa dans ma gorge : — Fais pas ça, espèce de fils de pute ! m'égosillai-je.

Ce qui me valut son poing dans l'estomac.

Le souffle coupé, je me pliai en deux. Gardai néanmoins l'œil braqué sur ma cadette.

Gaël fit passer la bande de cuir autour de son petit cou, se foutant de son air terrorisé.

— Qu'est-ce que… tu fais ? chevrota-t-elle.

— T’inquiète, tout le monde le pratique avec un foulard. On va voir jusqu’où tu tiendras avant de t’évanouir.

Schlak !

Ceinture serrée.

Mon sang ne fit qu’un tour quand il referma la boucle contre sa gorge.

— Tu veux la tuer ? vociférai-je.

Qu’il me tabasse, je n’en avais rien à branler. Ma peur commençait à enfler, plus qu’à l’accoutumée.

— Ton amoureuse ne risque rien, Imrel. On est une fratrie, non ?

Joël me balaya et je tombai par terre, trop lourd d’impuissance.

Gaël installa la petite, qui luttait avec sa trachée, sur le matelas. D’ici, je la voyais grelotter d’effroi, mais elle restait digne, ma princesse.

Il s’assit devant elle en tailleur, lui présenta les cartes en éventail, de sorte qu’elle en choisisse une.

— Celle-là, souffla-t-elle, dirigeant tout de suite son regard craintif vers moi.

Je la soutins, les mâchoires fermées, les poings serrés dans mon dos, faisant fi des élancements dans mon abdomen.

Que lui préparaient-ils, cette fois ? Serait-ce rapide ? Nous allions bientôt manger, ils ne pourraient pas la brutaliser trop longtemps. C’était un court supplice à endurer, ensuite, ce serait fini.

Courage, Mayelle…

Le gros lard afficha toutes ses dents avec l’infinie perversion dont il était capable.

À cet instant, les illustrations ornant le dos du jeu frappèrent mes rétines. Des images de cul, des trucs pornos dont je comprenais bien les tenants et les aboutissants.

Dans mon organisme, ça tambourinait de plus belle.

Statufié, j’attendis le verdict comme une faible merde.

Un verdict infect.

Il se débarrassa de son jean, de son caleçon, et requit des « bisous ».

Les yeux me piquaient. J’avais envie de gerber.

C’était leur « nouveau jeu ».

Dorénavant, la violence et l’humiliation se mêleraient à leur bite dégoûtante.

Je hurlai de toutes mes forces. Pas assez longtemps ; Joël s’assura de me bâillonner. Ensuite, à chaque insulte que je proférais, c’est Mayelle qui se

prenait une torgnole.

— Je vais vous buter… je vais vous buter un jour, je vous le jure…

Ce jour, Mayelle sanglota.

Précisément lorsque le cuir de la ceinture fouetta son intimité qui n’aurait bientôt plus aucun secret pour ses frères.

Aucun de ses frères.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23 – ÇA SENT LES TOURNESOLS



Des scénarios scandaleux se dessinent dans mon esprit.

Il a suffi d'une phrase pour qu'Ava stoppe le temps. Elle ne veut pas rentrer, pas voir sa mère, pas se calfeutrer dans sa chambre, pas se dépêcher de dormir avant l'extinction des feux.

— Je veux rester à Florence avec toi.

Elle désire prolonger l'intermède, l'espoir de se faire dévorer greffé aux tripes.

Mais le pouvoir des mots de ma vanille est assassin ; hier, j'aurais accepté sans hésiter. Je l'aurais bouffée – et embrassée, éventuellement – toute la nuit sans me soucier des représailles. Des heures interminables à me droguer de ses effluves, aurais-je un jour imaginé ça possible ?

Aujourd'hui, je suis conscient de ce qu'une nuit avec elle, loin de la villa, de Clara et de Pia, induit.

La portière claque derrière moi. Les nuances flamboyantes du soleil couchant se mêlant à la verdure bucolique des champs rendent l'atmosphère chimérique. Les rayons cuivrés réchauffent délicieusement la peau d'Ava, qui quitte la route et se fraie un chemin à travers les rangées de tournesols. Je marque une pause, l'observe en train de s'éloigner, ses cheveux rouge vif prenant la forme d'un feu ardent. Le parfum dans leur sillage m'attire comme une laisse en soie. Sa silhouette dépare au milieu des fleurs colorées à la hauteur côtoyant ses épaules. Après notre incursion en ville, leur odeur me paraît infiniment agréable.

Ce tableau image la définition même du romantisme.

Le hâle léger de sa peau lui confère une apparence plus exotique, son sourire gourmand et ses yeux toujours un peu tristes – même quand elle ne

l’est pas – sont hypnotiques.

— C’est tellement beau, s’exclame Ava, me donnant envie de planter mes crocs dans sa chair.

Sur le chemin du retour, la jeune fille m’a imploré de m’arrêter. « J’aimerais que cette journée ne se termine pas… Je veux profiter un peu plus longtemps, rien de plus », m’a-t-elle dit.

Petite menteuse.

Conscient d’avoir les cartes en main, j’ai cédé. J’ai été touché malgré moi par sa détresse, par son besoin de ne pas être rejetée ce soir.

Ai-je envie de mêler la baise à cette obsession délirante ?

Ai-je envie de l’écorcher, de la démanteler ? Car c’est exactement le chemin que l’on empruntera.

Ma jolie rousse, pourquoi compliques-tu les choses ?

Peut-être n’aurais-je jamais dû l’embrasser… Non, elle se serait barrée, une fois de plus. Tout plutôt que de la perdre.

Il me faut extraire son odeur, putain ! Coûte que coûte…

La jeune fille ouvre les bras, toupille en mimant quelques pas de danse, quelques notes de musique. À force d’avoir crié, sa voix déjà grave s’est fendillée dans des accents plus érotiques. Même son allure dépenaillée instille en moi des pulsions altérées par des sens différents ; de ceux qui ne m’animent que lorsque mon odorat n’est pas assez subjugué. Sans tarder, elle tire son téléphone de son petit sac en osier et se la joue photographe aguerrie.

— Je ne posterais pas ça sur les réseaux, à ta place, l’avertis-je, balayant quelques tiges trop imposantes devant moi.

Elle n’a pas rappelé son père, il épie certainement ses comptes.

— Non, ce sont mes souvenirs à moi, réplique-t-elle en dardant sa petite langue rose.

Difficile de me soustraire à ma contemplation, d’une admiration circonspecte. Par quelle magie continue-t-elle de m’émouvoir ?

Ses émanations, bordel. Je ne tiendrai pas des heures. Impossible. Je m’imagine déjà m’en abreuver entre ses tendres cuisses. Aller chercher son suc de mes doigts pour les lécher ensuite.

Au fil de notre balade, ma trique devient douloureuse.

Ava sautille et pivote devant moi, tout sourire, conservant son mobile près de sa poitrine.

— Tu sais, à Paris, je ne suis jamais allée dans un endroit pareil. Personne ne m'y a jamais emmenée.

Sans crier gare, elle entoure ma nuque de ses bras et, sur la pointe des pieds, me gratifie d'un baiser long et sensuel.

Un soupir et je m'emballe. Sa langue succulente me défie, cherche à me pousser dans mes retranchements. J'enfonce mes doigts dans la taille sculptée d'Ava, malaxe la chair ferme de son cul. Elle est tellement désirable.

Le souvenir de ses jambes ouvertes à moi avec appétence me retourne le cerveau, maintenant qu'elle y a planté ses idées. Son essence fait vibrer les cils de mes neurones, envoie un afflux sanguin dans ma bite qui se sent désormais à l'étroit. J'abandonne sa bouche purpurine, mordille le lobe de son oreille, lui ôtant une lourde expiration. Aussitôt, je trace le chemin de sa gorge avec ma langue, me penche pour l'enfouir dans le sillon brûlant de son décolleté. De ses seins délicieusement comprimés dans la cage de sa lingerie.

Je sens l'hésitation la raidir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle respire l'embarras. Passe sa main sur sa nuque.

— Je… Il a fait chaud, aujourd'hui… j'ai beaucoup transpiré… ça ne te gêne pas ?

— Je veux te sentir comme ça, lâché-je entre mes dents, l'esprit embrumé.

Elle n'a pas idée du pouvoir de sa moiteur. Le commun de ces imbéciles de mortels en ignore les effets aphrodisiaques. Personne ne peut comprendre combien ça me fait bander. C'est ce qu'elle veut, non ?

— Putain…, grommelé-je.

Dès l'instant où j'ai appris qu'elle viendrait à la villa, je croyais que notre quotidien deviendrait une partie d'échecs aisée à mener. Comme toujours depuis mon enfance, je me fie à ce don qui jamais ne me trompe. Faire en sorte qu'elle m'offre l'objet de ma convoitise aurait dû être facile. Une belle blague : à mesure que je progresse sur le damier, mes pions se font dégommer un à un. Son odeur, je m'y suis accroché toute la journée dans l'espoir d'oblitérer la pestilence ambiante. Mais son nectar intime… rien de tel n'existe sur cette planète. J'en ai pourtant savouré, des femmes. Ses molécules ne se contentent pas de me parler, elles me torpillent, m'exaltent

et m’asservissent ; raison pour laquelle je me retrouve à redouter mes désirs.

Ava prend mon visage en coupe, ferme les yeux et sourit.

— T’es vraiment pas comme les autres, rit-elle tout bas, d’un air indulgent.

Là, tout de suite, mes sens en alerte sont impuissants face à la chaleur qui m’étreint la poitrine. Ça s'apparente à la tendresse que j’éprouve pour Pia, mais ça n’en a pas la même forme. Ça ressemble à l’instinct de protection qu’elle a déclenché en moi quand elle s’est mesurée à l’agresseur de sa sœur, mais ça n’a pas la même couleur.

Putain… la rigidité de ses tétons tend le tissu de sa tenue. Avec délicatesse, je la débarrasse de son chouchou, libère sa crinière léonine qui lui tombe jusqu’au milieu du dos. Impossible de ne pas détailler le dessin de ses traits. Ces traits qui n’ont rien de ceux qui m’observaient avec curiosité et autant de crainte, sept ans plus tôt. Le firmament se reflète dans ses iris, leur conférant une teinte mordorée déstabilisante. De jolis ambres enchâssés sous une frange de cils fournis.

J’accueille leur intensité fébrile et inspire à pleins poumons.

Son parfum s’accentue.

À l’instar de mes pulsations cardiaques.

Elle sait que je sais ce dont elle a faim.

— Je ne suis pas certain que s’attarder ici soit une bonne idée, lui rappelé-je.

— Je sais, mais j’en ai envie.

Détermination sans faille. Détermination qui titille mes sens.

Après tout, elle est assez grande pour savoir ce qu’elle veut…

Pour illustrer ses propos, elle s’empare de l’ourlet de ma chemise, découvre mes abdos en y glissant ses ongles. Des frissons se déploient déjà jusqu’à l’extrémité de mes membres. Son attitude se pare d’une sensualité folle et d’autant d’hésitation. Curieux, je demeure inerte, les jambes tendues, mon index formant des arabesques autour de sa tache de vin.

Jusqu’où iras-tu, ma belle ?

Elle se hisse sur la pointe des pieds, se rapproche de mon visage.

L’audace de la jeunesse… me surprend davantage quand Ava susurre :

— J’ai une demande à formuler.

Inondé de ses effluences, je reste mutique et aussi raide qu’un arc. Mon envie de croquer la petite fraise sur son décolleté me gonfle de convoitise.

Elle m’imite en coulant près de mon oreille, augmentant mon supplice, et, de son intonation brisée, elle me glisse : — Moi aussi, je veux te goûter.

Je ne m’y attendais pas.

Statufié, j’arque un sourcil. Enveloppe cette fois sa joue de ma paume.

— Tout à coup ?

Elle inspire fort et se mord la lèvre.

— Depuis que tu m’as ouverte à ton univers olfactif, j’y suis plus sensible, minaude-t-elle. Dans ton bureau, tu m’as demandé de décortiquer ton odeur, je connais aussi celle de ta sueur, maintenant, je veux… imprégner mon palais de ta saveur.

Ma queue l’adjure dans mon boxer.

Je clos les paupières et ricane en silence, applaudissant son coup. Un mouvement près de me mettre en échec.

Elle a tout calculé jusqu’au moindre déplacement, au fait que mes décisions sont commanditées par mon assujettissement. Elle teste mes limites depuis que j’ai refusé de la sauter.

Il est trop tard. L’odeur qu’elle dégage en s’imaginant me sucer me carbonise déjà les synapses.

Je l’embrasse à pleine bouche, excité, flatté à l’idée qu’elle joue le jeu, qu’elle partage une infime part de mon monde.

— Déguste-moi comme il te plaira.

Tout en lenteur, et sans désarrimer ses pupilles dilatées des miennes, Ava fait glisser sa robe par-dessus ses épaules. Sirène dangereuse parée de lingerie d’adolescente. Un contraste alléchant. Tout en langueur, elle se lèche les lèvres, et s’affaire sur les boutons de ma chemise. Ses doigts trémulent, malhabiles, si bien que je me délecte de son impatience. Un rictus moqueur me transfigure quand elle craque et écarte les pans de mon vêtement, explosant les derniers boutons. À défaut de tomber au sol, il reste suspendu sur la tige d’un soleil miniature.

Mes vieilles cicatrices subissent son examen. Intriguée, elle les effleure avec délicatesse, affûtant mon sens tactile.

— D’où elles viennent ?

J’enveloppe sa main exploratrice de la mienne, l’éloigne vers le sud.

— J’étais un gosse bagarreur.

Édulcorer. Sans quoi, je devrais mentionner mes frères. Et il en est hors de question.

Ses ongles aux diverses couleurs pastel s'approchent et frôlent la marque sous ma pommette.

— Ça aussi, ça date de ton enfance ?

Pourquoi cette soudaine curiosité ?

— Non. Ça, c'est autre chose. Arrête de parler ou je change d'avis.

Sa lippe boudeuse m'amuserait si les images de sa bouche pulpeuse sur ma bite ne me tourmentaient pas. Mes réticences – que je sais caduques – s'érodent peu à peu.

Ava fléchit les genoux, distillant un peu plus d'elle autour de nous. Ma pression sanguine augmente, amenuisant mon souffle lorsqu'elle lape la surface de mes pectoraux. Mes muscles se crispent, je deviens ultrasensible à notre peau en contact, à nos effluves mélangés.

Tel un halo, ses boucles l'entourent avec majesté, lui conférant un air de femme fatale que je lui découvre. J'empoigne sa crinière pour affermir ma domination, mon contrôle de la situation déjà bancal. Ava est focalisée sur le film de mon épiderme. Elle m'électrocute à chaque mordillement, me fait tressaillir quand elle me lèche, m'étrangle sous le feu de ses baisers.

Magnifique.

Sublime.

Si féline.

Ses mains me parcourent, me griffent, titillant des instincts qu'il est préférable de réprimer.

Elle déboutonne mon short et aussitôt, ma poigne se resserre sur ses cheveux.

— Aïe ! grimace-t-elle.

Les tambours de mon cœur s'accélèrent. Elle demeure accrochée à mon visage, m'exprimant ses interrogations et pléthore de reproches.

— Tu essaies de te donner bonne conscience ? Tu crois vraiment que Clara ferait la différence entre tes cunnilingus et une pipe ? Tu la trompes déjà, et tu le sais !

Clara m'a trompé la première : un mensonge éhonté qui perdure depuis des années. Non, j'essaie juste de lutter contre cette putain d'intelligence qui m'ordonne de foutre le camp d'ici. Complications. Complications. Complications. Mes instincts l'envoient chier en bonne et due forme.

Tu veux que je te baise, ma chère Ava ?

— Vas-y, soufflé-je en relâchant ma prise.

Mes épaules seules dépassent des multiples rangées de tournesols. Accroupie au milieu de la végétation, Ava me dénude entièrement, déployant ma queue devant son visage.

D'abord la caresse de ses yeux me mettant au supplice.

Puis, le bout de ses doigts, de bas en haut le long de mes veines, asséchant ma gorge.

— C'est doux, exhalet-elle avant d'avaler sa lèvre inférieure.

Elle dévore ma bite du regard. Chaque fibre en moi l'implore de la dévorer tout court.

Tellement belle.

Tellement rare.

Tellement délicate.

J'ai envie de la toucher. Non pas pour lui extorquer un quelconque effluve ; je veux maintenir le lien. De nouveau, j'encage ses boucles. Elle frémit, remplace la pulpe de ses doigts par le rose de sa langue tout en me branlant. Avec douceur. Trop de douceur. Je n'ai pas l'habitude.

Mes poumons se ramollissent.

Elle épie ma mine impassible, mes mâchoires verrouillées, mon regard sulfureux. Y décèle-t-elle mon envie de la déchiqueter ? De la démembrer pour puiser dans son être mon trésor le plus cher ? Devine-t-elle que malgré cette pulsion primaire, j'ai envie de la baiser comme jamais je n'ai eu envie de démonter une femme.

Assouvir mes désirs par un orgasme charnel…

Cela vaut-il les soupçons de Clara si nous ne rentrons pas ?

Cela vaut-il de laisser ma gamine chez les Celi, à qui je ne l'ai jamais confiée si longtemps ?

Cela vaut-il de lâcher prise aussi inconsidérément ?

Elle me prend dans l'étau de sa bouche, enroulant ma trique de sa langue joueuse.

Putain de merde, oui !

Un premier râle m'échappe tant c'est bon.

Ses coulissements affriolants m'en tirent bien d'autres. Effet immédiat sur la libido de ma vanille, l'odeur de sa mouille inonde mes sinus.

Le menton baissé et les yeux vitreux, je fixe cette scène incroyable. Puis mon crâne vacille en arrière. J'étouffe un grognement.

Bordel.

Shoot de bonheur. Cerveau décalqué. Des grains de luxure colonisent mon sachet de dope. Je plane, seul, retourné par des houles de plaisir quand mes sens tremblent à l'unisson.

Cette jeune créature continue de me pomper à un rythme d'une imperfection parfaite. Ses cheveux toujours dans ma poigne, je balance des hanches pour lui baiser la bouche jusqu'à la gorge, me retiens non sans mal d'être trop brutal.

Elle retrouve mon attention quand elle cueille mon fluide préséminal sur sa lèvre en gémissant.

J'oscille entre frustration et détonation.

— Alors ? haleté-je.

Un rose profond colore jusqu'à la naissance de ses seins. Ses traits transpirent un plaisir intense.

— Fort.

Entre deux baisers sur mon gland, elle ajoute :

— Indéfinissable. C'est sucré et amer à la fois… et capiteux. Je crois que je pourrais continuer indéfiniment.

Des propos gonflant mon ego jusqu'à la démesure. L'effet que j'opère sur elle est indiscutable, néanmoins, sans le réaliser, elle vient de m'offrir la clé de nouveaux coffres de son âme. Elle développera une addiction, ainsi, elle comprendra quel philtre me rend complètement accro.

— Déshabille-toi, ma vanille. Laisse-moi accéder à ton cul.

Elle clignote des cils, retient sa respiration avant de déglutir. Une seconde de candeur qui me met au supplice. Mes canines plantées dans ma lèvre, je n'admets aucune protestation. Alors, elle abandonne les derniers remparts à sa nudité. Pour la première fois, je peux admirer la rondeur de sa poitrine sans artifice. Pleine, ferme, agrémentée d'une marque et de petits tétons roses aussi bandés que mon sexe. Je les soupèse avec délectation, frotte leur pointe de mes pouces, extorquant à Ava des miaulements plaintifs. Sa taille si fine s'évase magnifiquement en une silhouette voluptueuse, au centre de laquelle sa chatte épilée me nargue de son fumet.

L'oasis de mes fantasmes.

Je me baisse, m'assieds sur l'herbe, appuyé sur mon bras tendu en arrière, les jambes déployées.

Perplexe, mais chaude comme la braise, Ava me suit. J'arrache ma chemise aux serres végétales et l'étends par terre. À quatre pattes sur la toile de lin, la rousse pivote de côté dans une courbe enchanteresse.

Lorsqu’elle se penche pour engloutir ma queue, sa crinière rabattue sur son épaule, la cambrure de ses reins attise mes désirs dévoyés. De ma main libre, j’agrippe sa fesse charnue, m’imagine comme il serait bon de sentir son cul contre mon bassin. Sa fellation est exquise. Elle altère la nature de mes envies ; quand mes doigts pénètrent son vagin trempé, qu’elle gémit de plus belle, la bouche pleine de moi, que sa frénésie l’empêche de se concentrer, je deviens dingue. Selon toute logique, j’aurais dû recouvrir mon visage de sa croupe pour lui retourner la faveur – et surtout, profiter de sa saveur –, mais l’observer dans cette position est hors de prix. Cernée d’une forêt de tournesols, elle enflamme mes rétines, s’y grave au fer rouge, ma folie alimentée par son parfum extraordinaire.

Je veux la posséder.

Ce désir précis, lapidaire, s’accompagne d’un orgasme dévastateur. Je crache un grognement animal, dans les airs, et dans la gorge de ma sirène.

Elle. Avale. Tout.

Ce liquide aux notes capiteuses qui se mêlent à ses puissantes émanations.

Nous avons permuté nos rôles, et entre mes paupières paresseuses, je la trouve d’un érotisme bouleversant.

Mon corps se relâche. Ava se redresse, mes doigts toujours en elle, se débarrasse des restes de mon sperme d’un revers de la main et humecte ses lèvres enflées.

— T’es magnifique, laissé-je échapper dans un marmonnement.

Putain…

Encore étourdie, l’air d’avoir été terrassée par une tempête, elle gémit de plaisir quand j’extirpe mes phalanges pour lécher son nectar.

Mon cœur bat la chamade.

— Tu as aimé ? s’enquiert-elle en papillonnant des cils, avec une pudeur chargée d’incertitude.

Si j’ai aimé ?

Mes pulsions lui répondent ; je me redresse d’un coup, m’empare de sa taille pour l’étendre sur ma chemise désormais maculée. Positions inversées. Au-dessus d’elle, je happe ses lèvres imprégnées de mon arôme, y mélange le sien de ma langue, ma fougue ravivée en un éclair de seconde.

Comme je l’embrasse, les images d’elle affairée sur mon phallus – avec son cul à se damner en l’air et ses petits gémissements – crépitent dans mon esprit, en harmonie avec les bruits de succion de nos baisers sensuels.

Je la veux.

Mon sexe tressaille, réclame cette jeune femme de toutes ses forces.

Avide, elle m'écroue dans la prison de ses bras, m'appelle par la pression de ses jambes autour de mes reins. Elle est si belle… rare et délicate.

Elle sent si bon.

— Je veux te sentir en moi, murmure-t-elle.

Et je cède.

Ma langue dans sa bouche, je glisse, me fraie un chemin au plus profond de son intimité, jusqu'à la garde.

J'exhale un soupir.

Chaud. Serré. Humide. Divin.

Aucun détail n'échappe à mes capteurs ultrasensibles.

Elle geint contre mes lèvres. De ses yeux verts, Ava cherche à pénétrer dans mon âme comme je m'invite dans son corps. Je m'y perds. Des va et des vient, la douceur de sa peau, la fraîcheur vespérale nous hérissant le duvet, les bruits de succion, le bruissement des plantations, nos effluences moites qui me vrillent la cervelle. Une symphonie agressive et lascive tout à la fois. La tendresse de ses seins écrasés contre mon buste et la sensation de sa cyprine s'écoulant contre mes couilles me rendent barge. Ses ahans quand j'accélère la cadence, ses ongles incrustés dans mon cuir chevelu font bouillir le magma dans mes veines. L'ensemble de mes sens exacerbés, je plane dans une nouvelle dimension. Je goûte le grain de sa gorge, le dévore en relevant sa jambe souple sur mon épaule.

Oh, ma petite vanille…

— C'est ce que tu voulais ? haleté-je près de son oreille, explorant les parois de sa féminité en profondeur.

Entre deux saccades, elle feule son assentiment. Plongé dans une transe sans précédent, je redouble de vigueur, lui livre mon plaisir dans des cris étouffés, tout en la regardant droit dans les yeux. Connexion intense ; je m'engouffre dans son puits en carence affective, me laisse bouffer jusqu'à l'os. Derrière une brume fiévreuse, elle me dévisage comme si j'étais un dieu, décuplant ma sensation de toute-puissance sur son esprit fragile. C'est trop bon. Nos odeurs m'intoxiquent, j'en veux toujours plus. Plus d'ivresse, plus de contact, plus de son timbre aphrodisiaque. Ça devient brut, bestial. La terre écorche mes genoux. Mes hanches claquent contre ses fesses, les émanations de sa jouissance galvanisent la mienne, et ainsi, nous montons crescendo dans un concert sauvage.

Je me saisis de ses poignets, les cale de part et d'autre de son visage empourpré en effectuant des mouvements de bassin circulaires qui la déconcertent. Qu'elle m'excite, putain… J'agrippe ensuite ses cheveux, immobilisant son crâne dans ma poigne pendant qu'elle encaisse mes secousses. Elle prononce mon nom d'une avec une lasciveté qui me donne envie de la manger toute crue. Je mords son épaule, le besoin irrépressible d'avoir son goût dans la bouche. Je plante mes dents plus fort, serre les paupières en savourant les sensations sur ma queue et au travers de mon corps, grognant contre sa peau. Ses spasmes vénériens m'avertissent. Son mollet moite ayant glissé le long de mon bras se contracte. Ses yeux s'ouvrent en corolles tandis qu'elle se laisse saisir par la petite mort, arrondissant ses lèvres dans un cri si aigu qu'il en demeure silencieux.

— Mmmm, grogné-je, toujours contre son épaule, avant de remonter sur sa gorge pour enfin respirer contre son visage.

Elle me tue.

Je ralentis, prolonge le plaisir jusqu'à ce qu'elle se relâche pleinement.

Dans cette position de sujétion, nos doigts s'entrelacent. Mon nez contre le sien, nos souffles sommaires se confondent. Ma queue remue en elle, encore gorgée de luxure. Noyée dans un nuage de stupre, Ava esquisse un sourire repu. J'expire lourdement, savoure les contractions de son fourreau. Nous ne bougeons plus. Je la garde étourdie dans mes bras, la hume pleinement. Nos pulsations se calquent l'une sur l'autre, sa poitrine contre la cage de mon palpitant. Assommé par mon élixir de jouissance, j'exécute des mouvements de balancier d'une lenteur extrême. Elle pousse un gémissement suave, aussi grisée que je le suis. S'ensuivent des minutes durant lesquelles je la renifle sans manières et laisse son parfum me mener à l'éjaculation. En jets saccadés, je l'imprègne de ma semence.

Exténuée, la jeune rousse remue à peine des fesses, avant que je quitte la douceur de son antre. Baigné dans l'océan de ses effluves, j'octroie un baiser à chacun de ses mamelons, la secouant d'un adorable gloussement. Son manque d'énergie la cloue au sol, me permet de considérer un filet de sperme qui s'évade de sa chatte humide.

Mes mâchoires se ferment, une crainte sournoise rampe dans mes tripes.

Non, outre son moyen de contraception, elle n'est pas en période d'ovulation, l'odeur de sa cyprine est sans appel.

Il fait presque nuit, et rarement je me suis senti si heureux.

Quel con… de n’avoir jamais envisagé de la posséder, d’avoir cru que son parfum n’aurait aucune incidence sur mon plaisir sexuel.

— Il faut qu’on y aille, maintenant.

— Je n’ai pas envie, geint-elle, non sans se relever sur ses jambes. On rentrera tard, je serai incapable de m’endormir.

— Tu ne portes pas ta pomme d’ambre, observé-je en me rhabillant.

Elle chancelle en cherchant son soutien-gorge, encore secouée par notre interlude.

— Pas aujourd’hui, sourit-elle. En ta compagnie, je n’en ai pas ressenti le besoin.

L’expression sur ses traits me souffle que je devrais me réjouir de son explication, mais malgré le brouillard, mes méninges turbinent. Oui, je suis content : qu’elle se sente en confiance est un premier pas vers l’obtention de mon élixir.

— Utilise-la pour essayer de dormir, ce soir.

Ce sera peine perdue, ses insomnies sont coriaces. Toutefois, si le santal peut l’apaiser…

Si ma chemise jadis immaculée ne ressemble plus à rien, Ava y a laissé son empreinte. Je dissimule mon contentement lorsque je l’enfile.

Quelques traînées chatoyantes strient le firmament obscurci. L’atmosphère s’est alourdie d’une tension inconfortable.

— Je vais te chercher de quoi te rafraîchir, désigné-je le cabriolet abandonné sur la route.

Avant que je m’éloigne, Ava, ne portant qu’un soutien-gorge, me saute littéralement dessus.

Déstabilisé, je me fais étreindre avec force. Elle niche sa figure contre ma poitrine, s’agrippe au dos de ma chemise en débordant d’affection. Mes épaules s’affaissent, je lui retourne son câlin et la cajole, apaisé.

…

Malgré mes expériences débridées, notre rapport plutôt sage m’a marqué plus profondément que n’importe quel épisode charnel, d’aussi loin que je me souvienne. Aucune femme ne m’a jamais chamboulé ainsi. À l’évidence, elles ne possèdent pas ses phéromones prédestinées à hanter ma raison et les moindres recoins de ma conscience.

La première fois que la jeune Ava a franchi le seuil de ma porte, flanquée d’un cartable rouge pâle et d’une expression défiante, aurais-je pu imaginer que, sept ans plus tard, je finirais par la baiser ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24 – ÇA SENT LE SANTAL



La nuit est tombée.

La distance physique qu’il a instaurée me tue.

Ce n’est pas comme si nous avions le choix, il faut bien qu’il conduise, que je boucle ma ceinture de sécurité.

Que nous rentrions.

Je ne veux pas retourner à la villa Lavanda.

Me rapprocher de Clara, éprouver de la jalousie ou de la culpabilité.

Paradoxalement, l’idée de passer la nuit seule avec Imrel m’angoisse. Bien qu’en l’instant, je rêve de me nicher dans ses bras pour toujours.

J’ai beau être collante de transpiration, ressentir le besoin urgent de me rafraîchir, l’émotion me déborde par tous les pores.

J’ai… fait l’amour avec Imrel. Si nous avons peu parlé, le mot « baiser » manquerait de nuance pour décrire ce qui vient d’arriver. C’était si intense. J’ai eu l’audace de vouloir le goûter, priant pour éveiller son envie de me posséder moi, au-delà de mon odeur. Lorsqu’il m’a retournée par terre, cédant à une impulsion lubrique, j’ai cru jouir sur-le-champ. C’était instinctif, sensuel à souhait, si naturel. Et tellement chaud.

Je peine encore à réaliser. Nous étions nus, peau contre peau. À travers son regard sulfureux, pour la première fois, je me suis sentie femme. Avoir son membre en bouche, le torturer de plaisir était si sexy.

Je porte mes doigts à mes lèvres, submergée par une nouvelle vague d’excitation. À coup sûr, il doit la flairer.

Il y a tellement de joie en moi que j’ai l’impression de ne pas pouvoir la contenir. Je n’ai jamais ressenti ça. Ce n’est pas doux et chaleureux, non, je grouille d’une impatience abrupte.

— C’était ma première fellation, l’informé-je tout bas, dans un sourire coquin.

Quelques secondes de mutisme, agrémenté par une vieille musique programmée sur une fréquence radio vintage.

— J’avais compris, oui.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? m’alarmé-je.

Mon manque d’expérience était si flagrant ?

Imrel nous engage sur la nationale, puis me dédie une expression moqueuse saupoudrée de tendresse. Il débarrasse ma crinière dépeignée d’une brindille.

— Tu admirais ma queue comme s’il s’agissait d’une merveille, se gausse-t-il.

Les yeux ronds, je sens mes joues s’enflammer.

— C’était bandant.

Son corps ciselé, ses muscles taillés dans le granit, sa toison reliant son nombril à son sexe… *ça*, c’était bandant.

J’y pense en boucle, me rappelle chaque sensation, son souffle sur ma peau et l’envie de chialer de bonheur. Tout est gravé jusque dans mes os.

L’impression d’avoir été déflorée.

Impression d’avoir fait l’amour en pleine conscience. Pourquoi n’ai-je jamais été si ébranlée avec Léo ? Je lui suis pourtant plus attachée qu’à Imrel.

Pourquoi cette ultime affirmation sonne-t-elle faux dans mon esprit ?

« C’était ce que tu voulais. »

Je pose mon regard sur son profil. Muré dans le silence, il semble ailleurs. Y songe-t-il autant que moi ? Ou s’est-il contenté de réagir à mes désirs ?

Je n’ose pas le lui demander.

J’ignore ce qu’il en pense.

Que va-t-il se passer, maintenant ?



Je n’avais pas pensé aux boutons.

Les boutons de la chemise d’Imrel que, dans le feu de l’action, j’ai arrachés sans ménagement.

Je n’avais pas pensé que Clara nous attendrait de pied ferme jusqu’à minuit.

Pia s’étant endormie avant notre arrivée, Nonna a insisté pour que je vienne la chercher demain. C’est donc seuls que nous regagnons la villa Lavanda, le vêtement d’Imrel maculé de brun de terre et de vert d’herbe, les derniers boutons ouverts sur son nombril. Pour ma part, ma tignasse hirsute – même nattée – doit encore contenir quelques résidus végétaux. Cependant, j’ai pris soin de nettoyer toute trace, que ce soit sur mes bras ou sur mes jambes.

Mon large chapeau planté sur la tête afin de minimiser l’effet broussailleux, je file en direction de ma tanière, mon beau-père sur mes talons. Dans la bâtisse, des volutes d’encens ont remplacé les fragrances florales, saturant l’air de santal.

C’est dans le vaste couloir que je croise Clara, debout sur le seuil du salon, appuyée au chambranle de la porte. A-t-elle allumé les bâtons pour apaiser son anxiété ? Elle paraît crevée, dans sa longue robe de nuit immaculée. Je lui lance un salut désagréable et expéditif sans ralentir le pas. Une fois dans ma chambre, à quelques mètres de là, je ferme la porte et m’adosse au battant, le cœur cognant dans ma poitrine.

— Où est Pia ? Pourquoi tu n’as pas répondu à mes appels ? admoneste-t-elle son homme.

Des coups de fil de Clara ? Il ne m’en a jamais parlé.

— La petite est chez sa grand-mère. Elle s’est endormie, je n’ai pas voulu la réveiller. Et je t’ai envoyé un texto. La musique était trop forte, je ne t’aurais pas entendue.

— Tu aurais pu trouver un moment. Sur le chemin du retour, par exemple, s’emporte-t-elle, le ton fébrile, comme si son monde allait s’écrouler.

— Je suis vidé, chérie, j’ai besoin de dormir.

La voix d’Imrel s’éloigne. Impossible de savoir si Clara le suit.

— Ça a pris si longtemps, je me suis inquiétée !

— Pourquoi t’es-tu inquiétée puisque je t’ai envoyé un message, bordel ?

Mes épaules sont crispées.

Quand lui a-t-il envoyé un message ?

— Regarde dans quel état tu rentres ! s'égosille-t-elle cette fois, me plantant un coup dans l'estomac. Et s'il vous était arrivé un accident ? Je te signale que tu es parti avec mes filles !

J'entrebâille la porte avant que leurs voix ne disparaissent à l'étage.

— Et tu t'inquiètes pour tes gosses ? C'est nouveau, ça ! Tu devrais me remercier de les sortir, putain !

Ou de les sauter.

Les mensonges se superposent. Le sentiment qui me tenaille n'a rien de la jubilation prévue. Je fantasme sur le mec de ma mère, mais bien sûr que la vengeance aussi m'animait. Nous avons forniqué, ça y est. Il a joui en moi de diverses manières, me couvrant de baisers, de regards comme si j'étais unique, malgré ses premières réticences. Or, cette situation me file des maux de ventre. Que suis-je devenue ?

En haut, ça s'agite, le volume monte. Je me pétrifie en percevant le bruit de leurs pas qui dévalent l'escalier. J'ai un mouvement de recul quand je les entends approcher.

— Clara, reviens, merde !

Celle-ci ouvre grand la porte de ma chambre, tombe nez à nez avec moi, debout, le chapeau toujours sur mon crâne. Je ne la reconnais pas. Ses joues d'ordinaire si pâles sont pivoines. Elle est transfigurée, ses yeux humectés, prêts à jaillir de leurs orbites.

— Tu es restée avec lui toute la journée ? Toute la soirée ?

Imrel surgit derrière elle, furibond.

— Clara, bordel !

Désarçonnée, je balbutie sans rien articuler, mais retrouve vite mon aplomb. Les poings serrés, je la défie : — Oui. Pourquoi ?

— Tu es sûre qu'il n'a pas eu l'occasion d'aller sauter encore une nouvelle pétasse ?

— Qu… Quoi ?

Le sang quitte mon visage. Je titube.

Le grand blond empoigne son bras et la tire en arrière. Son air impérieux me hérisse de frissons.

— Ça suffit, maintenant ! Fous-lui la paix !

Décomposée, je capte ses yeux furieux.

— J'aurais dû l'assigner à ta surveillance !

De quoi parle-t-elle ?

Clara tente de se dégager, mais la prise d'Imrel est ferme si j'en crois les rougeurs sur son bras.

— Lâche-la…, gémis-je, sonnée par cette révélation.

— Que s'est-il passé, Ava ? quémande-t-elle, son courroux imbibé de désespoir.

— Je…

— Rien, je n'ai pas quitté ta fille d'une semelle, grogne l'homme, une veine saillant sur sa tempe.

Il me contemplait en me donnant l'impression d'être unique.

« Belle, rare et délicate. »

Je cille, accuse le coup en me protégeant de mes bras.

— Tu me fais mal, rugit Clara, la haine dansant dans ses prunelles.

Mes pulsations cardiaques s'accélèrent, je sens que ça dégénère. Puisant dans mes ressources de sang-froid, j'interviens avant qu'il lui brise les os :

— Il est resté avec moi tout le temps. La foule était en délire, c'est pour ça qu'il est dans cet état, clarifié-je.

Elle me considère un long moment, grimaçant de rage.

— Cesse de te ridiculiser, Clara. On monte, lui intime son homme.

Son homme infidèle.

— C'est moi qui ai insisté pour prolonger l'expédition, je voulais visiter Florence, cinglé-je avec bravade pour masquer mes tremblements.

Sans les laisser rebondir, je leur claque la porte au nez.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 25 – ÇA SENT LES ÉGOUTS



Avec combien de femmes a-t-il couché ?

Toutes mes questions, mes appréhensions et mon euphorie se sont fait annihiler par cette seule interrogation.

Une interrogation qui me déchire le cœur.

Quelle conne.

Qu’est-ce que je croyais ? Que s’il m’avait succombé, c’était parce que j’étais unique ? Que son obsession bizarre m’était réservée ? Et puis, combien a-t-il développé de fixettes ? Si ça se trouve, à chaque année, sa nouvelle lubie olfactive. À chaque saison, sa nouvelle maîtresse.

Dans le jardin, j’ai dansé toute la nuit. J’ai pleuré aussi. Beaucoup. Les reflets de la lune illuminaient les cristaux de ma pomme d’ambre. J’ai balancé l’objet sur la pelouse, priant pour qu’il se fracasse. En vain, il ne s’est même pas ouvert.

À chaque femme, un nouveau bijou.

Ce matin, je les ai à peine croisés, cependant, la normalité semblait avoir repris ses droits, exception faite du stigmate foncé sur le bras de ma mère. Écœurée, je me suis précipitée chez Nonna pour récupérer Pia. L’attitude moralisatrice de Val m’a dissuadée de rester. Elle ne comprend pas pourquoi je l’ignore. Moi non plus, je ne m’explique pas comment j’en suis arrivée là.

Les ondes négatives irradient autour de moi, ne m’insufflant que douleur, rage et frustration. Et au centre de ce capharnaüm, je ne pense qu’à Imrel.

Qu’à l’impression d’avoir été trahie. Dupée.

Qu’à nos corps imbriqués, son odeur épicée. Qu’à sa façon de me toucher, de murmurer des mots doux à mon oreille, véritables formules magiques ensorcelant mon cœur.

J’ai ramené Pia à la villa et me suis terrée dans le garage pour appeler mon père.

Tant pis s’il me passe un savon, j’ai besoin de l’entendre.

— Papa…

Deux syllabes et déjà des trémolos me trahissent. Il marque un instant, avant de répondre : — Tu en as mis du temps. Tu m’as manqué, ma puce.

Je déglutis, les larmes au bord des yeux. Il n’est même pas fâché…

— Toi aussi, tu me manques, m’étranglé-je.

— Qu’est-ce qu’il se passe, tu as une petite voix ? J’ai appelé l’amant de ta mère, hier. Un vrai connard. Tu étais en sa compagnie ? Que faisiez-vous ?

Trop de questions…

« L’amant de ta mère », appellation toute désignée depuis le divorce. Une façon de le spolier de son importance.

S’il savait…

Je tente de reprendre contenance, m’assieds sur un coffre en bois et souris pour raffermir mon assurance.

— Ça va, Papa. Il m’a conduite au spectacle auquel je voulais assister. C’était génial. Je suis désolée d’avoir tardé à téléphoner.

Je lui raconte ma visite de Florence en long et en large, retrouvant quelques éclats d’enthousiasme. Il faut que Clara choisisse cet instant pour apparaître à l’entrée du garage, râteau en main.

La confrontation d’hier crépite dans ma tête en flashs pernicieux. Ils remontent le temps, m’assénant des images de plus en plus charnelles.

Sa présence m’incommode.

Je poursuis ma discussion avec Papa comme si de rien n’était. Enfin, difficile de l’ignorer quand elle s’adosse au mur de briques, ses doigts délicats jouant de la harpe sur le manche. Dans sa robe aérienne, les cheveux enroulés dans un foulard chamarré, elle paraît captivée par mon récit.

— J’ai juste le mal du pays, ne t’inquiète pas, rassuré-je mon père.

J’adore qu’il me relate ses « vacances » en compagnie de Mathilde. Eux aussi se sont rarement retrouvés seuls, Papa s’étant échiné des années durant à me soutenir dans ma scolarité, même pendant mes remédiations. Ces insomnies qui ont suivi ma prise de médocs ont vraiment pourri ma vie, ainsi que celle de mes proches. Mais il valait mieux ça que des troubles de la mémoire plus conséquents.

Une fois que nous raccrochons, je toise ma génitrice en silence. Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle n'est pas restée sans raison. Après l'épisode d'hier soir, son flegme me met mal à l'aise.

— Comment se porte Florent ?

Question surprenante, mais elle ne me laisse pas le temps de répondre.

— Tu lui racontais ta journée avec Imrel.

Bien sûr, elle se fiche de Papa. Voilà l'objet de sa véritable préoccupation.

La fragilité caractéristique de sa voix s'est accentuée d'une note belliqueuse. De même que dans son expression plane une hostilité inhabituelle.

— J'ai omis ta crise à notre retour.

Clara lève le menton, austère comme je l'ai rarement vue.

— Ta jeunesse ne te permettra pas de séduire Imrel.

Mon souffle se tarit.

— Hein ?

La sensation que des milliers de bestioles fourmillent sur ma peau me pétrifie jusqu'à mes tréfonds. Je voudrais lui dire de répéter, mais mes lèvres sont comme du carton.

Elle sait ? Il lui a avoué ?

— Si c'est la jalousie qui te ronge, tu devrais t'en aller, ajoute-t-elle, du haut de son altière beauté.

Je me sens minuscule. Mes émotions sont bafouées, piétinées. Mes trésors de souvenirs jetés sans considération.

— Imrel a déjà une fille. N'espère pas prendre sa place.

Hein ?

Attends…

Quoi ?

Mes synapses se remettent en branle.

— Tu crois que… ?

— Je ne crois rien, je remarque l'intérêt qu'il te porte. Je ne suis pas aveugle.

Boum boum…

L'intérêt qu'il me porte…

Mais… elle ne soupçonne rien d'autre ?

Ma sublime mère se décolle du mur et s'approche de quelques pas, tel un spectre de mauvais augure, son râteau toujours en main.

— Hm, ricane-t-elle, un sourire crispé sur les lèvres. Si jamais tu le couvrais pour gagner son affection, ne te leurre pas, il ne ferait que t'utiliser pour mieux me tromper.

« T'utiliser pour mieux me tromper. »

Mon cœur bat si fort, il me fait si mal.

Pour tellement de raisons.

La façon outrageuse dont me mate Imrel… La façon dont il me mange la poitrine, dont il caresse ma chevelure, dont il hume mon intimité… Ne voit-elle en moi qu'un alibi ? Ne suis-je même pas digne d'intéresser son putain de parfumeur ?

Je la détaille de pied en cap, m'arrête sur ses clavicules saillantes, sur ses doigts longs et délicats, sur la finesse de son cou dégagé, sur sa beauté presque fantomatique. L'émotion me pique les rétines.

— Ouais, ne dis pas n'importe quoi. Et d'abord, t'es sûre qu'il t'a trompée ? Combien de fois c'est arrivé ? enchaîné-je pour empêcher mon chagrin d'exploser.

Clara détourne la tête, une ample inspiration soulevant sa poitrine. La souffrance est manifeste, elle serre son poing sur l'outil de jardin.

— Trop de fois, lâche-t-elle dans un murmure.

L'impression que des pics me traversent la gorge.

— Je croyais qu'entre vous, c'était l'amour fou ? grincé-je, avec, je l'avoue, une sombre envie de la heurter.

La heurter comme elle n'a cessé de me laminer depuis mon adolescence.

Touché ! Elle me mitraille de ses yeux obscurs, envahis d'une subite tristesse.

— L'amour n'a rien à voir là-dedans. Imrel est singulier. Il possède un charisme qui attire les femmes comme des cafards. Sa vulnérabilité face aux odeurs l'empêche parfois d'avoir les idées claires, peste-t-elle derrière les dents. Mais sa famille est ici, avec nous, et il le sait, ponctue-t-elle fermement.

Son message sous-jacent ne m'échappe pas. Elle est cruelle, le mot d'Imrel était d'une justesse abominable. Ma proximité avec lui l'agace, bien qu'elle ne me voit même pas comme une menace pour son couple.

Putain. Si mon père lui avait laissé ma garde, m'aurait-elle écartée de sa nouvelle famille toutes ces années ?

Quelle mère c'est, ça ?

Une mauvaise, assurément… mais… plus que ça, est-ce qu'elle m'a un jour considérée comme son sang, comme sa chair ? Je n'en ai pas l'impression.

Semblables à la pestilence des égouts, des relents de haine viennent tordre mes entrailles.

Si son homme est infidèle, l'idée qu'il puisse me convoiter – ou l'inverse – ne lui traverse pas l'esprit une seconde ?

Je m'ébroue, avec l'envie de détaler sur-le-champ. Je ne peux pas, sclérosée par cette curiosité malsaine qui, j'en suis sûre, me mettra sur le carreau.

— J'ai mieux à faire que de couvrir un pervers ! craché-je, paumes en l'air. De quoi tu as peur ? Qu'elles soient plus belles que toi ? Plus disponibles ? Moins égoïstes ?

La liste serait encore longue, mais, les nerfs à fleur de peau, je meurs d'envie d'entendre sa réponse. Qui sont ces femmes que baise Imrel ?

— Imrel ne trouvera jamais de femme aussi disponible que moi. J'étais prête à arrêter de danser pour lui, mais il a son propre royaume à diriger.

Au fil de ses mots, je me décompose. Elle aurait tout lâché pour lui, mais elle ne l'a fait ni pour moi ni pour Pia ? Impossible !

Dans les faits, sa présence physique n'aurait rien changé, Clara est incapable de s'occuper d'un enfant, mais l'a-t-elle seulement envisagé ?

La douleur ne se débat plus avec la tristesse ; désormais, c'est une animosité vénéneuse qui empoisonne mon sang.

Clara soupire, puis tortille l'une des mèches dépassant de son turban, ses doigts traçant des arabesques.

— Et, oui, j'en ai surpris. Des femmes d'affaires affirmées, des clientes de tous horizons. Elles sont sublimes, bien sûr, persifle-t-elle, son regard injecté de jalousie. Les goûts d'Imrel sont des plus raffinés. Si ses écarts me rendent malade, qu'il me trahisse avec une femme banale m'achèverait pour de bon, se lamente-t-elle, posant sa main devant la bouche tant cette idée la consume.

Je demeure inerte, sans me détourner d'elle. Hébétée, luttant de toutes mes forces pour ne pas éclater en sanglots, je m'accroche aux tournesols, à nos corps emmêlés, à son nez partout sur moi.

« Belle, rare et délicate. »

Je suis trop *banale* pour représenter une menace.

Est-ce pour ça qu'Imrel n'a jamais entrepris de me faire l'amour, malgré son obsession olfactive ? Mes shorts, mes débardeurs, mes breloques. Je ne suis qu'une gamine, je ne joue pas dans leur cour.

— L'essentiel est qu'Imrel retrouve son bonheur dans nos draps. Il me l'a prouvé hier encore.

C'est le coup d'estoc.

Ils ont couché ensemble, cette nuit ?

J'y crois pas. J'y crois pas, merde ! Juste après m'avoir baisée, il avait encore envie d'elle ?! Putain d'animal !

J'ai bien fait de rester assise, mes jambes m'auraient lâchée.

Clara claque le bout de son manche sur le sol en pierre, me faisant tressauter. Au pli barrant son front, je devine qu'elle a noté ma réaction.

— J'ignore tes intentions, Ava, j'ignore si cette villa te rappelait ta jeunesse, ou si tu es venue rompre l'équilibre de cette famille. Personnellement, je n'ai jamais eu de mauvaises intentions à ton encontre, et c'est ton père qui a insisté pour obtenir ta garde.

« Insisté » ? Elle est bonne, celle-là !

— Je n'aimerais pas que tu jalouses ta sœur ou que tu essaies de m'atteindre en accaparant l'attention de mon homme.

C'est ce qu'elle pense ?! Que j'ai débarqué à dessein de détruire sa petite famille par pure vengeance ? Alors que Nonna s'inquiète pour elle, et que je suis venue m'assurer qu'elle ne se faisait pas battre par son mec détestable !

Une douleur froide et métallique se greffe sous mon sternum.

C'est pour me dire ces conneries qu'elle s'est attardée dans le garage ?

— Je m'en fous, de ça ! m'emporté-je d'une voix brisée. Tu te fais des films, je suis venue pour voir Nonna et me rapprocher de Pia, je n'ai pas besoin d'Imrel, j'ai déjà un père qui remplit son rôle et le tien à la perfection, puisque tu n'as jamais été là.

Mon ultime réflexion reste sans effet. Des émotions lapidaires me lardent de toutes parts, pareilles à des coups de ceinture. Clara réduit la distance entre nous, envahit mon espace vital de sa stature frêle et angélique.

— Alors, soit… (Sa tête chavire de côté, elle exhale un souffle las.) Crois-moi, ta venue ne me dérangeait pas… mais, à vrai dire, c'est Imrel qui a plaidé en ta faveur, en dépit du fait que je sois en dépression. Il te témoigne de la gentillesse car tu es ma fille. Il cherche à me faire plaisir. J'en suis heureuse tant que tu restes à ta place.

Déglutition douloureuse. Ses mots m’épluchent avec un tranchant acéré. Je maintiens toutefois le contact visuel, inébranlable. D’aussi loin que je me souvienne, il s’agit de notre première discussion à cœur ouvert, sans faux-semblants. Et je vois clair dans son esprit. Il est vide. Vide d’affection, vide d’empathie. N’y stagne qu’une vénération démesurée pour Imrel.

Elle n’était pas enchantée à l’idée que je vienne.

Je m’en doutais, mais, sérieusement, fallait-il qu’elle me le jette à la gueule avec une telle désobligeance ?

Et puis, cette fichue souffrance au fond de moi qui ne cesse de me surprendre.

Mes doigts pressant mon téléphone et le visage baissé, je ricane en marmonnant : — Et elle est où, ma place ?

Clara serre les dents sans bouger. Puis relâche les épaules dans un soupir.

— Ne l’as-tu pas trouvée, depuis toutes ces années ?

Sur ces mots d’amour, elle déserte le garage. Elle m’abandonne à mon ressentiment, attisé par sa véritable nature dévoilée sans fard ni artifice. Et à un profond désarroi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26 – ÇA SENT TROP FORT



Ne suis-je qu’une fleur dans son bouquet personnel ?

La fragrance parfaite ? Une drogue inédite ? Une proie sur son tableau de chasse ? Me désire-t-il sexuellement, ou n’est-ce qu’un délire olfactif ?

Clara affirme la dernière option.

Ma mère exige que je reste à ma place. La blague ! Je lui aurais bien raconté comment son mec m’a prise dans les champs de tournesols !

Ça ne lui a même pas traversé l’esprit. Rien à voir avec nos gènes ; sa conception d’une relation mère-fille est frelatée. Non, je ne suis pas aussi belle qu’elle, que ces femmes avec qui il l’a trompée.

Mon sang bouillonne dans le chaudron de mon amour-propre. Paumée, je contemple la porte de son local, droite comme un *i*. Lui tirer les vers du nez me démange, à présent que je me trouve au seuil de sa tanière, j’ignore comment l’aborder, comment contrôler cette jalousie qui me mord les organes. Ça me paraît impossible.

Advienne que pourra, j’ouvre l’antre du parfumeur. Les gonds grincent dans un couinement lugubre. La pièce est plongée dans une obscurité déconcertante. Dans l’embrasure, la main toujours sur la poignée, je m’immobilise. Dans le rectangle de lumière que j’ai projeté, Imrel est recroquevillé sur un tabouret. Sur la table où trône l’alambic, il griffonne dans un cahier à la seule lueur de son téléphone, l’air totalement possédé et entouré de diverses fioles.

À ma présence, il bondit sur ses pieds. Je sursaute. Ses yeux fous me mitraillent de fureur.

— Qu’est-ce que tu fais là ? vocifère-t-il, sec et accablant.

— Je… voulais te voir, dis-je d’un ton ferme.

Une crainte inopinée me fait quand même trembler.

Qu’est-ce qui lui arrive ? Ses cheveux sont en bataille, il porte sa tenue de sport – qu’il a dû enfiler ce matin –, encore tachée de sueur, et les lieux

empestent un mélange prononcé d'essences trop sucrées, comme s'il y avait renversé trois tonnes de parfum.

— En débarquant sans t'annoncer ?

— Je…

— Ni toi ni personne n'entre sans mon autorisation. Je ne supporte pas qu'on fouine dans mes parfums ! aboie-t-il.

Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Qu'on fouine dans tes parfums ? Pour quoi faire ? Jusqu'à présent, c'est toi qui cherches à obtenir le mien.

Furibond, il referme son carnet – un relié enluminé – et range ses papiers avec une précipitation gauche. Il fait mine de s'arracher les tifs puis il se hâte vers moi, un voile dément tombant sur ses iris. Mon mouvement de recul manque de rapidité ; sans ménagement, il me saisit le poignet. Et me détaille, les mâchoires aussi contractées que le reste de son anatomie. D'abord mes cheveux lâchés, pour lesquels ses narines se dilatent. Ensuite, il s'attarde sur mes lèvres pour plonger aussitôt sur le creux de ma nuque. S'ensuit le décolleté de mon débardeur *crop top*. Mon nombril subit son examen avant qu'il reluque mes jambes dénudées dans un short en jean.

Je le vois, cette folie qui l'habite se colore d'érotisme.

Merde, j'ai chaud.

Il revient planter ses prunelles embrasées dans les miennes, dégageant une énergie scandaleuse qui ferait rougir une lapine en chaleur. Une satisfaction sournoise se moque de Clara et de ses allégations. J'aimerais qu'elle voie l'état de son amant, pour qui je ne serais pas assez désirable. La pointe de mes seins dressée, je tressaille de luxure. Et de rage. Toute cette rage qui me tenaille.

Je suis à deux doigts de l'invectiver pour qu'il me lâche, quand il me tire dans son refuge et referme derrière nous.

La lampe de son mobile n'est plus. L'obscurité de la pièce sans fenêtre nous engloutit, m'angoisse et exacerbe mes perceptions. Je le sens, l'entends me renifler, frénétique. Me palper, en transe.

— Pia et Clara ? grommelle-t-il contre mes cheveux.

— Dans… le jardin, articulé-je, le souffle court.

Je suis excitée… et j'ai peur… bon sang !

Brusquement, il me plaque contre le vantail, à plat ventre, son torse moulé à mon dos.

— Qu'est-ce que tu fais ? paniqué-je, les doigts fléchis contre le chêne.

J’ignore si c’est de la colère ou du désir, je sens ses spasmes contre moi. Il balaie mes cheveux sur le côté, frotte ses narines contre ma nuque. Frotte son érection contre mes fesses. Sa hardiesse me tétanise, ma gorge s’assèche. Quelques notes de sa transpiration m’enlacent dans le souvenir de notre dernière étreinte. Des frissons me traversent par milliers.

— J’ai envie de toi, grogne-t-il tout bas, près de mon oreille.

Mon Dieu, c’est suffisant pour assaillir mes reins d’un feu dévastateur.

Ses mains sur mes hanches m’électrisent, explosant les tensions accumulées depuis notre retour de Florence. Sous l’effet du chemin de sa langue sur mon épaule, je me cambre malgré moi, appuyant sur le mât de son désir.

Sa respiration s’accélère tandis qu’il s’affaire sur les boutons de mon short.

Merde.

— Imrel, gémis-je.

— Je sens ton excitation, ma vanille.

Oui, il me met en ébullition.

En dépit de son coup de sang, je le veux en moi, encore.

Tout de suite.

Mais il y a plus urgent ! Je le repousse d’un mouvement d’épaule, pivote et lui fais face, mon bon sens en guise de bouclier. Je lui demande s’il n’a pas honte de faire preuve de si peu de tact, alors que nous n’avons même pas reparlé des évènements précédents.

Enfin, c’est ce qui devrait se produire.

Au lieu de quoi, mon visage demeure écrasé contre le battant, et mon short tombe sur mes genoux. Ma culotte suit la course. Et quand je réalise la situation, Imrel prend mon clitoris d’assaut dans sa paume. Sa respiration hachurée claque dans l’air, transpirant la convoitise. Sans délicatesse, il m’arrache d’audibles gémissements qui l’invitent à me pénétrer d’un coup sec.

— Oh, mon Dieu ! glapis-je, submergée par mes sensations.

Sans crier gare, il me bâillonne d’une façon atrocement sexy. Me pilonne aussitôt avec bestialité et autant de sensualité. Comme sa main assourdit mes cris, que son autre main me tient fermement la vulve et que mes genoux sont entravés par mon vêtement, mon corps est à son entière merci. Son membre perfore mon ventre, me secoue à chaque assaut. Son déhanché est d’une souplesse incendiaire. Le plaisir est dément, vertigineux. Ses

ahans deviennent sales, notre rapport plus animal encore que la veille, plus passionnel. Son doigt dans ma bouche me rend folle. J'en veux plus, plus loin, plus fort, plus mal. Jusqu'au moment où je ne désire plus rien, n'étant plus qu'un entrelacs de nerfs interconnectés. Et puis, quand il tord mon cou pour m'embrasser… la délivrance. Dans un miaulement retentissant. Lui aussi a rugi contre ma langue, sa queue enflée m'ayant remplie de sa jouissance.

Bon sang… qu'est-ce que c'était ?

L'électricité entre nous continue de crépiter. Mes jambes flageolent, Imrel me tient toujours avec fermeté, nos sexes imbriqués. Nos muscles se relâchent peu à peu dans un silence entrecoupé de nos halètements. Les effluves dans l'air trop capiteux m'étourdissent.

— Sublime, chuchote-t-il, enfouissant son visage dans l'incurvation de mon épaule.

Des picotements désagréables viennent se poser sur ma colonne vertébrale. Enivrée, j'essaie de me rappeler la raison de ma présence.

Qu'est-ce que j'ai foutu ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait, putain !?

— Arrête, lâche-moi !

Ma détresse lui fait desserrer sa prise.

Cette fois, je me retourne et le repousse pour de bon. Je profite des ténèbres de la pièce sans fenêtre pour me rhabiller, sentant ses sécrétions couler dans ma culotte. Lui aussi remonte son short, puis je n'entends rien d'autre que son souffle agité.

Mon organisme entier pulse à un rythme déchaîné. Je me sens sale, honteuse d'avoir adoré cet instant volé. La tête entre mes mains, je me maudis en silence.

Je devine son regard aiguisé sur moi dans la pénombre. Les basses fêlées de sa voix vibrent dans l'air : — Pourquoi tu es montée ici, si ce n'était pas pour baiser ? Qu'est-ce que tu cherchais ?

Mais quel… !

Je m'entoure de mes bras pour me cuirasser. Dans le noir, ses mots sont presque aussi incisifs que ceux de Clara.

Dissimulerait-il quelque chose dans ce fichu laboratoire de fortune ? Je m'en fous, putain !

Encore déstabilisée, j'essaie de conserver la chaleur de son cocon un peu plus longtemps, inscrivant son ardeur dans ma mémoire sensorielle.

— Je ne cherchais rien, je voulais parler !

— Ce n’est pas ce que ton corps exprimait.

Je perçois qu’il se rapproche, sa présence irradiant telle une source calorifique.

Bordel, il me rend dingue !

— Tu… n’as même pas pensé à la capote ! T’es qu’un dépravé ! Tu n’as pas une once de principe ou de morale ? Ne te cache pas derrière ton nez, il ne s’agit plus de parfum, là !

— De quelle morale tu me parles ? Tu portes un implant contraceptif, tu crois que je l’ignore ? (D’instinct, je presse mon bras à l’endroit désigné.) Et puis, tu n’avais aucun problème avec ça, hier, quand tu as réclamé que je te saute.

La monotonie de son ton me saigne, me fait l’effet de n’être qu’une hystérique en manque de sexe. Qu’une groupie dépourvue de dignité. Imrel peut parfois se montrer si humiliant.

— Hier, je ne te soupçonnais pas d’être un nid à MST ou à IST ambulant, craché-je avec dégoût.

Sur cette riposte, la lumière du plafonnier éclaire la pièce. Après avoir appuyé sur l’interrupteur non loin de moi, Imrel me surplombe de son air fâché, si bien que je dois lever la tête pour établir le contact visuel. Ses épaules sont toujours agitées par l’effort. Un film humide luit sur ses tempes et ses joues tannées portent des rougeurs qui décuplent injustement son sex-appeal.

— Tu crois que ta mère est bourrée de germes ? Il n’y a qu’avec elle que tu pourrais partager une infection. Puisqu’elle ne quitte pas la villa, tu ne risques rien.

Putain. C’est dégueulasse !

Dire qu’il a osé qualifier Clara d’être cruelle.

— Ouais, c’est vrai… t’as couché avec ma mère dès qu’on est rentrés… (J’en grimace, répugnée.) Comment tu as pu ? Comment c’est possible ? Comment… tu as fait ? m’emporté-je, la bile au bord des lèvres.

Ne l’avais-je pas satisfait ?

— Après avoir essuyé ses accusations d’infidélité ? J’ai rempli mon devoir conjugal pour la calmer. Rien de plus.

— Bien sûr. Tu dois être habitué, sifflé-je en détournant la tête.

Il m’en empêche en attrapant mon menton, l’air perplexe et passablement agacé.

— Je suis quoi, rien qu'une maîtresse de plus dans ton harem ?

Il arque un sourcil interrogatif, passant la main sur son front.

— Je t'avais prévenue, Ava. Tu as insisté pour franchir ce cap.

Si saignant…

Les yeux dans le vide, je serre les dents pour éviter de craquer. La délicatesse avec laquelle il saisit mon bras contraste avec la dureté de ses propos. Davantage quand son pouce me gratifie d'une caresse.

— À qui croyais-tu avoir affaire ? dit-il d'un ton plus doux.

Je déglutis, l'amertume imprégnant mon palais.

— Je ne sais pas… Tu as raison, je ne te connais pas. Un homme si occupé qu'il ne trouve pas assez de temps pour sa fille, ajouté-je. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il préférait l'accorder à ses plans cul.

Ses doigts mordent douloureusement ma chair en même temps que son masque se durcit.

— La jalousie ne te va pas plus qu'à ta mère. Quel est le problème, Ava ?

La jalousie…

Qu'est-ce qui m'arrive ? En dehors de son boulot, je ne sais rien de lui. Je connais juste sa façon de me regarder, de me considérer comme un précieux secret.

Je ne suis pas idiote, j'aurais dû me méfier davantage et ne pas croire que j'étais spéciale. Imrel paraît si différent des autres hommes que j'ai été flouée… *Je me suis flouée.*

Tressaillant de fureur, je harponne ses orbes étincelants. M'y accroche comme à un radeau au milieu d'un océan de questions.

— Quelle est ma place dans ta vie ?

Surpris, il lâche sa prise. Pour se diriger vers ma nuque, qu'il saisit sans précaution. Le grand parfumeur se penche vers mon visage figé. À l'instar d'un animal, il frotte son nez contre le mien, mimant un reniflement.

— Je ne pourrais pas te l'expliquer en détail, ma vanille, mais tu en connais l'essentiel. Tu es la quintessence de mon univers.

Une torsion violente me dézingue le cœur. Je dois lutter contre cette brume absurde qui anesthésie doucement mon bon sens.

Je sens son sourire contre ma joue, roule des yeux.

— Mon parfum, hein. Clara affirme que c'est ce qui te pousse dans les bras de chaque femme, mais qu'en définitive, c'est avec elle que tu fais l'amour.

Il se recule brusquement, l'air étonné.

— Clara, marmotte-t-il. Le fumet de leur chatte est agréable, mais ce sont mes pulsions sexuelles que j'assouvis avec elles. Je n'avais jamais songé à te posséder de cette façon, ne prétends pas l'ignorer.

Je le jauge avec défiance.

Qui ment ? Qui dit la vérité ?

— Elles t'offrent leur parfum comme dans le livre ? Ou est-ce que tu les tues pour te servir sans leur accord ? ironisé-je.

Il secoue la tête. Happe ma bouche de la sienne sans crier gare. Les yeux ronds, je le gifle à toute puissance, me rétracte immédiatement dans un sursaut de frayeur.

Merde !

Craignant sa réaction, je fixe le visage inexpressif d'Imrel qui n'a pas bougé d'un iota. Une étincelle sauvage dans l'obscurité de ses iris, il se fendille d'un demi-sourire âcre. Je ramasse mes mains contre ma poitrine.

Il l'a mérité… il l'a mérité !

Il riposte en léchant ses lèvres avec prédation.

— Qui sait… ?

Putain !

Téméraire, j'abats de nouveau ma paume sur son pectoral de granit, la moiteur de son baiser encore corrosive.

— Ne joue pas avec moi ! le mets-je en garde. S'il te plaît, Imrel !

Je pensais que mes émanations m'offraient un ascendant sur lui. Que je détenais un pouvoir étrange sur un homme de son acabit. Raison pour laquelle il m'accordait cette attention toute particulière. Je croyais voler une part de lui à ma mère.

Mais si je ne suis rien d'autre qu'une lubie passagère…

Sur son torse, il enveloppe ma main de la sienne.

— Je n'ai jamais prélevé l'odeur de quiconque, ma sublime. Il n'y a que la tienne qui m'ait jamais intéressé.

Il s'approche de mon oreille, en mordille le lobe avant de susurrer : — Au point que, parfois, j'élabore des scénarios qui me conduiraient tout droit en taule.

Est-ce possible de se liquéfier alors qu'un homme si… instinctif suggère qu'il songe à nous assassiner ? Ce faisant, il ne cesse de me caresser les cheveux, puis les joues, avec une affection incompréhensible. À moins que ce soit sa façon de s'imprégner ?

J’agrippe son poignet pour qu’il arrête, malgré le sentiment de sécurité contradictoire qu’il m’insuffle.

J’aimerais rayer cette réalité dans laquelle il succombe à de multiples femmes sans états d’âme.

Dépitée, je fouille à l’intérieur de ses prunelles.

— C’était quand, la dernière fois ?

Il rétorque du tac au tac :

— En mai, avant notre départ pour l’Italie.

Tellement récent…

— Clara est au courant ?

— Certainement pas.

— Tu es encore en contact ?

Mon interrogatoire semble l’amuser.

— Oui et non. (De son doigt fléchi, il lève mon menton.) Elle m’a envoyé un message hier, pendant le spectacle. Je n’ai pas eu le temps de répondre.

Coup de poignard dans le dos.

Alors qu’il était avec moi.

— Tu comptes le faire ?

Ma voix devient cassante, d’une irrépressible acrimonie.

Irrépressible jalousie.

Nous nous jaugeons un long moment, cette fois.

— Non. J’ai l’esprit accaparé par quelque chose de beau, rare et délicat.

Mon cœur va exploser.

Quelle conne. M’emballer pour un baratineur, c’en est ridicule.

Pourtant…

Je voudrais tellement le croire. Je voudrais comprendre.

— Pourquoi tu trompes Clara ? Qu’est-ce que tu éprouves pour elle ?

Cette question-ci l’impacte. Le menton haut, il gonfle ses poumons et élude avec brio.

— Je ne pige pas, Ava… Tu ne découvres pas la situation. Au final, baiser un homme casé ne t’apportera pas le bonheur. Peut-être aurais-tu dû te contenter d’écarter les jambes et de prendre ton plaisir. C’était un compromis avantageux. Peut-être devrais-tu me laisser t’enfleurer.

J’accuse le coup de ses propos en me mordant la joue, avant de rétorquer, hors de moi : — Putain, c’est pas une raison pour être si cru ! Et tu peux rêver ! Tu n’exécuteras pas tes petites expériences d’alchimiste sur moi !

De nouveau, il cajole mon visage tout crispé. Son expression dénote un recul dont je suis incapable.

— Ma douce, je t'expose les choses comme elles sont. Loin de moi l'idée de te blesser, mais te rassurer ne te rendra pas service.

Il n'a pas à m'infantiliser. Je suis peut-être plus jeune que lui, mais je ne suis pas débile ! Je sais dans quoi je m'engage. C'est juste que… c'est une donnée imprévue !

— N'élude pas le sujet ! Sans mentionner ton obsession pour moi, pourquoi aller en sauter d'autres ?

Il me lâche aussitôt, créant un vide abyssal sur la surface de mon épiderme. Il s'éloigne, extirpe son tee-shirt par-dessus la tête, m'exposant sa rangée d'abdominaux outrageuse et une série d'autres muscles roulant sous sa peau. Il l'utilise pour se frotter les tempes et le dépose sur le siège de son orgue.

J'en ai le souffle coupé, mais reste digne.

Il fourrage dans ses cheveux platine et fait vaciller sa tête en arrière.

— Tu ne comprendrais pas, Ava.

— Essaie toujours, le défié-je d'une voix étranglée, m'approchant de lui avec précaution.

Il m'oppose ses dorsaux saillants, enfonce ses mains dans les poches en contemplant son étagère de flacons.

— C'est instinctif, je prends ce qui me fait envie, dit-il, pivotant légèrement de la tête dans ma direction, sans toutefois me regarder. Quant à Clara… c'est facile et à la fois difficile. J'ai trouvé en elle une sorte d'alter ego. Nous nous écoutons avant tout. Pour des raisons différentes, nous sommes aussi égoïstes l'un que l'autre, et c'est un trait que nous comprenons. Bien que parfois, elle refuse de l'admettre, ponctue-t-il dans un soupir.

Je réduis la distance entre nous, alors même que je devrais l'augmenter.

Un alter ego ?

Non, un seul point ne les rend pas semblables.

Clara est éthérée alors qu'a contrario Imrel sature l'espace de sa présence. Imrel est mû par un instinct de protection envers les siens, tandis qu'elle rejette tout lien familial.

Je soubresaute lorsqu'il pivote d'un coup sec, arborant cette fois une mine concernée. Il tend sa main vers moi.

— Viens, Ava.

Je reste immobile, sclérosée des pieds à la tête.

C’est alors lui qui s’avance. Lentement, ses bras m’enlacent, me transmettant sa chaleur.

Je reste raide contre la douceur de son torse, résiste au réconfort suave de son odeur caractéristique.

Il cale son menton sur ma tête, raffermissant son étreinte.

Ce fourbe est capable de tendresse. Je crois que Clara n’en a jamais eu le mode d’emploi.

— Cette donnée change-t-elle quoi que ce soit à la situation ? (Sa main plonge dans ma crinière, qu’il se met à inspirer amplement.) Tu me surprends de jour en jour.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

Le havre de ses bras est si bon… je garde les poings serrés.

— Tu bouleverses mon monde, petite chose fragile ayant débarqué dans la villa.

— C’est comme ça que tu me vois ?

Il recule le visage pour mieux m’observer. D’un air bienveillant, à mon grand étonnement.

— Seulement quand tu souffres. Je ne t’imaginais pas si passionnée, si courageuse, ni si gourmande.

Je cille, déstabilisée. Derrière mon dos, Imrel coule doucement sa main sur ma fesse.

— Jamais je n’aurais pensé que tes baisers me fumeraient la cervelle. (Il agrippe rudement ma chair.) Que j’aurais envie de te faire jouir avec ma queue.

Fébrile sous l’indécence de ses mots, je me ramollis comme un caramel au soleil.

Cependant, ma conversation précédente, dans le garage, me pollue le cortex.

— Mais je ne suis pas ton type de femme, souligné-je. On était dans un sale état, hier soir. Clara ne soupçonne pas une seconde que tu puisses être attiré par moi. Je ne suis pas assez belle, pas assez mature, pas assez…

Il quitte mon cul et me garde de nouveau contre lui.

— Chuut, ne te fie pas aveuglément à ce que te dit ta mère, m’alerte-t-il. Son sixième sens est redoutable, mais tant qu’elle manque de preuves, elle écrase ton ego, te manipule par crainte que tu lui fasses de l’ombre. Tu deviens tout ce qu’elle était, alors qu’elle tourne en rond dans cette chimère

qu’elle nomme dépression. Tu n’es pas mon type, non… Tu es tellement plus, vibre sa voix grave. Tu es unique, Ava Châtelain.

…

Comment résister ?

Les paupières serrées, je l’enlace subitement, espérant me fondre dans le giron de sa chair. Qu’est-ce que ça peut faire, s’il a déjà trompé Clara ? Tant que son attention est désormais rivée sur moi.

J’ai honte, tellement honte de tous ces sentiments. De ce que ça révèle de ma personne.

Mais ils me nourrissent, remplissent un vide quelque part au fond de mon être.

Je me fie aussi à mon instinct. Et lorsque le parfumeur est avec moi, je compte plus à ses yeux que n’importe quelle autre séductrice. Qu’importe s’il est obnubilé par mon odeur… tant qu’il me contemple, qu’il me touche, tant qu’il me vénère.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27 – ÇA SENT LE PAIN



J’ignore si Imrel a vu juste, si Clara soupçonne que la relation que je développe avec lui n’est pas seulement familiale, mais plus charnelle. Toutefois, je la sens qui m’épie en permanence. Et ce n’est rien comparé à la pression qu’elle exerce sur son homme. Depuis notre retour de Florence il y a une semaine, Clara ne regagne sa chambre que pour dormir. Si elle conserve son aspect fantomatique, elle nous hante inlassablement. Sa présence devient suffocante. Néanmoins, Imrel se débrouille toujours pour être dans les parages lorsque je danse. Je sais qu’il est là pour me humer, mais il prétend qu’il peut me sentir depuis sa chambre. Que s’il descend, c’est pour admirer mon art, me contempler et m’encourager à sa façon. Il est là, aussi, quand je reviens de mes balades à vélo, il me prend dans le garage avec la passion d’un dragon. Une fois, il s’est même immiscé dans ma salle de bains tandis que je me douchais. C’était rapide, mais incroyable.

Je flotte sur un nuage de bonheur. Oh, un nuage d’été, épars et susceptible de se dissiper au moindre coup de vent, j’en suis consciente. Il suffirait de rien pour qu’il se condense et qu’il me foudroie. Mon cœur sursaute dès que cet homme apparaît, il me torture dès qu’il me touche, qu’il me renifle, qu’il m’enlace, qu’il me caresse. Il explose quand Imrel et moi ne faisons plus qu’un. Puis s’ébranle en raison de l’ascendant qu’il a sur moi. Quoi que j’en dise, je suis à sa merci. Parfois, dépendre des humeurs de Clara me rend dingue. Je continue de m’en éloigner, préférant ne rien savoir de la fréquence de leurs relations, d’éventuels suçons ou traces de griffures. J’ignore si ça me ferait trop mal ou si ça me révulserait, je ne veux pas le découvrir. Plus maintenant.

Aujourd’hui, j’ai enfourché ma bicyclette après ma séance de danse, irritée par mon incapacité à exécuter mon salto arrière avec souplesse. J’ai beau m’investir à fond, j’ai l’impression de stagner. Est-ce dû à mon manque de concentration ? Mes étirements que j’ai tendance à bâcler ?

Clara approuve le fait que soudain, Imrel réponde aux demandes de Pia et l'emmène quotidiennement chez Nonna. Ainsi, ma grand-mère lui lâche la grappe. Une fois ma petite sœur dans le repaire des Celi, entourée de ses cousins, j'en profite pour rejoindre son père.

Nous l'avons déjà fait à l'arrière du cabriolet. Inconfortable, mais l'excitation est à son paroxysme. Et puis, ayant peur que je me blesse, il est si prévenant que mon être s'effrite de bonheur.

En ce début d'après-midi, la touffeur est telle que les rues du village sont désertes, arborant leurs couleurs naturelles dans un tableau un peu désuet mais chaleureux. La boulangerie du quartier propage des effluves de pain qui me mettent l'eau à la bouche. Au croisement de deux ruelles, pas loin de chez ma mamie, le parfumeur se tient debout, à côté de son véhicule décapoté. Comme d'habitude, son allure est à se damner. Il ne porte pourtant qu'un tee-shirt anthracite à col en V près du corps, moulant ses muscles nerveux, et un short noir. Avec ses lunettes aviateur sur le nez, il passerait aisément pour un mannequin. Il est juste… canon. Ça me fait toujours pareil. Le physique de ce type me brûle les rétines. Les remous qu'il provoque dans mon estomac ne laissent aucun doute sur la nature de mes sentiments.

Je crois que je suis dans un sacré pétrin.

Je traverse la rue pour le rejoindre, tractant mon vélo par le guidon. Un sourire s'inscrit sur son visage viril et d'ordinaire si placide. Un sourire comme il m'en distribue sans mesure depuis qu'on a fait l'amour. Dans un élan de joie, je ne peux m'empêcher de lui dévoiler ma rangée de dents, en accélérant le pas.

J'abandonne mon vélo contre le mur et pile devant lui, me retenant de lui sauter dessus, de le bombarder de baisers. Trop dangereux, même si les rues sont désertes. Les yeux de Clara me poursuivent sur les traces d'Imrel.

Il n'ôte pas ses lunettes, mais je sens qu'il me détaille. J'espère ne pas avoir l'air d'une gamine avec ma minijupe kaki et mon chemisier dévoilant mon ventre. Je porte le bijou qu'il m'a offert au cou, mes cheveux noués dans une tresse africaine.

Sa pomme d'Adam monte et redescend. Ses narines frémissent et je me mordille la lèvre.

— Où veux-tu aller, ma vanille ? s'enquiert-il d'une voix râpeuse.

C'est là, dans l'air. Ce désir crépitant, cette envie de nous sauter dessus. J'aimerais tant qu'il me prenne maintenant, sur le capot brûlant du

cabriolet, à la lumière de l’astre solaire qui carboniserait tout jugement.

Il doit le lire dans mon regard, car il s’agite d’impatience : — Décide-toi vite, je risque de réaliser tes fantasmes sans attendre.

Je papillonne des cils, sentant une chaleur toute différente se liquéfier entre mes jambes.

— L’idée est tellement tentante, lui confié-je, espiègle.

En réalité, la distance que nous conservons accentue notre fièvre. En public, Imrel est un malin prédateur, un fin calculateur. Mais sans garde-fou, il semblerait qu’il devienne la proie de son animal intérieur.

Coupée du monde, enfermée dans notre bulle de délices, je trépigne. Il réduit l’écart entre nous et s’incline, sa joue contre ma tempe.

— Vilaine fille.

Merde.

Avec Imrel, je me dépêche de charger le porte-vélos à l’arrière de la voiture. Je recule pour mieux l’ajuster, mais me heurte au buste de l’homme. Je crois qu’il veut m’aider, à la place, il glisse une main sur ma fesse. Je frémis quand il la presse avec force.

— Imrel !

Mon cœur sautille. Impossible de me retourner, mes mains sont occupées par mon deux-roues, me rendant totalement vulnérable.

Il me ceint de son autre bras, m’enfermant dans un cocon qui, au lieu de m’apaiser, secoue toutes mes cellules. Il enfonce son nez contre ma nuque, m’aspire sans barrières, parce qu’en l’instant, il ne les voit plus. C’est ce qui arrive quand je mouille pour lui.

— Tu me fais perdre la tête. Je te veux. Tout le temps. Je veux que tu m’inondes, putain.

Son majeur s’immisce sous ma culotte, caressant mes lèvres gonflées. Ma malice s’est fait la malle. Sentir son érection entrave ma trachée. J’ai peur de céder, moi aussi. J’ai peur qu’il me doigte en plein milieu de la rue, dans mon village familial, j’ai peur de lui arracher d’interminables baisers.

Le vrombissement d’une voiture lui fait lâcher prise. Fébrile, je me tourne vers lui, toujours trop près, trop intimement, tandis que, depuis le bout de la rue, l’auto approche en ralentissant.

À mesure que la Fiat avale les pavés, mes yeux s’arrondissent. Croisent une expression interloquée.

Ooooh, non…

Non, non, non, non !!

Mon sang s’affole, je manque d’air.

Décontenancée, je maintiens le contact visuel jusqu’à ce que la voiture disparaisse à l’angle de la ruelle.

Je porte une main à ma bouche, une vague de gel s’étant répandue dans mon organisme.

— Qu’est-ce qu’ils foutaient ? peste Imrel, suivant le véhicule des yeux en se débarrassant de ses verres. (Il remarque ma mine déconfite.) Ava ? Un problème ?

Je lui réponds d’un regard larmoyant.

Et il comprend.

— Qui c’était ?

— Merde… c’était Théa et… Val.

L’air ennuyé, il claque la langue sur son palais.

— Merde, grommelle-t-il.

Putain de merde ! Elles semblaient médusées. Qu’ont-elles aperçu ?

Elles raconteront tout à Nonna, c’est certain !

— Mais quelle conne ! Pourquoi je t’ai rejoint ici !? éclaté-je en sanglots.

De mes doigts tremblants, je saisis mon vélo, entreprenant de le détacher, quand Imrel m’attrape les poignets et me fait pivoter vers lui.

— Stop. Calme-toi.

Mes lèvres trémulent, mes pulsations cardiaques me martèlent douloureusement, tandis qu’un filet glacé coule le long de mon échine.

Honte. Honte. Honte.

Dégoût.

Colère.

Je ne suis pas prête pour ça !

Je ne veux pas de ça !

— On a été imprudents, avoue-t-il, sa joue tressautant de nervosité. Qu’ont-elles vu ?

— J’en sais rien ! vociféré-je, complètement flippée.

— Quelles sont les chances pour qu’elles en parlent à Clara ?

Clara ?

Son nom agit comme un électrochoc.

Rien à foutre de Clara ! Si ma famille l’apprenait…

Ma respiration se hachure. Les orbes constellés d’Imrel parviennent à capter mon attention.

— Réponds.

Les lèvres cousues, j’entends mon sac vibrer. Ni une, ni deux, je me saisis de mon mobile et vérifie l’appelant.

Val.

Une profonde inspiration, et je décroche, me dégageant de l’emprise de mon nouvel amant.

— Ava ?

L’incrédulité de son inflexion me tord les tripes.

— Val, lâché-je dans un souffle.

— Putain, c’était quoi, ça ?

Je n’y arrive pas. Je n’arrive pas à répondre, trop occupée à retenir les larmes dans ma gorge.

— Merde, je reviens. S’il te contraint, s’il te touche sans ton accord, il faut que t’en parles !

— Non, s’il te plaît, Val, gémis-je, réalisant qu’elle s’est déjà convaincue.

— Tu ne peux pas lui permettre de te mettre la main au cul, Ava ! tonitrue-t-elle, indignée. Théa est rentrée, elle était outrée, je reviens ! Ce fils de pute ne va pas s’en tirer comme ça, qu’il soit le père de Pia ou non !

Pia !

La panique m’emporte dans une nouvelle tempête.

Merde, merde, merde.

Le téléphone greffé à mon oreille, je considère l’expression tendue d’Imrel. L’idée de leur laisser croire qu’il prend des libertés sur mon corps sans mon consentement me traverse l’esprit une fraction de seconde. Mais ce ne serait pas juste, ni pour lui ni pour Pia. Son père ne m’a jamais forcée.

— Non, arrête, l’imploré-je, m’élançant entre les maisons, direction celle de Nonna. Ce n’est pas ce que tu crois.

Imrel m’interpelle au loin.

— Rentre sans moi, jeté-je par-dessus mon épaule. Je vais lui parler.

J’ignore s’il m’appelle encore, je réglerai son cas plus tard.

C’est au milieu d’une venelle piétonne que je croise Val, tout aussi essoufflée par sa course.

La dernière fois que je l’ai vue, il y a deux jours, un mur invisible nous séparait. Un mur de jugement, d’incompréhension et de culpabilité. Mon outrage vient d’y créer une brèche.

Ma meilleure amie m’examine, sa fureur mêlée de détresse. Haletante, les cils humectés, je l’implore déjà en silence.

— Je sais encore ce que j’ai vu, Ava ! Il t’a attrapée alors que t’avais les mains occupées. Et puis… ton expression, à ce moment-là…

La luxure… rien que de la luxure.

Je secoue lentement la tête.

— Mais… Ava… tu le détestes, me rappelle-t-elle, incrédule.

Ma salive m’érafle le gosier.

— Il t’a isolée de nous pour te manipuler, clame-t-elle, les poings serrés.

De nouveau, je secoue la tête.

— Je suis désolée, Val. Je me suis isolée toute seule.

— Mais… pourquoi ?!

Elle a compris, mais n’y croira pas tant que je ne lui aurai pas avoué.

Ma poitrine se serre si fort, ma confession me faisant l’effet d’une masse abjecte à expulser depuis les bas-fonds de ma perversion. Une fois les mots prononcés, aucun retour en arrière ne sera plus possible.

— J’avais… honte.

Ses yeux s’écarquillent. Elle s’apprête à dire quelque chose, puis s’abstient.

L’angoisse m’ankylose, je me sens incapable d’effectuer le moindre mouvement.

— Non ? Tu… couches avec Imrel ?

Je me mords la lèvre, nerveuse, appréhendant la suite.

— J’hallucine, peste-t-elle en se frappant le front. Ça ne peut pas être vrai…

Éberluée, elle cherche un démenti dans mon expression, mais n’y trouve que de la culpabilité.

— C’est le mec de ta mère, Ava. Celui qui a brisé ta famille !

S’il n’avait pas été là, je sais que Clara l’aurait déchirée d’une autre façon. C’est elle qui est partie.

— Dis quelque chose !

Je puise du courage dans une profonde inspiration, mordille ma lèvre et hausse les épaules.

— Il n’est pas comme tu l’imagines. Je… l’aime beaucoup, Val. Il est un bien meilleur parent que Clara, et si les choses avaient été différentes, si je n’avais pas de sentiments pour lui, peut-être même que je l’aurais apprécié en tant que beau-père.

— Des sentiments ? Tu as des sentiments pour lui ? aboie-t-elle, outrée. Tu couches avec le père de ta sœur ! Est-ce que tu réalises ? C’est dégoûtant

!

Dans sa bouche, ses mots revêtent une ampleur insoutenable. Ils me lardent sèchement les entrailles, explosent en milliers de bris les trésors de joie que je vivais depuis peu. Des trésors délétères qui prennent une teinte ignominieuse.

Val a toujours eu ce côté moralisateur, mais là, au fond de ses yeux, le mépris se débat avec la peur.

— J'y peux rien ! lancé-je, les doigts sur les tempes. Oui, j'ai des sentiments, c'est incontrôlable.

Sans mentionner mon désir de revanche.

— On est amies, cousines… T'es censée m'épauler, pas me juger comme t'es en train de le faire, ajouté-je, presque suppliante.

Elle s'agite, prend son crâne entre ses mains, s'ébroue en jurant dans une litanie.

— Je me fais du souci pour toi. On est amies, mais il y a des choses qui sont inacceptables. Cet homme nous a volé tante Clara, nous a éloignés de Pia, notre sang, et tu sais l'importance que les Celi accordent à la famille. Tu ne peux pas… Tu ne peux pas coucher avec l'ennemi. C'est tellement malsain.

Deux fils d'eau tracent un chemin sur mes joues, renfermant colère et désarroi.

— Tu comptes le dire à Nonna *?*

La mâchoire scellée, elle me scrute, en plein débat intérieur.

Qu'elle me rejette est suffisamment pénible, mais je dois limiter la casse.

— S'il te plaît, ne l'ébruite pas, ce serait un scandale. Nonna me haïrait, alors que je viens tout juste de la retrouver.

— Tu comptes en informer Clara ? croasse-t-elle.

— Non. Mais si t'en parles, ça parviendra forcément à ses oreilles. Et ensuite… à celles de mon père. Je t'en prie…

Elle détourne la tête, agacée.

— Val, tu ne peux pas me faire ça, putain !

— C'est si répugnant que j'ai pas envie d'en parler à qui que ce soit, figure-toi, explose-t-elle, la rage grondant depuis son ventre. Je ne veux pas qu'ils te considèrent comme une…

— Comme… ? me craquelé-je.

À son tour, elle agite les mains.

— Comme… une fille trop naïve guidée par ses pulsions !

Je me renfrogne, la poitrine oppressée. Chaque respiration devient un supplice.

— Arrête de me prendre pour une gamine, je sais mieux que quiconque à qui j'ai affaire.

— Alors comme une petite pouffe sans morale, cingle-t-elle pour m'écorcher.

Une pouffe…

— C'est ce que tu penses de moi ?

Elle laisse échapper un soupir lourd de détresse.

— Non ! T'es comme ma petite sœur, Ava ! Faut vraiment que t'arrêtes ces conneries, ça me rend folle !

J'essaie de garder la face, mais mes larmes coulent de plus belle. Je les balaie d'un revers de bras. Avant que j'ajoute quoi que ce soit, elle redescend d'un ton, conservant toutefois une mine désapprobatrice.

— Je vais tenter de convaincre Théa d'oublier ce qu'elle a vu, mais je ne te garantis rien.

— Merci, exhalé-je, mon soulagement noirci par un sentiment d'injustice.

Le mur invisible s'est renforcé. Il s'est gorgé de déception, la vérité le grignotant comme du lierre grimpant.

— C'est pas croyable, persiste ma cousine, se pinçant l'arête du nez.

Je voudrais lui en expliquer le commencement, j'aimerais qu'elle comprenne chaque pan de mes émotions dans cette histoire. Qu'elle découvre la particularité d'Imrel, raison pour laquelle il a jeté son dévolu sur moi. Valentina est mon amie, je voudrais tout partager avec elle, mais, je le sais, elle n'approuverait pas davantage.

Elle recule, se lamentant dans sa barbe.

— Je vais rattraper Théa avant qu'elle n'alerte tout le pays.

Après cette ultime réplique, Val disparaît au bout de la rue, m'abandonnant avec mes sanglots pour seule compagnie.

Désenchantée, j'exécute quelques pas chancelants dans la direction opposée, ressassant ses paroles désobligeantes. Réflexe inconscient, je porte ma pomme d'ambre sous mon nez pour m'apaiser. Pour tenter de museler les voix dans ma tête.

« C'est dégoûtant. » « Tu couches avec le père de ta sœur. » « Une pouffe sans morale. »

À leurs yeux, je ne serais qu’une pute ou une idiote à qui Imrel a lavé le cerveau. J’enrage ! Mais… et si… et s’ils avaient raison ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28 – ÇA SENT LA BERGAMOTE



La voilà…

Poupée style années 60, dotée d'yeux perçants dénués de cette douceur qui me plaît dans le regard d'Ava. Dans sa combinaison aussi noire que son carré, elle allonge le pas en direction de la maison Celi. Je la vois arriver de loin en ralentissant, reconnaissant la couleur vive de mon véhicule en bas de la rue qu'elle arpente.

Je gare ma caisse sur le rebord du trottoir et m'en extirpe souplement. Entre les bouquets de lantanas et de lauriers-roses, elle approche. Réalise que j'ai contourné le bloc pendant son altercation avec Ava pour l'attendre, elle.

De loin, je perçois son parfum trop fruité, un mélange de bergamote et de pamplemousse en accord de tête, puis de la rose et des notes de framboise artificielle qui ne ressemblent en rien à l'arôme de mon premier baiser avec sa cousine. Elle porte du Cartier. Mains dans les poches, lunettes suspendues au col de mon tee-shirt afin d'afficher mon masque de givre, je lui barre la route. Une profonde aversion déforme ses traits de garce. Rien d'inhabituel, mais cette fois, ils sont agrémentés de dégoût.

— Toi… ! maugrée-t-elle en me pointant du doigt.

Son manque de sagesse ne lui rend pas service. Blessée par son histoire personnelle, elle la transfère sur son entourage, s'est modelé une ligne de conduite pour se donner bonne conscience.

Je m'accote sur le mur de grès et la toise avec le même dédain qu'elle me témoigne, bouillonnant d'impatience.

— Fous la paix à Ava, la mets-je en garde.

— Que *moi*, je… ? (Elle s’ébroue, écume de fureur.) C’est toi qui enfumes mon amie pour t’approprier son corps. Tu n’as pas honte ? La fille de ta fiancée. T’es qu’un pervers répugnant !

Ses mots volent dans les cieux comme des pigeons insignifiants. Elle s’arrête à ma hauteur, bombe le torse avec audace. Mais il suffit que j’arque un sourcil menaçant pour qu’elle opère un mouvement de recul.

Elle s’est moulée dans une idéologie qui me hérisse, une féministe à deux balles, prompte à juger ce qu’elle est inapte à comprendre.

La jeune femme glapit quand j’empoigne son bras pour la tirer vers moi. Je la plaque contre le mur et écrase son visage aux traits nobles entre mes doigts. Les yeux écarquillés, Valentina Mariano Celi se débat comme un diable. En vain, je l’immobilise de mon corps musculeux. D’une façon trop bestiale, trop sauvage. La virilité, le sexe fort, trop imposant. C’est ce qui fait flipper ce genre de nana. La bouche à quelques centimètres de la sienne, je peux sentir son souffle erratique sur ma peau.

— Écoute-moi bien, petite écervelée, tu vas garder tes lèvres scellées et oublier ce que t’as vu.

— Sinon quoi ? ose-t-elle me défier.

Mon nez percute le sien. Je me fais plus tranchant.

— Sinon je brise ta famille parfaite, au point que ton géniteur te donnera l’impression d’être un enfant de chœur.

Elle tressaille, la chair de poule levant son duvet.

— Espèce de taré. Si je la ferme, c’est pour Ava, crache-t-elle dans une flopée de postillons. Mais je ne suis pas responsable de ce que dira Théa. Son enfance baignée de catéchisme la rend moins conciliante que moi.

Ses propos grattent mes nerfs, injectent de l’effroi dans mes veines. Effroi qui devient furie.

— Tu vas convaincre ta cousine. T’as intérêt à être persuasive ou je ne donne pas cher de votre *Nonna*.

Elle panique, s’agite derechef à la mention de sa grand-mère.

— Psychopathe ! T’as pas le droit de lui faire du mal ! J’ai pas de contrôle sur Théa, elle est du genre obstinée.

Une putain d’épine dans le cul.

— Allons, tu veux être avocate, non ? Expose-lui un plaidoyer en faveur d’Ava. C’est ton amie, tu lui dois bien ça.

Elle grince des dents, m’éclabousse de sa haine pure à travers ses billes d’un noir d’obsidienne. Puis me crache à la gueule. Irradiant de colère, je ne

cille pas, laisse la salive couler sur ma mâchoire et resserre ma pince sur ses joues.

— Aïe !

Je dresse mon index libre sur ma bouche, les sourcils froncés sur un regard polaire.

— Pas un mot à qui que ce soit. Si Clara découvre que je baise sa fille, vous me maudirez sur au moins dix générations. Je vous amènerai Pia tous les jours, et chaque jour constituera une piqûre de rappel. Ne me prends pas à la légère, tu n'as pas envie de courir ce risque. Tu ignores de quoi je suis capable.

Je la relâche et m'écarte aussitôt. Sans attendre, j'efface les traces odorantes de sa bave sur ma barbe, écœuré par sa pestilence. Sale gamine. Je la mitraille d'un air comminatoire, tandis qu'elle reprend sa respiration, dont je l'avais privée tout ce temps.

Pliée en deux, les mains sur les genoux, elle lève le menton vers moi.

— T'es un grand malade. Pourquoi jeter ton dévolu sur Ava, si t'as peur de la réaction de Clara ? Il y en a plein, des bombes qui écarteraient les jambes pour toi.

Parce que j'y ai pris goût. Parce que je suis incapable de m'en passer. Parce qu'elle est la fleur de mon éden.

— C'est toi qui le regretteras, si tu fais souffrir mon amie, ajoute-t-elle entre ses dents.

Menace creuse et désespérée.

— Fous le camp et parle à ta cousine, la chassé-je sans autre forme de procès.



Un « tss » m'échappe. Si je pouvais couper la langue de l'autre salope…

Guidé par les notes de mon élixir de jouissance, je sillonne le dédale de ruelles, les nerfs à fleur de peau. La chaleur n'arrange en rien mon humeur exécrable. Mon altercation avec la petite merdeuse m'a horripilé, le miasme de sa salive me chatouille encore les sinus.

L’odeur salée des larmes d’Ava s’amplifie. Je la découvre dans une alcôve, au fond d’un cul-de-sac. Autour de nous, les remparts d’une église colossale sur plusieurs mètres, et rien d’autre.

Ma sublime créature est adossée au mur, recroquevillée sur le sol, la figure enfouie contre ses genoux repliés. Ses sanglots font naître en moi de désagréables sentiments. De l’irritation ? Non. Ça m’oppresse le plexus, m’obstrue la trachée.

La tristesse aussi la rend jolie. Sa saveur, altérée par le sel de ses larmes, est loin d’être déplaisante. Son sang circule plus vite, son cœur cogne plus fort. La profondeur de son parfum s’accentue.

Est-ce ce qui dicte mon envie de l’apaiser, de la cajoler, plus dévorante que lorsqu’il s’agit de ma môme ? Non, c’est plus viscéral, je déteste la voir ainsi. Je déteste qu’elle souffre.

L’embarquer dans ma caisse serait judicieux, je pourrais m’en occuper comme il se doit, lui faire oublier ce chagrin qui lui donne l’air si jeune, si frangible. À la place, je m’accroupis à côté d’elle, sur la dalle surélevée dans l’alcôve, insère mes doigts sous sa natte et dessine des arabesques sur le velours de sa nuque. Sa peau est toujours si douce. Sensation qui se conjugue à merveille avec le concert de notes dont elle m’abreuve.

Malgré la canicule, elle est glacée et parcourue de frissons.

— Est-ce que c’est si mal ? s’énerve-t-elle entre ses bras. J’arrive pas à l’intégrer ! Mais peut-être qu’elle n’a pas tort, que je ne suis qu’une chaudasse sans morale ! Qu’on devrait arrêter.

Hors de question.

Je n’en ai pas envie. Et elle non plus. Tant que son corps réclamera le mien, je n’autoriserai aucun putain de cas de conscience inopiné à nous empêcher de baiser. À me priver de ma douce vanille.

— Ne les écoute pas, Ava. Tu es parfaite telle que tu es.

— Elle a raison, c’est tordu. Nous… on a déconné. T’es le putain de père de ma sœur !

Je prends mon mal en patience et la calme de baisers sur sa tempe, en profitant pour capturer un peu plus d’arôme.

— Et alors ? Qu’est-ce que ça change ?

Elle lève son petit minois désespéré, essaie de happer mon regard à travers mes lunettes. En vain. Mon irritation est bien gardée. Cette étrange émotion qui me bouffe le ventre aussi.

— C’est mal.

Encore des conneries sans fondement. Qu'elle y adhère sans plus de réflexion m'insupporte.

Tu vaux tellement mieux que ça, ma sublime.

Je relève mes Ray-Ban sur mon crâne.

— Parce qu'ils l'ont décidé ? Qu'est-ce que t'en as à foutre, de leur morale à la con ? Nos corps, nos odeurs se parlent, qu'est-ce qu'ils y comprennent, dis-moi ? Ce n'est pas obscène, c'est d'un naturel primitif. Tu le sais, tu le sens dans tes tripes, Ava, sinon tu n'aurais jamais voulu me goûter. Tu es une fille intelligente. Ne laisse personne formaté par cette société hypocrite te juger, ma vanille.

Elle fronce son adorable petit nez constellé d'éphélides, attisant mon envie de le mordre. Le pli creuse ses sourcils de désapprobation.

— Je fais partie des personnes que tu décris ! Je ne suis pas comme toi !

Oh, non, ma belle. Tu te fourvoies. Et j'en suis foutrement frustré.

Je voudrais lui arracher la bouche pour la nettoyer de ces inepties, mais je ne m'y risquerai pas une seconde fois. Mon imprudence me coûte suffisamment cher. À la place, je saisis son visage et l'incline vers moi.

— C'est pourquoi je suis en train de t'éduquer. Et puis, détrompe-toi, tu me ressembles plus que tu ne le crois.

Mon lien paternel avec sa sœur ne lui a jamais traversé l'esprit jusqu'à ce que cette autre pétasse le souligne. Quant à Clara, Ava mesurait pertinemment l'indécence de la situation selon ses mœurs. Ça ne l'a pas arrêtée, bien au contraire. Elle s'écoute. Elle s'est isolée dans la villa, dans la gueule du loup, pour que personne n'interfère dans ses desseins immoraux.

Sans le savoir, elle est déjà esclave de mon odeur. Peu à peu, je briserai ces jolis vitraux conventuels et la façonnerai à mon image.

Pour le moment, elle reste dans le déni et secoue le chef.

— Fait chier, juré-je tout bas. La nièce de Clara est une petite garce. Viens dans mes bras.

Elle ne se fait pas prier et se love contre moi, tentant de retenir ses reniflements inappropriés.

— Je ne veux pas qu'ils me détestent.

Ça m'emmerde. Je peux bien être le père de Pia ou le concubin de Clara, sa famille est tout ce qui lui importe.

— Je sais, Ava. Ça n'arrivera pas. Malgré la profondeur de tes cassures, tu es une fille solaire et passionnée. Ne les laisse pas voler ta lumière.

C’est ma faute.

Mes aventures étaient toujours calculées, dissimulées avec un certain talent. C’est seulement par hasard que Clara a découvert l’une de mes maîtresses. J’avais jeté mon dévolu sur une cliente qui s’avérait faire partie des investisseurs gravitant autour de la troupe d’*Amazone*. Étal d’ego et commérages ont achevé le travail. Cette nana a mené son enquête et dévoilé d’autres amantes à Clara. Sinon, aucun doute n’avait jamais traversé l’esprit de ma partenaire.

Avec Ava… je perds les pédales. Ma capacité à réfléchir en pâtit. Je me fais l’effet d’être un adolescent en rut, découvrant ses premiers putains d’émois avec imprudence. Doublé d’un loup en chasse, derrière une placidité de façade servant à me donner apparence humaine. Car il ne faudrait pas qu’elle prenne peur. Il ne faudrait pas qu’elle se méfie. Il ne faudrait pas qu’un scandale éclate, qu’elle se barre et me prive de son nectar.

La jeune rousse secoue le bonnet, l’enfonce contre ma poitrine.

— Tu te trompes. Tu ne sais pas ce qui se trame dans ma tête. Je ne suis plus une bonne personne !

Ma pauvre culpabilise pour avoir des pensées aussi sombres que l’exige la normalité humaine. Envers sa mère ? Qui l’en blâmerait ? J’en rirais si son corps contre le mien ne tendait pas chacune de mes fibres comme un arc. Si ses effluences ne mettaient pas mon cerveau à sac, si ma queue ne durcissait pas dans mon short.

— À mes yeux, tu es exquise.

— Tu dis ça parce que tu veux mon odeur.

En outre, elle est loin d’être stupide.

— Bien sûr, opiné-je, un rictus levant ma commissure. Mais, nom de Dieu, je me retiens de te prendre ici, contre l’église, Ava. Tu imagines, ce serait jouissif. Un bel affront à leur bien-pensance dictatoriale.

Sa respiration s’écourte. Je sens son pouls s’accélérer encore, ses muscles se bander. Évidemment, elle ne bronche pas. « C’est mal. Dépravé. »

Pourtant, ce qui stagne dans mes eaux troubles n’a rien de malsain.

— Tu es courageuse. Tu t’es jetée sur un ivrogne pour défendre ma fille, pour qui tu débordes d’affection. Tu aurais pu la détester. Tu t’es démenée des années pour obtenir ton bac, tu t’entraînes pendant tes vacances pour te mettre au niveau de l’école que t’intégreras, gardant ton sang-froid face au

comportement de ta mère. Tu es remplie de colère, mais t'essaies de rester gentille, une gentille petite fille que tout le monde aimera.

Une série de faits sans fioritures qui, depuis quelques semaines, parasitent mes réactions chimiques à sa présence. Ils suscitent un respect qui m'égare dans les abysses de son regard. Dans l'émeraude percutant de ses iris. En public, je me dois d'ignorer ses sourires, véritables appels au vice. Cette espièglerie dont elle joue et qui m'ébranle n'a rien d'immoral. Elle est d'une fraîcheur qui tend à m'émouvoir lorsque je me retrouve au fond de ses entrailles, à me fondre dans l'univers qu'elle me crée. Cela, ce n'était pas prévu.

— Tu peux être fière de toi, Ava. (Elle lève la tête vers moi, un peu étonnée, des étoiles plein les yeux.) Tous n'ont pas ta force ni ton amabilité. Tu n'es pas une mauvaise personne.

Je ne voulais pas en faire ma maîtresse. Ça aurait dû être simple : la faire jouir pour la convaincre de me laisser l'enfleurer. Mais elle résiste encore… trop de temps durant lequel j'ai développé un attachement d'une nature différente.

Son menton tremblote. Touchée en son for intérieur, elle murmure un « merci » avant de me ravir un baiser furtif. Je l'étudie quelques secondes, la sens comme un camé, écrasant mes lèvres contre son front. Ses traits expressifs me permettent de lire en elle comme dans un livre ouvert.

À l'exception d'un détail… une énigme subsiste depuis qu'elle a franchi le seuil de la villa Lavanda et que nos regards se sont croisés le lendemain matin, sur la terrasse.

— Imrel, me sort-elle de mes réflexions.

— Qu'y a-t-il, ma vanille ?

Toujours nichée dans mes bras, elle m'interroge :

— Qu'est-ce que tu pensais de moi, quand j'étais petite ? Tu sais, cette année durant laquelle je venais parfois chez vous, que j'espérais pouvoir récupérer ma mère. Enfin… cette illusion que je me faisais d'une mère.

L'ensemble de mes organes respiratoires se contracte. Étonnant qu'on ait songé à la même période. Une nostalgie amère me tire un sourire sans joie.

Je l'avais humée, lors de notre rencontre. C'était une gamine. Elle avait, quoi… douze ans ? Elle ne possédait pas encore la paire de nibards parfaite d'aujourd'hui, mais son corps n'avait rien d'enfantin. Puis, au fil des mois, ses hanches se sont élargies, féminisant davantage sa silhouette. Ses hormones avaient altéré son fumet. Elle devenait une jeune fille.

J’étouffe un ricanement.

Putain de cerveau primitif que je me coltine.

Ava se redresse brusquement, m’adressant deux meurtrières suspicieuses.

— Je parie que tu cherches à te rappeler l’odeur que j’avais !

J’éclate d’un rire amusé.

— Dans le mille.

Je m’approche de son oreille, en mordille le lobe. Un couinement la fait vibrer.

— Tu sentais déjà très bon. Je te trouvais… intrigante. Je percevais ta détresse, ta rage, ton sentiment d’injustice. Les remparts que tu dressais entre nous étaient infranchissables.

Une adolescente en crise voyant ses repères valser, impuissante.

Elle pousse un drôle de soupir.

— Tu m’étonnes… Moi, je ne me souviens de rien. Tout ce qui concerne le divorce de mes parents, la dépression de mon père… tout est flou à cause du traitement que j’ai pris pour mes crises nocturnes. Et tant mieux.

Mon palpitant cogne dans ma poitrine. Tant pis pour le passé, je songe au temps écoulé hors de la villa. Je songe à ses jambes écartées à l’arrière du cabriolet. À nos corps imbriqués, aux effluves qu’elle m’offrira alors. À cette tresse par laquelle je crève d’envie de l’empoigner. Au coulissement de mon sexe dans le sien. À ses miaulements suaves qui s’harmonisent avec la partition de nos sens.

Elle frotte ses yeux contre mon tee-shirt, et, découvrant la proéminence de mon short, elle feint de s’indigner :

— Tu n’en as vraiment plus que pour mon corps. Ça y est, mon parfum ne t’intéresse plus.

— Tu crois ? ricané-je.

Ava m’adresse une moue sceptique, comme si elle ignorait que les deux s’étaient enchevêtrés. À laquelle je retourne une expression énigmatique, avec toujours ce rictus scotché au visage.

— Si j’avais été différente, tu te serais contenté de me renifler comme un animal en chaleur. Ou peut-être me serais-je retrouvée dans ton labo, épinglée sur un tableau tel un papillon captif.

Je m’esclaffe avec gorge, me recouvre ensuite d’une aura mystérieuse.

— Si tu avais été différente, je t’aurais assassinée et j’aurais conservé ton élixir sur mon autel.

Je sens chacune de ses cellules se cristalliser contre moi. Alors, j’ajoute :

— Mais tu as de la chance, tu sais, je t’aime bien. Si on oublie ma fixette olfactive.

La ligne de sa bouche se pince, tremble un peu. Cette flamme qui vacille dans ses prunelles, allumée par la crainte et autant d’incertitudes, flatte mon ego. Car elle souligne mon sentiment de supériorité ; Ava est incapable de me résister. Je suis devenu sa dope.

— Ça me va droit au cœur ! Je suppose que grâce à ton affection, je suis hors de danger, ironise-t-elle de son timbre rocailleux, comme si elle venait de tuer un paquet de clopes.

Je ricane sombrement, avant de prêter serment.

— Peut-être… Malgré tout, obtenir ton odeur reste un de mes objectifs. Et crois-moi, je l’atteindrai.

À l’ombre de l’église, sous un renfoncement oublié, de quoi avons-nous l’air ? Dire que tout est né d’une obsession. Un instant fugace, quelques secondes ayant changé le destin de nombreux individus. Pour le meilleur, peut-être, pour le pire, assurément. Et maintenant, les instincts refoulés de l’innocence mis à jour par un chasseur d’arômes. Des amants dissimulés dans le sein de ce qu’ils nomment immoralité. De ce que j’appelle honnêteté.

Ma vanille m’a enivré de ses notes de tête, menotté à ses notes de cœur, et écroué dans le paradis de ses notes de fond.

Nous sommes là, livrés à notre infortune, une épée de Damoclès tournoyant sur nos vies à cause d’une putain d’importune.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 29 – ÇA SENT LES ÉTOILES



[Val : Fais attention à toi, Ava. Il va te briser.]

Pourquoi est-ce qu'il fait noir ?

Obscurité qui pénètre jusqu'aux tréfonds de mon âme. Je ne veux pas ouvrir les yeux, je n'aime pas ça.

Serait-ce une punition du sort ?

Des semelles couinent sur le carrelage, derrière moi. Les sourcils froncés, j'enfonce mon visage plus loin dans mon oreiller.

Deuxième couinement. Des bruits de pas qui se rapprochent.

Dans la pénombre de ma chambre.

Une fragrance épicée, chaude, qui ne m'est pas inconnue.

Le sang vrille mes tempes, mes mains se mettent à trembler.

Je la sens, sa carrure imposante. Je sens qu'il s'approche. Je sens qu'il respire profondément.

Je sens qu'il saisit le drap du lit.

Non !

J'entends un bourdonnement au loin, de plus en plus envahissant. Il se propage dans mes oreilles, dans ma tête, familier et atroce à la fois.

Une caresse sur mes cheveux, puis, sur ma pommette, une griffure venimeuse.

Non ! Non ! Ça a fini par arriver !

Je me redresse promptement, comme sur ressorts. Crible la haute silhouette d'un regard horrifié.

— Va-t'en ! hurlé-je en me recroquevillant contre le mur.

— Ava…

— Va-t’en, je te dis !

L’impression que les parois de ma chambre se rétrécissent sur moi, me privant d’oxygène.

Il faut qu’il parte, ou il arrivera un grand malheur.

Mais il est là. Il reste arrimé à mon lit, les rayons lunaires se mirant dans les ténèbres de ses iris.

— Dégage, meuglé-je, m’expulsant de ma couche.

— Qu’est-ce qu’il te prend, nom de Dieu ? chuchote-t-il en se redressant. Les filles vont t’entendre.

Téméraire, je me rue sur lui, le tire en direction de l’entrée de la pièce.

— Laisse-moi tranquille !

Il résiste, me saisit les épaules en plongeant son regard en moi.

Je gigote, terrorisée jusque dans mon inconscient. Une boule de malheur grossit contre ma trachée, appuie, obstrue ma respiration.

Il faut qu’il s’en aille.

— C’est moi, Imrel, dit-il en enveloppant ma joue de sa paume.

Le contact agit comme une intrusion abrupte, son nom m’écorche les tympans.

— Inspire, tu fais une crise d’angoisse !

Je m’ébroue, me dégage de sa prise.

— Je te hais ! vitupéré-je. Je ne veux pas que tu entres dans ma chambre !

Il se fige, les mains ouvertes, comme s’il n’osait plus me toucher. Je déteste découvrir ses traits ahuris dans le clair-obscur de la nuit. C’est trop… douloureux.

J’explose en sanglots, cette fois, le pousse de toutes mes forces hors de cette maudite pièce.

— Je ne peux pas t’abandonner comme ça, râle-t-il, désemparé.

Qu’il la ferme !

Je l’expulse et claque la porte, à bout de souffle.

Me laisse choir contre le battant, encore secouée de hoquets. C’est mon corps tout entier qui trémule, à l’instar de mon âme.

Je n’aurais pas dû m’endormir. Je n’aurais pas dû m’endormir. Je n’aurais pas dû m’endormir.

Une ritournelle macabre, narquoise et incompréhensible.

C’est arrivé par-derrière, dans le noir, pendant mon sommeil.

Je pleure de plus belle.

— Tu m’expliques, Ava ?

Sa voix…

Chaude et caverneuse, elle devrait me rassurer, mais c’est le contraire qui se produit.

Je cherche dans ma conscience, dans ma mémoire peut-être. Je ne pige pas. J’ignore pourquoi je réagis comme ça. Cette poussée d’acrimonie, d’où elle venait ? De la crainte de savoir… J’ai peur, j’ai l’intime conviction que la réalité ne me plairait pas. Elle est là, au fond de moi, tapie sous les couches opaques d’un semblant de stabilité. Elle renverserait mon monde.

Je ne veux pas mêler Imrel à tout ça.

— Laisse-moi tranquille.

Au milieu de ce tourbillon d’effroi, je ne l’entends pas partir. D’ailleurs, j’ignore s’il est resté, le silence s’est répandu dans l’immensité de la villa.

Je respire enfin. Mal, néanmoins, le vide des lieux finit par me calmer.



Je suis terrifiée.

À tout instant, Laura pourrait débarquer au portail, accompagnée de Nonna, Théa et Val, pour tenter de me raisonner. Quelle serait la réaction de Clara ?

Dans le pire des scénarios, Papa m’appellerait, averti par les Celi, animé d’une noire colère.

Depuis cinq jours, cette idée me tient en otage avec une tension accablante.

Je n’avais pas eu de crise d’angoisse depuis longtemps. Serait-ce une accumulation d’anxiété qui l’a déclenchée, quelques heures plus tôt ? Peut-être.

Non, non, j’ai l’impression que c’est plus complexe que ça !

Les lueurs de l’aurore achèvent d’éclairer le jardin. Je me suis adonnée au jazz, aujourd’hui. Mes écouteurs diffusent une version remixée de *Thinking out loud*, d’Ed Sheeran. Je commence d’emblée par un *jazz walk*, ouvrant mes épaules au maximum. Mon bassin suit dans un déhanché explosif,

avant que je pivote sur un unique pied, les bras formant une demi-lune devant moi. Dans ma pirouette, je le vois. Lui. L'homme pour qui j'ai éprouvé une vive aversion cette nuit, un effroi à glacer le sang. Déstabilisée, je manque de trébucher. Mes réflexes me sauvent et je me reprends avec une grâce parfaite, ajoutant quelques tours à ma chorégraphie.

Bras croisés, vêtu d'une chemise en lin écru et d'un pantalon, il est accoté à la porte de la cuisine. Il ne se cache même pas pour m'épier…

Je l'ignore et continue à danser, à extérioriser dans des ondulations aussi vives que légères. Je pratique le dauphin, une figure à laquelle j'injecte toute ma sensualité, avant de rouler sur le sol. En dépit de ma concentration, j'incline le visage plus en arrière et croise les yeux de feu d'Imrel, lesquels embrasent secrètement mon organisme déjà chauffé. Ou n'est-ce déjà plus un secret ? Mon corps m'a-t-il déjà trahie ?

Les bras écartés, je jette mes jambes devant moi dans le sens des aiguilles d'une montre, le cœur pris en otage par mon unique spectateur. Me retournant sur le ventre, je maintiens le contact visuel, l'expression aussi intense que la tension qu'il instaure en moi.

Il me contemple.

Il m'admire.

Il m'inquiète encore et pourtant, mes gestes s'alanguissent. Bien que je me focalise désormais sur ma danse, mes pensées sont empoisonnées par sa présence. Notre connexion perdure, comme s'il avait intégré ma bulle. Je reste au plus près de la pelouse, ondoyant avec une précision experte, caressant la verdure avec passion, sachant pertinemment que ce sont des mouvements qu'il est facile de rendre lascifs. L'ascendant qu'il possède en l'instant sur moi est troublant, comme si je me soumettais à danser pour lui seul. Lors des sauts, je prends garde à ne pas me laisser distraire pour me rattraper sur la pointe des pieds. Ça dure de longues minutes, mes efforts me font suer, sans compter la pression exercée par Imrel. Il est si loin et, plus imposant encore que la villa, il colonise tout l'espace. Lorsqu'une musique aux notes ragga remplace Ed Sheeran, mon jazz se teinte de hip hop. Alors, je finis par l'oublier. Par m'oublier, aspirée par mon art dont toute la technicité le chasse de mon cocon.

Le temps passe et je m'essouffle, réalisant que je me suis assez défoulée. Place aux étirements. Je me déporte de quelques mètres, et, dans ma position cobra, je l'ai droit dans mon champ de vision. Mes doigts se crispent sur l'herbe quand nos yeux se percutent. Il se trouve maintenant sur

la terrasse, sous le toit végétal, installé avec nonchalance sur l'une des chaises en fer forgé, cheville sur le genou. La façon dont il me bouffe du regard m'intimide.

— Je ne t'effraie pas, si je garde mes distances ? s'élève son timbre encore endormi, mais pas dénué de sarcasme.

Sa voix barde ma peau de chair de poule.

Si, il m'effraie toujours. Des relents de mon coup de panique : j'entends de nouveau cette masse sombre s'approcher de moi dans le noir, tel le grand méchant loup prêt à me dévorer toute crue. Un mauvais conte de mon enfance. De quoi ai-je peur, au juste ?

Ni ses cheveux hirsutes ni le léger bronze de son teint hâlé d'une fine barbe ne trahissent son manque de sommeil. Il reste nimbé de cette aura masculine et splendide qui donne l'impression qu'il a le monde à ses pieds. S'il est redevenu mon Imrel, celui dont toute l'attention est focalisée sur moi, celui qui me voit, une ombre menaçante s'est couchée sur sa personne.

Je tiens ma pose, une goutte de transpiration se promenant sur mes clavicules, pour se perdre dans le décolleté de ma brassière.

— Ça va mieux, lâché-je dans un souffle.

Il m'étudie longuement. Comme s'il cherchait ce qui ne tournait pas rond chez moi, tout en s'en foutant royalement tant qu'il peut encore me posséder. Il n'est venu que parce que Clara n'est pas levée. Il a redoublé de prudence depuis que Val nous a surpris. Il me cède quelques baisers, s'il estime que c'est hors de danger. Car, dès lors qu'elle a découvert nos tête-à-tête matinaux, Clara s'amuse à nous épier depuis l'étage supérieur.

— Pourquoi tu as réagi comme ça, Ava ?

Je me relâche, m'agenouille et arrondis mon dos, la tête rentrée, les bras tendus devant moi.

— J'en sais rien.

— Tu as fouillé dans ta mémoire ? Tu n'as pas essayé de t'en souvenir ?

Ses mots m'irritent, comme des petites aiguilles triturant sous mon épiderme.

— C'est pour ça que tu n'arrives pas à dormir la nuit ?

Stop. Inspiration. Expiration. Je ne veux pas y penser. Je préfère éluder.

— Et toi, qu'est-ce que tu fabriquais dans ma chambre à une heure aussi tardive ?

Il ricane, puis se lève. Je l'écoute venir, tourner autour de moi. Mes poils se hérissent à sa proximité.

— La maison était endormie. J’avais envie de te sentir contre ma peau. De te toucher, de te manger. De me noyer en toi, ma vanille. D’entendre le son mélodieux de ta jouissance, me tourmente-t-il en s’accroupissant en face de moi.

Bon sang ! Est-il doté d’une telle faculté de transformer ma peur en désir ?

Il m’excite à dessein pour son propre plaisir. Espèce d’égoïste.

Est-ce vraiment tout ? Depuis un mois, jamais il ne s’est introduit dans ma chambre, dans le secret de la nuit.

Les secondes s’égrènent et c’est étrange comme mon animosité s’émiette dès que mes sens s’éveillent. Peut-être que Val a raison. Qu’au contact d’Imrel, je perds mon bon sens ; car malgré cette terreur, cette honte qui me parasite, ses regards, sa voix, son odeur m’enflamment invariablement. J’ai soif de ses attouchements, j’ai faim de son sexe. Et puis, j’ai le cœur qui s’emballe.

Cinq jours que je me contente de déguster ses petits plats, que je n’ose pas emmener ma cadette chez sa grand-mère, chez qui elle passe le reste de la journée. J’aimerais m’en foutre, être un peu plus comme Imrel. Mais peut-être que dans un sens, je le deviens. Certes, je crains leur jugement, je crains la déception et la douleur de Papa, cependant, au fond de moi, je ne souhaite pas chasser mes sentiments. Tant pis s’ils sont méprisables et corrompus.

Ils ne peuvent pas l’être complètement, non ?

Pas quand l’admiration s’en mêle. Quand la tendresse m’étreint, tandis qu’il échange avec Pia des mots qui la rendent heureuse. Pas quand il m’encourage, à l’aurore, lorsque je manque d’énergie pour m’entraîner. Lorsqu’il me dit que moi, je suis belle. Qu’il me contemple avec adulation. Qu’il trouve un instant pour me prendre dans ses bras, si tactile et affectueux.

Ça ne peut pas être si sale qu’ils le disent.

La plupart du temps, il se cloître dans son bureau, déteste qu’on gravite à proximité, comme le gardien d’un trésor sacré. Je me demande ce qu’il y fabrique. Il en ressort avec des yeux fous, rallumés par son obsession dangereuse. Dans un état second, il me donne la chair de poule à me pister partout dans la villa. Sans plus m’approcher vraiment. Il me renifle comme si j’étais sa cocaïne. Parfois, j’arrive à l’embrasser au détour d’un couloir,

parfois, il me fouille de ses doigts en quête de ma liqueur. Mais depuis notre mésaventure, nous n'avons plus fait l'amour.

Sans s'attarder sur ma crise nocturne, Imrel s'installe en position tailleur sur la pelouse.

— Si tu le désires, en septembre, tu pourras entrer à l'école des Étoiles.

Je me fige. Relève juste la tête vers lui. Son flegme ne laisse rien transparaître, hormis cette sempiternelle fièvre dans les prunelles.

— Euh… qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu te souviens des Dufrasne ? On les a croisés à Florence. J'ai passé quelques appels, je me suis arrangé pour te faire intégrer l'établissement.

Le sang doit quitter mes joues. Puis les envahir, en écho aux tambours effrénés de mon cœur. L'équanimité d'Imrel me vole mon oxygène.

— Tu… as fait ça ? Mais… c'est pas possible… je… ça coûte une blinde !

Il arque un sourcil.

— Ces arrivistes me voulaient pour la création d'un parfum de leur collection. Je les avais envoyés chier. Il m'a suffi de revenir sur ma décision en échange de ton admission.

— Sans passer d'examen d'entrée ? halluciné-je.

— Pour la forme, sans doute. Ne crois pas que leurs élèves soient meilleurs que toi, leur portefeuille est juste mieux rempli.

Ma respiration se hache. Adoptant la même position que lui, je porte une main devant ma bouche, ma vue brouillée par des larmes. Je peine à réaliser.

Imrel, se contraindre à travailler pour des gens qu'il méprise afin de m'inscrire à l'école des Étoiles.

— Pourquoi ?

Je ne comprends pas.

Il me répond d'une grimace agacée.

— Parce que t'en as le potentiel. Parce que ta mère aurait dû t'encourager depuis toute petite. Car je suis certain que tu feras de belles choses. Parce que je crois en toi et que j'en ai les moyens.

Touchée, je me tiens la poitrine, pile là où mon organe vital me meurtrit tout en diffusant une chaleur euphorisante.

Bon sang…

Comment ne pas tomber amoureuse ?

Mais… c’est trop. Démesuré. Trop… apeurant. Imrel est effrayant dans ses actes, dans ses excès, quelle qu’en soit leur nature. Qu’il prenne en charge mon avenir de cette façon…

— Je ne peux pas accepter.

Ça me tue, cependant, j’ai l’impression de ne pas le mériter. Et puis, qu’est-ce que je dirais à Papa ?

Imrel se penche et essuie une larme sur ma pommette, l’expression sévère.

— Pourquoi ? Allons, débarrasse-toi de tes pensées limitantes et prends ce dont tu as besoin. Sois opportuniste, sois ambitieuse. Je le ferais pour Pia. Et je l’aurais fait pour ma sœur.

Des personnes qui comptent pour lui.

Cet homme est impossible à cerner. Il se comporte de façon si sulfureuse quand ses sens sont sollicités, mais lorsqu’il s’agit de ses émotions, elles demeurent énigmatiques, quelle que soit la situation.

« Tu sais, je t’aime bien. »

Ce geste, que signifie-t-il ? Qu’il m’aime ? D’une manière propre à lui et indéchiffrable ? Pourquoi prendre soin de moi ? Pour me réduire à une pauvre marionnette énamourée afin de parvenir à ses fins égoïstes ?

— Qu’est-ce que… tu demanderas en échange ? me méfié-je aussitôt.

Comprenant mon allusion, il s’éclaire d’un rire guttural, sec et impitoyable. Me couvre ensuite d’un regard empli de fierté.

— Ton parfum, je l’obtiendrai quoi qu’il advienne. Je ne te mets pas le couteau sous la gorge, ton futur me tient vraiment à cœur. Accepte, Ava.

Salaud ! ris-je intérieurement.

« Accepte, Ava. » Des mots si doux, si venimeux. Je me trouve face à Kaa[6] et ses yeux hypnotiques, comment refuser ?

— Clara le sait ?

Il hausse les épaules et crache avec dédain :

— Crois-tu que ton avenir lui importe ? Laisse-la en dehors de ça.

Petit coup de serin bien placé. Le maudit parfumeur et sa franchise indifférente.

Ça me blesse, mais je m’en fiche. Je m’en fiche quand je songe à ce rêve auquel je n’osais même pas aspirer.

Sommes-nous seuls, dans le jardin ? Ma gratitude embrasse mes peurs latentes, me retenir de lui sauter dans les bras est si déchirant. Alors,

j’essaie de la lui transmettre dans un sourire tremblant, les joues ruisselant de joie.

Toutes ces fenêtres qui s’ouvriront à moi…

Je me vois arborer l’écusson des danseurs des Étoiles. Les représentations annuelles devant une salle bondée digne des vedettes. La chance, un jour, d’être repérée par des professionnels de renom.

Imrel réalise-t-il l’impact de son cadeau ? Bien sûr que oui.

— Merci, Imrel, m’étranglé-je, submergée d’émotions dissonantes. Merci.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30 – ÇA SENT LA BURRATA



Dans mon enthousiasme, je voulais l'annoncer à Val, à Léo, et surtout, à Papa. Je crève d'envie de le poster dans une *story*, de le hurler au monde entier. Mais j'ai vite déchanté. En creusant un peu, de quoi ça aurait l'air ? Je sais de quoi ça aurait l'air… D'ailleurs, j'ignore si Val a parlé à Léo. Je ne crois pas. Je n'ose pas le découvrir. Alors je n'ai rien dit. J'ai gardé cette nouvelle pour moi comme un secret lourd et empoisonné.

Intégrer l'élite de la danse. Depuis deux jours, cette idée me rend si euphorique qu'elle m'angoisse.

C'est la première fois que j'accepte de dîner « en famille ». Juste pour grappiller quelques heures supplémentaires en compagnie de *Beau-Papa*. Nous mangeons sur la terrasse, le firmament ayant revêtu un joli manteau violet. Une couleur que j'affectionne particulièrement, bien qu'en l'instant, elle annonce la tombée de la nuit. Le chant des cigales me rappelle l'aurore, et les fragrances de lavande, ténues, viennent caresser mes narines.

Alors qu'Imrel remplit nos assiettes de burrata, mon menton est vautré dans ma paume, mon bras replié sur la table. Je me languis, essaie de le déchiffrer sans laisser sa placidité me titiller, puis éveiller mon feu intérieur. C'est le pire. Les questions sont les plus dangereuses, elles colonisent le cerveau et agissent comme une potion d'amour aveuglante.

Je le crois lorsqu'il affirme que son geste est désintéressé, il n'empêche que je me sens redevable. Et je déteste ça. Si ses intentions m'étaient limpides, tout serait plus simple. D'autant que son incursion dans ma chambre continue de me travailler. Enfin, j'essaie de ne plus y penser.

— Je suis surprise de te voir parmi nous, ne manque pas de noter Clara, sincèrement étonnée.

Je hausse les épaules, lasse.

— Tant pis si le soleil se couche, de toute façon, je prends des somnifères depuis deux jours. J'ai peur de me réveiller en pleine nuit, expliqué-je à l'intention d'Imrel.

Debout, les mains pleines d'une pince en métal et d'un saladier, il se fige tout de go. M'adresse un regard accusateur. Au fait que, depuis ce chapitre, je verrouille ma chambre.

— Tes peurs sont ridicules, souffle-t-il en poursuivant son service. Tu devrais éviter ces merdes.

— Ça va. Ce sont des gélules naturelles. J'y ai recours quand j'en ressens le besoin.

Ma génitrice découpe ses feuilles de salade, conservant son air détaché.

— Ton séjour avec nous n'est pas profitable pour ta santé. Combien de temps te reste-t-il ?

Mon menton quitte ma paume. Je me redresse, un nouveau nœud au creux de mon ventre. Je vois clair dans son jeu. Et, putain, ça me ravage l'esprit. Son homme reste reclus dans son bureau, en souffre-t-elle ? Elle et moi nous croisons à peine ! Qu'elle me craigne, me suspecte, je peux l'incommoder… mais elle ne peut pas me chasser. Plus maintenant.

— Oh, noooon, tu vas pas partir, hein ? se lamente Pia.

Partir. Qu'est-ce que cela signifierait ?

Son père reprend place sur la chaise, alors qu'un sourire perfide masque mon désarroi.

— Je n'ai pas pris de billet retour, je resterai tant que Pia l'exigera, ponctué-je d'un clin d'œil à l'attention de cette dernière.

— Hmm, repartit Clara, une fourchette de tomate à la bouche.

— Ouiiiii ! s'exclame la môme.

— Tu ne l'emmènes plus chez votre grand-mère, tu ne sors plus d'ici. Ne t'ennuies-tu pas ?

— Je m'entraîne.

— Ah, ça…, balaie-t-elle avec un mépris détaché.

Oui « ça ». Elle me l'a balancé comme une insulte.

À elle, j'aimerais tant lui en expliquer la raison. L'école des Étoiles, elle-même devait le fantasmer. Ça me grignote de l'intérieur, cette envie de lui asséner le coup de grâce.

Je jette un coup d'œil agacé au père de Pia, dont le regard polaire demeure fixé sur sa femme.

— Ne pars pas, Ava, m’implore la petite, remuant ses deux adorables couettes. Lili est déjà retournée en France, et Valentina et Ivan partent cette semaine. Il reste que les jumeaux, mais je ne comprends pas quand ils parlent !

— Val s’en va cette semaine ? m’étonné-je, déconcertée.

Elle hoche vivement la tête.

— Oui.

Bien sûr, nous arrivons à la mi-août. Je ne l’avais pas vu venir.

— Elle m’a demandé si Papa était méchant avec toi !

Je manque d’avaler mon eau de travers, repose mon verre sur la table. Scrute les parents avec méfiance, avant de me rappeler que, de fait, personne n’aime le maudit parfumeur.

— Que lui as-tu répondu, ma chérie ? s’enquiert ma mère.

— Que Papa adore Ava ! claironne-t-elle.

Je déglutis. Vide mon verre d’un trait, mon sang fusant à toute allure dans mes veines.

Si Imrel continue de manger en silence, je décèle sans peine la tension de ses muscles.

— Ah oui ? Tu es sûre ? renchérit sa mère.

Je voudrais intervenir, dévier la piste sur laquelle Pia entraîne Clara. Seulement, les diablotins dans ma tête me musellent, se délectent de l’agacement de la belle blonde.

— Je suis sûre. Papa a pris Ava dans ses bras, ça veut dire qu’il l’adore !

La joue de Clara tressaute. Elle braque ses yeux sur son homme, les poings serrés sur ses couverts. Lui avale une lampée de vin, maintenant le contact visuel sans défaillir. Quel duel fait rage entre eux ? Avant qu’il ne repose sa coupe, j’interviens.

— Il me consolait.

Je récupère leur attention.

— J’étais en détresse et il a rempli ton rôle, puisque t’en as jamais été capable.

— Et pour quelle drôle de raison a-t-il fait cela ?

— Parce qu’il est un parent moins déplorable que toi, je suppose.

— Tu as déjà un père, ce sont tes propres mots, rebondit-elle, les sourcils froncés.

Ses remontrances dans le garage reviennent danser autour de notre table.

— Il n’était pas présent au moment des faits. Tu l’étais. Imrel l’était.

— Et quand était-ce ?

— Ava, ça suffit, gronde le principal concerné.

— C’est vrai, approuve Pia, sans réaliser la véritable couleur de notre échange.

Ou peut-être que si, après tout. Car elle n’apprécie pas que sa mère jette hors de la villa familiale sa sœur enfin retrouvée. Elle paraît déterminée à lui prouver que son papa chéri tient à ce que je prolonge mon séjour.

— Et même qu’il a téléphoné à un monsieur pour qu’Ava entre dans une école d’étoiles !

Cette fois, le silence éclate comme un orage assourdissant.

Brisé par le choc des couverts de Clara sur son assiette.

Je soubresaute, le cœur dans la gorge.

Un souffle las semble s’échapper des lèvres d’Imrel. Lui aussi est une bombe à retardement.

— Pardon ? chevrote Clara.

Il se craque la nuque, se préparant à la confrontation.

— Je l’ai enten…

Pia se lance dans des explications, mais je la coupe aussi sec.

— Ça te dérange que j’intègre une école de prestige ?

Ma mère cille, stupéfaite.

— Ne commence pas, Ava.

L’avertissement d’Imrel me passe au-dessus de la tête. Je suis à cran, ces non-dits, cette atmosphère nauséabonde m’étouffent. J’ai débarqué dans cette maison avec mon indifférence et mes sarcasmes en guise de bouclier. Ce n’est pas suffisant. Attaquer le point faible de ma mère est plus efficace, mais à quoi bon si je ne peux pas me servir de cette arme ?

— Tu la prends dans tes bras, et tu finances ses études, maintenant ?

Réflexion d’un tranchant inhabituel qui claque dans l’air.

— Tu comprendrais si tu l’observais danser, argue-t-il sur le même ton. Tu devrais l’encourager, peut-être que tu vaincrais tes blocages.

Clara se lève brusquement, ôtant à sa cadette un cri de surprise.

— Qu’en as-tu à faire ? s’emporte-t-elle. Tu me pousses à consulter un psychologue, et elle, tu te saignes pour qu’elle danse ? Dois-je te rappeler qu’elle n’est PAS ta fille ?

— Et alors ? me récrié-je en me mettant debout, les poings sur la table. Imrel n’est PAS ta propriété exclusive !

— Calme-toi ! tonne-t-il en m’attrapant le poignet.

À chaque réplique, un sursaut de la gamine. Je suis malheureusement trop en colère pour me tempérer.

— Clara, reprend Imrel, sans me lâcher. *Amazone* s'est dissoute à cause de votre mésentente, et principalement parce que t'es incapable de t'accorder aux autres. Mais tes collègues ont rebondi. Ils ont déjà trouvé d'autres projets, ils ne sombrent pas dans une interminable dépression ! T'es incapable de considérer la présence de ta fille comme un moteur pour te sortir de cet état ?

Ça ne sert à rien. Elle est hermétique.

Les iris marron de ma mère s'arriment à la prise de son mec. À présent, elle m'adresse son animosité sans fard.

— À quel point t'es-tu immiscée dans notre vie, petite peste ? De quelle manière l'as-tu convaincu de te donner cet argent ?

Je le décèle enfin, au fond de ses mots tremblants, son double sens infâme.

Cette aptitude qu'elle a à ignorer nos reproches est spectaculaire. Elle est obnubilée par Imrel et rien que par lui.

— Je n'ai rien fait, je suis restée moi-même. Mais, tu sais quoi, il m'aime bien ! D'une façon que tu ne pourras jamais comprendre.

— Ferme-la ! tempête-t-il.

Cette fois, il me secoue brutalement, si bien qu'il pourrait aisément briser mon os.

Éberluée, je le dévisage comme s'il m'avait trahie. Ses narines frémissent, un florilège d'avertissements danse dans ses yeux. D'un signe de la tête, je refuse d'obtempérer. Il juge alors bon de me devancer.

— J'ai promis un parfum pour les Dufrasne, les frais seront moins conséquents. Je prends soin d'Ava parce que, justement, c'est ta fille, bon Dieu, tu ne peux pas le voir ?

Conneries ! Pourquoi s'obstine-t-il dans le mensonge ? Il n'est pas obligé de dévoiler notre relation, cependant, affirmer son affection pour ma personne, et non pas s'en tenir au fait que Clara et moi partageons le même sang, ce n'est pas la mer à boire.

Je croyais que, comme d'habitude, il me défendrait.

— Un parfum pour ces commerciaux ? s'indigne Clara. Tu vas à l'encontre de tes principes, et tout ça pour quoi… ?

Elle me désigne d'un geste dédaigneux de la main.

— Tu crois que ça n’en vaut pas la peine ? fulminé-je. J’en ferai mon métier, peu importe l’école que j’intégrerai ! Et je ferai tout pour te dépasser, lui promets-je avec aplomb.

Elle secoue le chef, feignant ne pas comprendre.

— Tu es ridicule.

Elle dérive son attention sur Imrel, palpitant de plus belle.

— C’est pour cette raison que tu t’enfermes dans ton bureau ? Pour la création de ce parfum insipide ?

Il ne me lâche toujours pas, m’infligeant douleur et douceur à la fois.

— Si je reste cloîtré, c’est pour améliorer cette formule que tu portes et qui m’insupporte ! Je te l’ai déjà dit, je ne veux plus le sentir sur toi, Clara.

— *Ton Parfum* ? C’est ta fragrance signature ! Pourquoi te rebute-t-il, tout à coup ?

— Il est éculé.

— Papa, Maman, arrêtez, s’il vous plaît ! pleurniche Pia qui s’agrippe à mon jean. Je l’aime, Ava, je voulais juste qu’elle reste plus longtemps avec moi.

Mon être se décompose dans un mélange de sollicitude et de tristesse.

Mon poignet enfin libre, j’enlace la petite, accablant ses parents du regard.

— Je ne vais nulle part, ne t’inquiète pas, la consolé-je d’un baiser sur la joue.

Égal à lui-même, Imrel demeure impassible. Au fond de ses iris, un incendie fait rage. Comme si la fureur courait sous sa peau, prête à bondir sur l’une de nous et à la déchiqueter.

Clara, quant à elle, me dévisage avec une mine fermée, les yeux humides et les cils papillonnants.

Elle espère que je me tire.

Que je lui rende Imrel. Que je lui rende Pia, parce qu’elle est elle-même l’extension de son père. Moi, je ne suis rien qu’un parasite. Une épine dans le pied. Le boulon dans les rouages de son exclusive petite famille.

Je crève d’envie d’embrasser son amant, là, tout de suite, pour lui arracher ses illusions, démanteler son obsession une bonne fois pour toutes.

J’ouvre la bouche, m’apprête à l’assassiner d’une ultime réplique, lorsque tonne une voix masculine.

— Ava, tais-toi !

— Tu préfères que je m’en aille ? rétorqué-je d’emblée. Tu me l’as pourtant interdit ! Tu as couru après moi jusqu’à la gare pour me faire changer d’avis !

— Putain !

— Comment ? Pourquoi ne suis-je pas au courant ? glapit Clara. Dois-je vous rappeler que vous êtes ici chez moi ? Je crois avoir le droit de décider de mes invités.

— Je suis ta fille, pas ton invitée.

Mes larmes affluent.

Elle n’en a rien à foutre. Et lui… lui, il m’en veut, me le hurle par chacun de ses pores.

— Je n’ai plus faim, lâche-t-elle avec grandiloquence, avant de quitter la table dans sa longue robe immaculée.

Ne reste que mon souffle saccadé, le mutisme de Pia et la colère du parfumeur.

Une perle salée roule sur ma joue, vestige de ma frustration.

— Qu’est-ce qui t’a pris, putain ? me tance-t-il. Et toi, Pia ? Tu écoutes mes conversations téléphoniques ?

La pauvre se love contre moi, le snobant d’une moue fâchée.

— Laisse-la en dehors de vos disputes, c’est qu’une gosse !

Il lui tend sa main puissante.

— Il est temps de dormir, viens dans ta chambre.

Son ton est sans appel. Elle accepte sans protester, consciente malgré son jeune âge d’avoir semé la zizanie.

L’ultime regard qu’il m’adresse me fait froid dans le dos. Exit la compassion ou une quelconque chaleur, je n’y décèle qu’une fureur noire et glacée. Des coups de couteau dans le dos ne m’auraient pas moins tailladée. Puis, sans un mot, ils disparaissent à l’intérieur.

Je suis là, seule en compagnie des assiettes garnies. Tremblant d’émotions diverses. Je me suis résignée : malgré ma détestation, le comportement de ma mère continue de me heurter. Soit. Le plus affligeant est l’attitude d’Imrel. Qui était-il, à l’instant ? Pas l’homme qui se meurt de désir pour moi. Pas celui qui m’encourage à m’émanciper de l’opinion d’autrui. Pas cet homme qui s’est introduit dans ma chambre parce que mon contact lui manquait, il y a peu, ni celui qui me soutient dans ma passion.

Il s’est écrasé, il m’a brésillée par la même occasion. Me laisse débarrasser cette table, ce simulacre de repas familial que j’ai toujours fui,

où je n’ai jamais été la bienvenue.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31 – ÇA SENT LA FRAISE



Si un cachet aurait suffi à m'assommer, j'ai préféré espérer. J'attendais qu'il vienne frapper à ma porte, qu'il m'éclaire sur la situation, qu'il n'abandonne pas les morceaux de mon cœur éparpillés.

Pauvre naïve que je suis.

Effectivement, on vient frapper à ma porte. Une Pia ensommeillée qui se dessine dans le chambranle, vêtue de son pyjama *La Petite Sirène*. Son doudou en main, elle se frotte les yeux, la mine chiffonnée.

Alarmée, je m'accroupis devant elle, dégage sa bouille de ses mèches rebelles.

— Qu'est-ce que tu fais ici, *principessa* ? Toi non plus, tu n'arrives pas à dormir ?

— Je faisais dodo, mais Papa et Maman font que se disputer.

Une langue de feu me brûle la poitrine.

— Je peux faire dodo avec toi ?

D'ici, je ne perçois aucun éclat de voix.

— Bien sûr, ma jolie. Entre.

Somnolente, elle s'enroule dans mes draps, recroquevillée contre sa peluche. Je lui caresse les cheveux, les tripes frétillantes de curiosité.

Je n'y tiens plus. Je m'assure que Morphée a emporté la petite, avant de m'extirper de la chambre à pas de loup. Vêtue d'un débardeur à bretelles et d'un boxer en coton, j'atteins le premier étage, mon sang pulsant dans mes veines, consciente de mes émanations. À vrai dire, je me fiche qu'il les perçoive, je suis juste incapable de demeurer dans cette chambre ténébreuse à me morfondre.

Ça y est, je pile au centre de cette vaste galerie. Dans le clair-obscur de la nuit, les lieux désuets me semblent plus larges, plus hauts, différents lorsqu'ils sont dérobés aux lueurs du jour. Ici, leur engueulade me parvient, à peine assourdie par la porte entrebâillée de leur chambre. On dirait

toutefois qu'ils se sont calmés. Sans bruit, je réduis la distance et me plaque contre le mur, juste à côté du rectangle laissant échapper la lumière d'une lampe de chevet. Une odeur singulière me chatouille les sinus. Des notes de vanille que j'ai déjà senties sur Pia. La pièce est si saturée de cette fragrance qu'elle la dégueule par tous les interstices.

— Tu me cherches, Clara, gronde ce timbre chaud que je connais si bien.

— Qu'en as-tu à faire ? Tu voulais que je cesse de me parfumer avec *Ton Parfum*, eh bien voilà, je vide le flacon !

Le bruit d'une flasque qui roule sur le parquet. Un autre *boum !*, sourd et alarmant. Un meuble qui gratte le sol. Une plainte essoufflée.

— Tu veux me sortir de mes gonds, c'est ça ? menace-t-il.

— Et toi, tu cherches à me tuer ? À quoi joues-tu, Imrel ? À détruire notre famille ?

— Tu es folle, rien ne justifie cette putain de réaction !

— Bien sûr que si ! s'époumone-t-elle de sa voix pourtant si fragile, à l'instar de sa frêle apparence. Depuis qu'elle est ici, tu n'es plus le même. Je ne comprends pas.

— Je suis là, bordel ! Et tous les soirs, je m'occupe de ta petite chatte. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Un bruissement me saisit, colle mes épaules au mur de pierre. Je les entends comme s'ils n'étaient qu'à quelques mètres, distinctement au milieu des tambours déchaînés de mon palpitant.

— J'ai remarqué comment tu la regardes. Qu'est-ce que tu lui trouves ? Elle n'est même pas belle !

Les vis tournent, toupillent sur elles-mêmes, sur le point de lâcher. De libérer ce torrent d'émotions qui est en train de m'envahir.

— J'en ai vu, des paires de nibards, ce n'est pas celle d'une gamine qui me fera bander.

Menteur !

— Pourtant, on parle d'elle et tu bandes. Menteur !

Une claque prend ma respiration en otage.

— C'est toi… c'est ta beauté tranchante et éthérée qui me donne la trique, énumère-t-il entre ses dents.

Je déglutis à grand-peine, fléchis les doigts sur le carrelage du mur. Ça me bourrelle, cette façon de s'adresser à elle dans l'intimité.

— Tu m'as déjà trompée !

— Réfléchis, bordel ! Même si je le voulais, je n'aurais pas le temps ni l'énergie de sauter qui que ce soit !

Menteur !! hurlé-je intérieurement, les paupières serrées avec force.

Je devrais m'en aller. Je n'aime pas cet aspect de lui. Ce pan qui appartient à ma mère, rude et sans barrières.

— Si je te surprends à trousser une énième Monica Bellucci, je me tue. Tu m'entends ? Je m'ôterai la vie et tu l'auras sur la conscience.

Bam !

Je sursaute, paniquée à l'idée qu'il l'ait brutalisée. Dans un réflexe, j'oblique et essaie de m'assurer à travers l'embrasure de la porte qu'aucun coup n'a été porté.

Les deux corps sont pressés, je n'en distingue qu'une forme brouillée. Dans mes artères, ça pulse si fort que contre toute sagesse, j'ouvre légèrement le battant.

— Alors arrête, gronde-t-il tout bas. Car si je te surprends encore à malmener ta progéniture, c'est moi qui te tue.

Le chuintement de leurs mouvements assourdit le grincement des gonds.

Au milieu d'un désordre sans nom dénotant une altercation musclée, Imrel enlace Clara par-derrière. Il est dos au mur comme s'il y avait été projeté. Il ne l'étreint pas, non, il l'emprisonne. Elle se débat, les yeux bouffis, mais la main de son homme qui remue dans sa culotte en dentelle, sous sa nuisette retroussée, amenuise sa volonté.

Mes yeux vont sortir de leurs orbites. La fragrance vanillée sature mes sinus, en devient suffocante. Merde. Je ne voulais pas voir ça ! Je ne voulais pas…

Puisqu'ils sont de biais, même près de l'entrée, je suis hors de leur champ de vision. Ce qui ne m'encourage pas à détaler. Je suis magnétisée, mes tripes, dézinguées. Le visage d'Imrel est fiché contre sa nuque, contre sa chevelure d'ange, quant à elle, son expression fiévreuse trahit un plaisir tourmenté.

— Si je veux qu'elle mène une belle carrière, tu ne m'en empêcheras pas. Si je désire lui faire une place dans notre famille, car elle lui revient, tu ne t'y opposeras pas, Clara. Tu n'as pas le droit. Tes délires peuvent m'exciter, mais ils rongent ma patience. On ne maltraite pas ses rejetons, dans mon monde. Tu ne vois même pas l'essence de celle à qui tu as donné naissance, tu ne perçois pas la lumière qu'elle dégage. C'est pathétique. *Tu* es pathétique.

Je porte une main à ma bouche, désarçonnée par le dédain avec lequel il enveloppe son avertissement.

— Imrel, ne dis pas ça, larmoie-t-elle.

— Du reste, mon nez m'a déjà trahi, mais personne ne baise aussi bien que toi, ma petite chienne.

Oh, bon sang !

Dégueulasse.

Ça brûle… ça me calcine les entrailles…

Comment peut-il dire ça ? Ne sent-il pas ma présence ? Mes émanations ?

Clara incline la tête en arrière, cherchant ses baisers du bout de sa langue. Je ferme les yeux, dans le vœu d'effacer ces images infâmes, mais, sitôt qu'il lui tire un gémissement étranglé, une curiosité malsaine m'exhorte à les écarquiller.

Il est brutal, extrait durement son sein de son déshabillé pour le malmener d'une manière qui m'est étrangère. Cette femme qu'il éprouve de ses doigts, ce n'est pas ma mère. Cette langueur toute soumise qu'elle dégage, je ne la connais pas.

Soudain, il plante ses dents dans son épaule dénudée, lui arrachant un grondement guttural.

— C'est ce que tu veux, espèce de salaud ? s'embrase-t-elle en le saisissant par la nuque, par-derrière, lardant ensuite le visage d'Imrel de ses ongles.

Il mugit et tout s'enchaîne.

Il fait volte-face, ils s'embrassent à en perdre haleine, se mordent et se marquent. Autant d'impacts dans mon abdomen qui me filent le tournis.

— Tu ne sais faire que ça, me martyriser, ahane-t-elle. Tu es cruel, Imrel.

À son tour de la plaquer contre le mur, devant mes yeux horrifiés. Il l'étrangle si fort qu'elle en expulse un feulement.

— Mais ça t'excite. La douleur, c'est ce qui te chauffe.

Elle lui assène une nouvelle gifle, irradiant la luxure dans la pénombre. Sans la libérer, il retourne entre ses jambes et ricane.

— Regarde comme tu mouilles. Je vais te défoncer en bonne et due forme. Tu seras incapable de sortir du lit demain, et ce ne sera pas à cause de ta dépression.

Chut. Chut, non ! Tais-toi. Ne dis pas ça, ne fais pas ça !

— Chasse-la, l'adjure-t-elle dans un murmure.

Je me fige, la bile au bord des lèvres.

Imrel lui répond d’un coup de bassin.

— Ma trique ne te rassure pas ? Qu’est-ce que tu veux de moi ? Qu’est-ce que tu t’imagines, putain ?

Je reculerais volontiers, mais la tension est telle que j’ai peur de me faire surprendre.

— Je veux avoir l’esprit tranquille. Paie-lui ses études, sois gentil avec elle si ça te chante, mais fais-la partir.

J’en ai l’estomac en vrac. Sa supplique me cuit, bousille mon amour propre et m’enfonce dans des abysses de tourmente.

Contre sa tempe, Imrel secoue lentement la tête.

Une fois de plus, elle le frappe au visage et le pousse avec une puissance insoupçonnée. Elle se dégage et court aussitôt de l’autre côté de la pièce, dissimulée derrière le battant. Lui pivote et s’empresse de la rattraper.

— Tss, tss. C’est ta fille, elle reste. Et moi, je vais te faire mal pour avoir prononcé ces mots-là.

Je les entends s’affaler sur le matelas, se débattre, crier. Les bruits de succion s’enchaînent. Les râles, les coups.

Tétanisée, je tremble de pied en cap.

— Je vais te baiser par tous les trous, ça va te remettre les idées en place.

Le choc de sa promesse me fait reculer d’un pas. Décoincée, je retourne à mon premier point d’observation, contre le mur, non loin de la porte.

— Déchaîne-toi, remplis-moi ! Plus fort !

Son timbre d’ordinaire argentin s’est tordu dans des notes trop provocantes, d’une vulgarité méconnaissable. Aucun doute possible, cette fois, il est en elle. Et mon cœur éclate en milliers de tessons tranchants.

Elle le supplie, l’injurie. Il lui répond avec des mots si sales dans la bouche que j’en ai la gerbe. Mon Dieu, c’est horrible.

C’est ça qu’il aime ? Mes jambes flageolent. La paroi dans mon dos seule me retient de m’écrouler.

C’est sauvage, violent et dépravé, à des kilomètres de la prévenance dont il fait preuve à mon égard, même dans sa bestialité. C’est ce qui l’enchaîne à ma mère ? Le sexe scabreux ?

Moi, ce n’est que le parfum. Le nez. Si je le lui cède, à quoi lui servirai-je ?

J’étouffe un sanglot, qu’ils ne risquent de toute façon pas d’entendre.

Qu’est-ce que je fiche encore là ? Je dois partir, mais mes jambes refusent d’obéir. J’ai peur qu’elles me lâchent, peur de m’écrouler. Mon corps entier

est ankylosé, mes veines charrient de l'acide corrosif.

Leurs échanges sont de plus en plus obscènes, gravant mon esprit à jamais. J'ai l'impression de me trouver dans les coulisses d'un mauvais porno. Les insultes fusent, et lorsque je devine qu'ils s'apprêtent à pousser le vice dans des profondeurs trop intimes, je subis un électrochoc.

« Encule-moi, tout de suite. »

Non.

C'en est trop !

Je ne peux pas assister à ça, même sans le voir.

Le dégoût anime mes pieds, m'expulse hors de mon poste de guet. Bouleversée, j'avale le couloir au pas de course, titubant parfois dans le noir.

Je me sens déchiquetée. Qu'est-ce qu'il m'a pris de monter ? Clara cache bien son jeu. Quant à lui… je le hais ! Je lui en veux tellement ! Qu'ils aillent mourir, tous les deux !

Dans la cuisine, je me sers un grand verre d'eau que je vide d'un trait. J'asperge mon visage baigné de larmes et file me terrer dans ma chambre.

Pia dort profondément sur mon lit. Un sifflement léger émane de son corps frêle, nimbant la pièce d'une atmosphère plus apaisée. Mon rythme cardiaque caracole et je pleure toujours, néanmoins, mes draps et son innocence m'attirent contre son flanc. Écœurée jusqu'à la moelle, j'enlace ma sœur, essaie d'effacer la scène précédente de ma mémoire, les phrases dégradantes de mon oreille.

Personne ne devrait voir ses parents baiser, ou même faire l'amour de façon aussi graveleuse. Pour ma part, j'ai l'impression grotesque d'avoir été trompée. Je fuyais la question, ces derniers jours, et voilà que je me la prends en pleine face. Sans compter les soupçons de ma mère qui s'éveillent.

« Elle n'est même pas belle. » « J'en ai vu, des paires de nibards, ce n'est pas celle d'une gamine qui me fera bander. »

Ça se répète dans mon esprit comme une litanie atroce, chaque tour me dépeçant davantage. Impossible d'empêcher mes sanglots. Si bien que je réveille Pia. Sans mot dire, elle me ceint de ses bras menus, calant son doudou entre nous.

— C'est Monsieur Pops, mon petit chien, il est toujours là pour soigner les bobos du cœur.

Une odeur typique d’enfant m’enveloppe dans ses notes de fraise douce et sucrée, elle parvient à me tranquilliser. J’y ajoute celle de ma pomme d’ambre que je décapsule. Entrecoupées de hoquets, mes pensées finissent par s’éclaircir. Je suis arrivée en tant qu’étrangère. Maintenant, ma mère me veut dehors. Si je repars à Paris, qu’adviendra-t-il de ma relation avec ma sœur ? Qu’adviendra-t-il de l’obsession d’Imrel ? Lui passera-t-elle ? Lui retournera à sa vie active, celle où il manque de temps pour s’occuper de sa propre fille. Cherchera-t-il à me presser comme une orange pour en extraire le jus même en France ?

Et moi ? Moi, je danserai avec les grands.

Seulement si Clara le permet.

C’est un état de fait qui m’est détestable : elle tient mon futur immédiat entre ses mains. Et, plus littéralement, entre ses cuisses.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 32 – ÇA SENT LES COSMÉTIQUES



Il est midi lorsque j'émerge d'un sommeil assommant, les paupières lourdes d'avoir trop dormi. La présence de ma cadette est sans doute ce qui m'a permis de m'assoupir tout de suite. Les yeux hagards, je reste immobile dans mon lit, seule et carrément déprimée. Je veux gommer les deux dernières nuits de ma mémoire, effacer cette drôle de tache dans mon esprit, comme un cache mystérieux, et cette souffrance dans mon abdomen. J'aimerais retourner dans les bras de Morphée. Oublier. Je me laisse baigner dans un océan de fragrances florales.

Mes paupières se rouvrent d'emblée.

Les fleurs ont été changées !

Je me redresse d'un coup, vérifiant ce qui m'entoure. Dans les vases, des bouquets de lavande fraîche ont remplacé les œillets. Il y en a partout, même sur ma table de chevet. Mon short en jean a été plié sur la chaise et mon débardeur souillé a disparu. *Il* est passé par ici.

Je fulmine. Ni une, ni deux, je fonce sous le jet de douche, me savonne avec mes cosmétiques usuels, ceux comportant moult produits chimiques et parfumés, et m'asperge d'une eau de toilette Pull & Bear, bas de gamme comme il exècre. J'enfile un combishort et me dirige directement vers le garage où sont rangés les vélos.

J'ai la rage au corps, et j'ai faim, mais je ne mangerai pas ici. Je dois prendre du recul pour affronter ce couple aux pratiques perverses. Pour endurer cette jalousie qui me bouffe soudain les intestins. La perspective de vivre cette journée me tord le ventre.

« Chasse-la. »

Je suis déchirée entre ma fierté qui m'enjoint de me barrer sur-le-champ et mon envie de l'asticoter par ma présence. Et puis… m'éloigner de ce

bourreau d’Imrel…

Sur un carré de pelouse cramée, non loin de l’accès du garage, une chair de poule recouvre mes épaules lorsque j’entends des bruits de pas derrière moi. Il n’a pas besoin de parler, je reconnais sa démarche souple et féline.

— Où est-ce que tu vas ? Tu empestes, crache-t-il avec dégoût.

Un rire sans joie.

— J’ai qu’à me tirer, tu n’auras plus à subir mes émanations.

— Mais bien sûr ! lance-t-il, acerbe, saisissant mon bras pour me faire pivoter.

Lui, il transporte une odeur de frais, trahissant son temps passé au milieu des fleurs. Les estafilades sur sa joue attirent mon regard. Écœurée, je me rappelle précisément leur origine. Ses traits sont affaissés par la fatigue, ses tifs hirsutes n’arrangeant rien. Même s’il paraît propre sur lui, sa chemise et son short ne dissimulent pas le reste des coups de griffes ni des morsures de ma mère.

Là, en l’instant, j’ai bien envie de lui arracher son service trois pièces.

— Qu’est-ce que t’as fait, bon sang ? crache-t-il en remuant son nez froissé. J’ai garni ta chambre de lavande, ce n’est pas pour que tu répandes ces parfums abominables dans la maison.

— Quelle attention !

— Ça l’était, oui. Tu dormais mal, j’ai parcouru ces foutus champs de lavande pour les propriétés apaisantes de la plante.

— Où est Clara ? aboyé-je, ignorant ses protestations.

Il se lèche les lèvres et étrécit les paupières, un peu fauve.

— Près de la piscine. Elle a besoin de repos.

C’est comme s’il brisait l’une de mes côtes pour atteindre mon organe vital.

— Évidemment, ricané-je, caustique. Après la nuit que tu lui as offerte.

— Une nuit comme les autres, repartit-il du tac au tac.

Je le jauge un instant. Il n’est pas étonné le moins du monde.

— Tu m’as sentie, déduis-je entre mes dents. Tu savais que j’étais là.

Je m’en doutais, mais j’espérais qu’il serait trop absorbé par Clara pour me remarquer.

Sans cesser de me toiser, il confirme d’un signe du menton.

Alors, pourquoi ? Pourquoi ?!

Une houle d’indignation afflue, j’abats mon poing sur sa poitrine d’acier.

— Je t’éduque, lâche-t-il derrière ses dents.

— Qu… Quoi ?

Il réduit encore la distance entre nous, remonté.

— Tu aurais dû fermer ton adorable petite bouche, hier soir. Qu'est-ce qui t'a pris de lui laisser entendre qu'il y avait quoi que ce soit entre nous ?

— Je…

C'était une punition ?

Ahurie, j'essaie d'articuler une phrase cohérente.

— Pia t'a dénoncé, et Clara ne m'a pas épargnée ! Tu ne m'as même pas défendue !

L'espace d'un instant, une kyrielle d'émotions traverse ses iris, donnant l'impression d'une explosion nucléaire. Puis il a l'air de se reprendre. Comme la veille, sa prise s'étrécit autour de mon poignet. Bon sang, il va finir par me le briser !

— Te défendre ? crache-t-il, un rictus moqueur sur la face. C'est pourtant ce que je fais.

Pas sur la terrasse. Il a pris parti et m'a valorisée dans le refuge de leur chambre, prétextant notre lien familial pour la mépriser, mais il ne s'est pas tenu debout à mes côtés.

Derrière mes dents serrées, j'ai envie de lui balancer mes pires insultes. Toutes celles qui se sont imposées à moi lorsque je me trouvais dans le couloir, à l'étage. Le cœur au bord des lèvres, je m'arrache brusquement à lui et galope vers le banc de bicyclettes.

La pauvre proie que je suis se fait vite rattraper. Il me traîne toutefois à l'intérieur du garage pour éviter d'alerter Clara. Il secoue vivement la tête, les poings fermés. Des flammes hautes et furieuses dansent autour de lui, le nimbant tel un halo satanique.

— Mais qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu réalises où est ta place ? Je croyais qu'on en avait déjà discuté !

— Discuté ? Avec toi entre mes jambes, oui ! Comme c'est pratique ! T'es qu'un connard égoïste et insensible !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il aurait pu afficher son affection, son amour – qu'importe sa nature. Aussi irrationnelles que soient mes envies, j'espérais qu'il en ressentirait assez pour me défendre contre vents et marées.

— Je voulais que tu sois de mon côté, résumé-je, au bord des larmes, la rancune éraillant ma voix.

Je voulais qu'elle souffre.

— Fait chier, s’étrangle-t-il tout bas.

Le timbre cassé par une émotion inconnue et l’impatience colorant ses joues, Imrel aboie : — Je ne quitterai jamais Clara, tu entends ? Jamais ! Elle est ma femme, du moins, c’est tout comme. Toi et moi, on pourrait baiser des années, y prendre un plaisir infini, je resterai le mec de ta mère, tu comprends, ça ?

— Pourquoi ? explosé-je.

— Bordel, se lamente-t-il, à bout de nerfs, passant ses deux mains dans ses cheveux. Je le savais au moment où la limite a été franchie.

— Quelle limite ? m’alarmé-je.

Ses paupières se rabattent, il inspire une grosse goulée d’air.

— Devenir amants. Je savais que ça te briserait. J’étais réticent, mais j’ai craqué. Je ne pensais pas que ta souffrance m’incommoderait tant.

— Elle « t’incommode » ? répété-je, ahurie et très fâchée.

Un pli entre les sourcils, les lèvres pincées d’agacement, il s’avance, ose m’effleurer le menton de son pouce.

— Elle me ronge, merde ! (Sa véhémence embue mes yeux.) Tu n’imagines pas à quel point. Et pourtant, je n’ai pas le choix si je veux que tu comprennes que rien ne changera jamais.

Je n’avais pas envisagé qu’il la quitte. Au départ. Mais, bordel… ça me bouffe. Je veux tout de lui, de cet être si singulier. Le bon, le doux, le dégueulasse, le mauvais. Son attention, même sa violence. Est-ce que c’est ça, l’amour ? Vouloir posséder l’autre, quel qu’en soit le prix ?

C’est absurde, je réalise désirer l’exclusivité.

Alors je le gifle. Fort. Puisant mon élan dans ma haine.

— C’est ça que tu aimes ? hurlé-je, observant la marque rose sur sa joue.

Il me bâillonne, sûrement pour éviter qu’elle nous entende. Je me débats, laboure son buste de toutes mes forces à l’aide de mes poings, mais, les yeux hantés par la rage, il s’approche, m’immobilise par sa stature, couchant l’arête de son nez sur la mienne.

— Ne joue pas à ça, tu ne serais pas capable de le supporter.

— Teste-moi, le défié-je derrière sa paume.

Une veine se démarque sur sa tempe. Les paupières plissées, il secoue la tête, l’entièreté de ses muscles tendus.

— Je veux sentir ton plaisir, ton excitation, pas ta douleur ni ton dégoût.

Espèce d’insensible ! Je le repousse de toutes mes forces, peine à adoucir l’aversion qui se peint sur mes traits.

— Qu’on me crève si je te laisse encore profiter de mon odeur. Je la camouflerai jour et nuit, plus jamais tu n’auras d’emprise sur ma libido. Tu crois pouvoir être le seul à me punir ?

« Je n’ai pas le choix si je veux que tu comprennes. »

C’est fini. Je refuse qu’il m’approche ! Qu’il me renifle. Qu’il en jouisse par l’esprit ou par le corps. Les images de leur étreinte me hantent. Je ne cesserai de l’imaginer avec elle, à lui offrir des mots dégueulasses pour l’exciter et la prendre comme jamais il ne me prendra. L’âme broyée par cet état de fait, j’amorce mon retrait en direction des bicyclettes, les cils constellés de larmes.

Il m’empêche de fuir en me retenant à lui. Prise sur mon bras. Ses doigts puissants s’enroulent autour de mon cou, pressent douloureusement ma jugulaire, en même temps qu’il me plaque contre le mur. Mon crâne cogne la pierre, mais l’élancement est anesthésié par l’émotion.

Son visage maintenant agressif s’approche du mien, nous enveloppant de son odeur caractéristique, plus subtile, de cuir épicé. Mon palpitant s’affole. Je peine à discerner un quelconque élan de passion. Dans ses iris mouchetés, criblés de paillettes chaudes et lumineuses, il n’y a en cet instant rien d’autre que de la violence. Pure et sans nuance.

Je tremble, j’ai peur.

Je ne devrais pas. Il ne me ferait jamais de mal, non ? Je le sais. Je l’espère…

Ses lèvres sèches s’articulent contre ma joue.

— Tu ne m’en crois pas capable ? Tu crois que je ne pourrais pas te tuer, juste pour que toi et tes délires énamourés ne foutiez pas tout en l’air ? Pour pouvoir capturer ces atomes de notes qui m’ensorcellent contre mon gré ?

Non sans mal, je déglutis. Demeure muette alors que ma mère se prélasse quelques mètres plus bas. S’il me lâche, je m’effrite, je m’effondre.

Si je me persuadais qu’il ne pouvait pas me heurter physiquement, je n’avais pas précisé qu’il était, en revanche, capable de me pulvériser les entrailles par la seule force de ses mots.

Boum-boum. Boum-boum.

Son pouls déchaîné, battant la même mesure que le mien.

Une larme descend sur ma joue, tandis que son sexe rigide s’enfonce contre mon ventre.

Je pensais que, malgré ses instincts sauvages, il était pourvu d’empathie envers ceux qui lui étaient chers. Et j’étais persuadée d’en faire partie.

N’était-ce qu’une illusion ? M’a-t-il manipulée pour atteindre son objectif, jusqu’à ce que je mette en danger l’harmonie de son couple tordu ?

Je le déteste. Je le hais. Lui et son corps musculeux qui se presse contre moi, me rappelant à des situations autrement plus dévoyées. Et… merde, je me hais de désirer que cette ordure reste ainsi – même si c’est pour vomir des atrocités – juste pour profiter encore de sa chaleur.

« Elle me ronge, merde ! Tu n’imagines pas à quel point. »

— Ne me pousse pas à bout, Ava. Tu ne sais pas de quoi je suis capable.

Du pire. Il me l’a prouvé maintes et maintes fois dans le jardin, dans ma chambre, au beau milieu de la nuit, dans sa putain de voiture trop exiguë, avec son sens de la morale plus que discutable. Il ne quittera pas ma mère. Je le savais. Mes larmes sont des rigoles de lave sur ma peau, si cuisantes… Et pourtant, c’est sous l’influence de cet homme sale et indécent que mes tétons durcissent. Que mes seins s’alourdissent, moi priant pour qu’il daigne leur accorder ses attentions expertes.

— Je ne veux pas que tu partes, ajoute-t-il tout bas.

Je fronce les sourcils, la respiration houleuse, complètement perdue.

— P… Pourquoi ?

— Ai-je besoin de te faire un dessin ? Les raisons me semblent évidentes. Mais prends garde, ma vanille, grogne-t-il entre les dents.

Qu’il me tue, si c’est en me recouvrant de ses caresses. Je suis maudite, de toute façon. Je brûlerai dans le même enfer qu’Imrel, pour être allée trop loin, pour avoir abandonné mon intégrité dans l’immondice de son stupre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33 – FLASH-BACK



Des odeurs. Partout. Tout le temps.

Me nourrissant, me guidant, m'échauffant, me révulsant. Contrôlant ma mémoire et mes désirs. Mes émotions et mes sentiments.

Certains fonctionnent avec leur cœur, d'autres ont un esprit affûté ou une âme spirituelle.

Moi, je possède un nez.

Et j'en jouis, l'été de mes quatorze ans.

Pour la première fois, nos parents emmenèrent toute la smala en camping. À l'école, les autres élèves avaient prévu des vacances en colo ou à l'étranger, mais le camping, c'était tout ce que nos vieux pouvaient nous offrir.

Les jumeaux maléfiques, comme je les surnommais, entamaient leurs dix-huit piges. Ils étaient la seule ombre à ce tableau pour le moins bucolique.

Sur le site, la plupart des adolescentes me faisaient du rentre-dedans, même les plus grandes. Pourtant, je possédais toujours un corps frêle et sec, et niveau taille, on pouvait aspirer à mieux. Mais personne n'aurait pu contredire ma beauté. Sûr qu'à côté de mes porcs de frangins, elle irradiait.

L'endroit me plaisait. Les fragrances de coco, de fleur de tiaré, de crème solaire industrielle, de barbecue et de chlore m'assaillaient les narines, mais tout ça était nouveau pour moi.

Installé sur un transat près de la piscine, je tentais de signifier à Carole, une autre ado de quinze ans, que je ne voulais pas les rejoindre, elle et ses copines, pour une balade en forêt. Gaël et Joël auraient tout donné pour que j'accepte et les embarque avec moi. Ils pouvaient rêver. Ces gros lourdauds auraient fini par harceler ces meufs, comme d'habitude. D'ailleurs, l'un

d’eux m’épiait depuis l’extrémité de la piscine, seul sur sa chaise longue. À défaut de le narguer, craignant un terrible châtiment, je l’ignorai, priant pour que la jolie fille se tire au plus vite. C’était trop demander, bien sûr. Ses amies vinrent à leur tour et me supplièrent de plonger avec elles.

Hors de question que je trempe un orteil dans ce nid à microbes.

Quelques minutes plus tard, une petite brune y consentit, elle. Mon attention se focalisa sur elle. Gaël la suivit dans l’eau, allumant les warnings de mon esprit. Joël ne fut pas en reste, et ce que j’appréhendais survint. Ils décidèrent de plier bagage, à trois.

Alarmé, j’enfilai un tee-shirt à la hâte et envoyai balader mes nouvelles copines pour pister le trio hors du domaine du camping.

Nous étions arrivés trois jours plus tôt, j’avais espéré un instant de répit, mais, impatients, ces fils de chien ne supportaient pas l’indifférence. Dans cette région du Gard, le parc était encerclé de bois. Ils ne suivaient même pas de sentier, slalomant entre les châtaigniers en direction de la rivière.

Merde, peut-être venais-je de manquer l’occasion. J’aurais dû m’armer d’un couteau suisse, ou d’un bâton de bois pour leur tenir tête.

Non, ils m’écraseraient d’une pichenette, ces gros cochons.

Je me souviendrais toujours de la dérouillée qu’ils m’avaient donnée, quelques années plus tôt. Je n’en pouvais plus de la pestilence de leur foutre sur ma princesse, je ne tenais plus face à sa douleur, face aux atrocités qu’ils lui infligeaient. Mon estomac manquait de dégurgiter en permanence. J’ai hurlé. Tellement fort. J’ai chialé comme un bébé et me suis rué sur Joël, le plus faible, enfonçant mon genou dans ses couilles. J’aurais tant aimé les lui sectionner… Évidemment, les deux me sont tombés dessus, et si notre sœur ne les avait pas suppliés d’arrêter, je crois que j’aurais pu crever. En tout cas, j’avais terminé aux urgences. Mon père les avait corrigés, mais il devenait trop âgé et aviné pour garder l’avantage sur ces molosses. Pendant mon hospitalisation, ma cadette avait morflé en représailles. Elle m’en avait voulu, arguant que j’étais son seul allié et qu’il était hors de question que je disparaisse.

Comme je m’y attendais, ils stoppèrent leur avancée dans un coin plus sombre de la forêt. Les ombres des feuillages nous préservaient de la chaleur estivale. Je m’étais planqué derrière un tronc d’arbre, ces pauvres connards ne m’avaient même pas remarqué.

Seule Mayelle se tournait de temps à autre dans ma direction.

Heureusement, par ordre de nos parents, nous étions regroupés en duos dans les tentes. Les jumeaux ensemble, et Mayelle dormait avec moi, cela les dissuadait de l'importuner. Ma mère nous avait attribué nos places, et je gageais qu'elle était consciente des enjeux. Elle devait savoir… il s'agissait de sa fille, de sa chair et de son sang. Toutefois, ses démons de fils la terrorisaient. Jamais elle n'osait même les contredire. Dans notre HLM, ils faisaient la loi à coup de violence et d'intimidation.

Au vu de leur excitation à voyager, j'espérais qu'ils rencontreraient d'autres filles susceptibles de conserver leur attention. Cependant, ils restaient détestables, qu'importe le territoire. Et ils avaient guetté la première occasion, ces charognards.

Le corps chétif et recroquevillé de ma sœur s'immobilisa entre eux, elle ne portait qu'une minijupe et son haut de Bikini coloré. La tête rentrée dans les épaules, elle fleurait la peur et le dégoût sous sa crème solaire. Et moi, je voyais rouge, les doigts plantés dans l'écorce du tronc.

Joël et Gaël exhalaient une aura obscène, leur stature écrasait les miettes de courage que leur sœur ne cherchait déjà plus à rassembler.

Si je les humais distinctement, je n'entendais que des rires gras et narquois. Ils se foutaient d'elle, lui arrachèrent les ficelles de son haut de Bikini. Par réflexe, elle protégea sa poitrine plate de ses bras. Et bien sûr, Joël l'en défendit.

— Putain, vous ne pouvez pas lui accorder de vacances, juste pour quelques semaines ?! hurlai-je à la nature, me précipitant vers eux.

À quand datait la dernière fois ?

Une semaine ? Dix jours ? Je n'en savais foutre rien. Parfois, ils étaient en rut, ils s'y adonnaient quotidiennement. Ensuite, j'essayais tant bien que mal de recoller les morceaux en la soignant.

Quelle ne fut pas leur surprise de me voir débarquer au sein de leur petite réunion.

— Oh, tu as abandonné tes groupies ? persifla Gaël, transsudant de jalousie.

— Pourquoi vous n'allez pas draguer comme tous les mecs du camping ? déplorai-je, les bras ouverts.

Ils s'entre-regardèrent avec étonnement.

— Parce que Mayelle est notre chouchoute !

Cette dernière rabattit les paupières, réprimant une vague de désarroi.

Putain de détraqués.

De fait, notre cadette était magnifique avec son visage d'ange. Malgré son tempérament et sa posture effacés, elle captivait l'attention de tous. Je crois qu'au fond, ces fous étaient envieux. Le contraste entre leur laideur et notre beauté, à Mayelle et moi, était trop évident. Voire surprenant.

— Allez, viens, aujourd'hui est un jour spécial, m'invita Gaël.

Toujours ce ton goguenard de très mauvais augure.

J'avançai de quelques pas, dans l'unique but de me rapprocher de ma sœur.

— Ça va, Mayelle ? Pourquoi tu les as suivis, putain ?

Elle m'adressa une expression désemparée, cherchant mon pardon derrière ses yeux humectés.

Je n'y tins plus et la pris dans mes bras, fusillant mes aînés d'un regard assassin.

Le sourire de Joël s'élargit.

— On va vous faire un cadeau. Hein, Gaël ?

— Ouaip, affirma celui-ci, mâchouillant une brindille.

Ma poitrine enfla à l'idée qu'ils l'épargnent. Juste pour une fois. Juste pour cet été. La pauvre était si fragile contre mon torse.

Gaël cala ses poings sur ses hanches.

— Aujourd'hui, Mayelle aura le choix.

Quoi ?

Elle tourna son visage vers lui, qui hocha vigoureusement le chef. Un éclat de fierté luisit dans ses iris marron, comme si son idée était révolutionnaire.

Je ne me faisais pas d'illusions, ils lui offriraient deux possibilités aussi atroces l'une que l'autre.

— À poil, Mayelle. Et mets-toi à genoux !

Je déglutis. Pendant qu'elle s'exécutait, j'examinais les alentours, cherchant de quoi prendre le dessus sur deux gros tas à la force herculéenne.

Mon attention revint brutalement sur eux lorsqu'ils baissèrent leur short, exposant leurs queues raides, prêtes à l'emploi.

Rien de nouveau, malheureusement.

Bordel, j'aurais dû alerter quelqu'un, n'importe qui. Ça les aurait certainement dissuadés pour cette fois. J'aurais dû être plus malin, plus vigilant !

— Putain de merde ! beuglai-je, hors de moi.

Je ne m’y accoutumais toujours pas.

À leurs rires exécrables.

— Toi aussi, baisse ton short, Imrel.

Mon corps se pétrifia tout de go.

— Quoi ? couina Mayelle.

Ma bouche s’assécha. Je dus me ressaisir pour ne pas vaciller.

Qu’elle me choisisse si je pouvais prendre sa place. Qu’elle me choisisse…

Désemparé, je considérai les jumeaux maléfiques, leurs traits déformés par la cruauté.

De nouveau, j’ouvris les bras, paumes exposées.

— Vous voulez lui imposer un choix ? C’est fait, infligez-moi ce que vous voulez et laissez-la respirer !

Ma voix tremblait en proférant ces mots. Ces crasses plus abominables les unes que les autres, j’étais horrifié à l’idée de les subir. Mais je les accepterais. Pour l’épargner elle.

Un masque de dégoût transforma le faciès de Gaël.

— T’es malade, tu nous as pris pour des pédés ? Ta face de gland n’est bonne qu’à se faire défoncer. On est sympas avec Mayelle, on la laisse choisir qui elle veut sucer. Ah ! Ah ! Ah !

J’en restai coi. De stupéfaction, mes membres auraient pu s’écraser sur l’humus.

— C’est vous qui êtes tarés ! ripostai-je.

— Imrel ! s’exclama ma sœur, implorante.

Hébété, je pivotai lentement vers elle, le corps vide et froid, picotant de partout.

Elle hocha le menton, les mains refermées et jointes sur le sol.

— Non, non, non. Hors de question, putain !

À l’idée qu’elle ait ma queue en bouche, mon sang ne fit qu’un tour. Je bondis sur Gaël, la tête de toutes ces opérations depuis de trop nombreuses années, et écrasai mon poing dans sa gueule. Tant pis pour la mienne.

De surprise, il encaissa le coup, mais très vite, sa paluche saisit mon poignet qu’il tordit derrière mon dos.

Un feulement de douleur s’expulsa de ma gorge, accompagné de celui de Mayelle. Joël apparu devant moi, la bite toujours à l’air, et me cracha à la face.

— Qu’est-ce que t’essaies de prouver, gamin ? articula-t-il de ses lippes disgracieuses.

— Allez vous faire foutre, espèces de psychopathes !

Ils l’étaient. Des psychopathes. S’ils n’usaient pas du corps de ma sœur pour assouvir leurs pulsions, qu’elles soient charnelles ou agressives, alors nous entrions dans une nouvelle dimension.

Toujours coincé par Gaël, je me vis arracher mon short contre mon gré.

— Ah ! Ah ! Mate-moi ce spaghetti, frangin.

La rage décupla.

— T’avais peur qu’elle découvre ton ravioli, se gaussa l’autre.

La sensation de mon bras sur le point de se briser m’empêcha d’articuler une réponse distincte.

Leurs voix nasillardes dansaient cruellement, me vrillaient les tempes aussi sûrement que ma fureur. Je suffoquais, lorsque tout à coup, les mots de Mayelle fendirent l’air.

— Je préfère que ce soit toi !

Un silence épais tomba comme une chape de plomb.

Joël s’écarta, m’offrant la vision de ma cadette agenouillée, son visage creusé d’angoisse vissé dans ma direction. Ses larmes coulaient de concert avec les miennes.

— Je te choisis, toi. S’il te plaît.

— Je ne peux pas, Mayelle.

Je ne pouvais pas être l’instrument de sa torture. Je n’étais pas comme eux.

— Oh, s’étonna Gaël. Tu préfères qu’on l’étouffe avec nos anacondas ?

De nouveaux ruisseaux se déversaient sur mes joues.

Bordel.

— Non, lâché-je dans un murmure, le crâne chancelant en avant.

Lorsqu’un sanglot secoua mes épaules, ces deux brutes explosèrent de rire.

— Tantouse, j’suis sûr que tu préfères les mecs.

Certainement pas ! Je vomissais les hommes et leur puanteur, leur testostérone prégnante, leur sueur pestilentielle. Tout ce qui me rappelait mon père et mes frères.

— Allez vous faire enculer ! Je ne peux même pas bander, espèces de bouffons !

Qu’est-ce qu’ils croyaient ? Que j’étais aussi tordu qu’eux ?

— Pas grave, claironna Gaël en me lâchant enfin.

Une vague de soulagement déferla jusqu'à mon épaule. Mon frangin ramassa une branche d'arbre et la secoua devant mon nez.

— Si tu ne veux pas prendre ton pied, tu la feras grimper au septième ciel !

Horrifié, je fixai le bout de bois.

— Avec ça ?!

— Hein, hein, affirma le duo démoniaque, arborant un rictus perfide.

J'avais la sensation que ma langue enflait, que mon monde tanguait.

— Bon, tu te décides ? croassa Joël. Elle t'a choisi, mais on commence à s'emmerder, là. On peut la labourer à ta place.

Et lui ravager le vagin ? Non, surtout pas !

Je frottai mon visage du dos de mes mains pour m'armer de bravoure, et saisis l'instrument de torture. Sitôt que je fis volte-face, je la flairais, leur fièvre dégueulasse. Je percevais même la perle d'excitation qui jaillissait de leur corps, saturant mon univers olfactif.

Un pas vers ma sœur. Elle prit les devants avant qu'ils la rudoient et s'allongea sur le dos.

Comme un robot, je m'assis en face d'elle avec pour seul vêtement un tee-shirt qui me poissait. Elle porta ses mains devant la figure pour se cacher de moi, et je sentis la bile remonter mon œsophage.

Je ne voulais pas qu'elle m'associe à ces atrocités. Je refusais qu'elle souffre, et encore moins par mes mains. Alors, je pris une profonde inspiration et commençai par des effleurements, espérant l'habituer avant de la déchirer. Les deux monstres prenaient leurs aises, leur poignet en marche autour de leur bite, à nous reluquer comme des bêtes de foire.

— Du nerf, mon garçon, pouffa l'un d'eux. Réfléchis à l'opportunité qu'on te donne ! C'est parce que c'est ta sœur que t'es si frileux ? C'est une fille comme les autres, tu sais ! Mate sa jolie chatte, elle ne t'excite pas ?

Raclures !

« Parce que c'est ta sœur. » Ma sœur… Et alors ? C'était des conneries, tout ça. Frère, père, mère. Qu'est-ce que ça voulait dire, au juste ? En quoi cela changeait-il quoi que ce soit ? Les normes exigeaient qu'une famille protège, apporte du bonheur et du réconfort. Il y avait que dalle chez les Balmani. Les liens de sang ne signifiaient rien pour moi, Mayelle aurait pu être une parfaite étrangère. Ce qui m'importait, c'était le langage de son corps. Enfant déjà, il rejetait le traitement de ses frères. Sa terreur

imprégnait sa chambre chaque seconde où ils l'occupaient. Alors, pourquoi ? Pourquoi ne pas respecter ses émotions ? Pourquoi la contraindre à la souffrance ? Pourquoi elle ne bronchait plus ? Pourquoi personne n'agissait ? Pourquoi je me sentais coincé comme un rat ? Pourquoi je lui enfonçais un putain de bâton dans le vagin ? Ces questions me rongeaient l'âme depuis trop longtemps, me révoltaient chaque seconde de mon existence.

De nouvelles larmes coulaient, je prenais soin d'y aller en douceur.

Elle qui demeurait de marbre à chaque viol, cette fois, elle hoquetait de tristesse, derrière le rempart de son avant-bras.

— Quelle mauvaise volonté ! mugit Gaël. Son minou te fait peur, tarlouze ?

Fils de pute.

Ma délicatesse était calculée, mes efforts payaient, Mayelle ne semblait pas avoir trop mal. Physiquement, en tout cas. Du reste, je connaissais ses aspérités par cœur. Dès que les deux colosses en finissaient avec elle, j'avais coutume d'enduire l'intimité meurtrie de ma sœur d'huile apaisante, car la pauvre ne pouvait même plus se toucher.

Ils me contraignirent à accélérer, à lui arracher des miaulements. Maligne, elle simula. Si bien qu'ils giclèrent. Sur sa peau d'opaline à peine halée par le début de nos vacances.

Repus, ils soupirèrent en chœur, se félicitèrent d'une tape dans la main pour leur excellente idée.

Je me retenais.

Je m'efforçais de ne pas me ruer sur l'un d'eux et d'enfoncer ce bâton dans leur gueule de charognards. Mais aussitôt, l'autre me tomberait dessus et se vengerait sur Mayelle. Je connaissais la chanson.

Elle se redressa en tailleur, tremblante et maculée de sperme.

Sans m'appesantir trop longtemps sur ce que je venais d'accomplir, je me dépêchai de me rhabiller, puis d'ôter mon tee-shirt pour la nettoyer.

La mine suffisante et les bras croisés, les jumeaux nous observaient tandis que nous reprenions contenance.

— C'était un peu mou. T'en dis quoi, Joël ?

Frissonnante à l'idée qu'ils recommencent, elle se nicha dans mes bras.

— Je croyais qu'ils s'aimaient plus que ça. Il n'a même pas eu de trique, le gamin.

Je me sentais sale d'avoir agi contre ma volonté. Contre notre volonté. Toutefois, j'étais soulagé par la réponse olfactive de Mayelle ; il n'y avait

que son esprit qui s’était brisé.

Démantelé, j’apposai un baiser rassurant sur son front.

— Ouais, c’est plus marrant quand c’est nous. Bah, on aura essayé de leur faire plaisir ! Tant pis.

J’ignore si leur intention première était de se venger en nous malmenant, s’ils voulaient me rallier à leur délire, mais, en effet, ce fut l’unique fois où ils me firent participer à leur séance de viol.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 34 – ÇA SENT L’ANIMAL



Je me suis tout de même enfuie.

Parce qu’Imrel a perçu la poussière d’excitation qui saupoudrait mon ressentiment sous sa main ferme. Et j’en ai terriblement honte, je déteste ce qu’il provoque encore en moi. Après que je les ai vus, cette nuit, je suis prise d’une perpétuelle envie de gerber. Clara me dégoûte. Mais lui… bon sang, il continue d’échauffer mes sens, et ça me tue ! Et puis… je ne sais pas, depuis ma crise de panique nocturne, un sentiment étrange me taraude. J’ai l’impression de manquer quelque chose. La curiosité me grignote en même temps que la crainte me dévore.

En plus, le départ de Val pour Paris risquerait de délier la langue de Théa. Si la vérité éclatait, j’aimerais autant être sur place, gérer au mieux cet hypothétique scandale, aussi terrifiant soit-il.

Autant de prétextes fumeux qui me retiennent à la villa Lavanda.

Ce n’est pas l’envie de détaler qui manque. Sur un coup de sang, j’ai réservé un billet de train en ligne, mais je sais pertinemment que n’importe quelle excuse suffira pour me dissuader d’y grimper.

Errant sur le bord de la route, le guidon de mon vélo en main et l’album de Rilès dans les oreilles, je souffle mon exaspération.

La véritable raison est ridicule, j’en suis consciente. Je me consume d’amour pour cet homme ignoble. Et si, au fond, je gage que ce n’est pas réciproque, je me raccroche à toutes ses attentions depuis mon arrivée. Son présent, qui orne toujours mon poignet, ses bras chauds et cajoleurs, sa façon de me regarder, de me valoriser, son investissement dans mon futur…

« Tu ne perçois pas la lumière qui émane d’elle. »

L’abandonner à Clara sans me retourner – et encore plus à présent que j’ai assisté à leur intimité – me rend dingue. Même s’il m’a menacée, s’il m’a humiliée.

Le ventre serré, je porte ma main à la gorge, sur le spectre de son étranglement. La bosse sur mon crâne est douloureuse.

Pourtant, sa violence ne m'effraie pas.

Je dois être tarée.

Et, malgré tout, affreusement triste.

À la suite d'une longue absence, j'ai traîné sur les réseaux sociaux pour me changer les idées, mais impossible de me concentrer. J'ai à peine touché aux pâtes que j'ai commandées au village. Elles n'ont pas la saveur des plats du parfumeur. Lorsqu'il n'est pas avec moi, le champ de lavande n'a pas la même odeur, ne porte pas les mêmes couleurs. Fait chier.

À l'évidence, je n'étais jamais tombée amoureuse avant.

« Elle n'est même pas belle. » « Chasse-la. »

Devant le portail de la villa, je sens les sanglots près de me déborder. Je les retiens à grand-peine.

« Je ne veux pas que tu partes. » « Les raisons me semblent évidentes. »

Non, Imrel. C'est le brouillard intégral.

Il est seize heures et je n'ai pas dansé aujourd'hui. Pas envie.

Mon arrivée ne doit pas passer inaperçue, compte tenu des fragrances que je dégage. Encore puissantes, elles s'érigent en bouclier autour de moi, un répulsif adéquat contre les provocations libidineuses d'Imrel. Il peut me menacer tant qu'il veut, qu'il aille se faire voir !

Mon intuition me guide vers le petit salon où je suis sûre de trouver Pia. Bingo ! Elle est occupée à gesticuler sur une épaisse peau de bête, devant la *smart TV*. Ses mirettes s'illuminent quand elle m'aperçoit.

— Ava ! Viens m'aider ! J'essaie de faire une danse YouTube !

Intriguée, je jette un œil à l'écran. Elle tente de reproduire une chorégraphie virale sur les réseaux. Je pouffe, vire mes pompes et me joins à elle.

Comme la sensation que nos retrouvailles touchent à leur fin.

Elle ne parvient pas à me délester de ma colère, néanmoins, tout l'amour qu'elle me témoigne amenuise mon chagrin.

Épuisées, nous nous écroulons sur la peau de bête moelleuse, mais bien trop chaude pour la saison. Allongée sur le flanc, la tête sur mon bras replié, je cajole le visage poupon de ma sœur, songeant aux possibles répercussions de ma relation avec son père. Est-ce qu'elle comprendrait, à son âge ? Sûrement, cette petite est maligne. Ce serait terrible.

Regain de mélancolie.

Elle s’assoupit dans mes bras, quand j’entends des bruits de pas sur le *terrazzo* du corridor. La silhouette d’Imrel se crayonne dans le cadre de la porte, dans l’angle de mon champ de vision. Ma respiration s’accélère. Il nous contemple un temps, sa fille et sa belle-fille étalées sur la fourrure, avant d’approcher. Crispée, je ne pipe mot. Pas même lorsqu’il s’accroupit dans le dos de Pia, qu’il s’étend lui aussi, en face de moi. Nos prunelles s’accrochent d’emblée, mon mal-être s’accroît. Le poids de ses propos me pèse toujours, le souvenir de son étranglement est vivace. Je reste sur mes gardes.

Il m’énerve à être si beau, même entaillé par l’autre folle.

D’une mine égale, il se met à lisser les boucles brunes de sa fille, effleurant mes doigts sur son passage. Lesquels tressautent en écho avec mon cœur.

Je le déteste.

Puis il gravit mon bras dénudé jusqu’à mon épaule. J’ai un léger mouvement de recul, lui interdisant de poursuivre son entreprise.

— Je t’ai effrayée, ce midi, observe-t-il, reprenant ses caresses sur les cheveux de sa gamine.

Effrayée ? Il plaisante ?

— Tu m’as démantelée de l’intérieur. Ce midi, cette nuit… Ta brutalité n’était que le moyen le plus approprié pour le faire.

Il aspire une profonde goulée d’air, plonge ensuite son nez dans la chevelure de Pia. Ses paupières se rabattent comme si ça le tranquillisait. Elle se tortille entre nous, se retourne vers son père. Somnolente, elle niche sa bouille contre son torse, inspirant pleinement, avant de l’enlacer en murmurant un « Papa » à fendre le cœur. Je déglutis, tandis qu’elle se rendort avec sérénité, prise en sandwich entre nous.

C’est ancré en lui, cette façon d’être affectueux sans s’en rendre compte. Ses gestes envers elles, ses caresses, ses étreintes sont naturels. Je m’en languis secrètement. Certes, mon père est gentil et chaleureux, mais il n’a jamais été très tactile.

Il n’a jamais été violent non plus.

— J’ai été honnête. Je ne mettrai pas mon couple en péril pour répondre à tes sentiments. Et puis, tu as agi sur un coup de sang. À tête reposée, tu ne veux pas non plus que Clara l’apprenne, qu’elle le crie sur tous les toits, en particulier sur celui de Florent.

Un tressaillement vient attester son allégation. Mon Dieu, ce serait horrible !

— Quand je t'ai sentie arriver, cette nuit, j'ai jugé pertinent de ne pas te calculer.

— Tu sais comme j'ai eu mal ? le blâmé-je, bridant mes élans.

La lèvre inférieure coincée entre ses dents, Imrel me fixe, retenant visiblement le fond de sa pensée. Les mouvements de son torse s'amplifient en même temps que sa respiration. Puis, ses traits s'affaissent et il claque la langue, vanné.

— Je te l'ai dit, je n'aime pas que tu souffres, mais c'est notre réalité, Ava, tu dois t'y faire. En revanche, c'est vrai, ton attitude et ta puanteur m'ont irrité, et elles m'agacent encore. Je me suis emporté. Pour ça, je suis désolé.

Déstabilisée, et cabossée par ses coups supplémentaires, je hausse les sourcils.

Imrel, s'excuser ?

La chaleur émanant du corps de Pia commence à m'étouffer. Ou peut-être est-ce le visage las de son paternel, son regard esquinté, mais chatoyant de passion. Elle y demeure tapie, il s'efforce sûrement de la réprimer, cependant, elle n'échappe pas à mes perceptions.

— Tu peux t'excuser tant que tu veux, ça ne change rien.

— Ton crâne te fait encore mal ?

— Oui. Ma gorge, aussi.

Et mon cœur.

Il la frôle, sous mon air assassin. Notre contact me révulse et m'électrise à la fois.

— Je regrette, peste-t-il, se morigénant lui-même.

— Ça t'arrive souvent ? Tu frappes Clara, en dehors de vos séances de baise ? Et Pia, tu t'emportes de la même façon avec elle ?

J'ai grogné tout ça derrière mes dents, priant pour ne pas réveiller la petite. J'aurais pu m'abstenir, mais c'est plus fort que moi. Je dois savoir à qui j'ai affaire.

Il reste mutique quelques secondes, déglutit, comme si quelque chose le muselait.

— Il y a cette rage… qui me déborde parfois, me cède-t-il enfin.

Mes poumons capturent mon souffle. Imrel s'humecte les lèvres, avant de poursuivre, toujours dans un murmure :

— Je suis issu d’une famille… particulière. Ma sœur et moi, on était livrés à nous-mêmes, et à nos grands frères.

— Tes grands frères ? Tu ne m’en as jamais parlé.

— Des jumeaux de quatre ans mes aînés. Des brutes dont t’as pas idée. Ils s’acharnaient sur Mayelle par pur sadisme, et moi, j’étais trop frêle pour leur tenir tête. Alors, je m’en prenais plein la tronche.

Abasourdie, je le laisse peu à peu m’oppresser avec son histoire. Il la raconte paré d’un masque sculpté dans le marbre, ses membres s’étant immobilisés sur la taille de sa fille.

— Chaque réplique, chaque coup sont gravés dans ma mémoire. Je n’oublierai jamais les conséquences de ma faiblesse. Elle n’était qu’une enfant, ce qu’elle a subi est abominable. Et nos parents n’en ont jamais rien eu à foutre. En grandissant, je me suis bâti une montagne de muscles pour y remédier.

Je songe à cet alcoolique qu’il a massacré durant la *sagra dell'olivo*. Tout s’éclaire. Son instinct protecteur pour Pia prend tout son sens. La gorge nouée, j’en suis presque touchée.

— Quand je t’ai vue défendre ma fille, à cette maudite fête, ajoute-t-il en écho à mes pensées, je me suis vu, gamin, à me dresser en bouclier devant ma sœur. Me faire éjecter d’une pichenette, comme si j’étais qu’un insecte. J’ai vu rouge.

— Je comprends, m’émeus-je dans un souffle.

J’aimerais lui prendre la main, lui témoigner ma sollicitude. D’autre part, quelles qu’en soient les causes, rien ne justifie qu’il puisse léser ses proches. Il paraît que nous agissons par mimétisme, que notre enfance influence le reste de notre vie. Serait-il façonné dans le moule des coups et des heurts, contre son gré ?

Au fond, les craintes de Nonna étaient fondées.

— Cette rage qui bouillonne en moi, elle n’explose jamais sans raison. Pour répondre à tes questions, je ne bats pas Clara, non. Et toi, exhale-t-il d’une voix brisée, je préférerais te tuer plutôt que de te cogner. Je ne voulais pas te faire mal. Je te jure, je ne voulais pas. Ça me flingue.

Mon expiration chevrote. Ma gorge s’assèche.

— Me tuer, me tuer, me tuer. Tu n’as que ce verbe à la bouche. Je vais finir par croire que t’es sérieux, baissé-je d’un ton supplémentaire.

— Je vais finir par le croire, moi aussi. Tu éveilles mes instincts les plus primaires.

Cette façon qu’ont ses lèvres charnues d’articuler, ses iris de me pénétrer me donne le tournis.

Ma salive peine à traverser les bons conduits. Je replie ma main contre moi, considérant Pia comme une protection entre nous. Il le remarque, sans toutefois le relever. Puis revient se perdre dans mes yeux.

— Tu attises aussi d’autres choses que je ne m’explique pas.

— Quelles choses, Imrel ?

J’ai droit à une caresse sur la joue. À son examen admirateur.

— Des émotions brutales et douces à la fois. De la crainte. Je ne sais pas vraiment.

— Tu as peur pour l’harmonie de ton petit couple.

— C’est pour toi que j’ai peur, Ava.

Je tressaille, sans comprendre s’il est l’origine de cette angoisse.

— Alors, tu as grandi dans un monde de sauvages… Pourquoi ils vous infligeaient ça ?

Un rictus sardonique étire le coin de ses lèvres.

— Il n’y avait pas que la violence. Le sexe était un autre moyen de nous torturer, dit-il, caressant ma cuisse pour illustrer son aveu.

Cette fois, je me pétrifie tout entière.

— Qu… Quoi ?

D’un coup d’œil furtif, il s’assure que sa fille dort toujours, et s’approche de mon visage, par-dessus sa tête.

— Ils la violaient sous mes yeux. Elle souffrait tellement, et eux prenaient un putain de plaisir à me saccager l’esprit.

La bouche entrouverte, des fourmillements désagréables sur ma cuisse, j’accuse le choc sans broncher.

— Crois-moi, si je suis dépourvu de morale, eux n’ont pas d’âme. Il n’y avait que la pourriture, le sadisme, générés par un savant mélange entre la relation de nos parents, leur physique ingrat qui les a marginalisés, et leur haine qui en a découlé. À seulement six ans, notre sœur représentait leur défouloir adéquat. Moi j’en avais sept, j’étais qu’un môme, mais grâce à mon nez, je comprenais leurs perversions et la douleur de Mayelle. Ce sont des psychopathes.

Six ans… *Pia*. J’ai envie de gerber. De pleurer.

— Est-ce qu’ils t’ont... ?

Il secoue la tête. Néanmoins, derrière les éclats verts de ses billes anthracite, je devine qu’il y a bien pire. Je n’ose pas creuser. Je n’ose pas

imaginer non plus l’environnement dans lequel il s’est construit. J’en ressentirais trop de chagrin.

— Ta sœur travaille avec toi. Et eux, qu’est-ce qu’ils sont devenus ? Ce sont de grands détraqués ! À coup sûr, le genre de malades pédophiles qui attendent les gosses devant les garderies !

Sa joue tressaute et il hausse une épaule, sans se départir de son affreux rictus.

— Qui sait ? Mon enfance a donné une dimension à la façon dont je perçois le sexe que ton esprit romantique ne comprendrait pas. Tu sais, eux étaient sadiques et cruels, mais tout compte fait, nous ne sommes que des animaux reproducteurs en quête de plaisir, quel que soit notre âge.

— Comment tu peux dire ça ? me braqué-je. Un enfant n’a pas à être exposé à la sexualité !

— Je ne prétends pas le contraire, rétorque-t-il. Mais affirmer que les enfants sont incapables de ressentir une forme de plaisir est incorrect.

Je me fiche qu’il n’ait pas complètement tort, cependant, venant de cet homme à la jeunesse détraquée, à l’instinct primitif, aux mœurs discutables, cette vérité me dérange. Je me rebiffe, saisis son avant-bras par-dessus le corps de la petite toujours assoupie.

— Avec cette façon de penser, tu n’as pas peur de reproduire les mêmes sévices sur Pia ? Tes limites sont trop floues, que tu trébuches ne m’étonnerait pas, le provoqué-je.

Dans ma poigne, je sens ses muscles enfler. Vois ses sourcils soudain se froncer. Sa langue passe nerveusement sur ses lèvres.

— Pia est ma progéniture. Je me dois de la protéger, de lui éviter tout ce qu’a subi Mayelle autrefois. Je planterais une balle dans le crâne du premier qui oserait poser son petit doigt sur elle. Même si ça devait être moi.

D’une part, cet élan protecteur devrait me rassurer, non pas susciter de l’envie.

De l’autre, j’ai l’impression que des entités visqueuses grouillent dans mon abdomen. Imrel n’est pas net. En quoi ? Je n’arrive pas à le discerner.

Il n’a pas rejeté ma réflexion, il a juste énoncé son hypothétique réaction.

— Si j’étais restée vivre avec vous, quand je n’avais que treize ans… tu aurais pu dire pareil pour moi ?

Ses lèvres demeurent scellées. Dans son regard dansent mille interrogations, comme s’il fouillait de façon insistante et trop intrusive dans mon esprit. Comme s’il attendait une réponse de ma part. Mais je garde le

silence. Il plante alors ses griffes dans ma fesse sans se dérober et arbore un demi-sourire des plus sinistres.

— J’imagine qu’on ne le saura jamais…

L’émotion affleure, amère et révoltante.

— T’as raison, t’es qu’un putain d’animal !

Je m’extrais de son emprise, avec une terreur dans les viscères qui me débecte. Terreur d’aimer un individu aussi tordu, avec des blessures trop profondes pour être guéries. Avec une personnalité fondamentalement excentrique, au cynisme trop exécrable pour que ce soit admirable.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 35 – ÇA SENT LA TEMPÊTE



Je fulmine.

Une sortie en amoureux. De quoi m'éloigner davantage de ma vanille.

Pia est restée chez sa grand-mère. Aujourd'hui, j'ai tenu à ce que Clara demeure dans la caisse lorsque je l'y ai accompagnée. Je ne tente pas le diable, si jamais des langues se déliaient en sa présence. Mieux vaut qu'elle garde ses distances avec sa famille.

— Merci de t'en occuper, souffle ma compagne alors que je retourne dans le cabriolet. Je n'avais pas l'esprit à la conversation.

Et moi, je n'ai pas l'esprit à une putain d'escapade.

Je fais démarrer le moteur sans broncher, tendu comme un arc.

— Je ne comprends pas ton besoin quotidien de leur confier Pia, ajoute-t-elle toutefois en baissant la vitre.

— Pourtant ça t'arrange, un jour comme celui-ci, rétorqué-je de but en blanc, les jointures de mes phalanges blanchies sur le volant.

Dans sa robe vaporeuse, les cheveux enturbannés dans un foulard bariolé, Clara hausse ses frêles épaules.

Sa moue ennuyée traduit une quantité monstre de plaies infligées par sa propre mère. Des blessures qu'il lui faudrait guérir. Mais cette femme préfère feindre le détachement.

… Pour ce que j'en ai à foutre.

Nous nous engageons à travers les champs, en ce jour de grisaille. Les nuages sont de mauvais augure, le vent ronfle à une puissance anormale. Rien qui ébranle la détermination de Clara. Elle s'évertue à conserver mon attention en toutes circonstances. Des nuits, des heures à me baiser pour se rassurer, me détourner de sa fille que j'ai refusé de mettre à la porte. Si elle

savait… il suffit d’un atome, d’une bribe de sa fragrance pour que mon esprit vagabonde contre la peau hâlée de ma sirène. J’ai besoin de la sentir en permanence, et davantage quand je baise sa mère. Que j’aime associer son odeur à la sensation de ma queue fourrée dans un étau humide. Mais, depuis hier, la petite rebelle croit bon de me priver de son essence.

Enfin, j’y ai remédié ce matin, pendant son jogging. Ça ne devrait plus être un problème.

[Ava : De quel droit ?! Sérieusement, Imrel ?
Tu n’as pas à toucher à mes affaires !
Où est-ce que tu les as planquées ?]

[Imrel : J’ai tout envoyé valdinguer.
Hors de question que ces produits
empoisonnent la maison.]

Recevoir un texto d’elle, quel qu’en soit le contenu, suffit à m’apaiser.

Clara et moi nous rendons dans une résidence privée que j’ai louée pour une poignée d’heures. Luxe, piscine à débordement, terrasse avec vue sur les collines fendues d’une allée de cyprès qui se jette sur de très beaux champs d’oliviers. L’orage qui se profile a aspiré leur couche d’or pour n’y laisser qu’une couleur terne et sans saveur. Au contraire de mon humeur, agrémentée de mon irritation et de mes peurs.

Clara se prélasse, s’occupe de moi avec toute la ferveur qu’elle a dans le ventre, mais j’ai l’esprit ailleurs. Il est préoccupé, tourmenté par ma sublime.

Quatre jours que je n’ai pas dévoré ma vanille, qu’un dilemme se joue de moi, me met en garde contre ma propre imprudence. Son parfum est délectable, néanmoins, m’abandonner dans son corps me fait dérailler. Elle me regarde, elle sourit, elle jouit, et je m’oublie toujours un peu plus. Et je la vois se pâmer, s’embraser quand j’approche, inconsciemment excitée par mes phéromones. En réalité, j’adore qu’elle s’énamoure. Bordel, ça me galvanise. Et si périlleux à la fois – de quoi me foutre en rogne. Je n’avais pas prévu le revers de la médaille. Je me retrouve poussé dans mes

retranchements. J’ai gardé la maîtrise de cette colère, de cet effroi qui m’ont assailli lorsque Pia m’a démasquée, et qu’Ava en a rajouté. J’ai lutté contre mon envie de l’étrangler. Quand Clara s’est mise à bramer, je savais que sa fille rappliquerait. Je n’ai rien fait pour l’en empêcher, c’était l’occasion idéale de lui remettre les idées en place. Il faut qu’elle accepte toutes les facettes de ma relation avec sa mère. C’est ainsi, et ça le restera. Mais ensuite, j’ai détesté qu’elle m’avoue avoir dégusté lorsqu’elle nous a vus baiser. La hargne qui embrasait ses yeux n’avait rien de glacé ni d’enflammé, elle était désespérée. Et elle m’a remué plus que je ne voudrais l’admettre. Caprice assumé : le sourire d’Ava est la seule expression que je désire observer sur ses jolis traits.

Tous ces sentiments poisseux qui me collent aux tripes, je m’étonne de les éprouver. Ils m’emmerdent royalement. Mon obsession pour elle dessine une nouvelle histoire depuis que le sexe s’y est mêlé. Ou est-ce depuis qu’Ava a mis les pieds en Toscane ?

Si jadis mon être se focalisait sur les notes de son nectar, aujourd’hui, c’est son image qui monopolise mes pensées chaque foutue minute de mes journées. Sa crinière léonine lui conférant autant d’élégance que d’animalité. Son putain de sourire communicatif. Ses grands yeux verts expressifs. En réalité, il ne s’agit pas que d’images, je la cherche tout le temps. Sa présence me magnétise, je voudrais l’enfermer dans mon local à jamais, telle une amante captive, pour qu’elle continue de s’accrocher à moi, dans le secret de tous. *Elle me prendrait pour un fou*, songé-je, amusé.

De plus, j’ai compris bien des choses sur le passé, et sur son accès de panique, trois nuits plus tôt. De quoi accentuer la fragilité de notre relation, fragilité qui me fait baliser. Mes pieds de funambule évoluent sur une corde instable. Peu à peu, Ava se fendille, se laisse submerger par ses sentiments. Et ses ressentiments. J’ai besoin qu’elle se forge, qu’elle accepte, qu’elle continue de rire, putain. Qu’elle continue à se languir de moi, à m’espérer, la chatte humide d’excitation. Je la sens près de craquer. Moi aussi, Paname m’attend les bras ouverts, mais l’idée qu’elle se tire séance tenante m’est insupportable. Et je suis là, coincé dans cette stupide résidence avec sa mère, juste après l’avoir blessée, alors que je crève d’envie d’être avec elle. Timing exécrable. Pourquoi faut-il qu’au-delà de son odeur singulière, cette créature soit si… « normale »… « vertueuse ». J’ai l’impression d’être écroué par mon sentiment d’impuissance, par la frustration qu’Ava soit incapable de s’immiscer dans les rouages de mon cerveau pour saisir

l’intégralité de ce qu’elle représente à mes yeux, dans ses détails et toute sa complexité. Mais elle n’y adhérerait pas, il est trop tôt pour ça. Apprendre les évènements de mon passé ne l’a pas assez éclairée sur l’homme que je suis. Avant, je dois l’emmener à l’atelier Flora de sorte qu’elle comprenne ce qui l’attend.

— Je flaire la tempête, chérie, on devrait rentrer, avertis-je Clara, tandis qu’elle s’applique à me sucer.

— On se réfugiera à l’intérieur, et Pia est entre de bonnes mains. Ne t’inquiète pas et concentre-toi, mon amour.

Ce n’est pas Pia qui me préoccupe.



— Tu es complètement fou ! s’époumone Clara, tandis que je dévale les marches de la résidence.

— Je t’enverrai un taxi !

— C’est trop dangereux !

Rien à foutre, je me barre.

— Tu ne peux pas m’abandonner ici par ce temps !

Sans me retourner, je lui lance depuis la porte d’entrée :

— Tu rentreras quand l’orage se sera calmé.

Je n’attends pas sa réponse et brave la pluie diluvienne par le seul revers de mon bras.

Mon odorat jamais ne me fait défaut. Nous sommes restés coincés la journée, la nuit entière durant laquelle mes craintes ont enfoncé leurs serres dans ma cervelle. Ce matin, le propriétaire de notre location nous a proposé de prolonger notre séjour, les vents tempétueux hurlant toujours sur les collines. Quelques cyprès auraient même été déracinés. Mais quoi qu’ils en disent, cela ne durera pas. Je le sais. Je le sens.

L’angoisse accrochée aux tripes, je m’engouffre dans mon cabriolet et fais démarrer l’engin. Ni une, ni deux, je délaisse ma compagne dans un confort luxueux et cède à mes satanées inquiétudes. Je ne lui ai pas révélé ma conversation téléphonique avec Emilia, laquelle m’a appelé en panique

(puisque Clara ne daigne jamais vérifier son téléphone), demandant des nouvelles d'Ava. Préoccupée par la tempête, alors que ses autres filles sont coincées chez des cousins, un village plus loin, la *nonna* l'a harcelée de coups de fil demeurés sans réponse. J'ai senti les couleurs quitter mon visage, une vague d'angoisse m'a terrassé. Cette petite inconsciente affectionne les orages, si jamais elle voulait entreprendre quoi que ce soit, elle ne prendrait aucune précaution.

Qu'elle me snobe est une chose, mais elle n'ignorerait pas sa grand-mère.

Merde ! Les essuie-glaces sont inutiles. Je ralentis l'allure et essaie encore de la joindre. Aucun appel ne passe, je me contente d'un message. La fraîcheur s'incruste jusque dans mes os. J'inspire amplement pour réguler ma colère. Je ne m'étonnerais pas de retrouver toute la maison baignée dans la puanteur d'une énième substance chimique. Ou de la découvrir vide.

Idée qui me terrifie bien davantage.

Non, avec la tempête, elle n'a pas pu décamper. Putain, si jamais il lui arrive quelque chose…

L'orage rugit sur ma tête, je dois prendre garde à maîtriser ma bagnole pour qu'elle ne dévie pas du chemin à cause des bourrasques. Quelques routiers mis à part, aucun conducteur n'est assez timbré pour s'aventurer sur la nationale. Le toit en tissu de mon cabriolet me donne l'impression de subir la tempête sous une tente mal plantée. Ça ne présage rien de bon, mais je m'en fous, un sale pressentiment me grignote de l'intérieur. Il faut que je parvienne jusqu'à la villa, je dois m'assurer qu'Ava est en un morceau.

Un flash dans le ciel, suivi de trop près d'une détonation, abat sa foudre sur un arbre, quelques mètres devant moi. Putain !

Une décision s'impose séance tenante si je ne veux pas être coincé sur cette route. J'embraie, pousse sur le champignon, et charge dans ce brouillard aquatique, avant que l'arbre ne défonce ma bagnole. Un grand fracas retentit derrière moi.

Il s'en est fallu de peu…

Un coup d'œil sur le rétro affirme que le tronc s'est couché en travers du chemin.

Et je ris.

J'en ris, bordel, comme un aliéné, car mon cerveau n'a pas réagi par instinct de survie, comme il est programmé pour le faire ; ma seule

préoccupation était celle de ne pas pouvoir atteindre ma destination. De ne pas pouvoir secourir ma vanille si elle en avait besoin.

Pourquoi ces scénarios me polluent ? Quelque chose est arrivé, je le sens dans mes tripes, et ne rien savoir allume des warnings dans mon esprit.

Après deux heures de lutte contre mes nerfs, l'averse s'est amoindrie. Stressé, je récupère ma fille et achève ce qui me paraît être un interminable périple en début d'après-midi. Un deuxième orage rugit dès l'instant où nous foulons le seuil de la bâtisse. Pia m'interroge avec de grands yeux innocents :

— Papa, elle est où, Ava ?

— Bonne question, maugréé-je, évoluant dans le vaste hall.

Je fourrage dans mes cheveux trempés, l'odeur de la terre mouillée remplacée par celle des fleurs. Elle est ici. C'est avec un indicible soulagement que je me laisse guider par mon nez en direction de la cuisine. Prêt à dégoupiller, et flanqué d'une putain d'envie de la serrer contre moi, je déboule, bouillant d'impatience. Mais je pile sec quand je la trouve assise sur le sol, adossée au frigo. Les genoux repliés contre son buste, elle lève le menton et me scrute avec, au fond de ses émeraudes, une terreur silencieuse.

Qu'est-ce qu'elle fout là ? Comme heurté à un mur, je reste muet quelques secondes, l'examine dans son jean large et son petit tee-shirt. Ses cheveux sont relevés en chignon serré, dégageant ses joues empourprées. La pomme d'ambre a déserté son poignet, détail qui me tarabuste.

— Tu ne peux pas répondre à ton téléphone, putain ?

— Je l'ai cassé, dit-elle dans un souffle.

Stupéfait, l'inquiétude peinant à me quitter pour de bon, j'essaie d'enregistrer l'information.

— Tu déconnes ?

Un frisson hérisse son duvet. Elle se contente de secouer la tête sans broncher, cette lueur accusatrice accrochée à son regard. Elle tire son mobile de sa poche arrière et me montre son écran brisé.

— Comment ?

Elle hausse les épaules.

— Il est tombé par terre. Il est bien allumé, mais les touches sont mortes.

Alors, elle n'avait pas bougé. Il ne lui est rien arrivé.

J'expire avec emphase, pas rassuré pour autant. Elle me cache quelque chose, c'est évident.

— On va t’en acheter un nouveau, décrété-je sans susciter la moindre réaction de sa part.

Elle reste prostrée, dans un état défensif, remettant son mobile dans sa poche.

Peu à peu, ses émanations s’infiltrent dans mon organisme, prennent possession de ma raison comme un sort de captivité. J’éprouve le besoin laminant de m’approcher, de la humer. J’amorce un premier pas, et elle se crispe. Comme si, en réalité, c’était moi qu’elle craignait. Je fais rouler mes muscles pour ne pas perdre patience, quand ma gamine débarque dans la cuisine.

— Oh, Ava ! Pourquoi tu es par terre ? la questionne-t-elle en se jetant dans ses bras.

Sa sœur lui rend son étreinte, me privant délibérément de son attention.

Je m’avance, incapable de réfréner mes pulsions. Mains dans les poches, je pile, mes pieds contre ses baskets. Elle tremble à notre contact, garde la tête baissée, sans lâcher ma fille.

— Qu’est-ce qui t’effraie, Ava ? Moi ? Mon enfance ? C’est ce qui te met dans cet état ?

Je lui ai pourtant épargné les détails.

— Ne sois pas ridicule ! éructe-t-elle dans un souffle.

Alors, je ne comprends pas. Je m’accroupis devant elle, tandis que Pia s’extrait de ses bras, me laissant le champ libre pour décortiquer ma maîtresse. Celle-ci semble farouchement opposée à notre proximité. Comme la plus jeune s’apprête à quitter les lieux, Ava l’interpelle, une pointe de détresse dans la voix.

— Tu veux que je te prépare un sandwich, *principessa* ?

Un sandwich ? Je manque de m’esclaffer.

— Va te changer avant d’attraper froid ! contré-je l’entreprise de l’aînée.

Elle me torpille de ses pupilles dilatées, rentre la tête dans les épaules sitôt que sa sœur nous abandonne.

Je sens son excitation, ses hormones ne trompent pas, alors, merde, pourquoi a-t-elle peur de rester seule avec moi ?

— Arrête ton cinéma, la houspillé-je. Qu’est-ce que tu crois ? Je ne vais pas te brutaliser.

Je me suis jeté dans la tempête pour la rejoindre, putain !

— Je ne suis plus sûre de rien, balance-t-elle sans cesser de me soupeser.

Je m’empare de son avant-bras, force délicatement sa résistance, démontrant que mon obstination ne s’accompagne pas de violence, et porte son poignet sous mes narines.

J’aspire à pleins poumons, mon regard verrouillé à ses yeux effarés. Nos vaisseaux sanguins s’élargissent à l’unisson, propulsant de la chaleur à travers nos pores. Il n’y a plus qu’elle dans mon univers. Ses émotions s’épanouissent comme une gazania en plein soleil. Elles pigmentent ses joues, épicent ses effluves déjà aphrodisiaques. Je l’imagine à ma merci, allongée sur le carrelage de la cuisine, ses cheveux s’ouvrant en corolle autour de son expression enfiévrée, ses ahans répondant à mes caresses, et ses jambes écartées pour me laisser la manger.

Mais lorsque Ava note la taille de mes pupilles, la terreur prédomine.

Je ne cherche pourtant qu’à renforcer notre lien particulier, qu’à retrouver notre alchimie dévastatrice. Je veux qu’elle rougisse, qu’elle me dédie son sourire franc et parfois timide. Souvent espiègle. Mais elle demeure sur ses gardes.

Agacé en mon for intérieur, je darde ma langue, effleure la fine peau de son poignet, sous son poing crispé. Ah, putain, que c’est bon. J’exécute des cercles à l’infini, mimant le véritable objet de mon envie. Hormis notre première fois, jamais je n’ai pu prendre le temps de la déguster dans son intégralité, centimètre par centimètre. L’idée me grise, m’emplit d’un sentiment bouleversant. Une douce transe s’écoule dans mes veines, en miroir à la cyprine dans sa culotte. En coton, je crois, comme à son habitude. Sa peau veloutée, si savoureuse, aimante ma bouche et ma langue. J’aspire, je grogne, et plane, soulagé de l’avoir trouvée dans la maison. Je bande si fort que ma vue se brouille, que mon épiderme fourmille.

— Je te veux tellement de bien, putain, haleté-je contre son poignet.

— Arrête, s’il te plaît, gémit-elle, le timbre voilé de luxure.

Bordel.

Je lève le visage, lâche son avant-bras qu’elle replie contre elle, abrupte. Sur ses traits, je devine une lutte infernale entre ses pulsions et son inexplicable peur de moi. Il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits, encore étourdi par notre contact trop bref.

Mais aussi par mon inquiétude trop vive, par ma décision trop impulsive et par l’intensité de mon soulagement.

— Ava… Ava, Ava, marmotté-je, secouant le chef entre mes mains. Accompagne-moi à l’atelier Flora. Je veux te montrer quelque chose.

— Quoi ? Il pleut des cordes.

— Rien d'insurmontable. Je viens de braver bien pire pour te retrouver.

Stupéfaite, elle hésite avant de répondre, encore vaseuse :

— Je… Seulement si Pia vient avec nous.

Elle refuse tout rapprochement. Son attention rivée sur le suçon ornant ma gorge est explicite, elle peine désormais à accepter les choses telles qu'elles sont.

Pourtant, il le faudra bien.

— Si sa présence peut te rassurer, soupiré-je en me mettant debout, toisant l'objet de ma convoitise qui continue piteusement de mouiller.

Perplexe, je lui tends la main pour qu'elle se lève.

— Où est Clara ? demande-t-elle, dédaignant mon aide.

— Là où je l'ai laissée. Quand j'ai appris qu'Emilia n'avait pas réussi à te joindre, j'ai foncé sur la route. J'étais mort d'inquiétude, grogné-je en claquant la langue.

Mon aveu la déstabilise, mais elle ne veut pas le montrer. Elle préfère s'éloigner de moi. Frustré, je m'abstiens de la retenir par l'épaule. M'abstiens aussi de la prendre dans mes bras, je risquerais d'arracher cet élastique de malheur qui emprisonne sa crinière, fourrer mon nez dans cette dernière, avant de lui voler un baiser. Sans délai, elle se dérobe à mon emprise et disparaît dans le jardin, sous la tristesse du ciel ennuagé.

Ava n'est pas dans son état normal. Son corps hurlait d'appétence, elle m'aurait cédé au mépris de sa jalousie et de toute la merde qui l'englobe.

Alors, qu'est-ce qui lui arrive, bon sang ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 36 – ÇA SENT LES MAGNOLIAS



Impossible de me concentrer.

Mon cœur bat toujours aussi vite, les questions dansent dans mon esprit, l'incompréhension me rend folle. Et surtout… très méfiante.

J'ignore ce que je fais ici, dans un atelier des parfums aux portes de Sienne. Si de l'extérieur, ça n'a l'air de rien – une boutique supplémentaire taillée dans l'ocre affadi par la grisaille – l'intérieur doit mesurer des hectares. Pia s'émerveille d'emblée devant les colonnades florales séparant les rayons. Avec sa multitude de flacons, très joliment sculptés au demeurant, la première salle me rappelle le local d'Imrel. Ce local de malheur où de sinistres vérités sont tenues secrètes, indéchiffrables pour la profane que je suis.

Lorsque j'ai réalisé que l'arrogance personnifiée m'avait confisqué mes cosmétiques, mon sang n'a fait qu'un tour. Hors de moi, je me suis mis en tête de les retrouver, d'en asperger toute la bâtisse pour le faire sortir de ses gonds. À ce stade, dans mon état de nerfs constant, j'avais la vengeance facile. Les poubelles furent les premières à subir mes fouilles. Bredouille, je me suis ensuite précipitée vers la chambre conjugale. Les sensations qui m'ont alors envahie étaient à la limite du supportable. Le lit défait témoignait de choses que je n'avais aucune envie d'imaginer. De me remémorer. Les affaires de ma mère dispersées noyaient les quelques vêtements d'Imrel, abandonnés çà et là, dans un bordel sans nom. L'aura que renfermait cette pièce me démangeait jusqu'au derme, mais je suis restée brave et j'ai violé leur intimité. Démarche tout aussi vaine que la précédente : je n'ai rien trouvé. Ces fichus produits ne pouvaient pas avoir disparu ! J'ai donc gravi les marches pour me retrouver à l'étage du dessus. J'ai pénétré dans sa tanière. L'antre secret de son monde olfactif dont il m'a

interdit l’entrée. Il pouvait bien aller se faire voir. Avec plus de précautions, j’ai cherché. Dans les creux des étagères, derrière les flacons, dans cette fameuse armoire qui contenait la pomme d’ambre que je gardais au poignet. Pas de savon ni de shampoing. En revanche, coincée sous un classeur blindé de documents, la reliure d’un livre a frappé mes rétines. Les enluminures m’étaient familières et je me rappelais avoir surpris Imrel qui griffonnait dedans comme un forcené, en pleine obscurité, lors de ma dernière venue. Captivée par la beauté de l’ouvrage, j’ai oublié mon objectif quelques minutes pour l’examiner. La curiosité me grignotant les doigts, je l’ai feuilleté. Un peu machinalement, sachant que ce ne serait pas mon langage, pas mon univers. Justement, peut-être que je voulais en avoir un meilleur aperçu, des détails plus techniques sur la façon dont il utilisait son don. Je ne sais pas. Mais je ne m’attendais pas à ce type d’annotations.

À y repenser, j’en tressaille d’effroi.

— Bonjour, monsieur Balmani, s’évente presque la responsable des lieux en anglais. Je vous remercie de m’avoir prévenue de votre visite, nous comptions fermer l’atelier à cause des intempéries.

Je hausse un sourcil.

Me déteste de haïr toute l’admiration dans ses grands yeux de biche. Elle est jolie et a bien dix ans de plus que moi. Cette jalousie est complètement débile, pourtant, je persiste à vouloir l’exclusivité, alors même que j’aimerais décamper à l’autre bout de la planète.

Lui se contente d’acquiescer d’un signe du menton, sa stature envahissant le magasin avec une élégance naturelle.

Si ses jambes sont bien ancrées au sol, je le surprends parfois à me scruter d’une drôle de manière. Chaque coup d’œil, chaque geste est désormais passé au crible. Je crains le moindre débordement. J’ai d’ailleurs été soulagée qu’il accepte la présence de Pia. J’avais peur qu’il flaire mon incursion dans son local, à ce moment, je n’aurais pas su comment réagir. J’ai préféré obtempérer sans rechigner pour qu’il reste au rez-de-chaussée. Mes lèvres étaient toutefois scellées par l’angoisse et l’abasourdissement durant tout le trajet.

— Vous avez demandé une visite guidée de nos ateliers de fabrication, c’est bien ça ?

Le parfumeur opine de nouveau. Sa main saisissant ma taille avec nonchalance m’arrache un sursaut. Ma respiration se complique. À sa chaleur, mon corps répond avec une répulsion et une impatience mêlées. Ça

doit être chimique, ce n’est pas possible autrement. Pas après ce que j’ai découvert…

Des calculs, beaucoup de calculs. Des pages de recettes, de formules et de mesures indéchiffrables. Et en en-tête de chapitre : « Vanille – 13 ». À cet instant, ce fut comme si les mains d’Imrel rampaient sur ma gorge, chaudes et suffocantes. Troublée par cette annotation, j’avais peur de tourner les pages. Mais je l’ai fait. « Vanille – 14 » « Vanille – 15 », « Vanille – 16 », « Vanille – 17 ». Des ratures féroces. Des ingrédients en majuscules. Des pages déchirées. Le cahier d’un aliéné. « Vanille – 18 », « Test sur objet 1 », « Vanille – 19 », « Vanille – 20 ». « *Ton Parfum* + lavande. »

« *Ton Parfum* »… Le nom du carnet. Son parfum signature, sa création phare qu’il continue de travailler.

Et c’est tout. Ce fichu décompte s’arrêtait là, me laissant haletante, en proie au bouleversement. Trop de questions m’accablent désormais, et les possibilités de réponse qui se dessinent sont ignobles.

Ma vanille. Belle, rare et délicate. Tu es le sublime.

Lorsque j’essaie de disséquer le brouillard de mon passé en quête d’explications, une terreur inexprimable sclérose mon cortex. J’en suis certaine, Imrel y est lié par un fil barbelé. Je me trancherais les membres si je tentais de le démêler. Depuis, j’ai besoin de mettre de la distance avec lui, avec ma mère, ma sœur. Avec la Toscane. Même sans comprendre, je veux retourner chez moi, auprès de Papa et de mes amis. L’horreur s’est muée en tristesse. Cet homme auquel je tiens autant me cache-t-il des vérités aussi dérangeantes ? Au fond, qui est-il vraiment ? Je veux souffler, ne serait-ce qu’un moment. Il a fallu que cette tempête de malheur immobilise la gare du village pour la journée ! Je le savais ! Je savais que quelque chose m’empêcherait de m’éloigner d’Imrel !

— Suivez-moi. Gloria, ma collègue, vous fera la visite guidée de notre site.

Nous progressons dans un couloir étroit à la déco provençale, sur les pas de la vendeuse.

J’aimerais demander à Imrel ce qu’on fait là, mais aucun son ne franchit mes lèvres craquelées. Je le laisse me conduire, sa main vissée sur mes lombaires comme si j’étais sa petite amie. Cette femme paraît connaître le compagnon de ma mère, il ne craint pas les rumeurs ?

— Tu comprendras le procédé de fabrication des parfums, m’explique-t-il d’un air intimiste. Peut-être que *Le Parfum* t’a effarouchée. Je voudrais surtout que tu voies de tes propres yeux qu’il est possible de pratiquer l’enfleurage en toute sécurité.

— L’enfleu… rage ?

Mon cœur rate un bond.

— C’est pour ça qu’on est là ? Pour me montrer à quelle sauce tu veux me manger ? grommelé-je en m’écartant de lui.

Ce n’est pas *Le Parfum* qui m’a effarouchée, c’est *Ton Parfum*…

Il me jauge avec un regard désolé.

— J’essaie de te rassurer. Je ne t’ai pas forcé la main, non ?

Non.

— J’ai exécuté des recherches sur Internet, tu n’avais pas besoin de te donner cette peine, conclus-je aussi sec.

Ses doigts remontent mes vertèbres une à une, glissant sous mon tee-shirt tel un serpent glacé.

Je déglutis sans broncher, l’esprit empoisonné par l’horreur qu’il m’inspire et par cet amour malsain qui enfle dans ma poitrine. Jusqu’où va sa sincérité ?

Tandis que nous pénétrons dans un atelier plus aseptisé, une seconde femme, plus âgée, prend le relais et entame un exposé sur la parfumerie dont je me fous royalement. Elle m’en explique les procédés de fabrication. En l’instant, je ne suis qu’effroi et accablement. Si seulement je n’avais pas fouiné dans ce local de malheur ! Si seulement Imrel ne s’était pas débarrassé de mes cosmétiques. Si seulement il n’avait pas sauté ma mère devant mes yeux. Mes canaux lacrymaux se dilatent. La saveur sur mon palais est encore saumâtre.

La dame, se proclamant assistante de parfumeur, nous fait traverser ses étals de flacons et nous emmène vers ce qui s’apparente à des caisses en bois. J’imite Pia et me penche par-dessus sans conviction. En réalité, il s’agit d’une pile de cadres disposés les uns sur les autres. Dans chacun d’eux est enchâssée une double plaque de verre renfermant de la graisse blanche. Ma sœur interroge son père sur la centaine de fleurs piquées dans la pâte.

— Ce sont des fleurs de jasmin, précise notre hôtesse sur un ton infantilisant.

Puis elle s’adresse à moi.

— Le jasmin étant trop fragile pour être distillé, on employait cette méthode pour en extraire le parfum. Sur une période de trois mois, les fleurs sont renouvelées jusqu'à ce que le corps gras soit saturé de parfum. La graisse parfumée est introduite dans une batteuse avec de l'alcool. Après agitation, la graisse se décharge de ses molécules odorantes, qui sont alors emprisonnées dans l'alcool. Nous le filtrons et obtenons ainsi de « l'absolu ». Désormais, l'enfleurage à froid est rarement utilisé, nous extrayons leur essence par des solvants. Notre maison bio et indépendante le pratique essentiellement pour créer des absolus de pommades brutes, me renseigne-t-elle. Elles sont très onéreuses, en raison de la lenteur du procédé et de la quantité faramineuse de matière première.

Une pommade composée de mes molécules olfactives. J'épie Imrel par-dessous, me répète que ce type a un grain.

J'examine le tableau d'étoiles avec perplexité. L'homme du métier se penche vers moi, fléchissant désagréablement ses phalanges sur ma taille.

— Vois-le comme une œuvre d'art. Elles ne sont pas magnifiques, disposées ainsi, toutes rassemblées pour nous livrer leur âme ?

La fêlure dans sa voix, signe de fébrilité, d'une certaine fragilité, verrouille ma mâchoire. Il s'approche de mon oreille et susurre – assez bas pour que Gloria ne nous entende pas :

— Je veux que tu m'offres ton âme, Ava.

Je manque d'air.

— Mon… âme ?

Il opine.

— Elle est sublime. Ton odeur ne me suffit plus.

Mon cœur bombarde mes côtes en même temps qu'un frisson glacé me pétrifie. Que veut-t-il dire par là ?

Je tourne mon visage vers lui, qui a recouvré son masque impassible devant l'assistante. Dans ses gemmes sombres, je peux toutefois lire une vive émotion tempérée par de la tendresse. Beaucoup de tendresse.

— Je veux qu'en acceptant, tu m'accordes ta confiance absolue.

Les barbelés reviennent m'écorcher. Ils s'enroulent autour de moi pour enfoncer leurs piques dans ma peau.

Je meurs d'envie de l'embrasser.

Un raclement de gorge éclate notre bulle noire de pétrole, toxique et pourtant si belle, miroitant d'une lumière trop féerique pour être réelle. Je pivote vers Gloria qui me tend un échantillon en pot ouvert.

— Voici le résultat de notre travail.

Je le saisis et inspire la fragrance qu'elle contient. L'odeur n'est pas très prononcée, mais c'est doux et floral. Ce doit être très agréable sur la peau.

— Ces baumes sont vendus à des marques de cosmétiques bio.

— Ça sent bon ! gazouille Pia qui ne s'est pas gênée pour me dérober le récipient.

La dame s'éloigne et, excitée, me présente un flacon du plat de sa main tout en s'adressant à Imrel.

— Étant donné la difficulté à produire de la véritable essence de jasmin, de nombreuses enseignes lui préfèrent le magnolia. Son parfum printanier s'en rapproche, il est plus voluptueux, plus vert, quelque peu vanillé, achève-t-elle en cherchant l'approbation du virtuose des odeurs.

Je sens le bras de ce dernier se tendre dans mon dos.

Sans attendre, elle presse le vaporisateur et asperge l'air de sa fragrance.

Je hume par réflexe, avec une envie urgente de prendre la tangente.

Mais… quelque chose m'interpelle. Une bribe d'émotion me retourne le ventre.

J'inspire de nouveau.

Aaah… Mes pulsations s'emballent. Je plisse les paupières, assaillie par des sensations désagréables. Sans politesse, j'arrache la bouteille à Gloria et m'en vaporise copieusement sur le poignet.

— Non, c'est trop fort, proteste-t-elle.

J'enfonce le flacon dans ses mains et recule, m'éloignant également d'Imrel, le nez collé à mes pores.

Putain, c'est quoi, cette odeur ?

— Ava ? s'alarme-t-il.

Je les distance encore, leur tourne le dos et ferme les yeux pour mieux comprendre. Me remémorer où j'ai déjà senti « les magnolias ».

Ma respiration s'emballe. J'ai chaud, mon sang bat trop vite.

Dans mon cerveau, une brèche ouvre la voie à des flashs assourdissants. À un mutisme meurtrier.

Une moiteur glacée vient se plaquer sur ma peau.

Je porte mes mains à mes oreilles, puis devant ma bouche.

Mon Dieu…

Mon Dieu, mon Dieu !

Non…

Je ne saisis pas ! Comment j’ai pu… Comment j’ai pu oublier une séquence de ma vie aussi cruciale ? Ma peur de l’obscurité, du sommeil nocturne et mes angoisses silencieuses. Tout… Tout me ramène aux magnolias. Ces jolies fleurs, avec leurs pétales roses, et leurs fragrances florales si attractives.

Les réminiscences affleurent, la colère me foudroie, la terreur me muselle.

Cette nuit-là, aucune fleur n’est parvenue à atténuer l’outrage que j’ai subi.

J’arrime mes yeux exorbités, désemparés, à Imrel.

Imrel qui sait…

qui lit mon désespoir et entend mon cœur se briser en deux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 37 – FLASH-BACK



Ce soir-là fut détestable. Des amis et collègues de ma maman partout dans son salon, une odeur crasseuse de cigarette et d'une autre substance que je reconnaissais sans mal. La pièce était baignée d'un nuage de fumée, de l'encens, de rires adultes et de murmures agaçants. Un monde auquel je n'appartenais pas.

Ces soirées étaient fréquentes, chez ma mère. Je n'avais d'autre choix que celui de les endurer : quelques semaines auparavant, mon père causa un accident de voiture. Trop d'alcool dans le sang. C'était la première fois, car Papa n'était pas du genre à boire. Son chagrin l'y avait poussé. Depuis, il était hospitalisé. J'essayais de garder la tête haute, de ne pas afficher cette tristesse qui me minait quand j'occupais la maison du nouveau mec de ma mère.

« Nouveau. » Ça faisait déjà un an… le temps passait si vite.

De toute façon, elle n'aurait rien remarqué, elle avait été obnubilée par les préparatifs de la fête qu'elle donnait en l'honneur de Pia, son bébé. À mes yeux, le ton de cette soirée ne rappelait pas du tout la naissance d'un enfant, mais bon… Pas de rubans roses, pas de superbe cake design en forme de princesse ou de nourrisson, pas de bonbons ou de chocolats, rien de tout ça. Que du vin, de la musique aux consonances africaines, de leur fichue beuh. Ma demi-sœur était en train de dormir dans son landau, dans la chambre d'à côté.

Plongée sous la couette de mon lit, je peinais toujours à réaliser que je n'étais plus enfant unique. Cette petite fille représentait en grande partie ce qui me séparait de maman. Les bébés avaient beau être adorables, je n'arrivais pas à chasser la pointe d'amertume qui m'aiguillonnait la poitrine. Je l'avais observée, ces derniers jours, et si elle était d'un calme remarquable, l'orage qu'elle provoquait en moi était assourdissant. Il ne s'agissait pas de colère, plutôt d'une entaille très profonde.

J’inspirai amplement, l’odeur des plantes parsemées à l’intérieur de la maison m’apaisait.

Imrel était parfumeur, et si j’avais bien compris, les odeurs agréables étaient pour lui une obsession. Il refusait que la puanteur de la rue infeste le logement. Du coup, chaque pièce était ornée de bouquets différents, possédait sa propre empreinte olfactive. Je parvenais à les discerner sans les identifier. Je savais juste que le living fleurait la rose, et ma chambre, une fragrance florale et printanière. Je l’aimais bien, cette dernière était rassurante.

Malgré la décoration végétale, l’espace de cette résidence et le joli quartier dans lequel ils habitaient, je me sentais mal à l’aise. Mes parents n’avaient pas encore tranché quant à ma garde, bien que ma génitrice fût arrangeante et, l’esprit tout à son nouvel enfant, laissât mon père me garder avec lui si j’en avais envie. Bien sûr, je ne désirais rien d’autre que de vivre avec Papa, mais est-ce qu’un enfant est aussi facilement remplaçable ? Tout au fond, cette idée me révoltait. Alors, je persistais. Je revenais. Pour les vacances, pour quelques week-ends. Je voulais montrer à Maman que j’étais encore là, encore sa fille, et que Papa attendait toujours qu’elle réalise son erreur et qu’elle revienne. Imrel était trop jeune, tout le monde s’accordait à le dire. Ce n’était qu’une passade, il en aurait marre des couches et des pleurs et abandonnerait ma mère comme elle avait déserté le foyer. J’ignorais son âge exact. Entre vingt et trente ans ? Je m’en fichais, je me raccrochais avec un espoir infini à ce que mes tantes affirmaient.

Ma mère reviendrait.

Toutefois, quelque chose me chiffonnait. Ce briseur de famille, ce connard – comme l’appelait Papa – qui avait fait un enfant à ma mère, s’il s’avérait parfois flippant, n’était pas méchant. Pas envers moi, en tout cas. Quand ma mère me délaissait, il me témoignait son attention. Il m’accordait son aide alors même que je la rejetais. Ses yeux étaient perpétuellement braqués sur ma personne, m’incommodant même lorsqu’il me dédiait ses sourires chaleureux. Cherchait-il à m’amadouer pour que j’accepte la situation ?

Jamais.

Il n’avait pas idée de la souffrance de mon père.

Mais sa beauté parvenait parfois à captiver mon regard. Ce qui ne jouait pas en notre faveur. Et il essayait d’être gentil… Il l’était avec sa fille, plus que de mesure.

Mes pensées tournoyaient dans mon esprit somnolent. Le lendemain déjà, j'allais devoir les quitter. Une fois de plus, les choses ne s'étaient pas arrangées. Mon cœur s'alourdissait de mon départ, de ces mois à venir où mon ancienne existence continuerait de s'éloigner entre les mains de cet Imrel de malheur et de bébé Pia.

Mes yeux débordèrent de larmes. Ma tentative d'étouffer mon premier sanglot échoua. Les suivantes également. Le sentiment d'injustice couplé à celui de l'impuissance gonflait ma gorge, oppressait ma poitrine. Il rampait derrière ma conscience, susurrant que, de toute façon, mes espoirs étaient vains.

Qu'allait-on devenir, Papa et moi ? Le pauvre déprimait, et je n'étais pas assez forte, assez grande pour l'aider. Je ne savais pas quoi faire ni comment le revigorer.

Je voulais juste que Maman revienne.

Accablée par mes propres prières, je réussis à m'oublier dans le sommeil. Dans la semi-conscience cotonneuse qui m'enveloppait, la clameur me parvenait toujours depuis l'étage inférieur, telle une pénible berceuse.

Je ne différenciai pas le rêve de la réalité quand le grincement de la porte de ma chambre retentit. Ni quand le bruit des pas assourdis par la moquette se rapprocha. Mais lorsque tout s'arrêta, mon cœur fit de même.

Il y avait quelqu'un à l'intérieur, derrière mon dos.

Mes paupières s'ouvrirent brusquement, en même temps que mes pulsations cardiaques repartaient, accélérant de plus belle.

Mon souffle se bloqua à l'idée qu'un des invités soit entré dans la pièce. Terrorisée, je percevais sa respiration masculine ainsi que les senteurs d'en bas qui infestaient ses habits. Je n'osais même pas trembler quand il se glissa souplement sous les draps, derrière moi. Le bruissement du tissu tordit mes tripes jusqu'à la douleur.

Si je criais, personne ne m'entendrait.

Au premier contact, mes dents claquèrent, se serrèrent. Ses doigts sur la peau de mon bras, sous le coton léger de ma literie.

Je ne portais qu'un long tee-shirt en guise de pyjama et une culotte noire, je crois même que le haut était remonté par-dessus. Il m'effleura dans une douce caresse qui me paraissait comme une griffure atroce, prête à me provoquer une crise d'asthme. Que voulait-il ? Qu'allait-il m'arriver ? Je n'étais pas bête. Cette année, j'avais eu treize ans, ma poitrine avait poussé, je sentais sur moi l'attention appuyée des garçons, qu'elle se pose sur mes

fesses ou sur le reste de mes courbes. Toutefois, il ne s'agissait que d'adolescents.

Cet adulte contre moi n'était sûrement pas animé des mêmes désirs. Ou peut-être que oui, et peut-être que c'était ce qui m'horrifiait.

Soudain, je le sentis plaquer son visage contre mes cheveux. Il renifla à pleins poumons.

Cette fois, aucun doute ne subsistait : c'était Imrel. Le parfumeur. Je l'avais surpris en train de humer dans ma direction quelques fois, en ignorant la raison.

Réaction inexplicable, un indicible soulagement relâcha mes muscles. Dans un premier temps, car je demeurais effrayée par sa présence dans mon lit. Par son odeur mêlée d'encens, de bière et de cigarette. Par sa prise plus ferme sur ma taille.

Mon Dieu. Mon Dieu. Mon Dieu !! Qu'est-ce qu'il voulait ? Souvent, il traînait dans les parages avec cette façon d'épier qui m'irritait, mais jamais il n'avait été aussi près physiquement.

Aucun mot ne franchit ses lèvres. Aucune irrégularité. Rien que ses palpations sur mon ventre, pendant qu'il aspirait l'odeur de ma peau. Il longea la ligne de ma nuque, tétanisant mes cellules à mesure qu'il inspirait.

J'avais envie de pleurer, demeurais prostrée en position fœtale dans une inertie absolue, ce fut ma résistance face à sa détermination. Bien sûr, mes barrières étaient comparables à des feuilles de nori, il suffisait de souffler pour les désintégrer.

Lorsque sa main se faufila sous le tissu de mon tee-shirt, j'étouffai un geignement. Je n'osais pas. Je n'osais rien dire. Qui me croirait ? Que penseraient-ils ?

Je fermai les paupières de toutes mes forces pour échapper à l'obscurité de la chambre. Je priais pour qu'il arrête de me toucher. À chaque arabesque qu'il dessinait sur mon abdomen, des frissons de dégoût me traversaient des orteils à la racine des cheveux.

Imrel savait sans doute que j'étais pieds et poings liés. Quoi que je dise, ils m'accuseraient de mentir pour me venger, pour le séparer de ma mère.

Les mâchoires bloquées, j'enrageais à l'intérieur. Mon cœur battait si vite, si puissamment. En écho au sien, qu'il moulait désormais contre mon dos. Il soufflait, inspirait fort pas loin de ma joue, m'enlaçait étroitement dans ses bras, au point que j'avais l'impression de suffoquer.

Il s’emballait. Je le sentais. Il s’emballait et le bruit de chaque inspiration détonait dans ma tête. Il me malaxait partout avec intensité, comme si j’étais de la pâte à modeler entre ses mains. Sans âme, sans émotions, sans sentiments. Et lui n’était qu’un chien reniflant l’odeur d’une viande sanguinolente. Voilà, c’était ça. J’avais un animal sur le dos, pas un gentil labrador trop encombrant, non, un prédateur menaçant de m’arracher la gorge au moindre geste. J’en eus la nausée, incapable de crier à l’aide, d’appeler mon père à la rescousse, qui était de toute manière absent et qui ne me répondrait pas.

Pourquoi ? Pourquoi Imrel faisait-il cela ?

Mes petits poings se serrèrent lorsqu’il empoigna mon bas-ventre.

Et puis, son auriculaire se perdit sous la lisière de ma culotte.

Je me figeai. Mon palpitant fit une embardée. De violents tressaillements m’électrocutèrent.

Son petit doigt me brûlait. À mesure qu’Imrel me sniffait, le remous de vagues bouillantes me bouleversait. À mon tour, j’expulsai un souffle lourd, mordant ma joue afin qu’il demeure imperceptible. Peine perdue. Imrel crocha ses doigts dans ma peau, les glissant entièrement sous ma culotte.

Sa grande main chaude recouvrait mon pubis.

Des larmes s’emperlaient au ras de mes cils. Je ne voulais pas.

Le large col de ma tenue découvrit mon épaule, nouveau terrain olfactif offert aux narines de mon agresseur. Dans le noir, les sensations étaient décuplées. Dans la peur, elles étaient acérées.

Il frottait son nez contre mon épiderme comme pour s’imprégner. Je me mordis la lèvre lorsque je sentis son doigt poursuivre sa descente vers mes replis intimes. J’enfonçai mes canines plus fort, il s’amusait de moi, massant mes lèvres en surface.

Je n’en pouvais plus de sa torture. Je voulais qu’il stoppe tout ! Qu’il s’en aille, me laisse tranquille et relègue cet épisode à la nuit, l’emprisonnant dans un cauchemar qu’on oublierait au lever du soleil.

Son majeur s’infiltra entre mes chairs. Je noyai une plainte de détresse, plus capable de respirer normalement. Chaque cognement dans mes veines m’affligeait.

Et si je m’insurgeais ? Que ferait-il de mon opposition ? S’il n’avait jamais été violent à mon encontre, ce type m’avait toujours inspiré de la peur. Chasseur adroit, il avait capturé ma sublime mère dans ses filets. Il était si beau, avec son air de mauvais garçon, si magnétique que même à

mon âge, je l'avais remarqué. Néanmoins, l'aura qu'il dégageait n'avait rien d'engageant, bien au contraire. Elle était dérangeante sans que je puisse me l'expliquer. De lui irradiait quelque chose de… malsain ? Et puis, derrière la vitrine de ses yeux, je devinais le minuteur d'une bombe à retardement. Sa réserve bourrue cachait des secrets, et il n'était pas question que je les réveille en lui résistant. Peut-être que la situation empirerait.

J'avais l'impression d'être prise au piège, les cages de sa domination additionnées à celles de ma peur. En plus, il y avait sa main me retenant contre lui, son visage coincé dans le creux de mon épaule, son autre main fermement arrimée à ma féminité.

Qu'allait-il m'arriver ?

Les images ne venaient pas, mon cerveau refusait de coudre le fil de mes réflexions, les possibilités trop terrifiantes.

Je ne devais pas y songer. Je ne devais pas bouger.

Je déconnectai. Quand un second doigt glissa avec facilité sur mon clitoris, je sentis mon univers tanguer, même allongée.

L'homme s'activait lentement, se délectant de mon parfum, sillonnant ma peau de long en large.

Je me concentrai sur le tapage du rez-de-chaussée, mais sa respiration était trop bruyante. Il n'y avait que lui. Que sa présence, que ses sons, que son contact, que son souffle, que sa puanteur trop intimidante. Il avait même gommé mes sensations.

Sur le bureau ainsi que les tables de chevet, des bouquets diffusaient un parfum qui d'ordinaire m'enveloppait agréablement. En cet instant, je m'y accrochais avec désarroi, essayant d'y trouver une échappatoire.

D'elles-mêmes, mes cuisses tremblantes se resserrèrent. Ça ne suffit pas à décourager Imrel qui accentua ses cercles. Tout était si trempé, lui facilitant la tâche à mon grand dam.

Ne pas y penser. Ne pas y penser.

Son bassin vint se coller à mes fesses.

J'ouvris grand les yeux lorsque son doigt entra en moi.

La douleur de son intrusion m'arracha un véritable cri, cette fois. Affolée, je me cramponnai à l'oreiller, subissant les va-et-vient indolents d'Imrel, ma paume libre recouvrant ma bouche bée.

Dans ma vie, jamais rien d'autre n'avait pénétré mon vagin.

Et pourtant, mon corps n'avait opposé aucune résistance, Imrel avait glissé comme dans du beurre.

Ma respiration se compliqua.

J'avais peur… si peur… refusant d'accueillir les sensations de mon corps. Je me dissociais, effrayée par la réalité qui se jouait dans cette pièce.

Et lui s'appliquait avec tant d'appétit que je dus mordre le coussin pour ne pas gémir. Pleurer. Hurler.

Imrel s'enhardit, exhala même un râle qui se perdit dans mes boucles. Ses muscles étaient rigides, ses gestes de plus en plus secs. Son bassin, de plus en plus dur. Mon Dieu…

Ce n'était qu'une phalange, pourtant, dans mon intimité, c'était comme s'il me fendait en deux. Il était si encombrant, obstruait jusqu'à ma trachée.

J'ignorais combien de temps cela dura. Propulsée dans un autre espace-temps, je n'avais pas compté les minutes. Juste le nombre de fois qu'il m'avait humée comme une bête. Le nombre de geignements étouffés contre ma main.

J'avais la tête qui tournait ; la nausée me guettait sans jamais me faire dégurgiter.

Impossible d'articuler une pensée cohérente avant qu'il ne décide d'en finir avec moi.

Sans préambule, il décéléra, extirpa sa main de ma culotte, provoquant des picotements sur l'ensemble de mes membres.

J'entendis un bruit de succion. Un gémissement de satisfaction ténu.

Il avait léché son doigt ! ! Oh, bon sang, il avait léché son doigt ! ! Mon estomac se révulsa.

Puis un baiser affectueux déposé derrière mon oreille.

Pétrifiée, je fuyais toute émotion susceptible de me submerger, tandis qu'il quittait le lit dans le même mutisme qu'à son arrivée.

Le parfum des fleurs, frais et agréable, éparpillait ses notes parmi les vestiges des relents du mec de ma mère.

Le parfum des fleurs.

L'odeur des magnolias.

Mon Dieu…

Que venait-il d'arriver ?

Mes poings se crispèrent sur la taie d'oreiller jusqu'à la douleur.

…

Rien.

…

Il ne s'était rien passé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 38 – ÇA SENT LA PLUIE



Il ne s’était rien passé…

— J’ai besoin d’air, pantelé-je, les mains accrochées à mes tempes.

C’est tant bien que mal que j’essaie de maîtriser mes sanglots, retenant ces dégueulis de souvenirs qui me prennent d’assaut. Je réalise seulement que je suis recroquevillée sur le sol, m’entourant de mes bras pour me consoler.

Mon Dieu…

Qu’est-ce qui m’est arrivé… ?

Imrel s’accroupit devant moi, me saisit le coude avec délicatesse pour me relever.

— Viens.

Son inquiétude, je la torpille de mes yeux assassins, les traits crispés par une haine féroce.

— Dégage tes sales pattes de pédophile, grincé-je tout bas, à deux doigts de détaler le plus loin possible.

Il se statufie, mais sans paraître surpris.

— Arrête tes bêtises et tiens-toi à moi, dit-il encore plus bas.

— Plutôt crever.

J’entends le bruissement de son pantalon tandis qu’il se relève.

— Papa ?

— Nous allons y aller, informe-t-il notre hôtesse. Apportez-lui un verre d’eau. Ava, rejoins-nous quand tu te sentiras mieux, on t’attend dans la voiture.

La sensation d’immenses grosseurs dans ma gorge. Des points blancs dans mon champ de vision. Des vertiges à m’en faire perdre l’équilibre. Je ne perçois que vaguement leurs mots échangés. Je crois qu’ils sont partis.

— Mademoiselle, tout va bien ? s’inquiète Gloria, posant sa main sur mon épaule.

Je soubresaute, allergique au moindre contact physique. Renifle ma morve avant de me redresser sur mes jambes flageolantes.

— M. Balmani est à l'avant, précise-t-elle, préoccupée.

Je ne veux pas…

Impossible de monter dans le véhicule de l'homme qui m'a touchée il y a sept ans. Non, non, c'est pas possible !

La terreur que j'ai jadis ressentie revient piqueter mon être, à m'en filer la nausée. Elle devient dévastatrice à présent que je suis debout. Mes tremblements me propulsent à l'extérieur en un tournemain, alors qu'Imrel et Pia viennent de grimper dans l'auto. Appuyée contre la façade de l'atelier, la pluie froide battant sur ma nuque, je dégurgite mes tripes sur un carré de pelouse.

Le cœur à cent à l'heure, j'expulse tout. Mes larmes, ma bile, mon chagrin, je vomis ma honte et mon horreur. Je crie, je hurle, je pleure des torrents, comme j'aurais dû le faire cette nuit-là.

La vendeuse se précipite vers moi, munie d'une petite bouteille d'eau que je siffle d'un trait. Quant à Imrel, il m'a rejointe, restant toutefois à une distance de sécurité.

Penchée en avant, je ne distingue que ses mains fourrées dans les poches de son pantalon mouillé par l'averse.

— Tu vas attraper froid, me prévient-il d'un ton rude.

— J'ai pas envie de monter dans ta voiture, cinglé-je après m'être essuyé la bouche.

— Je ne te laisse pas ici, il pleut des cordes.

Je lève la tête, rive mes yeux sur la raison de mon actuel cauchemar. Le visage impassible, il m'observe sans se détourner, bravant mon ressentiment.

— Je te hais.

S'il reste impavide, je perçois son sourcil qui tressaute, ses mains qui forment des boules dans ses poches, ses muscles qui enflent.

— Tant que tu montes dans cette putain de bagnole, grommelle-t-il, de sorte que l'intruse ne nous entende pas.

Son inflexion agit comme une injure. Je me redresse brusquement, braquant mes prunelles sur lui pour lui tirer des balles de fureur. Je le charge, le martèle de mes poings avec désespoir.

— Plus jamais ! Plus jamais je te laisserai m'approcher ! Sale pervers !

Il m’immobilise par les avant-bras en criant dans le battement pluvial : — Calme-toi ! Où crois-tu aller, hein ?

J’ai les yeux pleins d’eau, et l’impression d’avoir du papier de verre dans le gosier.

— Le plus loin possible de toi ! craché-je avec hargne.

Sous la pluie, avec ses cheveux et ses fringues détrempées, il est doté d’une beauté sauvage et attractive qui redouble ma colère. Les sourcils joints dans un profond sillon, il ne cache plus son mécontentement.

Notre proximité m’oppresse.

Dans sa façon de me détailler, je sais qu’il a compris.

Imrel, mon Imrel, ce parfumeur atypique, aimable à sa manière toute particulière, plein de chaleur sous sa façade de givre, n’est plus. Ce n’était qu’une mascarade dissimulant un prédateur sexuel !

— Donne-m’en la raison, putain.

Je me débats pour m’éloigner, oublie que nous avons un public. Lui aussi s’en fout, il me secoue afin d’asseoir sa domination. Alors, les bras repliés entre nos corps et les poings serrés prêts à l’emploi, je vitupère : — Tu sais très bien pourquoi ! Et tout ce temps, tu savais…

Il expulse un rire caustique, avant de me saisir le menton avec la même agressivité qui m’habite.

— Je m’interrogeais, oui. Je pensais que si tu avais oublié, c’était parce que t’étais passée au-dessus, que ça n’avait pas vraiment d’importance.

« Passée au-dessus » ?

— Tu crois que si je m’étais rappelé cette dernière nuit chez vous, il y a sept ans, j’aurais foulé l’entrée de cette maison ? T’es complètement malade !

Je le repousse de toutes mes forces. De nouveau, il me ceint de ses bras puissants, augmente ma panique jusqu’à m’arracher des rugissements.

— Espèce de monstre ! T’as gâché ma vie !

Sa prise se resserre pour mieux m’immobiliser.

— Excusez-moi, s’avance l’artisane en italien, alarmée. Avez-vous besoin d’aide ?

— Foutez le camp ! aboie Imrel.

— Ce n’est pas à vous que je m’adresse !

Qu’elle se tire ! Ce n’est pas sa vie, pas son histoire. Qu’elle se mêle de ses affaires !

— Laissez-nous ! balancé-je sur le même ton, bien qu'emprisonnée dans la cage de mon bourreau.

Je me retrouve nichée contre sa poitrine comme je n'ai cessé de l'espérer depuis l'après-midi dans le champ de tournesols. Maintenant, ses muscles me débectent. L'odeur de ce traître m'est insupportable. Sa chaleur opposée à mon humidité glacée me révulse.

Immobile, je me laisse submerger par mes émotions et éructe avec mes tripes : — Toutes mes nuits à flipper dans le noir ! Mes angoisses nocturnes ! Les troubles et les amnésies causées par mon traitement ! Mes insomnies à cause desquelles je suis incapable de me concentrer. J'ai galéré à l'école, j'ai jamais pu profiter. Étudier, toujours ! Pas de sorties, pas de vacances. La honte d'être plus stupide que les autres ! Mon manque d'assurance ! Mon mal-être ! Tout ça ! Tout ça, c'est toi ! C'est ta faute ! Parce que t'es un putain de violeur d'enfants !

Cette fois, il me lâche d'un coup. Au même moment, la foudre éclaire le ciel d'un orage presque fantasmagorique. Je titube de côté, sans savoir de la pluie ou de mes larmes ce qui ruisselle sur mes joues.

— T'avais déjà brisé ma famille ! T'es aussi venu briser mon corps, hurlé-je sous le fracas. Putain, c'est pour ça que j'y suis jamais retournée ! Je savais qu'elle ne me croirait jamais ! J'avais peur que tu reviennes dans mon lit pour me violer !

— Je ne t'ai pas violée ! s'époumone-t-il, perdant patience pour de bon.

Ma main s'écrase d'instinct sur sa joue. Avant que je la retire, révoltée, il la retient, et me fusille de ses sombres iris.

— Ne déforme pas ce qu'il s'est passé cette nuit-là.

Je m'approche et l'accuse :

— Tu avais tes doigts dans mon vagin, espèce de pédophile !

Une ombre passe sur son visage.

— Pédophile ? Fais attention à ce que tu dis, me menace-t-il, les narines dilatées de fureur.

— J'avais treize ans !

Des sifflements viennent s'ajouter au vacarme extérieur, accentuant la sensation de givre qui pénètre dans mon crâne. Je tremble si fort, autant dedans qu'en dehors.

— Alors, quoi ? dit-il en écartant les bras, paumes en l'air, tu crois que j'attends les petites filles à la sortie des écoles, planqué dans une voiture à me branler ?

Je contracte les mâchoires sans répondre, complètement perdue.

— J'ai jamais été attirée par les gamines, Ava. Même à vingt ans, j'ai jamais voulu te baiser avant que tu me le demandes.

Ses mots claquent, me bouffent la chair comme des piranhas.

— Et pourtant, tu m'as touchée, hoqueté-je. En plein milieu de la nuit comme un gros pervers ! Et tu bandais !

— Ce n'était pas du désir, je te l'ai déjà expliqué, ça, s'exaspère-t-il.

Je secoue la tête. Qu'il ne me prenne pas pour une idiote !

— Tu n'as pas protesté.

— J'étais terrorisée !

— Mais ça te plaisait.

QUOI ??

Je le considère, ahurie, les bras ballants de stupéfaction. D'indignation.

Je me rappelle son corps, son érection, sa main enveloppant mon sexe, la prison psychologique et physique qu'il m'avait créée…

— T'es cinglé ! Comment ça aurait pu me plaire ? m'étranglé-je, en proie à des sueurs froides.

Je voudrais lui sauter dessus, lui arracher le cœur, le piétiner comme il est en train de démolir le mien.

« Ça te plaisait. »

Je m'ébroue, réalisant que face à moi se tient un homme dangereux, car adepte de la manipulation dans la plus mesquine de ses formes.

Masturber une fille de treize ans, et affirmer qu'elle a aimé ça ?

— Tu me dégoûtes, émets-je, la figure enfouie dans mes mains.

Tac tac tac tac tac.

Je ne vois pas l'éclair annonçant un deuxième orage qui éclate, plus sourd que le précédent.

— Tu oublies qui je suis ? Je sens les émotions. Ton corps ne ment pas. Jamais. Tu avais peur, mais je ne t'ai pas brusquée.

— Menteur ! Ton odorat est une excuse bidon pour me retourner le cerveau ! Mais ça ne marche plus !

— Durant toute ma jeunesse, j'ai assisté aux viols de ma sœur, beugle-t-il en réduisant l'espace entre nous. Tu me penses capable d'infliger les mêmes sévices à qui que ce soit ?

Mon Dieu, Mayelle… c'est vrai, ce n'est pas croyable.

Et si… ?

— T’es sûr qu’ils ont existé, ces jumeaux ? Que tu n’as pas transformé cette vérité pour m’enfumer ?

Il me retourne une mine trop horrifiée pour ne pas m’ébranler. J’enchaîne aussitôt : — Et c’est quoi, ce carnet, dans ton bureau ? (Des petites rides s’accentuent sur la partie supérieure de son visage.) Pourquoi est-ce que tu annotes des âges ? Pourquoi ça s’arrête à vingt ans, hein ?

— Tu as fouillé dans mes affaires ? feule-t-il, scandalisé.

J’établis le lien avec mes souvenirs, toutefois je suis trop perturbée et frigorifiée pour tisser une analyse cohérente. Une profonde désillusion, c’est tout ce qui m’apparaît limpide et qui me cisaille.

— J’ai jamais été qu’un rat de laboratoire pour toi, geins-je, mon énergie s’amenuisant. C’est parce que je n’ai rien dit cette nuit-là ? Ça t’a inspiré ? Qu’est-ce qu’il se trame dans ta tête de psychopathe ?

— Putain, maugrée-t-il, ébouriffant ses cheveux trempés.

Quelle conne… J’y ai cru, pourtant, à ce qu’il y avait entre nous. Je détestais la place dont jouissait ma mère, le titre de maîtresse engendrait plus de mal-être que je l’aurais pensé. Néanmoins, ce que j’éprouvais pour Imrel était bien réel. Durant tout ce temps, à ses yeux, j’étais cette fille qu’il a agressée sexuellement et qui lui retombe dans les bras, sept ans plus tard.

Quelle humiliation…

S’il ne l’a pas mentionné la nuit de ma crise d’angoisse, c’est qu’il en mesurait l’impact sur mon existence. Et il s’en fiche éperdument.

J’en suffoque, le cœur en miettes, détrempée par la morosité du firmament.

— Rentre dans la voiture, Ava, tu vas tomber malade.

Qu’il aille se faire voir !

Je fais volte-face et m’élance sur les pavés. Je cours vers l’intérieur de la ville, peu importe la destination. Un café, un magasin, un hôtel.

Les gouttes me brouillent la vue. Je me sens envahie par une vague de chaleur givrée.

Je dois m’éloigner de ce prédateur obsessionnel.

Les rues sont désertes en raison du mauvais temps, je patine sur la pierre et manque de tomber.

Je veux… Je veux…

Tout tangue et s’amalgame.

Et je ne me souviens plus de rien, hormis le choc de mon corps sur les pavés.



J’ai si froid…

Un parfum boisé m’apaise d’emblée, appliquant un pansement sur mon âme éreintée. L’orage s’est calmé. Je n’entends qu’un clapotis continu, tout aussi lénifiant. Où suis-je ? La douceur d’un tissu caresse la peau de ma joue, je me sens ensevelie sous une lourde masse d’édredons. Troublée, je lève les paupières et réalise que je me trouve dans mon lit. Allongée sur le ventre, j’ai ramené ma pomme d’ambre près de mon nez. Je cille, tentant de retrouver mes esprits, quand un bruissement derrière moi attire mon attention.

En me retournant, j’ai l’impression que mon corps tout entier souffre d’ecchymoses. Mon crâne me fait un mal de chien. Je pousse les épaisses couvertures en laine qui me recouvrent. Ma sœur est installée sur le bord du matelas. Elle m’observe avec inquiétude, emmitouflée dans un plaid *La Reine des neiges*.

— Salut, émets-je d’une voix fracassée, une douleur aiguë lacérant ma gorge.

— Tu te sens mieux ? s’excite-t-elle.

Je porte le dos de ma main à mon front, m’étonne qu’il soit brûlant.

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ?

Il faut quelques secondes à mes souvenirs pour affluer, m’asperger de leur jet acide.

— Tu as couru au lieu de monter dans la voiture et tu es tombée. Comme tu ne te réveillais pas, Papa t’a ramenée à la maison.

La petite voix de ma cadette dénote sa panique. J’ai dû m’évanouir sous le coup de la pluie et de l’émotion. Là, je dégoutte de sueur.

— Où sont tes parents ?

— Maman est revenue y a pas longtemps, elle fait une sieste et Papa est parti acheter des médicaments pour toi et un téléphone pour lui. Il a dit que tu avais « la crève ».

Et ce salaud a sans doute raison.

— Un téléphone ?

Elle pointe du doigt un appareil sur le chevet.

— C’est pour toi.

Je me penche à grand-peine et attrape le mobile, le détaillant sous toutes les coutures. C’est celui d’Imrel, un smartphone dernier cri, tout neuf, qui coûte un bras. Émerveillée, je lui avais demandé pourquoi il investissait autant dans un téléphone alors qu’il se contente d’échanger des appels et des mails. Il m’avait répondu que c’était pour l’image, d’un point de vue strictement professionnel. Lorsqu’il avait proposé de me l’offrir, je m’étais empressée de refuser, très touchée malgré tout.

Ma poitrine se serre à cet agréable souvenir.

Il est allumé. Je réalise en manipulant l’appareil qu’il y a inséré ma carte.

Il est dix-huit heures trente. Je me pince l’arête du nez.

Merde…

De nouveau, cette souffrance intérieure désagrégeant mes organes.

Comment ai-je pu oublier ?

La question m’a foudroyée en même temps que mes réminiscences.

Pourquoi m’en suis-je souvenue ? C’est à présent ce qui me leste la poitrine tant ça me déprime.

Vite que je me tire de cette baraque de tarés. Je puise dans mes dernières forces, brave mes vertiges, mes frissons et ma fièvre sous les yeux ahuris de Pia.

Elle se redresse et me sermonne.

— Papa a dit que tu devais pas te lever.

Qu’il aille se faire foutre.

— Ava est plus forte que ce qu’il croit, la rassuré-je, l’impression d’évoluer dans une pièce mouvante.

Je porte sur moi un pull cache-cœur gris qui lui appartient, m’arrivant au milieu des cuisses, et un large pantalon de cachemire qui me tient au chaud. M’a-t-il déshabillée ? Bien sûr. Je suppose que c’est aussi lui qui m’a séché les cheveux. Je les attache en chignon de guerrière et empaquette le principal de mes affaires.

Peu importe si je suis malade, je refuse de me plier à ses règles, ses exigences. Je veux retourner chez moi. J’ai besoin d’air, de réfléchir, d’accuser le choc avec un esprit clair. J’espère qu’il ne sera pas trop rapide à revenir.

— Tu t’en vas ? chevrote l’enfant, avec un regard larmoyant.

— On se reverra à Paris.

Les idées confuses, je ne suis pas certaine de pouvoir tenir mes engagements.

Je me suis tant attachée à ma sœur, la gommer de ma vie une seconde fois me fendrait le cœur. Aurai-je la force de me confronter à son père lorsque je voudrai la voir ? Je n'en sais rien.

La pomme d'ambre gît sur mes draps défaits, en évidence. Le téléphone, je l'embarque par nécessité. Ma valise est bouclée en moins de deux. J'enfonce une casquette sur ma tête et appelle Luigi, le chauffeur qui m'a conduite dans cette villa la première fois.

Un dernier câlin à Pia. Sa douceur et son chagrin donnent l'envie de demeurer dans ses bras *ad infinitum*, mais ma douleur est trop cuisante.

Puis-je l'abandonner dans cette maison de fous ? Imrel ne la meurtrirait pas, non ? Devrais-je l'embarquer chez Nonna ? Qu'est-ce que ça changerait ?

« Je planterais une balle dans le crâne du premier qui oserait poser son petit doigt sur elle. Même si ça devait être moi. »

Je m'assieds à croupetons, prends son visage si expressif en coupe, alors que ses yeux humides m'implorent de rester.

— Dis-moi un secret, Pia. Est-ce que ton papa t'a déjà touchée là ?

Ses pommettes s'empourprent lorsque je désigne son entrejambe. Elle secoue la tête.

— Nooon. Papa m'a dit que c'était interdit. Que personne devait toucher ma minette !

— Et lui non plus ?

— Il a dit que y a que moi qui peux.

Je la jauge quelques secondes, accepte sa sincérité comme une vérité, rassurée en mon for intérieur. Je prie tous les dieux pour que le loup ne se transforme pas en aigle noir, pour être sa seule victime, à cause de ce parfum étrange qui est le mien.

Dès que Luigi m'informe de sa venue, je me précipite dans la tiédeur extérieure, l'envie de mourir à chaque effort fourni. Pas besoin de saluer Clara, de lire dans ses yeux le soulagement de me voir décamper. De refouler mes reproches de ce qu'elle est : une génitrice lamentable, du genre qui laisse son nouveau mec tripoter sa fille adolescente.

Ce n'est plus ma mère. Dans le cœur, elle a déserté son poste depuis belle lurette. Si c'était possible, je gommerais ses gènes de mon ADN.

L’odeur de l’herbe mouillée m’étourdit, mais le feu dans mes veines me garde debout.

Je monte dans le véhicule de l’homme aimable qui me conduit à la gare.

Je voudrais faire une escale chez Nonna, mais Imrel aurait le temps de me retrouver. Alors, j’appelle mon père pour l’avertir et grimpe dans le premier train en direction de Florence, pour enfin débarquer à Paris.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39 – FLASH-BACK



À dix-sept ans, tout s’éclaira.

Il avait suffi d’une lecture imposée par ma prof de français. Le hasard avait révolutionné mon univers. J’avais fait des recherches, écumé les bibliothèques en quête de ma pathologie, mais on ne parlait que d’hypersomnie. Un odorat développé comme les plus grands nez de France. Ce n’était pas suffisant. Ils ne pistaient pas les gens à des kilomètres comme les clebs, ne lisaient pas leurs émotions, ils se contentaient de décomposer les fragrances environnantes pour en créer de nouvelles.

Jean-Baptiste Grenouille le faisait.

Son don allait au-delà de l’entendement, je ne possédais rien d’aussi surnaturel, mais je me reconnaissais en lui. À l’exception que c’était un sociopathe en manque d’amour et que, si comme lui je ne me souciais pas des émotions d’autrui, moi, je n’avais pas besoin qu’ils m’aiment.

Le parfumeur.

Le fabricant d’odeurs.

L’auteur avait su mettre des mots sur mes tourmentes, mes interrogations. Il m’avait appris que la connaissance du vocabulaire olfactif était primordiale pour un être tel que moi. Et, surtout, il avait donné un sens à ma vie. Moi aussi, je serais parfumeur. Je créerais le beau pour pallier la laideur humaine.

Mon acuité ne m’en laisserait pas le choix, de toute façon.

Je m’étais alors renseigné sur les cursus envisageables et avais partagé mon euphorie avec Mayelle.

Assise sur mon lit, les jambes repliées sous ses fesses, elle me scruta d’un air apeuré.

— Tu veux… quitter la maison ?

Je sentais poindre sa terreur.

— J'arrête de lutter, lâchai-je, le cœur léger. Je suis différent, c'est comme ça. Je vais exploiter mon potentiel. J'intégrerai l'Institut du parfum à Versailles et deviendrai un monstre dans le domaine.

Après tout, je possédais des capacités supérieures à mes congénères, il n'était plus question d'en avoir honte. J'avais toujours fonctionné à l'instinct, il était temps de faire travailler mes méninges.

— Imrel, s'étrangla-t-elle. Je… suis contente pour toi, mais… tu ne peux pas me laisser…

J'arquai un sourcil, sidéré qu'elle puisse songer à une telle éventualité.

— Putain, jamais je ne t'abandonnerai dans ce merdier. Tu viens avec moi. On bossera durant les week-ends et les vacances scolaires pour payer notre loyer. Dans deux ans, tu auras ton bac, tu pourras décider quoi faire d'ici là. T'en dis quoi ?

Sa respiration s'accéléra. Dans ses yeux, un éclat d'espoir, vite assombri par, de nouveau, cette frayeur habituelle.

— Les monstres… ils ne nous laisseront pas.

C'était ainsi que nous les appelions.

J'enroulai une mèche de sa chevelure chocolat autour de mon doigt.

— Ils sont majeurs et tu as seize ans… Tu ne veux toujours pas porter plainte, Mayelle ?

Elle détourna la tête.

— Ça changerait quoi ? Ils n'iraient même pas en taule. Tu le sais aussi bien que moi.

Les contradictions de ce monde détraqué, une fois de plus. Mayelle n'avait pas envie d'exposer les secrets obscurs de son existence. Son cercle d'amis était restreint, et leur jugement hypothétique la sclérosait dans cette situation insoutenable. Elle souffrait d'un cruel manque d'assurance et avait du mal à sociabiliser.

C'était une décision que je respectais, même si elle me révoltait.

— Ils commencent à se dégonfler. Depuis que j'ai pris du muscle, je sens leur hésitation. Parfois, ils flanchent.

La fréquence de leurs agressions avait diminué. Ils n'osaient plus trop, quand j'étais dans les parages, et les viols s'étaient mués en attouchements sexuels.

— Mais ils sont toujours plus forts que toi.

— On s’en fout, Mayelle. Ici, ils gardent l’avantage, mais si on se barre, je ne laisserai pas ces bâtards t’approcher.

— Et les parents ?

— Tu as seize ans, je saurai les convaincre. On ne part pas au bout du monde, ils auront deux bouches de moins à nourrir.

Mes arguments esquissèrent un sourire au coin de ses lèvres.

Tout se déroula comme prévu. Nous avions fomenté notre déménagement, sans en parler à personne dans un premier temps. Des mois passèrent dans une routine accablante, alors que nous trépignons d’impatience. J’eus dix-huit ans, l’âge de pouvoir être locataire.

Nous avons balancé la sauce à nos vieux une semaine avant le départ, notre bail était déjà signé.

C’était un risque, selon elle. Pour moi, il s’agissait de survie.

Leur tronche à l’annonce de notre déménagement m’arracha un rictus satisfait. Ce soir-là, je compris que, tout au fond, ils savaient. Ils en connaissaient la raison. S’ils s’y opposèrent dans un premier temps, la menace, dans mon expression, de tout déballer les convainquit. Nous avons tenu à le dissimuler à nos aînés. Seulement, ces geeks quittaient à peine le domicile, découvrant le pot aux roses deux jours avant notre départ.

Je l’appris le lendemain de notre installation dans notre petit T2, quand Mayelle, en pleurs, se blottit contre mon dos, dans notre nouveau lit.

— Mayelle ?

Il était une heure du matin, le montage des meubles m’avait lessivé.

Un énième sanglot m’interpella. Je me tournai vers elle, déblayant sa figure dans la pénombre. Elle tremblait. De colère.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

Je misai d’abord sur le contrecoup de ces derniers mois… de ces dernières années. Quand les notes de son dégoût me parvinrent, l’angoisse sourdit dans mes tripes.

Elle enfouit sa figure dans le creux de mon cou.

— Ils l’ont su. Les monstres…

Bordel.

J’eus l’impression de recevoir un uppercut dans la gueule. De quoi me réveiller sur-le-champ.

— Quand ça ?

Je ne demandais pas quand ils l’avaient appris, je m’interrogeais sur quand…

— Avant-hier. Le matin de notre départ, quand je suis sortie à la boulangerie.

Ma gorge se noua.

Ces enflures avaient attendu qu'elle soit à l'extérieur, loin de moi.

Je fulminai. Je n'avais pas pu la protéger, une fois de plus. Une fois de trop, putain !

— Ils se sont déchaînés, couina-t-elle, le poing serré de frustration autour de mon tee-shirt.

— Je n'ai rien senti.

— Je me suis lavée. Je ne voulais pas causer de problèmes et compromettre notre départ. Mais c'est fini… ils ne savent pas où on habite.

Mes doigts vibraient autour de son fin visage. Muet, j'enlaçai sa charpente famélique, accusai le coup quelques secondes, avant de bondir hors du lit.

— Montre, ordonnai-je.

Elle se mit debout, trémulant elle aussi de rage. La colère était devenue un facteur prédominant chez les Balmani, qu'importe les contours qu'elle prenait. (J'appris plus tard que les chiens ne faisaient pas des chats, notre paternel s'était souvent acharné sur notre mère avant que je sois assez mature pour m'en apercevoir.) Les mâchoires crispées, elle se délesta de son pyjama.

Entre ses côtes saillantes, des hématomes violacés hurlaient sa douleur. Sur ses jambes, des lézardes carmin contrastaient avec la blancheur éclatante de sa carnation. Quelques croûtes subsistaient, troublant ma vision de rage.

— Et… en bas ? grincé-je, ivre de fureur.

Elle laissa échapper un son étrange, entre le rire et le hoquet.

— Je n'arrive toujours pas à faire pipi.

Mon poing faillit s'encastrer dans la penderie. Je me retins in extremis, songeant qu'ici, c'était notre havre de paix, qu'il ne fallait rien abîmer. Qu'on n'avait pas encore les moyens de casser le mobilier.

Le retour aux vieilles habitudes fut amer. Mayelle s'allongea sur le matelas, jambes écartées, les mains croisées sur le ventre et les prunelles rivées au plafond. Je me munis de son baume apaisant, trempai mes doigts dans un mélange chargé d'huile de coco et d'eau de rose. J'enduisis ses lèvres avec une extrême prévenance, guidé par ses tressaillements de douleur.

— Un jour, je le leur ferai payer, je te jure.

Elle ne répondit rien, concentrée sur sa respiration.

Fulminant sans réserve, je m'appliquai longtemps et m'oubliai, tentant d'effacer les atrocités qu'ils avaient commises. Si bien que je la sentis. La note de son plaisir. Mon regard se posa sur son visage, toujours dirigé vers les moulures du vieux plafond. Je reniflai, pour être sûr. Elle ne bronchait pas, ne protestait pas. Très bien, j'allais remplacer le fantôme de leur barbarie. Depuis le temps, j'avais appris ce que les filles aimaient : ça n'avait rien en commun avec les morsures et les écorchures des jumeaux maléfiques. Je m'appliquai, lui extorquai même quelques soupirs silencieux. Si je décelai le fumet de l'excitation sans peine, en décortiquer la raison était une autre paire de manches. Était-ce dû au soulagement ou à un désir pur ? Qu'importe, elle méritait cette maigre consolation. Fort de détermination, j'abreuvais les contours de ses bleus de doux baisers, jusqu'à plonger ma langue entre ses chairs lésées.

Elle frémit et se crispa d'un coup.

— Imrel…

Je m'arrêtai, à l'affût de ses réactions. Un silence s'étira.

— Tu as mal ?

Rien ne l'indiquait.

—… Non. Continue…

Je continuai. Je la soignai autant que je le pus, autant que je l'avais appris. Les larmes inondèrent ses joues, s'étalant en une tache humide sur l'oreiller. L'odeur du sel m'étourdit plus que celle de sa cyprine. Et enfin, elle se relâcha.

Ce n'était pas un orgasme, plutôt une détente absolue. L'abandon au plaisir et à la confiance. Elle aimait ce que je lui prodiguais, mais il fallait qu'on dorme.

Le lendemain, c'est elle qui me réveilla, offensant mes narines des effluves trop sucrés de ce qu'on appelle jus d'orange en carton.

Comme nous déjeunions en silence, je perçus sa tension.

— Ça va ?

Elle inclina la tête de côté.

— J'en sais rien… Ce qui s'est passé, cette nuit…

Mon croissant demeura en suspens, non loin de ma bouche.

Son regard fuyant virevoltait partout autour de moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ne te cache pas, parle-moi.

Une fois de plus, je décortiquais les émotions, pas les sentiments.

— On a dérapé, non ? Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

Je haussai les épaules.

— Désolé, je pensais te faire du bien.

Un pli barra son joli front.

— Oui. Mais… c'était bizarre… parce que c'est toi. T'es mon frère. Et tu n'es pas comme les jumeaux.

Je me calai contre le dossier de la chaise Ikea.

— Comme tu veux. Moi, ces conneries de parenté, je m'en branle. Un truc à la con inventé par cette société vide de sens. Il est juste hors de question que tu m'associes à eux.

— Jamais de la vie ! s'empressa-t-elle de me rassurer. Mais je préférerais découvrir tout ça avec un autre garçon, tu sais. Un jour, quand j'en serai capable.

Je lui retournai un sourire.

— Ouaip. J'espère sincèrement que tu le seras, sœurette.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 40 – ÇA SENT LA VILLE



Au petit matin, je suis rentrée à Paris.

Une nuit dans le TGV depuis Florence, et je retrouve Papa, Mathilde, notre appartement modeste baigné par le brouhaha de la capitale. Une véritable explosion d'émotions, un soulagement et une souffrance délétère, car je sais que tout est fini.

Je réponds à leurs sourires, mais suis incapable de m'étaler sur mes vacances. Le trajet m'a épuisée, j'ai de la fièvre et je tousse mes morts. Direction mon lit, que je gagne tel un robot programmé pour se régénérer. Le cœur lourd, je me débarrasse de mes espadrilles et m'affale sur mes draps frais, l'odeur d'Imrel valsant autour de moi. Dans la précipitation, j'ai quitté la villa Lavanda sans me changer. Alors je sombre en enfouissant mon nez dans le col de son cache-cœur, l'impression d'être enlacée par l'homme dont je suis tombée amoureuse.

Une série d'appels manqués de ma grand-mère dans mon téléphone. Au fond, son inquiétude me touche, mais je ne suis pas en état de lui parler. J'ai laissé Papa la rassurer.

Trois jours à somnoler, courbaturée et bichonnée par mes parents. D'habitude, les coups de froid ne m'effraient pas. Même étourdie, je continue à vivre en ignorant les conseils médicaux de Mathilde. Raison pour laquelle cette fois, mon état la préoccupe. À vrai dire, je n'ai pas envie de quitter mon lit.

Je ne veux pas y songer, bien que ce soit tout ce qui occupe mon esprit.

Mon cocon chaud, tout ce temps, un passé que j'avais oublié l'empoisonnait. Cette chambre à coucher, le fantôme d'Imrel l'a toujours hantée.

Quelle injustice. Ces années gâchées parce que j'ai refusé de parler.

Et lui…

C’est un cauchemar. Je ne pense qu’à ses baisers, qu’aux murmures de sa voix rauque dans mon oreille. Qu’aux mots qu’il m’a offerts, valorisants et parfois si cruels. Ses mains toujours sur moi, son regard pénétrant. Et ça fait tellement mal. Ça fait mal, car en contrepoint apparaissent les images de lui et de Clara. Et les souvenirs, les très mauvais souvenirs.

« Ça te plaisait. »

Ce mensonge martèle dans ma tête, proféré par cet autre Imrel, ce sale type que j’ai rencontré quatre jours plus tôt. Pourquoi a-t-il infligé ça à une adolescente ? Mon odeur l’avait-elle déjà envoûté ou se cherche-t-il des excuses pour justifier sa sexualité déviante ? Rien ne m’étonnerait de sa part.

Pourtant… Pourtant, cet été, avec moi, il était si…

Il faut que j’arrête, il veut mon parfum.

Le téléphone vibre dans ma main. Recroquevillée sous la couette malgré la météo estivale, je n’y prête pas attention, me contente de serrer l’appareil contre ma poitrine. À l’exception de son pull, c’est tout ce qu’il me reste du parfumeur.



— Ava ?

J’ouvre grand mes yeux ensuqués, les rive sur l’entrebâillement de la porte.

— Val ?

Mon amie est là, chez moi. La main sur la poignée, elle me recouvre de son regard soucieux. Sa minijupe plissée et son chemisier à manches courtes m’indiquent qu’il fait toujours chaud à l’extérieur. Elle pénètre dans mon terrier en refermant derrière elle, s’adosse aussitôt au battant, bras croisés sur la poitrine.

— Florent m’a appelée parce qu’il s’inquiète. Ça fait cinq jours que t’es revenue, merci de m’avoir avertie !

Penaude, je me redresse sur ma tête de lit, la nuque moite de sueur. Je me rappelle notre ultime face-à-face, en Italie. Ça me surprend de la voir ici.

— Quelle heure il est ? demandé-je en me frottant les yeux.

— Quatorze heures. Il paraît que t'es malade ?

Son ton s'est adouci. J'y décèle plus de détresse que de reproches.

J'opine et lâche un soupir, déjà angoissée à l'idée de devoir m'expliquer. Elle vient s'asseoir sur le bord du matelas et pose sa main manucurée sur mon épaule.

— Y a pas que ça. Ça ne va pas, hein…

Cinq jours que je ne sors de cette chambre que pour me laver ou me sustenter. Pas besoin d'en dire plus, nous savons toutes les deux de quoi il retourne.

Je retiens un sanglot. Fourrage dans mes cheveux embroussaillés. Deux jours que je garde la même tenue, je dois puer. Qu'en aurait pensé Imrel ? Je ne voulais pas que Val me voie au fond du trou.

— Je savais qu'il te ferait souffrir, maugrée-t-elle, pressant ses doigts sur ma chair. Et toi aussi, tu le savais. Qu'est-ce qui t'a pris, Ava ?

Je lève la tête et reçois sa sollicitude en pleine face. Plus possible de retenir mes larmes, je porte mon drap devant mon visage pour le dérober à son jugement, je lui cache ma honte, me protège de sa pitié ou de son mépris. Et je dissimule les sentiments violents qui me dévastent encore.

— Je ne sais pas, Val… je… ne pensais pas qu'on pouvait… souffrir autant !

Elle soupire et me câline, frictionnant mon dos.

— Tu dois te ressaisir. Faut pas laisser cet étron te pourrir la vie.

J'essuie ma morve d'un revers.

— J'ai toujours pas digéré les menaces de ce psychopathe, grognonne-t-elle.

— Désolée de ne pas t'avoir appelée, Val. Après nos prises de tête, là-bas, j'avais peur que tu ne veuilles plus me parler…

Elle lâche un rire cristallin, caractéristique de son timbre féminin enfoui sous un solide tempérament.

— Ce serait triste que notre amitié n'y survive pas ! Quoi que tu fasses, même si je trouve ça gerbant, je serai toujours là pour te ramasser à la petite cuillère. Sinon à quoi je servirais, hein ?

Les yeux embués, je la dévisage avec gratitude, presque hallucinée.

— Tu ferais de même pour moi, non ? ajoute-t-elle crânement.

— Bien sûr ! Je serai toujours avec toi. C'est juste que j'avais trop honte.

— Y a de quoi ! se moque-t-elle, enfonçant son doigt au milieu de mon front. T’as complètement déraillé. Et… (elle marque un temps) tu devrais appeler Léo. Tu lui manques. Il s’inquiète, lui aussi.

Je hoche la tête, la gorge nouée par mes secrets.

Ses épaules s’affaissent. Son regard change également, plus profond, il fouille dans mes émotions. Mon menton trémule. Une vague supplémentaire me déborde, et je craque.

Je dis tout à ma meilleure amie. Pleurant dans ses bras, je lui raconte comment cette folie a commencé. Le livre, le don du parfumeur, mon désir de vengeance d’abord, puis mon envie de lui. Ensuite, ses mots gentils, sa façon de me consoler, son obsession. Mes sentiments. Et les conséquences de l’acte charnel.

— Il a baisé tante Cla… !! ?

Je saute sur elle et la bâillonne de mes paumes, les yeux en corolle.

— Chtttt ! Mes parents vont t’entendre !

Elle cille, médusée.

— Il a baisé tante Clara devant toi ? répète-t-elle tout bas. Mais ce bâtard ! Argh, c’est dégueulasse. Je veux même pas l’imaginer ! Et tu dis que t’éprouves encore des choses pour lui ?

Frustrée par cette aberration, je pince les lèvres pour ne pas chialer. Très vite, Val prend mon crâne en coupe.

— Hey, m’interpelle-t-elle. Désolée. C’est pas ta faute, OK ? Il t’a attrapée dans ses filets, mais ça va passer, je te le promets. Je t’aiderai à en sortir.

Comment le pourrais-tu ?

Sa présence, sa bienveillance console mon cœur. En Toscane, j’ai sauté aux conclusions dramatiques, persuadée que j’avais dégringolé dans son estime, effondrée à l’idée que ma *bestie* tire une croix sur moi.

Je m’accroche à ses prunelles fuligineuses, un poil revigorée par ses encouragements.

Soudain elle affecte un air préoccupé, semant en moi une graine de panique.

— J’ai essayé de raisonner Théa, seulement cette tête de mule n’a pas manqué de faire remarquer aux autres ton rapprochement avec Imrel. Je crois que pour elle, c’est le plus grand scandale *ever*. La bigoterie de son père a trop déteint sur cette branche de la famille.

Statufiée, je sens mon pouls s’emballer.

Val me lâche et se pince le menton, la mine pensive.

— Elle ne vous a pas balancés, mais ses insinuations sont trop ambiguës. J'espère qu'elle n'a rien dit après mon départ.

Mon Dieu…

— Depuis la tempête, Nonna n'a pas cessé d'appeler car elle s'inquiétait. Tu crois qu'elle me détesterait ?

Une moue désapprobatrice tord le visage de ma cousine.

— Arrête un peu de flipper. C'est notre Nonna, elle continuera de se soucier de toi quoi que tu fasses. T'es sa petite-fille, elle t'aime, abrutie.

Une vague de chaleur vient apaiser mes tracas.

Ça paraît évident pour elle. Pourtant, son père – qui était censé lui vouer un amour absolu – l'a abandonnée, elle aussi. Pourquoi suis-je la seule à douter de l'affection de mes proches ? Ça revient sans cesse, cette peur de leur jugement, ce besoin de leur plaire pour qu'ils m'acceptent. Imrel avait raison sur ce point. Si j'ai refusé de vivre avec ces attouchements sur la conscience, c'est parce que je craignais qu'on me catalogue comme la petite menteuse capable de tout pour récupérer sa mère. Je suis si pitoyable. Ça m'empêche d'être complètement honnête. Même avec ma meilleure amie. Je ne lui ai épargné aucun détail, exception faite de la pire nuit de ma vie. Ce cancer silencieux qui me ronge depuis tant d'années. Je ne peux pas. Elle sait que je continue de me brûler sur la flamme du maudit parfumeur, et je ne l'assumerais pas. Elle me harcèlerait pour que j'en alerte la terre entière, et si découvrir cette part d'Imrel m'a dévastée, je ne supporterais pas qu'ils aient tous cette image de lui.

— Val… il y a autre chose qui me tracasse. Cette admission à l'école des Étoiles… je ne sais pas quoi décider. Tu ferais quoi, à ma place ?

Elle expire avec emphase et s'enfonce plus loin dans le lit, ne laissant dépasser que le bout de ses jambes tendues.

— La danse est un véritable kif, mais ma vocation, c'est le droit. Toi, t'as ça dans le sang. Et j'avoue qu'intégrer cette école est une sacrée opportunité.

Les yeux au plafond, elle hausse les épaules, agacée.

— Je t'en voudrais si tu l'acceptais, mais je me tirerais les cheveux si tu la manquais !

Un sourire éclot sur mes lèvres. Ses propos mettent du baume sur mes écorchures.

— Merci. J’avais peur que tu minimises l’importance que j’y accorde, que ta haine envers Imrel passe au-dessus.

Val secoue vivement la tête.

— T’es folle. Je suis ton amie avant d’être la détractrice de ce connard. Saisis ta chance. Considère-le comme un dédommagement pour t’avoir brisé le cœur et va au bout de tes rêves !

Va au bout de tes rêves.

— J’ai peur que ça maintienne le lien entre nous. Et puis, comment réagira mon père quand je lui avouerai qu’Imrel paie mes études ?

Elle m’avise quelques secondes, posant sa main sur la mienne avec une gentillesse émouvante.

— Pour ton père, ne te prends pas la tête. Tu n’as qu’à dire que c’est Clara qui finance tes cours. Elle ou Imrel, c’est pareil. Du reste… t’es la seule à savoir si ça en vaut le coup. Mais quoi qu’il arrive, je serai là. Je ne te lâcherai pas, OK ?

Mon sourire tremble.

— Et s’il t’importune, je lui ferai la peau, à ce trouduc ! Je suis remontée à bloc !

J’éclate d’un rire salvateur.

— Merci, Val !

Derrière ce mot, tant d’émotions s’entrechoquent. Un brin de culpabilité, toujours, ainsi qu’une affection démesurée.

— L’Italie ne nous réussit pas, plaisante-t-elle. La prochaine fois, on embarque Léo en Grèce. D’ailleurs, n’oublie pas de l’appeler ! Je crois que la soirée de ton anniversaire l’a troublé plus qu’on le pense.

À son clin d’œil, je vire au carmin.

Oh, là, là, non ! Bon sang, mais n’importe quoi ! Je ne vais pas me jeter dans les bras de mon meilleur ami pour recoller mes morceaux brisés. En revanche, elle n’a pas tort, revoir mon Léo me fera le plus grand bien.

— Faut qu’on reste amies d’ici les prochaines vacances, argué-je, frondeuse.

— Pfff, imbécile !

Il est temps que je cesse de me morfondre, que j’arrête de chérir la multitude d’appels en absence d’Imrel, ou de relire les messages sans réponse qu’il m’a envoyés depuis ma fuite en France. Tout est fini, c’est impossible autrement. Impossible que je continue de l’aimer. Impossible de lui pardonner. Je le sortirai de ma vie, sans plus le laisser m’atteindre. Je

refuse également que cet établissement lui serve de prétexte pour graviter autour de moi. Il a insisté pour financer mon inscription sans contrepartie, qu'il respecte mon putain de mal-être, qu'il ne m'approche plus ! Quand j'en aurai la force, je mettrai les choses au clair avec lui. Pas tout de suite. Pas dans cet état de fébrilité. La haine ne s'estompera jamais, mais pour le moment, je suis à terre. La honte me dévore, je détesterais qu'il en joue, qu'il me manipule.

« Ça te plaisait. »

Que ce pervers aille se faire foutre !

Tant pis si ce secret me ronge de l'intérieur, en septembre, j'intégrerai l'école des Étoiles et je m'efforcerai d'atteindre mes rêves.



TROIS JOURS PLUS TARD

— C'était dément ! La salle était pleine à craquer, c'est le meilleur cadeau d'anniversaire du monde !

Léo passe son bras sur mon épaule, un sourire vantard sur les lèvres, tandis que Val a le nez dans son téléphone, occupée à poster des *stories* sur Insta.

— On ne pouvait pas te laisser rater un spectacle d'UNKA ! Qui sait quand ils reviendront en France.

Il est vingt-deux heures lorsque nous quittons le Bataclan. La nuit a presque fini d'engloutir le firmament, et mon anxiété commence à se réveiller. Je scrute le ciel sans étoiles de la capitale, me rappelant que depuis la fenêtre de ma chambre à la villa Lavanda, il scintillait de mille feux, recouvert d'une poussière de diamant.

— Je vous abandonne, les amis, nous avertit Val. Je passe mon examen de rattrapage dans une semaine, j'ai gavé à réviser.

L'œillade qu'elle m'adresse manque d'ébouillanter mes joues.

Après qu'elle a grimpé dans son Uber, Léo, son bras toujours autour de mes épaules, me demande si ça ira pour ce soir.

— Maintenant que j'ai mon appart', tu viens quand tu veux. Si t'as pas envie de dormir, je te divertirai toute la nuit. J'ai *full* jeux de société.

J’en suis sûre, si les circonstances avaient été différentes, les propos de Val auraient semé le trouble dans mon esprit. Un trouble sans doute délicieux, me poussant à reconsidérer l’importance de ma dernière relation sexuelle avec Léo.

J’extirpe mon téléphone de mon sac, ce téléphone si spécial qui affiche une série d’appels en absence. L’appelant est inconnu, j’en ai l’estomac révulsé.

J’ai bloqué *son* numéro. Ses messages s’estampillaient jour après jour sous ma peau, affermissant leur emprise sur mon âme cassée. Laisser ses tentatives de contact sans réponse était un véritable supplice, mais entendre sa voix me terrorisait davantage. Une brillante idée m’est alors venue. Enfin, brillante, mais d’un masochisme à peine soutenable. Je me suis procuré un parfum au magnolia que j’asperge sur ou autour de moi, histoire de me remémorer ce qu’il m’a infligé.

Je ne me soupçonnais pas d’une telle force.

Cependant, il a compris et il persiste. Il y en a même plus que d’habitude.

Léo jette un œil sur ma liste d’appelants et m’interroge.

— C’est quoi tous ces appels ? On te harcèle ?

— Je ne crois pas, murmuré-je, l’estomac lourd.

Personne ne l’a mis au courant pour Imrel. Je n’avais pas envie et Val est d’avis qu’il n’a pas besoin de savoir. Mon ami ne dit rien quand je me colle contre son épaule, calquant le rythme de mes pas au sien. Fébrile, je m’apprête à accepter sa proposition, lorsque le nom de mon père apparaît sur mon écran. Il m’a laissé un message vocal m’intimant de rentrer dès que possible. La sécheresse de son ton m’intrigue.

Merde…

Aurait-ce un lien avec les appels inconnus ?

La boule d’angoisse dans mon ventre s’amplifie d’emblée. La peur pétrifie mes membres et je me statufie.

— Ava ? m’interroge le grand brun, s’arrêtant en miroir. Tu fais une drôle de tête, ne tombe pas dans les pommes !

Je titube, m’appuie à son bras.

— Je… vais rentrer.

L’appréhension me torture.

Imrel n’aurait pas fait ça…

Il ne peut pas…

Me trahir de la sorte…

Léo me raccompagne devant chez moi, respectant mon mutisme inquiet. Une fois mon appartement gagné, je trouve mon père installé sur le canapé, seul. Une lampe diffuse une lumière tamisée dans le salon, dans la lourdeur de l'atmosphère, on n'entend qu'un arrière-fond de télévision et le tic-tac de notre vieille horloge murale. Sa posture voûtée ne me dit rien qui vaille. La tête pendant en avant, il appuie ses coudes sur les genoux.

« Imrel : La maison est imprégnée de toi, Ava, mais rien n'est comparable à ta présence. »

« Imrel : Réponds-moi, putain. J'ai besoin d'entendre ta voix. »

« Imrel : En quoi tes sentiments seraient plus nobles que les miens ? Je suis différent, et c'est ce qui te fascine à mon sujet. Ne retourne pas mon don contre moi. »

« Imrel : Un jour, tu devras accepter la vérité sur ce qu'il s'est passé, cette nuit-là. En attendant, je ne te laisserai pas fuir. C'est au-dessus de mes forces. »

« Imrel : Je me suis rendu sur ces fichus réseaux sociaux juste pour t'observer, tu y crois ? Tu es si belle, ma vanille. Cette tristesse que tu as dans les yeux, elle m'hypnotise. J'aimerais la voir en face, la palper. Te posséder jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une miette. »

« Imrel : Crois-tu pouvoir y échapper ? Tu resteras mon obsession jusqu'à ce que j'obtienne ton essence. Ne me sous-estime pas. »

— Assieds-toi, Ava. J'ai quelque chose à te dire.

J'obéis à mon père, à deux doigts du malaise. Des scénarios se succèdent et se superposent, fusant si vite que j'en ai le tournis. Les mains crispées sur mes cuisses, je demeure aux aguets.

Il lève la tête, abattu, le tracas creusant de profondes rides sur son front.

— Emilia m'a appelé. Ta mère a fait une chute d'escalier. Elle n'a pas survécu. Je suis désolé, ma puce.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 41 – FLASH-BACK



Elle n’avait que douze ans et, déjà, sa chevelure s’embrasait sous les lueurs crépusculaires. Une tache de feu au milieu du tableau froid et bleuté du large marin. Les vastes étendues sableuses conservaient leurs nuances grises de l’hiver, exhalant des odeurs pulvérisées par l’iode prégnant dans l’atmosphère. J’aimais parfois m’exiler quelques jours à Étretat, fuir un Paris suffocant pour respirer la mer le temps d’un week-end, nettoyer mes sinus de cette pollution exécrable. Ici, j’avais le champ libre pour dessiner mille et une nouvelles formules, élaborer les parfums que mes clients s’arracheraient. J’étais à des lieues d’imaginer que je la rencontrerais… une seconde me suffit à la sentir. Cette note d’innocence, d’une pureté, d’une singularité inégalée. La quintessence que j’avais toujours fantasmée, d’aussi loin que je me souvienne. Cette évidence, s’incrustant sous la peau, sinuant dans les veines pour envelopper chaque fibre, pour se répandre dans l’organisme comme un venin pernicieux. Mes yeux ne purent y résister, ils se braquèrent sur sa chevelure cuivrée, ses boucles voletant tandis qu’elle courait sur la plage, derrière son père.

Une incurvation nerveuse étira mes lèvres.

L’ironie arracha un rire bref et spontané de ma poitrine.

Évidemment qu’elle était rousse.

Les joues en feu, je jubilais. Je trépignais, enivré par son effluve dominant.

Évidemment qu’elle était belle.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour m’ensorceler, moi, parfumeur de renom, mais surtout, meilleur nez qui puisse exister sur cette planète.

Elle était mon Graal. Les notes de cœur étaient les plus folles, bouleversantes, dans une harmonie grinçante de jeunesse.

J’étais assis sur une roche humide gelée par le ressac de la mer, glissante de lichen, les yeux fermés et les narines dilatées. La brise faisait tournoyer ses émanations, et, putain, c’était exaltant.

Sa voix se rapprochait, couplée à celle de son père – de qui elle avait hérité les cheveux –, lequel préconisait de garder son équilibre. Aucun doute, ils venaient de Paris.

Où vivait-elle ? Comment ne l’avais-je jamais croisée ? Pas une seconde je n’avais jamais senti son odeur.

Mon regard se porta ensuite sur cette femme, en retrait. Cette blonde aspergée d’un parfum bas de gamme, emmitouflée dans un long caban rouge vif puant la poussière, avec un foulard bohème en guise de bonnet. Elle avait des allures hippies, contrastant avec le sérieux vestimentaire de son époux. L’odeur de l’or à leur doigt n’avait laissé aucun doute sur leur alliance. Celle-là même qui avait donné naissance à mon cadeau du ciel. Cette femme les accompagnait tout en demeurant dans son univers, dégageait des senteurs de nostalgie, de frustration. De passion. Je savais quel parfum capturait ce genre de femme. Je pouvais le synthétiser, bien sûr, mais pourquoi perdre mon temps lorsque mon propre arôme représentait un appât des plus efficaces. La mer était mon alliée, elle souffla dans la direction de cette blonde, porta mes phéromones sous ses narines, et déjà, elle tournait la tête vers moi.

Et voilà qu’elle était en ma possession.

Le reste ne serait que stratégie, je m’approprierais la fragrance de sa fille.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 42 – ÇA SENT LE CHIANTI

Les lèvres de Mayelle tremblent.

De même que ses doigts autour de sa tasse de café.

Je déteste sa façon de me dévisager, le faciès distordu d'horreur, le choc écarquillant ses beaux yeux couleur tourbe. Emmitouflée dans son pull violet en mérinos, elle abandonne son breuvage sur la table de la terrasse et se lève de sa chaise d'un coup.

Dans un premier temps, je m'attends à un mouvement de répulsion. Le cœur battant à tout rompre, je m'apprête à la retenir, quand, au contraire, elle s'approche de mon siège et s'accroupit devant mes jambes écartées. Les larmes au ras des cils, elle plante ses ongles dans la chair de mes cuisses, à travers mon jean.

— Imrel… comment tu as pu… ? Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu as fait ?

QUELQUES HEURES PLUS TÔT

Pas une putain de nouvelle.

Ava ne m'a même pas demandé si je l'avais fait.

Nous entamons le mois de novembre. Dix semaines que ma sublime s'évertue à m'ignorer, tandis que je suis coincé sur ce maudit territoire.

Je suis en ébullition. Son odeur s'est totalement estompée, il ne me reste que sa literie et cette chimère olfactive que je me tue à améliorer. Deux

mois… Jamais mon nez n’a tenu si longtemps sans s’imprégner de sa mélodie. J’ai besoin de vibrer, de me sentir exister. J’en deviens dingue.

On sonne au portail.

Enfin, elle est arrivée…

J’arpente l’allée du jardin pour l’accueillir sur place. La froideur vivace de l’automne a remplacé la chaleur caniculaire. La fraîcheur bien installée amoindrit l’intensité des odeurs ; du repos mérité pour mes capteurs sensoriels. Le portail en fer forgé s’ouvre sur la silhouette filiforme de l’unique personne qui ne me fout pas les nerfs en pelote en ce moment.

Mayelle et moi échangeons un regard complice. Ses grands yeux mélancoliques s’accrochent aux miens. Comme à l’accoutumée, j’y lis son adoration, ainsi qu’une douceur triste qui me rappelle ceux d’Ava. Le froid rougit son visage émacié par endroits. Dans son caban noir très élégant, elle me sourit avec le même soulagement qui m’habite et, délesté de tension, je la prends dans mes bras pour la saluer.

— C’est un plaisir de te voir, dit-elle, serrant son étreinte.

J’enfonce mon nez dans son cou qu’une fragrance d’agrumes recouvre avec délicatesse. *Salire*, une création personnalisée à son intention. La première que j’ai élaborée. Ses longs cheveux lisses diffusent également des effluves boisés qui s’y marient à la perfection.

— Que c’est bon de te sentir, lâché-je dans un souffle.

— À qui le dis-tu.

Son timbre est lénifiant. Conjugué à son tempérament introverti et à sa posture un peu voûtée, ce sont les conséquences de cette enfance à faire profil bas. S’effacer pour éviter qu’ils la remarquent. S’effacer pour éviter que quiconque devine son histoire que moi seul connais. Moi et son connard de psy, bien entendu.

Je fais faire le tour du propriétaire à ma sœur, lui indique même la marche sur laquelle s’est éclaté le crâne de Clara.

— Elle a beaucoup saigné ?

— Oui. C’était infect. Tu connais ma passion pour le sang.

Son attention y reste rivée un long moment, ainsi que son poing fermé contre sa poitrine.

— Ça ne te fait rien, Imrel ? demande-t-elle, m’épinglant de ses iris inquisiteurs.

Je hausse les épaules.

— Pas vraiment, non.

La pauvre paraît plus perturbée que moi. Mayelle a toujours été d'une grande sensibilité. Heureusement pour ma fille.

Je porte sa valise à l'étage.

— Tu dors avec moi ou je t'installe dans une chambre d'amis ?

Avec son sourire innocent, elle me décoche une flèche en pleine poitrine. Rares sont les personnes qui y arrivent.

— Comme si on allait réussir à dormir. On a tellement de choses à se raconter. Et puis, je ne suis là que jusqu'à demain. Je retourne en France tout de suite après l'enterrement. Le travail m'appelle, boss, alors ne te dérange pas.

Nous avons cessé de partager le même lit le jour où je me suis installé avec Clara. Après toutes ces années, il me paraît naturel de reprendre nos habitudes d'antan. Dormir avec Mayelle me procure un sentiment d'apaisement. Un automatisme lié à notre jeunesse, où j'avais besoin de la savoir en sécurité près de moi. Dans ce monde de barges, personne n'est jamais à l'abri. D'ailleurs, les premiers mois de la séparation furent compliqués à gérer pour nous deux, même si prendre notre envol était inévitable. Ma cadette, ma princesse reste néanmoins mon seul réconfort dans le merdier qu'est devenue ma vie. Elle est comme un ange, la pureté cristalline dans mon univers de noirceur. Elle est comme une deuxième mère pour Pia, et l'assistante marketing des parfums Balmani, le pont entre mes perceptions sensorielles et le langage social des hommes ardu à saisir. Un parallèle parfait de notre duo autrefois fusionnel.

Son bagage finit donc dans ma chambre et nous nous rendons dans la cuisine.

— Je te fais un café ?

— Je crois que j'en ai besoin, oui.

Et moi, c'est d'un excellent pinard que j'ai besoin. Il est midi, mais rien à foutre, elle m'aide à préparer l'apéro, tendue au moins autant que moi.

— Tu aurais dû me laisser aller vous accueillir à l'aéroport, la sermonné-je en découpant le saucisson.

— Ce n'était pas nécessaire. J'ai juste emmené Pia chez sa grand-mère, ça a été rapide.

— Comment elle va ?

Pour les décisions concernant ma fille, Mayelle est bien la seule en qui je place mon entière confiance. Elle l'a embarquée en France après l'interrogatoire de l'enquêteur. Il l'a vite libérée, puisqu'elle ne pétait pas

un mot, encore bouleversée d'avoir assisté à la mort de sa mère. Ces flics de campagne sont d'une débilité sans nom.

— Ses crises de larmes commencent à s'espacer. La psychologue est optimiste et l'encourage à reprendre les cours. On a bien fait de l'éloigner de cette maison, elle frissonne rien qu'à en parler. Elle craignait d'y remettre les pieds quand je lui ai annoncé qu'on venait en Italie pour l'enterrement de sa mère.

— Merci d'en prendre soin, Mayelle.

— Tu plaisantes ? C'est naturel, elle est comme ma fille.

Les images de ma gamine en détresse me déchirent. Jamais je ne l'avais vue dans un tel état. Qu'elle quitte la Toscane si longtemps m'emmerde royalement. De fait, elle est habituée à vivre avec sa tante, puisque celle-ci l'hébergeait lorsque Clara et moi étions de voyage, mais j'aurais préféré garder un œil sur elle après cet épisode traumatique.

Le chagrin prend le pas sur l'énervement. Cette mère incapable ne s'est jamais occupée de sa progéniture ; si elle l'aimait, leur parenté n'en était pas la cause, c'était surtout parce que la petite partageait mes gènes. Autrement, Pia aurait été logée à la même enseigne qu'Ava. Mais ça, elle est trop jeune pour le comprendre.

Mayelle et moi embarquons nos victuailles sur la terrasse et nous installons près de la chaufferette. M'ayant fait suivre les activités de la parfumerie durant mon absence, elle m'épargne ce sujet de discussion, évitant de gratter sur mes nerfs.

— Emilia voudrait que je libère la villa, ricané-je, savourant ma lampée de vin. Elle espère m'expédier à l'hôtel pour fouiner dans la baraque de sa fille.

— Dans un sens, je la comprends, il s'agit de leur maison familiale. Tu ne l'as pas laissé entrer ?

— Si, elle est venue récupérer quelques affaires. Tu me prends pour un monstre ? déblatéré-je, nonchalant.

— Je mesure parfois ton insensibilité. Et puis, c'est pour ta compagne que tu logeais ici. Tu n'affectionnais pas vraiment cette maison.

— Je ne la déteste pas non plus, claqué-je sèchement.

Plus maintenant. Plus depuis que l'image d'Ava habite chaque pièce qu'elle a foulée, où elle a dansé, où nous avons baisé. Bon sang que j'aimerais me perdre en elle, en cet instant. Ses grandes émeraudes tristes

me hantent. J’ai besoin de sentir son regard admiratif me déshabiller, me convoiter avec son ardeur de jeune femme. Comme c’était bon…

Aujourd’hui, mon obsession me pousse dans mes retranchements. Une fois de plus. Je suis irrité, désemparé, le contrôle m’échappe et j’en deviens irascible. Plus que d’ordinaire. J’ai l’impression que tout fout le camp. Ces putains de flics qui m’empêchent de retourner bosser avant la fin de l’enquête, ma fille qui me tire la gueule, et ma vanille… Bordel, Ava…

— Mayelle, entamé-je, tandis qu’elle disperse les vapeurs qui émanent de sa boisson chaude. J’ai besoin de tes lumières.

Je n’avais jamais eu de secret pour ma sœur. Nous étions liés dans la pire des atrocités, quelle sorte de pudeur pouvait s’ériger entre nous après l’existence que nous avions partagée ? Et pourtant… Il y a un acte de mon histoire qu’elle ignore. Cette rencontre fortuite, près des falaises d’Étretat, qui a fait basculer ma vie. Elle n’a jamais jugé l’adultère de Clara, acceptant sans surprise que celle-ci quitte son mari pour un homme tel que moi. Elle trouvait qu’on était mal assortis, mais à la perfection.

J’ignore pourquoi je ne lui ai jamais parlé d’Ava.

Aujourd’hui, j’ai besoin de lui raconter…

Et je ne m’attendais pas à cette réaction.

Accroupie devant moi, elle porte sa main à sa bouche dès que je détaille mon incursion dans le lit de ma vanille, sept ans plus tôt. Ses yeux ronds débordent d’émotions, m’insufflant un vif sentiment de malaise.

— Quoi, Mayelle ? Qu’est-ce qui te met dans cet état ?

Ses ongles marron me brûlent à travers mon jean. J’ai un sale pressentiment, regretterais presque de lui avoir déballé mes secrets.

— Tu ne comprends pas ? Tu… Après tout ce qu’on a vécu, tu ne comprends pas ? chevrote-t-elle.

« Après tout ce qu’on a vécu » ?

Je redresse mon buste d’emblée, l’impression d’avoir reçu un uppercut. Entre mes jambes écartées, Mayelle transpire une détresse que je ne pige pas.

Je saisis son menton dans la coupe de mes doigts.

— Elle aimait ça, m’emporté-je, la faisant sursauter. Tu le sais, jamais je ne l’aurais touchée si j’avais perçu une forme de répulsion.

Elle se lève aussitôt, se met à arpenter la terrasse comme une lionne en cage.

En quelques secondes, elle s’est métamorphosée. Je ne la reconnais pas. Ma si douce Mayelle paraît sur le point d’exploser.

— Je pensais que toi, mieux que quiconque, tu me comprendrais.

Elle pile, toupille vers moi, deux larmes sillonnant ses joues. Image qui me givre tout entier.

— Comment tu oses… ? tremble sa voix fluette.

— Ne me regarde pas comme si j’étais un monstre, putain, grogné-je, hors de moi.

J’ai beau fulminer, je n’ai jamais été capable de hurler sur ma sœur. Comme c’est difficile de me retenir en l’instant. Le chagrin et la rage d’Ava me reviennent en pleine gueule. Et cette putain d’incompréhension avec.

Je bondis, me plante devant elle pour qu’elle cesse de gesticuler. Je la force à me faire face, les mâchoires crispées, le regard impérieux et tout à la fois suppliant. Son expression effrayée me transperce le cœur.

Ne pense pas ça de moi, Mayelle. Pas toi.

Elle garde une quantité de souvenirs toxiques derrière ses lèvres cousues.

— Je ne l’ai pas violentée, je te le jure, merde.

Elle sanglote de plus belle, dissimulant sa figure derrière ses mains. Vacille en avant contre mon buste, où elle vient se nicher pour mieux se cacher.

— Je sais… mais…

Je serre son corps trop mince, trop transparent, contre le mien, tandis qu’elle poursuit d’une voix anxieuse :

— Tu te rappelles la première nuit dans notre appartement ?

Je déglutis, sachant exactement ce qu’elle évoque.

— Oui. Je ne vois pas le rapport.

Elle tressaille et cette fois, lève sa mine réprobatrice vers moi. De nouveau, elle s’arrache à mes bras et prépare un début de reproche.

— Parce que je te connaissais, je n’ai pas pris ombrage de ce qu’il s’est passé, ce soir-là.

— Et parce que tu m’as demandé de continuer, précisé-je, au cas où elle serait frappée d’amnésie sélective.

Je me le rappelle dans les moindres détails. Cette soirée où j’ai vu rouge. J’avais appris que mes frères avaient violé Mayelle par pure vengeance, et qu’elle avait réussi à me le cacher avec brio. Sentiment d’impuissance me tuant encore aujourd’hui.

Enfin, je l’ai soignée comme j’ai pu.

— C’est vrai, admet-elle, penaude, frottant ses larmes derechef. Mais au fond, c’était malsain. Ça n’aurait jamais dû arriver. Tout comme ce que tu as infligé à Ava lorsqu’elle était gamine.

Ce mot m’insupporte, rien ne peut être immoral entre Mayelle et moi. Je pondère ma nervosité pour l’écouter.

— Imrel, mets-toi dans la peau de cette adolescente. Le petit ami de sa mère de vingt-huit ans débarque dans sa chambre en plein milieu de la nuit, se glisse dans son lit sans lui adresser un mot ni un regard, sans même la rassurer, il se contente de la tripoter et de se barrer ! Les réactions du corps ne s’accordent pas toujours avec les sentiments. Une jeune fille normale ne peut pas entrer dans ta tête et comprendre ton fonctionnement.

« Une jeune fille normale. »

— Ah ! Qu’y a-t-il de normal à être indisposé par son propre plaisir ?

En réponse, Mayelle affiche de l’effarement. Se tenant le crâne, elle monte dans les aigus. Des aigus fébriles et à peine audibles.

— Ce qui est anormal, c’est la façon dont tu l’as touchée. Moi, je savais que tu cherchais à panser mes blessures, et peut-être que si cette nuit-là tu n’avais pas montré autant de bienveillance, j’associerais encore le sexe à la brutalité. Cette fille, elle, était innocente, préservée des horreurs que j’ai subies. Comment aurait-elle pu faire face à ton comportement… primitif ?

Elle se pince l’arête du nez, à bout de nerfs.

Je remonte le temps. De fait, je n’avais jamais vraiment causé à la petite Ava. Je remarquais ses coups d’œil à la dérobée, son aversion pour ce que je représentais, et l’effet de mon charisme sur ses hormones d’ado. Dans mon univers, cela suffit.

C’est ce qu’elle voulait ? Que je lui raconte à quel point son odeur me hantait jour et nuit ? Qu’elle était la plus belle créature que j’avais croisée sur cette terre et que ma détermination n’avait aucune limite ?

— Mayelle, m’exaspéré-je en me vautrant sur mon siège, elle est tombée amoureuse de moi, cet été. Je lui ai décrit mes mécanismes. Je conçois le choc de retrouver ses souvenirs, l’amertume qu’a provoquée leur impact sur sa vie, mais deux mois ont passé, là. Elle ne me rappelle pas, ne répond à aucun texto, putain ! Je ne sais même pas comment elle vit la mort de sa mère ! J’ai tellement de choses à lui dire, merde !

Mayelle croise les bras, reste plantée devant moi, les yeux rougis et les épaules frissonnantes. Sa fragilité m’émeut, alimente mon désir constant de la protéger.

Mais de quoi ? De mes actes ?

Le pire, je crois, est la déception que je décrypte dans son regard.

— Est-ce que c'est ta seule… « obsession » ? ose-t-elle demander.

Deuxième coup en pleine tronche. J'affecte une mine scandalisée, devinant son sous-entendu. Je ne tolérerai aucune comparaison. Il n'y a pas besoin de mots, elle comprend d'emblée et se ravise, soulagée.

Le parfum d'Ava constitue le but ultime de mon cheminement, le Graal qui recueillera le sang de mes plaies béantes. Depuis huit ans, il a modelé le sens de ma vie, peut-être qu'une fois obtenu, il redessinera les contours de mon passé. Je ne suis pas né comme ça par hasard, merde !

— Tu critiques les mœurs des autres, mais tu es toi-même égocentrique et aveuglé par ton don sensoriel.

— On a déjà eu cette conversation, m'irrité-je. Les codes, les limites nous rendent humains tandis que je me comporte comme un animal. Bla-bla-bla. Je sais ce que tu penses.

— Pourquoi tu tiens tant à ce qu'elle te rappelle ? Tu as si peur qu'elle te déteste au point de refuser de te céder son parfum ? Tu cherches à ménager ses sentiments, maintenant ? Elle finirait par accepter si tu lui proposais une belle somme d'argent, tu sais ? Tu lui as déjà permis d'accéder à cette école prestigieuse, Dufrasne te l'a confirmé lors de vos entretiens téléphoniques. Entendre sa voix ne changera rien à la situation.

— « Pourquoi » ? répété-je, caustique.

Merde, oui, pourquoi ?

— Cette histoire a pris des proportions qui m'échappent, sœurette, marmonné-je dans ma barbe, le regard perdu dans le ciel d'un bleu polaire.

Je vide ma coupe de vin, me ressers sous l'examen silencieux de mon binôme.

— Imrel, me demande-t-elle tout bas, après un moment d'hésitation. Pourquoi tu ne m'as jamais parlé d'elle ?

Je lâche un soupir.

— Huit ans que cette obsession te ronge, qu'elle a façonné ta carrière… Je suis… choquée.

Si Mayelle et moi sommes transparents, nous cultivons chacun notre jardin secret. Elle ne m'a pas encore informé non plus qu'elle fricote avec Jean, mon assistant parfumeur. Qu'il doit être le premier mec assez prévenant pour qu'elle se livre.

— Je suppose que je voulais la garder pour moi.

Un pli de perplexité barre son front. Ses larmes se sont taries, remplacées par une curiosité dévorante. Elle reprend sa tasse et sirote son café au lait d'avoine, se tenant toujours debout devant moi. Elle me mange du regard comme si elle tentait de décortiquer mon âme.

— Quoi ?

— Tu ne serais pas amoureux ?

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

J'arque un sourcil.

— Amoureux ? Tu plaisantes ?

— À ta façon toute particulière, concède-t-elle, haussant les épaules avec une pointe d'amertume.

À l'instar d'un condamné qui voit sa vie défiler devant lui, je me fais assaillir par une multitude d'images et de pensées mélangées, toutes liées à l'objet de ma convoitise. Je me statufie, essaie d'en déchiffrer le sens derrière mon masque de marbre.

— Tu sembles plus perturbé par le silence d'Ava que par celui de ta propre fille.

— Pia a six ans, elle a vu sa mère crever, sa réaction est normale, me rebiffé-je.

— Celle d'Ava l'est tout autant, me rembarre-t-elle, un rien plus abrupte.

J'écume de rage, suis cependant troublé par sa suggestion, par sa déception et ses accusations.

— Elle sera à l'enterrement, demain ? s'enquiert-elle.

Je n'en sais foutre rien. Ça m'étonnerait, étant donné ses derniers échanges avec Clara. Je me contente de siffler mon second verre de chianti.

Je me demande ce que Mayelle perçoit, ce qu'elle décode de la situation. Son accablement manifeste, elle s'affaisse et s'éloigne en direction de la cuisine, boudant l'apéro.

— On a jusqu'à demain pour tirer cette histoire au clair. Je préfère dormir dans la chambre d'amis.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 43 – ÇA SENT LE SAPIN



L’a-t-il tuée ?

Cette question me tourmente incessamment depuis la date du 24 août.

Installée sur le premier banc de l’église, non loin du cercueil, je ne participe à aucun des rites de la messe. Je suis arrivée ce matin sur les terres de Toscane accompagnée de mon père, la gorge serrée par l’angoisse. Depuis, je suis aux aguets. Je scrute les travées à la recherche de cet homme qui me terrorise, mon attention focalisée sur son absence.

À titre personnel, je ne voulais pas venir, mais papa m’a interdit de rater l’enterrement de ma génitrice. Il prétend qu’un jour, je regretterais de ne pas lui avoir fait mes adieux en bonne et due forme. Je me suis retenue de lui dire que c’était chose faite depuis cet été. Il est assis à ma gauche, emprisonnant ma main dans la sienne en guise de soutien. Une assistance bien inutile… À ma droite, Nonna se recueille durant l’eucharistie, non sans verser quelques larmes. Laura et mes autres tantes restent braves, mais Pia paraît minuscule dans les bras de notre mamie, drapée dans son chagrin en fixant la photo de sa si belle maman.

Le cadavre de Clara a souffert d’une autopsie. Tenant les infos de sa mère, Val m’a expliqué les détails qu’elle avait obtenus. Si Imrel affirme qu’elle a glissé sur les marches de l’escalier en se précipitant vers le rez-de-chaussée, Nonna est persuadée qu’il l’a poussée. Cette dernière ne s’est donc pas privée de raconter aux enquêteurs que le père de Pia avait isolé sa famille dans la villa Lavanda. Cette traîtresse de Théa leur a confié ses soupçons quant à sa relation avec moi, mais faute de preuves tangibles et de pertinence, la justice n’a pas creusé plus loin. Ma pauvre sœur a assisté au drame en première ligne, elle se trouvait dans le vestibule, pile au pied de l’escalier. Le crâne de sa mère s’est ouvert sur le marbre sous ses yeux. Tétanisée, elle n’a témoigné ni contre son père ni en sa faveur. Cette affaire a même eu droit à son article dans la presse à scandale. Imrel ayant lui-

même avoué qu'ils se disputaient, et grâce à un avocat chevronné, il a évité la mise en examen s'il consentait à demeurer en Toscane jusqu'au terme de l'enquête. Les flics ici ont suivi la procédure, mais ils n'ont obtenu aucun élément suffisamment incriminant. Ce qui est surprenant, c'est qu'ils ne m'aient pas contactée, étant donné les textos qu'Imrel m'a envoyés. Ont-ils seulement réquisitionné son téléphone ? N'y aurait-il pas une histoire de pot-de-vin, là-dessous ? Enfin, aucune trace de coups n'ayant été observée sur la dépouille – à mon étonnement –, il sera bientôt lavé de tout soupçon. Si la mise en terre a tant tardé, ce n'est pas la faute de l'enquête qui fut assez rapide, mais celle des médecins légistes, espèce rare à l'agenda surchargé dans ce coin reculé de l'Italie qui souffre de désert médical.

Mais moi, je m'interroge quand même…

« Ne me sous-estime pas, Ava. » Les messages d'Imrel sont gravés dans ma mémoire. Ils me démangent, me dérangent et rendent Val folle de rage. Elle non plus n'est pas convaincue de son innocence. À vrai dire, en dépit de la direction qu'a prise l'enquête, personne ne l'est.

Ces doutes m'ont davantage bouleversée que le décès en soi. Mon père peine à comprendre mon absence de tristesse. Il me croit en déni, ou suppose que je me réfugie dans ma chambre pour pleurer toutes les larmes de mon corps. Après la nouvelle de sa mort, rien n'a changé dans mon quotidien. Je luttais toujours contre la bombe de mes souvenirs d'enfance, contre mes émotions en ébullition depuis mon interlude estival. Cet été a chamboulé ma vie, mais je me dois de le jeter aux oubliettes si je ne veux pas devenir folle. Cette parenthèse automnale sur les terres de mes ancêtres n'est pas pour m'aider. C'est ma grand-mère qui a tenu à ce que sa fille soit inhumée auprès d'elle, moi je m'en fiche, je me contente d'obtempérer.

Après la nouvelle, c'est au bord du gouffre qu'elle m'a téléphonée. Qu'elle partage sa tristesse avec moi m'a soulagée. Dans ces moments-là, les doutes n'ont pas leur place, les liens filiaux priment. Elle n'a ensuite cessé d'insinuer qu'Imrel avait causé la mort de son enfant. Je l'ai soutenue, j'ai enduré ses appels hebdomadaires, à me rappeler que j'avais couché avec un pervers, et possiblement un meurtrier. Mes viscères en tremblent encore.

Vite, retourner en France avec Val et Léo qui, eux, m'aident à avancer.

La cérémonie religieuse dure une plombe, étonnant lorsqu'on sait que Clara était mécréante. Et puis, je n'aime pas cette église. Bien qu'elle soit spacieuse, elle est d'une froideur impersonnelle, comparée aux sublimes

édifices de l’Italie. Avec Imrel, j’ai visité deux magnifiques cathédrales à Florence. *Merde, pourquoi je pense à lui, tout à coup ?* En ces lieux sont réunis des membres de la famille que je ne connais pas et des villageois qui portent Emilia dans leur cœur – comment ne le pourraient-ils pas ? Néanmoins, ça n’a rien d’intime et ça me gêne.

Si le cimetière se situe au fond d’un vaste parc aux portes du village, il n’est pas très spacieux. Les tombes sont toutefois très jolies et bien entretenues. Ici ne suivent que les proches de la défunte. Hormis le mari, manifestement. Je reste lovée contre le flanc de mon père. Il fait glacial et pourtant je suffoque. À l’exception de Val, les membres des Celi gardent leurs distances. Aucun reproche n’est articulé, c’est latent, ça rampe depuis mon arrivée à l’église. Des non-dits se gâtant depuis que Théa, la pomme pourrie du panier, a ouvert sa maudite bouche. Mes tantes m’ont contactée pour m’exprimer leurs condoléances et prendre de mes nouvelles. J’ai feint l’accablement sans m’appesantir, mal à l’aise lorsqu’elles me demandaient si j’avais des informations sur Imrel. Bien sûr, leurs questions n’étaient pas anodines. Seules Théa et sa famille d’extrémistes n’ont pas fait signe. Si ces derniers temps j’avais l’esprit en vrac, il persiste ce sentiment d’appartenance aux Celi dont j’ai cruellement besoin depuis l’abandon de ma mère.

Lorsque j’ai pris Pia, ma *principessa,* dans mes bras pour la câliner, elle m’a rejetée sec. J’ai même cru qu’elle exploserait en larmes. Depuis, ma cadette m’épie avec animosité.

Pourquoi ?

Que lui ont-ils raconté, bon sang ?

« Arrête un peu de flipper. C’est notre Nonna, elle continuera de se soucier de toi quoi que tu fasses. T’es sa petite-fille, elle t’aime, abrutie. »

Alors pourquoi, après tous ses appels larmoyants, demeure-t-elle si froide, elle aussi ?

C’était trop beau pour être vrai. État de fait qui me lamine en silence, lestant mon cœur d’un trop lourd chagrin.

Je les sens qui m’écartent insidieusement.

Je veux partir…

Tout à coup, une femme magnifique fait son apparition. En un battement de cils, je remarque cet ange tout de noir vêtu. Elle annihile mes émotions en captivant mon attention. Comme dans un film, elle oblitère les environs pour irradier d’élégance. D’une silhouette filiforme dans son caban très

chic, elle est un parfait mélange entre Kendall Jenner et Mercredi Addams. Raie au milieu et cheveux raides, elle porte un pantalon à pinces noir et des Louboutin. La ressemblance n'est pas frappante, mais je n'ai pas besoin de demander, je devine son identité. Pour mes tripes, l'effet est le même que s'*il* avait été là. Impossible d'en détacher mon regard. Elle s'avance vers Nonna, la salue poliment avant de prendre une Pia morose dans ses bras.

En effet, Val m'avait informée que cette femme s'occupait de ma sœur le temps qu'Imrel était retenu ici.

Lorsque Mayelle s'approche de moi, mon souffle se tarit. Un bonjour bref à mon père, et ensuite, elle me dédie un sourire qui illumine son visage.

— Ava, je présume ?

Je hoche le menton, ébaubie.

Son sourire s'accentue.

— Heureuse de te rencontrer. Je suis Mayelle, la tante de Pia. Toutes mes condoléances.

Elle me connaît ? Mon père tique, mais il garde le silence.

Mayelle… Impossible de ne pas songer à ce qu'elle a traversé. Cependant, malgré la fragilité et la douceur qu'elle dégage, elle est d'une beauté chatoyante.

Ce doit être génétique, dans cette famille.

— En… chantée, balbutié-je.

Quelques musiciens entament un air liturgique, imposant le silence dans l'assemblée. Avec la brise glacée, la mélopée arrache quelques sanglots aux plus sensibles. Je m'attarde sur leur expression morne, agitée par la présence de la tante Balmani, lorsque soudain, une silhouette attire mon attention en arrière-plan. Elle surgit d'entre les tombes, avance d'une démarche nonchalante sans se préoccuper de son retard. Ma gorge s'assèche. Derrière mes tantes Christina et Perla, Imrel s'approche, les mains dans les poches de son long manteau d'hiver. Le chaume de sa barbe est un rien plus épais et ses cheveux ont un peu poussé depuis l'été dernier. Précautionneusement décoiffés, ils lui confèrent une allure bien trop sexy pour l'évènement.

Il est à couper le souffle.

En apnée, j'écarquille lentement les yeux, rencontrant les siens fixés sur moi. Dans son col roulé et son jean sombre, il apparaît aussi racé que sa sœur. À ma surprise, il s'accote au tronc d'un arbre alentour, évitant de se mêler à l'attroupement.

Est-ce qu'il l'a tuée ?

Mon palpitant va exploser.

— Ava, tout va bien ? chuchote mon père, dont j'ai sans doute broyé la main.

Je me ressaisis et hoche distraitement la tête. Trop tard, il suit le fil de mon regard et c'est à son tour de se raidir.

— Tiens, il a fini par se pointer, celui-là…

Je croyais qu'en le revoyant, les souvenirs horribles de ses attouchements me briseraient de plus belle, je n'avais pas prévu cette déferlante d'émotions impossible à contrôler. Je lâche la main de mon père, la paume moite de nervosité. J'ai les jambes en coton et l'estomac révulsé.

Leur attention à tous converge dans sa direction. Mes tantes vont jusqu'à pivoter pour constater sa présence. Cependant, personne ne le salue. Des sourcils se froncent et quelques murmures viennent polluer le cérémonial.

Je clos les paupières. Inspirer. Expirer. Je les rouvre. Il continue de m'observer avec intensité. Mes os en tremblent. Sa mine est grave et fermée, et son attitude pourtant réservée transpire la morgue.

Papa m'entoure les épaules de son bras et me les frictionne.

— Ça va aller, ma puce. Tu surmonteras cette épreuve.

Sa méprise me fait rouler des yeux. Je ne relève pas, notant toutefois qu'il a remarqué mon trouble.

Je dois me ressaisir.

À la fin, Imrel ne nous rejoint que pour le jet de terre sur le cercueil.

Les membres de la famille se dispersent peu à peu. Papa discute avec une Nonna éplorée, tandis que Val me tient la jambe, m'empêchant d'observer le veuf, désormais accompagné de sa sœur et de sa fille.

— Je croyais qu'il ne se montrerait plus, marmonne mon amie. Il aurait mieux fait de rester chez lui, vu nos soupçons sur sa culpabilité. Il n'a peur de rien ! Ça va, toi ?

Je l'écoute à peine, absorbée par mon envie d'aller parler à Imrel, de lui poser mille questions sur ce qu'il s'est passé, à la fin de cet été, même si ça m'effraie. En même temps, ma conscience me hurle de ne pas lui adresser la parole, car ça lui ouvrirait des portes que je m'efforce de garder verrouillées.

Je m'autorise à me retourner, à zyeuter en direction de la fratrie Balmani qui a l'air de se séparer. Mayelle gratifie son frère de deux bises et quitte le cimetière avec Pia, alors que lui demeure contre cet arbre à me scruter.

J’ai le cœur en roue libre, les jambes qui tremblent, et, en dépit de ma peur, cette certitude ancrée au fond de mon ventre : il faut que j’y aille.

— Qu’est-ce qu’il attend, lui ? Il ne va quand même pas se montrer au rassemblement familial chez Nonna ? peste Val.

— Je reviens, lancé-je distraitement, abandonnant ma cousine à son incompréhension.

— N’y va pas, Ava, me sermonne-t-elle entre les dents. C’est pas une bonne idée.

Sans lui répondre, je mets ma raison sur pause, ignore les curieux qui m’épient en train de rejoindre Imrel. Lisent-ils l’étendue de nos péchés sur mon visage ?

À chaque nouveau pas dans sa direction, je me sens guerrière. Je brave les tombes pour affronter Hadès en personne, seigneur de mon enfer secret.

Parée d’un masque de courage, je pile devant lui, essayant de consolider mes muscles pour ne pas défaillir. C’était sans compter le rythme saccadé de cette félonne de respiration.

Voilà, un mètre ridicule nous sépare. Bon sang, il est encore plus canon de près. La façon dont ses beaux orbes gris me dévorent prend mon cœur en otage. Pour le tordre et le carboniser, je le sais. Mais je manque d’armes pour lutter. Mon vaporisateur au magnolia se trouve sur ma table de chevet, à Paris. À la place, c’est la fragrance de son parfum épicé qui ravive pléthore de choses en moi.

Un demi-sourire étire sa commissure.

Est-ce qu’il jubile ? Des semaines que je l’ignore en dépit du drame, et ce jour, c’est moi qui le rejoins. De quoi ai-je l’air ? Mes cheveux domptés dans un chignon bas me confèrent une allure plutôt chic, accentuée par le crayon charbonneux cernant mes yeux et le soupçon de rouge sur mes lèvres. Je porte un manteau élégant prêté par Val, et une petite robe en laine noire. Et sur des bottines cloutées, mes jambes sont galbées dans des collants opaques. Un sac en cuir au bras vient parachever ma tenue spéciale enterrement.

— On croirait une belle madone, entame-t-il, me coupant de mes pensées. Une madone superbement abîmée. Tu es magnifique.

Je n’ai absolument rien d’une madone, néanmoins son timbre chaud compresse ma trachée. Le feu aux joues, je plisse le front, pondérant mon émoi.

— Est-ce que tu l’as tuée ?

Si ce n’est qu’un souffle, il est assez limpide pour qu’Imrel se raidisse. Nous savons tous les deux que la question n’a rien d’anodin. Combien de fois ce prédateur n’a-t-il pas parlé de meurtre ? Si la police avait vent de tout ce qu’il m’a dit, peut-être l’auraient-ils mis en examen.

— Non.

— Pourquoi Pia garde le silence ? Elle était là.

Il prend de la hauteur en levant le menton, me scrute longuement sans broncher. Il réduit l’écart entre nous pour plus d’intimité, puis balaie rondement des yeux les lieux derrière moi.

Je les sens, tous ces regards braqués sur nous. Qu’importe, ils peuvent médire tant qu’ils le veulent, l’envie de savoir me bouffe les tripes. Elle s’amplifie à la mesure de mon échange avec l’homme qui m’a provoqué cette soif inextinguible, ce manque nocif et pernicieux.

— Parce que j’ai participé à sa mort, même si je n’en suis pas la cause, avoue-t-il tout bas.

Stupéfaite, je reçois sa confession si froide et dénuée d’âme comme une gifle. Je le fusille des yeux, cherchant en lui une trace de regret, de culpabilité ou même de satisfaction. Il n’y a rien de tout ça. Derrière les taches pétrole de ses iris, c’est son désir pour moi qui prédomine.

Psychopathe.

Casse-toi, Ava.…

Je déglutis, sentant les larmes affleurer.

— Ça t’attriste, ma vanille ? se préoccupe-t-il, hissant mon visage avec le crochet de ses doigts.

Son contact, mon Dieu…

Pourquoi suis-je si chamboulée ? Je ne devrais pas ressentir de chagrin, non ? Pourquoi ça monte ? Pourquoi ça déborde ?

L’air soucieux, il essuie ma larme solitaire de son pouce. Je ne comprends pas… Je n’ai même pas un mouvement de recul. Pas un sentiment d’aversion. Je devrais trembler, m’enfuir, empêcher ce possible criminel de me toucher. Bon sang… À la place, j’avale une goulée d’oxygène, savourant la griffure de ce contact évanescent.

— Non, je m’en fous.

Ma tête tombe en avant.

— Son absence n’impacte pas mon quotidien. Au moins, elle est morte, maintenant. Je ne m’accrocherai plus à l’espoir débile qu’elle change un jour.

— Tu espérais qu’elle changerait ?

Sa surprise enfonce un clou supplémentaire dans ma poitrine.

Non, je n’espérais pas, j’établissais toutefois des hypothèses…

— Si tu l’avais quittée, peut-être qu’elle se serait réveillée, qu’elle aurait réalisé qu’elle avait une fille, une famille (un léger trémolo brise ma voix), mais c’est trop tard, là. Elle est dans ce fichu caisson, plus jamais capable d’aimer qui que ce soit.

— Je suis navré pour toi, Ava. Si je l’avais quittée, je crois qu’elle se serait suicidée.

Sous le choc, je me redresse. Mon air de défi percute sa commisération.

Mes épaules tremblent. Mes hoquets sont de plus en plus audibles. Je serre les dents, pourtant. Je serre tout, je contiens la lame d’émotion qui se déchaîne à l’intérieur, comme si un barrage la retenait depuis des mois.

Sans crier gare, et sans se soucier de nos spectateurs, il m’attire contre lui et m’enlace. Nos corps s’entrechoquent dans un fracas silencieux et si retentissant. La chaleur de sa large carrure m’envahit tandis qu’il me presse dans son étau. Les bras ballants, je l’entends renifler à pleins poumons dans mes cheveux et puis me susurrer :

— Que comptes-tu faire, maintenant ? Te rendre au rassemblement familial ?

Maintenant ? Mes jambes sont juste à deux doigts de flancher, et mes idées s’embrouillent. J’ai beau être effrayée par ce qu’il est, tout mon être trouve sa place contre lui.

— Je… n’en sais rien. Oui, je crois. Je n’ai pas envie, m’étranglé-je.

— Rejoins-moi à la villa, dit-il en s’écartant tout de go.

Son étreinte a donné l’air qu’il me consolait par formalité. Moi, j’ai perçu la fureur de sa passion, les langues de son feu qui me caressaient la chair. Si bien qu’à présent, je me sens délaissée au blizzard de son absence. Pathétique.

Tout à coup, l’épuisement jaillit sur son faciès, le vieillit de quelques années comme s’il portait le poids d’une montagne de tracas. Il se mord la lèvre en fixant ma bouche.

— Je te raconterai tout, je répondrai à toutes tes questions, insiste-t-il. Il te suffit de venir.

Le souffle court, j’aimerais vociférer, lui sommer de tout cracher séance tenante. Impossible, ma gorge n’est qu’un amas de pierraille douloureux. Je

me contente de le regarder reculer, se retourner, et rapetisser en direction de la sortie.

Avant que je puisse le talonner, la voix de mon père me retient par-derrière.

— Qu’est-ce qu’il voulait ?

Horrible timing. La frustration fourmille dans ma poitrine.

— Juste… me présenter ses condoléances.

J’ai peur… J’ai peur que mon père devine. Tout à coup, j’ai peur qu’il entende des rumeurs. Cependant, le froid polaire qu’Imrel vient d’abattre en moi est bien plus insoutenable.

— Pfff, et ce sale type s’enfuit comme il est arrivé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 44 – ÇA SENT LA POMME



— Tu n’as pas honte, le jour de l’enterrement de ta mère ? me glisse Théa devant l’entrée de chez Nonna.

Je pile, tandis que quelques membres de la famille arrivés en même temps que nous investissent la maison. Mon père est encore dehors à discuter avec Laura, et Val me tient le bras, avide de détails sur mon échange avec Imrel.

— De quoi tu parles ? rétorqué-je sur la défensive.

L’expression outrée de ma cousine m’angoisse. Heureusement, c’est tout bas qu’elle me sermonne :

— Fricoter avec le mec de ta mère était déjà méprisable, mais au moment de son enterrement… tout le monde vous a vus, tu sais ! Jamais Dieu ne te le pardonnera.

— Lâche-la un peu, me défend Val.

— Je ne fricotais pas, me rebiffé-je, les poings fermés le long du corps.

Je me consumais, je luttais, mais je ne flirtais pas !

— Ne restez pas devant la porte, nous bouscule papa sans remarquer la tension dans l’air, entrez.

Avant que je le suive à l’intérieur, un hoquet de chagrin me parvient. Je fais volte-face, découvre ma *nonna* voûtée. Je ne réfléchis pas, je me précipite vers elle pour la serrer dans mes bras. Mon élan lui provoque un mouvement de recul. Je l’interroge du regard, mais la vieille femme épuisée adopte une attitude fuyante.

Depuis mon arrivée, elle ne m’a pas embrassée une seule fois. À nos retrouvailles, elle s’est contentée de me frictionner le dos, l’air compassé.

— Ne t’inquiète pas, ma chérie, ça va, ça va.

C’est la fois de trop. Mon cœur vient de tomber, écrasé par la lourdeur de l’atmosphère.

D’un coup, je m’écarte et me mets à courir dans la rue.

— Ava ! s’alarme Val.

Qu’elle me fiche la paix !

Je sors de la zone piétonnière en un rien de temps, suivie par mon amie.

Enfin, je respire !

— Ne va pas le rejoindre, je t’en supplie !

— Je reviens !

Mes joues ruisselantes rendent la fraîcheur de la brise trop vivace sur ma peau.

— Non, s’il te plaît ! Quelle mouche t’a piquée ? Nonna cherchait juste à cacher ses larmes !

C’est ça, ouais !

— J’ai besoin de réponses, je n’en ai pas pour longtemps. Couvre-moi ! balancé-je sans me retourner, avalant les pavés à vive allure.

— Bordel, Ava !

Mon obstination a raison d’elle. Je me retrouve sur la place du village à bouillir d’impatience. Pourquoi m’infliger cette mascarade ? Si la réception m’aidait à ne pas me jeter dans la gueule du loup, je préfère le prédateur aux vautours.

Luigi n’a pas changé de numéro. Il me conduit dans la villa Lavanda où je prétexte devoir récupérer quelques affaires. Il me laisse devant le portail. Mon appréhension me ramène trois mois et demi en arrière, au premier jour de mon arrivée. Aurais-je imaginé qu’ici, le voile sur mon passé se serait enfin levé ? Aurais-je soupçonné qu’un tel mâle exacerberait ma sensualité, me pousserait au-delà de ses limites ? Mon Dieu, cela valait-il la peine de craquer pour un prédateur sexuel ? Le frisson qui me traverse n’a rien à voir avec la température extérieure. Bien que je veuille obtenir des réponses, ma présence est une très mauvaise idée. Je ne suis pas assez blindée. Mes jambes flageolent et la sensation de ses bras autour de moi est encore trop vive. Néanmoins, j’entre le code dans le boîtier et je m’engage dans l’allée. Je ne prête aucune attention au parterre automnal du jardin, offrant au décor un merveilleux camaïeu. En cette saison, la bâtisse dressée devant moi a un aspect différent, un peu plus sinistre ou délabré. Les odeurs aussi ont changé. Des effluves terreux tapissant ma mémoire des souvenirs de randonnées avec Papa.

Je me revois quitter les lieux sous des cordes de pluie, ma valise en main. Dire que je m’étais juré de ne plus remettre les pieds ici. Ah ! La blague…

Pas besoin de sonner, Imrel m’a sentie. Plantée devant la porte, je n’attends pas longtemps avant qu’il vienne m’ouvrir.

Ça y est.

Boum boum.

Il est là.

Boum boum.

Dans ses habits sombres, il pantelle et me dévisage avec émotion. J’arrête de respirer, tétanisée à l’idée qu’il amorce le moindre geste.

Les sourcils froncés, il esquisse un sourire nerveux.

— Tu es venue.

— Comme si tu en doutais, m’énervé-je.

Un ricanement, et son arrogance refait surface.

— Je t’attendais plus tôt. Viens, entre.

J’ai besoin de quelques secondes pour bouger. Je passe devant lui, sens l’intensité de son regard me cribler. Je perçois son inhalation discrète, et aussitôt la tension devient étouffante. Angoissante. J’ai presque envie de prendre mes jambes à mon cou.

Même l’intérieur de la villa semble métamorphosé. Quand bien même, mes sentiments me fouettent à mesure que les flashs estivaux rejaillissent. D’ailleurs, comment distingue-t-il mon parfum entre les délicieux effluves de pomme qui saturent les lieux.

— Ça sent bon.

— J’ai cuisiné, explique-t-il dans mon dos. Pour m’empêcher de te dévorer toi.

Bon sang !

Sa voix court le long de mon échine et me raidit. J’opère un demi-tour, remontée.

— Tu penses que je t’aurais laissé ?! Je suis ici pour obtenir des réponses, ne te fais pas d’illusions.

Merde, cette façon de me regarder… tellement de fièvre, tellement de retenue.

— Je sais.

Et moi, je sais qu’il perçoit mes sensations.

Je déglutis, démunie face à sa placidité. Je crois qu’au fond, je m’attendais à devoir le rejeter, à lutter contre ses instincts bestiaux et son égoïsme.

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ? m’exclamé-je à brûle-pourpoint, dérivant mes pensées à dessein.

Je le bouscule, le provoque, injectant toute ma furie dans ses iris orageux.

— Qu’est-ce que tu lui as fait ? Tu l’as poussée dans l’escalier pour t’en débarrasser ? Elle devenait trop encombrante, c’est ça ?

Avec une force insoupçonnée, il me ceint la taille d’un bras pour me caler contre son bassin. Il attrape mon visage de son autre main et écrase mes joues entre ses doigts. Si près, son haleine s’échoue sur mes lèvres. Toujours la même expression froide et torride à la fois.

— Calme-toi, m’intime-t-il d’une sécheresse de velours.

Sa chaleur. La rigidité de son corps. Sa violence typique. Je tremble, je fonds. Je me fais pitié… Mes yeux s’embuent lorsque je le martèle de mes poings, hésitant à m’agripper à son pull pour l’attirer encore plus près. L’envie de hurler enfle dans ma poitrine, mais sa large stature agit comme un mur intimidant.

Je le déteste. Sale meurtrier ! Sale pédophile !

Il clôt les paupières. Me lâche aussitôt et m’entraîne sur les marches du drame jusqu’à l’étage supérieur. Trop secouée pour opposer résistance, j’ai l’impression que le spectre de Clara agonise sous le poids de mes semelles. En amont, Imrel me saisit les épaules, me retourne et me positionne de sorte que la jetée de lignes parallèles s’étrécit dans mon champ de vision. Dans mon dos, je sens les muscles de son buste athlétique. Comme il aime, il vient murmurer près de mon oreille :

— Je lui ai tout dit, Ava.

J’accuse le coup de son aveu, pétrifiée.

Ses phalanges pressent mes épaules à travers l’épaisseur de mon manteau, l’air s’est tari et les sons s’embrouillent. Ne demeurent que sa voix et cette fragrance de pomme entêtante.

— Elle a remarqué que ton départ me rendait fou. Elle m’a surpris en train de flâner dans ta chambre à plusieurs reprises, juste pour aspirer ton parfum.

Il effleure ma nuque de son souffle, son nez vient se frotter sous le lobe de mon oreille. Par ses méthodes sensorielles, il me bourrelle odieusement l’esprit. Et je reste là, assoiffée de vérité, à le laisser me soumettre avec cette mesquinerie qui est la sienne.

— Je m’évertuais à lui offrir un défouloir, mais c’était insuffisant.

Un défouloir ?

Son corps. Son sexe. Sa perversion.

Quel affreux souvenir. Mes yeux s'embuent tandis qu'il poursuit son histoire.

— Je recouvrais notre lit de tes draps quand je la prenais, Ava. Je voulais te baiser si fort…

Le dégoût me provoque un mouvement de repli. Or, mon ventre se tortille d'une excitation dégueulasse. Je ne veux pas !! Je ne veux pas ressentir ça ! Sans rien dire, je plonge mon visage dans mes mains, luttant contre ces horribles vagues de chaleur.

— Ça aurait dû me satisfaire, ton odeur était encore prégnante. Pourtant, le manque me crucifiait avec un putain de machiavélisme. Parce que ce n'était pas toi. On avait convenu de retourner à Paris quand elle irait mieux ; au pire, Mayelle emmènerait Pia en France pour sa rentrée scolaire. Mais j'ai tenu à revenir à tout prix pour te retrouver. J'ai prétexté vouloir être présent pour accompagner notre fille. Clara n'a pas mordu, alors j'ai tout lâché, là-bas, dans notre chambre.

Je reste immobile, refusant de lui céder le moindre indice d'expression. Toujours contre moi, il susurre :

— Je suis désolé. Je craignais qu'elle dramatise, qu'elle nous punisse en arrosant sa famille de la nouvelle pour te condamner. Je savais que t'en souffrirais. C'était loin d'être mon intention, ma vanille, mais je suis égoïste.

Je n'arrive pas à réprimer mon sanglot, c'est peine perdue. Trop d'émotions impossibles à décortiquer se télescopent en moi. Sa convoitise est si puissante qu'elle écrase tout sur son passage. Volontairement ou non, il m'aurait isolée de tous, certain qu'au bout du compte, il me posséderait.

— Pour comprendre notre altercation, tu dois cerner la personnalité de ta mère.

— La même sale race d'individualistes, étouffé-je un hoquet.

Dans une caresse sensuelle, ses bras finissent par m'enlacer, écrouer mes ultimes forces dans son emprise.

— Pas seulement. Elle a toujours souffert du syndrome du rejet. Ça doit t'être familier.

Ma gorge se serre. Non, elle n'est pas comme moi ! Elle était juste sous la domination de ce marionnettiste.

— Son âme d'artiste n'a jamais trouvé sa place dans votre famille trop traditionnelle et encline au jugement. Aujourd'hui, les mentalités ont

changé, mais son paternel était de la vieille école. Pour lui, danser n'était pas un métier honorable. C'était pour les putes. Je ne crois pas qu'ils l'aient écartée, mais Clara était d'une telle sensibilité qu'elle se sentait misérable. Son art était sa croix et l'essence de son être. Jusqu'à sa rencontre avec ton père.

Lui a-t-elle raconté ça ? Il me décrit une étrangère. Et pour cause, son vécu a toujours été entouré de mystères.

— Florent a eu le coup de foudre. Il rentrait dans les clous. Grâce à lui, elle revêtait la panoplie complète de la femme mariée, il lui offrait une respectabilité. Ta famille adore cet homme conventionnel qui lui a donné un enfant.

Je déteste le chemin qu'emprunte cette histoire.

— À vos côtés, elle s'effaçait. Il n'y a que sur scène qu'elle retrouvait sa flamme.

Elle s'effaçait.

C'est vrai qu'elle était distante… Je m'en souviens si peu.

Derrière mes paumes moites, je ricane. On dirait que mon cerveau aime se façonner des réalités plus faciles à digérer. Gommer le moche pour rendre les choses plus supportables.

— Moi aussi, je rallumais sa flamme.

Les dents serrées jusqu'à la douleur, je secoue la tête, désolée pour mon père, pour l'enfant que j'étais, utilisés comme les pansements d'une femme paumée.

— J'acceptais tout ce qu'elle était. À ses yeux, sa grossesse était l'argument parfait pour acter notre couple. Pas avec un mariage, elle en avait horreur, mais on a emménagé ensemble. Je l'ai affranchie de la pression familiale, à en créer une dépendance maladive pour ma personne allant jusqu'à frôler l'hystérie.

Il marque un temps, me retient de défaillir en me maintenant contre lui. Je découvre enfin ma figure, tente de reprendre contenance. En vain.

— Et toi, Imrel, reniflé-je, qu'est-ce que ça t'apportait d'être avec une femme comme elle ?

— Oh, tu n'as pas idée…

Je déglutis, prie pour qu'il m'épargne les détails scabreux de leur liaison. Aime-t-il se sentir vénéré, adulé à en perdre la raison ?

— J'ai flanché. Je voulais l'éviter à tout prix, mais ma rage m'a poussé dans mes retranchements. Je lui ai dit ce que j'éprouvais pour sa fille, je t'ai

imposée, ma sublime, sachant qu'au final, même si elle créait un scandale, elle n'aurait pas d'autre choix que d'accepter, car je ne projetais pas de la quitter.

Je me racornis de l'intérieur.

C'était tout ce que je désirais. Qu'elle en crève de jalousie. Mon Dieu, je ne voulais pas qu'elle en crève tout court !

— Tu l'as poussée ?

— Je ne l'ai pas touchée. Je l'ai menacée avec mon corps, la chassant vers l'escalier pour qu'elle et ses geignements dégagent de ma vue. Tu sais, elle n'a même pas glissé au début des marches. Dans sa course agitée vers le rez-de-chaussée, c'est au milieu qu'elle a dérapé. Juste là, m'indique-t-il en pointant son doigt sur un des rectangles de marbre.

— C'est… ma faute, alors, bredouillé-je, stupéfaite.

— Ôte-toi ça de la tête. Les disputes étaient légion dans notre couple, parfois, un rien allumait sa folie. Ça n'était vraiment qu'un accident, je le jure.

Un crac imaginaire retentit dans mon organisme. Son dernier serment pète une vanne quelque part dans mes rouages et fout tout en l'air. Je n'ai plus la force de me battre, tout à coup. Je pleure des torrents de larmes silencieux, les bras d'Imrel m'empêchant de me fracasser sur le sol. Que m'arrive-t-il ? Je ne parviens même plus à respirer. Les vérités se propagent une à une dans mon jardin fleuri, ternissant les pétales en plastique qui entretenaient si bien l'illusion.

— Ava, ma douce.

Imrel me fait pivoter, il m'enserre aussi fort qu'au lendemain de mon anniversaire, tandis qu'il m'enroulait dans le premier fil de sa toile.

Je l'enlace en retour, mes mains dans son dos tirant sur son pull. Le visage maculé d'eau et de morve plongé contre sa poitrine, j'articule quelques lamentations.

— Quand je suis seule, ou avec mes proches, j'arrive à me blinder.

— Chuuut, fait-il, déposant un baiser sur mon front.

— Mais toi… ta présence suffit à me submerger d'émotion. C'est trop dur à gérer…

— Laisse-les sortir. Je suis là.

Comme une formule magique, il me donne l'autorisation de rager sur les épreuves de ces derniers mois. Je sais, je sens qu'il me sniffe, qu'il ne peut pas s'en empêcher, que je suis sa drogue. Et moi, j'essaie de m'enfoncer en

lui pour apaiser la douleur. S’il ne dit rien, je sens les battements déchaînés de son pouls. Imrel est d’apparence stoïque et despotique, mais ses terres arides abritent un volcan près d’entrer en éruption à la moindre secousse. Je suis sa secousse au même titre qu’il est mon ignominie.

Et puis, comme dans un rêve – ou un cauchemar –, j’ignore comment, une demi-heure plus tard, je me retrouve dans sa chambre.



Mêlées à une fraîche odeur de lessive, les notes capiteuses de son parfum m’embrument, m’enveloppent dans des volutes cotonneuses. Assise sur ce lit à moitié défait, le dos voûté, je suis exsangue d’énergie. Mes yeux sont bouffis, je grelotte dans ma petite robe en velours, délestée de mon manteau et de mes bottes jetées au pied d’une commode.

Après que mon puits de colère et de chagrin s’est tari, il m’a laissée seule dans cette pièce plus ou moins rangée.

C’est ici que sa compagne s’enfermait, ici qu’ils assouvissaient leurs pulsions. Son fantôme habite encore les lieux, je le sens jusque dans mes os. Comment Imrel peut-il dormir dans ce lit ?

Mes phalanges se crispent sur les draps portant son empreinte masculine.

Il s’en fiche. Qu’elle vive, qu’elle meure…

Cependant, des zones d’ombre subsistent.

Je me rappelle ce carnet trouvé dans son local. J’y ai repensé quelquefois, refusant de creuser plus loin. Je n’y avais rien compris, tout en étant persuadée qu’il était lié à moi. Cette certitude s’est estompée avec le souvenir de son contenant. Je me sens si faible, mes méninges sont hors service. Je n’arrive plus à pousser la réflexion. Qu’importe, je sais juste que je n’ai plus rien à faire ici. Inutile de fouiner davantage, le manque de ses bras devient déjà trop cruel. Il a suffi qu’il m’enlace pour exacerber mes sens, raviver les sensations que je m’efforce d’enfouir depuis que la réalité m’a rattrapée.

Je n’ai le temps de rien que le loup apparaît dans le cadre de la porte, deux assiettes en main. Stupéfaite, je n’arrive pas à en détourner les yeux.

Imrel dispose les soucoupes sur les draps, juste devant moi, présentant deux morceaux de tartes aux pommes caramélisées.

Compte-t-il vraiment manger un bout en toute tranquillité dans ces circonstances, alors que nous revenons de l'enterrement, qu'après ce qu'il m'a raconté, je m'imagine les derniers instants de ma mère, et que je lui en veux pour m'avoir attouchée quand j'étais gamine ?

Je suis incapable d'avaler quoi que ce soit.

Je croyais qu'en le revoyant, j'exploserais, hystérique, après toutes ces semaines à l'avoir ignoré, consumée par la colère, mais à présent, j'ai l'impression d'être engourdie de l'intérieur.

Avec une souplesse féline, il installe son grand corps sur le matelas.

— Comment tu te sens ?

Je hausse les épaules.

— Mange, ça te fera du bien.

Je n'ai plus la force de refuser. Je le laisse porter le bout de tarte à ma bouche et mords dedans. Bon sang, oui, que c'est bon ! Un gémissement venu des entrailles franchit mes lèvres. Tout est parfait. La pâte, la crème, les pommes ainsi que le soupçon de cannelle saupoudrée par-dessus.

Un sourire franc éclaire la mine du cuisinier en chef. Rien ne change, la flatterie – même implicite – gonfle toujours son ego. Qu'il m'énerve.

— Tu ne pâtisses pas, normalement.

— Non. Je l'ai fait pour toi. Pour nous garder concentrés sur les arômes plutôt que sur nos phéromones.

Je me fige, le dévisage, sur mes gardes. Il ne bronche pas, conserve son expression bienveillante.

— Quelle prévenance, ironisé-je dans un murmure.

Deux mois de silence. Le connaissant, j'aurais parié qu'il exploserait de colère, qu'il m'assaillirait de reproches. Si je ne me sentais pas si vide, j'aurais moi-même éclaté de fureur à cause de l'horreur qu'il m'a infligée. Pourquoi demeure-t-il si calme ? Que cache-t-il ?

— Pourquoi t'es venu à l'enterrement ? Tu tenais vraiment à faire tes adieux à Clara ?

Tandis qu'il se penche et cale une mèche de cheveux récalcitrante derrière mon oreille, ses doigts provoquent une étincelle sur mon lobe.

— Non. J'espérais que tu viendrais. Je voulais te voir.

Une gerbe d'émotion se jette sur mon cœur.

Il ne faut pas qu'il me touche. Que je me laisse duper par le chant des oiseaux au-dehors, par cette tarte exquise, par l'impression que ses bras me tiennent encore si fort contre lui.

— Ils l'ont tous remarqué, tu sais, me plains-je. Ils ont commeré, quand tu m'as enlacée. Heureusement que les notions d'italien de Papa sont limitées.

De plus, je comprends les réticences de Pia. Si elle a entendu mon nom éclater dans leur dispute avant le drame, voir son père me consoler au cimetière a dû la perturber.

— J'ai pas pu m'en empêcher, tu m'as manqué. Et puis, quelle importance, ma vanille ? Guéris les blessures de ton âme, ne t'en inflige pas davantage à cause d'une famille si malodorante.

« Les blessures de mon âme » ? Réalise-t-il en être à l'origine ? Un esclaffement nerveux m'échappe. Dans le même temps, un morceau de pomme en purée se décompose sur son menton pour tomber sur son pull.

— Merde.

Je pouffe, me moquant de plus belle, allégeant la pression sur ma poitrine.

— Bien fait. Ça t'apprendra à accuser tout le monde de puer.

Il arque un sourcil, sa rangée de dents parfaites exposée, avant de se lever et de se débarrasser de son haut. De quoi me calmer aussi sec. Fouillant dans son armoire pour se changer, il secoue la tête.

— Parce qu'ils portent des parfums nauséabonds. Ces paysans n'ont aucun goût.

Il revêt un tee-shirt gris et reprend sa place sur le lit.

— Comment se passent tes cours de danse ? questionne-t-il, tout à sa dégustation.

Si sa tarte est succulente, ma déglutition reste laborieuse.

— J'ai un peu de mal à trouver ma place, mais je fais de mon mieux. Le bâtiment est dingue, c'était impressionnant le premier jour.

À lui d'opiner.

— Merci, ajouté-je. Un jour, je te revaudrai ça.

Promesse laconique qui, je le sais, m'en coûtera. Cependant, je n'accepterai pas qu'il soit mon mécène, avec en mémoire cette nuit traumatisante durant laquelle son doigt fouillait mon sexe d'ado. Je ne veux rien lui devoir, il doit sortir de ma vie.

— Du moment que tu réalises tes rêves. Ne deviens pas comme ta mère, tes conditions de réussite sont optimales ; tu as le talent, la combativité, tes proches te soutiennent et t'encouragent, et l'argent ne sera jamais un problème de mon vivant.

Il a beau s'exprimer avec flegme, une gratitude inopinée est près de me submerger. Je ne dois pas me laisser attendrir !

— Tu es spéciale, Ava. Un rien de volonté, et toutes les portes s'ouvriront à toi.

Ses lèvres… Imprégnées de fiel, elles sont capables d'enjôler avec adresse. Elles me procurent tellement de bien, parfois, me valorisant envers et contre tout. Je le hais de me déchirer entre ses compliments et sa monstruosité !

Mes canines plantées dans la pâtisserie, Imrel pousse le morceau sur mon nez et sur le reste de mon visage. Je me retrouve toute badigeonnée de crème !

— Qu'est-ce que tu fais ? m'égosillé-je en le repoussant, ahurie et à moitié pliée de rire.

Ce sourire-là… Celui qu'il arborait autrefois lorsqu'on était seuls, qui l'illuminait d'un charme ravageur.

Dans cette chambre, aujourd'hui, l'homme qui me fait face ne cesse de me ramener au soleil, à son univers aux mille fragrances, à Florence, à la rivière, aux champs de tournesols, à la sensualité, au bonheur fracassant, à des sentiments explosifs et romanesques, de ceux qu'on fantasme tant qu'on ne les a jamais vécus. Je n'arrive pas à trouver celui qui a entaché ma vie, sept ans plus tôt. Qu'il est affligeant de me répéter que ces deux mâles sont indissociables. Douleur indélébile pour fait irréfutable.

— Même si le sel de tes larmes est délicieux, il n'y a aucune raison de t'effondrer.

Il illustre ses propos d'une caresse sur ma joue, quand ma crispation – si infime soit-elle – lui fait replier sa main. L'effet de son contact sur moi ne doit pourtant pas lui échapper.

Ça ne lui ressemble pas, bon sang.

— Je n'allais pas pleurer. J'ai assez donné. Maintenant, j'ai la figure toute barbouillée ! File-moi une serviette.

Il humecte ses lèvres, un rictus trahissant son amusement. Puis il inspire avec emphase.

— Si tu savais comme je lutte contre mon envie de te nettoyer avec ma langue. T’es tellement belle, même comme ça.

Cette fois, mes joues s’enflamment. Mon cœur s’emballe. J’ai beau en avoir conscience, mes membres sont engourdis. Captive de la tessiture éraillée de sa voix, je ne parviens pas à m’enfuir. Je le laisse frotter son délit avec la délicatesse d’un fourbe, tentant d’ignorer l’appel assourdissant de la chair.

Il finit de me nettoyer se mordant la lèvre.

— Regarde-nous, déploré-je tout bas. À discuter dans la chambre de ma mère le jour de son enterrement, comme si de rien n’était, alors qu’on était la cause de votre dernière dispute.

— Tu culpabilises ? s’étonne-t-il, jetant la serviette par terre.

C’est flou. Tout est flou dans ma tête, comme s’il m’avait droguée, qu’il m’avait embrouillé le cerveau pour mieux me baratiner. Je porte ma paume à ma tempe, essayant d’aligner mes idées.

— Non… enfin… Je ne sais pas… Je n’aime pas ça.

— Ce n’est plus la chambre de ta mère. Maintenant qu’elle est morte, cette maison vous revient, à Pia et toi.

— Peu importe, tu lui faisais l’amour dans cette pièce !

Rien qu’à les prononcer, ces mots me font chanceler.

« Regarde comme tu mouilles. Je vais te défoncer en bonne et due forme. Tu seras incapable de sortir du lit demain, et ce ne sera pas à cause de ta dépression. »

« Je vais te baiser par tous les trous, ça va te remettre les idées en place. »

« Déchaîne-toi, remplis-moi ! Plus fort ! »

J’étouffe.

C’est insensé, je dois déguerpir.

— N’utilise pas ces termes quand tu parles d’elle, repartit-il, le ton plus ferme.

Faire l’amour ?

Une fois de plus, l’envie de crier ronfle dans ma gorge. À la place, je bondis hors du lit. Je m’élance vers la porte, avec l’espoir naïf de pouvoir fuir le parfumeur. Bien sûr, il me coince contre le battant fermé, sans me toucher, sa main plaquée juste à côté de mon visage.

— J’y arrive pas, soufflé-je. Endurer ta présence est au-dessus de mes forces. T’as beau me décrire ta relation avec ma mère, certaines choses

m’échappent.

Je m’ébroue, fouillant dans ma mémoire défectueuse, si jamais j’avais manqué un détail.

— Pourquoi elle, si tu ne l’aimais pas ? Putain, je ne pige pas !

— Pour mieux me rapprocher de toi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 45 – ÇA SENT LE ROUSSI



Je ne la comprends pas.

Sérieusement, qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Je croyais qu'après deux mois, elle serait sevrée, qu'elle avait du recul sur les crasses qu'il lui avait infligées, même si parfois je perçois ses pensées qui vagabondent je ne sais où en Italie. Mais, purée, le jour de l'enterrement de sa mère… Cette idiote est encore mordue de ce psychopathe ! Il suffit à cette pourriture de claquer des doigts pour qu'elle accoure à sa villa.

Et Léo, dans tout ça ? Ne se sont-ils pas rapprochés, depuis ? Elle ne peut pas le faire souffrir, lui aussi. Je les ai encouragés malgré mes sentiments pour lui, merde !

Si elle le lui permet, Imrel la détruira, c'est certain. Elle lui tend le bâton, cette imbécile. Tant pis, ça lui apprendra.

… Argh, j'aurais dû l'accompagner !

Mais alors, je n'aurais pas pu contenir Théa et son indignation latente.

Le maudit parfumeur est l'un des sujets de conversation principaux. Son absence à l'église est le prétexte parfait pour jacter derrière son dos. Et je m'en serais donné à cœur joie si quelques réflexions concernant Ava ne m'indisposaient pas. Maman et moi gardons Florent occupé pour éviter que le nom de sa fille parvienne à ses oreilles.

Les membres de la famille se trouvent tous dans le salon. Un léger brouhaha se confond avec les chansons d'*Amazone* que Nonna tenait à diffuser.

Sitôt que je rejoins les Celi après une pause toilettes, la mine de Florent se tord d'inquiétude.

— Qu'est-ce qu'il y a, Flo ? Où est Maman ?

— J'ai accompagné Laura à l'étage pour vérifier qu'Ava dormait toujours, mais la chambre est vide.

Les yeux ronds, je déglutis.

Merde ! Le subterfuge était parfait, pourtant. La fille de la défunte trop déprimée montée faire une sieste. Quelle excuse je vais pouvoir tricoter ?

— Euh… elle a dû… aller faire un tour.

Florent secoue la tête.

— Je l'ai appelée à plusieurs reprises, elle ne répond pas ! Pourquoi elle n'a prévenu personne ?

Ma copine, dans quelle galère tu m'entraînes…

— Avec la mort de sa mère, il faut la laisser respirer, argué-je. Elle va revenir.

Je sens dans son expression qu'il n'est pas convaincu.

D'un coup, il se retourne et hèle l'assemblée.

— Quelqu'un ici sait où se trouve ma fille ?

Le murmure ambiant s'affaiblit. Perla s'étonne.

— Elle n'était pas en haut ?

— Elle a dû rejoindre le parfumeur, fulmine Théa en français.

— Toi, ferme-la ! la sermonné-je.

Elle frappe sur sa tête, levant ensuite les paumes au ciel.

— Comment tu peux accepter ça ? C'est notre cousine, mais elle est en train de se perdre ! Comment peut-on manquer de respect à ce point à sa mère ?

— Sa mère ? Ah ! Tu ne connais rien de sa vie, vitupéré-je.

— De quoi elle parle ? questionne Florent d'une voix blanche.

— Rien. Théa délire complet !

Bordel, elle est en plein craquage. Ce n'est ni le moment ni l'endroit pour qu'elle déraille.

— Mais bien sûr, je délire, croasse-t-elle dans de grands gestes, captivant l'attention de l'assemblée. Tu étais là, Val ! Ils fricotaient ensemble cet été, ses mains étaient posées sur les fesses d'Ava, sous sa robe. Elle t'a suppliée de n'en parler à personne et lui t'a menacée. Tu as vu comme ils se sont pris dans les bras, au cimetière, à quelques pas de la tombe de tante Clara ? Pfff, c'est ignoble, comment osent-ils profaner ce moment sacré ? Pourquoi tu couvres cette dévergondée ?

Horrifiée, j'en reste comme deux ronds de flan. Elle est timbrée ? Comment peut-elle lâcher une telle bombe ? Songe-t-elle à la réaction de Florent ? Elle n'était même pas proche de notre tante !

Putain, putain, putain, putain…

Lentement, mon visage oblique en direction de mon ex-tonton, sur lequel sont braqués tous les regards.

Il est sous le choc. De l'ivoire, ses joues passent au rouge. Un carmin coléreux, l'engloutissant tout entier. Une grimace de douleur défigure son faciès. Sa poitrine s'élève et s'abaisse de plus en plus fort sur un fond de comédie musicale.

— C'est vrai, Valentina ? gronde-t-il, les yeux exorbités.

Déstabilisée, je bégaie quelques voyelles incompréhensibles, incapable de broder une excuse cohérente.

Sur quoi, il se reprend et fonce à l'extérieur en trombe, chahutant tout sur son passage. Un fracas retentit quand il claque la porte d'entrée, puis un silence abasourdi nous tombe tous dessus.

Je n'en reviens pas…

Je ne vois que Nonna secouant la tête en proie à un profond chagrin, le reste, je m'en fous. Le doigt pointé sur cette pimbêche de Théa avec grandiloquence, je hurle : — Toi, t'es qu'une salope !

Après quoi, je saisis mon sac en vitesse et me précipite derrière Florent. Je le vois remonter la rue, les épaules voûtées, tenant ses clés de voiture.

— Attends, calme-toi, d'abord ! lui conseillé-je en le rattrapant.

Il n'entend rien. La rage verrouille ses lèvres. Ses mains tremblent de fureur.

Merde, ça sent le roussi.

Quelle conne, cette Théa !

— Je ne te laisse pas y aller seul ! déclamé-je, tandis qu'il pénètre dans sa Fiat de location.

Sans mot dire, il démarre sur les chapeaux de roues.

Nous savons exactement où il se rend.

[Val : Ava, rappelle ton père !
Théa a tout balancé, il est hors de contrôle.
On est en route pour la villa Lavanda.]

OceanofPDF.com

CHAPITRE 46 – ÇA SENT LA LUXURE



Il a suffi d’une phrase pour révolutionner mon monde. Et ce, de la plus invraisemblable des manières.

— Qu’est-ce que… ça signifie ? chevroté-je, tenant à peine sur mes jambes.

Encagée par la stature d’Imrel, je me sens minuscule.

« Pour mieux me rapprocher de toi. »

À l’aide de ces quelques mots, il m’a insufflé une frayeur blanche.

— Après sa mort, je comptais tout t’avouer, mais tu n’as pas cessé de fuir, ma sublime.

Je déglutis.

— M’avouer quoi ?

Son regard ancré en moi se perd dans le lointain, comme si au fond de mes yeux gisaient des souvenirs exaltants.

— Que je t’ai rencontrée sur une plage en Normandie.

Je fronce les sourcils, fouillant dans ma propre mémoire. Impossible de me rappeler. Notre premier face-à-face a eu lieu dans sa maison parisienne, dans ce quartier huppé que je jalousais.

— T’étais si jolie, avec tes cheveux de feu et ton sourire éclatant. Les molécules de ton arôme sont venues m’embrasser, et j’ai succombé.

Il réduit l’écart entre nous pour susurrer tout près de mon visage, trop près de mon visage :

— J’ai eu le coup de foudre.

À Étretat… À Étretat !! Notre ultime sortie en famille… mon cœur remonte dans ma gorge.

— J’avais douze ans…

Ses orbes gris miroitent d'une féroce appétence resurgissant depuis ses réminiscences.

— Ton âge m'importait peu. Enfin, détrompe-toi, tu incarnais à merveille la magnificence de ton odeur, mais je me fichais de ton apparence. Une bouffée de tes émanations, et j'étais défoncé. Un nouvel objectif s'était imposé à moi, il me fallait obtenir ton essence. J'étais prêt à tout.

Ma mâchoire tombe doucement. Lit-il l'effroi dans mon expression ?

— À tes côtés, il y avait ta mère. Clara représentait l'outil parfait. J'étais doué avec les femmes, je comptais la séduire et entrer dans ta vie. Si j'intégrais ta famille, avec le temps, je parviendrais à récolter ton odeur. Je pourrais ensuite la décortiquer, étudier la quintessence ultime et la reproduire si j'en avais envie.

Il ricane, amer.

— Je n'avais pas prévu que son amour pour moi la mènerait à me piéger.

— Te piéger ? articulé-je, sous le choc.

Il acquiesce sombrement, passant sa main dans les cheveux.

— Pia, lâche-t-il dans un soupir. Clara était sous pilule, ça n'aurait jamais dû arriver. Je ne voulais pas d'enfant. Si jusqu'à sa mort, elle a maintenu qu'il s'agissait d'un accident, j'ai découvert que parfois, elle omettait sciemment de prendre son contraceptif, ce qui a des effets rétroactifs. Elle était précautionneuse, elle savait que je surveillais son ovulation, peste-t-il, une marque d'aversion sur le visage. Je me suis fait berner en beauté.

— Pour… quoi ?

La main qui lui servait d'appui vient effleurer ma mâchoire. Je suis à deux doigts de flancher, électrisée par son toucher.

— Pour me garder dans ses filets. Quoi d'autre ? Pia ne lui a jamais servi qu'à ça.

Son ressentiment jaillit âprement. Sous son manque d'amour pour Clara, je n'avais pas relevé une telle animosité. Je suis perdue. Tourneboulée. Incapable de formuler mes pensées.

— Mais ce n'était pas si grave, parce qu'à chacune de tes visites, tu m'ouvrais les portes du paradis. Je le côtoyais de loin, touchant à peine sa lumière du bout des doigts. J'avais beau être attentionné, et tu avais beau apprécier ça quand Clara t'ignorait, tu gardais tes distances et continuais de me détester. Le jour de la fête donnée en l'honneur de Pia, j'ai noté ta déception. Tu t'étais réfugiée dans ta chambre, blessée par l'indifférence de ta mère. Et moi, j'avais bu, dit-il tout bas, articulant presque contre ma

bouche. Je n’en pouvais plus de ce simulacre de réception, j’étais monté veiller sur ma gamine, et… j’ai passé la porte de ta chambre. Tes pleurs séchés m’ont interpellé comme le chant d’une sirène.

Évocation qui me retourne l’estomac. Imrel me conte notre histoire avec ses doigts, les baladant tantôt sur mes joues, tantôt sur mes tempes. Il ne me reste que ces sensations auxquelles me raccrocher si je ne veux pas m’effriter.

— Je suis entré. Et, putain, Ava, grogne-t-il, son front contre mon front. Je n’avais jamais été si près, isolé en ta compagnie. Les magnolias sublimaient ton odeur à la perfection, j’en avais le tournis. Je t’ai enlacée, je t’aurais littéralement bouffée si ça avait été possible. Et puis… tu as mouillé, susurre-t-il.

— Non.

Non, ça ne s’est pas passé comme ça ! Pourquoi s’obstine-t-il dans ses mensonges ? Réalise-t-il le calvaire qu’il m’inflige ?

— Ne pleure pas, ma vanille, je t’en supplie, chuchote-t-il en cueillant la perle salée sur ma pommette. Tu as écarté les jambes et tu as joui. Ne te prive pas de ces souvenirs. Accepte-les, allège le poids de ta douleur.

Ma respiration se saccade. Soudain, l’obscurité de cette nuit envahit la chambre de Clara, mes sentiments m’étranglent avec fureur.

Non, non, non !

— Si tu continues de parler, je vais crever, suffoqué-je, laissant tomber ma tête contre son épaule.

Ses mains me frictionnent le dos. Putain, je me répugne d’aimer ça.

— Je ne te voulais aucun mal. Tu étais mon joyau, je ne t’aurais jamais brisée intentionnellement.

— Mais tu l’as fait !

Ses doigts se mettent à labourer mes vertèbres.

Pourquoi suis-je incapable de le bousculer, de hurler, de me barrer ?

— Je suis désolé.

À entendre ses excuses, je me fige jusqu’au dernier de mes atomes et ouvre grand les yeux, toujours appuyée contre lui. Mon souffle ne s’apaise pas pour autant.

— Je peine à humaniser les gens, Ava. Tu incarnais l’élixir absolu, je me contentais de décrypter tes messages olfactifs. C’est tout ce dont je suis capable, grommelle-t-il contre mes cheveux. Ce que tu m’as offert, cette nuit-là, était au-delà de l’entendement. Ça imprégnait mon nez, j’en avais

sur les doigts et plein mon palais. L'arôme de ton plaisir m'a transcendé. Et le lendemain, t'étais partie… Je sentais dans mes veines que tu ne reviendrais plus. Je me suis tué à la tâche en essayant de reproduire ta fragrance de toutes les façons possibles. Composer un parfum qui associerait les plus belles molécules avec ton essence, c'était devenu mon but. J'ai créé *Ton Parfum*.

L'impression de recevoir une gifle. Cette fois, je me recule brusquement, me heurte au bois de la porte, portant ma main devant mes lèvres.

Sa fameuse création est inspirée de mon odeur corporelle ? J'hallucine ! Imrel adopte son habituelle posture impérieuse, ne souffrant d'aucune forme de regret. Une enveloppe humaine dissimulant un être trop tordu, trop déficient. Ou trop intelligent.

— Ton carnet… Ces annotations incompréhensibles.

Il opine, les yeux rivés sur ma bouche. Englobe ma mâchoire dans la chaleur de sa paume. Le contraste avec le froid polaire de la pièce recouvre ma peau de chair de poule, car je suis toujours enfermée dans la chambre de sa maison, à Paris, sept ans plus tôt.

« Tu as joui. »

Ces mots dansent un tango trop brûlant pour que je les laisse m'entraîner.

— Tu grandis, ton odeur s'altère sans cesse. De toute façon, j'étais trop camé pour m'en passer. Il m'arrivait souvent de te pister, de chercher ta proximité pour obtenir ma dose. Puis je rentrais, grisé, et élaborais de nouvelles formules pour te rendre hommage. Chaque année, je créais une nouvelle version de *Ton Parfum*. Mais ta fragrance exacte, celle qui me fait l'amour à chaque putain de fois, sa composition m'échappe.

— Tu me suivais ? bredouillé-je, abasourdie.

— Bien sûr. Je ne t'ai jamais perdue de vue. J'aurais pu tout plaquer pour te consacrer davantage de temps, mais Clara me tenait en laisse avec notre fille. Mon détachement l'angoissait, elle m'a vite menacé de se battre pour obtenir la garde de Pia, si j'avais à l'idée de la quitter. Elle remarquait comme je la surprotégeais. Compte tenu de ses aptitudes parentales, il était hors de question que je la laisse seule avec ma gosse plus d'une journée. (Il lâche un soupir.) J'ai vécu trop de crasses pendant mon enfance pour prendre ce risque. Piégé, je me suis résigné à porter ces chaînes. J'ai joué mon rôle (l'aversion froisse son visage), je suis devenu le pantin de ses fantasmes pour calmer ses crises d'hystérie. De violence.

Il pointe la cicatrice ornant son arcade. Je croyais qu'il s'agissait d'un stigmate de sa jeunesse.

— Elle m'aurait éborgné si je ne l'avais pas maîtrisée.

Face à mon air ébahi, il poursuit :

— Ma contrepartie secrète, c'était qu'elle portait *Ton Parfum*. Ça m'aidait à supporter sa présence. Pendant que je jouissais de ton corps, cet été, Pia s'amusait à s'en asperger. Ça me mettait hors de moi.

Coite, je remets en perspective chaque détail, chaque conversation que nous avons tous pu avoir au sein de cette maison de vacances.

Son pouce presse tendrement le rebond de ma joue.

— Dès le départ, tu étais celle que je convoitais.

Notre première altercation dans la villa était loin d'être une rencontre pour lui.

La réalité se dérobe sous mes pieds. Le sol tremble, s'ouvre. La dimension dans laquelle il m'aspire est si malsaine qu'avec désespoir, je me raccroche aux fragments d'illusion qu'il me reste. Le début de notre parenthèse magique, la fraîcheur de ma sœur, cette relation qui s'est tissée tout naturellement, l'odeur apaisante des champs de lavande.

Je ploie et me tiens le ventre, sur le point de dégurgiter.

— Le mec duquel je suis tombée amoureuse n'est qu'une chimère. Tu me stalkais alors que je n'ai jamais rien su de toi. Tu es fou, lâché-je dans un souffle.

— Je suis obsessionnel, corrige-t-il, saisissant mes épaules pour me redresser. Quoi que tu veuilles savoir sur moi, tu n'as qu'à demander.

Il penche la tête devant la mienne et cherche mon regard, une ligne d'irritation barrant son front. Mon crâne chavire en arrière dans un mouvement de désespoir, percute la porte dans un bruit mat. Mes organes se désagrègent à la mesure de son récit ; à la fin, il ne restera rien de moi.

— Il y a ce que j'ai tu, et ce que je t'ai dit. Je n'ai jamais menti, ma vanille. Mon but n'a jamais changé… je suis en amour de ton odeur.

— De mon odeur, ris-je dans un hoquet, dépitée.

Il empoigne ma taille avec douceur, les doigts tremblants sur le velours de ma robe. Lui aussi semble ébranlé.

— J'ai connu beaucoup de femmes. Elles avaient mon âge et me désiraient d'emblée lors de nos rencontres. Quand tu as bousculé mon univers, tu n'étais qu'une gamine, de même que toutes ces années. Je ne t'ai jamais envisagée autrement… Et puis, il y a quatre mois, tout a changé.

— L’objet de ta convoitise était devenu baisable, ricané-je, entre quelques nouvelles larmes.

Il cale son corps au mien, me plombant de sa chaleur et de son parfum capiteux. Son visage s’accote à ma tempe, lui permettant de me humer sans vergogne.

— Ne dis pas ça. À force de t’épier, j’ai développé une forme d’affection. Tu étais le diamant de mon jardin secret. Tu as ensuite ébranlé mes convictions. Cette folie a débuté au moment où je t’ai embrassée sur le quai de gare, articule-t-il sur ma peau, avant d’y déposer un baiser trop tendre, trop lascif.

Non…

— Mêler le sexe à cette relation était la pire des idées, elle a éveillé en moi des émotions insoupçonnées. Je deviens possessif. J’exige chaque molécule de ton arôme, et plus encore, je rêve de t’enfermer dans la cage de mon existence sans que personne n’interfère.

Mon cœur frappe si fort à l’intérieur, j’ai l’impression qu’il va fendre mon squelette et s’évader.

— La pire des idées, tu l’as eue il y a sept ans. Maintenant, garde tes belles paroles, c’est trop tard.

De sa langue, il fait disparaître la ligne de désarroi qui strie ma joue.

— Il n’est jamais trop tard. Je veux être le seul responsable de ton bonheur, pour que tu continues de m’aduler avec tes yeux tristes. J’ai un problème, rit-il tout bas, il se peut que je sois un peu narcissique. Mes amantes ne m’en ont jamais tenu rigueur, mais toi, tu me rends anxieux. « Et si je ne la satisfaisais pas assez ? » (il me mordille la mâchoire), « Et si elle se lassait de nos parties de jambes en l’air phénoménales ? » (il frôle ma gorge de son nez), « Et si elle préférait un homme normal, ennuyeux, qui ne passait pas son temps à la renifler comme un clebs ? » (il aspire une indécente goulée d’air). J’aimerais entrer dans ta tête, comprendre ton mécanisme si différent du mien. J’aimerais comprendre pourquoi cette nuit a pourri ta vie, alors que tu exhalais le plaisir. J’aimerais savoir pourquoi t’en souffres, alors que tu ne peux pas te passer de moi. Pourquoi, depuis notre rencontre, tu refuses de m’aimer, Ava ?

Ses mots enrôlent mon cœur dans sa bassesse. Je m’accroche à ses trapèzes, au bord du gouffre. Je me bats avec mes dernières ressources.

— Arrête de me toucher, Imrel, j’arrive pas à te résister.

D’un mouvement souple, il presse la raideur de son désir contre mon ventre.

— Alors, ne résiste pas. Je ne compte pas te blesser.

Si je cède, ce n’est pas seulement ma blessure qu’il ravivera, il démantèlera mon amour propre, pièce par pièce.

Ses lèvres effleurent la ligne de mon cou, près de ma jugulaire frénétique. La fièvre monte en moi, brûle la poupée de chair que je suis devenue entre ses doigts. Il me malaxe avec une retenue toute fébrile, tandis que son nez aspire, aspire, aspire. Je n’entends que ses inhalations débridées, le sens parcourir mes clavicules, me ravir mon énergie bien plus que mon odeur.

Pourquoi je ne le repousse pas ? Je devrais me dégager, échapper à ce *stalker* dérangé… qui m’a tant manqué.

J’ai si peur. Et si j’étais moi-même un peu timbrée ? Peut-être qu’elle me plaît, au fond, cette sordide obsession. Pendant que ma mère s’attelait à m’ignorer, sa raison d’exister n’avait en réalité d’yeux que pour moi.

Il glisse sa main sous ma robe pour agripper ma cuisse, attisant les braises qui crépitent entre mes reins.

C’est un détraqué. Un détraqué qui a griffonné les contours de mon adolescence à mon insu. Je secoue la tête, essaie de l’éloigner pour respirer, éclaircir mes idées dévoyées.

Autant pousser sur un roc.

— Tu m’as causé tellement de peine, tellement de lésions indélébiles, couiné-je.

Il peut y mettre autant de formes qu’il le désire, il m’a violée.

— Laisse-moi les panser, susurre-t-il en agrippant mon sexe dans la coupe de sa main.

Contre mes lèvres, il halète :

— Tu connais mon habileté à vénérer ta petite chatte. Laisse-moi vénérer chaque partie de ton corps, chaque part de ton âme. Explique-moi juste comment faire.

Cette fois, ce n’est pas le chagrin qui provoque mes larmes. Je me répugne d’adorer l’expression de ses instincts. Il est vil, et je suis si faible quand il me touche, je suis si chaude quand il m’embrasse, même si ce n’est que dans le creux de mon épaule. Nos halètements s’amplifient, contrepoint de nos gestes saccadés. Je m’accroche à la nuque de mon harceleur secret, les seins lourds appuyant contre son torse.

— Tu pleures, ma vanille, pantèle-t-il, son haleine côtoyant ma bouche.

Un sanglot d’émotion m’échappe. Vite étouffé par le sceau de ses lèvres. Il percute les miennes avec fougue, me saisissant de surprise, et m’offre le baiser le plus enflammé, le plus sensuel, le plus sexuel que j’ai jamais connu. Mes jambes défaillent bel et bien, ma carcasse n’est retenue que par la stature du prédateur chevronné, adroit lorsqu’il s’agit de ferrer sa proie. Les yeux ronds, je me laisse rapidement étourdir par sa langue conquérante aromatisée à la cannelle, par ses grognements caverneux, par ses caresses appuyées contre ma vulve, à travers mes collants.

— Bordel, Ava, tu m’as manqué, râle-t-il contre ma langue, avant de saisir l’ourlet de ma lingerie.

Sans cérémonie, il me dénude les jambes, balance le tissu un peu plus loin. Il reste en position accroupie tel un serviteur. Ma culotte, il la porte à son visage, ses iris vissés aux miens, et en absorbe les effluves à pleins poumons.

L’indécence de cette scène assèche mon gosier. Tout au contraire de mon sexe, qui se liquéfie en un instant. Imrel n’a pas besoin d’être grossier pour être sale.

Ces deux derniers mois, je me cachais derrière ma colère, mais moi aussi, je me languissais honteusement des attentions de ce mâle si adroit à m’offrir du bonheur. Impudent, Imrel enfonce mon dessous dans la poche de son jean et saisit ma jambe. De l’enfer dans les yeux, il la soulève et la dépose sur son épaule, de sorte que mes pétales s’ouvrent à son entière disposition. Adossée contre la porte, je sens les cognements douloureux de mon cœur, en désaccord avec ma conscience morale. Je ne peux pas faire ça… je ne peux pas… pas cet homme-là.

Lorsqu’il fourre son nez dans mes replis, nous exhalons un long râle à l’unisson. Ensuite, c’est sa langue qui me dévore, avide de mes soubresauts. À chaque lapement, il me drogue davantage.

— Gémis plus fort, Ava, implore-t-il avant de fouiller mon vagin.

Soumise à son autorité, j’obéis, me contractant autour de sa langue.

Sur ma cuisse, la marque de ses doigts est exquise, me fait resserrer mon poing dans ses cheveux.

Je me noie.

Je me noie dans un plaisir laminant, et je pleure en même temps. La luxure répand son odeur dans chaque recoin de la pièce. L’orgasme approche, je me sens si bien dans mon supplice, lorsque, sans crier gare,

Imrel se redresse. Il abandonne ma féminité, les yeux fous. Avec ses tifs hirsutes et son menton inondé de cyprine, il est sexy à en mourir.

Pourquoi s'est-il arrêté ? Dans mon état embrumé, il pourrait m'infliger la pire de ses perversions.

Les gestes hâtifs, il retrousse ma robe pour m'en délester. Engourdie par ma lutte intérieure, je tremblote tandis qu'il dégrafe mon soutien-gorge. Sur ma nudité exposée, le regard contemplatif d'Imrel s'écourte. Il ôte son tee-shirt par le col, dévoilant une plastique à la perfection insolente. Comment résister ? Putain, comment résister ? À peine ma main frôle-t-elle ses abdos couturés de marques qu'il m'enlace et m'embrasse, convulsant de pied en cap. On se dévore avec la même urgence, et sans que je m'en rende compte, il m'entraîne jusqu'à sa couche. Cette maudite couche…

Mon esprit se sclérose, je n'ai faim plus que de sensations.

Le reste est trop immonde.

Vautrée sur le matelas, appuyée sur les coudes, je le regarde baisser son pantalon ainsi que son boxer, puis déployer sa verge gonflée sous mes yeux. Je déglutis, intimidée par ce bout de chair si brut, si primaire. Quelques secondes suffisent pour que je me prenne son animalité en pleine gueule. Un quelque chose de dérangeant se dégage de cet homme. Trop viril, trop parfait. Mais trop sale et dépravé. Néanmoins, je laisse Imrel me couvrir de ses muscles scandaleux, je le laisse me manger la bouche, je m'arrime à lui comme s'il s'agissait d'un radeau. Comme s'il s'agissait de la dernière fois.

Le souffle court, il ralentit, défait l'élastique de mon chignon, étalant ma crinière léonine sur le drap. Ensuite, il prend mon menton dans sa main pour m'observer. Derrière les éclats vert sapin ornant ses sublimes orbes gris, son regard est d'une intensité presque malaisante.

— T'es tellement belle.

« Elle n'est même pas belle. »

En réponse, je fronce les sourcils.

— Ne laisse jamais personne te dire le contraire.

Il s'empare aussitôt de mes doigts, les enroule autour de son érection.

Mon ventre se contracte.

Son sexe est doux et chaud, et parcouru de veines saillantes.

— Branle-moi, ma vanille.

Une sommation tout en délicatesse, avant qu'il cale sa cuisse entre mes jambes ouvertes.

Il se frotte éhontément, étalant mes fluides sur sa peau, et mes ronronnements résonnent dans ce lieu que j'exècre. Il se goinfre de chaque parcelle de mon anatomie, tétant des bouts de moi comme pour en aspirer l'arôme. Lorsqu'il me suce la poitrine, le décor tangue. Une émotion poisseuse s'incruste sous mon épiderme. Le lit de ma mère défunte, mémorial de leurs étreintes, a remplacé la chambre noire de mon enfance. Cette fois, il prend le temps. D'une sensualité torride, il m'emmène dans les affres de l'érotisme. Son odeur épicée s'immisce dans mon organisme, le colonise, ligotant chaque cellule de mon être. Ses bras sont une malédiction où la raison n'a plus lieu d'être. Peu à peu, son plaisir devient insoutenable.

Je le veux. Je le veux tellement.

Alors qu'il dirige mon poing entourant sa queue vers mon fourreau, je me raidis.

— Imrel…

Les narines dilatées contre mon cou, il s'immobilise.

— Est-ce que tu préfères… ?

La brutalité ? Les coups et les cris ?

Il se redresse, coude sur le matelas, ses cils papillonnants m'interrogent en silence.

Mes joues se colorent d'embarras.

— Les insultes… les griffures, les morsures ? C'est ce qui t'excite, non ?

Son faciès revêt un masque austère.

— C'est ce qui l'excitait, *elle*, rétorque-t-il contre ma bouche. J'aime la façon dont tu te donnes à moi, avec innocence, et avec la même passion qui t'anime quand tu danses. De toute façon, il n'y a que dans ton plaisir que je trouve le mien. C'est pareil pour toi, tu m'inondes dès que je prends mon pied.

Leurs étreintes le laissaient-elles de marbre ? Est-ce horrible d'éprouver de la jalousie envers un cadavre ? Rassurée en mon for intérieur, je lâche son sexe et le laisse me pourfendre jusqu'à la garde. Un petit cri m'échappe. Il s'immobilise, soubresautant à l'intérieur de moi. Sa langue danse lentement contre la mienne. Les paupières closes, il entame un mouvement de balancier avec lenteur et autant de hardiesse. Mes émotions sont exacerbées par la tendresse irréelle de ses baisers. Il efface le réel. Chaque coup de boutoir m'arrache un feulement. Sauvage, il m'entraîne dans un corps-à-corps vertigineux. Nos peaux moites glissent et claquent, nos baisers deviennent des gémissements gutturaux.

— Ne t’arrête pas, l’adjuré-je.

Il étrécit son étreinte derrière mon dos et soulève mes lombaires, tandis que mes jambes le ceignent avec force.

Je la sens émerger, une déferlante de jouissance qui contracte mes membres.

— Je t’en supplie, ne t’arrête pas, geins-je, craignant de réatterrir dans ma crasseuse réalité.

Il continue, ses dents plantées dans ma mâchoire. Un grondement tonne dans sa gorge, son self-control mis à mal par ma requête.

C’est si bon, si affligeant que je n’entends pas les gonds de la porte exploser.

Imrel, quant à lui, a les sinus saturés de mes notes débauchées.

Personne n’aurait pu l’anticiper.

Mais le cri de mon père déchirant l’air me saisit d’épouvante.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 47 – ÇA SENT LA TESTOSTÉRONE



— Ôte tes sales pattes de ma fille !

D’un coup, le corps d’Imrel s’expulse hors du lit, accueillant le poing de mon père sur l’arcade sourcilière.

Un cri de stupeur m’échappe en même temps que je m’enroule du drap.

— Florent, attends ! retentit la voix de Val depuis le couloir.

Elle apparaît sur le seuil de la porte, découvre le méfait.

— Oh, putain !

Papa est ici.

Papa m’a vue en plein rapport avec le mec de ma mère.

Et il vient de cogner Imrel.

Je reste tétanisée contre la tête de lit. Mon visage devient exsangue, si bien qu’un malaise menace de me faire perdre connaissance. Des points blancs dansent dans mon champ de vision pendant que les deux hommes s’affrontent. Mon pouls s’accélère, ma respiration se saccade, mon poing tenant le tissu se crispe contre ma poitrine.

— Tu n’as pas honte, espèce d’enculé ?!

C’est pas vrai. C’est pas vrai.

Le pire est arrivé.

Mon père déferle comme un ouragan, cherche à assaillir mon amant. Peine perdue ; si au début, celui-ci s’est laissé surprendre, il prend vite l’ascendant et bloque les coups de son attaquant.

Mon Dieu, Papa ne doit surtout pas se mesurer à la violence d’Imrel !

— Florent, arrête ! panique Val, en écho à mes craintes.

Grelottante, je n’ose pas effectuer le moindre mouvement ni prononcer le moindre son, comme si cela risquait de rappeler ma présence.

Non, non, non, non… ça n’a pas pu se produire !!

— Putain de merde, je vais t’apprendre à sauter une gamine !

Mon père cogne, cogne, défiguré par un courroux inédit. C’est Imrel, dans une nudité qui ne le gêne pas outre mesure, qui finit par le contenir en le plaquant contre le mur, à quelques pas du lit.

Je n’arrive pas à y croire.

Un coup de tête percute le nez du parfumeur, lequel grogne de rage.

Horrifiée par les possibles représailles, je bondis sur mes jambes avec l’énergie du désespoir. Manquant de trébucher sur mon drap, je leur hurle d’arrêter. L’attention de mon père est déviée une fraction de seconde durant laquelle le grand blond le coince, son avant-bras en travers de sa gorge. Après la collision, ses narines pissent le sang.

— Je t’en supplie, Imrel, ne lui fais pas de mal !

Sa répugnance pour l’hémoglobine pourrait lui faire péter une durite, d’autant que Papa n’abandonne pas si facilement. Ce dernier s’agite, charge son abdomen d’acier. Imperturbable, Imrel lui gueule de stopper ses conneries, mais mon père reste totalement hermétique. Si jusqu’à présent, le veuf l’a épargné, il se prend désormais pléthore de gifles des plus humiliantes.

Bouche bée, je discerne la veine qui grossit sous ses mèches brunes.

— Comment t’es entré ? gronde l’homme nu, les dents maculées de carmin.

— C’est le cadet de tes soucis, sale pourriture !

J’étais toute petite lorsque Papa a décidé d’installer ce portail. Les codes n’ont jamais changé depuis le divorce de mes parents, pénétrer les lieux n’a pas dû être compliqué.

— Très bien, Florent, ricane Imrel. Eh bien, tu ne faisais pas preuve d’une telle agressivité quand ça concernait Clara. T’as même jamais voulu me rencontrer. Quelle ironie !

Quelle cruauté. Que gagne-t-il à se montrer aussi méprisant ?

— Va te faire foutre, crache Papa, se débattant comme un diable.

Il est coincé par un corps moite de sueur et de nos fluides. Une nouvelle claque, humiliation supplémentaire devant mon regard effaré.

— Arrête ça, Imrel !

— Ava, viens ! entends-je Val m’appeler.

Sa voix n’est qu’un murmure lointain, je suis sclérosée, déchirée entre mon envie de détaler et l’idée que mon père en souffre. Devant son expression écœurée, la honte se superpose doucement à l’angoisse. Mon

souffle se tarit tandis que ses yeux aliénés parcourent ma crinière échevelée, puis la fine étoffe qui recouvre mon corps souillé. Il secoue la tête lorsque je me mets à trembler.

Ne me regarde pas comme ça.

Les larmes de cet après-midi collent encore sur mes joues. Je ne les frotte même pas, pressentant une nouvelle salve imminente. J'ignore s'il remarque que je suis à deux doigts de m'effondrer, mais Imrel récupère l'attention de son agresseur.

— Fous le camp de cette chambre. Si t'as des choses à clarifier, attends-moi en bas.

— Tout est très clair, rétorque-t-il, outré. On va se tirer d'ici avec ma fille, je te défends de t'approcher à nouveau de ma famille. Tu as un enfant, toi aussi ! Pense à Pia, merde !

— Ava n'est plus une gosse, c'est une jeune femme pleine de désir, crevant d'envie de croquer la vie à pleines dents. Elle a également son mot à dire, je crois.

Des propos soulignant mon abjection.

Les poings de mon père sont fermés le long de son corps, prêts à reprendre du service. Il fusille Imrel d'un regard chargé de noirceur, le déporte aussitôt sur moi et ma mine décomposée. Sa crispation révèle une profonde souffrance. Et puis… ses yeux se gorgent d'eau, ses épaules s'affaissent en signe d'abandon, comme s'il avait saisi que je n'étais pas tout à fait innocente dans cette affaire.

— Justement. Ça ne t'a pas suffi de briser sa famille ? Fallait que tu la salisses davantage le jour de l'enterrement de sa mère ? N'as-tu jamais fait preuve de décence, de respect pour ta compagne ?

Qu'il est difficile de retenir mes sanglots. Qu'ai-je fait ? Je n'aurais pas dû venir ici. Pas en ce jour. Mon père paraît si fatigué, si misérable, écrasé par la carrure vigoureuse de l'individu qui lui a tout volé. Une personne lambda ne peut rien contre cet homme sauvage, irradiant d'un charisme animal.

— Ne te préoccupe pas de ça. Clara, t'aurais jamais pu la rendre heureuse. Ne commets pas la même erreur avec Ava.

Le plus vieux écarquille ses yeux lézardés de fureur.

— Parce que tu t'en crois capable ?

Sans la moindre hésitation, Imrel acquiesce avec aplomb.

— Mieux que n'importe quel connard sur cette terre.

Est-il vraiment en train de se confesser comme si nous étions des amoureux de longue date ? Le souffle court, je n'ai qu'une envie, celle de me terrer dans un trou de souris, d'oublier cette journée hallucinante de révélations, marquée par le sceau de la honte.

— Espèce de pervers, touche encore une fois à ma fille et je t'explose la cervelle !

La mâchoire m'en tombe.

Un silence poisseux tapisse les murs de la pièce.

Las, Imrel finit par lâcher du lest. Pantelant, mon père ne détourne pas son regard de lui. La puissance de sa haine est telle qu'elle pourrait incendier la bâtisse tout entière.

— Vaudrait mieux qu'on y aille, m'apostrophe Val, pressée de quitter les lieux.

Elle a raison. Mes pieds demeurent toutefois enracinés sur le tapis persan. La panique dissipée, la réalité reprend ses droits. Elle me fouette, devant mon père, devant Val et Imrel qui a revêtu son boxer. C'est lui qui ramasse ma robe et me la tend, frottant d'un revers son menton écarlate. Tandis que mon père sort de la pièce, le dos voûté par le déshonneur, je me rhabille en vitesse.

Sans un mot ni un regard pour Imrel, je prends mes affaires et talonne les membres de ma famille jusqu'à l'allée extérieure. Hagarde, je laisse Val me tenir le bras, tandis que nous gagnons la Fiat. Papa ouvre la marche, le pas précipité. Je remarque le mouvement de son bras essuyant discrètement son visage. Image qui me fend le cœur en deux. Penaude, je m'interdis de m'écrouler, par égard pour lui.

— J'ai pas arrêté de t'appeler, me sermonne Val dans un murmure.

Le cerveau vide, je me contente de pincer les lèvres.

Je grimpe sur le siège passager, engoncée dans mon manteau en feutre. Val monte à l'arrière et, dans un mutisme étouffant, nous quittons la villa.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 48 – ÇA SENT LA HONTE



Sur la route, personne ne prononce le moindre mot. La nausée m'étouffe, je pleure en silence pour avoir porté le coup de grâce à mon père. L'empreinte olfactive d'Imrel est gravée sur ma peau, suis-je la seule à la sentir ? J'ai l'impression d'être maculée de boue, d'avoir plongé dans la fange, poussée par le vice du plaisir, et par celui d'un amour grotesque. La sensation d'humidité sur mon sexe nu me dégoûte, mes collants et ma culotte oubliés dans la précipitation. Le rétroviseur me renvoie à ma débauche, étalée autour de mes yeux en nuages fuligineux.

Mon regard est rivé sur la campagne désormais engloutie par l'obscurité du crépuscule. Je n'ose pas le porter sur Papa, je discerne juste ses poings nerveux agrippés au volant. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état de rage, lui qui aime cultiver sa sérénité.

Il nous faut cinq minutes pour atteindre la rue de Nonna.

— Tu peux y aller, Val, l'enjoint-il, la voix enrouée. Je pense qu'il est préférable qu'on évite votre famille. Ava et moi logerons à l'hôtel.

Désarçonnée, je pivote vers mon amie qui descend du véhicule.

— Il vaut mieux pour elle, oui. Bonne nuit, Florent. Salut, Ava.

Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Sans me regarder, elle claque la porte et disparaît au bout de la rue.

Encore sous le choc des révélations d'Imrel, je ne me sens pas capable d'affronter la déception de mon père, et encore moins son affliction. J'aurais préféré la compagnie de ma famille plutôt qu'un face-à-face avec lui.

Nous nous retrouvons donc dans un Airbnb quelques rues plus loin, si petit qu'il peine à contenir ce trop-plein de tension. À peine me délesté-je de mon manteau que mon parent explose en plein milieu du salon.

— Comment as-tu pu faire ça ? !

Je me prends sa réprimande en pleine figure, rentrant ma tête dans les épaules.

L'impression d'être minuscule, acculée par mes propres conneries, j'essaie de calmer ma respiration. Son visage est toujours livide, ses cheveux ébouriffés par sa confrontation. Son corps, ratatiné, comme s'il avait été broyé dans ma spirale viciée pour être recraché en lambeaux.

Après lui avoir arraché sa femme, cet homme dénué d'âme lui a causé une profonde dépression. Son accident à l'époque aurait pu lui coûter la vie. Florent Châtelain s'en est sorti, il a continué d'avancer en sacrifiant son quotidien pour moi qui ai aussi souffert de crises d'angoisse. Et voilà comment je le remercie…

— Je suis désolée, Papa, hoqueté-je, penaude.

À aucun moment, je n'ai pensé à l'intensité de sa souffrance s'il l'apprenait. Ne comptaient que moi et ma peur égoïste d'être jugée, d'être abandonnée.

Je suis horrible.

Dissimulant ma honte derrière mes mains, je chois sur le canapé en tissu.

Papa s'approche, alarmé.

— Est-ce qu'il t'a forcée ? (Il s'agenouille devant moi.) Dis-le-moi si c'est le cas, on ira porter plainte ensemble, je te soutiendrai quoi qu'il arrive !

C'est la première idée qui les effleure tous tant la situation est invraisemblable. Non, Imrel ne m'a pas forcée. Pas cet été.

Les paupières serrées, je secoue la tête avec vigueur.

Qu'il est pénible d'assumer ses responsabilités.

— Quand est-ce que ça a commencé ? demande-t-il, plus ferme, cette fois.

— En juillet, couiné-je piteusement.

Il lâche un juron bien senti. Une injure qui me tord les viscères.

— Ce bon à rien se croit au-dessus de tout, fulmine-t-il, au bord d'une nouvelle implosion. Quelle pourriture couche avec la fille de sa femme, nom de Dieu ? !

À fleur de peau, il arpente la pièce de long en large, des imprécations plein la bouche, et moi je garde le silence, les doigts crochetés sur mon crâne, priant pour que ce cauchemar s'arrête.

— Il s'est réjoui de la mort de ta mère, c'est ça ? Bon sang, presque huit ans qu'ils vivaient ensemble… Tu trouves ça normal, toi ?

— Non, protesté-je, agitée de spasmes. Non ! Personne n'était content ! J'étais perdue, je ne réalisais pas, Papa. Je n'avais pas prévu… ça…

Il se pince l'arête du nez, en proie à un martyr criant.

— J'arrive pas à y croire… Comment ça a pu se produire ? Tu n'étais qu'une gamine quand il t'a rencontrée ! (Il se tourne vers moi d'un coup sec.) Tu l'aimes ? (Il s'avance, l'air affolé.) Est-ce que tu es amoureuse de cet homme ? Qu'est-ce qu'il se passe entre vous ?

Ma gorge s'assèche d'un coup.

Cette fameuse question susceptible de me mettre au pilori, il a fini par la poser.

— Je…

Mes paumes deviennent moites, les syllabes trébuchent sur ma langue.

« Pourquoi refuses-tu de m'aimer ? »

Face à mon hésitation, les yeux de mon père s'arrondissent. Il agrippe mon mollet dans une supplique silencieuse.

— Je… ne sais pas.

Oui, bien sûr que je l'aime, merde !

— C'est lui qui t'a séduite, n'est-ce pas ?

Les larmes se déversent de plus belle, en miroir à celle, solitaire, qui dévale la mâchoire rasée de mon père. Je hausse mes épaules contractées, reniflant ma morve.

— Il était gentil… et je voulais faire du mal à Maman.

J'ai si honte.

Pas besoin d'ajouter un mot, il comprend mon désarroi.

— Je ne voulais pas qu'elle meure, hoqueté-je, je le voulais lui.

— Alors ce n'était qu'une passade, essaie-t-il de se rassurer, malgré la laideur de mes intentions.

Comme si mes actes passés lui importaient moins que ceux à venir.

Je m'enroule dans la protection de mes bras, laissant tomber ma tête pleine de vices en avant.

— Je ne sais pas… je suis désolée, Papa.

Il me presse la jambe, m'intime de lever les yeux vers lui.

— À quoi tu pensais, aujourd'hui ? s'étrangle-t-il. Tu crois que son décès te permettra d'être avec lui ? Le père de ta sœur.

Je renifle, secouant vivement le chef.

C'est impossible. Et sa paternité avec Pia n'y est pour rien.

— Comment as-tu pu te laisser manipuler et te retrouver dans son lit ?

— Je ne sais pas, larmoyé-je.

Il essaie d'apaiser sa respiration, frictionnant mon mollet par automatisme. Ça me lamine. Si seulement je pouvais tout effacer, gommer l'Italie de la mappemonde, oublier l'existence des Celi. S'il vous plaît, j'aimerais tant faire disparaître la déception de Papa.

— Il a quinze ans de plus que toi, et c'est un connard fini. Crois-tu vraiment que le moindre avenir soit possible entre vous ?

Un futur avec Imrel. Je cligne des yeux, réalise que je n'avais jamais vu plus loin que l'homme et que son obsession pour moi.

Sa notoriété, son agenda saturé, sa paternité… son quotidien me semble hors de portée. Découvrir sa sœur m'a fait tout drôle, aujourd'hui. Un bout de lui, de cette histoire mystérieuse qui l'entoure, s'est matérialisé.

Merde, je n'en ai rien à faire, pourquoi ça me fracasse de l'intérieur ?

Ma gorge est trop serrée pour produire le moindre son, je me contente, une fois de plus, de secouer la tête.

— Tu comptais le revoir ? s'inquiète-t-il dans un souffle.

Les iris hétérochromes de mon amant se rappellent à moi, ma gorge picote toujours de ses baisers sulfureux et, putain, j'en ai la nausée.

« Laisse-moi vénérer chaque partie de ton corps, chaque part de ton âme. Explique-moi juste comment faire. »

— Non, Papa, gémis-je. Plus jamais.

Désabusé, il laisse tomber son crâne sur mes genoux tremblants.

Arrête, Papa… Je ne supporte pas qu'il touche cette peau imprégnée de luxure.

— Il te rendra malheureuse, ma puce.

« T'es tellement belle. Ne laisse jamais personne te dire le contraire. »

C'est déjà le cas, s'il savait.

— Je connais les spécimens de sa trempe, crois-moi. Ce doit être une sacrée crapule. Un séducteur dépourvu de valeurs à ce point est capable du pire.

J'étouffe ma douleur dans un spasme, rejoue ma relation secrète depuis ses débuts. Une souris prise au piège à son insu, c'est ainsi qu'il me considérait.

— Je ne le reverrai plus. Je te le promets.

Évitant mon regard, Papa se relève, affecte un dépit amer. Il me tourne le dos et va s'enfermer dans sa chambre sans rien ajouter, m'abandonnant à mes remords.

Il n’est pas d’individu plus gentil que Florent Châtelain, ai-je perdu toute son estime ? S’il ne l’exprime pas, le poison de la trahison doit brûler ses veines. Je m’en veux…

Comment me suis-je convaincue de faire l’amour avec Imrel, après ce qu’il m’a révélé ? Je n’étais pas moi-même, le choc de ces informations a égaré ma raison pour laisser libre cours au désir, aux sensations, à la dépravation. Je dois être folle. Et puis, assurément, mon âme est corrompue. Je me suis damnée. Merde, le timbre chaud de sa voix résonne toujours dans ma tête, comme un sortilège qu’il m’aurait lancé avec ses mots équivoques.

« J’aimerais comprendre pourquoi cette nuit a pourri ta vie, alors que tu exhalais le plaisir. J’aimerais savoir pourquoi t’en souffres, alors que tu ne peux pas te passer de moi. »

À quoi ça t’avancerait ? Du moment que tu t’appropries mon parfum…

J’ai le goût du stupre encore prégnant sur ma langue. Mon estime de moi est au trente-sixième dessous, car justement, je le trouve délectable. Je me dégoûte. Depuis le début, il y a une part de moi-même qui me répugne. Et elle vient de m’éclater à la gueule.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 49 – ÇA SENT LA DÉLIVRANCE



Est-ce qu’il me sent ?

Est-ce qu’il me regarde ?

Est-ce qu’il me suit jusqu’ici ?

Autant d’interrogations qui me sont interdites, qui me tourmentent pourtant sans relâche.

Aujourd’hui, les professeurs nous ont harassés. À un mois de la nouvelle année, la pression est à son maximum. Deux représentations sont déjà prévues au cours du second semestre, et, même en première année, les Étoiles se doivent d’honorer le nom de l’établissement. Terminé, le complexe d’infériorité qui m’a poursuivie toute ma scolarité. Imrel n’avait pas menti, mes compétences n’ont rien à envier à celles de mes camarades, je peine juste à me fondre dans leur univers bourge strassé d’argent et d’étiquette.

Après les cours, Léo m’attend à la sortie du bâtiment haussmannien, quartier de l’Opéra, emmitouflé dans son immense écharpe d’hiver. Il est excité à l’idée d’expérimenter un petit resto coréen très original que j’ai déniché sur Insta.

— Alors, ta journée ? sourit-il en entourant mes épaules de son bras.

Geste possessif des plus amicaux, n’est-ce pas ?

— À deux doigts de l’élongation. J’ai trop forcé ces deux dernières semaines, j’accorde à mon corps un peu de repos. ll y en a qui continuent de s’entraîner dans la salle de danse, mais je préfère passer ma soirée avec Val et toi.

— Je te masserai quand on rentrera à l’appart’.

— Merci.

Nos « si » sont devenus des « quand ». Mon ami partage son foyer, au fait du malaise qui persiste chez moi. Les cours intensifs ont beau me vider la tête, dès que je regagne mon domicile, le voile d'amertume constamment accroché au visage de Papa me renvoie en Toscane, région que je cherche à gommer de ma mémoire. Me renvoie à mes larmes, que je me déteste de verser. Depuis un mois, même s'il ne le dit pas, le parfumeur occupe toutes ses pensées. La honte m'étouffe dès que nous sommes tous les deux. Pourrais-je un jour oublier la posture dans laquelle il m'a surprise ? Et lui ? Il doit être dégoûté comme je l'ai été lorsque j'ai vu Imrel baiser ma mère. J'espère qu'il ne m'en veut pas trop d'avoir pris mes distances. J'ai argué que Léo habite près de l'école des Étoiles. La vérité, c'est qu'avec lui, mes problèmes ne reviennent pas sur le tapis. Je ne suis pas certaine que Val lui ait résumé la situation. Sinon comment pourrait-il prendre soin de moi comme il le fait sans me poser de questions, sans jugement ni réprobation ? Je ne suis pas digne de sa sollicitude, mais je crois que, petit à petit, il m'aide à remonter la pente.

— Tiens, tu ne portes plus ton parfum floral ? Tu t'en aspergeais des tonnes, s'esclaffe le grand brun, me coinçant contre lui en faisant mine de me humer.

Un désagréable frisson me traverse, que je chasse d'emblée.

Les magnolias… Je n'ai plus besoin de sentir les fleurs pour me rappeler. Chaque jour, les vérités d'Imrel tournent dans mon esprit.

— Non, je le déteste.

Combien de temps est censé durer un chagrin d'amour ?

Il ne m'a plus contactée depuis l'enterrement. Son numéro est toujours bloqué, mais parfois, je me demande s'il continue de me stalker.

Putain, que je suis stupide. Chaque pensée dirigée vers Imrel m'avilit davantage, versant de l'acide sur les plaies purulentes qu'il m'inflige encore. J'ai tellement honte de ce que j'ai fait. J'ai plongé dans le lit impur de cet homme alors qu'il m'avait donné d'excellentes raisons de le repousser. La façon dont il me faisait l'amour était phénoménale. Il n'y avait pas que le sexe, que l'odeur, il m'a estampillée d'autres marques, si bien qu'il en vient à me manquer. Et plus il me manque, plus je le déteste. Plus je me dégoûte.

Je n'y comprends rien. Est-ce seulement possible d'aimer quand on nous a laminé ? J'ai cherché des réponses sur les réseaux sociaux. On y parle d'amour toxique, de dépendance affective. Cependant, personne n'a jamais

rencontré un individu tel qu'Imrel ; lorsque les données de base sont faussées, quelle est la fiabilité des résultats ? Pourquoi je n'arrive pas à me le sortir de la tête. Cette liaison était glauque et sordide, maquillée par ma méconnaissance de la vérité. De ce fait, il y avait aussi de la joie et des vertiges.

Rien n'est jamais tout noir ou tout blanc.

Devant l'établissement coréen, Val nous attend, appuyée contre le mur.

— Ça va, les amoureux ? sourit-elle en détaillant nos silhouettes enlacées. Vous acceptez votre amie à votre table ?

Léo me lâche pour entreprendre de lui ébouriffer les cheveux. Elle bondit en arrière, lui défendant de la décoiffer.

— Je sors de chez tante Christina, m'explique-t-elle, se dirigeant vers une table libre à l'intérieur du restaurant.

— Et ?

J'ai peur qu'elle me balance une nouvelle rumeur à mon sujet. Depuis mon retour à Paris, je n'ai pas eu à essuyer le moindre reproche, pas même de Nonna qui a continué de prendre de mes nouvelles. Val m'avoue cependant qu'ils réprouvent, me considérant comme une victime écervelée ayant succombé aux perversions d'un Casanova.

Imrel est une véritable malédiction ! Je le déteste de les avoir retournés contre moi. D'une autre part, je n'aime pas leur promptitude au jugement.

Enfin, selon ma cousine, cette histoire se tassera. En attendant, je me garde de leur rendre visite.

— Hum… Eh, bien, Pia s'y trouve. Elle y passe le week-end pour aller au marché de Noël avec la petite Lili. Ils viennent de déménager, elle ne supportait plus de rester dans la maison où vivait sa mère.

Tandis qu'eux prennent place sur les chaises, je me pétrifie. Ma peau picote et mon estomac s'alourdit.

Pia est chez tante Christina… ce qui signifie que *lui*…

Une profonde inspiration et je ferme les yeux. Devant l'expression perplexe de mes amis, j'ai besoin de réorganiser mes idées.

Au fond de moi, j'ai la certitude que c'est un signe ; je ne peux plus être bouleversée dès qu'on mentionne ma sœur, craindre que le grand méchant loup surgisse de son ombre. Je dois avancer, qu'importe la direction.

— Tsss, j'aurais jamais dû t'en parler, regrette Val.

— Tu connais son adresse ? repartis-je de but en blanc.

Elle me dévisage, un sourcil arqué.

— Euh, pardon ?

— L’adresse de Pia.

Nous savons toutes les deux que ce n’est pas d’elle qu’il s’agit.

— T’es sérieuse ? À quoi ça te servirait ?

— Une dernière dette à régler.

Elle écarquille les yeux, hallucinée.

— Tu vas… ? Non, je ne peux pas te laisser y aller.

Je sais ce qu’elle pense, mais je n’ai pas le temps de lui expliquer qu’elle se fourvoie.

— Allez, il me suffit d’un message pour l’obtenir, m’agacé-je.

Qu’un numéro à débloquer.

— Alors pourquoi tu me demandes à moi ?

— Pour me laisser l’occasion de changer d’avis en chemin.

— Putain, c’est pas possible, peste-t-elle en extirpant son téléphone de son sac.

— C’est pas une bonne idée, intervient Léo, la voix chargée de détresse.

L’intensité de son regard me cloue sur place. Aucun nom n’a été prononcé, mais il n’est pas idiot.

Le décevoir lui aussi, cela en vaut-il la peine ?

L’attention de ma cousine braquée sur nous est trop lourde, je commence à étouffer.

— Je vous rappelle.

— Attends, tu ne manges même pas ? s’exclame mon ami, se levant d’un bond.

Sans répondre, je m’élance vers la sortie de l’établissement, le feu au corps, lorsqu’on m’attrape par le bras.

Je me retourne et tout va très vite. Léo prend mon visage en coupe et m’embrasse devant les clients. Les yeux ronds, je me statufie quelques secondes, recule ensuite, pétrie d’interrogations.

C’est quoi ça, encore ?

— S’il te plaît, n’y va pas.

Son murmure implorant me déstabilise.

Pas assez pour que je me ravise.

J’ai toujours aussi mal au ventre.

Et cette fichue main qui tremble sur l’ourlet de mon manteau.

Tandis que le brouhaha urbain laisse place à un quartier résidentiel, la détermination qui m’embrasait durant le trajet n’est plus qu’une flammèche vacillante. Selon le taximan, il ne me reste que quelques mètres pour me décider.

Non, je ne rebrousserai pas chemin. Après un mois et demi, je suis prête. « Loin des yeux, loin du cœur », n’est-ce pas ce qu’ils disent ? C’est des conneries. Mon palpitant s’emballe rien qu’à l’idée de m’en rapprocher.

Je savais qu’on serait amenés à se revoir. S’il est demeuré silencieux depuis le drame après l’inhumation, il ne me lâchera jamais tant qu’il n’obtiendra pas ce qu’il veut. Tôt ou tard, il m’aurait recontactée. Dans l’idéal, j’aurais dû le retrouver ici à Paris tout de suite après l’enterrement, je me serais ôté cette épine du pied. Après ce que j’avais appris, et après la confrontation avec mon père, je n’étais pas prête. J’avais trop peur du tsunami qu’Imrel était susceptible de me provoquer si je courais encore dans ses bras, mes émotions sens dessus dessous. Aujourd’hui, j’ignore si je suis assez forte. Je suis surtout exténuée par cette souffrance qui ne me lâche pas les baskets.

Et puis, les lèvres de Léo étaient si chaudes…

Je règle ma course et débarque au pied d’un bâtiment ultramoderne, détonnant dans la végétation environnante. De forme cubique et agrémenté de baies vitrées, il n’a rien de leur ancienne maison ni de la villa Lavanda.

Les jours sont trop courts, en hiver. Il n’est que dix-huit heures, mais l’obscurité me rend nerveuse. Est-ce vraiment l’obscurité ?

Les stores sont baissés, se trouve-t-il chez lui ?

Je plonge ma main dans les poches de mon long manteau et enfonce la tête dans mon écharpe, grelottant soudain de froid. Il faut croire que mes leggings en cuir rembourrés et mon pull en laine ne peuvent rien contre l’effroi.

À peine arrivé-je devant les battants en acier que j’ai la brusque envie de faire demi-tour.

Trop tard, Imrel ouvre la porte.

Pétrifiée, j’oublie de le saluer. Ma respiration fout le camp, mes yeux s’arrondissent.

En contre-jour avec la lumière intérieure, il paraît si grand, si impressionnant. La petite lumière de jardin automatique se reflète sur son regard profond, presque coléreux. Il n'est vêtu que d'un tee-shirt gris sculptant son torse parfait et d'un pantalon d'intérieur marine qui lui tombe bas sur les hanches.

Ma présence le désarçonne. Alors, aujourd'hui, il ne me stalkait pas… et hier ? Ou le jour d'avant ?

— Ava, lâche-t-il, laconique. Je savais que tu viendrais. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si tôt.

Encore cette réplique.

— Je suis là pour te sortir de ma vie.

Son expression s'ombrage. Ses traits se durcissent. Sans broncher, il me laisse investir son sanctuaire. Une fois de plus, je plonge dans la gueule béante du loup, décidée cette fois à m'y abandonner.

J'avance lentement, le craquement du parquet sous les pieds nus d'Imrel derrière moi. Avec ses murs lambrissés et quelques touches industrielles, l'intérieur est aussi moderne que la façade, rien à voir avec les souvenirs de son ancienne maison. Celle-ci lui correspond davantage.

— J'enlève mes chaussures ? demandé-je dans le hall d'entrée, intimidée.

D'un signe du menton, Imrel m'invite à m'asseoir sur un banc près de l'accès au living. Je m'exécute, tandis qu'il s'accroupit et ôte mes baskets.

Troublée, je le laisse opérer. L'atmosphère trop lourde étouffe toute rébellion dans l'œuf. Le voir à mes pieds, manipulant mes jambes avec flegme après un mois et demi de silence, après que nous ayons été interrompus en plein coït, m'électrise. Un geste anodin qui nous reconnecte sans requérir le moindre échange de parole.

Il m'emmène dans la pièce de vie, meublée que d'un large canapé en daim taupe, d'une table basse ayant l'air d'avoir été taillée dans plusieurs troncs, et d'un écran plat suspendu sur le mur en béton. Le reste de l'espace est encore envahi de cartons. Ici, pas de fleurs pour propager des senteurs, ne règne que celle des produits ménagers.

— Le déménagement a été rapide, commenté-je, serrant mon manteau autour de moi.

Il me dépasse pour se diriger vers la cuisine.

— On avait acheté la maison après la dissolution d'*Amazone*. On attendait d'avoir des locataires dans notre ancienne baraque pour investir celle-ci. Disons que la mort de ta mère a légèrement accéléré les choses.

Un nœud se forme dans ma gorge.

Voici une bribe du quotidien des Balmani. Une information toute bête qui le rend plus humain, moins inaccessible.

— Tu veux boire quelque chose ?

Je secoue la tête.

— Je suis ici pour te donner mon odeur.

Interdit, il se fige tout entier. Au milieu de la pièce, nous nous soupesons. Un plissement de paupières et il incurve ses lèvres sardoniques. Ma présence lui donne raison : il n'a même pas eu besoin de me menacer pour que je lui offre mes molécules odorantes. En revanche, à moi d'imposer mes conditions.

— Si tu promets qu'une fois mon parfum obtenu, tu me laisseras tranquille.

Sans parler, il avance vers moi, enfonçant ses mains dans ses poches. Son expression glacée me provoque un mouvement de recul. Refusant qu'il prenne le dessus, je bombe le torse et aspire une profonde goulée d'air.

— Tu es sûre ? Tu parais nerveuse, dit-il d'une voix soudain enrouée.

Suis-je la seule à l'être ? Je discerne la tension de ses muscles sans même le toucher.

— Je viens t'offrir l'objet de ta convoitise depuis huit ans. Un monomaniaque comme toi devrait s'empresser de s'y mettre. Tu n'as pas peur que je change d'avis ?

Il se penche vers moi, renifle un petit coup en guise de provocation.

— Les choses sont devenues plus complexes, malheureusement.

Mon cœur tressaute. Fait-il allusion à son laïus sur son envie de me comprendre ? C'est inutile, je suis incapable de lui livrer davantage de ma personne. Il m'a trop pris, m'a déjà trop broyée. Si je m'attarde, si je lui cède plus de terrain, je risque de me perdre. Je me méprise trop pour continuer de l'aimer après ce qu'il m'a fait.

— Il n'y a rien de complexe. On peut faire ça ici ? Ce soir ? Ou tu as besoin de matériel ? m'empressé-je, refusant de succomber à l'envie de m'écraser contre ses lèvres cruelles.

C'est infime, mais je décèle l'amplitude de sa respiration. Elle s'est raccourcie, et ses narines se sont dilatées. Il s'humecte la bouche machinalement, tandis que ses iris miroitent sombrement.

— J'ai tout ce qu'il faut. Suis-moi, répond-il en me tendant la main.

Je la considère un temps, comme si j'étais sur le point de sauter d'une falaise, ignorant si dans mon sac à dos se trouve un parachute ou un aller simple pour l'enfer.

Lorsque nos doigts se touchent, je ferme les yeux, empêche sa chaleur fulgurante de coloniser ma raison. Ce contact est si bon, je le savoure en secret tandis que nous nous rendons à l'étage. Nous traversons un petit couloir dans le même style que le rez-de-chaussée. Sur ses talons, je contemple ses dorsaux puissants roulant à mesure qu'il marche. Ses grandes mains qui savent si bien cajoler, qui savent si bien protéger. Cette nuque massive autour de laquelle j'adorais nouer mes bas.

Arrête, Ava. Rappelle-toi les magnolias.

Putain.

Nous entrons dans sa chambre à coucher. Rudimentaire, ne contenant qu'un lit *king size* et quelques sacs empilés.

J'ai les paumes moites, crains tout à coup qu'il me jette sur le matelas pour me dévorer avec son égoïsme caractéristique. Ma féminité s'en languit, elle. Eh, merde ! Je serre les cuisses, consciente qu'il peut le sentir.

Imrel ne relève même pas.

Sans mot dire, il vire les coussins et la couverture sur le parquet verni, et sort de la chambre en trombe. Ultra stressée, je n'ose m'installer sur le bord du lit. Je reste là, à danser sur mes pieds, peinant à réaliser ce que je suis en train de faire.

L'oreille tendue, je l'entends qui revient. Dans ses mains, un immense sac en plastique qu'il dépose à côté de sa couche. Il se relève et m'adresse un signe de la tête répugné.

— Débarrasse-toi de tes vêtements et laisse-les dans le couloir. Ils empestent l'homme, je ne veux pas de ça dans ma chambre.

Je déglutis, n'ayant pas songé à l'odeur dont Léo m'a certainement imprégnée.

— Ça t'incommode tant que ça ?

— Je suis à deux doigts de les brûler. Et ton ami avec.

Et moi, j'aime jouer avec le feu.

Un sourire emprunté sur le visage, je m'exécute, tressaillant de partout. Avec lenteur, je laisse tomber mon écharpe et mon manteau. Imrel ne fait même pas semblant, il me reluque dans la lumière tamisée diffusée par la lampe sur pied, tandis que j'ôte mon pull *camel* d'un mouvement souple.

Lui aussi choit sur le sol. Le nez du mâle frémit quand il me découvre sans soutien-gorge. D'un coup, l'espace est saturé d'érotisme.

Je dois lutter. Ne pas craquer.

Ma culotte part avec mon slim en cuir. Je me retrouve en tenue d'Ève, offerte au serpent de l'Éden.

Mon anatomie n'a aucun secret pour lui, ça ne m'empêche pas d'être embarrassée. Il m'envisage une fraction de seconde, à travers le tissu de son pantalon, son érection se déploie, mais je devine qu'il réprime son élan. Constat amer : pour lui, capturer mon essence est plus important.

Je me méfie lorsqu'il sort une combinaison médicale du grand sac. Avant qu'il ne l'enfile, nos regards se croisent. Bon sang, sa raideur décuple mon angoisse.

— Tu es nerveux ou excité ?

Ses prunelles s'échouent sur mes lèvres. Sur ma poitrine. Sur mon pubis.

— Un peu des deux, murmure-t-il. Tu mesures la confiance qu'il faut m'accorder pour me laisser t'enfleurer ? On en aura pour des heures. Des heures durant lesquelles tu seras momifiée, dans l'incapacité de bouger. Totalement à ma merci.

— Tant que tu ne me tues pas, haussé-je les épaules.

Un rictus convulsif soulève la commissure de ses lèvres. Puis il enfile sa protection et ses gants en latex. Il s'empare d'un large rouleau de plastique qu'il étale sur le matelas. Par-dessus, il déroule des bandes d'étoffe en jute qui serviront sûrement à m'envelopper. Chaque geste est d'une minutie chirurgicale, les froissements résonnent dans le silence pesant d'une nuit qui promet d'être interminable. La chaleur de son foyer est douce, malgré la froideur des lieux. J'examine la tête de lit matelassée, imagine Imrel s'y étendre, sombrer dans un sommeil de plomb. Je serais capable d'étudier ce spécimen humain durant des heures, cherchant désespérément à quel moment les choses ont foiré pour qu'il devienne cet être sans cœur. Je me remémore l'histoire de ses frères, celle de Mayelle.

Tu n'es pas sa psy, Ava, mais sa victime !

— Viens. Allonge-toi sur le ventre.

Dans sa voix, une fêlure dénote son émotion. Je m'approche, avise la bâche avec une grimace.

— N'aie pas peur.

Si, je suis effrayée. J'ignore la façon exacte dont il va s'y prendre, j'ignore les sensations que cela va me procurer.

Puisque j’ai choisi de plonger, inutile de cogiter. Je me couche sur le plastique, sur la largeur, près du pied de lit pour faciliter l’accès à Imrel. Mes bras sont tendus le long du corps, le contact du tissu désagréable contre mes mamelons crispés.

Je vois mon ex-amant disposer un contenant ressemblant à un pot de peinture près de moi, puis balayer mes cheveux pour dégager mes épaules.

Ça commence. Il plonge ses mains dans le récipient, y cueille de la graisse pour l’enduire sur mon dos.

Je ferme les yeux, me soustrais à la réalité pour me concentrer sur les sensations.

C’est tiède, gras, gluant et tout doux à la fois. Une substance inodore pas désagréable qu’il étale avec facilité. Peu à peu, il recouvre l’entièreté de mon dos dans un massage sensuel des plus délectables. Mes muscles se ramollissent en même temps que mon inquiétude. Il s’attaque ensuite à mes bras, à mes mollets, remontant jusqu’à mes fesses. Ses mouvements concentriques m’arrachent des spasmes que j’essaie de contrôler. Peine perdue, ses gestes s’alanguissent, ses doigts ne délaissent aucun centimètre de mon anatomie.

— Imrel, gémis-je.

Il ne dit rien. Je n’entends que la lourdeur de son souffle, que le bruit visqueux de la graisse qu’on manipule.

— J’en ai fini, retourne-toi, lâche-t-il dans une expiration fébrile.

Il m’aide à rouler sur la toile, croise mon regard vitreux. Ses pupilles sont si dilatées qu’elles engloutissent ses iris. Sous le choc, je mesure aussitôt l’intensité du moment que nous partageons. Que se trame-t-il derrière cette façade de marbre ? Rien qui me rassure, à vrai dire.

— J’hésite, osé-je rompre de nouveau le silence. Je ne sais pas si j’ai l’impression d’être sur une table de massage ou sur une table d’opération.

Il m’enduit d’abord les épaules.

— La table d’opération me plaît, rétorque-t-il. J’ai un scalpel à disposition, et tu sais, les glandes sudoripares les plus odorantes se trouvent sous tes aisselles, derrière tes seins et tes parties génitales. Puisque tu refuses de me revoir, je pourrais les extraire pour conserver un bout de toi dans mon laboratoire.

Un sourire jaune figé sur le visage, je sens mon organe vital tirer la sonnette d’alarme.

— Sois tranquille, avec mon hyperosmie, je n’en ai pas besoin. L’enfleurage me suffit amplement. Et puis, je te préfère vivante.

Il hume au-dessus de mon corps, avant d’étaler la graisse sur mes bras.

— Il a suffi d’un petit coup de chaud pour te donner des sueurs, ma vanille, se délecte-t-il.

« Ma vanille. »

C’est curieux comme ce sobriquet m’a manqué alors même qu’il symbolise le monstre de notre relation.

— Imrel ? Je n’arrive pas à comprendre l’effet de mon odeur sur toi. Tu en es accro, mais concrètement, qu’est-ce que ça éveille en toi ?

Il stoppe un instant, me détaillant, perturbé par ma question, avant de reprendre un shoot.

— D’abord, entame-t-il, arrimant ses sombres billes en moi, c’est une nuée sauvage qui m’emporte dans une tempête de volupté. Elle me traverse le corps et l’esprit, comme s’il n’existait rien de plus fort sur cette planète. Elle pourrait se dissoudre après l’explosion, s’évaporer aussi brutalement qu’elle est apparue… mais il y a cette note de fond. Plus douce. Sucrée. Comparable à une gousse de vanille. Elle me remplit la poitrine d’amour. Cet ascenseur émotionnel chamboule mon monde à chaque inhalation, Ava. C’est une symphonie si rare, si belle et délicate. Tu es mon apothéose.

Un long blanc s’ensuit. Mes yeux me piquent. Mon cœur tambourine comme s’il m’avait déclaré son amour. Une douloureuse déclaration d’amour qui s’évapore sitôt qu’il retourne à son processus d’extraction.

Quand il a tapissé mes bras des bandelettes de jute, c’est ma poitrine qui subit ses attentions. Il la recouvre de cet amas huileux, avec une lenteur qui n’a rien de médical. Il s’attarde sur la friction de mes tétons, relançant le feu qu’il venait d’attiser. Les dents serrées, j’ancre mes yeux aux siens. Il ne s’en détourne pas, il ne se justifie pas non plus. Bon sang, ce que je donnerais pour sentir sa peau sur la mienne. Sous le joug de sa sensualité, j’écarte imperceptiblement les jambes. Ses pupilles dilatées suivent les courbes de mon corps qu’il oint comme s’il lui faisait l’amour. La tension s’électrise, mon ventre se creuse lorsqu’il s’y attaque.

Sur le dos, tout est différent. Imrel se meut dans mon champ de vision, je décèle l’incendie au fond de ses yeux ténébreux. Je palpe sa nervosité latente, le vois craquer sa nuque trop raide, entends quelques râles gronder dans sa gorge. Même quand il revêt son costume de parfumeur, il conserve sa bestialité, sexy à se damner.

Damnation dont j’essaie de me libérer, mais quand ses doigts atteignent la naissance de mon pubis, je crains que ça ne soit peine perdue. Mes poumons se pétrifient. Ma poitrine enfle bon gré, mal gré. Je mords ma lèvre en serrant les paupières. Fichu corps qui me trahit. Et alors, je la sens, la main d’Imrel qui tremble sur mon épiderme. Je l’entends, sa respiration qui s’intensifie. Il badigeonne mon mont de Vénus glabre, pressant ma zone érogène expressément, éveillant la sensibilité de mon clitoris.

Un nouveau grognement contracte mon bas-ventre.

Il ignore mon intimité pour graisser l’intérieur de mes cuisses, qu’il écarte sans vergogne.

— Imrel…

— C’est ici que ton odeur est la plus forte, murmure-t-il dans sa transe.

Je me retrouve les jambes ouvertes devant son expression fiévreuse. J’expire un soupir las, roulant les yeux en arrière. Mes pulsations se déchaînent, rendent mon impuissance délectable. Imrel me chauffe comme il sait si bien le faire, massant mon aine de ses doigts experts, jouant avec mes lèvres sans toucher mon bouton de nerfs.

— Je te déteste, exhalé-je, dégoûtée.

— Pourtant, tu es très lubrifiée, constate-t-il de son timbre éraillé. Je me retiens de te bouffer la chatte, mais j’ai besoin de cette odeur aussi.

Merde. Ses mots font grimper la température d’un coup. Je sens la tiédeur de l’air chatouiller mon humidité lorsqu’il écarte mes petits pétales.

Je n’ose pas le regarder. Visage chiffonné et canine dans ma lèvre, j’endure le supplice. Mon excitation continue de monter, de l’implorer.

— Mmmm, gémit-il, s’imprégnant de mes effluves.

Plaquée contre le jute, je clos les paupières, priant pour qu’il stoppe cette douce torture.

Je les rouvre ex abrupto quand je sens son pouce s’écraser contre mon clitoris. Il le presse sans bouger, pour ensuite onduler tout autour. Il enduit mes replis en le frôlant plus que rarement, faisant soubresauter mes jambes.

— Oh, mon Dieu…

Il rajoute de la substance, de sorte à capturer chaque atome odorant de ma cyprine, mais sans plus taquiner mon point le plus sensible.

— Continue de mouiller, ma vanille, m’adjure-t-il, venant pincer mon téton de son autre main. Offre-moi tout ce que tu as.

C’est si frustrant que des larmes s’emperlent au ras de mes cils. Mon bassin tout entier se contracte, mon sang bout dans mes artères.

— S’il te plaît, le supplié-je, remuant les hanches.

Il me réduit à ça, au manque dévorant alors que j’espérais m’en affranchir.

Lorsque mon bourreau s’écarte tout à coup, je réprime un rugissement de désir. *Touche-moi encore ! Délivre-moi !*

Il n’en fait rien, se contente de replier les langues de tissus sur mes membres.

— Imrel ! m’indigné-je.

Il vient chuchoter contre mon oreille.

— Je suis désolé, Ava. J’ai besoin de ta fièvre.

Je l’observe avec horreur et désarroi. Mon cœur pulse dans mon sexe, je le visualise en train de me pilonner sauvagement de son large pénis veiné. Puis je secoue la tête, chassant ces images trop dévoyées.

— Tu vas me laisser comme ça ?

Il m’embaume avec une telle dextérité, comme s’il l’avait pratiqué un millier de fois, une goutte de sueur perlant sur sa tempe.

— Tu n’es pas venue pour te faire sauter.

Bouche bée, je me maudis du plus profond de mon être. Qu’est-ce que je croyais, de la part d’un homme aussi froid et calculateur ? Exténuée, j’expire à m’en vider les poumons. Essaie de calmer mon organe pulsatile en transformant mon excitation en colère. Émotion adéquate à la situation.

Il enveloppe mes cheveux tout enduits dans un bonnet de jute. C’est ensuite le reste de mon anatomie qu’il enroule dans un seul drap, me faisant pivoter de droite à gauche. Une fois emmaillotée, les membres coincés le long du corps, je l’entends émettre un profond soupir.

Les maxillaires serrés, je me refuse de céder à ma curiosité pour l’observer. Même lorsqu’il s’affale contre le mur et se laisse glisser sur le sol. À terre, il se débarrasse de ses gants qu’il jette à ses pieds, comme s’il venait de s’adonner à la tâche la plus éprouvante de son existence.

Quoi qu’il advienne, je ne peux plus rien faire, maintenant. Impossible de me mouvoir, de me lever ou même de m’asseoir. S’il m’agresse, je demeurerai coincée dans ma gangue graisseuse, totalement impuissante.

— Alors, qu’est-ce que ça fait de toucher son rêve du bout des doigts ? lancé-je, un brin caustique.

À défaut de me toucher moi…

— Je bande tellement fort, tu n’as pas idée, râle-t-il, passant sa main dans ses cheveux.

Le silence s’étire. La tension ne s’allège pas pour autant. Nos souffles saccadés continuent de rythmer le cycle des minutes.

Des heures empaquetée sur le lit d’Imrel… Je n’avais pas réalisé le calvaire que ça deviendrait.

— Ava. Il y a quelque chose que je puisse faire pour toi ?

Surprise, je fixe les plafonniers éteints.

— C’est-à-dire ?

— Ton cadeau mérite une contrepartie. Demande-moi ce que tu veux.

— Tu m’as déjà ouverte à un avenir prometteur, dis-je en référence à mon inscription à l’école des Étoiles.

— Je n’ai pas requis ton avis pour ça. Je l’ai fait, c’est tout. Y a-t-il quelque chose que tu désires vraiment, au plus profond de toi ?

Un rire désabusé m’échappe, impossible à réprimer.

— Que tu me rendes les années que tu m’as volées.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 50 – ÇA SENT LA CULPABILITÉ



Oh, tu me demandes l'impossible, ma douce vanille.

Mes mains tremblent toujours d'émotion, mon pouls refuse de décélérer.

Avachi sur le sol, je lève le regard sur le corps enveloppé d'Ava, comme s'il s'agissait d'une déesse étendue sur son autel. Je l'avais mise en garde avant de commencer, mais, pour finir, c'est moi qui suis à sa merci. J'attendais de m'installer, de lui laisser le temps de digérer avant de réclamer ce satané Graal. Trop pris par mon contrat avec les Dufrasne, je me suis contenté de me nourrir de l'adorable petite culotte et des collants qu'elle avait oubliés à la villa Lavanda. Je n'aurais jamais cru qu'elle se livrerait à moi de sa propre initiative. J'en avais tant rêvé, putain. Depuis huit années d'un délicieux martyr, je fantasmais sur ce corps étalé de tout son long, je trépignais à l'idée de le caresser, mes mains enduites de suif. Ce nectar m'appartiendra enfin. Mes testicules se contractent quand j'y songe. Ma queue remue, trépide comme celle d'un cabot. Je l'agrippe à travers ma combi dans l'espoir de la dompter, mais rien n'y fait.

— Ava. Je crois qu'on a un problème, ris-je tout bas, un peu hagard. Je ne suis pas disposé à m'effacer de ta vie.

— Quoi ? C'était le deal, s'agace-t-elle. Tu viens de me demander ce que je désirais vraiment.

— Tu ne veux pas t'éloigner de moi, ce sont tes blessures qui parlent, contré-je.

Énervée, elle s'agite dans la prison de jute, laquelle m'empêche de capter ses émanations. Seul son visage est dégagé, petite concession si je ne veux pas qu'elle s'étouffe.

— Pourquoi, Imrel ? s’emporte-t-elle. Tu m’as tout pris, ma famille, ma jeunesse, mon corps, mon amour. Tu as tout cassé. Maintenant, tu captures ce parfum qui t’obnubile, quelle importance j’ai encore pour toi ? Pourquoi tu continues de me tourmenter ?

« Tu ne serais pas amoureux, à ta façon toute particulière ? »

J’en ris intérieurement, rejette le crâne en arrière contre la paroi.

Mayelle a eu beau décortiquer mes émotions en long et en large, ce jour-là, nous peinions à tomber d’accord. L’Amour, celui avec un grand A, ça n’est qu’un mot mis à toutes les sauces, selon l’appréciation de chacun. Une fantaisie qui s’affadit avec le temps, dès qu’ils décident de « ne plus être amoureux ». Je reconnais l’obsession, la passion, le désir, l’envie de partager des moments heureux, certes. Tout ceci est fluctuant.

Ce que je ressens me transcende jusqu’à l’os. Un instinct reptilien, comme si, par son odeur, Ava avait été créée pour mon nez, et moi pour l’aduler à travers mon génie.

Comme c’était pratique, lorsqu’elle était guidée par la vindicte. Elle avait plongé dans mes filets sans même s’en rendre compte, accro à mes phéromones et prête à tout accepter, quitte à en baver. Depuis qu’elle a retrouvé la mémoire, elle m’échappe. Elle peut bien m’aimer, comme elle le prétend, ça ne suffit plus à me l’attacher. La crainte qu’elle sorte de ma vie opère des changements en moi, j’en suis foutrement conscient. Par conséquent, le fait qu’elle souffre commence à me faire royalement chier. Comment recoller ses morceaux ? La convaincre que, qu’importe sa tourmente, nos existences sont entremêlées et indissociables ? Je dois trouver un moyen, avec son langage qui n’est pas le mien. J’ai déjà planté les griffes de l’obsession dans son cœur, il me faut raisonner son esprit.

J’observe ma main, cette main tyrannique qui récolte son dû sans se soucier des heurts, et je soupire.

— J’aurais voulu comprendre l’intensité de tes blessures, Ava. Je voudrais pouvoir absorber ton chagrin. T’alléger du poids de ton traumatisme. Mais dans ce corps et dans cet esprit, je ne suis pas foutu d’en être capable. Je sens, je sais toucher, je sais baiser. Je peux aspirer ton élixir, mais je ne peux rien pour tes émotions. Je ne suis qu’un animal errant, en fin de compte, ricané-je, blasé.

Les sourcils joints, elle garde le silence dans un profil mirifique. Une chenille se cachant sous les couches de sa chrysalide, unique bouclier contre mes mots assaillants.

Métaphore parfaite de ces sept dernières années. Elle se débattait, impuissante, son amnésie pour seule arme, tandis que je l'observais, tout près, tapi dans les ténèbres de sa chambre.

Ceci, Mayelle me l'a explicité avec une pédagogie remarquable.

— Je t'ai condamnée à une adolescence dans le noir. Je suis désolé si tu as porté ce fardeau toute seule.

Je vois ses doigts se mouvoir sous sa gaine, sa poitrine monter, descendre plus fort. À l'angle de ses yeux se forme une goutte scintillante dans la pénombre.

— Tu peux t'excuser pour les conséquences de tes actes, mais tu n'es pas désolé pour ce qu'il s'est passé, cette nuit-là. C'est presque pire, Imrel, larmoie-t-elle.

Cette fameuse nuit m'a mené à un putain de nirvana, elle a précisé le but de mon existence. Comment pourrais-je la regretter ? D'autant que si la gamine qu'elle était n'avait pas été excitée, je ne serais pas allé cueillir son suc au fond de sa chatte. Ça, elle refuse de l'entendre. Sitôt qu'elle perçoit mon soupir résigné, Ava me relance :

— Un jour, tu m'as affirmé que si quelqu'un osait poser le doigt sur Pia, tu lui planterais une balle dans le crâne, même s'il devait s'agir de toi.

— Ce sont deux situations totalement différentes, m'exaspéré-je.

La mémoire parasitée par les sévices qu'a subis ma frangine, je me pince l'arête du nez. Durant les heures qui suivent, je préférerais savourer ces instants privilégiés avec ma vanille, non pas me laisser empoisonner par mon passé.

— Tu crois ? cingle-t-elle. Et si Pia se retrouvait à ma place ? Et si son agresseur prétendait qu'elle mouille quand il la touche ?

À mesure qu'elle dépeint la scène, je sens une rage sourde envahir mon organisme. Merde. Mes doigts pincent plus fort. Le corps de ma progéniture se substitue à l'adolescente effrayée dans ses draps, d'où son odeur m'a naguère attiré.

— Et s'il la pénétrait dans l'unique but de goûter à sa cyprine ?

Quand je visualise ma môme apeurée dans les bras d'un homme de mon acabit, quand je la vois s'oublier dans la volupté, ouvrir les jambes pour l'accueillir, mon poing s'abat violemment sur le parquet.

— Tais-toi ! grogné-je à l'attention de mon hippocampe.

Et à celle d'Ava, aussi.

Celle-ci renifle, émet une lourde exhalation à la limite du gémissement.

— Tu vois, au fond, t’as toujours su que c’était mal.

Son accusation m’accule, comme si une paroi ornée de piques toutes dirigées vers moi me pressait contre le mur. Il n’est pas question de savoir si je l’ai toujours su ou non, je n’en ai jamais rien eu à foutre. Tant qu’elle prenait son pied, c’était suffisant. Tant qu’elle n’éprouvait pas la douleur qu’a subie Mayelle, elle ne pouvait qu’aimer.

Je fléchis les genoux, les ramène vers moi pour y appuyer mes coudes. Le visage dans mes mains, je fulmine.

Je devrais me réjouir, putain ! À la place, je flippe en songeant à la suite.

Ma sublime, enveloppée dans ce qui capturera son essence, continue de me foutre le cerveau en vrac.

Le temps passe. Les heures s’égrènent lentement, pesantes et délectables, dans ce moment qui paraît figé hors du monde.

Ava a eu beau me cracher ses reproches à la gueule, je décèle une pointe d’excitation à travers les couleurs de ses joues. Elle remue parfois le bassin, mais ne dit rien. Châtiment de mes soi-disant péchés.

Lorsque son ventre gargouille, je lui propose de la nourrir. Elle refuse sec, résolue à s’affamer jusqu’à la fin de l’expérience. Je n’y tiens plus, à deux heures du matin, je sors ma queue et me branle par terre, sur mon carré de parquet. J’y vais vite et fort, m’excitant sur la silhouette immaculée d’Ava allongée sur mon lit telle une offrande. Que j’aimerais la remplir de mes fluides, putain. Ma vanille ne bronche pas, elle ne me regarde même pas. Elle se contente d’écouter les bruits de succion ponctués de mes gémissements, combattant sa propre fièvre avec une volonté frangible. Je lui observe un soubresaut quand, enfin, j’éjacule dans un râle de gorge.

À quatre heures, il est temps. Enflé d’adrénaline, je ne ressens pas une once de fatigue. Je renfile mes gants, m’approche de mon présent. Mes veines charrient un sang en fusion à travers tout mon corps. Les yeux de ma belle rousse sont fermés, bien qu’elle ne dorme pas.

— C’est fini, l’informé-je. Je vais retirer les bandes et récolter la graisse. Tu constateras la douceur de ta peau.

Elle ne tressaille même pas.

Muni d’une petite faucille, je m’exécute, racle chaque recoin de son enveloppe charnelle avec précision, remplissant un contenant assez large pour conserver tout son miel. Je m’applique davantage sous ses aisselles, sur les contours de son onctueuse poitrine, ainsi que dans les replis de son intimité. Bordel, à chaque passage, elle coule sur l’inox. Je voudrais qu’elle

coule dans ma bouche. Un film de sueur recouvre la peau empourprée de son superbe visage. Impossible de ne pas détailler son petit nez au dessin harmonieux, la marque de l'ange sur sa bouche pleine et gourmande ainsi que les longs cils recourbés qui frangent ses paupières baissées.

Une fois que j'ai terminé, l'ayant débarrassée de son bonnet de tissu, la pression de mes muscles retombe d'un coup. Seule ma trique trahit mon exultation. J'aimerais virer ma combinaison et la prendre là, sur le lit même où j'ai prélevé son nectar, mais déjà, elle se redresse sur ses bras, l'air vaseux.

Même ainsi, le crâne huileux, sa beauté me crucifie. Je retiens un compliment, l'aidant plutôt à se relever. À peine tient-elle sur ses jambes que, dans une impulsion, je serre son corps fragile contre moi. Elle se raidit, de peur sans doute que je franchisse ses limites. Je niche mon visage contre la peau soyeuse de son cou, là où j'aime à me réfugier.

— Merci, lâché-je avec toute la gratitude dont je suis capable.

Avant de la broyer contre mon torse, je la libère de mon étreinte, soutenant son regard embué.

— J'ai préparé des serviettes, tu peux prendre une douche, si tu le souhaites.

Par réflexe, elle amorce un mouvement de recul pour refuser. Mais après quelques secondes d'hésitation, elle accepte, penaude.

Quelle torture de l'emmener dans la salle de bains, alors que sa nudité n'est filmée que d'une fine substance incolore. Sa silhouette tout en muscles et en courbes incruste des images salaces dans ma tête.

Pendant qu'elle se lave, je débarrasse ma chambre de mon attirail, vibrant d'une seule idée : je détiens la fragrance ultime. J'ai obtenu mon ticket pour le paradis. Un sourire irrépressible s'inscrit sur mon visage.

— Où sont mes fringues ? surgit sa voix derrière moi.

Je pivote d'un bond. Mon cœur loupe un battement. Ava se tient dans le chambranle de la porte, le corps nu parsemé de gouttes encore chaudes, en train de sécher ses boucles avec ma serviette, et non celle que je lui ai préparée. Elle diffuse des vapeurs aromatisées qui m'étourdissent d'emblée.

Tellement sexy.

Se rend-elle compte de la tentation qu'elle incarne ? S'obstine-t-elle à croire qu'une fois son bouquet en ma possession, elle me laissera de glace ?

— Dans un sac en plastique destiné à la benne à ordure.

— Imrel ! T'as pas le droit !

Elle n’avait qu’à pas polluer mon espace avec des relents si masculins.

J’extirpe un ensemble sport de ma valise et le lui tends.

— Enfile ça. Tu reprendras tes affaires quand tu rentreras.

De nouveau, elle s’apprête à refuser, mais il semblerait que l’idée de porter mes vêtements perturbe ses hormones. Bouffi d’orgueil, je la contemple en train de se vêtir de mes habits, assis sur le bord de mon lit, une dent plantée dans ma lèvre.

— Ce que t’es bandante, ma vanille.

Ses yeux fatigués me fuient lorsqu’elle dégage sa crinière du col de mon pull.

— Tu dors debout. Reste ici, cette nuit. Je te garantis que tu te reposeras.

Elle hausse les épaules.

— Je commence à gérer mes insomnies. Merci, mais je préfère prendre un taxi.

Agacé, je me lève et la rejoins.

— Ton père ne t’emmerdera pas ?

Un ricanement âpre secoue sa poitrine.

— Disons que je vis quasiment chez Léo, maintenant.

— Quoi ? m’exclamé-je, plaquant ma main contre le mur, à côté de sa tête.

Elle ne sursaute pas, me jauge en croisant les bras sur mon pull. Sur un ton provocant, elle ajoute :

— Oh, tu n’es pas au courant ? Alors, ça y est, t’as fini de me stalker ? Ah ! Ah ! Depuis que tu m’as baisée, ça ne t’intéresse plus ?

Qu’est-ce qu’elle raconte, bordel ? On croirait que cette idée l’incommode.

— J’étais trop occupé à payer tes études, rétorqué-je, les paupières plissées.

Sans compter l’attention accordée à ma fille durant son deuil.

— Il te saute ? Vous êtes ensemble ? vociféré-je, les nerfs soudain à fleur de peau. C’est pour ça que son odeur était accrochée à toi ?

— Qu’est-ce que ça peut faire ? repartit-elle, d’une atonie horripilante.

Cette sublime créature ne peut s’abandonner au plaisir avec n’importe quel gamin.

— T’es à moi, merde !

Mon poing s’écrase au même endroit, lui coupant la respiration comme si elle venait de se prendre un coup à l’estomac. Mais elle reste digne.

Palpe-t-elle mon courroux ? Mon front presque contre le sien, je me fixe à ses prunelles tremblantes, avec une autorité qui n'admet aucune fuite. Ses exhalaisons m'étourdissent. Notre proximité ne la laisse pas indifférente.

— Mon odeur est à toi ! Tu me l'as martelé de nombreuses fois, il n'y a que ça qui compte à tes yeux. Arrête de tout mélanger !

— Et si ça n'était pas le cas ? émets-je entre mes dents.

— Alors, tu trouveras une autre jolie jeune fille à baiser. Ma mère est morte, tu n'auras plus à te cacher, repartit-elle du tac au tac. De toute façon, Léo n'est qu'un ami, avoue-t-elle finalement, le timbre enroué. Il m'héberge depuis que mon père nous a vus ensemble.

— Pourquoi ? Florent t'a chassée ?

Elle secoue vivement la tête.

— Jamais de la vie. J'ai juste besoin de prendre de la distance.

— Viens ici.

Elle cligne des yeux, abasourdie.

— Reste avec ta sœur et moi.

Indéfiniment.

— Je te prouverai que tu ne ressembles à aucune autre femme. S'il faut pour ça que je m'abstienne de te goûter tous les matins et toutes les nuits, je le ferai (bien sûr, j'en serai incapable). Mais je ne garantis pas que tu résisteras, la provoqué-je, insolent.

Derrière la carapace de son corps pétrifié, j'entends son rythme cardiaque s'affoler. Mmm, si je voulais, je pourrais profiter de son trouble, la prendre contre le mur et mordre sa tendre chair. Oui, j'ai envie de la mordre. De rougir cette peau abandonnée par son hâle d'été. De lécher la marque rose sur son sein. D'embrasser ses taches de rousseur.

Ava me sort de mes délires érotiques en repoussant doucement mon torse, l'air contrarié.

— Tu es fou. Tu ne comprends pas que tu es la source de mes problèmes ? Je resterai la femme qui est tombée amoureuse de son agresseur.

— Tout dépend du point de vue. C'est une étiquette que tu choisis seule de t'attribuer. Pour ma part, nous étions destinés l'un à l'autre depuis ton jeune âge. Je ne te laissais pas indifférente, que tu en sois consciente ou non. Tu préfères fuir tes sentiments pour moi dans les bras de ce gamin qui ne rêve que de fourrer sa queue dans ta petite chatte « amicale » ?

— Arrête d'être aussi cruel ! Tout le monde ne pense pas comme toi ! s'indigne-t-elle. Il se contente de me soutenir.

Mais bien sûr…

— Toi, à plusieurs niveaux, tu me plonges en enfer.

Du revers de mes doigts, je caresse sa pommette fardée de fièvre. Elle tremble lorsque j'approche de sa bouche.

— Quelle ironie. Je suis ta géhenne, car toi, tu es mon éden. Mais dis-moi comment faire, Ava, prends ma main et laisse-moi t'accompagner dans ta lumière. Tu ne trouveras personne d'autre qui en soit capable. Certainement pas ce connard de Léo.

Ses yeux se gorgent de larmes. Contre toute attente, elle noue ses bras derrière de ma nuque et m'offre le goût de ses lèvres. Déstabilisé, je la laisse m'embrasser, me savourer avec une langueur passionnée. Mes mains se referment autour de ses reins, la pressant avec l'ardeur de ma frustration. Sa langue avide vient chercher la mienne lorsqu'elle se hisse sur la pointe des pieds.

J'ai envie d'elle. Ma queue va exploser. Je veux la pénétrer, envahir son esprit et conquérir son âme, sans plus jamais rappeler mes troupes.

Elle se retire avant. Un dernier souffle sur mes lèvres gonflées de stupre, et elle murmure, exempte de forces :

— On n'y peut plus rien, Imrel. Les blessures que tu m'as infligées, cette chaleur que tu m'as apportée, je ne les oublierai jamais. Au revoir, dit-elle avant qu'elle dévale l'escalier, que je l'entende enfiler ses baskets et qu'elle se précipite au-dehors.





C'était intense. L'expérience la plus bizarre de mon existence.

Entre les pans de mon manteau, j'enfouis mon nez dans le col de son pull, me drogue à son odeur corporelle. Il a dû le porter récemment, il ne

sent pas la lessive ni la transpiration, l'a-t-il fait exprès ? Le contact du tissu me donne l'impression de ses caresses partout sur ma peau.

Mes émotions sont à fleur de peau. Même l'oxygène que j'inspire me bouleverse à chaque inhalation.

Après notre dernier baiser, je vibre encore. Si fort. Trop fort.

Une nuit allongée, les bras et les jambes immobilisés dans cet amas onctueux à son entière disposition. Il aurait pu me découper en morceaux, me conserver ainsi jusqu'à absorber l'ultime goutte de vie qui me compose, ou tout simplement s'endormir, me lâcher, seule dans le clair-obscur d'une chambre inconnue, et revenir au moment de la récolte. Il a veillé à mes côtés jusqu'au bout, malgré le silence et la puissance de son désir.

À l'origine, je m'y suis rendue avec la décision ferme de m'abandonner à lui pour mieux me relever. Je ne prévoyais pas qu'il continue de me pilonner, introduisant des idées invraisemblables dans mon esprit.

« Je te prouverai que tu ne ressembles à aucune autre femme. S'il faut pour ça que je m'abstienne de te goûter tous les matins et toutes les nuits, je le ferai. »

C'est au prix d'une douleur indicible que j'ai cerné ce personnage atypique. Qu'il ne vienne pas chambouler mes certitudes, maintenant qu'il a eu ce qu'il voulait ! Nous en avons fini. Je dois surmonter mon chagrin d'amour. Je dois guérir les plaies qu'il m'a administrées jadis. Pourquoi insiste-t-il ?

« Viens ici, reste avec ta sœur et moi. »

Je porte mes mains à mes lèvres, retenant une montée de larmes.

Cette maison est marquée de son empreinte. Le fantôme de Clara n'y rôde pas. Il m'a réellement proposé d'y vivre aussi longtemps que je le voudrais ? De partager les arcanes de son quotidien ?

Et si… ?

Non, ce serait un affront à Papa et aux Celi, pire, un affront à cette jeune fille cassée, terrorisée dans sa chambre pendant que le méchant beau-père lui triturait la rose. Ce serait une affliction quotidienne. Comment pourrais-je le soutenir ?

« Nous étions destinés l'un à l'autre depuis ton jeune âge. Je ne te laissais pas indifférente, que tu en sois consciente ou non. »

Je ne peux pas céder. Je ne peux pas accepter. Ça signifierait que je cautionne ses actes.

Mes réflexions s’embourbent quand j’arrive à destination. Je fouille machinalement dans mes poches à la recherche d’un pourboire, lorsque mes doigts percutent un objet ouvragé. Troublée, je l’extirpe et mon palpitant s’éteint. Pour renaître devant la pomme d’ambre que j’avais laissée en Toscane. Son cadeau d’anniversaire. Je déglutis, tais le bonheur secret qui m’envahit tout à coup. Imrel l’a glissée dans mes affaires à mon insu. Je la serre entre mes seins quelques secondes, prenant conscience de sa présence contre moi, avant de l’enfourner dans ma poche.

Léo m’accueille, crevé. Le pauvre n’a pas fermé l’œil de la nuit. Il s’inquiétait.

— On t’a laissé plein de messages Val et moi, marmonne-t-il lorsque je me vautre à plat ventre sur le Clic-Clac, conservant manteau et baskets.

Je suis si fatiguée, mes tripes trop retournées.

— Ça va ? Qu’est-ce qu’il s’est passé ? s’alarme-t-il, s’installant à mes côtés. Il t’a fait du mal ?

— Non. On s’en fout, je ne le reverrai plus jamais, ragé-je dans mon coussin.

Et mon ami de se figer. Puis de me délester de mes chaussures. Il ôte ma veste avec prévenance, avisant la tenue d’Imrel, ainsi que le sac de fringues au pied du canapé. J’ignore ce qu’il sait, si la situation porte à confusion. Tant pis, je n’ai pas la force pour des explications.

Le parfumeur était trop occupé, il ne m’a pas épiée, il s’en fichait de savoir comment j’allais après l’humiliation que j’ai subie, le jour de l’enterrement.

Tesson supplémentaire enfoncé dans ma chair.

— Je reste avec toi, ce soir, d’accord ?

Je hoche le chef sans moufter.

Après avoir envoyé un texto à notre amie, il s’allonge, coule sa main sur mon dos. Nos visages en vis à vis, il montre de l’inquiétude.

— Je suis là pour toi, OK. Je sais que Val est remontée, mais quoi qu’il arrive, je te soutiendrai.

— Pourquoi ? demandé-je sans oser le regarder.

Je n’ai pas oublié son baiser suppliant. Selon son point de vue, je l’ai planté au restaurant pour courir dans les bras d’Imrel.

— Tu te poses encore la question ?

« T’es à moi, merde ! »

Je ne dis rien, submergée par un maelstrom d’émotions, de sensations.

J’avais envie qu’il me prenne, qu’il déchire la toile pour que nous fusionnions. Heureusement, il s’est abstenu. Il m’a laissé languir, m’a torturée en se masturbant, avec une impudeur incendiaire. D’entendre ses gémissements si… bestiaux… c’était tellement malaisant que ça m’a excitée. Merde ! C’est quoi, mon problème ?

Je me déteste ! Je me déteste !

« Tu préfères fuir tes sentiments pour moi dans les bras de ce gamin qui ne rêve que de fourrer sa queue dans ta petite chatte amicale ? »

Je me recroqueville contre Léo qui m’ouvre ses bras, son parfum supplantant à peine celui de mon bourreau.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 51 – ÇA SENT LE PARFUM



Une symphonie détonante, un fracas assourdissant, le point d'orgue de toute chose, me laissant pantelant à chaque putain de bouffée de sa fragrance. Je plane et atterris, lessivé. Et ensuite, ce manque féroce qui s'accroît.

De nouveau, l'envie furieuse me prend de faire valser, d'exploser ces innombrables flacons.

Je ne peux pas, aujourd'hui, je suis sur mon lieu de travail.

— Imrel, tout va bien ? s'enquiert Jean, mon assistant, qui traverse le labo, éprouvettes en main.

Ma gorge se serre, réprimant un grondement animal.

— Occupe-toi d'appliquer mes formules pour ce connard de Dufrasne, le chassé-je d'un signe de la main.

Au contraire, il se fige, le sourcil arqué. Au boulot, je n'ai pas la réputation d'être aimable. Néanmoins, Jean démontre parfois assez de bravoure pour venir m'emmerder. Je dois avoir l'air d'un taré, devant mon orgue à parfums.

— Tes formules sont impeccables, commerciales et innovantes à la fois, il aura son parfum dans les temps. En revanche, on dirait que tu éprouves des difficultés de ce côté-ci, dit-il en se penchant derrière mon épaule. Sur quoi tu planches ?

Je me redresse d'un geste brusque, incommodé par la proximité de ce fouineur.

— Ça ressemble à *Ton Parfum*. Une nouvelle édition ?

« Une nouvelle édition. »

— Si on veut, grogné-je, fourrageant dans mes tifs hirsutes.

Je lui tends le flacon d'essai pour épier ses réactions.

Les narines de Jean se dilatent, il inspire amplement, les paupières closes, les rouvre tout de go, comme sonné.

— Ah, oui ! C'est… (il fronce les sourcils) du magnolia ? Fleuri et sucré à la fois. Et un peu piquant. Ça suscite une émotion puissante, malgré sa légèreté.

J'acquiesce d'un signe du menton, bougon.

— Ce parfum va tout déboîter. Ils vont t'adorer, trépigne-t-il.

Cette fois, tel n'est pas mon objectif.

L'amour, c'est ce qu'ils cherchent tous. Je jouis de la reconnaissance, de l'adulation. Je l'avoue, ça me fait bander. Mais là, je n'aspire à toucher l'âme que d'une seule personne.

J'avais songé que dans ce lieu aseptisé, j'aurais les idées plus claires, qu'*elle* me libérerait de son emprise aliénante.

Je savais que je la voulais au-delà de sa fragrance. Mais son essence était censée me contenter, et surtout, me mener au paradis. Je n'imaginais pas qu'elle me plongerait en enfer. L'enfer de mes turpitudes inassouvies.

Que ma folie s'aggrave après l'acquisition de mon trésor tant convoité, c'était inconcevable.

Il me la faut.

Il me la faut.

Il me la faut.

La seule femme qui colonise mon univers de toutes les manières envisageables.

Je la flaire, je la vois dans mes pensées, j'entends sa voix rauque rire tout bas, je sens le velours de sa peau contre ma musculature tendue. Ses émotions sont si simples à décortiquer, pourtant, derrière les rouages de son cerveau, je ne parviens pas à défaire les nœuds de sa douleur. Quoi que je fasse, quoi que je dise, elle s'y accroche comme à un radeau brûlant.

Après un mois, Mayelle me conseille de faire preuve de patience. Un mois déjà ! La putain de blague ! En attendant, ma sublime se cramponne à ce Léo qui doit la baiser tous les soirs que Dieu fait, la souillant, corrompant sa pureté et l'éloignant de l'homme à qui elle est destinée.

— Il n'y aurait pas une histoire de cœur là-dessous ? hasarde Jean.

J'exhale un soupir. Jette la pipette chargée de nectar de magnolia sur le plateau, soûlé au plus haut point.

— Qu'importe ce que t'a raconté ma sœur, ça ne te regarde pas.

J'ai besoin de rager seul.

— Euh… non. Enfin, Mayelle ne m’a rien… enfin, si, un peu, balbutie-t-il.

— Dégage d’ici, tu veux bien ?

Sans l’entendre obtempérer, je plonge mon crâne dans mes mains gantées.

Ce Léo n’a aucune incidence. Je suis l’unique obstacle à notre relation. « Notre relation. » Un ricanement m’échappe. Dire qu’elle se contentait de la position de maîtresse. Elle valait bien davantage.

« Et si Pia se retrouvait à ma place ? Et si son agresseur prétendait qu’elle mouille quand il la touche ? Et s’il la pénétrait dans l’unique but de goûter à sa cyprine ? »

Ses mots me tourmentent. Je les hais, car je sais cette situation impossible. Qui pourrait bien convoiter l’odeur de Pia, à mon exception ? Il n’existe aucun génie tel que moi sur cette planète. Les jumeaux s’en étaient pris à Mayelle par sadisme, sa souffrance galvanisait leur ego et excitait leur sexe. Si un jour, je devais décortiquer l’arôme de ma fille, comment m’y prendrais-je ? D’une autre façon, certes. Qu’importe l’âge, Pia ne sera jamais Ava. En raison de notre parenté ? Je n’en ai jamais rien eu à foutre des liens du sang…

lorsqu’il s’agissait de ma fratrie…

Est-ce que je porte un œil différent sur ma progéniture ?

J’ai toujours veillé d’instinct sur Mayelle et Pia, comme s’il s’agissait d’une extension de moi, sans m’interroger davantage. La réaction d’Ava me contraint à songer à mon existence sous un autre angle. Un angle auquel, au plus profond de moi, je n’adhère pas. Depuis ma naissance, l’impression que j’avais d’être bizarre me flinguait. Lorsque j’ai compris que j’en ferais ma force, ma voie s’est éclaircie. Pourquoi a-t-il fallu que cet été, Ava foute le bordel dans la ligne de mes principes ?

— Jean ! l’interpellé-je, le nez toujours sur mon carnet de formules.

Sur le point de franchir la porte du labo, il se retourne, remuant sa queue de cabot.

— Ouiii, Imrel ?

Je roule des yeux, exaspéré par son éternelle sollicitude.

— Comment t’es parvenu à sauter Mayelle ?

Tout cramoisi, il manque de s’étouffer avec sa salive, puis de lâcher ses éprouvettes.

— Hein ? Quoi ?

Les troubles psychologiques dont souffre ma sœur sont sévères et je ne lui ai jamais connu de petit ami. Comment diable ce crétin des Alpes a-t-il pu défoncer ses barrières ? Ce n'est certainement pas son physique quelconque ni sa posture dégingandée qui l'ont séduite.

— Mayelle a dû te narrer les merdes de son enfance. Comment es-tu arrivé à gagner sa confiance ?

Il déglutit de manière audible, réalisant que s'ils cachaient leur liaison, rien ne m'échappe lorsqu'il s'agit de ma frangine.

— Je… ne la saute pas, je…

— Tu lui fais l'amour ? me moqué-je. Tu sors avec elle ? Soit, ça ne répond pas à ma question.

— Hum… Je… l'ai écoutée. Je l'ai comprise. Et j'ai attendu, en lui témoignant tout mon amour. Je ne sais pas trop comment cette femme a accepté de sortir avec un mec comme moi, déplore-t-il dans un rire contrit.

— Ouais. Moi non plus.

Embarrassé, il se racle la gorge et ajoute :

— Je crois qu'elle se sent en sécurité à mes côtés.

En sécurité.

Je mesure les bras du gringalet, perplexe.

— Je veux dire… je ne la ferai jamais souffrir, s'excuse-t-il presque de son aspect chétif.

J'expulse un souffle irrité.

Merde.

— C'est bon. Tu peux y aller. Je veux le résultat de tes essais pour la fin de la journée, vitupéré-je.

La patience ne me réussit pas.

— Et… Jean ?

Il s'immobilise de nouveau, tel un robot obéissant.

— Si un jour tu causes le moindre tort à ma sœur, tu peux oublier l'usage de tes membres. Tu ne sais pas de quoi je suis capable, le menacé-je, déjà occupé à doser mes essences.

Un blanc s'ensuit, et avant de quitter les lieux, il réplique : — Si, je sais. Ça aussi, Mayelle m'a raconté.

Le bruit de ses pas disparaît derrière le battant refermé.

Tsss, Mayelle parle trop…

Bon sang !

Le manque d'Ava me rend irascible.

Il me donne faim.
Il me donne soif.
Il me tord le cerveau et me déchire le ventre.
Il est dangereux. Vénéneux. Et il me suffoque.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 52 – ÇA SENT LE CÈDRE



UN AN ET DEMI PLUS TARD

Dans la demi-conscience cotonneuse qui m’enveloppe, la clameur des rues parisiennes me parvient depuis l’extérieur telle une pénible berceuse.

Je ne différencie pas le rêve de la réalité quand le grincement de la porte retentit. Ni quand les couinements du parquet se rapprochent. Mais lorsque tout s’arrête, mon cœur fait de même.

Il y a quelqu’un dans la chambre, derrière mon dos. Mes paupières s’ouvrent brusquement, en même temps que mes pulsations cardiaques accélèrent de plus belle.

Je n’ose pas respirer quand il se glisse souplement sous les draps, derrière moi. Le bruissement du tissu tord mes tripes jusqu’à la douleur.

Ses mains rampent sur ma taille, ses bras me serrent contre sa chaleur.

J’émerge doucement dans un nuage parfumé de cèdre, des touches mentholées venant me rafraîchir durant cette chaude nuit d’été.

— Il est minuit passé. Bon anniversaire. Je t’ai réveillée, mon chou ? demande-t-il de son timbre réconfortant.

Je me blottis contre sa poitrine, prenant conscience d’une légère brise sur mes jambes dénudées.

— Pas vraiment, murmuré-je, l’âme morose.

Je déteste ces instants. Lorsque Léo traîne dans le salon tard dans la nuit, qu’il me réveille en rampant subrepticement dans l’obscurité de notre chambre à coucher.

Parce qu’alors, je me rappelle. Avec une précision horripilante.

Tous ces souvenirs, ces sentiments contraires et mélangés m’empêchent de me rendormir.

— Fais-moi l’amour, grommelé-je, refusant de gamberger.

Je n’ai pas besoin d’insister, il me suffit de remuer les fesses contre l’érection de mon petit ami pour qu’il s’emballe.

Léo est si prévenant, me possède avec tant d'affection que dans ses bras, je peux tout oublier. Toute cette ignominie qui me ronge sans arrêt. Ainsi que ces regrets, ces remords que je ne cesse de fuir. Et enfin, le plaisir. Un ignoble plaisir.

Malgré tout, le malaise persiste.



— Sérieusement, vous auriez pu privatiser un centre de bien-être ou vous offrir un *city trip* en amoureux, déplore Val, installée à la terrasse de notre café favori. Pourquoi vous barrer demain matin, et si loin, pendant si longtemps ?

L'établissement est bondé, de nombreux touristes jouissent des températures estivales de la capitale dans un brouhaha mélodieux. Aujourd'hui, il n'est même pas gâché par la tronche patibulaire des serveurs !

J'entrelace mes doigts à ceux de Léo, répondant à la tendresse de son sourire.

— La Grèce, c'est pas le bout du monde. On ne part que dix jours, tu t'en remettras, pouffe-t-il.

— Ce qui l'embête, c'est pas qu'on s'en aille, c'est qu'elle doive purger cet été à Paris pour préparer son stage de juriste.

— M'en parle pas, soupire-t-elle.

J'ai vu juste. Et puis, en réalité, Val trouve notre escapade teeeellement romantique. Comme toutes les idées de Léo en somme. Le choix du don Juan pour les études littéraires ne tient pas du hasard !

— Même pas de séjour chez ta grand-mère, cette année ? s'étonne celui-ci.

— Laisse tomber, j'ai trop de taf. Je suis gavée, en plus, toute la famille s'y rend, cet été. Pia aussi y va avec sa tante, c'est dire !

Avec Mayelle ? À la villa Lavanda ?

Je n'ose pas demander. Je n'aime pas parler des Celi. Depuis presque deux ans, je n'ai de contact qu'avec Val. J'ai été cataloguée le jour de

l’enterrement de Clara, destinée à subir le même rejet dont elle a été victime. Bien que j’aie honte de mes actes, leur réaction m’a déçue. Je ne supporterais pas leur regard désapprobateur alors que je m’efforce de tirer une croix sur mon passé. Nonna continue de m’appeler, elle s’inquiète pour moi, même si nos rapports se sont dénaturés. Val m’assure que je me trompe, mais l’ombre silencieuse de l’opprobre persiste quand nous discutons par visio. Quant à Pia, j’ai compris que pour elle, j’avais indirectement causé le décès de sa mère. C’est encore une môme, comment lutter contre cette idée ? Bien sûr, ça m’attriste. Alors, j’essaie de rester forte. Malgré mes angoisses, je me suis toujours accrochée à ma bonne humeur. Si les évènements de ces dernières années l’ont tamisée, je m’efforce de conserver mon étincelle.

— Et toi, Ava ? Des nouvelles de Tom Swayze ?

Ce chorégraphe de renom dans le milieu des médias télévisuels aurait cherché à obtenir mon numéro de téléphone après la récente représentation annuelle des Étoiles. Il m’aurait déjà remarquée durant celle de ma première année, a préféré attendre avant de me démarcher. Quand mon professeur m’en a informée, ce péteux qui m’a toujours prise de haut en raison de mon statut social, j’ai manqué l’orgasme de peu. Il est rare pour des deuxièmes d’être contactés par des professionnels du métier.

— Il le fera au début de la prochaine saison. De toute façon, j’achèverai mon cursus de trois ans avant de signer quelque contrat que ce soit. C’est leur règle.

L’acharnement paie, je frôle la consécration.

La danse, je m’y suis noyée corps et âme. J’avais un truc à prouver, même à travers l’au-delà. Je *lui* ai juré que je la surpasserai. Je ne suis pas une copie, quoi qu’en pensent les êtres vivants… ou les morts. Et puis, peut-être en ai-je besoin pour vibrer. Pour connaître autre chose que cette mélancolie qui m’enchaîne chaque jour de cette existence.

Et pourtant, quelle amère ironie… C’est *lui* qui me permet d’oublier, *lui* qui m’a ouvert l’accès de cette échappatoire.

Au terme de mes vingt et un ans, je réalise n’éprouver qu’une immense culpabilité. J’ai tout pour être heureuse : un père qui m’aime contre vents et marées, des amis d’un soutien infaillible, une passion dans laquelle j’excelle, un prince charmant raide dingue de moi… que je ne mérite pas. Je le lui ai dit, pourtant. Je l’ai repoussé pour son propre bien, trop abîmée pour lui rendre son amour. Je l’ai averti que je risquais de l’utiliser. Mais il

a persévéré avec un tel acharnement qu'au fil des mois, j'ai fini par m'y raccrocher, par tomber amoureuse de ce que nous représentions.

— Tu continues l'année prochaine ? s'enquiert Val avec précaution, fuyant illico dans sa tasse de caféine.

Je soulève mes sourcils, embarrassée. Val sait que c'est un sujet sensible, voire carrément tabou. Que répondre à cette question quand je sens Léo se crisper ?

Un haussement d'épaules.

— Je… crois. L'an dernier, mon inscription a été renouvelée automatiquement. Je n'ai pas plus de nouvelles cette année, je croise les doigts pour qu'il me permette de continuer.

Personne ne rebondit. Le regard du romantique s'échappe au loin, et Val se contente de hocher le chef. Je le sais, mon petit ami déteste l'idée que je dépende de mon mécène, cependant, il ne m'empêchera jamais de poursuivre mon rêve. Papa, quant à lui, croit que je finance mes cours avec l'héritage de Clara. Il n'en est rien, j'aurais dû prendre un petit boulot pour devenir autonome. De plus, même si je l'avais voulu, Imrel m'a devancée en réglant ma deuxième année. Je n'ai pas cherché à le rembourser, d'ailleurs. Ça aurait impliqué d'établir un contact – je n'en avais et n'en ai toujours pas la force – et ça aurait brisé la dernière corde invisible qui me relie à lui. Cette idée me saigne en secret.

Son nom est encore tatoué sous ma peau. M'a-t-il oubliée ? Je n'ose pas demander, ce serait un manque de respect pour mon petit ami. Je pensais que le parfumeur viendrait constater le fruit de son investissement, mais il ne s'est manifesté à aucun de mes spectacles.

Je plonge ma main dans la poche de ma robe écarlate, serre fort le bijou symbolique de ma vingtième année. J'aimerais le porter à mon nez, m'administrer un shoot pour m'apaiser. Cependant, Val connaît l'histoire de ma pomme d'ambre. Elle ne comprendrait pas. Surtout, les fragrances se sont atténuées. Néanmoins, emprisonner l'objet dans mon poing me suffit. Et à chaque fois que son contact métallique m'ébranle, je me méprise toujours un peu plus.

Un an et demi, bon sang… à vérifier encore qu'il ne se trouve pas au détour d'une rue, qu'il ne poursuit pas le sillage de mes effluves. Je regrette parfois de lui avoir cédé mon odeur. Et me ravise aussitôt.

« Je crois qu'on a un problème. Je ne suis pas disposé à m'effacer de ta vie. »

Cette phrase ne cesse de me hanter, aussi aiguisée, aussi percutante que s'il venait de la prononcer. Et j'écume de rage.

Au final, ce n'était que du pipeau !

Huit ans à me stalker, à ourdir un putain de complot, à me séduire, me baiser… Huit ans d'obsession qui se retournent contre moi ! Je devrais vivre mon conte de fées avec Léo. Au lieu de quoi, ça m'obnubile. Ça me culpabilise. Ça me perd.

Ça me rend dingue.

Soudain, les yeux de ma cousine s'arrondissent. D'instinct, je suis son regard et découvre un bus sillonnant l'avenue dans laquelle nous brunchons.

La mâchoire m'en tombe.

— Non… ne me dis pas que…, l'entends-je bafouiller.

Le véhicule en mouvement est tapissé d'une immense affiche publicitaire. Un flacon de parfum vert émeraude, d'une forme aux allures orientales comparables à ma pomme d'ambre. Plus épuré, il laisse entrevoir le nom de la fragrance : *Ava*. Ces trois lettres inscrites en haut de l'affiche, s'imbriquant dans un paysage de champ de tournesols.

Ma gorge s'assèche. Le choc me provoque un mouvement de recul sur ma chaise.

« *Ava* », de Balmani.

Boum boum.

Il l'a fait…

Il a touché le paradis, a façonné sa lumière pour en commercialiser l'arôme.

Bon sang…

Je demeure tétanisée jusqu'à ce que le bus disparaisse à l'angle du carrefour, le son de mon pouls acharné dans mes oreilles.

— Ava ?

La voix de Val perce mon champ auditif assourdi, laissant émerger la clameur urbaine.

Je cligne des yeux, l'esprit tourneboulé. Mon souffle sommaire, je ne comprends pas ses babillements agités.

« T'étais au courant ? » « Le jour de ton anniversaire, c'est pas un hasard, non ? » « Il t'avait prévenue ? »

Me prévenir ? J'ai refusé tout contact avec Imrel depuis la nuit où j'ai quitté sa demeure, après lui avoir abandonné mon odeur. Et mon cœur.

Tout s'efface autour de moi. Ne reste que l'urgence.

Je saisis mon téléphone et me rends sur le profil Instagram de sa société. En effet, aujourd'hui a lieu le lancement de son nouveau parfum. Un clip publicitaire a été publié ce matin même. J'ignore les interpellations de mon amie qui se résigne à zyeuter par-dessus mon épaule, et je lance la vidéo. Tout en sensualité, elle met en scène les parties du corps d'une jeune fille sur des notes de musique lourdes d'émotion. Une crinière léonine des plus flamboyantes. Des lèvres pulpeuses mordillées avec espièglerie. Un décolleté orné d'une petite marque rose. (D'instinct, je porte la main sur ma poitrine.) Des taches de rousseur et un soupir alangui, avant que la silhouette féminine chavire gracieusement dans un champ de petits soleils.

Aucune phrase d'accroche, juste une envolée lyrique par la puissance des images, un soupçon d'érotisme juvénile, et le goût d'un soleil d'été. Juste… « *Ava* de Balmani ».

— Merde, entends-je mon amie chuchoter. C'est… flippant.

Statufiée, je sens l'émotion me déborder. J'ai mal au bide. Tellement mal au bide.

Consciente de mon incapacité à lire la légende sous le post, Val s'y colle :

— « Un parfum égoïste, hommage à la quintessence faite femme. L'affliction et le plaisir entremêlés, sublimés par des notes florales sur un fond poudré et vanillé. Le présent d'une vie. #HappyBirthday #ComeAndGetIt. »

Chaque mot se grave douloureusement derrière mes côtes.

« *Happy birthday* » ? Ça n'a rien d'une coïncidence !

— Genre, c'est un cadeau ? dédaigne la brune. « Viens me chercher » ? Mais bien sûr !

— Ava ?

L'inquiétude de Léo m'extirpe de ma tétanie, me fait prendre conscience des larmes qui s'échappent de mes cils.

Vite, j'ai besoin d'air. Je la sens, au fond de moi, une brisure nette et définitive. Un crac assourdissant qui me fend en deux et en mille.

Il me manque. Il me manque tant, bordel !

Si je n'étais pas assise, là, je me serais écroulée.

Je me lève tel un automate. Prise de vertige, je range fébrilement mon téléphone dans mon sac et essaie de me repérer dans l'espace, un peu perdue.

— Hey, Ava ? m'apostrophe mon amie. Tu te sens bien ?

Pourquoi « la blessure » me relance-t-elle si ardemment ? Pourquoi ce message, ce clip vidéo ? Il aurait pu le commercialiser de la même façon que *Ton Parfum*.

— Je dois y aller, bredouillé-je, l'esprit sens dessus dessous.

— Quoi ? Non, reste ici, proteste Léo.

Mais je ne l'entends même pas.

« *Come and get it.* » J'ai le palpitant qui s'affole.

Je dois savoir. Je veux le voir.

Mes pieds m'éloignent du café, lorsque mon petit ami me rattrape par le coude. Je pivote, hagarde.

— Où tu vas ? m'admoneste-t-il, alarmé. Le rejoindre ? Là, maintenant ?

Les lèvres cousues, je ne trouve rien à lui répondre.

Le rejoindre ? Mais où ?

— Je reviens, dis-je d'un air absent.

— On doit rentrer préparer nos valises ! On part demain, je te signale ! s'agace-t-il.

Le voyage… c'est vrai.

En cet instant, rien d'autre ne compte que cet impératif fusant dans mes veines. Mes boyaux se tordent à l'idée que cet homme resurgisse dans ma vie. Comme s'il avait ouvert la boîte de Pandore, tous les souvenirs martèlent ma mémoire, ceux d'il y a deux ans, et de plus vieux encore.

Devant mon manque de réaction, Léo s'affole :

— Tu vas courir dans ses bras, c'est ça ? Il sort un parfum pour ton anniversaire, et ça y est, plus rien ne compte ? Nos vacances en amoureux, tu t'en fous ?

Que raconte-t-il ?

— Je ne vais pas…

Qu'est-ce que moi, je raconte ? Pourquoi me voiler la face ? Pourquoi lui mentir ?

La grimace implorante de Léo me brise le cœur. Tout en moi prie pour qu'il me lâche, pour qu'il me laisse partir à la recherche d'Imrel. Oh, mon Léo d'amour…

— Je suis désolée.

Lit-il au travers de ma façade ?

Il ne mérite pas de subir mes casseroles. Ce passé malsain que je me coltine, dont il ne sait rien, il ne comprendrait pas que je m'y accroche, que je l'aime autant qu'il me révulse.

Cette représentation de moi dans le clip publicitaire m'a transcendée. Imrel m'a mise à nu, illustrant à merveille le point de bascule de notre liaison sulfureuse. Cette dernière image, cette silhouette un brin trop jeune pour être désirée… m'a perforé le cœur. Et me fait succomber.

— Je t'appelle.

Il me lâche, abasourdi par ma décision. Tandis que je m'éloigne, celui qui fut mon meilleur ami continue de crier, désespéré :

— Si t'es pas là ce soir, ne songe même plus à mettre les pieds dans l'appart' !

Menaces qui me laissent indifférente. Je dévale l'avenue au pas de course, ne m'arrête que pour réserver un Uber.

Comme le trajet s'étire, je me répète n'être qu'une imbécile. Et si je me trompais ? Et s'il n'était pas là, qu'il s'était contenté de me rendre hommage par souci d'équité ?

Notre dernière soirée ensemble s'est déroulée pareillement. J'ai couru jusque chez lui, le diable au corps, me suis offerte à l'homme que j'aime de la plus étrange des façons. J'ai repoussé ce souvenir aux confins de mon esprit, additionné à ma pile de sentiments indésirables. Je me suis efforcée de fuir tout ce qui me le rappelait pour le gommer de ma vie. En vain : me voilà pantelante devant la porte de sa massive résidence.

Mes doigts martèlent la sonnette. Rien, aucune réponse. Je sens ma longue robe en jersey coller sur la moiteur de ma peau.

Quelle conne. Qu'est-ce que je fiche ici ?

Je sonne encore, cogne de toutes mes forces sur le battant en acier, expulsant un grondement de frustration.

— Tu pensais vraiment me trouver chez moi un mardi après-midi ? retentit une voix familière dans mon dos.

Elle m'électrocute aussi violemment que si la foudre m'avait frappée. Prise de court, j'avale une goulée d'air et me pétrifie.

Le bruit de ses pas compresse mes poumons à mesure qu'il se rapproche.

Avec une extrême lenteur, j'opère un demi-tour, la bouche aussi sèche que l'herbe cramée du jardin.

Imrel est là, à deux mètres de moi, vêtu d'une chemise élégante, les mains dans les poches de son pantalon à pinces. Toujours, il dégage une animalité indolente. Je n'avais pas oublié à quel point sa beauté fascinait, seulement, je ne me doutais pas qu'elle pouvait s'affiner. Ses courtes

mèches ébouriffées, sa barbe mal rasée, ainsi que ses airs fourbus en accentuent même son côté sauvage.

Ses yeux sombres me détaillent avec une exaltation contenue, capturant mon souffle erratique.

Tout me revient avec une précision aiguisée. Les murmures de son timbre chaud dans le creux de mon oreille, ses lèvres gourmandes affamées de mon arôme, ses longs doigts puissants me réduisant si bien à la volupté. Tout ce qu'on a vécu, tout ce qu'on a lutté, tout ce qu'on a souillé.

« Tu es quand même là… » est tout ce que je trouve à rétorquer.

D'ailleurs, quelle drôle de coïncidence.

Il penche la tête de côté, me dédiant un rictus cruel et désarmant. Comme si je ne l'étais pas assez.

— Et toi, tu es venue.

« Come and get it. »

— Tu as donné mon prénom à ton parfum !

— Bien sûr. Il t'appartient. Les bénéfices te seront reversés dans leur intégralité.

— Quoi ? !

— *Happy birthday*, chantonne-t-il tout bas. Huit ans à te courser pour toucher au paradis. Pour réaliser qu'en fin de compte, ce n'est pas assez. Cette fragrance représente toute la souffrance que je t'ai infligée. J'ai d'abord hésité, tu sais… entre m'enfermer dans mon grenier, plonger dans une dimension fantasmagorique faite de ta chair et de ton timbre rauque, le nez dans ton nectar, ou exploiter cette formule enfin acquise pour créer le plus exquis des parfums. Disons que… j'ai fait un peu des deux, me confie-t-il.

Le souvenir d'Imrel en train de se branler salement devant mon corps enrubanné fulgure, aussi fugace que le plaisir qu'il engendre.

Profondément touchée, je secoue toutefois la tête.

« L'affliction et le plaisir mêlés. »

— Je t'avais prévenue qu'il me serait impossible de sortir de ta vie, ajoute-t-il, un tantinet plus tranchant.

Je déglutis, désarçonnée. Je devrais protester, son attitude ne devrait pas oindre mes écorchures.

Il réduit la distance qui nous sépare. Sa charpente massive me domine, si bien que mes jambes flageolent.

Des mois, des saisons ont passé, or, j'ai l'impression de m'éveiller d'une anesthésie, comme si je l'avais quitté juste hier. Aucune réponse n'est nécessaire pour qu'on se comprenne.

— C'est insupportable, Ava, grommelle-t-il tout bas, son ombre couchée sur mon visage.

— Qu'est-ce qui est insupportable ? articulé-je d'une voix fluette, hypnotisée par le reflet du jour dans ses gemmes bicolores.

— Rien n'a changé. Tes hormones me parlent avec le même appétit qu'avant. Je sens l'effet que j'exerce sur toi. Je te regarde, là, et t'es si fragile. Je sais que si je le voulais, je pourrais te prendre, te posséder contre cette porte. Tu me laisserais faire, t'es incapable de me dire non, putain. Sauf qu'ensuite, tu le regretterais. Et tout mon être s'en fout. Mais il y a une voix, quelque part dans ma tête, qui me défend de te heurter.

Imrel… Imrel… Imrel…

J'essaie de garder mon sang-froid.

— Tu souffrirais si tu me blessais ?

Ses muscles roulent sous le tissu de sa chemise, détournant à peine mon attention du feu qui hurle dans ses yeux.

— Je souffre déjà, peste-t-il. Je savais que détenir la formule exacte de ta fragrance n'apaiserait pas mes ardeurs, mais je n'imaginais pas un tel supplice. Tu me bouffes les pensées du matin au soir, et plonger le nez dans ton parfum ne fait qu'accentuer la frustration. Je souffre que tu sois loin de moi, je souffre que tu pues l'odeur d'un autre mec, je souffre que tu me voies comme un monstre, crache-t-il avec une intensité renversante.

Je secoue la tête, des larmes amoncelées au ras de mes cils. Pense à mes séances chez le psy, à mes nuits nichées dans les bras de Léo.

— Non… t'es pas un monstre (j'agrippe le col de sa chemise avec désespoir). Ou peut-être que si.

Il fronce les sourcils d'interrogation, notre contact dérobant son souffle. Son parfum jouissif ravive pléthore d'émotions, la honte prédominant sur toutes. Je me hisse sur la pointe des pieds, ne laissant que quelques ridicules centimètres entre nos visages bouleversés.

— Mais si tu en es un, alors, je ne vaux pas mieux.

« J'avais l'impression d'être prise au piège, les cages de sa domination additionnées à celles de ma terreur. En plus, il y avait sa main me retenant

contre lui, son visage coincé dans le creux de mon épaule, son autre main fermement arrimée à ma féminité. Je ne devais pas bouger.

Quand un second doigt glissa avec facilité sur mon clitoris, je sentis mon univers tanguer, même allongée. »

Je continue de réduire l'écart. Son haleine sur ma bouche m'électrise jusqu'à la racine des cheveux.

— J'ai éprouvé du plaisir, gémis-je d'une voix étranglée.

Sous ma prise, il se contracte d'un coup. Dans mon champ de vision embué, ses iris brasillent de stupéfaction.

— Cette nuit-là…

« Sa respiration était trop bruyante. Il n'y avait que lui. Que sa présence, que ses sons, que son contact, que son souffle, que sa puanteur trop intimidante. Néanmoins, mes cuisses tremblantes se desserrèrent, encourageant Imrel à accentuer ses cercles. Tout était si trempé. »

Imrel sort les mains de ses poches, prend mes joues inondées dans leur large coupe.

— Ne pleure pas, ma vanille.

— J'ai joui, avoué-je honteusement, réprimant un sanglot.

— Je sais, dit-il tout bas, avant d'écraser ses lèvres sur les miennes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 53 – ÇA SENT L’OUD



Dès qu’il m’embrasse, je ne suis plus seule. Ni dans mon désarroi ni dans ma honte.

Combien de fois ai-je fantasmé ce moment ?

Chaque coup de langue nous propulse à des années-lumière de la stratosphère. Mes poings agrippés à son col l’attirent plus près encore, comme si je voulais qu’on fusionne.

— T’en as mis du temps, bordel, grogne-t-il.

Partout sur mon corps, la sensualité de ses palpations me consume. Il m’empoigne les cheveux, tire mon crâne en arrière et plante ses yeux réprobateurs en moi.

— Aussi sublime que soit ta robe, je vais devoir te désaper, la foutre dans un sac en plastique, et… (je me mords la lèvre, grisée, y attirant son regard qui s’enflamme aussitôt) putain, j’ai pas envie de te rhabiller.

Ses dents remplacent les miennes, il aspire le rebond de ma chair gonflée avec une insolence à se damner.

J’ai chaud.

— Tu possèdes déjà une collection de vêtements qui m’appartient.

Une trop maigre collection qui me sert de doudou lorsque j’ai mal dans le cœur. Lorsque la pomme d’ambre ne suffit plus.

— C’est toi qui t’obstines à m’en habiller ! repartis-je, mordillant son menton râpeux.

Ses phalanges s’enfoncent dans mes hanches, tandis qu’il me bouffe la gorge avec frénésie. Sa langue humide me savoure, décuplant mon excitation d’un coup. Je lui griffe le cuir chevelu, animée d’une fougue inédite.

— Tu passes trop de temps avec ce petit con, halète-t-il, s’emparant de mon sac pour le balancer à terre.

Il me soulève par la taille, mes jambes ceignent la sienne par automatisme, tandis qu'il m'épingle contre la porte. Je noue mes bras autour de son cou pour ne pas tomber, et d'une main, il retrousse le bas de ma robe sur mes hanches.

Des frissons me parcourent par milliers quand il crache avec hargne :

— Alors, dis-moi, qu'est-ce que ça t'apporte, hein ? Tu arrives à tourner la page ?

— Tais-toi !

Je lui extorque un baiser passionné, tandis qu'il étire les lanières de ma culotte entre mes fesses. Oh, mon Dieu, c'est *hot*.

— Tais-toi, grondé-je contre sa bouche gourmande, avant de laisser tomber mon front contre le sien.

J'ai tourné les pages à rebours, suis retournée au prologue de mon livre trop abîmé.

En un tour de force, il arrache ma culotte Aubade luxueuse. Mais ensuite, le regard sulfureux qu'il plante en moi n'a pas de prix. La chaleur estivale filme ma peau de sueur. Ses mains pétrissent mes fesses avec appétence, me font soubresauter lorsqu'il frôle mon orifice intime d'une caresse appuyée. Le rictus affamé d'Imrel en réponse à ma réaction me tord le ventre.

Toujours calée contre l'acier glacé de la porte, je me liquéfie, tache la colline de son pantalon de mes fluides. Ses narines frémissent, son coup de bassin contre ma féminité m'électrise.

— Tu m'as manqué, jure-t-il pendant notre valse langoureuse.

— Mais tu m'as abandonnée, lui reproché-je, tirant sur ses cheveux.

Sait-il à quel point je me languissais tout ce temps ?

L'ongle de mon pouce s'enfonce dans sa pommette, sous son œil, juste sur le stigmate laissé par ma mère.

— Je suis folle, me maudis-je. Je déteste que t'aies arrêté de me suivre. Ça m'a déchirée, putain !

Il me muselle d'un autre baiser, pinçant délicieusement mon téton à travers le jersey.

— Qui te dit que j'ai cessé de te regarder ? Tu m'en crois capable ?

À son aveu, mon sang pétille comme des bulles de champagne. Stupéfaite, j'essaie de reculer le visage pour le sonder. Peine perdue, sa bouche m'emporte dans un ouragan de plaisir.

Étourdie par cette si chaude effervescence, je m'alarme lorsque je le sens déboutonner son pantalon.

— Imrel ?

Le vêtement tombe sur ses genoux, libérant sa verge épaisse contre mes chairs. Traversée de frissons, je vérifie par-dessus son épaule qu'il n'y a personne.

— On va nous voir ! paniqué-je tout bas.

Deux grands arbres bordent l'allée de quelques mètres qui débouche sur la rue du quartier résidentiel, mais nous sommes totalement offerts à la vue des promeneurs ou des voitures de passage.

— On s'en fout, putain, rétorque-t-il d'une voix enrouée, le visage plongé dans le creux de mon cou. Il n'y a pas un chat, ici.

Mon palpitant caracole, la crainte qu'on nous surprenne dans cette position indécente fait fuser l'adrénaline.

Égal à lui-même, le parfumeur reste égoïste et insensible à l'opinion publique.

— Un an que je rêve d'être dans ta chatte, susurre-t-il dans mon oreille.

Une goutte de transpiration dévale mes vertèbres, tandis qu'Imrel empoigne son membre turgescent sous mes cuisses crochées autour de sa taille.

— Je suis horrible, Imrel. J'ai imaginé tellement de fois que c'était toi.

J'entends son cœur bondir dans sa poitrine.

Je ne désirais que mon monstre, le prince charmant n'éveillait pas la même folie dans nos draps.

— Ça t'étonne, ma vanille ?

Ses yeux sauvages me pénètrent jusqu'au fond à mesure qu'il m'empale, et une vague sulfureuse me sature le cerveau. Ses traits crispés affichent un plaisir abrasif, ses doigts s'incrustant dans mes muscles à m'en toucher les os.

Ça y est, il me remplit. Nous ne faisons plus qu'un. J'en tremble d'émotion, tandis qu'il appuie sa tempe sur la mienne, expulsant un souffle lourd de tension. Moi, je ne sais plus comment respirer. Mon vagin se contracte lorsqu'il entame ses amples va-et-vient. Ses paumes se plaquent contre le battant de métal, coinçant mes jambes écartées à l'aide de ses bras pour m'ouvrir sur un meilleur angle. L'arrière de mes genoux sur le pli de ses coudes.

Mon Dieu, c'est divin.

J'essaie, mais peine à retenir mes gémissements. Davantage lorsqu'il accélère la cadence, et grogne dans ma bouche. Le contact de nos corps me

torture, les frottements de son pubis contre mon clitoris attisent l'incendie de mes reins. Il me pilonne avec une facilité déconcertante, à tel point que j'ai l'impression d'être une poupée de chiffon coincée entre ses biceps de roc. Tout est intense, brutal, je le mords avec la rage de nos retrouvailles, avec la violence que j'ai endurée ces derniers mois. Chaque geste, chaque coup d'œil, chaque son transpire toujours autant l'animalité. Imrel me prend avec frénésie contre sa porte d'entrée, pas incommodé par les voitures qui traversent la rue, se fichant de mes cris de plus en plus puissants, de ses rugissements, plus rauques, qui s'y accordent à chaque coup de boutoir. Notre impudeur m'excite considérablement. Parce que c'est Imrel, qu'il m'entraîne dans les rapides de sa dépravation, me corrompant jusqu'à la moelle de façon irrémédiable. Je le hais de me faire aimer ça.

— Il n'y a que moi qui sais comment te baiser, lâche-t-il avec cette arrogance irrésistible qui lui appartient.

Je gaine, me redresse pour le mordre d'un baiser vorace.

Oui, il n'y a que lui qui m'avilit et me vénère à la fois.

Qui me perfore le cœur quand il s'engouffre dans mon corps, tout en me repaissant d'un bonheur inouï. Un bonheur salvateur.

Un bonheur qui explose dans un feu d'artifice, contractant mes muscles autour de sa hampe. Un orgasme vertigineux m'extorque une longue plainte qu'Imrel assourdit avec ses lèvres. Son visage enserré entre mes bras, je plisse les paupières comme il continue de me marteler, fort, avec son désir trop vigoureux. Il prolonge le plaisir, l'emmène dans l'enfer de mes tourmentes. Contre sa bouche, ça m'échappe ; je halète des « je t'aime » qui débordent en larmes sur mes joues. Des « je te hais » parce que je ne veux pas que ça s'arrête, même si ça fait mal, et même si c'est trop bon.

Ses râles se transforment en grondements dans d'ultimes à-coups, et il marque mon intimité de son orgasme brut, sans concession.

Nous nous affaissons tous les deux, vannés, nos ahans mélangés. Les bruits alentour émergent lentement, comme le soleil de l'aube. J'entends même les braillements d'un bébé provenant d'un jardin voisin. Les yeux en soucoupe et le corps ruisselant, je m'appuie sur le sol et espère récupérer ma culotte, mais, contre toute attente, Imrel m'en défend.

— Tu ne bouges pas, m'ordonne-t-il tout bas.

Il se rhabille à la va-vite, extirpe de sa poche un petit boîtier qu'il active en pressant un bouton.

— Pourquoi ? reniflé-je en reprenant mes esprits, sa sève s'écoulant désagréablement sur l'intérieur de mes cuisses.

Un cliquetis retentit derrière la porte d'entrée, quand le grand blond aux joues embrasées me soulève dans ses bras comme si je ne pesais rien.

— Parce que je n'en ai pas fini avec toi, m'avertit-il, armé d'un rictus maléfique.

Étourdie, je subis ma surprise, le laisse pousser le battant de son pied pour nous faire entrer. Il me porte jusqu'au salon d'un pas précipité et nous bascule sur l'immense canapé en L. Vautré sur moi, Imrel me renifle sans vergogne, clarifiant ses intentions. À la hâte, il me déleste de ma robe, considère les balconnets pigeonnants de mon soutien-gorge ouvragé.

— C'est pour lui, ça ?

Le ton glacé qu'il emploie ne refroidit pas ses ardeurs.

— À ton avis ? rétorqué-je d'une voix éraillée.

J'adore qu'il se montre possessif.

— Qu'il aille se faire foutre.

Il fait péter les agrafes de mon sous-vêtement, couvre ma poitrine libérée, parsemée de mèches cuivrées, d'un regard avide.

— J'ai faim de toi, ma sublime, feule-t-il, lapant la petite marque rose sur mon décolleté. Ton parfum agit comme une drogue, mais le bouquet de ta peau sur mon palais, ton pouls affolé contre ma langue, tes râles qui vibrent dans ta gorge quand je l'embrasse sont incomparables.

Il illustre ses propos en picorant le grain moite de mon abdomen. Ses narines frémissent à mesure qu'il plonge vers le sud, à mesure que ma respiration s'emballe. Ses doigts experts se débarrassent de sa chemise maculée de nos fluides mêlés, de même que son pantalon à pinces qu'il jette avec désinvolture. Ses chaussures griffées valsent en un tournemain, il ne tolère que mes baskets blanches sur ma tenue d'Ève. Bien sûr, Imrel ne porte pas de boxer. Et Imrel n'en a que faire. Son corps taillé par la main d'un dieu grec se contracte quand il se penche sur mon entrejambe encore trempé. Ses yeux fauves arrimés aux miens, il s'agenouille devant le canapé, plonge dans mes eaux troubles et me suce le clitoris sans préambule.

Mes chairs sensibles, je jure, me redresse sur le dossier pendant qu'il expulse un long gémissement de gorge. Ses paupières se rabattent malgré lui. Dans sa transe, ses succions s'intensifient. Quand sa barbe râpe mes lèvres enflées, lorsque ses dents égratignent mon centre névralgique, la

douleur me fouette. Cependant, je ne proteste pas. Savoure l'affliction que je mérite, lui retourne la même en mordant son index qui s'invite dans ma bouche. La volupté rampe en moi, s'enroule autour de mes membres comme du lierre grimpant. Imrel me déguste, nettoie nos sucs mêlés avec une perversion manifeste et autant de tendresse, y trouvant l'essence de sa jouissance. Et elle est intarissable ; c'est moi qui cède à la petite mort, malmenée par notre trop-plein de passion.

« Le parfum des fleurs, frais et agréable, éparpillait ses notes parmi les vestiges des relents du mec de ma mère.

Le parfum des fleurs.

L'odeur des magnolias.

Mon Dieu…

Que venait-il d'arriver ?

Mes poings se crispèrent sur la taie d'oreiller jusqu'à blanchir.

C'était si bon… si intense…

Je plongeai mes joues en feu dans l'oreiller, songeant que même lorsque j'avais exploré mon intimité, tout récemment, je n'avais rien ressenti de tel.

Est-ce que… c'était ça qu'on appelait un orgasme ?

Non… non, c'était impossible. C'était un adulte. Le copain de ma maman. Ça n'avait aucun sens.

…

C'était rien.

…

Il ne s'était rien passé. »



Lavée de frais, je n'ai revêtu qu'un tee-shirt blanc appartenant à mon hôte. J'attends Imrel – qui a disparu –, assise sur son lit, genoux relevés contre mon buste. Dans sa chambre, j'ai la sensation d'être enfermée dans son cocon, un lieu où rien d'autre que lui ne pourrait m'atteindre. La déco a

bien changé depuis la dernière fois. Elle est sobre, bien qu'un revêtement mural de planches en bois la réchauffe. Les meubles en matériau brut confèrent du cachet et un aspect végétal souligné par une belle plante dans l'angle de la pièce, près de la terrasse. Une légère fragrance orientale se libère d'un récipient ouvert sur la commode, contenant des copeaux d'encens. Je ne patiente pas longtemps, le mâle apparaît dans le chambranle de la porte, habillé que des traces de son passé striant son torse. Il tient un petit sac en papier à l'effigie de son entreprise. Sa nudité ne l'indispose pas, apparemment. Moi, elle m'intimide toujours autant. Et compte tenu de son sourire moqueur, je crois qu'il le sait et qu'il en joue.

Léo est atrocement séduisant, sa silhouette sèche et élancée lui confère une allure de dandy, cependant, il n'a rien de la virilité puissante de l'homme qui me rejoint à l'instant. Est-ce la différence d'âge ? À trente-sept ans, Imrel n'a plus rien d'un gamin et ça me plaît.

Ce dernier ploie son genou sur le lit, se penche et me tend le sac.

— C'est pour toi.

Surprise, j'en extirpe une petite boîte verte sertie d'élégants rubans de soie. Au-dessus de son logo « Balmani » sont gravées les lettres argentées de mon prénom. L'emballage du présent est d'une extrême finesse, sublimant la marque à la perfection.

Murée dans le silence, je déballe, sachant pertinemment ce que je trouverai.

Le flacon est somptueux. Mon cœur cogne derrière mes côtes jusque dans ma gorge. Je l'examine sous toutes les coutures comme s'il avait le pouvoir de me calciner les doigts.

Voici l'élixir pour lequel nos chemins se sont entrecroisés.

Je tiens dix ans de déboires entre mes mains.

J'entends la respiration impatiente d'Imrel, sens sa présence se rapprocher.

— Sa fragrance ne t'intéresse pas ?

Bien sûr qu'elle m'intéresse, je doute juste d'être prête. Depuis que j'ai appris que *Ton Parfum* était une tentative de recomposer la formule de mon odeur, je l'ai toujours rejeté. Pour moi, ça n'était rien d'autre que le parfum de la trahison. *Ava*, en revanche, a été cédé de plein gré, alors que je brûlais d'amour pour son créateur.

— Peut-être une prochaine fois ? suggéré-je, timide.

Il comprend et acquiesce, coince une mèche de cheveux derrière mon oreille d'un geste qui me ramollit de l'intérieur.

— Cette composition est parfaite pour toi. Tu verras, elle sublimera ton odeur comme aucune autre.

— Tu aimerais que je la porte ? m'étonné-je.

— Je l'ai créée pour ça.

Ma peau crépite. À ces mots, ma poitrine se gonfle d'amour. Au fond, quel individu doté de raison s'engagerait dans une quête pareille pour moi ?

— Je le garderai précieusement, le remercié-je en rangeant le bijou dans son écrin.

À peine posé-je le paquet sur la table de chevet qu'Imrel saisit mon poignet. Il me tire contre sa chaleur, me serre contre lui. D'instinct, je lui rends son étreinte, le laisse me renifler pour le retrouver.

— Ne pars plus jamais, me somme-t-il, le visage perdu dans mes boucles. Te « stalker », comme tu dis, est chronophage. Respirer ton odeur en flasque ne me suffit plus.

— Je n'ai pensé qu'à toi, pendant mon premier spectacle avec les Étoiles. Je t'ai cherché dans le public. Je t'aurais peut-être reproché d'être venu, mais je voulais te remercier. J'ai vite déchanté, et la haine a resurgi.

J'ai tellement pleuré, ce soir-là. Et je n'avais personne sur qui m'épancher, me sentant seule même accompagnée de mes amis. Ils n'ont jamais failli, sont toujours présents pour moi, mais c'est davantage mon bonheur de façade qui les intéresse. Mon chagrin, s'ils en connaissaient la cause, ils le réprouveraient. J'ai alors décidé d'aller voir un psychologue.

— J'étais là, m'avoue Imrel. Tu étais magnifique, ma vanille, tu m'as rendu fier.

Je m'écarte tout d'un coup.

— Et aujourd'hui ? Tu me suivais ? C'est pour ça que tu as surgi derrière moi, devant l'entrée ?

Il arque un sourcil, étirant ses lèvres diaboliques.

— Un jour comme celui-ci, je me demandais de quelle façon tu me reviendrais.

Oh, bon sang ! Mon crâne chavire en avant, contre son épaule.

— Merde… Léo. Qu'est-ce que je vais faire ? On est censés s'envoler pour la Grèce, demain matin.

Sous mon tee-shirt, Imrel enfonce ses ongles dans ma taille. Un désagréable frisson remonte ma colonne vertébrale.

Il m’en voudra tellement si j’annule.

— Tu n’as toujours pas décidé ? se moque Imrel, agacé.

Si je rentre ce soir la bouche pleine d’odieux mensonges, je sais que Léo ne posera aucune question.

Une ample inspiration et je recule, son visage encadré par mes paumes.

— Si je retourne chez nous, tout reviendrait à la normale, haussé-je les épaules. Mais je resterais celle que je suis, avec ses secrets, la honte chevillée au corps. Je n’y arrive plus.

L’arche de son sourcil trahit sa perplexité.

— Tu es amoureuse de lui ?

J’émets un ricanement chargé de mépris envers moi-même.

— Ne raconte pas de bêtises…

Un voile obscurcit son regard. Il entreprend de m’embrasser, lorsque je confesse :

— Quand, après quelques séances chez le psy, j’ai réalisé que c’était vrai… qu’à treize ans, j’avais ouvert les jambes pour toi, je me suis effondrée.

— Pourquoi, ma douce ? demande-t-il, placide, recouvrant ma main sur sa joue. Que je t’aie violée était la principale raison de ta souffrance.

Je secoue la tête, penaude.

— Selon mon psy, si j’ai oublié ce qu’il s’est passé, c’est certainement dû à une amnésie rétrograde causée par les tranquillisants que j’ai pris suite au traumatisme. Je le voulais sans doute un peu, j’avais tellement honte d’avoir éprouvé du désir, j’aurais été incapable de vivre avec ça sur la conscience. Et ça expliquerait le fait que je ne m’en sois pas rappelée immédiatement lorsqu’on s’est revus pour la première fois, que j’ai pu développer des sentiments pour toi. Tout est flou. C’est rageant, il y a tellement d’épisodes de mon enfance que ces médocs ont déformés ou effacés de ma mémoire… Après qu’une partie des évènements m’était revenue, en Toscane, je m’accrochais à cet abus, car j’avais peur d’avancer. De faire un choix. Te perdre ou assumer ce que nous sommes. Assumer notre histoire depuis ses balbutiements. Quelle humiliation, le connard qui avait brisé ma famille et plongé Papa en dépression m’avait doigtée, et j’avais aimé ça. C’est encore pire que de coucher sciemment avec le mec de sa mère.

— Notre connexion est animale, imperceptible et inexplicable, objecte-t-il en secouant la tête. Peu importe ton âge, douze ans, treize, vingt, cinquante… Je t’ai attirée d’emblée, tu n’étais pas assez femme pour le

réaliser. J’ai maladroitement accéléré le cours naturel des choses, mais tu aurais fini par m’appartenir. (Il soupire, las.) Mon grand regret, cette nuit-là, est de ne pas t’avoir regardée. Si je l’avais fait, si je t’avais rassurée, peut-être que tu l’aurais accepté.

Sa clairvoyance sans fard me lamine. Je l’écoute attentivement, me laisse enivrer par la raucité de sa voix, par nos membres entrelacés, par ses billes sagaces, la couleur de mes iris mouchetant les siens.

J’ai beau fouiller dans mes sentiments, décortiquer les théories de ma morale, nos points de vue ne s’accorderont jamais tout à fait.

Quelle importance ?

J’ai matérialisé ma douleur dans une peinture aux nuances agressives et indélébiles. Et si je laissais mon ex-beau-père adoucir cette toile ? Y jeter les flaques d’aquarelle, gommant les contours tranchants de mes souvenirs rouge carmin ? Il est le seul qui en soit capable, sans jamais me juger pour avoir toujours poursuivi un plaisir si malsain. S’il est accroché à mon odeur, au moins, j’ai la certitude qu’il ne m’abandonnera jamais.

— Tu me fais peur, Imrel. Je t’aime, aussi tordu que tu sois, mais j’ignore ce que je pourrai encore découvrir sur toi. Et si c’était trop ? Si ça se trouve, tu as maquillé la mort de Clara en un accident pour être avec moi, ris-je, morose.

Morose, car je n’aurais d’autre choix que de l’accepter. Bien qu’il soit lavé de soupçons, j’y avais longuement réfléchi. Je dois être bien flinguée pour y trouver une sorte de romantisme morbide.

Il ne se défend pas, la face agitée de tics nerveux. Imrel n’est pas du genre à se répéter, même si c’est pour clamer son innocence.

— J’ai été lâche, concédé-je, excédée.

Je me lève, m’approche de l’étagère où est soigneusement rangé son livre fétiche, *Le Parfum*, ainsi qu’une photo de Pia en noir et blanc, riant aux éclats derrière la vitre d’un cadre. Lorsqu’il s’agit de sa progéniture, le père ne cesse de me surprendre. Du bout de mon doigt, je caresse la joue de ma sœur, envahie par une bouffée de nostalgie.

— Mes proches ne comprendront pas. Et comment expliquer à Pia que sa sœur couche avec son père ? Elle me déteste déjà suffisamment.

— Pia n’arrête pas de parler de toi. Tu lui manques.

Je pivote d’un coup, ahurie.

— Quoi ? Mais elle était si froide, à l’enterrement.

— Elle était anéantie. Je lui ai martelé que tu n’y es pour rien. Je savais qu’on se retrouverait, je n’allais pas permettre qu’une rancœur déplacée se mette en travers de ma route. Maintenant, elle se languit de te revoir.

C’est si absurde que je me fends d’un rire nerveux.

Imrel. Pia. Moi.

Mon sang fuse de plus en plus vite dans mon organisme, nourrissant des désirs trop normaux pour les partenaires anormaux que nous sommes.

L’artiste me détaille avec gravité.

— Elle comprendra. Elle s’y habituera, comme toi tu en jouiras à bien des niveaux. Tu n’as rien à craindre de moi, je suis à toi sans condition. Ils peuvent tous te condamner, je ne t’abandonnerai jamais. Je suis obsessionnel, souviens-toi.

Je souris, retourne dans ses bras chauds et protecteurs.

— Ton obsession m’a empoisonnée.

Nous deux, c’était d’une sordide évidence.



[Ava : Léo, ne m’attends pas.]

OceanofPDF.com

CHAPITRE 54 – ÇA SENT LE MALT



Neuf heures.

C’est la boule au ventre que je regagne mon appartement. Du moins, celui que je partage avec Léo. Les gonds de la porte couinent sur le palier, déplorant la situation.

Une nuit dans les bras d’Imrel, et je suis une nouvelle femme. Ces quelques heures furent l’un des plus beaux moments de ma vie. Pourtant, rien ne s’est déroulé comme je l’attendais. Imrel ne m’a pas attachée à son lit, il n’a pas passé son temps à me dévorer, à se repaître pour rattraper nos mois de séparation. Non, il m’a préparé à manger, ensuite nous avons discuté. Beaucoup. Il a même proposé de s’installer devant la télévision, comme le commun des mortels, me laissant entrevoir un semblant de normalité dans une hypothétique vie de couple. Ce matin, je me suis réveillée lovée dans ses bras, sa jambe enroulée autour de ma cuisse, si lourde qu’elle m’a coupé la circulation.

Aussi mordue que j’étais déjà, je suis retombée folle amoureuse du parfumeur.

Le brouillard dans lequel j’errais depuis mon été toscan s’est dissipé. Bien que la vérité qu’il m’a révélée est crue, c’est un réel soulagement. Enfin, ça le sera lorsque j’aurai éclairci les choses avec mon petit ami.

Un silence vide règne sur les lieux, ponctué que d’un léger brouhaha extérieur. Léo a-t-il décidé de partir sans moi ? Si seulement… non, la table basse est jonchée de canettes de bière, la moitié renversée sur le parquet. Des relents de houblon m’assaillent les narines, mêlés à une odeur de renfermé écœurante.

À peine refermé-je la porte d’entrée qu’un autre claquement m’arrache un sursaut. Je découvre une Val ensommeillée, vêtue du tee-shirt de Léo et de sa petite culotte, qui investit le salon. Elle me fusille de ses yeux bouffis d’avoir trop pleuré, tout en s’étirant de long en large.

— Val ?

Qu’est-ce qu’elle fait là ?

Elle secoue la tête, réprobatrice.

— T’as foiré, Ava. Je ne comprends pas, putain.

À sa suite, Léo déboule en pyjama, la main sur le front dénotant un mal de crâne. Typique des gueules de bois.

Et d’un coup, je me sens affreuse.

— Je suis désolée, vraiment désolée, me confonds-je en excuses, la gorge nouée.

— Ça ne change rien ! Tu l’as jeté au trente-sixième dessous sans états d’âme ! tranche Val, les nerfs à fleur de peau.

— Sans états d’âme ? me récrié-je.

— Val, tu peux nous laisser, s’il te plaît ? nous interrompt le principal concerné.

Si son sang-froid contraste avec l’hystérie de mon amie, son ton trahit un profond chagrin.

Elle nous examine tour à tour, les mâchoires serrées, avant de retourner se terrer dans la chambre à coucher.

Il soupire et se dirige vers la cuisine, la démarche et les épaules trop raides. Tandis qu’il se prépare un café, je m’accote au chambranle, l’estomac soulevé.

— Est-ce que vous avez… ?

Non, ce n’est pas possible. Val a pour habitude de squatter notre logement, mais… je ne sais pas…

Léo me dévisage, les sourcils froncés.

— J’en sais rien. On s’est trop bourré la gueule, j’ai un black-out, lâche-t-il, aussi sec que du papier de verre.

Qu’importe mes sentiments pour lui, ou mon manque d’un sentiment en particulier, j’ai la sensation de recevoir un uppercut en pleine tronche.

— Et toi ?

Cette fois, ce sont les larmes qui montent. Est-ce de la lâcheté ou un excès d’empathie ? Je détourne le visage, incapable de lui porter le coup de couteau.

— Je ne t’en veux pas, tu sais, m’avoue-t-il, sans me regarder lui non plus. J’ai toujours été amoureux de toi, et même si j’espérais que ton amitié se transformerait, j’ai toujours su que ce ne serait jamais réciproque.

Désemparée, j’ignore quoi répondre. L’impression qu’on carbonise ma poitrine de l’intérieur. Tout allait si bien dans sa vie. Je me déteste de devenir l’artisan de ses maux.

— Sans toi, je ne sais pas si j’aurais pu traverser cette dernière année, lui confié-je, penaude.

Que l’on soit amis ou amoureux, Léo était d’un soutien sans faille.

Il m’adresse un sourire désabusé et sirote son café *forte*, ses yeux romantiques remplis de chagrin.

— Ouais. On était plutôt amimoureux, mais, putain, je ne pensais pas qu’il en faudrait si peu. Que ce serait si rapide. Une seule affiche publicitaire, et t’as détalé. Ça fait mal.

— Cette affiche, c’était le déclic. Notre relation ressemblait à celle qu’entretenaient mes parents avant l’arrivée d’Imrel. Je crois que ça me faisait flipper.

Dans un long soupir, Léo s’appuie contre la crédence de la cuisinière, une main autour de sa tasse, l’autre agrippée au bord du plan de travail. La blancheur de ses jointures, combinée au pli creusant son front, témoigne clairement de sa colère.

— Pourquoi ? Ton père te rend heureuse, non ?

— Ça n’a rien à voir.

— Tu as toujours voué une haine de malade au mec de ta mère. À l’anniv’ de tes vingt ans, il était abominable. Je ne pige pas comment tu peux l’aimer. C’est de la fascination ? Selon Val, c’est un taré qui est obnubilé par toi depuis que t’es gamine.

— Il est spécial, reconnais-je.

Léo secoue la tête, de plus en plus remonté.

— T’es solaire, passionnée, gentille. Ces derniers mois, cet enfoiré a réussi à te voler tes sourires, tu crois que je ne l’ai pas remarqué ? T’es sûre que c’est un homme pour toi, Ava ? Que c’est pas une lubie, parce qu’il est « différent » ? Que tu n’essaies pas inconsciemment de te rapprocher de ta mère décédée ?

Mon Dieu, s’il savait… Il ne comprend pas. Brique par brique, ses mots érigent un barrage entre nous, sa réaction me conforte dans ma décision.

— Non. C’est l’image que tu as de moi. Cet été-là, j’ai voulu l’utiliser pour me venger de ma mère, tu sais ? Imrel a joué le jeu juste pour prendre ce qu’il convoitait.

— Et c’est ça qui te plaît ? s’exclame-t-il, incrédule, claquant sa tasse sur la cuisinière dans un fracas.

Il renverse des gouttes de café, propageant son désespoir tout autour de nous.

— Non, ça m’a blessée. (Je marque un arrêt.) Mais toi, tu m’as toujours vue comme ton amie innocente, fragilisée par le divorce de ses parents, qui conserve sa bonne humeur malgré tout. Tu ne connais pas toutes mes facettes. Cette part de moi qu’il a révélée ne te plairait pas. Ce n’est pas lui qui a volé mes sourires, j’ai tout simplement grandi, et j’ai compris beaucoup de choses.

— Elle ne me plairait pas ? Tu n’en sais rien.

— Toi non plus.

De ses sombres iris, Léo s’essaie à disséquer mon esprit.

— Elle lui plaît, à lui ?

Je hoche la tête. Puis sa longue charpente s’affaisse.

— Alors, je suppose qu’on aurait mieux fait de rester amis… ça m’aurait évité d’avoir le cœur broyé.

Je baisse le menton, regrettant ma part de responsabilité dans notre histoire.

— Qu’est-ce que tu comptes faire ? Tu retournes chez ton père ?

— Non. J’emménage chez lui.

Léo jure dans sa barbe, secoue le chef en fourrageant dans ses cheveux. Je voudrais tant absorber son chagrin, sortir de sa vie en l’effaçant, mais c’est impossible.

Sur ces entrefaites, la porte d’entrée se referme bruyamment, m’arrachant un sursaut. Val s’en est allée, remplie de rage, jetant son serment de me soutenir quoi qu’il advienne dans l’appartement de Léo. Lequel déserte la cuisine pour regagner sa chambre, se préparer et partir, de sorte que je puisse embarquer l’essentiel de mes affaires vers la prochaine étape de ma vie.

Au fond, qu’importe si on désire épargner les êtres qui nous sont chers, sur les sentiers de notre vie, aucun de nos choix égoïstes ne demeure sans conséquence.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 55 – FLASH-BACK



Ces pourritures ne nous laisseraient pas. Jamais.

Mayelle continuait de se rendre à l'école en tremblant, et moi, je craignais qu'en rentrant de mon job étudiant, je la trouve en lambeaux.

Deux mois après notre déménagement, les jumeaux maléfiques avaient dégoté notre adresse. Ils avaient attendu notre sœur devant l'entrée, bien décidés à prouver leur domination où que nous vivions. C'était un voisin qui l'avait sauvée in extremis, remarquant sa terreur face aux molosses.

C'était la fois de trop.

Le poison de la vengeance poissait ma peau. Qu'importe leur force ou leur nombre, impossible que je demeure les bras croisés. Déménager n'avait pas suffi, pour sûr, ces fils de pute méritaient de crever. Il fallait qu'ils disparaissent du paysage, du moins, de celui de ma princesse. Moi, je n'en avais rien à branler, tant que je pouvais assouvir ma rage sur leurs petites gueules de ratés.

Mon plan n'était pas infaillible, mais s'il aboutissait, Mayelle serait enfin libérée.

Le feu crépitait devant mon regard aliéné. L'odeur du bois cramé me plongeait dans une transe psychédélique. L'excitation recouvrait ma peau d'une pellicule de sueur. Autour de moi, la musique battait son plein, une flopée de hippies se droguaient, se dandinaient à moitié à poil dans la fraîcheur de la nuit. Mon mobile virevoltait entre mes doigts, tandis que je m'assurais que les rouages étaient en place.

La poubelle qui servait de caisse à mes aînés traînait dans un parking désaffecté, non loin du domicile familial. Après l'avoir examinée de près, j'avais envoyé Mayelle étudier chez l'une de ses copines de classe, la sommant d'attendre que je vienne la chercher.

Ensuite, je les avais appelés.

Je leur avais donné rendez-vous dans une petite fête donnée en campagne parisienne, dans laquelle beuh, champis et LSD se baladaient de main en main, de bouche en bouche, sans que personne ne vienne nous emmerder.

L'endroit était parfait. Sur le bord d'une nationale abandonnée fort endommagée. Pas de lumière, des virages à foison, et un sol plus défoncé que l'intimité de ma pauvre frangine. Et puisque ces deux monstres étaient d'une stupidité sans nom, il ne m'avait pas fallu grand-chose pour les convaincre.

Je songeai d'ailleurs à les hâter, la fièvre comprimant mon ventre.

À la première sonnerie, Gaël décrocha. J'en conclus que son frère était au volant.

— Alors, bande de poules mouillées, vous flippez ? le provoquai-je. C'est quoi qui vous prend si longtemps ? Porter vos couilles pour venir nous retrouver ?

— Qu'est-ce qu'il a bavé, ce petit merdeux ? entendis-je Joël s'emporter.

— C'est la dernière fois que vous vous attaquez à Mayelle, espèces de gros porcs ! susurrai-je tout bas, avec assez de fiel pour qu'ils mesurent mon courroux. Je vais vous exploser la bite devant ses yeux pour qu'elle kiffe notre victoire. Et si vous tardez, on va à la police et on déballe tout !

Sur ces menaces, mon interlocuteur éclata d'un rire tonitruant.

— Il veut nous exploser la bite, informa-t-il son binôme. T'as aucune preuve à montrer aux flics, mais t'inquiète, on vient pour te faire ta fête. Et notre belle princesse, on lui pétera le cul si fort qu'elle ne marchera plus jamais de sa vie.

Un frisson d'effroi me parcourut l'échine. Il transpirait une telle hargne que si la présence de ma sœur n'avait pas été un mensonge, je l'admets, nous aurions plié bagage.

— Magnez-vous. Cette fois, je ne vous manquerai pas, je vous le jure, sales fils de pute !

— Appuie sur l'accélérateur, frangin. J'ai le sang en feu, ricana Gaël.

Bordel, comme je trépignais.

— Ouais, c'est ça, plus vite, gros tas, claironnai-je. L'heure tourne et Mayelle se languit de vous voir prendre une dérouillée. Après tout, sans sa jolie petite chatte, vous n'auriez jamais pu niquer qui que ce soit avec vos sales gueules de cochon.

— Sale gamin de merde, tu te crois supérieur ? On va te défigurer à vie, tu pourras dire adieu aux jolies meufs que tu soulèves.

Je jubilai. Ils étaient si simples à chauffer, la jalousie leur rongeait les boyaux, ils en moisissaient de l'intérieur.

— Hey, tourne doucement ! Tu veux nous crever ? l'entendis-je ensuite vociférer.

— J'y peux rien, putain de merde ! J'appuie, ça marche pas !

— Tu ne sais pas conduire, trouduc ?

Leurs voix se firent lointaines, sans doute Gaël avait-il lâché son téléphone dans la panique. Mes veines battaient dans mes tempes. L'effet de leur angoisse était plus planant que la somme des substances illicites réunies dans ce coin perdu.

— Je te jure, Gaël, j'appuie sur la pédale, ça freine pas !

C'était bon… meilleur que je l'aurais cru.

— Bordel, fais gaffe à la route ! Tourne là ! Ralentis, putain !

— J'y arrive pas !

Les cris, les élans devinrent larmoyants, et dans une surenchère de plaintes atteignant leur point d'orgue, la ligne se coupa.

Un signal de tonalité retentit, tandis que mes lèvres se couchèrent sur mon visage avec machiavélisme.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 56 – ÇA SENT LES PÉTUNIAS



J’ignore s’il s’agit de la plus judicieuse des idées.

Mayelle appuie mon initiative, Ava ne sait pas à quoi s’attendre. Enfin, je crois.

La nuit de nos retrouvailles, je lui ai fait une promesse. Je compte m’y tenir, quitte à l’effaroucher. J’aime mieux qu’elle devine la profondeur de mon obscurité avant que Pia ne revienne à la maison.

Ma sœur, au courant de mes manigances pour récupérer ma vanille, a jugé préférable que Pia passe la quinzaine chez elle et Jean. Mathias – le gamin de celui-ci – étant sous la garde de son père le mois de juillet, ma môme aurait un compagnon de jeu sous la surveillance d’une nounou. Je déteste l’idée de confier mon enfant à une étrangère, mais je détestais davantage l’idée qu’Ava soit souillée par la pestilence de l’autre couillon. Il fallait que je la sorte de ce pétrin. Il fallait qu’elle m’appartienne.

Installé au volant de ma berline, j’avale le bitume d’une nationale sur la piste de mes souvenirs. Assise à côté de moi, Ava triture nerveusement la pomme d’ambre à son poignet. Qu’elle l’ait gardée après la nuit de l’enfleurage m’a gonflé de satisfaction. Elle ne pouvait décemment pas se mentir à elle-même, cette créature m’avait dans la peau. Lorsque j’ai découvert qu’elle voyait un psy, et, ironie du sort, le même qui suivait Mayelle autrefois, j’ai pété une durite. Ce connard poussait ma sœur à déménager, arguant qu’il n’était pas sain que nous dormions dans le même lit. Aussi, cet enfoiré n’est jamais parvenu à soigner son anorexie, ce qui en dit long sur ses compétences. Il m’a envoyé chier quand je lui ai défendu de bourrer le crâne d’Ava de ses conneries, quelques mois plus tôt, me

menaçant d’appeler les flics. Je suis toutefois ravi qu’il l’ait aidée à accepter la réalité.

Aujourd’hui, c’est une autre réalité qu’elle devra avaler.

Je presse sa cuisse pour l’apaiser, avant que nous débouchions dans un des arrondissements les plus délabrés de la capitale. Les rues empestent la pauvreté, abandonnées à leur méphitisme suffocant. Je me gare non loin d’un bâtiment défraîchi, l’ombre de la haine rampant déjà sous mon derme.

Ava descend du véhicule, élégante dans sa longue robe à fleurs. Entre les vagues de sa crinière, son dos nu révèle son absence de soutien-gorge, de quoi faire bander un saint, compte tenu de la rondeur de sa poitrine. Elle est belle. Elle l’a toujours été, mais, comme j’ai sublimé la formule de son parfum, l’âge adulte magnifie le caractère de ses traits. Pour l’occasion, j’ai moi aussi revêtu ma chemise la plus classe, démonstration sournoise de ma réussite sociale.

Perplexe, Ava baisse ses lunettes mouche et lit la plaque accrochée sur la porte craquelée de l’immeuble.

« Les Pétunias. Foyer d’hébergement pour adultes handicapés ».

Elle se raidit tout de go, se tourne vers moi, pleine de questions silencieuses.

Des flashs ignobles crépitent dans ma caboche et verrouillent mes mâchoires.

Ça n’a pas changé depuis ma dernière visite, il y a de ça des années. De l’extérieur, les lieux n’ont rien d’un centre accueillant, on croirait presque à une clinique désaffectée n’ayant joui d’aucune rénovation depuis des décennies.

Je respire ma vanille, prends ma dose de calmant contre sa nuque veloutée, avant de la devancer.

— Suis-moi.

Si je sens sa curiosité bouillonner quand elle m’attrape le bras, elle reste silencieuse, palpant la colère qui m’enveloppe comme un gaz toxique.

L’intérieur n’est pas plus reluisant. La jolie rousse tressaille quand je donne le nom du patient auquel je viens rendre visite. Nous n’attendons pas longtemps, son auxiliaire de vie apparaît pour nous mener à lui. Il doit avoir mon âge, mais son dos un peu voûté, sa mine fatiguée et son pull délavé ne le mettent pas en valeur. Encore un employé sous-payé qui n’a pas choisi d’être là. Illusionné par son altruisme, il a dû déchanter face à la réalité du terrain. Et il pue le renfermé, lui aussi.

— M. Balmani ? lit-il son dossier d'un ton égal. Je suis Greg, l'auxiliaire de vie de votre parent. Suivez-moi.

Des échos de cris distordus nous parviennent depuis l'intérieur des couloirs, arrachant un soubresaut à ma petite amie.

— C'est quoi, cet endroit ? Une sorte d'asile de fous ? chuchote-t-elle tandis que l'employé nous dirige vers la chambre demandée.

D'instinct, j'entoure ses épaules de mon bras, à deux doigts de rebrousser chemin. Ai-je vraiment envie de l'exposer ?

Le pif plongé dans ses dossiers, Greg nous devance d'une distance suffisante pour ne pas nous entendre.

— Non, ils ne prennent pas en charge les personnes qui souffrent de troubles psychiatriques. Seulement les autistes sévères, les handicapés physiques qui ont besoin d'une assistance permanente.

— Oh…, comprend-elle, se racornissant contre mon flanc.

Le manque de personnel est flagrant. Il y règne un miasme misérable. Avec ses yeux, Ava n'est sans doute pas en mesure de le remarquer, mais cet endroit pue la crasse, la mauvaise bouffe, la pisse et la merde. L'humidité accentue ce remugle qui me répugne autant qu'il m'enivre de satisfaction. Les murs sont lézardés ou effrités dans leurs encornures. Malgré les apparences, le sol en lino d'un gris sinistre n'est sans doute pas désinfecté quotidiennement. Pourvu que ces impuretés ne nous engluent pas pendant des jours ; elles commencent déjà à contaminer mon organisme.

— C'est tristounet pour un foyer, s'étonne Ava comme nous parvenons à l'étage.

Qu'espérer de plus, dans ce bled pourri ? Un bled à l'image de celui où j'ai grandi.

Nous contournons une aide-soignante poussant le fauteuil roulant d'une patiente au visage hagard, quand Ava me pince l'avant-bras.

— Ça te fait sourire ?

Ah ? Je n'avais pas remarqué. Je retourne à ma gravité à présent que nous atteignons la chambre 9. Sent-elle ma respiration se hacher ? Mes muscles se bander ?

J'examine le battant grisâtre, jubilant à l'idée de le franchir. Greg nous ouvre, fait montre de politesse en nous invitant à entrer. Qui l'eût cru ?

— Ça va, Imrel ? s'inquiète ma jolie fleur.

J'opine et investis la pièce.

Un carré de quelques mètres à peine, dans le même état précaire que l'ensemble de l'établissement. Bordel ! Un relent chargé m'assaille d'un coup, comme une houle se fracasserait sur mes poumons. Cette fois, je vais chercher un mouchoir parfumé dans ma poche et le porte à mon nez. Si Ava le remarque, elle ignore comment réagir devant l'auxiliaire qui ne dissimule pas son indignation.

Cette souillure ose me juger ?

Rien à foutre. Mon attention est aimantée par l'homme installé dans son fauteuil roulant. Il est bien là. Tourné vers nous. Ses prunelles sombres miroitant d'une terrible émotion tremblent et virevoltent partout dans leurs orbites. Son souffle devient sommaire tandis qu'un rictus cruel déforme mon visage.

— Votre frère est venu vous rendre visite, monsieur Joël, annonce son aide-soignant, d'un enthousiasme trop feint pour être crédible.

Dans mon champ de vision, ma vanille bondit de surprise, portant la main devant sa bouche, mais mon regard reste ancré à cet homme immobile dans sa prison sur roues. Mon sang bat furieusement dans mon cœur. Une envie de meurtre corrosive rejaillit depuis mes tréfonds, faisant bruire mes dents derrière le bout de tissu.

— Je vous laisse profiter de vos retrouvailles. Il a gardé l'usage d'un index et d'un auriculaire, mais il n'a pas assez de forces pour faire rouler son siège. Appuyez sur le bouton d'appel s'il y a quoi que ce soit, annonce Greg en désignant un boîtier sur le bord du lit.

La porte se referme derrière nous et j'ai de nouveau dix-huit ans. Rien d'autre n'existe que l'enfer hurlant dans les yeux de mon frère, qu'une euphorie givrée fusant dans mes veines. Le menton haut, j'incurve mes lèvres et le toise, mains dans les poches.

— Salut, Joël. C'est Imrel, tu te souviens de moi ? J'ai pas mal changé, en vingt ans.

Il plisse les paupières, ce connard.

— Toi, en revanche, t'as gardé ta sale face de cochon. Ça ne t'a pas fait de mal de perdre un peu de poids. T'encombres moins le paysage… Tu voulais tout savoir de moi, Ava. Je te présente l'un des jumeaux qui m'ont servi de frères. Tu te rappelles ? Les bourreaux de ma sœur.

Mon débit saccadé, mon ton implacable se répercutent dans le regard fou de Joël. Combien d'années, depuis notre dernière rencontre ? J'étais venu vérifier ses conditions de vie, un an après son admission au foyer. Il

pionçait, aucune discussion n’était possible, et au bout du compte, ça m’allait très bien.

Il a la quarantaine passée, à présent. Depuis deux décennies, son cul est coincé dans ce fauteuil sans qu’il puisse ni bouger ni mouvoir les muscles de son visage, exception faite de ses yeux. Ah, ces yeux qui renferment une terreur douce à mon esprit.

— Qu’est-ce qui lui est arrivé ? murmure ma copine, troublée.

Je hausse les épaules, aussi polaire que l’Alaska.

— Il a dépassé les bornes, voilà ce qui est arrivé. La fois de trop a failli lui coûter la vie. Enfin, peut-être qu’il aurait mieux valu pour lui qu’il crève, vu ce qu’il est devenu, désigné-je son lit adapté ainsi que sa table à manger inutile.

Je m’approche de lui d’un pas lent, le bruit de ma semelle se réverbérant sur les parois de sa geôle. Il est impuissant, aucun mouvement ne lui est accessible, si ce n’est son doigt déjà positionné sur un bouton d’appel. Sa toilette du jour sans doute bâclée par l’infirmier, une odeur fétide émane de son enveloppe charnelle, traversant même mon barrage textile.

— En fait, non, me reprends-je. En bousillant les freins de votre vieille bagnole, je n’avais pas osé espérer qu’un tel destin t’attendrait. Te voir croupir dans ta merde ne pouvait pas être plus jouissif, le nargué-je en le surplombant, ôtant mon mouchoir afin qu’il comprenne chaque mot, qu’il en absorbe tout le venin.

De nouveau, les billes marron de mon aîné s’agitent. Sa respiration devient sibilante.

Je sais qu’il se rappelle. Là, en cet instant. Cette ultime soirée, leur projet de défoncer notre sœur au point qu’elle ne serait plus capable de marcher…

Je me penche sur lui, les traits marqués par toutes ces années d’atrocités.

— La vengeance est un plat qui se mange glacé, susurré-je tout bas.

S’il s’en était douté, je n’avais jamais avoué ma culpabilité à haute voix. Aujourd’hui, il n’a d’autre choix que celui de m’écouter, écroué dans ce corps invalide, dépossédé de sa force colossale à laquelle je goûtais à tour de bras.

Une plainte sourde meurt délicieusement dans sa gorge, un peu tordue par son manque d’énergie.

— Oh, tu émets des sons ? m’étonné-je, condescendant. Ou la colère t’a-t-elle poussé dans tes retranchements ?

Ava, elle, ne réagit pas. Je ne l’entends même plus respirer.

— Sa nuque a été fracturée dans l'accident, énoncé-je à son intention, gardant mes yeux enfoncés bien profond dans ceux de mon parent. Et il souffre d'aphasie expressive due à un traumatisme crânien.

Les bleus sont toujours là, sous ma peau. Nos affres dansent autour de nous dans une valse macabre.

— Si à tes yeux, je suis un monstre, ma vanille, tu as devant toi la lie de l'humanité, le sadisme personnifié.

Je me redresse et la rejoins, examinant l'air horrifié plaqué sur son visage hâve. Elle ne quitte pas son inertie, aussi raide qu'un bâton de bois. Avec grandeur, je me meus comme le maître de ces lieux, entrelace mes doigts à ceux de ma sublime pour les porter à mes lèvres. Je pivote ensuite vers mon frère, sans la lâcher.

— Au cas où tu t'interrogerais, Mayelle en a bavé, mais elle a refait sa vie. Elle bosse dans mon entreprise, on est une famille soudée, maintenant. Moi, je suis parfumeur. J'élabore des fragrances divines pour camoufler la rance réalité. Cette putain de réalité que tu m'as infligée, grogné-je tout bas, le ton assassin. Et elle, c'est Ava. La plus exquise des créatures qui existent sur cette terre. Surprise ! Tu as une nouvelle belle-sœur !

Ma dernière ligne lui arrache un râle supplémentaire.

J'exulte, putain. Je la lâche, retourne me pencher sur le visage nauséabond du violeur.

— Et tu n'en profiteras pas, cette fois.

Ses globes oculaires sont injectés de sang, voilés d'un film humide qui finit par s'écouler le long de sa joue. C'est là l'ultime récompense que j'espérais. Mon regard s'embue également, pas pour les mêmes raisons, cependant.

Je me rappelle les coups de ceinture sur l'entrejambe d'une enfant de sept ans.

Je me rappelle les étranglements. Les pipes qu'ils lui réclamaient, alors même qu'elle ignorait encore à quoi servait une bite.

Je me souviens de la branlée qu'ils m'avaient infligée, m'envoyant tout droit aux urgences, et les abus acharnés sur le corps de Mayelle.

Notre quotidien à vivre sur le qui-vive, louvoyant entre leurs pulsions malfaisantes.

Et cette fois-là, au camping, lorsque j'ai revêtu leur costume de tortionnaire. Que j'ai baisé ma sœur avec un putain de bout de bois.

Et puis… je sais. Je sais que sans tout ça, j'aurais pu comprendre la détresse de la jeune Ava, après qu'elle a joui sous mes doigts.

Ma rancœur se cristallise dans un glaviot que je lui crache à la gueule.

— Imrel ! s'estomaque Ava.

Je porte mon mouchoir sous mon nez, barrière entre nos êtres tous deux siphonnés.

— Crève dans ta merde, Joël.

Pourris dans la misère que je t'ai créée, dans ton agonie psychologique, dans ton impotence bien méritée.

Joël réussit à presser le bouton d'appel, quand, accompagné d'une Ava bouleversée, je quitte le foyer d'un pas rageur.

Ni une, ni deux, nous grimpons dans ma bagnole. Les portières claquent, laissant place à un silence visqueux. Je range mon carré de coton dans la boîte à gants, frôlant le corps tétanisé de ma vanille, je ne peux ensuite m'empêcher de la tirer vers moi. De la prendre dans mes bras. D'aspirer ses effluves pour calmer ce magma en ébullition dans le volcan de ma haine. Elle ne réagit pas, je la sens toutefois ébranlée par notre visite, mais impossible de la lâcher. J'ai besoin d'elle pour oublier les flashs dégueulasses que cette raclure a ranimés. Mû par mes instincts, je la hume, remplace le mal par ses notes salvatrices. Gomme l'horreur pour retrouver mon morceau de bonheur. Mes mains dans ses cheveux l'empoignent, s'accrochent avec fureur et désespoir. Je m'enfonce dans sa gorge délicate, je la mords presque pour engloutir son arôme, je la suce, cherchant à anesthésier la douleur de mes blessures. Si bien qu'elle se met à trembler.

— Bordel, soupiré-je.

De retour contre mon dossier, je l'examine. Son souffle est court, en écho au mien, malmené par ma petite réunion de famille. Échevelée, elle oblique vers le pare-brise, comme si soutenir mon regard était au-dessus de ses forces.

Dis quelque chose, Ava…

— Je n'ai plus de secrets pour toi. Tout ce que tu as besoin de savoir, tu l'as appris aujourd'hui.

Je démarre la berline et m'éloigne au plus vite de ce mouroir.

— Je te laisse décider de la destination.

Chez moi, si elle désire y retourner, ou ailleurs...

Elle garde les lèvres cousues quelques secondes qui durent une éternité, triturant la pomme de senteur entre ses doigts.

— Où se trouve l’autre ? Ton autre frère, brise-t-elle enfin le silence.

— Mort.

Elle déglutit, crispant ses mains sur ses cuisses.

— Ma première solution a été de déménager. Louer un appartement loin du domicile familial pour protéger Mayelle. Ces pourritures nous ont vite retrouvés, et j’ai compris qu’ils continueraient de s’attaquer à elle si je ne faisais rien, enragé-je contre le volant.

Mes jointures blanchissent comme je tente de garder un semblant de sang-froid.

Journée de merde, je n’avais pas envie de replonger dans mon passé.

— Ils possédaient une vieille bagnole volée. J’ai trafiqué les freins et les ai guidés sur une route endommagée. J’espérais l’accident, j’espérais qu’ils crèveraient, qu’ils laisseraient Mayelle tranquille ! m’emporté-je. Elle en bavait tellement, putain ! Gaël est mort sur le coup. Joël était dépendant de son frère, ils étaient comme des siamois. S’il avait pu, il se serait suicidé en apprenant la nouvelle.

Il ne peut pas. Il est condamné à vivre dans cette solitude désertique, entouré de ces inconnus subvenant à ses besoins vitaux.

— Mayelle sait ?

La voix fluette d’Ava m’empêche de replonger en arrière.

— Elle sait tout. Elle n’a jamais eu la force de venir ici.

— Je comprends, vu l’état dans lequel ça te met, observe la rousse.

— On a tous les deux tiré une croix sur notre passé. Mais je voulais te montrer. Je voulais lui montrer à lui aussi…

— Clara était au courant ?

— Non. Je ne parle jamais de ma famille. J’avais pas envie que tu l’apprennes par une tierce personne.

Elle hoche le chef, toujours sans me regarder.

— Tu ne lui as pas dit que tu avais une fille.

Ma lèvre coincée sous mes dents, j’émets un ricanement amer.

— Elle a l’âge qu’avait Mayelle quand les choses ont dégénéré. Il était hors de question que j’introduise des fantasmes sordides dans le crâne de ce demeuré. Je ne sais pas ce qu’il se passe là-dedans, avec tous ses neurones pétés, mais l’idée en soi me fout la gerbe. Je lui briserais la nuque pour de bon.

Les odeurs puantes du foyer se mêlent à celle de la peur. Sa peur.

— Et vos parents, ils sont vivants ?

— Ah, mes parents ! Un joli conte de fées, raillé-je, caustique. Mon connard de père a vite fini en taule pour avoir trop tapé sur ma mère en public. Elle a été hospitalisée durant des semaines. À sa sortie, elle n'avait pas un rond, son époux a plongé dans la délinquance, se sont ensuivis multiples aller-retours derrière les barreaux. Elle a sombré dans l'alcool. Il paraît que c'est une épave depuis la mort de Gaël. L'effet de la culpabilité, sans doute. Je ne l'ai jamais revue.

Cette fois, Ava se tourne vers moi.

— Tu n'as pas pensé à la soutenir financièrement ?

Un sourire saumâtre se couche sur mes lèvres.

— Cette salope qui a laissé sa gosse se faire violer ? Elle savait ce qu'il se tramait sous son toit, et elle n'a jamais levé le petit doigt. Je ne l'aiderai pas, ragé-je. Qu'elle bouffe sa misère, elle aussi.

Rien. Aucune réaction de la part d'Ava.

Elle s'est débattue toute sa vie dans sa propre obscurité, pleurant le départ de sa mère, subissant les conséquences de la honte que j'ai gravée entre ses jambes, craignant d'être abandonnée. Néanmoins, elle n'a jamais plongé dans la vase de l'humanité. Ce truc collant qui s'incruste sous les ongles et dans chaque pertuis de notre être, qui nous nécrose sans jamais guérir tout à fait.

Je l'en ai éclaboussée de quelques gouttes, mais elle ne mesurait sans doute pas la noirceur de mon passé.

— J'ai été façonné par cette vie, ma vanille. Voilà ce dont je suis capable pour protéger les miens. Du pire, et sans concession. J'étais confronté à des monstres, j'en suis devenu un. Et si j'avais pu les buter dès le début pour éviter qu'ils bousillent notre frangine, j'aurais agi sans l'ombre d'une hésitation.

Nous nous rapprochons de mon domicile. Le paysage se modifie, la végétation augmente et les piétons se raréfient. Bien qu'Ava ne m'ait pas détourné de notre destination, la tension reste étouffante dans l'habitacle.

Je gare la voiture devant les haies qui enclosent ma baraque, expire longuement, laissant tomber mon crâne contre l'appuie-tête.

— Tu sais, Imrel, entame Ava, la douceur de sa voix éraflée par l'émotion, à cause de ton don, tu baignes dans le cynisme depuis ton enfance. Tu as dû vivre des atrocités inimaginables pour t'être dissocié de tes sentiments. En Toscane, j'entrevoyais ta personnalité atypique et je t'ai aimé comme ça, mais ton histoire me prouve qu'au final, tu n'es qu'un

homme. Avec sa violence, sa colère, ses faiblesses, sa jalousie, ses craintes… et son amour. Aussi bizarre qu'il soit.

Éberlué, je la dévisage, me prends son sourire chargé de sollicitude de plein fouet. Sous les jolies franges de ses cils, ses yeux scintillent de tristesse.

Que lui arrive-t-il ?

— Ton histoire, elle me fait peur, avoue-t-elle, retenant une larme sur la boucle de son index. C'est… trop. L'intensité de ta haine, de la violence qui t'habite, qui se déchaîne dès qu'on touche aux gens que tu aimes… c'est effrayant.

L'angoisse prend mes tripes en otage.

— Tu serais capable de tuer pour moi ? plaisante-t-elle, sur point de s'effondrer.

— Bien sûr, réponds-je du tac au tac.

Quelle question. Je pourrais pousser dans les escaliers et fendre le crâne de la première personne qui la rendrait malheureuse.

— Toi aussi, tu m'effraies un peu, rit-elle, contrite. Et paradoxalement, je ne me sentirai jamais plus en sécurité que dans tes bras. Car cette crainte que tu m'inspires, au fond, elle m'excite. Tu me fascines. Je veux que tu m'aimes du même amour démesuré que celui que tu portes à Pia ou à Mayelle, que jamais tu ne m'abandonnes, larmoie-t-elle, plongeant sa figure dans ses mains.

Abasourdi, je l'arrête d'emblée, dégage son visage pour qu'elle me voie bien en face.

— Petite idiote. Je ne te l'ai pas assez prouvé ? Depuis que j'ai croisé ta route, tu es ma raison de vivre.

Je l'embrasse.

— La note de fond de mon parfum.

Vorace.

— Celle qui marque. Qui prolonge son sillage jusque dans l'âme. J'ai besoin de toi.

À l'instar de Mayelle, elle décortique mon esprit. Son empathie est telle qu'elle parvient à l'humaniser là où j'échoue lamentablement.

De quelle façon désire-t-elle que je l'aime ?

Les bruits de succion résonnent à l'intérieur du véhicule, son goût de menthe tapisse désormais mon palais. Elle me griffe un peu la barbe, gémit

contre ma langue. Au fil des jours, son animalité se réveille lorsqu'elle me dévore. Peut-être est-ce la mienne qui déteint sur elle ?

— Besoin de quoi ? Tu m'as tout pris, sourit-elle, tirant sur ma lèvre avec ses dents.

— J'ai besoin que tu me rendes humain.

Pour pouvoir t'aimer au-delà de tes espérances.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 57 – ÇA SENT LE CHOCOLAT



— Qu’est-ce que tu fais par terre ?

Le visage plongé derrière mes genoux repliés, je me recroqueville au son de sa voix. J’ai beau inhaler les fragrances de lavande, ma pomme d’ambre au creux de mon poing, je ne parviens pas à me calmer.

Qu’est-ce que j’imaginais ? Qu’il accepterait aussi facilement ?

— Ava…

— Laisse-moi, Imrel, s’il te plaît.

Non, en fait, je ne veux pas qu’il parte.

— Il est trois heures du matin.

Je hausse les épaules, trop accablée pour que ça m’importe. Impossible de dormir après la soirée que j’ai passée chez mon père.

C’est alors mon homme qui s’accroupit. Il pose sa main sur mon bras pour me réconforter, mais la brûlure dans ma poitrine est incandescente.

— Les choses s’arrangeront avec le temps, dit-il, ensommeillé.

Je serre les paupières et rage derrière mes dents.

— Je ne crois pas.

« Après plus d’un an, c’est ta conclusion ? T’offrir à ce pervers qui fantasmait sur la progéniture de sa femme ? Qui n’hésite pas à la sauter le jour de sa mise en terre ? Oui, ma fille, je parle de toi en ces termes ! Au-delà du manque de respect, tu ne vois pas l’aspect sordide de la situation ? »

Un grondement de frustration m’échappe.

« Un moment de faiblesse peut arriver, mais emménager avec lui ? Avec cet homme-là ? Comment tu peux vivre avec ça, Ava ? Tu as perdu l’esprit ? À ton âge, tu as la vie devant toi pour trouver celui qui te rendra heureuse ! »

Et de profonde tristesse.

— Ils s’éloignent tous.

Je me sens comme une merde.

« Il se sert de toi, une petite jeunette, pour éprouver le grand frisson. »

Imrel soupire, caresse le sommet de mon crâne.

« Tant que je vivrai, je le jure, cet homme ne franchira jamais le seuil de ma maison ! »

— En l’avouant à Florent, tu as évoqué les images d’il y a un an et demi. Tu es sa fille unique, il ne t’abandonnera jamais. Laisse-lui le temps de s’habituer.

J’émets un ricanement désabusé.

— Mathilde est encore jeune, il suffirait qu’elle tombe enceinte pour qu’il me relègue aux oubliettes. Clara l’a bien fait, elle.

— Ton père t’aime. Il m’emmerde, mais il t’aime, râle Imrel.

— Je lui ai pourtant assuré que j’étais heureuse ! me récrié-je, heurtant une paire d’yeux obscurs dans la pénombre du couloir. Il prétend que c’est sa seule préoccupation !

— On vit ensemble depuis neuf jours, s’amuse mon petit ami. T’aurais peut-être dû attendre avant de lui en parler.

J’objecte d’un signe de la tête, lorgnant la nudité de mon amant. Son impudeur lorsqu’il se trouve chez lui me ravit, elle apaise même ma douleur dans ce genre de moments.

— On s’appelle tous les jours, je ne supporte pas de lui mentir. Et puis, je voulais le prévenir avant le retour de Pia.

Il me caresse le visage, écartant imperceptiblement les narines. Je sais quand Imrel se shoote, quand, malgré la gravité de la situation, il succombe à son besoin olfactif. Je sais aussi ce que cela présage, maintenant que nous vivons ensemble.

— Il ne t’a pas interdit de retourner chez lui, je suis le seul qui soit persona non grata. Vous vous réconcilierez. Personnellement, je me fous qu’il m’accepte.

— Mais c’est important pour moi, boudé-je. Je refuse que ça entache notre complicité.

Je ne me séparerai pas du parfumeur. Il m’a trop écorchée pour ça, lui seul est capable de me rafistoler. Je savais que ce serait difficile, j’ai bien compris que les Celi m’écarteraient s’ils l’apprenaient, mais… mon père…

Je ne le supporterais pas. Bien sûr, Imrel incarne les pires moments de son existence, mais c'est aussi grâce à lui s'il a rencontré Mathilde.

Même si je crois qu'au fond, il ne l'aime pas autant qu'il aimait Clara ; la souffrance, la hargne que le veuf exacerbe en lui est trop intense.

Ce dernier se redresse, m'invitant à l'imiter.

— Ma vanille, il faut que tu dormes.

Je me laisse entraîner dans la chambre, serrant la pomme d'ambre dans ma paume.

Imrel se glisse derrière moi, dans la fraîcheur des draps. Me serrant fort contre lui, il n'a pas besoin de préliminaires pour me pénétrer. Je garde les yeux rivés sur la terrasse, de l'autre côté de la vitre. Bercée par ses lents mouvements de bassin, je m'enivre de l'odeur poivrée de sa peau.

La profondeur de la nuit me rappelle mes insomnies accompagnées de peurs incompréhensibles. Me rappelle les tracas qu'elles ont causés à Papa.

Le bruissement des draps agit comme un souffle électrisant sur mon corps, la chaleur d'Imrel se propage en vagues délicieuses dans mon ventre.

Finalité insoupçonnée des problèmes de ma vie. J'en ai la conviction, je suis à ma place. Imrel est comme un alcool trop fort. Agressif, il arrache l'œsophage à l'instant où on le boit. On peut le trouver infâme dans notre étonnement. Puis, peu à peu, on en redemande. On désire se brûler encore, jusqu'à se péter les neurones pour de bon, délirer dans un état lamentable et tout aussi euphorique.



Comment expliquer à une gamine de huit ans que sa sœur est la nouvelle copine de son père ?

Peut-être qu'à son âge, justement, elle nous épargnera un jugement de valeur ou de morale.

Contrairement au reste du monde.

À mon père, qui éprouve une fureur noire à l'idée que je le trahisse une fois de plus.

À Val qui me tire la gueule, alors que, bon sang, elle s'est peut-être tapé mon petit ami le soir où j'ai découché. Le soir durant lequel je l'ai moi-même trompé.

Elle avait l'air si anéantie, bien qu'elle clamait me soutenir quelle que soit la situation. Qu'elle soit amoureuse de Léo ne me paraît pas fou. Et tout compte fait, je ne leur en veux pas. D'une part, je n'étais pas amoureuse, de l'autre, c'est peut-être égoïste, mais mon sentiment de culpabilité s'en voit amoindri. Val est la « Mathilde » de mon ex. Si ça leur permet de trouver le bonheur, ma foi… Léo, quant à lui, s'est contenté de récupérer les clés après qu'Imrel a envoyé un déménageur à l'appartement.

J'en ai, des potes, mais mon idylle m'écarte des personnes qui me sont le plus chères.

Dans la cuisine, je me penche sur l'îlot central, bras tendus et appuyés sur la crédence. La tête en avant, j'inspire les onctueux effluves de chocolat qui émanent du four. Ils me font voyager en adolescence, lorsque Mathilde préparait des gâteaux pour Papa quand il avait le cafard. J'ai suivi sa recette pour convaincre ma sœur, craignant que mes mots ne suffisent pas.

Je suis obstinée, mais si elle aussi condamne ma relation avec son père, les années à venir risquent d'être très compliquées. J'en ai mal au bide rien que d'y penser.

En attendant que ça cuise, je me rends à l'étage pour me changer avant qu'Imrel ne revienne accompagné de sa fille.

Dire qu'aujourd'hui, j'étais censée rentrer de mon voyage en amoureux avec Léo. À la place, je me trouve dans cette immense maison, un amalgame de sentiments me bouffant les tripes. Le chagrin, bien sûr, mais aussi, de l'exaltation pure.

Je n'ai toujours été qu'une ado lambda avec ses problèmes d'anxiété, vivant dans un appartement modeste, enviant de loin le quotidien de ma mère que j'imaginais extraordinaire. Il y avait ma passion, mais rien qui rende ma vie palpitante, pas même le nombre de mes petits copains. Aujourd'hui, j'aime un homme exceptionnel, j'ai toutes les cartes en main pour que dans un an j'entame une vie trépidante dans le milieu de la danse. Et cette résidence… tout est… spacieux, tout est beau, tout sent bon. J'ai parfois le sentiment que c'est trop. Je ne m'étais jamais projetée dans un tel milieu.

Je me vêts d'une de mes plus jolies robes à fleurs, noue la pomme d'ambre à mon cou, et me pare de mes bracelets breloques favoris. Je me

dirige ensuite vers ma chambre à coucher. Sur ma table de chevet, le présent d'Imrel.

Le cœur déchaîné, j'ouvre la boîte gravée des lettres de mon prénom.

Ava, dans son écrin somptueux, est encastré dans un dispositif en velours.

La salive peine à traverser mon gosier, mais je suis décidée. Je veux comprendre dans quel but j'ai été modelée.

Je m'en empare comme d'un trésor et asperge l'intérieur de mon poignet. Le porte à mon nez.

Subtil. Floral. Gourmand.

Wow.

Je clos les paupières, submergée par la délicatesse du parfum. C'est tout ce que j'affectionne, ça me renverse les sens. Imrel Balmani n'a pas volé sa réputation. Il est un maître dans l'art des odeurs. Il a imaginé qu'une mélodie complexe d'agrumes et de fleurs sublimerait parfaitement mon essence. Ensuite, elle laisse sur son sillage une impression plus profonde, plus intense.

C'est étrange la diversité des émotions que les molécules odorantes provoquent en tout un chacun. Cette formule qui est celle de mon empreinte, qui ensorcelle Imrel et a capturé sa raison – améliorée par le parfumeur –, suscite un sentiment puissant au fond des entrailles.

Elle peut cependant être tout au plus agréable au nez d'autres clients.

Je me remémore l'histoire de Grenouille et de sa quête pour le parfum ultime. Un sourire s'inscrit sur mon visage. Si ce personnage a composé une formule pour se faire aimer, Imrel a été frappé d'une obsession d'un tout autre genre. C'est pour son propre plaisir qu'il a poursuivi cette fragrance. Il n'en a rien à faire de l'amour des autres, tant que leur admiration pour son génie nourrit son ego. C'est lui qui, à travers sa fixation, a appris à aimer.

Forte de cette réflexion, je m'enveloppe d'un nuage odorant, trépignant d'impatience de lui faire la surprise.

Soudain, j'entends du mouvement depuis l'étage inférieur.

Ils sont arrivés.

Je m'arme de courage et descends.

Mayelle se trouve déjà dans la cuisine, occupée à démouler mon cake. C'est la première fois que je la revois depuis l'enterrement de Clara. Drapée de son histoire si tragique, elle m'apparaît d'une extrême beauté, comparable à celle de ma génitrice.

— Bonjour, Ava. Je suis contente de te voir.

J'ignore pourquoi cette phrase me semble recéler davantage que ces simples mots.

— Euh… Oui… b… bonjour.

Je me rappelle le foyer pour handicapés, les traits de son tortionnaire encarcané dans son propre corps.

— Pia et Imrel sont dans le jardin, m'indique-t-elle. Tu devrais les rejoindre.

Je déglutis, paralysée par le trac.

— Ça va aller, m'encourage-t-elle.

J'inspire profondément.

— Ça devra. Ma vie est en train de basculer, je ne peux plus faire marche arrière.

J'ai la trouille.

— Je suis là, ne t'en fais pas.

Mayelle sent bon les agrumes. Le lien de cette femme avec son frère est singulier, et elle a toujours veillé sur Pia, plus que ses propres parents. Elle devrait être bousillée, et pourtant, derrière son apparence fragile, il émane d'elle une résilience et une force tranquille admirable, une énergie rassurante.

— À vous trois, vous partagez une histoire si lourde, votre cocon paraît si précieux que j'ai peur de l'intégrer. Je débarque tout d'un coup. Je ne sais même pas si Pia l'acceptera. Avec le fantôme de Clara, je me demande si j'arriverai à creuser ma place. Ma relation avec Imrel est si complexe.

Je la sens se raidir, puis m'enjoindre de lui faire face. Visiblement, mes aveux l'ont touchée.

— Tu sais, je n'approuverai jamais tous les actes de mon frère à ton encontre.

Je plonge en apnée, désarçonnée. Bien sûr qu'elle sait. Elle est la seule qui sait.

— Ce dont je ne doute pas, en revanche, est l'amour inconditionnel qu'il te voue. Pia… finalement, elle est le fruit de son obsession pour toi. Oui, Clara était sa mère, mais si Imrel ne s'était pas mis en tête de posséder ton parfum, elle ne serait pas née. Que tu le veuilles ou non, tu es le nœud de cette famille.

Pour me réconforter, elle trouve les mots qui font mouche. Au fond, nous sommes toutes deux liées par nos secrets. Je connais ceux de son passé, de

même qu'elle est l'unique personne au monde – hormis mon agresseur lui-même – à savoir ce que j'ai vécu. Et à l'accepter sans me juger.

Sans crier gare, je la prends dans mes bras. Je sens sa silhouette frêle et osseuse se contracter contre ma peau. Sans doute n'a-t-elle pas l'habitude des câlins de la part d'étrangers, mais j'ignore comment lui témoigner ma gratitude.

— Merci.

— Maintenant, il faut l'annoncer à ta sœur, me met-elle expressément la pression.

Je rigole à son inflexion taquine. Me rends dans le jardin, pieds nus.

Pia est installée sur la chaise de sa balançoire, oscillant par la force de ses jambes, sous la surveillance de son père accoté à la structure en bois. Elle ressemble à une princesse dans sa petite jupe rose, avec les longueurs bouclées de ses cheveux chocolat. Elle a grandi, depuis l'enterrement. Je me souviens de sa tristesse, ce jour, tandis qu'elle était fourrée dans les bras de sa tante. Je me souviens de son regard accusateur. Et soudain, j'ai peur.

Lorsqu'elle m'aperçoit, l'étonnement prime. Pas longtemps ; son père l'avait prévenue de ma présence.

— Salut, Pia !

Je lui adresse un signe de la main qui lui extorque un sourire timide. Quand je la rejoins, elle s'arrête et, les joues rosies, m'octroie deux bisous. Un éclair de félicité éclate derrière mes côtes.

— Je suis de retour, tenté-je en prenant place sur la balançoire jumelle.

Elle hoche la tête, entre la joie et la circonspection.

Je me retiens d'embrasser son père qui n'a pas bougé, ignorant comment l'approcher devant elle. Cependant, je croise son regard abasourdi. Ses narines frémissent, sa poitrine s'agite.

Il l'a senti.

Mon corps embaumant l'accomplissement de sa vie.

Mon clin d'œil le fait planter ses dents dans sa lèvre, mais il y a plus important.

Les mains agrippées aux cordes.

— Je t'ai préparé un délicieux gâteau au chocolat, ça te dirait d'en manger avec moi ?

— D'accord. Mais tu restes ou tu vas repartir pour très longtemps ?

Sa moue me fend le cœur.

— Elle reste, répond Imrel à ma place.

Piquée, je lui fais les gros yeux, exaspérée par son éternel détachement. Un premier balancement et je tente : — J'ai eu beaucoup de choses à faire cette dernière année, mais tu m'as beaucoup manqué. Est-ce que ça te dirait que… je vienne vivre avec vous ?

Elle cesse tout mouvement et pile sur mon visage, se laissant emporter par ses impulsions.

Et d'un coup, le soleil de juillet illumine sa frimousse.

— Pour du vrai ?

Sourire communicatif.

— Oui !

— Oh ! Papa, dis oui ! le supplie-t-elle, me faisant déborder d'émotion.

Il n'avait pas menti, elle ne m'en veut pas.

— Papa, dis ouiiii, renchéris-je, retenant mes éclats de joie.

Les bras croisés, il arque un sourcil dépité à mon intention, auquel je réponds en lui tirant la langue.

— Puisque vous insistez…

— Tu pourras dormir dans la chambre à côté de la mienne. C'est ma salle de jeu, tu pourras y mettre ton lit, comme ça, on sera tout près !

Mayelle apparaît avec un plateau chargé d'assiettes contenant des parts de gâteau. Elle nous rejoint, dépose les victuailles sur la pelouse tondue et brise le silence embarrassé en servant d'abord sa nièce.

Je me racle la gorge, cherchant l'aide d'Imrel. Il se poste devant sa fille, s'accroupit, la mine grave.

— Ma chérie, Ava dormira dans ma chambre.

Elle fronce les sourcils d'incompréhension, posant son petit plat sur ses genoux.

Impossible d'avaler quoi que ce soit, je la fixe avec appréhension. Mayelle se relève et déguste la pâtisserie, l'air de rien, pas moins attentive à notre discussion.

— Mais… pourquoi moi je ne peux pas dormir dans ta chambre, maintenant que Maman est partie ?

Il plisse les paupières, pressant inconsciemment le mollet de sa fille.

— Parce que tu prends toujours toute la place, tente-t-il de plaisanter.

— C'est pas juste, boude-t-elle, le rouge aux joues.

Un rouge qui ne me dit rien qui vaille.

Elle m'épingle d'un air accusateur.

— Ava est plus grande, elle prendra plus de place !

Impossible à contrer. J’en rirais presque, si je n’étais pas en train de m’arracher les cheveux.

Il lève les yeux au ciel, expulsant un souffle exaspéré.

Dépitée, je m’accroupis devant ma sœur, lui offre un sourire désolé.

— Écoute, *principessa*, toi et moi, ce n’est pas la même chose.

— Je t’ai prêté Papa, il y a deux ans, mais il faut pas exagérer ! me gourmande-t-elle.

Sa réplique manque de me faire pouffer.

— Je pourrais convaincre ton papa de te laisser dormir avec nous dans son lit, suggéré-je, un peu contrite.

À présent, une nuance d’horreur déforme ses traits.

— Vous vous faites des bisous ?!!

De nouveau, je m’étrangle de surprise.

Les chiens ne font pas des chats, bon sang !

Je dévisage mon amant, désemparée, espérant et redoutant tout à la fois qu’il sauve la situation. Il reste d’un calme olympien.

— On est ensemble. Ava est ma petite amie.

Les jointures de mes mains serrées sur les cordes sont diaphanes.

Pia en laisse tomber son assiette au sol.

Dans tous mes états, je me précipite pour la ramasser, la disposant sur le plateau.

— Ava va remplacer Maman ? Je veux pas ! larmoie-t-elle, cherchant du secours dans le regard de son père.

— Non, Pia ! objecté-je en secouant la tête. Maman aura toujours une place dans ton cœur et dans celui de ton papa. Ça ne change rien.

Imrel saisit sa menotte, la porte à ses lèvres avec une sollicitude qui m’étonne.

— Clara est Clara. Ava est Ava. Elle restera toujours ta grande sœur.

La moue chiffonnée, Pia refuse de se confronter à moi.

— Je suis amoureuse de ton papa et tu me manques beaucoup. J’aimerais intégrer votre vie.

— Mais il n’y avait que Maman qui dormait avec Papa !

Si elle savait…

— Eh bien, Clara n’est plus là, tranche Imrel, un tantinet agacé.

Quel manque de tact ! Que croyait-il ? Que Pia serait ravie de vivre avec sa grande sœur retrouvée, qu’importent les conditions ?

— Ton père est malheureux sans Ava, intervient Mayelle.

Même en restant à distance, elle captive l'attention de sa nièce.

— Lui aussi est amoureux d'Ava. N'est-ce pas ?

Je vois ses épaules rouler sous son polo crayeux. Il m'enveloppe de son regard, ses iris flambant d'un vert lumineux sur un tapis anthracite.

— C'est exact. Je serais malheureux si ta sœur s'en allait de nouveau. Et j'ai besoin d'elle dans mon lit. C'est son odeur, Pia. Son odeur qui m'aide à mieux dormir. Elle est comme un médicament pour moi, tu comprends, ma chérie ?

Comme une drogue…

Mon organisme entier fourmille sous son examen. Je n'ajoute rien, le laisse manipuler sa fille avec cette dimension de la vérité.

— C'est pour ça que tu la sniffais toujours, en vacances ?

Cette petite nous stupéfie. Toutefois, Imrel opine.

À mon tour, je plaide ma cause.

— Je reprends les cours de danse en septembre. Je pourrai rester avec toi d'ici là, on fera plein d'activités pour rattraper le temps perdu. J'obligerai même Imrel à participer !

Comme si j'avais évoqué une utopie, elle cherche son affirmation, abasourdie.

Il craque sa nuque, m'en voulant sûrement de l'avoir piégé. Il enroule une boucle chocolat autour de ses doigts.

— C'est d'accord. Si Ava reste, on aura l'occasion de passer du temps à trois.

Je sais ce qu'elle ressent. Des espoirs à fendre le cœur. Orpheline et fille unique d'un bourreau du travail, elle craint que je l'éloigne davantage de lui. Elle aimerait toutefois que ma présence brise sa solitude. De fait, depuis que j'ai emménagé, j'ai à peine croisé Imrel. J'ignore quelle vie me réservera ma passion, cependant, je me fais le serment d'être là pour ma cadette. Je refuse qu'elle vive la même adolescence que moi, à redouter l'abandon de ses proches. Mayelle ne sera plus la seule option, je nous réunirai.

Ce n'est pas gagné. Pia garde la tête baissée, démontrant sa contrariété. Ces belles promesses ne suffisent pas à la rassurer.

— Tu seras obligée de jouer avec moi, me menace-t-elle néanmoins.

— Toujours.

Mon estomac se contracte. Je récupère sa part de gâteau et la lui tends.

— Je parie que ton père se contente de préparer le dîner. Moi, je cuisinerai plein de pâtisseries, qu'est-ce que t'en dis ?

Une étincelle pétille dans ses yeux. Elle accepte mon présent sans mot dire, tandis qu'Imrel renifle le mets avec mépris. J'arque un sourcil de défi. Quel est le problème ? Mon gâteau est réussi !

C'est perturbée que la gamine entame le cake, chargée de vives émotions qu'elle semble contenir en elle.

— Si tu n'aimes pas, tu n'es pas obligée de terminer, entends-je son père chuchoter à son intention.

— Hey ! le harponné-je.

Mais elle mange en silence.

On ne peut pas dire qu'elle éclate de joie, mais, au moins, elle n'a pas fondu en larmes. Je n'ai pas ressenti de rejet non plus, elle est juste effrayée par le changement. Déstabilisée par cette annonce abrupte. Elle n'a pas eu le temps de s'accoutumer à une éventuelle petite amie, son père m'a imposée chez eux, dans sa maison, dans son lit, sans qu'elle ait son mot à dire. Il s'est reposé sur son affection envers moi et sa joie d'avoir enfin une grande sœur.

— Ça ira, nous rassure Mayelle, tandis que le seul homme s'attelle à cajoler sa fille.

Les rayons estivaux caressent ma nuque, chauffent mon épiderme mêlé de molécules odoriférantes. Je contemple ma nouvelle famille. Qui l'a toujours été, d'une certaine manière, mais c'est étrange comme les rouages peuvent s'assembler de façons aussi différentes qu'inquiétantes.

Comment fonctionnera-t-elle ? Suffira-t-elle à me remplir de bonheur, tandis que ceux qui me soutenaient jadis prennent désormais leurs distances ?

Un sourire serein éclot sur mes lèvres.

Je l'espère, et au fond, j'y crois ferme.

Car je les aime déjà. L'innocence et la joie de vivre de Pia – qu'elle retrouvera vite –, la diplomatie de Mayelle et, tout en haut, sur son trône des enfers, enveloppé de volutes parfumées, l'obsession animale d'Imrel.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE



DEUX ANS PLUS TARD

— Joyeux anniversaire, ma vanille.

Si onctueux, si visqueux à la fois. J'aimerais me défaire de mes gants en latex pour oindre son corps de graisse, m'enivrer des sensations sur nos peaux. À travers la baie vitrée, la lune jette ses rayons indolents dans la pénombre de notre chambre à coucher.

La partie arrière de son anatomie déjà embaumée, je débute par son épaule.

L'atmosphère est électrique. Mes muscles sont tendus. Ma combinaison me donne chaud, mais c'est ce qu'il faut pour éviter que j'exhale tout effluve, qu'il se mélange sur son épiderme et dans le suif.

Sur des linges en jute, la personne que j'aime est étendue dans sa plus parfaite nudité, offerte dans toute sa vulnérabilité.

En ce jour particulier, nous avons échangé nos rôles.

À son tour, Imrel désirait me faire cadeau de son odeur. Il la distillera, en obtiendra l'absolue qu'il améliorera grâce à ses dons de parfumeur – car avec mes facultés médiocres, je ne suis pas en mesure de la déceler. C'est sous forme de pâte que je la logerai dans ma pomme d'ambre, ainsi, je la porterai sur moi au quotidien. Si mon élixir grille toujours autant les neurones d'Imrel, le sien m'est inconsciemment familier, il m'apaise dès qu'il se trouve dans les environs. C'est chimique et indiscutable.

Ces derniers mois, ma communauté sur les réseaux s'agrandit, j'ai décroché de gros contrats avec une émission télévisuelle anglaise. Mon début de carrière multiplie mes voyages. Nos retrouvailles sont explosives, mais il me manque. Il me manque tellement lorsqu'il est loin de moi. S'il me rejoint parfois avec Pia, parfois sans, ce n'est pas assez.

Peu à peu, je dissimule les stigmates de notre plaisir ; sur son buste, ses biceps, et sur les cuisses, autour de son membre flaccide sont disséminés

des suçons et autant de griffures.

Nos rapports sont quelquefois… bestiaux. J'ai vite réalisé cet état de fait après avoir emménagé chez lui. Ça a été un véritable choc, invitant à moi des souvenirs indésirables : la première fois qu'il m'a narguée torse nu, au bord de la piscine, ce jour où il m'a prêté *Le Parfum*, j'avais compris comment lui et Clara exprimaient leur désir sur la toile de ses muscles. Le dégoût que j'avais éprouvé en assistant à leurs ébats si sales. Il prétendait qu'il s'agissait de ses fantasmes à elle, mais je me rends compte désormais que je glisse sur la même pente. Il ne me force jamais, c'est juste ce qu'il transpire, ce qu'il inspire. Son animalité communicative. De temps à autre, ça m'effraie. Je crains qu'il pense à elle quand il me baise. Puis je me souviens qu'il s'agit d'un homme sensuel mû par ses perceptions olfactives. Qu'importe notre manière de fusionner, du moment qu'il hume mon contentement.

Lorsque j'enrubanne son bras des bandelettes écrues, il m'adresse un premier sourire. Bander ses doigts si habiles à me donner du plaisir m'afflige cruellement, je préférerais les sentir glisser contre ma langue.

— Dans quelques heures, tu seras immobilisé. Ça ne t'effraie pas ?

— Tant que tu ne me tues pas, m'imite-t-il, en référence à notre premier enfleurage.

J'ai un nœud dans l'estomac. Rien à voir avec de l'angoisse ; revêtir la peau du parfumeur, du chasseur, me rend toute chose.

À mesure que j'étale la graisse sur ses pectoraux, ses tétons se durcissent sous mes caresses appuyées.

— C'est le cadeau ultime que tu m'offres, le nargué-je. Tu n'as pas peur qu'en sentant ton odeur en permanence, je me lasse de toi ?

La tête en arrière, il rive un regard royal et tranquille à la fois.

— Je me rassure avec ma propre expérience… Comme Jean-Baptiste Grenouille, j'aurais pu me faire bouffer par mon ambition après avoir capturé ton âme. Par chance, je suis tombé amoureux de l'être qui incarnait mon absolu. J'aurais pu me lasser des senteurs infinies qu'offre le monde, me laisser mourir dans la brume du paradis.

— Tu n'aurais pas abandonné Pia.

— En effet. Mais il y a vivre et vivre, mon amour… Les années passent, et tu détraques tout. Avec toi, chaque inhalation est une découverte, un émerveillement, et quand on se sépare, l'expiration annonce un enfer de médiocrité.

Ma bouche s’assèche. Mes doigts ralentissent sur le sillon entre ses rangées d’abdominaux verticales.

Son nom continue d’étendre ses tentacules dans le monde du parfum de luxe. Il est retourné à son but premier : devenir le meilleur artisan d’odeur, sans tomber dans le piège de l’industrialisation. La noblesse des senteurs ainsi que des matières premières le propulse doucement au sommet, et mon admiration ne cesse de le galvaniser. Dès que mon emploi l’autorise, il s’efforce de libérer du temps pour me voir, quitte à envoyer valser ses obligations professionnelles. Il est ainsi, personne ne le changera ! Après tout, le célèbre nez Balmani à l’arrogance notoire peut se le permettre. Et ce n’est pas Pia qui s’en plaindra.

Nos débuts à trois furent compliqués. Notre complicité fraternelle s’est développée, l’importance que je revêtais à ses yeux la heurtait.

À présent, du haut de ses dix printemps, elle comprend qu’au sein du cercle fermé du parfumeur, nos places – à elle, à Mayelle, et à moi – sont très différentes. Pour autant, elle trouve nos effusions dégueulasses. Je ne donne pas cher de leurs interactions lorsqu’elle entrera en crise d’adolescence, mettant à mal l’instinct protecteur de son géniteur.

— Tu m’énerves, ricané-je. Ta franchise vole toujours un peu de mon souffle.

Il me répond d’un sourire fat, presque ridicule, qui emprisonne toutefois mon esprit dans le sien.

Je me place derrière lui pour enduire son autre épaule, son autre bras, ses autres doigts, luttant contre les affres de mon cœur.

— Val et Léo sont en lune de miel, là. Ils me donnent envie de partir avec toi. On s’arrange parfaitement pour se rejoindre aux quatre coins du monde, selon les disponibilités de nos boulots, mais on n’est jamais partis en amoureux.

Qui aurait cru que mes deux meilleurs amis finiraient ensemble ?

Si Léo était épris de moi, c’est notre rupture qui l’a poussé dans les bras de Val, elle-même mordue de notre trinôme depuis le début. Il a craqué pour elle in fine. Après quoi, nous n’avons pas retrouvé notre relation d’antan, sa blessure ayant été trop profonde, mais il est désormais le mari de ma cousine, alors, notre entente reste cordiale.

— Juste nous deux, hein ? roule sa voix suave.

Pour remplacer les souvenirs de notre été dans la villa Lavanda, aussi grisant qu’éprouvant.

Bande par bande, je continue de tapisser ce corps sculptural, avec une minutie telle que si je lui prodiguais un soin médical. Nos respirations s'entremêlent dans un rythme similaire. Plus je couvre ses membres, plus le désir s'enroule autour des miens.

— Ne mouille pas maintenant, me somme-t-il. Ne pas pouvoir te toucher est une torture.

Son buste recouvert par le linge, ses bras immobilisés contre ses flancs, il n'est plus libre qu'à partir de son bassin.

— Comme si tu ignorais que ce ton, là, que tu utilises, me rend dingue.

Il ricane, agitant son torse tout enduit dans un mouvement brusque. Ses narines se dilatent, il se mord la lèvre avec impudence. Peu à peu, sa queue relâchée prend de l'ampleur par-dessus le linge visqueux qui recouvre son bas-ventre.

Je m'arrête, le contemple un temps pour ne pas flancher et déglutis.

Ça fait mal comme il est beau, putain. Refrain ridiculement redondant, toutefois, la passion me bouffe à coups de dents. Après deux ans, cette évidence m'apprend à accepter le passé. Peut-être que, oui, nous étions physiquement, biologiquement destinés. Que j'étais trop jeune, qu'il était – est – trop désaxé pour comprendre cette jeunesse, mais nous voilà aujourd'hui. Il transforme peu à peu ma douleur, recolle les morceaux de mon être cassé avec de l'or, comme les Japonais insufflent une nouvelle vie aux objets brisés grâce à l'art du *kintsugi*. Je suis encore en cours de réparation. La honte, les sentiments répugnants que j'ai éprouvés à mes treize ans, ainsi que la scène abjecte à laquelle j'ai assisté entre lui et Clara sont estampillés derrière mes côtes. Ça continue de lanciner, parfois, quand je l'observe avec amour, mais le présent, le futur prédominent.

C'est ce qui m'a aidée à tenir tête à mes proches. Bien sûr, nous nous reparlons, Papa et moi. Si le terme réconciliations est trop fort, il ne peut rompre notre lien si solide à cause d'un homme. Même s'il s'agit de sa bête noire. Quand parfois le tabou se dissipe, c'est pour laisser émerger sa rancœur, sa douleur tenaces. Elles ressurgissent quelquefois quand nous nous voyons. Le parfumeur n'est le bienvenu ni à Noël ni dans nos conversations. Cependant, j'ai espoir qu'avec le temps, mon père s'assouplisse, car il voit bien comme Imrel me rend heureuse.

Nonna aussi, d'ailleurs. Ma grand-mère a voyagé jusqu'à Paris pour assister aux noces de Val, toutefois pas ravie de se confronter à mon amant. Bien qu'elle ne m'ait jamais lâchée, contrairement à certaines de mes

tantes, elle tient toujours Imrel responsable de la mort de sa fille. D'une manière ou d'une autre.

La haine perdure dans le temps comme une sangsue vorace. Les langues de vipères là-bas continuent d'alimenter mon image de salope dévergondée. Je m'en souciais, avant. Je désespérais qu'elles m'aiment, même si j'étais la fille de Clara. Aujourd'hui, j'ai compris que cette toxicité n'avait aucun attrait. Seule ma mamie compte à mes yeux, celle qui m'a toujours chérie, car justement, j'étais l'enfant de sa fille distante et un peu perdue. Parce que même « sous la coupe » d'Imrel, comme elle aime à le décrire, je suis restée pareille. Je lui ai expliqué que c'était Clara le problème. Il ne l'aimait pas, et elle l'aimait trop.

Si notre histoire ne semblait pas respectable, la famille solide que nous formons avec Pia en prouve l'authenticité. Et contre l'amour sincère, le venin du monde ne peut durer éternellement, j'en suis convaincue.

Son frisson me sort de mes réflexions. Je me suis attaquée aux pieds, me délectant de sa sensibilité. Un sourire mutin sur le visage, je m'attarde entre chaque orteil, remonte ses chevilles pour enrober la pilosité de ses jambes. Plus je me rapproche de son érection, plus mes gestes s'alanguissent. J'entends le mâle déglutir, sa nervosité embaumant la pièce d'érotisme.

— C'est une façon délicieuse de redécouvrir ton corps, le titillé-je, me retenant d'enfoncer mes ongles dans ses quadriceps. Explorer chaque pli, chaque recoin, chaque muscle de ce mets si appétissant…

Son rictus provocant se déploie dans un sourire franc.

— Tu es une diablesse.

— Qui te mène au paradis, ne l'oublie pas, le taquiné-je d'une voix suave.

— Le problème étant que tu ne m'emmèneras nulle part dans ces conditions.

Sa phrase s'évapore dans la chaleur ambiante. Je ne réponds rien. Je continue de l'enduire, luttant contre des idées crépitantes, trop excitantes pour être formulées. Je roule les bandelettes comme si je le sculptais, mon apollon sauvage, ajoutant graisse et tissu jusqu'à recouvrir l'intégralité de ses jambes qu'une étoffe plus large emprisonne l'une contre l'autre.

Ne reste que le centre névralgique de son corps, sec et extrêmement dur. La clarté du jute contraste avec sa carnation foncée, le mettant en évidence dans une œuvre aussi bandante que morbide, rappelant le linceul d'un mort.

Je le dévore des yeux, me repaissant de sa vulnérabilité. Momie sacrificielle qui fait battre mon cœur.

— Qu'est-ce que tu attends ? s'impatiente-t-il, son timbre fendillé d'appréhension.

Il est à ma merci comme je l'ai été pour lui il y a trois ans, dans cette même pièce qui la nuit change de visage. Ou il y a dix ans, dans ma chambre parfumée aux magnolias.

Mes doigts gantés sillonnent le délié de ses jambes, pour dessiner des arabesques autour de son sexe.

Imrel soupire, grogne de frustration, rejetant le crâne en arrière.

Une nouvelle urgence tout au fond de mon ventre. Je me lèche la lèvre. Mes yeux effleurent chaque courbe de son anatomie jusqu'à buter sur le relief de sa bouche. Surveille ses tics lorsque je frôle son gland.

— Tu t'amuses ? feule-t-il entre ses dents.

Quand je le presse entre mon pouce et mon index, un gémissement lui échappe.

— Je ne sais pas…

Mon estomac se tord dans mon abdomen. Mon clitoris pulse douloureusement.

Une perle nacrée affleure au bout de sa queue, enchaînant à elle mon attention ainsi que ma concupiscence.

C'est ensuite ma langue qui vient laper son débordement.

— Ava ! Ne fais pas ça, s'étrangle-t-il de plaisir. Ta salive se mêlera à l'arôme de ma peau.

Son avertissement s'éteint très vite. Les paupières closes, je savoure son goût un peu âcre qui m'ouvre les portes de la luxure.

Je me redresse, ôte le latex qui recouvre mes mains.

— Qu'est-ce qu'il te prend ?

Sa respiration se hachure lorsque, lentement, je dézippe ma combinaison.

Imrel continue de m'interpeller, mais, mes iris ancrés aux siens, je me contente de sourire.

Saisit-il l'intensité de mon désir ?

Ma jupe, mon débardeur et mes dessous à terre l'interrogent encore. Sa verge remue, ses muscles enflent, enserrés dans l'étoffe graisseuse.

Une lave ardente galope dans mes veines. Lorsque je rampe à quatre pattes sur le lit, un voile obscur traverse son regard. Cette fichue fatalité gonfle son orgueil de mâle, bien qu'il tente encore de me raisonner.

— Une nuit, Ava. Abstiens-toi quelques heures.

À califourchon sur son corps, j'empoigne sa colonne de chair, le cœur bombardant mes côtes. Entre mes longues mèches cuivrées, je le vois, je l'entends qui jure de toutes ses forces.

— On recommencera, répliqué-je, déterminée.

Je n'ai pas son obsession des odeurs. Là, j'ai besoin de son plaisir charnel, expression de l'amour qu'il me voue au-delà de mon parfum. Mécanisme primitif dans notre couple passionnel gouverné par les sens, traduisant l'intensité de notre amour.

Mon bassin est magnétisé par son entrejambe. Je me laisse m'embraser par un sentiment de toute-puissance sur ses membres encarcanés.

— Mes entraves te chauffent, ma vanille ? peste-t-il, non sans trahir une pointe de griserie.

Elle me ramène des années en arrière, tandis que j'ignorais la présence de son ombre derrière moi.

— J'ai envie de me venger, ce soir, l'aguiché-je. Tu seras mon prisonnier jusqu'au lever du jour. Je ne vais pas m'emparer de ton odeur, mais je vais t'arracher le cœur.

— Et qu'est-ce que t'en feras ? jubile-t-il, hypnotisé par mon intimité humide entre mes cuisses ouvertes devant lui.

Ses mâchoires se contractent, je me frotte contre son seul membre en liberté.

— Je verrai, selon mes envies.

— Bordel, me maudit-il quand je m'empale lentement sur lui.

Mes parois enflent à son contact, le plaisir me croque à pleines dents. Les lèvres entrouvertes, je le possède entièrement.

Le contenant de graisse presque vide n'est qu'à quelques centimètres de ma jambe. Le plastique recouvrant le lit émet un bruit désagréable à chaque geste. Mais je ne vois, je ne sens, je n'entends qu'Imrel et ses râles gutturaux, ainsi que les mouvements saccadés de son torse. À mesure que je coulisse autour de lui, il se contorsionne involontairement. Son regard avide ne délaisse aucune parcelle de ma nudité exposée. Je m'appuie contre ses bras bloqués, mon déhanché plus profond nous ôte de longues plaintes énamourées.

Sans son consentement, je prends ce qui m'est dû de la plus délicieuse des manières. D'ordinaire, Imrel m'abreuve de provocations scabreuses pour m'embraser pendant qu'il me baise. Aujourd'hui, il ne dit rien.

Déstabilisé, il se consume d'un plaisir nouveau. Je fais de lui ma victime et j'adore ça.

— Tu me rends barge, à souiller ce processus ancestral par tes pulsions sexuelles, halète-t-il. Tu devrais avoir honte.

La volupté m'envahit par vagues. De mon bassin, elle se propage jusqu'à mes extrémités.

— Je n'ai pas honte. Plus jamais, exhalé-je en renversant la tête en arrière.

— Je veux te goûter, putain. Donne-moi tes lèvres, au moins, m'adjure-t-il.

C'est si bon. Bien assez pour le faire languir. Mes cris s'envolent dans la pièce, plus aigus, plus hardis, plus égoïstes, aussi. Ça fleure la dépravation. Comme j'ai appris à l'aimer.

Il a beau protester, sa queue grossit, encore, toujours plus. Si dure. J'ai l'impression qu'il me pourfend d'une épée. Qu'il me déchire de bonheur. Ma sève si abondante déborde partout, colonise l'organisme d'Imrel, de plus en plus grossier. Mes fesses, mes cuisses, mes mains moites glissent sur son enveloppe huileuse. Son immobilité n'entame en rien son sex-appeal. Cette faim qui m'anime devient sauvage, devient sale. Mon mollet percute le récipient de suif, le fait rouler hors du matelas. Le fracas lorsqu'il heurte le sol ne nous inquiète pas. Au contraire. Depuis le début, son attrait pour les sens pousse le grand nez à explorer plus loin, quel que soit le domaine. Il prend son pied, lui aussi. Ses spasmes le trahissent, son masque de flegme s'en retrouve explosé, dévoilant des expressions bestiales qui me propulsent dans les confins de la jouissance.

C'est lorsqu'il cède, lorsqu'il me dit que, bordel, il m'aime comme un dingue, qu'il éjacule en moi ses émotions mélangées, qu'un orgasme me terrasse sans sommation. Un long feulement éraille mes cordes vocales, avant que je me laisse tomber contre mon homme.

Plus que nos souffles erratiques.

Les membres tremblants, je rêve qu'il puisse se libérer pour me prendre dans ses bras.

Mon visage niché dans le creux de son épaule, il se frotte à ma joue comme un animal enfiévré. Harassé.

— Tes lèvres, m'implore-t-il.

Je ne me fais pas prier. Toujours pleine de lui, de sa splendide rigidité, je prends appui sur ses pectoraux et vais chercher ses baisers. Bien qu'il soit

encore affamé, il se fait tendre et sensuel. Prend le temps de déguster mon bouquet avec sa langue. Me fouille dans chaque recoin, enclin à relancer nos ébats, même dans son cocon.

— Regarde-nous, désigne-t-il ses membres enturbannés, nos fluides amalgamés sur les bandes visqueuses, mon apparence dépenaillée. On était faits pour s'aimer, articule-t-il contre ma langue. On s'appartient dans la passion, dans la douleur, tout autant que dans l'amour et la folie. Je veux t'enchaîner à moi pour la vie.

Mon souffle se tarit. Mes lèvres ralentissent leur danse sans quitter les siennes. Entre mes cils baissés, mon champ de vision est embué. Exsangue d'énergie, je laisse tomber ma tête contre son front. Il continue de picorer mes pommettes, ma mâchoire, tout ce qu'il trouve à disposition.

— Tellement d'années… Mon orgue à parfums était prêt à t'accueillir. Tu m'as déjà offert l'impensable, malgré les scénarios sordides que tu t'imaginais à mon sujet. Je te soumettrai à mon désir, je te ferai plier.

La délicatesse de ses baisers dissone avec son ton menaçant.

— Une nouvelle obsession ? J'aimerais bien voir ça, susurré-je contre sa bouche.

— Tu verras… tu me supplieras de te passer la bague au doigt.

FIN

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Tout d’abord, je tiens à remercier the best éditrice à qui j’ai dû donner des cheveux blancs… Malgré mes retards, tu as été là pour moi, à m’aider, à te creuser la tête à des heures indues pour trouver des solutions à cette trame qui m’a donné tant de fil à retordre ! Tu es la meilleure !

Merci, Marie qui m’a tenu la main durant chaque étape, disponible et efficace. Parler de mes héros durant des heures avec passion, décortiquer leur esprit en long et en large m’a tellement aidée. Tes encouragements ont été salutaires pour mon moral !

Merci, Amina, d’avoir pris le temps dans l’urgence, comme toujours. Désolée pour la difficulté occasionnée, mais tu es toujours d’une pertinence précieuse, alors on n’a pas fini de bosser ensemble <3

Merci à Caroline qui a dû en baver.

Merci, Lindsay, Léni, Shelby, Cecilia, enfin, toutes les Black’inkettes, pour l’entraide dès que l’une de nous en a besoin.

Merci, Juju, pour cette couv d’enfer dont je suis absolument fan !! You rock !

Merci Pauline pour ta relecture et ton retour qui m’a fait chaud au cœur !

Merci à Anna pour m’avoir prêté tes yeux de lynx et tes conseils avisés !

Merci Maya, Miel, Vanessa, et mes amis, d’avoir supporté mon silence lors de mon séjour dans ma grotte.

Merci, Momo, de m’avoir soutenue durant cette période difficile.

Merci à ma famille juste d’être là et de me soutenir.

Et merci à vous, surtout, lectrices, celles qui me suivent depuis le début, qui gonflent mon cœur de gratitude, et les nouvelles, que je me réjouis encore et toujours de découvrir. Sans vous, rien de cette aventure ne serait possible.

N’hésitez pas à partager vos ressentis lecture sur les plateformes d’achat ou sur les réseaux pour faire vivre cette histoire, et surtout, n’ayez pas peur de venir me parler si vous le désirez, c’est toujours un plaisir d’échanger avec vous, que ce soit virtuellement ou en salon !

Je vous love, et vous dis à la prochaine pour une aventure radicalement différente !

Farah Anah

OceanofPDF.com

PAR LA MÊME AUTEURE, CHEZ BLACK INK ÉDITIONS

AD VITAM AETERNAM, LA TRILOGIE
MISSION RÉDEMPTION
LE SANG DES SAUVAGES, LA DUOLOGIE
ESME, LA DUOLOGIE
LA ROMANCE DE MA VIE… TU PARLES !
LOVING DOLL
ON YOU
THE WRONG PRINCE, LA DUOLOGIE
LE SANG DES INNOCENTS

Retrouvez toutes nos parutions sur www.blackinkeditions.com

Toutes les encres de la romance

Notes

[←1]

Grand-mère en italien.

[←2]

Princesse en italien

[←3]

L'hyperosmie est l'exacerbation de l'odorat. Les causes de l'hyperosmie sont généralement considérées comme génétiques, hormonales, environnementales ou résulter d'un syndrome de sevrage aux antidépresseurs.

[←4]

Héros du livre *Le Parfum* qu'Imrel lui a offert. Jean-Baptiste Grenouille est capable de décomposer les odeurs existantes à des kilomètres et, grâce à sa mémoire, de les reconnaître.

[←5]

Aucun *spoil* ici, la quatrième de couverture annonce d'emblée qu'il s'agit de l'histoire d'un meurtrier.

[←6]

Le serpent dans *Le livre de la jungle*

OceanofPDF.com